
HONI·SOIT·QUI·MAL·Y·PENSE





L'HISTOIRE DES IMAGINATIONS EXTRAVAGANTES DE MONSIEUR OUFLE

CAUSE'ES

PAR LA LECTURE DES LIVRES qui traitent de la Magie, du Grimoire, des Démoniaques, Sorciers, Loups-garoux, Incubes, Succubes & du Sabbat; des Fées, Ogres, Esprits Folets, Genies, Phantômes & autres Revenans; des Songes, de la Pierre Philosophale, de l'Astrologie Judiciaire, des Horoscopes, Talismans, Jours heureux & malheureux, Eclypses, Cometes & Almanachs; enfin de toutes les sortes d'Apparitions, de Divinations, de Sortileges, d'Enchantemens, & d'autres superstitieuses pratiques.

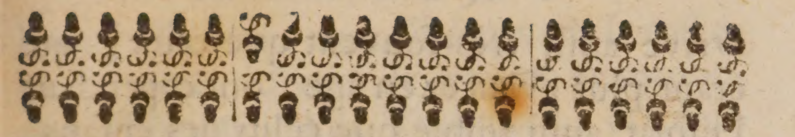
LE TOUT ENRICHI DE FIGURES, & accompagné d'un très-grand nombre de Nottes curieuses, qui rapportent fidellement les endroits des Livres, qui ont causé ces imaginations extravagantes, ou qui peuvent servir pour les combattre.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Chez ESTIENNE ROGER, PIERRE HUMBERT, PIERRE DE COUP, & LES FRERES CHATELAIN, Marchands libraires.

M. D. C. C. X.



PREFACE

ON a imaginé des Histoires très-amusantes, pour representer des esprits gâtez par la lecture des Livres de Chevalerie, des Romans, des Poëtes, & d'autres ouvrages, également éloignez de la verité & de la vrai-semblance. Entre ces Histoires, les plus considerables, sont celles de *Dom Quixotte*, du *Berger extravagant* & de *la fausse Clelie*. On les lit tous les jours avec plaisir; & je croi que c'est particulierement, parce qu'on y trouve de certains caracteres, qui ne démentent point l'usage, puisque l'experience nous apprend, que la plupart de ceux qui se font une étude de visions, ne manquent point de devenir eux-mêmes fort visionnaires. Il y a très-peu d'enfans qui ne reçoivent pour vrayes les Fables d'Esope & les Contes des Fées, si ceux, dont le devoir est de prendre soin de leur conduite, & leur donner une bonne éducation, n'ont assez de sagesse & de prudence, pour regler à cet égard leur credulité. Il

arrive auſſi très-ſouvent que ceux, qui étant plus avancez en âge, ont cependant l'eſprit auſſi foible que celui des enfans, croyent tout ce qu'ils liſent, pourvû qu'ils y trouvent du prodigieux, de l'admirable & de l'extraordinaire. Celui, dont on va lire les extravagances, étoit tout à-fait dans ce goût. Il ne croioit rien plus fortement, que ce qui paroiſſoit le plus incroyable aux autres.

Ce pauvre homme avoit paſſé une grande partie de ſa vie, à lire un nombre prodigieux de Livres, ſur la Magie & la Sorcellerie, ſur les Spectres, les Phantômes, les Loups-garoux, les Eſprits Folets, les Fées, les Ogres, l'Aſtrologie Judiciaire, les Divinations, les Apparitions, les Enchantemens; enfin ſur ce qu'on a écrit de plus recherché pour faire valoir un nombre prodigieux de ſuperſtitieuſes pratiques.

Les premiers ouvrages qui lui tomberent entre les mains, & auſquels il s'abandonna avec le plus d'application, furent ceux qui donnent pour veritez, mille fables ſur toutes ces matieres; & ainſi la prévention s'étant entierement emparée de ſon eſprit, il fut continuellement en proye aux prétendus Lutins, Revenans,

nans, Devins, aux faiseurs d'Horoscopes, aux diseurs de bonne avanture, aux Fabriqueurs de Talismans, & generalement à tous ceux qui entreprenoient de profiter ou de se divertir de sa credulité. On réüssisoit d'autant plus facilement à le tromper en cela, qu'il convioit à l'entreprendre, & qu'il aidoit par son entêtement à lui faire croire tout ce qu'on vouloit. Si les Lecteurs veulent bien rappeller dans leur memoire ce qu'ils ont vû souvent dans le monde en matiere de prévention, ils ne douteront point de ce que je dis, & encore moins de ce qu'ils liront dans l'Histoire qu'on leur présente.

On ne dira rien ici davantage de lui pour le faire connoître, puisque le premier Chapitre de l'histoire de ses Imaginations, est uniquement destiné pour representer son caractere; on y trouvera aussi ceux des personnes de sa famille qui y joüent des rôlles considerables.

Au reste, l'exactitude avec laquelle on a recherché dans les livres qui traitent des superstitions, les endroits qui avoient gâté l'esprit de Mr. Oufle, fait esperer que les Nottes qui rapportent fidellement ces endroits, contribuëront à aug-

menter l'agrément de cette Hiſtoire, feront par conſequent plaiſir aux Lecteurs, & ne feront pas indignes de leur curioſité. On peut dire même, que ces Nottes ſeules pourroient former un Livre qui feroit également amuſant & inſtructif; amuſant, par la diverſité & par les choſes extraordinaires & ſuprenanres qu'elles contiennent; inſtructif, par un nombre prodigieux de traits d'Erudition, qui apprennent juſqu'où va l'eſprit ſuperſtitieux, ou qui le combattent & en montrent le ridicule.

TABLE

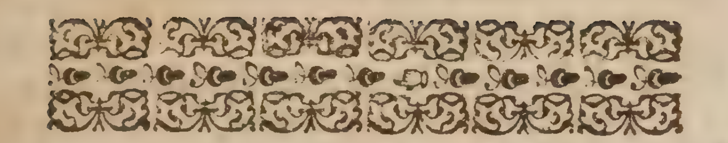


TABLE
DES CHAPITRES
DU
PREMIER TOME.

CHap. I. *Caracteres de Monsieur Oufle, & de ceux de sa famille, dont il est parlé dans cette Histoire,* page 4

Chap. II. *De la Bibliotheque de Monsieur Oufle,* 11

Chap. III. *Où l'on voit combien Monsieur Oufle étoit persuadé, qu'il y avoit des Loups-garoux, & ce qui l'avoit engagé à le croire.* 19

Chap. IV. *Comment Monsieur Oufle crut être Loup garou, & ce que son imagination lui fit faire,* 24

Chap. V. *Suite des avantures de Monsieur Oufle Loup-garou,* 32
Chap. VI. *Le reste des avantures de Monsieur Oufle, Loup-garou,* 39
Chap. VII. *Monsieur Oufle, inquiet sur la conduite de sa femme, met en usage quelques superstitieuses pratiques, pour connoître si elle lui est fidelle,* 46
Chap. VIII. *Suite des pratiques superstitieuses que Monsieur Oufle mit en usage, pour connoître si sa femme lui étoit fidelle,* 54
Chap. IX. *Du divorce qui se mit entre Monsieur Oufle & sa femme, & des moyens superstitieux dont se servit l'Abbé Doudou leur fils, pour tâcher de rétablir la paix entr'eux,* 64
Chap. X. *Comment Monsieur Oufle devint amoureux, & ce qu'il fit pour se faire aimer,* 68
Chap. XI. *D'une nouvelle Maitresse que fit Monsieur Oufle, des superstitions dont il se servit, pour en être aimé, & quel en fut le succez,* 75
Chap. XII. *Où l'on montre, par un très-grand détail, combien Monsieur Oufle étoit disposé à croire tout ce qu'on lui disoit, & tout ce qu'il lisoit, des Phantômes, Spectres, Revenans & autres appa-*

apparitions, 84

Chap. XIII. *Suite du discours, ou de la Tirade de Monsieur Oufle, sur les Apparitions,* 95

Chap. XIV. *Discours que fit Noncrede, sur les apparitions aprés celui de Monsieur Oufle,* 111

Chap. XV. *Suite du Discours de Noncrede sur les Apparitions,* 118

Chap. XVI. *Où l'on parle des esprits foibles, ignorans, trop credules, & esclaves de la prévention, & où l'on montre combien il est facile de les tromper,* 132

Chap. XVII. *Adresses, intrigues & fourberies de Ruzine & de Mornand, pour se divertir & pour profiter de la facilité de Monsieur Oufle, à croire fermement tout ce qu'on lui disoit des Spectres, Phantômes, Revenans, & generalement de toutes les sortes d'apparitions,* 147

Chap. XVIII. *Où l'on apprend ce que fit Monsieur Oufle, pour se délivrer des prétendus Spectres, Phantômes & Revenans qui le tourmentoient,* 159

Chap. XIX. *Reflexions Criti-comiques, envoyées a Monsieur Oufle, par son Genie; ou stratagême dont on se servit pour le dissuader de ce qu'il croyoit sur*

la



L'HISTOIRE DES IMAGINATIONS EXTRAVAGANTES DE MONSIEUR OUFLE.

CHAPITRE I.

Caracteres de Monsieur Oufle, & ceux de sa Famille, dont il est parlé dans cette Histoire.



ON ne dira point de quel païs étoit Monsieur Oufle, ni dans quelle Ville il s'étoit fait un établissement; ni sa Patrie, ni sa demeure n'ont rien qui soit de consequence pour tout ce qu'on va écrire de sa conduite. On permet donc aux Lecteurs de placer, où il leur plaira, les Scenes extravagantes, dont ils verront les répresentations dans cet Ouvrage. Bien des raisons engagent à ne point donner d'autre éclaircissement à cet égard; cela est si vrai, que s'il avoit été absolument necessaire de nommer le païs où demeuroit ce fameux visionnaire, les lieux circonvoisins de

de ſa demeure, où il a fait quelques voyages, on proteſte que l'on auroit mieux aimé ne rendre point publique cette Hiſtoire, que de faire connoître le moins du monde celui qui en eſt le ſujet, & dont on a même tout-à-fait déguiſé le nom. On doit juger par la proteſtation qu'on vient de faire, qu'il faut que ces raiſons ſoient très fortes, puiſqu'elles auroient pû empêcher de mettre au jour tant d'avantures, qui peuvent donner non-ſeulement beaucoup de plaiſir, mais encore ſervir comme d'autant d'avis & d'inſtructions ſur pluſieurs ſujets qui inquietent, qui troublent, qui allarment & qui même jettent dans des pratiques ſuperſtitieuſes, trompeuſes & condamnables. Ainſi, puiſqu'on publie ces avantures, c'eſt qu'on a lieu d'être perſuadé qu'il ſera fort indifferent à ceux qui les liront, de ſçavoir de quelle famille étoit Monſieur Oufle, où il demeuroit, quand il vivoit, ou d'autres circonſtances qui, quand on les ſçauroit, ne donneroient pas aſſurément, ni plus de plaiſir, ni plus d'inſtruction.

On ſe contentera donc de donner à connoître le caractere de l'Eſprit de Monſieur Oufle, & de ceux de ſa Famille, dont on ſe propoſe de parler; c'eſt ce qu'on va faire dans la ſuite de ce Chapitre.

Monſieur Oufle joüiſſoit d'un bien très-conſiderable, tant en maiſons, en terres, en rentes, qu'en argent comptant, qu'il ne dépenſoit jamais plus volontiers que quand il s'agiſſoit de ſatisfaire à ſa ridicule prévention. Il n'avoit jamais voulu ſe gêner par aucun emploi, ni par aucune charge, ſe contentant pour toute occupation, de lire beaucoup de livres de magie, de ſortileges, d'apparitions, de divinations, enfin de tout ce qui avoit raport à ces matieres. Il faut avoüer de bonne foy, qu'il liſoit là-deſſus avec une égale attention & aſſiduité le *pour* & le *contre*. Mais il eſt vrai auſſi qu'il ne croyoit de ces lectures, que les hiſtoires qui aſſuroient, par exemple, qu'un tel ſpectre étoit apparu; qu'un tel eſprit follet avoit bien fait des ſiennes

pendant

pendant la nuit dans un grenier ou dans une écurie ; qu'une telle fille avoit été ensorcellée par un bouquet ; un tel enfant par une pomme ; que celui-ci n'avoit pû éviter ce que son horoscope lui avoit prédit, & une infinité d'autres contes semblables, qui n'ont point d'autre fondement, que l'adresse de ceux qui les débitent, & la foiblesse de ceux qui les reçoivent. En vain lisoit-il des ouvrages faits pour combattre ces contes ; il retenoit seulement dans sa memoire les histoires qu'il y avoit lûës, sans vouloir se laisser persuader par les raisons qui en faisoient connoître la fausseté. Souvent même il regardoit comme des impies & comme des gens sans religion, les auteurs de ces ouvrages ; car c'est l'ordinaire des gens de sa sorte, de croire athées, tous ceux qui ne sont pas superstitieux.

Non seulement ses lectures, mais encore ses discours, ses actions, ses écrits & même plusieurs de ses meubles prouvoient & representoient son entêtement ; par les meubles dont je parle, j'entens particulierement un grand nombre de tableaux, qu'il avoit fait faire à grands frais par les plus habiles Peintres du païs, & orner de bordures riches & parfaitement bien travaillées. Dans quelques-uns on voyoit un Magicien avec tout l'attirail de l'habit magique, ayant une baguette à la main, placé debout au milieu d'un cercle, entouré de monstres hideux, ou de diables qui jettoient feux & flammes, & paroissoient attendre ses ordres, pour aller ravager, effrayer, & exterminer tout l'univers. D'autres contenoient des Astrologues contemplant les Astres, les cometes, les éclypses, dans le dessein de donner ensuite, non pas des conjectures pour l'avenir, mais plutôt des décisions infaillibles, que plusieurs gens de tous âges, & de toutes professions attendoient avec empressement, pour les gober ensuite avec avidité. Toutes sortes de devins y étoient aussi representez ; par exemple, des aruspices qui foüilloient dans des entrailles de victimes, pour y chercher des connoissances qu'ils sçavoient assurement bien qu'on

n'y pouvoit trouver ; des augures, ayant la tête élevée & les yeux fixez sur des oiseaux qui voloient en l'air, & qui ne sçavoient rien du tout de ce que prétendoient apprendre d'eux ces Charlatans si attentifs à les examiner ; des Bohemiennes disant la bonne-aventure à de jeunes filles, plus curieuses d'aprendre l'avenir, que ces friponnes n'étoient capables de les en instruire ; toutes ces sortes d'Oracles dont l'antiquité a bien voulu prendre la peine de conserver les Histoires ou plutôt les Fables, se persuadant qu'il y auroit assez de gens dans la posterité pour les croire ; les Sybilles avec leurs livres prophetiques, consultées par les Princes, & les peuples, & paroissant avec autant de suffisance, que si la verité avoit été confiée à elles seules. On voyoit aussi dans d'autres des démoniaques, s'agitant avec des contorsions épouventables ; des diables figurez par des corps, ou horribles ou grotesques ; des spectres, phantômes, revenans, les uns envelopez de suaire d'un blanc de farine qui éblouïssoit ; les autres revêtus de longues robes noires, & tous se montrant avec des attitudes effrayantes. Comme la Lune est en quelque maniere la patrone des Magiciens, on la voyoit ou contemplée par leurs regards, ou attirée par leurs charmes, ou versant des influences dont ils faisoient mysterieusement des compositions, pour s'en servir en temps & lieu, selon que les sots & les imbecilles leur en donneroient occasion. Une Galerie étoit remplie de curiositez magiques ; de cedules que le diable avoit été obligé de rendre à ceux qui s'étoient donnez à lui ; d'instrumens d'Astrologie ; de statuës qu'il prétendoit avoir autrefois prononcé des oracles ; de Talismans, faits pour plusieurs differens usages, & d'un grand nombre de livres très-bien reliez, qui traitoient de toutes sortes de superstitieuses pratiques. (On parlera de ces livres dans le Chapitre suivant.) Le fond de cette Galerie étoit remply, ou plutôt tout couvert d'un très-grand tableau, qui representoit le Sabbat ; il étoit chargé d'un très-grand nombre de figures, dont les

les unes faisoient horreur, & les autres excitoient à rire. On peut dire que toute la science, toute la profession, & même toute la Religion du bon-homme Oufle étoient renfermées dans les curiositez, dans les tableaux & dans les livres dont on vient de parler. Il n'y avoit rien qu'il crût plus fortement, qu'il pratiquât plus volontiers, ou qu'il étudiât avec plus d'application, que ce que ces meubles répresentoient, ou ce qui y avoit quelque raport. Et c'est en cela que consistoit son veritable caractere. Ce qu'on dira dans la suite le fera si bien connoître, que j'espere qu'on ne m'accusera pas de l'avoir outré.

Parlons presentement de ceux de sa famille, qui representeront avec lui, ou separément, plusieurs scenes dans le cours de cette Histoire; on leur donnera des noms differens de ceux qu'ils avoient, afin que personne ne soit connu.

Monsieur Oufle avoit une femme, deux fils, dont l'aîné étoit ce qu'on appelle Abbé, & le cadet Financier; deux filles, & un frere marié. Entre ses domestiques il y avoit un valet, fin matois, qui jouëra dans la suite plusieurs Rôlles qui ne seront pas des moins agréables. J'appellerai la femme de Monsieur Oufle, Madame Oufle; son fils aîné, l'Abbé Doudou; son fils le cadet, Sansugue; sa fille aînée, Camele; la cadette, Ruzine; son frere, Noncrede, & le valet en question Mornand. Voici les vrais caracteres de ces sept personnes.

Madame Oufle, femme de Monsieur Oufle, ne donnoit point du tout dans les visions de son mary. Au lieu que d'ordinaire les femmes sont les plus susceptibles de superstition, Madame Oufle doutoit de tout ce que Monsieur Oufle croyoit le plus fortement sur cette matiere. Il sembloit que la foiblesse de l'esprit de celui-ci avoit fortifié l'esprit de celle-là; & cela peut-être, afin qu'elle eût un plus beau champ pour lui contredire sans relâche; car rien ne regne plus ordinairement entre les maris & leurs femmes, que l'es-

prit de contradiction. Quoiqu'il en soit, elle donnoit continuellement la chasse aux Charlatans de l'Astrologie, aux Chiromanciens, & generalement à tous ceux qui venoient chez elle dans le dessein de deviner le passé, ou de prédire l'avenir. Elle étoit fort alerte, quand quelque imposteur promettoit de faire voir des spectres, ou de faire entendre les espiegleries de quelque prétendu esprit follet. On ne trouvoit point du tout son compte avec elle, pour tromper & pour surprendre: car elle apportoit toute l'exactitude & toute l'attention possible, pour en découvrir la fourberie. Aussi avoit-on bien soin de prendre le temps de son absence, pour engeauler son mary. On verra dans la suite que Madame Oufle faisoit avec Mr. Oufle, un très-réjoüissant contraste.

L'Abbé Doudou, fils aîné de Monsieur & de Madame Oufle étoit un bon garçon, qui faisoit un mélange très-mal assorti de science & de pieté. Par pieté, il croyoit que tout ce qu'il trouvoit d'extraordinaire dans les livres, étoit vray, ne se pouvant persuader que l'on fût d'assez mauvaise foy, pour faire imprimer des choses surprenantes, si elles n'étoient pas veritables: & le peu qu'il avoit de doctrine ne lui servoit qu'à trouver je ne sçai comment dans son esprit, des preuves forcées de possibilité pour tout ce qu'il vouloit absolument croire. Il n'étoit pas assez mal-honnête homme pour vouloir se faire sorcier; mais il étoit assez credule pour ajoûter foy à toutes les histoires qu'on faisoit des sorciers; il n'y avoit pas une apparition, quelqu'étrange qu'elle fût, qui ne lui semblât très-possible: Aussi étoit-il continuellement dans une si grande crainte de voir des phantomes, que rien n'étoit plus affligeant pour lui, rien ne lui donnoit plus d'inquiétude, que d'être obligé de rester seul la nuit dans une chambre. S'il se trouvoit par hazard sans compagnie dans une Eglise, il s'imaginoit que les corps de ceux qui y sont enterrez, alloient sortir de leurs tombeaux, pour se montrer à lui dans cet

appa-

appareil épouvantable, dont on fait tous les jours tant de contes aux bonnes femmes & aux petits enfans. On doit conclure de ce caractere, que l'Abbé Doudou ne contribuoit pas peu à entretenir son pere dans l'extravagance de ses imaginations.

Sansugue, second fils de Monsieur Oufle, qui avoit pris le parti de la finance, étoit un éveillé, un ardent qui ne cherchoit que les moyens & les occasions de s'enrichir extrêmement. Les Devins, les Sorciers, les Astrologues judiciaires & autres gens de pareille étoffe, lui étoient tous bons, pourvû qu'il y trouvât son interêt. Si on lui présentoit un Talisman pour lui faire acquerir de grandes richesses, il ne le rebutoit point; & il y ajoûtoit foi, d'autant plus volontiers, qu'il avoit une avidité extrême de devenir très-riche. Quand on lui parloit des diables qui faisoient trouver des tresors, l'eau lui en venoit si fort à la bouche, qu'il ne les auroit pas renvoyez, quand même ils lui auroient apparu avec les formes les plus épouventables, dont on se sert pour les répresenter. Il n'étoit pas si credule sur l'apparition des ames des deffunts; parce que, disoit-il, ces phantômes de morts ne paroissent d'ordinaire, que pour faire des demandes aux vivans, ou pour donner des frayeurs qui n'aboutissent qu'à glacer le sang de ceux qui les voyent. Il sembloit pourtant quelquefois y ajoûter foy; mais c'étoit quand, ayant cette complaisance pour son pere, il ésperoit en retirer quelque profit. Voilà quel étoit le caractere du cadet des fils de Monsieur Oufle. Venons à present à ses deux filles.

L'aînée à qui j'ai donné le nom de Camele, étoit une bonne *Simplicienne*, qui croyoit tout ce que lui disoit son pere, quand il lui parloit, & qui ensuite n'en croyoit rien quand elle s'étoit entretenuë avec sa mere. Etant ainsi susceptible de toutes sortes d'impressions, elle joüoit toutes sortes de Rölles, quelqu' opposez qu'ils fussent.

Ruzine, fille cadette de Monsieur & de Madame

Oufle ; s'accommodoit comme sa sœur, au goût de son pere & de sa mere ; mais ce que celle-ci faisoit par simplicité, celle-là le faisoit par artifice ; c'étoit une *fine mouche*, qui alloit toûjours à ses fins ; on peut dire qu'elle joüoit en quelque maniere toute sa famille. Le desir du mariage la tourmentoit extrêmement; cependant comme cadette, elle ne pouvoit être mariée qu'après sa sœur. Et comme celle-ci étoit si indolente là-dessus, qu'elle avoit éloigné par son indifference plusieurs partis très-sortables qui s'étoient presentez, la pauvre Ruzine se trouvoit dans la cruelle necessité d'attendre long-temps la décision de sa destinée. C'est à cause de l'inquiétude & de l'impatience que lui donnoit cette attente forcée, qu'elle mit en usage, par rapport aux visions de son pere, plusieurs stratagemes également plaisans & adroits, pour arriver à son but.

Noncrede, frere de Monsieur Oufle, passoit dans l'esprit de tous ceux qui le connoissoient, pour un homme qui avoit veritablement de la sagesse & de la probité; certainement on lui rendoit justice quand on avoit cette opinion de lui. Comme il joignoit à sa probité & à sa sagesse beaucoup de bon sens, on juge bien qu'il étoit fort éloigné de tomber dans les extravagances de son frere. En effet, il lui faisoit & à l'Abbé Doudou son neveu, des guerres continuelles sur leur ridicule entêtement. Et ces guerres étoient d'autant plus judicieuses, qu'il les soutenoit par de si solides raisonnemens, qu'on avoit lieu d'être surpris de ce qu'il ne pouvoit pas les réduire à la raison. Les Lecteurs verront dans la suite combien j'ai sujet d'en parler ainsi.

Mornand, un de ces maîtresvalets qui par une longue suite d'années de services, se sont emparez d'une espece d'autorité sur les Maîtres & sur les autres domestiques; Mornand, dis-je, avoit une conduite qui approchoit fort de celle de Ruzine ; il paroissoit croire ou ne pas croire, selon que son interêt l'exigeoit.

geoit. Son profit étoit le mobile & la regle de toutes ses démarches. En matiere de divinations, d'apparitions & de sortileges, il ne manquoit pas de mettre en pratique, ou pour ou contre, les intrigues les plus artificieuses, pourvû qu'il eût lieu d'esperer qu'elles se termineroient à son avantage. Son habileté à inventer & à conduire une fourberie étoit telle, que les principaux de cette maison, à qui il avoit affaire, ne pouvoient pas s'empêcher d'y succomber: C'est ce qui sera prouvé par des exemples qu'on trouvera dans le cours de cette Histoire.

Après avoir fait connoître les caracteres de Monsieur Oufle & ceux de sa famille, dont il est fait si souvent mention dans cet ouvrage, je juge à propos de parler de sa Bibliotheque ; mais je ne rapporterai que quelques principaux livres qu'il lisoit le plus souvent, & qui lui avoient causé ses imaginations extravagantes, par une mauvaise disposition d'esprit, qui lui avoit rendu dangereux l'usage qu'il en faisoit. Le Chapitre suivant contiendra la liste de ces Livres.

CHAPITRE II.

De la Bibliotheque de Monsieur Oufle.

COmme un Catalogue de Livres peut être fort ennuyeux dans un Ouvrage, pour de certains Lecteurs, j'ai lieu de croire que bien des gens passeront par dessus ce Chapitre. En tout cas je les avertis, pour les encourager à ce passage, & pour qu'ils n'en ayent aucun scrupule, que le Chapitre précedent & ceux qui suivront en sont si peu dépendans, qu'en ne le lisant point, ils n'en auront pour cela pas moins de plaisir dans la suite. Voici donc les Livres dont il s'agit. J'ajouterai, mais très-succintement, ce que

je pense de quelques-uns, afin que ce Chapitre ne soit pas tout-à-fait si sec, que le Catalogue d'un Libraire.

LISTE

Des principaux Livres de Monsieur Oufle.

LA *Philosophie occulte d'Agrippa.* On trouve dans ce Livre beaucoup plus d'érudition que de certitude.

Tableau de l'inconstance des mauvais Anges & Demons, par Delancre. Entre plusieurs choses curieuses qui sont répanduës dans ce Livre, on y trouve une description si étenduë & si bien circonstanciée de tout ce qui se passe au Sabbat, que je ne croi pas qu'on en fût mieux instruit, si l'on y avoit été soi-même.

Apologie des Grands Hommes, accusez de magie, par Naudé. On verra dans la suite, que Monsieur Oufle n'avoit point du tout profité de la lecture de ce livre, non-plus que du suivant, c'est-à-dire, de celui qui porte ce titre.

Le Monde Enchanté, par Beker. Cet ouvrage est très pernicieux, aussi lui a-t'on bien fait la guerre.

Physica Curiosa, & Magia universalis, par Gaspar Schot.

Demonomanie de Bodin. On a dit de ce Livre, que c'est un Recuëil fait avec plus d'étude que de jugement.

Danœus de Sortiariis.

De Odio Satanæ, par le Pere Crespet.

Malleus Maleficarum. Comme on ne parle point tant à present de sorcieres qu'on en parloit autrefois, n'est-ce point que ce marteau en a tant assommé, qu'il n'en peut pas rester beaucoup?

Frommannus de Fascinatione.

Le Prothée infernal, par un Auteur Allemand.

De

De la Magie Septentrionale, par Olaüs Magnus.

De Magis & Veneficis, par Golman.

L'Histoire du Docteur Fauste. C'est-là où l'on trouve bien du plaisir, pour peu qu'on aime les prestiges & les choses surprénanres.

De Sortilegiis, par Paul Grilland.

De Præstigiis Dæmonum, par Vier.

Sylu. Pierias de Strigimagarum dæmonumque mirandis.

Jean Adam Osiander, de Magia.

De l'Imposture des Diables, Devins, &c. par Pierre Massé. Qu'il y auroit encore de bons Livres à faire sur cette matiere ! il n'y a guere de champ plus étendu que celui de faire voir qu'il se mêle bien des fourberies dans ce qui s'apelle sortilege & divination.

De Fascino, par Leonard Vair.

Des Sorciers, par Henry Boquet.

De Sensu Rerum & Magia, par Campanella.

Disquisitiones Magicæ, par Delrio. Monsieur Oufle avoit encore ce Livre d'une traduction françoise, par André Duchêne. La matiere des superstitions y est traitée à fonds, & avec autant d'ordre & de travail, que s'il s'agissoit des dogmes les plus Theologiques.

Torreblanca de Magia, in qua aperta vel occulta invocatio dæmonis intervenit.

L'Incredulité & Mécreance du sortilege pleinement convaincuë, par de Lancre. Voila un grand dessein. Cet Auteur avoit fait toutes les recherches possibles pour persuader; mais persuade-t-il? lisez-le, pour voir.

Oracula Magica Zoroastris. Comme il y a eu beaucoup de chemin à faire depuis Zoroastre jusqu'à nous, c'est un grand hazard si tant de siecles ont conservé fidélement ces prétendus Oracles.

Traité des Anges & des Demons, traduit du latin de Maldonat, par de Laborie.

Pererius, de Observatione Somniorum, de Divinatione, &c.

Psellus, de Operatione Dæmonum.

Remigii Dæmonolatreïa.

Filesacus, de Idololatriâ Magicâ.

Demonologie, par Perreaud.

Cicognæ Magia Omnifaria, seu de spiritibus & incantationibus; ex Ital. latine per Casparum Ens.

Des Satyres, Brutes, Monstres & Demons, de leur nature & adoration, par Hedelin.

Les ruses, finesses & impostures des Esprits malins, par Robert de Triez.

Traité des causes des Malefices, Sortileges & Enchantemens, par René Benoît.

Thiræus de Locis infestis ob molestantes dæmoniorum & defunctorum spiritus, &c.

Binsfeldius, de confessionibus maleficorum & sagarum.

Le fleau des Demons & des Sorciers, par Jean Bodin.

La découverte des faux possedez, par Pithois.

Vincentius Pons, de potentiâ & scientiâ Dæmonum. Quand après avoir lû cet ouvrage, on lit le monde enchanté de Beker, on trouve bien des matieres de raisonnement.

Martinus de Arles, de superstitionibus maleficiorum & sortilegiorum.

Traité des Energumenes, avec un discours sur la possession de Marthe Brossier, par Leon d'Alexis.

Histoire des trois filles possedées en Flandres, où il est traité de la Police du Sabbat, & des secrets de la Synagogue des Magiciens & Magiciennes, par Jean le Normant.

L'Histoire de la possession & conversion de la Princesse des Sorciers de Provence, avec un discours des Esprits, par le Pere Michaelis.

L'Histoire d'Apollone de Thiane convaincuë de fausseté & d'imposture, par Monsieur Dupin.

L'Asne d'Or d'Apulée.

Histoire des Diables de Loudun.

L'Incredulité sçavante & la credulité ignorante au sujet des Magiciens & Sorciers, par le pere Jacques d'Autum, prédicateur Capucin. Ce livre qui est un gros volume

lume inquarto, charmoit Monsieur Oufle, tant il étoit de son goût.

Les secrets admirables d'Albert le Grand. Cet ouvrage & le suivant ont été faussement attribuez à celui qu'on en fait l'Auteur. Ils ne laissent pas pour cela d'être d'un grand credit chez les sots.

Le solide Tresor du Petit Albert.

Enchiridium Leonis Papæ. Livre des plus apocriphes, & uniquement destiné pour ceux qui donnent, tête baissée, dans les pratiques superstitieuses.

La Clavicule de Salomon. Ce livre est aussi faux en tout que le précedent. Le Pere Delrio en parle ainsi & d'un autre l. 2. quæst. 3. p. 98. *prætexunt etiam Salomonis auctoritatem, cujus quandam claviculam (quam egregie refutat bap. Segnius lib. de vero studio Christiano. c. 7.) & aliud ingens volumen in septem distinctum obtrudunt, plenum sacrificiis & incantationibus dæmonum. Hunc Librum Judæi & Arabes in Hispania suis posteris hæreditario jure relinquebant, & per eum mira quædam atque incredibilia operabantur. Sed quotquot inveniri potuerunt exemplaria, justissimè flammis inquisitores fidei concremarunt, & utinam ultimum exemplar nacti fuissent.* Nicetas parle de cette clavicule l. 4. Annal. in vita Manuel Comnen.

Le Grimoire. J'en ai vû un qui portoit à la fin la signature du Diable; un Libraire affamé d'argent le disoit ainsi, pour mieux attraper les gens affamez de ces sortes de Livres: car comment en venir à la verification?

Trinum Magicum, Editum à Cœsare Longino Philosoph.

Ciceron, de la Divination.

Des Divinations, par Peucer.

Pensées diverses sur la Comete, il y a tant de choses solides dans cet ouvrage, pour combattre les erreurs populaires, que si Monsieur Oufle l'avoit lû sans vouloir s'en tenir avec opiniâtreté, à sa ridicule prévention, il ne seroit pas tombé dans tant d'imaginations extravagantes.

Traité des superstitions, par Monsieur Thiers. On trouve ici une prodigieuse doctrine, pour prouver que les superstitions sont condamnables. Il seroit à souhaiter qu'un aussi habile homme eût travaillé de la même maniere, pour montrer qu'elles sont fort trompeuses dans ce qu'elles promettent.

Du Paganisme Moderne; par Carolin.

Laponie Suedoise, par Scheffer.

Des Oracles, par Antoine Vandale.

Traité des Oracles, par Monsieur de Fontenelle. Il paroît que les deux gros Volumes, chargez de Grec & de Latin, qu'on a fait depuis peu contre cet ouvrage, ne lui ôteront point son credit. Il est écrit d'une maniere si agréable & si judicieuse, qu'il seroit inutile à son illustre Auteur de faire une réponse; le public la fait pour lui.

Varieté & subtilité de Cardan.

Tho. Erastus, de Lamiis.

Cribrum Cabalisticum, par Gaffarel.

Curiositez inoüies, par le même.

Centuries d'Antoine Mizauld. Livre très propre pour des Oufles.

Volsius, des visions & augures.

Fatidica sacra, par Neuhusius.

Des Spectres, par Lavatier.

Fernel, de abditis rerum causis.

De Lamiis, par Jean wier.

Raguseius, de Divinatione.

Supplément des Jours Caniculaires.

Le Tombeau de l'Astrologie Judiciaire, par le Pêre de Billy.

Martinii subtilitatum veriloquia, in quibus proprietates substantiæ, huc usque occultæ refulgent.

Roberti Fluddi opera.

Introduction à la Chyromance, la Physionomie, &c. par Jean Indagine.

Taisnierii Chyromantia, Physionomia, Astrologia naturalis & judiciaria, & ars divinatrix.

Coelitis

Coclitis Chyromantiæ & Physiognomiæ Anastasis.

Trithemii Steganographia, cum clavi.

Steganographiæ Trithemii declaratio, à Joanne de Caramuel, cum Salomonis Clavicula.

Des Spectres, par le Loyer.

Les Oracles des Sybilles.

Les Oracles divertissans.

La Rouë de Fortune.

Le passe-temps de la fortune des dez, avec les questions & réponses de la Rouë de Fortune. Ces quatre derniers livres donnent des pratiques de divination, comme des jeux, seulement pour amuser & divertir.

Des Influences celestes, &c. par le Pere Jean François.

Prætorii Thesaurus Chiromantiæ.

De l'Apparition des Esprits, par Taillepied.

Histoire de la vie d'André Bugnot, Colonel d'Infanterie, & de son apparition après sa mort, par Est. Bugnot.

Traité curieux de l'Astrologie Judiciaire, ou préservatif, contre l'Astromantie des Genethliaques.

L'Astrologie & Physionomie en leur splendeur, par Taxil.

Joseph de Tertiis, de Gradu Horoscopante.

Des Jugemens Astronomiques sur les Nativitez, par Ferrier.

Ranzonii Tractatus Astrologicus, de Genethliacorum Thematum Judiciis.

Apomazar, significations & évenemens des Songes Trad. du Grec.

Artemidotus, de somniorum interpretatione.

Arcandam, des Prédictions d'Astrologie, de naissances, &c.

De l'Art & Jugement des Songes & Visions Nocturnes, par Julian.

Le Palais des Curieux, ou Traité des Songes.

Oeuvres de Belot, Curé de Millemont.

La Chyromance naturelle de Rhomphile.

La Chyromance de Tricassé.

Michaë-

Michaëlis Scoti Phisiognomica.

La Phisionomie d'Adamantius & de Melampe. Trad. du Crec, par de Boyvin de Vouroüy.

Savanarola, adversus divinatricem Astronomiam, ex Ital. Latine interprete Bon insignio.

Camerarius de generibus divinationum, ac Græcis, Latinisque earum vocabulis.

Les Oeuvres de Paracelse.

Les Oeuvres de Jean Baptiste Porta.

De l'Invention des Choses, par Polydore Virgile.

Les Oeuvres de Pic de la Mirande.

Les Propheties de Nostradamus.

Histoire Naturelle de Pline.

Les Tableaux de Philostrate.

Plutarque, de la Superstition, & des Oracles qui ont cessé.

Le Comte de Gabalis.

Il se trouvoit encore dans la Bibliotheque de Monsieur Oufle, grand nombre d'autres Livres qui avoient rapport aux matieres agitées dans ceux dont on vient de lire la Liste : mais on les passe sous silence, afin de ne point impatienter le Lecteur, dans l'attente où il est d'apprendre des choses plus réjoüissantes.

On va donc commencer dans le Chapitre suivant le détail des Avantures, ou des faits dits & écrits de Monsieur Oufle, & de ceux de sa famille, dont on a fait connoître les caracteres ; & l'on ne prendra precisément des memoires qu'on a reçus, que ce qui a paru le plus considerable, & le plus digne d'être remarqué.

CHA-

CHAPITRE III.

Où l'on voit combien Monsieur Oufle étoit persuadé qu'il y avoit des Loups-garoux, & ce qui l'avoit engagé à le croire.

IL y a long-tems qu'on parle des Loups-Garoux. (*a*) Les Anciens & les Modernes nous en rapportent grand nombre d'histoires, qui quoique fabuleuses, n'ont pas laissé de passer dans l'esprit des simples, pour être très-veritables. On en fait mille contes aux jeunes enfans, qui étant sans lumiere, & sans experience, y ajoûtent foy d'autant plus volontiers, que ce sont leurs peres, leurs meres & leurs mies qui leur font ces recits ridicules. L'impression de l'idée des Loups-garoux, se fait, pour ainsi dire, si profondément dans leur esprit, qu'ils la conservent toute leur vie, s'ils ne travaillent pas à la détruire par une étude dégagée de cette enfantine prévention; & ainsi s'ils n'effacent pas cette prévention, ils la communiquent ensuite à leur tour, à plusieurs autres: & c'est de cette maniere, que nous voyons tous les jours tant d'erreurs populaires qui se perpetuent, sans qu'on ait d'autre raison pour les autoriser, que parce qu'on les a entendu dire, & qu'on ne s'est point mis du tout en peine d'en examiner la verité.

Il est à croire que Monsieur Oufle, aussi-bien que presque tous les enfans, avoit reçû étant jeune cette même impression, & qu'il l'avoit ensuite extrêmement fortifiée par la Lecture; car il ne manquoit pas, comme on a vû dans le Chapitre précedent, de livres qui traitent de plusieurs sortes de ces bizarres transmuta-

(*a*) François Phæbus, Comte de Foix, dit en son Livre de la Chasse, que ce mot *garoux*, veut dire, *gardez-vous*. Domonomanie de Bodin p. 195. Tableau de l'inconstance des Demons, par de Lancre p. 319.

mutations, dont bien des raisons l'auroient engagé à douter de la possibilité, (*b*) si son entêtement ne l'avoit pas empêché d'en faire la recherche. Mais comme

(*b*) La transmutation d'homme en Loup ne peut être en l'ame ni au corps : en l'ame ; car ce seroit une espece de mortalité, à quoi l'ame n'est pas sujette. Les sorcelleries & magiques effets du malin esprit, peuvent, quand Dieu le permet étouper les conduits des sens, les troubler & en affoiblir les organes. *Serpit hoc malum*, dit saint Augustin, *per omnes sensus, dat se figuris, accommodat se coloribus, adhæret sonis, odoribus se subjicit, infundit se saporibus & quibusdam nebulis implet omnes meatus intelligentiæ :* mais il ne peut annéantir & éteindre cette ame raisonnable, effacer le caractere de l'image de Dieu, pour subroger en la place une ame brutale. Ce qu'Homere a reconnu en ceux que Circé transformoit, de qui l'ame ne changeoit point. Et S. Aug. *Nec tamen in iis fieri mentem bestialem, sed rationalem humanamque servari, sicut sibi ipsi accidisse Apuleius indicavit & finxit.* Que si l'on disoit que l'ame raisonnable se sequestre & fait place, cela ne peut arriver que par la mort entiere du corps. Non plus, est-il possible que les deux ames, la raisonnable & la brutale, soient jointes ensemble, parce que cela seroit deux formes essentielles en même sujet, ce que les maximes de la Physique ne permettent point.

La Transformation n'est non plus au corps, car ce vaisseau ne peut être changé, pour en substituer un autre à l'ame raisonnable, laquelle aussi n'est propre pour vivifier & organiser le corps d'une bête, comme fort à propos discourt Atistote, reprenant la Metampsycose des Pythagoriciens. Cette tête, ce cerveau d'homme, qui a l'imagination logée au devant de la raison, laquelle est au ventricule moyen, comme la souveraine des autres : & la memoire qui vient après, qui est la fidelle gardienne des choses qui passent par les deux premieres ; & generalement tous les membres de tout ce corps, sont composez si à propos, pour les fonctions de l'ame raisonnable, qu'elle ne peut loger dans la tête & corps d'une brute. Aussi est ce un ouvrage admirable de Dieu, selon qu'en discourt Lactance, *de opificio Dei.* S. Basile, S Ambroise, S. Gregoire de Nice, Nemese, *de notura hominis*, & Theophile, *de humani corporis fabrica.* Dieu, comme disoit très-bien Plotin, est le souverain ordinateur des formes, lesquelles sont toutes inherentes à leurs sujets ; & les matieres tellement dispo-

me il vouloit absolument croire ces transformations, toutes les histoires qu'il en lisoit, passoient dans son esprit pour indubitables: & ainsi, il ne doutoit point qu'il n'y eût, par exemple, des familles entieres, où il y avoit toûjours quelqu'un qui devenoit Loup-garou; (*c*) qu'on le devenoit aussi quelquefois en mangeant les entrailles d'un enfant sacrifié; (*d*) il croyoit encore fermement, qu'on pouvoit se changer en Chat (*e*) en

disposées par la providence de Dieu, que nulle forme ne peut être sans sa matiere propre & convenable. Non toutefois qu'en l'homme, la forme d'icelui procede de la force de la matiere, comme en autres choses, ainsi que nos Physiciens disent, que, *forma éducitur ex vi potentiâ materiæ:* car la forme qui est l'ame raisonnable, lui est immédiatement infuse de Dieu qui l'a créée de rien, & logée dans un vaisseau qu'il lui a approprié. Concluons donc avec saint Augustin: *Nec sanè dæmones naturas creant, sed specietenus quæ à vero Deo creata sunt, commutant, ut videantur esse quod non sunt. Non itaque solum animum, sed ne corpus quidem ulla ratione crediderim dæmonum arte, vel potestate in membra bestialia posse converti* de Lancre p. 291. &c.

(*c*) Pline raconte qu'Evanthes, Auteur Grec, a rapporté que les Arcades écrivent, que dans la race d'un certain Antæus, on choisit quelqu'un par sort, & qu'on le conduit près d'un étang, qu'il se dépoüille, pend ses habits à un chêne, passe l'eau à la nage, puis s'enfuit dans un desert, où il est transformé en Loup, & converse avec les autres Loups pendant neuf ans. Si durant ce temps il ne voit point d'homme, il retourne vers le même étang & le traverse à la nage, reprénd sa forme d'homme, retourne chez lui, & allonge sa vieillesse de neuf ans *Mirum*, dit Pline, *quò procedat Græca credulitas, nullum tam impudens mendacium est, quod teste careat.* Medit. hist. de Camerarius t. 1. l. 4. c. 12. De Lancre p. 265. On trouve d'autres exemples de Loups-garoux dans la Dæmonomanie de Bodin p. 193, 450.

(*d*) Pline parle encore d'un nommé Demarque de Pharrase, qui après avoir mangé les entrailles d'un enfant, consacré à Jupiter Lycée, par les Arcades, fut sur le champ changé en Loup. Agrippa, de la vanité des sciences Chap. 44.

(*e*) Spranger parle, *in malleo maleficarum*, de trois Demoiselles qui en forme de Chat, assaillirent un pauvre Labou-

en Cheval (*f*) en Arbre, en Bœuf, en Vipere, en Mouche; (*g*) en Vache; (*h*) enfin indiffemment en toutes sortes de formes. (*i*) C'étoit en vain qu'il apprenoit dans quelques ouvrages, que, s'il y a des Loups-garoux, ce n'est que par une imagination troublée,

boureur, lequel les blessa toutes trois, & furent trouvées blessées dans leur lit. Des spectres, par le Loyer p 274. autres exemples semblables dans la Demonomanie de Bodin. p. 194.

(*f*) Le pere de Prestantius, après avoir mangé d'un fromage maleficié, crut qu'étant devenu Cheval, il avoit porté de très-pesantes charges, quoique son corps eût été toûjours dans le lit. S. Augustin qui rapporte cette histoire dans la cité de Dieu l. 18. c. 17 & 18. interprete de cette façon tout ce qui a été écrit des merveilleuses transmutations, & de toutes les Lycanthropies d'Arcadie, dont Platon même nous a laissé quelque chose par écrit dans le 8. livre de sa Republique, où il recite cette fable des Arcadiens, pour nous faire comprendre la metamorphose d'un Roy en Tiran. Les Neures, dont parle Herodote l. 4. hist. qui devenoient Loups tous les ans pendant quelques jours, ne patissoient sans doute, qu'en la partie imaginaire. Agrippa de la vanité des sciences. Ch. 44. m. l. v. t. 1. p. 319. de Lancre p 266.

(*g*) La fameuse Empuse chez Aristophane, prenoit toutes sortes de figures. Epicarme dit, qu'elle paroissoit tantôt comme une arbre, immediatement après, sous la figure d'un Bœuf; tantôt d'une Vipere; puis d'une Mouche, & après on la voyoit sous la figure d'une belle femme. l'Incr. sçau p. 96.

(*h*) J'ai lû autrefois en Albert Krantz. *l.* 1. *Hist. Daniæ. c.* 32. que Frothon, Roy de Danemarc, Prince fort adonné à la magie, tenoit en sa Cour une insigne Sorciere, qui prenoit telles formes d'animaux qu'elle vouloit. Cette Sorciere avoit un fils aussi méchant qu'elle; ils déroberent les tresors du Roy, & se retirerent en leur maison. Le Roy les soupçonnant, alla chez la Sorciere; & elle le voyant entrer, se changea en Vache, & son fils en Bouvard. Ce Prince s'étant approché de cette Vache, pour la bien considerer, elle lui donna un si grand coup de corne dans les flancs, qu'elle le jetta mort sur la place. Le Loyer p. 142.

(*i*) On lit dans Diodore Sicilien l. 5. Biblioth. que les Telchines, premiers habitans de Rhodes, se changeoient en telles formes d'animaux qu'ils vouloient. id. p. 141.

blée, qui perſuade qu'on eſt veritablement Loup, & qui en fait faire preſque toutes les actions; ce qu'on appelle Lycantropie; (*k*) c'eſt de ce genre de maladie que ſont affligez ceux, par exemple, qu'on appelle en Poitou, *la bête bigourne qui court la galipode*, comme me l'a appris une Dame de conſideration, aimable en toutes manieres. Souvent encore les prétendus Loups-garoux, ſont gens, qui pour ſe divertir, ou pour quelqu'autre raiſon, (*l*) courent les ruës en faiſant des hurlemens épouventables, pendant de certaines nuits; & cela, afin de faire peur aux bonnes gens, qui n'oſeroient mettre la tête à la fenêtre, ſe perſuadant que, s'ils avoient cette temerité, le diable ne manqueroit pas de leur tordre le cou.

Monſieur Oufle ne doutoit donc point qu'il ne fut très-poſſible d'être changé en differentes formes. Il croyoit avec la même certitude, qu'il n'étoit point du tout difficile de faire ce changement ſur d'autres; que l'on pouvoit changer, par exemple, un Marchand de vin en Grenoüille, (*m*) qu'une femme pourroit donner à un homme la forme d'un Caſtor; (*n*) à un autre

(*k*) On preſenta, dit Sabin au traité de la nativité des Sorciers, avec Jean Euvich, à Pomponace, celebre Medecin Italien, un malade atteint de Lycanthropie, que des Villageois ayant trouvé couché dans du foin, & pris comme pour un Loup, d'autant qu'il diſoit être tel, & crioit qu'ils euſſent à s'enfuir, autrement qu'il les mangeroit, avoient commencé à l'écorcher, pour ſçavoir s'il avoit le poil de Loup ſous la peau, ſelon l'opinion erronée du vulgaire. Mais ils le lâcherent à la requete de Pomponace, qui le guerit de ſa maladie. Medit. Hiſt. de Camer. t. 1. l. 4. Ch. 12.

(*l*) Baram, Roy de Bulgarie, par ſes preſtiges, prenoit la figure d'un Loup, ou d'un autre animal, pour épouventer ſon peuple. l'incred. ſçau. p. 65. On lit dans Luitprand. l. 3. Ch. 8. *Rerum per Europam geſtarum*, & dans Sigebert, *in Chronogr.* Que c'etoit Bajan, fils de Simon, Roy des Bulgares. Le Loyer p. 142.

(*m*) Une Sorciere changea en Grenoüille un Cabaretier, à qui elle en vouloit. Delrio. Diſquiſ. mag. p 124.

(*n*) Une autre Sorciere, pour ſe venger de l'infidelité d'un

tre celle d'un Ane, (*o*) Enfin il ne trouvoit aucune difficulté pour ces transmutations, parce qu'il avoit lû qu'elles avoient été executées. Il croyoit avec la même complaisance, ou plutôt avec la même foiblesse d'esprit, que des roses, (*p*) ou plutôt une fourche, (*q*) ou d'autres moyens & instrumens aussi peu propres, pour produire les effets que les superstitieux en font esperer, pouvoient rendre la premiere forme à ceux qui avoient subi ces transformations.

On voit bien qu'avec de pareilles opinions, ce pauvre homme étoit très-disposé à tomber dans de très-grandes extravagances. On en sera parfaitement convaincu par les aventures qu'on va lire dans la suite, où l'on apprendra comment notre heros de superstition crut être un Loup-garou, & ce qu'il fit après s'être mis dans l'esprit cette folle imagination.

d'un homme qu'elle aimoit, le changea en Castor, avec une seule parole. Cet animal s'ôte ses testicules, pour se délivrer de ceux qui le poursuivent.

(*o*) Un jeune homme qui demeuroit en Chypre fut changé en âne, par une Sorciere. Guillaume Archevêque de Tyr. Spranger, Inquisiteur. Demonimanie de Bodin. p. 199.

(*p*) L'Ane d'or d'Apulée.

(*q*) Guerir les malades du Loup-garou, en leur donnant un coup de Fourche, justement entre les deux yeux. Cir.

CHAPITRE IV.

Comment Monsieur Oufle crut être Loup-garou, & ce que son imagination lui fit faire.

UN des jours de Carnaval, Monsieur Oufle donna à souper à toute sa famille, & à quelques-uns de ses amis. On y mangea abondamment, & on y but de même; car quoiqu'il fût fort visionnaire & fort superstitieux, il ne laissoit pas d'aimer la bonne

ne chere & la joye, à condition pourtant qu'on ne renverseroit point de saliere, qu'on ne mettroit point de coûteaux en croix, & qu'on ne seroit point treize à table. Il mit ce soir-là tout le monde en train; pour exciter à boire, il portoit continuellement des santez, méme galantes, aux conviez, & satisfaisoit fort exactement à celle qu'on lui portoit à lui-même; de sorte qu'il prit beaucoup plus de vin, que sa tête n'en pouvoit porter. On ne pouvoit pourtant pas dire qu'il fût tout-à-fait yvre; mais il est constant qu'il étoit beaucoup ce qu'on appelle, entre deux vins. Madame Oufle étant ravie de le voir si gaillard (car il babilloit sans cesse, étoit fort semillant, leger comme une plume, & ne tenoit pas à terre, tant le vin lui avoit donné de vivacité) se donna bien de garde de faire naître l'occasion de parler de divinations, d'apparitions ou de sortileges, tant elle craignoit qu'il ne changeât d'humeur. Loüable conduite, & bien differente de celle de la plupart des femmes, qui, par je ne sçai quel esprit de contradiction, ne montrent point plus de tristesse, que quand elles voyent leurs maris dans la gayeté!

Aprés le repas, & une conversation fort animée & fort enjoüée sur plusieurs differentes matieres, comme il arrive presque toûjours quand le vin se met de la partie, tous se retirerent très-contens les uns des autres. Monsieur Oufle fit de son mieux les honneurs du départ de ses hôtes, & se retira ensuite dans sa chambre, puis Madame Oufle dans la sienne; car ils se conformoient à la mode, c'est-à-dire, qu'ils faisoient lit à part il y avoit déja long-temps. Les enfans prirent aussi le parti de la retraite, chacun chez soy. L'Abbé Doudou ne demanda point alors de compagnie pour le conduire; le vin qu'il avoit bu en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, l'empêchoit de songer à avoir peur. Camele & Ruzine ne touchoient presque pas des pieds à terre, tant la joye les avoit renduës legeres ce soir-là. Quant à Sansugue, aussi-tôt

qu'il fut entré chez lui, il chercha dans ses habits de masque, dont il avoit grand nombre de differentes figures & constructions, en prit un & alla courir le bal avec d'autres jeunes gens qui l'attendoient dans une maison où ils s'étoient donné rendez-vous.

A peine Monsieur Oufle se fut-il retiré, qu'il lui prit une de ces je ne sçai quelles inquiétudes, qui ne permettent pas que l'on reste long-tems en une place, sans qu'on puisse dire pourquoi on se met en mouvement. Après s'être promené pendant quelque tems dans sa chambre, il en sort, & cela seulement pour en sortir; il monte un escalier, & passant devant l'appartement de Sansugue qu'il trouve ouvert, il y entre, ou poussé par la curiosité, pour sçavoir s'il y étoit, ou pour y jaser avec lui. Je croi que c'étoit plutôt cette derniere raison, que l'autre; parce qu'il avoit, a ce qu'on dit, le vin fort babillard. Quoiqu'il en soit, y étant entré, & n'y trouvant personne, mais seulement les habits de masque que son fils avoit negligé ou oublié de serrer, il en remarqua un fait exprès, pour se déguiser en Ours, qui attira le plus sa veuë, & qu'il considera le plus attentivement. Il ne pouvoit se lasser de le regarder & de l'examiner. Cet habit étoit fait de peaux d'Ours avec leur poil; elles étoient cousuës de maniere qu'elles donnoient depuis la tête jusqu'aux pieds la ressemblance de cet animal, à celui qui en étoit couvert. Après l'avoir tourné & retourné quelque temps, il lui vint dans l'esprit de s'en servir pour faire une plaisanterie à sa femme. Cette plaisanterie étoit de vêtir cet habit, & ensuite étant déguisé, de lui aller faire peur. Ce qu'il trouvoit d'autant mieux imaginé, que Madame Oufle lui faisoit des guerres continuelles sur sa credulité, par raport aux apparitions, spectres, phantômes, enchantemens, & autres semblables visions. Il ne doutoit point, que quand elle auroit été fort effrayée, il ne lui fût facile dans la suite de la réduire à la raison sur cette matiere. La bonne humeur dans laquelle il étoit lui fit prendre

dre ce parti avec empressement. On ne peut croire combien il s'applaudissoit à lui-même, d'avoir imaginé cette gaillarde supercherie, & quelle joye il ressentoit, dans l'esperance qu'elle produiroit un si favorable effet pour lui. Mais son idée eut un succez bien different de celui qu'il s'en promettoit, comme on l'apprendra par les avantures dont on va lire le recit.

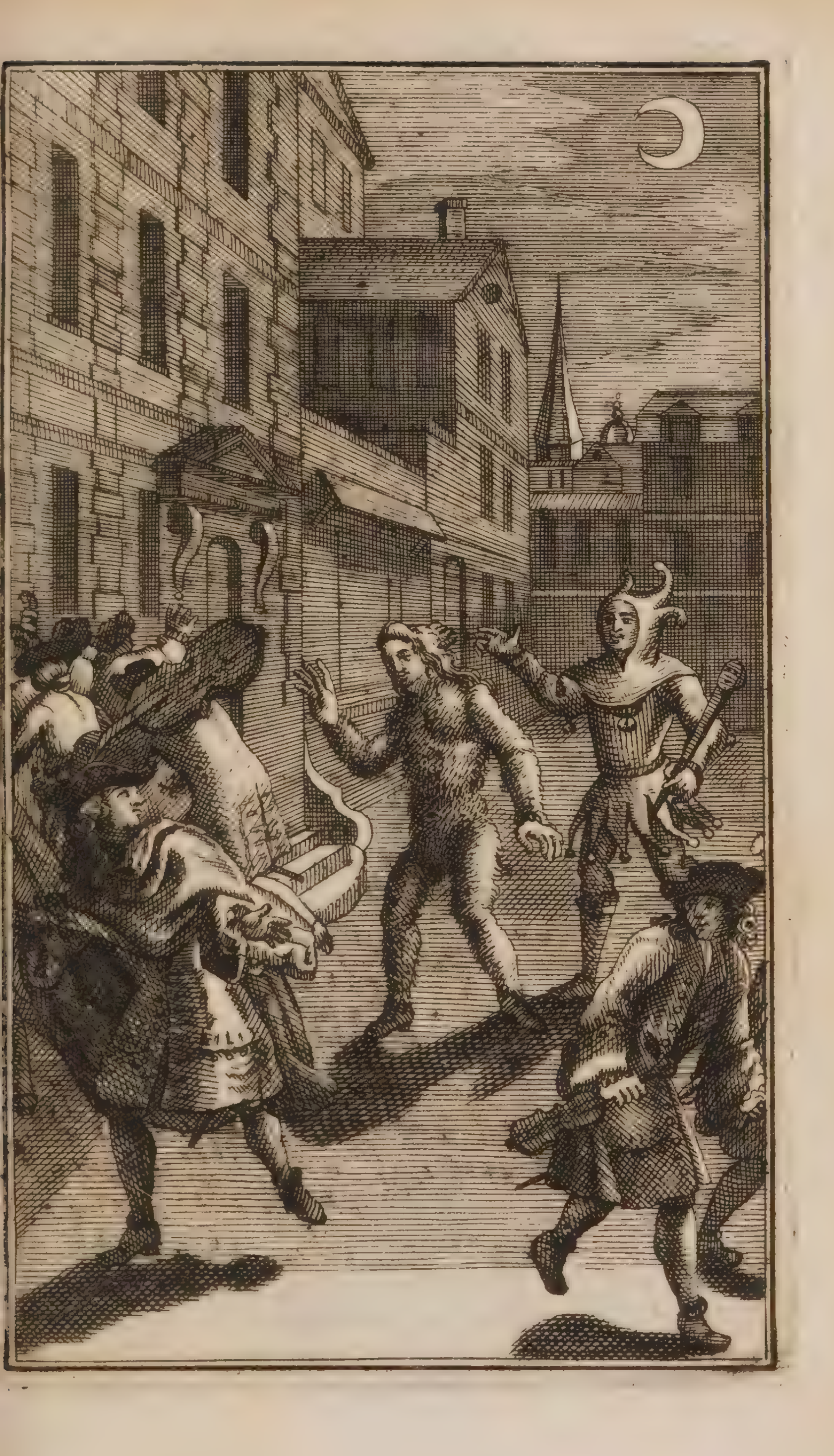
Il prit donc cet habit, l'emporta dans sa chambre, le vêtit, & puis alla très-doucement vers l'appartement de sa femme, pour y joüer cet effrayant rôlle que l'occasion & son imagination lui avoient fait inventer. Comme il étoit prêt de commencer sa scène, il entendit du bruit, & connut que la femme de Chambre de Madame Oufle étoit encore avec elle. Ce contre-temps le chagrina; cependant il ne quitta point son dessein, il retourna sur ses pas, & rentra dans sa Chambre, pour y attendre que cette fille fût partie, afin de faire plus seurement son coup; & pour s'amuser & se desennuyer, après s'être assis devant le feu, il prit sur une table le premier livre qui se trouva sous sa main, c'étoit *la Demonomanie de Bodin*; il l'ouvre, & tombe par hazard sur un endroit qui traitoit des Loups-garoux. Il passa environ une demi-heure dans cette lecture, & dans celle de quelques autres sujets aussi visionnaires. Enfin, le vin, le feu & la situation tranquille où il étoit, l'assoupirent & le plongerent insensiblement dans un sommeil si profond, qu'il ne songeoit plus à ce qu'il avoit fait, ni à ce qu'il avoit résolu de faire.

Madame Oufle, qui n'avoit aucun soupçon de ce qu'on machinoit contre elle, ne manqua pas, comme on juge bien, de se coucher, & de dormir de son côté aussi tranquillement que son mary; mais son sommeil fut bien plus ferme, dura bien plus long-tems, & n'eut pas une suite si bizarre & si extraordinaire que celui de Monsieur Oufle.

La Femme de Chambre dont on vient de parler, avoit son logement au dessus de l'appartement de Mon-

ſieur Oufle ; & comme elle s'étoit peut-être trop reſſentie de la fête à la ſeconde table, ou qu'elle ne ſe ſoucioit pas de menager & de reſpecter le ſommeil de ſon maître, ou ſoit que ce fût l'effet d'un hazard tout-à-fait imprevû, un vaſe qu'elle tenoit à la main, & dont il ſeroit ici inutile de dire le nom, tomba par terre, & fit un ſi grand bruit, que Monſieur Oufle en fût éveillé en ſurſaut. Il ſe leve tout troublé de deſſus ſa chaiſe ; & comme il ſe trouvoit vis-à-vis la cheminée, devant laquelle il y avoit une glace, il ſe vit dans cette glace avec l'habit d'Ours, dont il étoit revêtu. Et ainſi le vin & le feu qui lui avoient échauffé la tête, ſon ſommeil interrompu ſi ſubitement, l'habit qu'il ſe voyoit ſur le corps, tout cela joint avec la lecture qu'il venoit de faire, lui cauſa un tel bouleverſement dans la cervelle, qu'il ſe crut être veritablement, non pas un Ours, mais un Loup-garou. Ce bouleverſement étoit ſi fort, qu'il avoit entierement détruit la memoire de l'endroit où il avoit trouvé l'habit, & de l'uſage qu'il avoit projetté d'en faire ; il ne lui reſta que l'idée de ſa prétenduë tranſmutation en Loup, avec le deſſein d'aller courir les ruës, d'y hurler de ſon mieux, d'y mordre, & de mettre en pratique tout ce qu'il avoit oüi dire que les Loups avoient accoûtumé de faire. Il part donc ſans differer, ſort dans la ruë, & commence à hurler d'une maniere effroyable.

Il eſt bon de faire remarquer que c'étoit un homme grand, gros, robuſte, bien empoitraillé, & dont la voix étoit naturellement haute, ferme & tonnante. On ne doit pas douter, cela étant, que la pouſſant pendant la nuit, auſſi loin qu'elle pouvoit aller, avec les tons effroyables qui accompagnent d'ordinaire les hurlemens, on ne doit pas douter, dis-je, que quand il hurloit il n'effrayât tous ceux qui l'entendoient. En effet, il en fit la premiere experience ſur une Serenade qui broüiſſoit dans la premiere ruë qu'il parcourut. Cette Serenade étoit donnée à une jeune Lingere très-jolie,





jolie, par un charmant Jouvenceau, qui en étoit violemment amoureux. Ce Jouvenceau étoit Garçon de Boutique d'un des plus fameux Marchands de la Ville ; mais Garçon distingué dans sa profession, c'est-à-dire, un de ces beaux fils qui se font beaucoup valoir, & & que les Marchands ne gardent que pour engeoler les femmes par leur caquet & par leur galant exterieur, lorsqu'elles viennent pour faire quelques emplettes.

Il étoit, pendant que la Symphonie ronfloit, enveloppé dans un manteau, faisant le pied de Gruë, & fort attentif à regarder si sa belle paroîtroit à la fenêtre, & si elle donneroit quelque démonstration qui marquât qu'elle y prenoit plaisir, & qu'elle étoit persuadée que c'étoit pour elle, & par lui que se faisoit cette dépense. Des Musiciens, selon la coutume de ce païs-là, aussi-bien que de celui-cy pour les Serenades, joüoient avec grand bruit la Descente de Mars, quand ils entendirent un des hurlemens de Monsieur Oufle. La terreur que leur inspira cette horrible symphonie, à laquelle ils ne s'attendoient pas, glaça leur sang de telle sorte, que demeurant immobiles, ils firent tous en même temps une pause, qui n'étoit pas assurement dans leurs tablatures. Ils écouterent pour connoître d'où pouvoit venir une voix si extraordinaire, pendant que le Loup-garou imaginaire se mit à hurler encore plus fort ; & s'étant approché d'eux, ils le prirent tous pour ce qu'il pensoit être lui-même. Quel cruel contre-temps pour l'amoureux, quand il vid les Musiciens s'enfuir de toutes leurs forces, & qu'il jugea à propos pour sa sureté de les suivre !

Monsieur Oufle, après avoir mis en fuite tant de gens qui faisoient un si grand bruit, en fut encore davantage confirmé dens l'opinion qu'il étoit veritablement un Loup-garou. Je n'ai point appris ce qu'étoient devenus les Musiciens & celui qui les avoit mis en œuvre. Il est à croire que chacun se retira chez soi, & que tous firent de beaux contes du prétendu Loup-garou. Il m'est seulement revenu, qu'un joüeur

de basse de viole assura qu'il avoit fui le dernier, & que si quelqu'un avoit voulu le seconder, il auroit tenu bon contre la terrible bête qui les avoit si fort épouvantez, & que sans doute il en auroit tiré raison. Mais on ajoûte, que la bravoure n'avoit aucune part dans sa fuite plus tardive que celle des autres; que c'étoit selon quelques-uns, à cause de sa basse de viole dont la pesanteur retardoit sa course; & selon d'autres; qu'il n'avoit été le dernier fuyard, que parce qu'il étoit fort goutteux. Cette derniere raison n'est pas incroyable, puisqu'il étoit Musicien; car on gagne facilement la goutte à ce métier: & avec la goutte, on ne court pas comme on veut. Pour la bravoure, on en peut douter; car le courage & la vaillance ne sont point necessaires à ceux de sa profession, à moins qu'il ne s'agisse de certains combats, où l'on peut répandre beaucoup plus de vin que de sang.

Mais je ne fais pas réflexion que je perds nôtre Loup-garou de veuë. Nous l'allons retrouver dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Suite des Avantures de Monsieur Oufle, Loup-garou.

NOus avons laissé nôtre nouveau Lycaon courant les ruës, après avoir donné une terrible chasse à la Musique nocturne qui s'étoit trouvée dans son chemin. Voyons ce que ses courses ont encore produit d'effrayant; car il étoit trop plein de l'idée de sa metamorphose, & trop animé à la soutenir, pour s'en tenir à des Musiciens. Il sembloit que des gens qui presque toûjours n'ont point d'autre merite, que de faire valoir un vent, ou si l'on veut, un bruit bien cadencé & bien menagé, ne suffisoient pas à l'avidité qu'il avoit de bien prouver son *Loup-garoüisme*. Il ne fut pas

pas long temps ſans avoir une occaſion favorable pour ſe ſatisfaire. La voicy.

Par tout il y a toûjours des Petits-Maîtres qui font profeſſion d'extravagances, qui auroient honte de paroître ſages, & qui prétendent tirer de la gloire de ce qui ne devroit leur donner que de la confuſion. Heureuſement pour les viſions de Monſieur Oufle, il s'en trouva de cet impertinent caractere dans les ruës, la nuit qu'il couroit en Loup-garou. Quatre Jeunes-gens, qui depuis peu de temps étoient délivrez de la vie gênante des Colleges, ſortant du Cabaret, où ils avoient vuidé plus de bouteilles de vin (qu'on appelle ſouvent à tort de Champagne,) que leurs petites têtes n'étoient capables d'en porter, imaginerent un de ſes projets qui paſſent chez eux pour être des plus heroïques. Ce projet conſiſtoit à ſe donner de grands mouvemens, pour arracher des cordes de ſonnettes, pour ôter des marteaux de portes: ou s'ils n'en pouvoient venir à bout, à ſonner, à heurter de toutes les forces de leurs bras, à déranger des bornes, à briſer des ſieges de pierre, & des boutiques, à faire des eſpeces de baricades des groſſes chaines qui ſe trouvent aux coins des ruës, à broüiller des ſerrures, & à faire d'autres actions auſſi dignes de leur courage & de leur valeur. Quand ils avoient arraché le marteau d'une porte, ils auroient hardîment fait aſſaut de gloire avec les Generaux d'armée les plus ſages & les plus intrepides, tant ils étoient penetrez du merite de leurs proüeſſes. Oh! certes, on ne voit point de ſi temeraires ni de ſi préſomptueux heros, que les gens de cette maniere, quand ils ſortent d'un Cabaret! les femmes, les Bourgeois, les Abbez, & autres perſonnes qui ne ſont point munies d'armes offenſives, en donneroient de bons témoignages, ſi l'on étoit d'humeur à les conſulter pour ſçavoir la-deſſus leus avis.

Le ſoir donc que nôtre Loup-garou, par imagination, faiſoit des ſiennes, ces guerriers nocturnes & vineux faiſoient auſſi des leurs, en travaillant ſur les

cordes des sonnettes, sur les bornes des maisons, sur les boutiques, les bancs & les chaînes des ruës. Ils avoient dêja fait tant d'ouvrage, qu'ils auroient tiré de quoi boire abondamment le lendemain, pour peu qu'ils eussent voulu faire de l'argent des captures de leur petite guerre.

Dans le temps qu'ils se rendoient compte les uns aux autres de leurs faits & gestes, & qu'ils en montroient les marques & les preuves, Monsieur Oufle, que son chemin conduisoit naturellement vers eux, se mit à hurler horriblement. Nos heros de bouteille, étant persuadez que ces hurlemens venoient d'un sujet bien plus dangereux que des cordes, des marteaux & des bornes, commencerent à rentrer en raison, & à faire des réflexions, ce qui leur arrivoit très-rarement. Le Loup-garou cependant renouvella ses hurlemens avec plus de force & de vigueur. Toute cette jeunesse qui étoit peu de temps auparavant si furieuse & si turbulente, devint tout d'un coup tranquille & pacifique. Ils se regardoient les uns les autres sans rien dire. Pendant leur silence, les hurlemens continuerent, celui qui les faisoit parut, & nos quatre braves à poil folet, devenus plus sages, ou pour mieux dire, plus timides, plus peureux & plus lâches, songent à reculer à mesure que la bête s'approchoit d'eux; & enfin, comme ils voyoient qu'elle continuoit de venir à grands pas de leur côté, & qu'ainsi ils étoient en danger d'en devenir la proye; car la peur la leur fit paroître avoir des dents d'une longueur effroyable, & une gueule si grande & si ouverte, qu'elle ne cherchoit qu'à avoir de quoi dévorer; ils prirent, sans autre examen, & sans vouloir hazarder de faire épreuve de leurs forces contre les siennes, ils prirent, dis-je, le parti de la fuite, bien résolus de courir si fort, qu'elle ne pourroit pas les atteindre. La frayeur qui les avoit saisis, n'étoit pas moindre que celle qu'ils ressentoient il n'y avoit pas long-temps, quand ils voyoient dans les Colleges à leurs trousses, leurs maîtres armez de

certains instrumens qui aident beaucoup à rendre sage malgré qu'on en ait. Ils ne laisserent pas de faire le lendemain des recits admirables & pathetiques du furieux combat qu'ils avoient genereusement soûtenu contre le Loup-garou (car il fut beaucoup parlé pendant quelques jours des hurlemens qu'on avoit entendus.) Un des plus fanfarons avoit, par une judicieuse précaution, pour paroître vaillant, rompu le lendemain au matin dans sa chambre son épée en deux, pour la montrer, & raconter ensuite aux Grisettes de son quartier, qu'il entretenoit souvent de ses *vaillantises*, avec quelle audace il s'étoit défendu contre les assauts terribles de cette effroyable bête. Mais laissons-leur le plaisir de crier victoire pour avoir fui de leur mieux; & revenons à Monsieur Oufle; il merite bien que nous ne le quittions pas pour ces fades Champions; car il nous divertira plus par ses extravagances, qu'eux par leurs étourdiries. Les étourdis sont si communs, qu'ils donnent moins de plaisir, qu'ils n'apportent d'importunité; mais un Loup-garou, comme Monsieur Oufle est une chose si rare, qu'elle peut faire une espece de recreation.

Notre visionnaire s'étant embarassé les pieds dans les cordes que ces pitoyables petits breteurs avoient abandonnées & jettées par terre, il tomba de sa hauteur, c'est-à-dire, très-rudement; ce qui le fit heurler encore plus fort qu'il n'avoit fait. Il fut bien-heureux de ce que personne ne passa alors; car on auroit eu bon marché de lui. Après être resté quelque temps couché, parce que sa chute l'avoit un peu étourdy, il se releva, marcha d'abord à quatre pattes, & s'arrêta proche une porte, où il resta hurlant de toute sa force, à differentes reprises; l'histoire dit que c'étoit devant la maison d'une jeune veuve qui attendoit son amant; que celui ci n'osa entreprendre d'y entrer à la veuë de notre Loup-garou, & qu'ainsi n'ayant pas été fidèle au rendez-vous, elle luy en fit des reproches & des insultes d'une maniere si outrageante, qu'ils se

broüillerent ensemble, sans aucun retour de racommodement; peut être commençoient-ils à être las l'un de l'autre; si cela étoit ainsi, quelque chose de bien moins considerable qu'un Loup-garou, étoit plusque suffisante pour donner un sujet de rupture, ou du moins pour en avoir un prétexte plausible. Quoiqu'il en soit, on laisse la liberté d'en croire ce qu'on voudra, car ceci ne fait rien à notre sujet. J'aurois trop d'affaires, si je voulois rapporter tous les raisonnemens ausquels Monsieur Oufle a donné occasion, non-seulement pendant cette nuit, mais encore à propos d'autres visions & d'autres extravagances, dont on lira le détail dans la suite de cet ouvrage. Je ne serai pourtant pas assez severe à cet égard, pour passer sous silence ce que je jugerai pouvoir divertir le Lecteur.

Nous avons laissé Monsieur Oufle à la porte de la Veuve, bien moins intimidée de ses cris, si l'on en veut croire ceux qui ont donné l'interpretation qu'on vient de lire, que réjoüie de la fuite de son Amant. Parlons à present des autres terreurs qu'il causa, & de ce qu'elles produisirent.

Après avoir parcouru quelques ruës, il s'arrêta, apparemment pour se reposer, devant une maison, où plusieurs personnes joüoient un très-gros jeu. Je ne sçai par quelle phantaisie il s'obstina à hurler plus fort & plus souvent qu'il n'avoit encore fait. Un coup n'attendoit presque pas l'autre, tant ses hurlemens étoient promptement repetez. Les joüeurs l'entendirent; ceux qui perdoient, parurent n'y faire pas grande attention, ils étoient plus penetrez de chagrin pour les pertes qu'ils venoient de faire, que de crainte pour les bruits effroyables qu'ils entendoient. Ceux qui gagnoient parurent plus inquiets & plus troublez que les autres, par ces cris extraordinaires. Particulierement une Dame qui gagnoit une somme excessive, laissa tomber les cartes de ses mains, tant le Loup-garou faisoit d'impression sur son esprit. Elle marqua ensuite être absolument dans l'impossibilité de continuer le jeu.

Les

Les perdans, qui se persuadoient qu'en voulant discontinuer le jeu, elle les joüoit eux-mêmes, par une crainte affectée, pour avoir un prétexte de ne leur point donner revanche, après lui avoir parlé assez raisonnablement, pour l'encourager & la délivrer de sa peur; voyant enfin qu'ils ne pouvoient rien gagner à cet égard sur elle, pour regagner leur argent, ils s'emporterent & pousserent leur fureur si loin, que le tumulte & le trouble se mirent bien-tôt dans la compagnie; car il n'y a point de gens plus disposez à se mettre en colere, que les joüeurs, quand ils perdent; on se fait dans ce commerce, d'abord des civilitez reciproques, on agit avec toute la politesse possible, quand on se place autour d'une table; peu de temps après on se gronde, on se querelle, & presque toûjours on sort de cette table, & on se separe avec des brusqueries, des emportemens, des insultes & des injures.

Les hurlemens cependant continuoient toûjours, & la Dame continuoit de marquer sa frayeur, & en même-temps, l'impossibilité où elle prétendoit être d'accorder ce qu'on exigeoit de sa complaisance. Un des joüeurs qui perdoit le plus, pour lui ôter tout prétexte, sort l'épée à la main, afin de chasser le Loup-garou; & comme il le vit aussi-tôt qu'il fut sorti dans la ruë, la frayeur le saisit, il rentre, ferme la porte avec tous les verroux qu'il y put trouver, souhaitant même pour sa sûreté qu'il y en eût encore davantage; il se tint quelque temps sur l'escalier pour rappeler ses esprits, & ainsi ne paroître pas si effrayé qu'il l'avoit été à la veuë de l'apparition qui s'étoit présentée devant ses yeux. Heureusement pour lui, M. Oufle prit party ailleurs. Le *Dégaineur* voyant qu'il ne l'entendoit plus, monte audacieusement dans la chambre du jeu, y fait un grand détail d'un combat imaginaire & fort à propos inventé, montre même du sang qui sortoit d'une blessûre qu'il s'étoit faite à la main, en fermant la porte avec trop de précipitation;

assure enfin qu'il avoit donné tant de peur à cette effrayante bête, qu'elle avoit été elle-même effrayée, & dans la necessité de prendre la fuite & de se retirer; & ainsi prouva à la Dame allarmée, qu'elle devoit se rassurer, & continuer de joüer, sans rien craindre. On crut sur sa parole le détail de son combat; mais on ne lui accorda pas ce qu'il souhaitoit. Il eut beau dire, cette femme ne se rendit point. Des vapeurs de commande, causées, à ce qu'elle prétendoit par la peur qu'elle avoit euë, vinrent à son secours, pour la faire persister impunément dans sa résolution. Ces vapeurs donc s'emparerent de sa tête, & la mirent dans un tel état, qu'elle ne connoissoit ni les cartes ni les jettons. Il fallut absolument s'en rapporter à ce qu'elle disoit, & celui qui assuroit avoir chassé le Loup-garou, fut interieurement des premiers à rendre justice à cette Dame, par la peur qu'il avoit eûe lui-même.

Enfin le jeu fut remis à un autre jour. La Dame cependant, en emportant l'argent qu'elle avoit gagné (car sa peur & ses vapeurs ne l'empêcherent pas de se ressouvenir qu'elle avoit fait un gros gain, & qu'il étoit à propos de l'emporter,) demanda, afin de soutenir jusqu'au bout la comedie qu'elle avoit joüée, une escorte pour la conduire chez elle. Comme elle étoit jolie, de jeunes gens de l'assemblée, qui se faisoient un grand plaisir de lui rendre service, pour lui plaire, lui accorderent avec zele & avec empressement, ce qu'elle souhaitoit. Les vapeurs la prirent encore dans le Carosse, par la crainte de trouver ce formidable Loup-garou en chemin. Elle tenoit pourtant toûjours très-ferme l'argent qu'elle avoit gagné; c'étoit peut-être par un effet de ces vapeurs; car elles font tomber quelquefois les femmes dans des convulsions fort violentes & fort tenaces. Ceux qui la conduisoient firent de leur mieux, pour la soulager; & enfin ils la remirent saine & sauve dans sa maison. Pendant tout ce manege, Monsieur Oufle alloit toûjours son train, sans s'informer, comme on doit croire, de ce qui se

paſſoit à ſon ſujet. On va raporter le reſte des avantures de ſes courſes, comme Loup-garou, dans le ſixiéme Chap.

CHAPITRE VI.

Le reſte des Avantures de Monſieur Ouſle, Loup-garou.

COmme on craint d'ennuyer enfin les Lecteurs, en traitant trop long-temps d'une même matiere, & qu'on a un très-grand nombre d'autres choſes à rapporter ſur pluſieurs differens ſujets, on ne tombera point dans une deſcription exacte de toutes les frayeurs qu'il fit cette nuit en qualité de Loup-garou; & ainſi on paſſe ſous ſilence, des Bourgeois qui venoient de ſouper en ville; un homme d'affaires, qui après avoir laiſſé ſa femme dormant tranquillement dans ſon lit, alloit trouver *incognito*, une maitreſſe qui lui coûtoit elle ſeule autant que tout ſon menage enſemble; un vieux Seigneur qui étoit dans un Fiacre, & qui s'étoit dépoüillé de tout l'appareil de ſa Grandeur, afin de voir ſans fracas & de ne point embaraſſer certaine petiteſſe; trois, ſoi-diſant Abbez, qui chantoient melodieuſement certaines paroles qu'ils n'avoient pas aſſurément appriſes ſur le Lutrin; quelques Amans qui reconduiſoient leurs Maitreſſes, en marchant le plus lentement qu'ils pouvoient, afin de ne pas ſe ſeparer trop tôt; un Chymiſte qui venoit de ſouffler chez un Grand, & qui emportoit de chez celui-ci plus d'argent qu'il n'y en pourroit jamais produire; enfin tous gens à qui notre Loup-garou donna ſi vigoureuſement la chaſſe, qu'il les obligea de retourner bien vite ſur leurs pas, & d'allonger beaucoup leur chemin, en prenant des ruës détournées, afin de ne plus courir riſque de le rencontrer. On paſſera,

dis-

dis-je, sous silence toutes ces petites avantures, pour s'arrêter seulement à deux de plus grande importance, que voici.

Un homme de considération courant la poste dans une chaize, & étant escorté de deux Cavaliers qui couroient avec lui, trouva dans son passage ce malheureux Loup-garou. Tous les chevaux reculent si promptement & se cabrent de telle sorte, qu'ils renversent les Cavaliers par terre. L'homme de la Chaise voyant ce spectacle, & en même-temps cette prétenduë effroyable bête, sort avec précipitation, le Loup se jette tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, puis sur les Chevaux, sans leur faire pourtant d'autre mal, que de la peur. Après les avoir gouspillez à son aise; car ils étoient si effraiez que pas un n'eut le courage de se défendre; il se met à hurler, comme s'il eût voulu par-là chanter la victoire qu'il venoit de remporter. Les Chevaux cependant prennent le mords aux dents, & s'enfuient avec tant de legereté, même ceux qui trainoient la Chaise, qu'on auroit crû qu'ils sortoient de l'écurie, & qu'il y avoit plus d'un mois qu'ils n'avoient marché. Les hommes de leur côté, ne furent pas moins diligens à courir, & Monsieur Oufle à les suivre. Enfin ils se jettent tous dans une allée qu'ils trouverent ouverte, & ferment la porte sur eux. Le Loup, qui n'avoit pû entrer avec eux dans cette allée, hurle plusieurs fois de toutes ses forces; une infinité de têtes en bonnet & en cornettes de nuit, paroissent aux fenêtres, avec des bras avancez dehors, tenant une chandelle, pour voir ce qui causoit un si gaand fracas; mais toutes ces têtes se retirent bien vîte; & malheureusement une se trouva prise sous un chassis qui tomba, parce que celui qui l'avoit levé ne s'étoit pas donné le temps de l'arrêter. Cette pauvre tête crioit épouvantablement, & autant que le patient pouvoit pousser d'air pour respirer; le Loup-garou répondoit à cette voix plaintive, par des hurlemens, ce qui faisoit la plus horrible musique du monde; on n'avoit jamais

entendu

entendu un pareil *duo*. Personne n'osoit plus ouvrir sa fenêtre & regarder dans la ruë, parce qu'entendant les cris de ce voisin affligé, on croyoit que c'étoit la bête qui avoit grimpé, & qui le tenoit à la gorge. Par bonheur le valet de cette tête, dont le cou étoit à moitié étranglé, étant entré dans la chambre, voit son maître dans cette douloureuse situation, leve promptement le chassis, & le délivre du supplice que lui avoit causé sa curiosité funeste.

Monsieur Oufle, après avoir donné une si furieuse allarme dans ce quartier, en alla chercher un autre, pour y promener ses visions. Certes il devoit être assez content de cette derniere avanture; mais comme il n'étoit pas encore gueri de sa maladie, il ne pouvoit pas s'en tenir à tout ce qui étoit arrivé.

Trois filoux attaquoient un passant, & ne luy demandoient pas moins que sa bourse & ses habits. Le compliment étoit fort désagreable; mais il ne pouvoit pas se dispenser d'y répondre; car c'étoit un bon Marchand de toille qui ne portoit pour toutes armes offensives & deffensives, qu'un coûteau pour sa table, & des ciseaux pour ses toilles; & n'avoit point d'autre inclination martiale, que celle tout-au-plus, de lire régulierement les Gazettes, & d'aller les Fêtes & Dimanches allonger le cou sur les épaules de certains Nouvellistes assemblez, qui ne parlent pas mieux de la guerre, qu'ils sçavent la faire. Les Filoux qui avoient pris de meilleures précautions, lui tenoient le pistolet sur la gorge, pour lui faire rendre ce qu'il ne lui avoient pas assurément prêté. Notre Loup-garou qui alloit vers eux, sans autre intention que de continuer ses courses, au hazard de tout ce qui en pourroit arriver, hurla seulement pour hurler. Les Filoux n'attendirent pas qu'il hurlât une seconde fois, ou qu'il s'approchât d'eux, pour quitter prise, & le passant, comme on n'en doute pas, les laissa aller, sans les rappeller, pour renoûer commerce avec eux; il s'enfuit d'un autre côté ayant du moins autant de peur du Loup, que des

des habiles gens, qui étoient si bien disposez à exercer sur lui leur sçavoir faire. Pendant que le Marchand & les Filoux couroient, & que le Loup hurloit, un carosse venoit, ou plutôt couroit, (car c'est à present l'usage, au grand dommage des pietons,) vers celui-ci. Ce carosse portoit trois hommes masquez qui revenoient de tous les Bals, dont on leur avoit donné avis. Le Cocher, fiacre des plus fiacres, & les chevaux, arideles des plus arideles, à qui pourtant on donnoit de la vigueur à coups de foüet, sans discontinuation, s'arrêterent de concert, autant par lassitude que par crainte. Les Masques s'emportent de fureur contre le Cocher & les chevaux, pour les faire avancer, & les chevaux & le Cocher demeuroient aussi tranquiles, que s'ils étoient venus pour coucher dans cet endroit. Les Masques recommençoient leurs juremens & leurs menaces, les chevaux n'en font pas un seul pas davantage. Mais le Cocher plus sensible, & d'ailleurs de mauvaise humeur, comme le sont d'ordinaire ceux de sa profession, à moins que le vin ne les ait égayez, dit brusquement aux Masques, de chasser le Diable qui étoit devant lui, s'ils vouloient qu'il allât plus loin. Un des Masques avance la tête hors de la portiere, pour reconnoître ce prétendu Diable, il voit notre Loup-garou; il s'effraye d'abord, ensuite s'étant donné le temps de considerer cette bête, il ouvre la portiere, la va trouver, se jette sur elle, mais avec des ménagemens qui marquoient qu'il avoit extrêmement peur de la blesser; il appelle les autres Masques à son secours, les assûrant qu'ils n'avoient aucun sujet de craindre, les prie cependant avec instance, & pour cause, leur dit-il, de ne lui faire aucun mal. Tous se saisissent de Monsieur Oufle, & l'emportent avec eux dans le carosse. Comme ce pauvre coureur étoit épuisé par les agitations qu'il s'étoit données pendant cette nuit, on fit de lui ce qu'on voulut. Aussi avoit-il raison de se rendre, puisque c'étoit son fils Sansugue, qui ne doutant point que ce ne fût son pere, parce qu'il reconnut son habit,

bit, & qu'il en fut entierement convaincu, quand il l'eut veu de près, ne songea qu'à le transporter dans sa maison, & lui procurer un repos, dont il avoit très-grand besoin. Il instruisit les deux Masques de tout ce mystere; ils plaignirent le pere & le fils, & contribuerent de tous leurs soins, pour remettre ce pauvre visionnaire chez lui. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, on le deshabilla, sans qu'il resistât; on le mit au lit, où il dormit plus de douze heures fort tranquillement; & à son reveil, parut homme & nullement Loup-garou. Personne de chez lui ne sçut rien de tout ce qui s'étoit passé. Sansugue avoit pris toutes les mesures necessaires pour que ce ridicule égarement ne devint point public. Et ce qu'on en dit ici, aussi-bien que tout ce qu'on dira dans la suite des autres extravagances de Monsieur Oufle, vient par des voyes, dont on ne veut point donner connoissance; parce qu'on a des raisons importantes qui engagent à les taire. S'il y a des Lecteurs qui ne veuillent point se divertir de cette histoire, à cause qu'on ne veut pas leur déclarer de qu'elle maniere on l'a apprise, tant pis pour eux; ils y perdront plus que l'Historien, puisque, par entêtement, ou si l'on veut, par une délicatesse outrée, ils voudront se priver d'un divertissement & d'une instruction, dont il a lui même fait beaucoup son profit. Je m'étendrois davantage sur cette matiere, si je n'avois point tant d'autres choses à dire, & à finir enfin la relation du *Loup-garoüisme* de Monsieur Oufle.

Que de bruits se répandirent pendant plusieurs jours au sujet de notre Loup-garou! que de contes on en fit! car, comme il avoit parcouru pendant cette nuit presque toute la Ville, il avoit été entendu d'une infinité de gens, dont la plupart furent plus que jamais persuadez, qu'il y avoit veritablement des Loups garoux, qui faisoient des desordres épouvantables. On ne peut croire combien on fit de fausses histoires à cette occasion. Ceux qui n'avoient pas osé ouvrir leurs fenêtres, pour le voir, étoient des premiers à assurer qu'ils l'avoient vû, traî-

nant des chaînes d'une groſſeur & d'une longueur prodigieuſes, & ſi grand, que ſa tête atteignoit preſque juſqu'aux premiers étages: car comme dit le proverbe, on n'a jamais vû de petit Loup; on veut toûjours perſuader que ceux que l'on trouve, ſont d'une grandeur demeſurée, & cela apparemment, parce que l'on proportionne leur étenduë à celle de la crainte que l'on en a. Il y en avoit d'autres qui aſſuroient qu'on lui avoit coupé une patte en ſe défendant contre ſes violences, & que comme c'étoit un homme Sorcier, changé en Loup, on l'avoit le lendemain trouvé dans ſon lit, ſans main, & qu'on lui alloit faire inceſſamment ſon procez. Comme cette hiſtoire de la patte d'un Loup-garou, coupée, eſt repetée depuis pluſieurs ſiecles, & qu'on prétend qu'elle eſt arrivée dans je ne ſçai combien de païs differens, il ne faut pas s'étonner, ſi on la renouvelle avec tant de facilité. Les ſimples aiment tant à croire ces choſes ſurprenantes, qu'ils les débitent auſſi volontiers, qu'ils les reçoivent de ceux qui les leur rapportent. L'extravagance du peuple credule à cet égard, alla ſi loin, qu'un gueux eſtropié d'une main, qu'on lui avoit autrefois coupée pour un accident qui ne ſentoit rien moins que le ſortilege, demandant l'aumône dans les ruës, & montrant ſon poignet ſans main, pour émouvoir à pitié, & pour exciter à le ſecourir dans ſa miſere, on s'alla mettre dans l'eſprit que c'étoit le Loup-garou, dont on avoit tant parlé; de ſorte qu'on l'auroit mis en pieces, ſi remarquant la fureur dont on commençoit à s'enflammer contre lui, il n'avoit promptement diſparu. Dans un endroit de la Ville, on diſoit que notre Loup-garou avoit devoré la tête d'une fille de 18 ans, qui étoit accordée & prête à ſe marier, & que ſon futur époux, qui ſe trouva alors avec elle, après avoir donné pluſieurs coups d'épée au Loup, étoit tombé mort de douleur & d'affliction ſur la place, à la vûë de l'effroyable ſpectacle du corps de ſa maîtreſſe, tombé ſans tête & nageant dans ſon ſang. Dans un autre quartier, on

s'aſ-

s'assembloit par pelotons, & là on faisoit de pitoyables lamentations sur un Ecclesiastique, qui étant en chemin pour aller assister un mourant, avoît été obligé de s'en retourner chez lui, parce que ce Sorcier de Loup l'avoit poursuivi à outrance : de sorte que le malade étoit mort, sans qu'il eût été possible de lui donner le secours dont il avoit besoin. Selon quelques uns, un Courrier avoit été arraché de dessus son cheval, & sa valise avec toutes ses lettres avoient été déchirées par cette furieuse bête ; ce qui, disoient quelques mauvais plaisans, consola plusieurs femmes & plusieurs filles, quand elles apprirent ce dévalisement, parce que n'ayaut pas reçu les lettres qu'elles attendoient, elles accusoient de mépris ou de négligence, ceux qu'elles prétendoient qui devoient leur écrire. Il y en avoit encore qui protestoient (& cela, parce qu'ils l'avoient oüi dire par des gens, selon eux, trèsdignes de foy) que ce Loup-garou étoit entré dans un Bal, qu'il y avoit dansé, & qu'ensuite il s'étoit jetté sur plusieurs femmes, dont il avoit déchiré le visage. De certains nioient qu'on eut blessé le Loup-garou, pretendant que ces sortes de Sorciers sont iuvulnerables. On vouloit encore qu'il eût couru plusieurs nuits de suite ; enfin chaque quartier, ou plutôt chaque ruë avoit son histoire particuliere, à laquelle on ajoûtoit foi sans autre fondement que parce qu'on la disoit. On souhaitoit que cela fût ainsi, on se faisoit un plaisir de le croire ; à telles sortes de gens, il n'en faut pas davantage, pour ne point douter. Cela est si vrai, qu'en fait d'erreurs populaires, le moindre risque qu'on court, c'est de passer pour n'avoir point de religion, si, quand on les entend débiter, l'on témoigne quelque incredulité. Le peuple se constituê de lui-même ministre là-dessus d'une espece d'Inquisition ; il ne pardonne point si l'on ne croit pas comme lui. Et certes, l'on seroit fort à plaindre, s'il avoit autant de puissance pour punir, qu'il a de facilité pour croire. Mais laissons la Morale & le *Loup-garouïsme*, pour reprendre Monsieur Oufle,

fle, joüant d'autres Sçènes qui ne seront pas moins extravagantes, que celles qu'on vient de voir.

CHAPITRE VII.

Monsieur Oufle inquiet sur la conduite de sa femme, met en usage quelques superstitieuses pratiques, pour connoître si elle lui est fidelle.

JE ne sçai par quelle bizarrerie, Monsieur Oufle se mit dans l'esprit, que sa femme ne lui étoit pas aussi fidelle, que son devoir l'exigeoit, & qu'il le souhaitoir lui-même. Il devoit pourtant être fort tranquile là-dessus; parce qu'outre qu'elle avoit de la sagesse & de la vertu, c'est qu'elle étoit d'un exterieur qui la mettoit hors des dangers, où les plus sages & les plus regulieres succombent souvent, & ne se reconnoissent plus. Les hommes la voyoient sans consequence. Après un tête-à-tête avec elle, on sortoit de part & d'autre aussi indifferent, que l'on sortiroit d'une ceremonie publique, où des hommes & des femmes se sont trouvez ensemble, sans avoir fait aucune attention les uns sur les autres, & où à peine a-t-on songé à se regarder. Quoiqu'il en soit, Monsieur Oufle étoit pourtant devenu jaloux de Madame Oufle, tant il est vrai, que quand on a de la jalousie, ce n'est pas toûjours que l'on ait sujet d'en avoir. Je me persuade, que je donnerois une veritable raison de celle de Monsieur Oufle, si je disois, qu'il croyoit que sa femme ne l'aimoit pas, & que par consequent, elle en aimoit un autre (car peu de femmes sont sans amour) parce que, comme elle ne pouvoit souffrir ses phantaisies superstitieuses, elle lui en faisoit des guerres si continuelles, que toute sa conduite à son égard,

ressembloit beaucoup à la haine. Il se mit donc dans l'esprit qu'elle avoit quelque attachement ailleurs; mais cet ailleurs lui étoit entierement inconnu ; & c'est ce qui faisoit son grand embarras. Il vouloit, à quelque prix que ce fût, le deviner, & pour en venir à bout, il rappella dans sa memoire & alla chercher dans ses livres, toutes les instructions qu'on ose donner pour découvrir les secrets les plus cachez des autres, & leurs intrigues les plus adroitement ménagées ; bien résolu de les mettre exactement en pratique, avec toutes les circonstances qu'il crut les plus nécessaires pour le faire arriver à ses fins, & c'est ce qu'on va voir.

Il fit chercher une grenouille, dont il prit la tête, & un pigeon dont il prit le cœur ; & après avoir fait seicher l'un & l'autre & réduire en poudre, il mit de cette poudre sur l'estomach de sa pauvre femme pendant qu'elle dormoit, & passa toute la nuit lui-même sans dormir ; parce qu'il prétendoit, selon la promesse de ses livres superstitieux, qu'elle ne manqueroit pas de dire, en dormant, tout ce qu'elle avoit fait, étant éveillée (*a*.) Helas ! la bonne Madame Oufle dormit si bien cette nuit, qu'elle n'avoit peut-être jamais eû un sommeil si profond. Il sembloit que cette poudre étoit bien plus propre pour procurer un bon sommeil, que pour toute autre chose. Elle ronfla, il est vray, mais elle ne parla point. Notre homme fut fort mortifié le matin, voyant que son projet avoit si mal réüssi. Il n'en accusa pourtant pas ses livres,

(*a*) Pour faire dire à une fille ou à une femme tout ce qu'elle a fait, qu'on prenne le cœur d'un pigeon avec la tete d'une grenouille, & après les avoir fait seicher, si on les réduit en poudre sur l'estomach de celle qui dort, on lui fera tout avoüer ce qu'elle a dans l'ame ; & quand elle aura tout dit, il les lui faut ôter, de peur qu'elle ne s'éveille. Les admir. secrets d'Albert le Grand. l. 2. p. 145.

Quando vis ut narret tibi mulier vel puella tua omnia quæ fecit, accipe cor Colombæ & caput Ranæ, & exsicca utraque & tere & pulverisa supra pectus dormientis, & narrabit omnia quæ fecit. Trinum Magicum. p. 203.

livres ; il crut avoir ſujet de s'en accuſer plutôt lui-même, voulant abſolument croire que c'étoit parce qu'il avoit manqué à quelque formalité ; car les gens de ſa ſorte ont trop de confiance aux ſuperſtitions, pour les démentir. Pour peu que ce pauvre homme eût eû de bon ſens, ne devoit-il pas, conſiderant l'inutilité de cette pratique (car enfin, ſi Madame Oufle ne lui avoit fait aucune infidelité, comme cela paroît très-conſtant ; du moins elle pouvoit parler d'autre choſe, puiſque ce beau ſecret devoit lui faire dire ce qu'elle avoit fait) ne devoit-il pas, dis-je, ſe faire pitié à lui-même, d'avoir prétendu arracher un ſecret de cette importance, par un moyen ſi extravagant, & ſi peu proportionné à ſa prétention ? Mais eſt-ce que les ſuperſtitieux raiſonnent ? ils croyent que les Auteurs ont aſſez raiſonné pour eux ; c'eſt pourquoi ils prennent aveuglément pour vrayes les plus hardies impoſtures, ſans s'informer le moins du monde s'il s'y trouve quelque petit caractere de poſſibilité. Rien n'eſt plus favorable pour les livres ſuperſtitieux, que la défenſe qu'on fait d'éprouver ce qu'ils promettent ; car la raiſon nous dit, que de telles épreuves convaincroient entiérement de la fauſſeté de toutes ces promeſſes. Il faut pourtant reconnoître que cette défenſe eſt très-judicieuſe, puiſqu'il eſt toûjours criminel de donner dans ces impertinens uſages, & de s'y confier. Je ne pouſſe pas plus loin ces réflexions, dans la crainte que j'ai de perdre de vûë notre viſionnaire ; je le vais donc faire revenir ſur la ſçene, où il mettra en pratique d'autres extravagances qui ne lui ſeront pas plus favorables que celle qu'on vient de lire.

La nuit ſuivante il fit une ſeconde épreuve avec la langue d'une grenoüille qu'il eut ſoin de placer le plus exactement qu'il put ſur le cœur de ſa femme. (*b*) Cepen-

(*b*) *Ut mulier confiteatur quæ fecerit, ranam aqualem comprehende vivam, & tolle ejus linguam, & remitte illam in aquam, & pone illam linguam ſuper partem cordis fœminæ dormientis, quæ cum interrogetur, vera dicet. Trinum Magicum p. 209.*

Cependant la langue de cette grenouille ne fit point du tout remuer celle de cette obſtinée dormeuſe ; & ainſi Monſieur Ouſle ſe leva le matin, auſſi peu inſtruit qu'il l'étoit le ſoir, quand il ſe coucha. Quelle mortification pour un homme comme lui, qui regardoit la langue d'une grenoüille, comme un moyen immanquable de lui faire acquerir des connoiſſances qui lui „ étoient ſi importantes ! Ah ! certes, diſoit-il en lui-„ même, c'eſt ma faute, ſi je n'obtiens pas ce que je „ ſouhaite ; je n'ai pas placé comme je devois cet inſ-„ trument de la ſatisfaction de ma curioſité ; la peur „ que j'ai euë d'éveiller ma femme, m'a empêché de „ le mettre juſte dans le lieu où il devoit être. C'eſt ainſi, qu'après s'être infatué de ſecrets trompeurs, on eſt auſſi obſtiné à ſe tromper ſoy-même, que l'on a été facile à ſe laiſſer tromper par les autres.

Pour continuer ſon manége, il fit une autre tentative, fondée encore ſur ce qu'il avoit appris par ſes lectures : car il étoit inépuiſable ſur cette matiere. Il fit ſecrettement chercher un crapaud, il lui arracha le cœur ; & après avoir bien épié le temps, auquel dormoit profondement cette innocente victime de la ſuperſtition, il luy mit ce vilain cœur ſur la mammelle gauche ; (c) & prêta toute l'attention poſſible, pour entendre ce que ſa femme diroit. Elle ne dit encore rien. Et comme il avoit paſſé deux nuits ſans dormir, il s'endormit enfin lui-même ; & le matin étant éveillé, il ſe perſuada que, s'il n'avoit rien appris de ce qu'il ſouhaitoit tant de ſçavoir, c'eſt qu'il avoit ceſſé d'être aſſez attentif pour écouter ce que, ſelon lui, on n'auroit pas manqué de lui dire. Quelle ſatisfaction pour un ſuperſtitieux d'avoir un ſi plauſible prétexte, pour juſtifier le défaut d'une ſuperſtition !

 On

(c) Mettre le cœur d'un crapaud ſur la mamelle gauche d'une femme, pendant qu'elle dort, afin de lui faire dire tout ce qu'elle a de ſecret. Mizauld. Centurie 2. n. 51. cité par M. Thiers dans ſon Traité des Superſtitions t. 1. p. 389.

On doit bien s'imaginer qu'il prit des précautions pour ne se laisser plus accabler par le sommeil, dans une occasion qui demandoit tant de vigilance. En effet, pour ne plus courir le même risque, il dormit une partie du jour, & ensuite il fit cette nouvelle experience.

C'est encore pendant le sommeil de sa femme, qu'il tâcha de connoître ses secrets. Il lui mit un diamant sur la tête, (*d*) & s'attendit ensuite à l'alternative qu'on trouvera dans la notte ci-dessous. let. d. La dormeuse, quelques heures après, étant apparemment lasse d'être sur un côté, changea de situation, sans s'éveiller, & tourna le derriere à son curieux. Ce changement de situation le mit dans une cruelle perplexité. Il concluoit quelquefois, que c'étoit une preuve qu'elle avoit du mépris pour lui, & qu'elle ne l'aimoit point. Pourtant, quand il consideroit bien ce que ses livres assuroient qu'elle devoit faire, pour marquer son infidelité, il trouvoit ses conclusions injustes, puisqu'elle ne s'étoit point du tout éveillée en sursaut. La premiere chose qu'il fit le matin, aussi tôt qu'il eut quitté le lit, ce fut d'aller consulter ses livres, pour voir s'il étoit dit en effet, qu'elle devoit s'èveiller en sursaut, pour qu'il eût sujet de l'accuser d'infidelité; il y apprit, qu'il n'avoit point du tout été trompé par sa memoire. Après cet éclaircissement il jugea à propos de pousser ses épreuves aussi loin, que ses lectures lui avoient donné d'instructions pour les faire.

Il passa quelques jours à chercher trois sortes de pierres, ausquelles les superstitieux attribuent la vertu de faire connoître ce qu'il souhaitoit tant d'apprendre. La premie-

(*d*) Il y en a qui disent, que, si on met un diamant sur la tête d'une femme qui dort, en connoit si elle est fidelle ou infidelle à son mary : parce que, si elle est infidelle, elle s'éveille en sursaut; au contraire, si elle est chaste, elle embrassera son mary avec affection. Les admir. secr. d'Albert le Grand. lib. 2. p. 145. 146. *Trinum Magicum*. p. 203.

premiere eſt appellée, *galeriate* ; (*e*) la ſeconde, *quirim* ; (*f*) & la troiſiéme *beratide* ; (*g*) il ne les trouva point, quelques recherches qu'il en fît, quelques ſommes conſiderables qu'il promît pour les avoir. Il fut, certes, bien-heureux de ne pas trouver en ſon chemin quelque fripon, diſpoſé à profiter de ſa ſottiſe ; car il étoit fort facile de lui vendre bien cher d'autres pierres de vil prix, ſous le nom de celles qu'il demandoit, puiſque n'en ayant jamais vû, il n'eût pû connoître ſi on l'eût trompé. Il s'informa encore, s'il n'étoit pas poſſible d'avoir de l'eau d'une certaine fontaine (*h*) d'Ethiopie, à laquelle on attribuë la même proprieté. A peine daigna-t-on l'écouter, tant on ſçavoit peu ce qu'il vouloit dire. S'il n'avoit pas eu d'autres reſſources, il auroit été inconſolable de ne pouvoir obtenir de cette eau merveilleuſe, ni de ces admirables pierres ; mais ſa memoire vint à ſon ſecours, pour le faire reſſouvenir, que le cœur d'un merle, (*i*) ou le cœur & le pied droit d'un Chat-huant, (*k*) produiroient

(*e*) Avicenne dit, que, ſi l'on pile la pierre *Galeriate*, qui ſe trouve en Lybie, & en Bretagne, qu'on la lave, ou qu'on la faſſe laver à une femme, ſi elle n'eſt pas chaſte, elle piſſera auſſi tôt, & non au contraire. Les admir. ſecr. d'Albert le Grand. l. 2. p. 103.

(*f*) La pierre *quirim* fait dire à un homme tout ce qu'il a dans l'eſprit, ſi on la met ſur ſa tête pendant qu'il dort. On trouve cette pierre dans le nid des huppes, & on l'appelle ordinairement la pierre des traîtres. Id. p. 10.

(*g*) Si on veut ſçavoir la penſée & les deſſeins des autres, on prendra la pierre *beratide* qui eſt de couleur noire, & on la mettra dans la bouche. Id. p. 100.

(*h*) Il y avoit en Ethiope une Fontaine, dont les eaux avoient la proprieté de faire dire tout ce qu'on ſçavoit, quand on en avoit bû. Diod. Sicil.

(*i*) Si on met le cœur d'un Merle ſous la tête d'une perſonne qui dort, & qu'on l'interroge, elle dira tout haut ce qu'elle aura fait. Les admirables ſecrets d'Albert le Grand. l. 2. p. 119. *Trinum Magicum*. p. 187.

(*k*) Si l'on met le cœur & le pied droit d'un Chat-huant ſur une perſonne endormie, elle dira auſſi-tôt ce qu'elle

roient le même effet, que ces pierres ou cette fontaine. Son valet Mornand qui faisoit profession de sifler des Linottes & d'apprendre à parler à des Merles & à des Sansonnets, parce qu'il étoit extrêmement attentif à faire argent de tout, avoit un Merle parfaitement instruit, connu de tout le quartier par son sçavoir dire; mais haï de la plupart des voisins, parce qu'il n'y avoit aucun sommeil, pour profond qu'il fût, qui pût tenir contre le bruit qu'il faisoit par son sifflement & par son habil. C'étoit le plus étonnant gosier de Merle qu'on eût jamais entendu. A peine le jour paroissoit-il, qu'il faisoit un bruit épouvantable; aussi recevoit-il autant de maledictions, qu'il siffloit de fois. La superstition de Monsieur Oufle vengea tous ces mécontens, & c'est peut-être ce qu'elle lui a fait faire de mieux & de plus utile pendant tout le temps qu'elle a regné sur son esprit. Il alla donc dans la Chambre de Mornand, pendant que celui-ci étoit allé en ville s'acquitter de quelques commissions, dont il l'avoit chargé. Il prend cette pauvre bête, sans se laisser attendrir par son caquet, lui tord impitoyablement le cou, l'emporte, & lui ôte le cœur. Il avoit fait chercher la veille un Chat-huant, dont il prit aussi le cœur & le pied droit. On ne parlera point icy de l'affliction dont Mornand fut accablé, quand, étant de retour, il ne trouva point son cher Merle. Il suffit pour la faire comprendre, qu'il l'aimoit comme un des plus habiles & des plus entendus élèves, qu'il eût jamais formez, & qu'il esperoit tirer une somme considerable d'une si belle éducation.

Monsieur Oufle, fourni de cette extraordinaire & bizarre provision, s'alla coucher auprès de sa femme; car pendant ces épreuves, il lui tint compagnie toutes les nuits; ce qui ne la rendit pas médiocrement étonnée; elle n'y fit pourtant aucune attention qui tirât à conse-

le aura fait, & répondra aux demandes qu'on lui fera. Les admir. Secr. d'Albert le Grand. l. 2. p. 110.

consequence. Il se pressa de faire semblant de dormir aussi-tôt qu'il fut au lit, afin que ne donnant aucune distraction à sa bonne épouse, elle fit veritablement ce qu'il ne faisoit qu'en apparence. La pauvre femme s'endormit en effet, bien éloignée de soupçonner rien de ce qu'on avoit entrepris de lui faire. Il lui leve d'abord la tête le plus doucement qu'il peut, & y met dessous le cœur du Merle; puis il lui fait, à voix basse, des interrogations sur ce qu'il souhaitoit sçavoir. A toutes ces demandes, nulle réponse. La moitié de la nuit se passa dans ce ridicule manége; & il le continua pendant l'autre moitié, après avoir mis sur elle le cœur & le pied du Chat-huant. Enfin voyant tous ses artifices devenus si inutiles, il quitta prise, bien résolu de ne plus consulter le sommeil, puisqu'il en avoit tiré si peu de satisfaction. On va peut-être croire, qu'après avoir connu la vanité & l'imposture de ces superstitieuses pratiques, il n'y ajoûta plus de foy, & qu'il y renonça pour toûjours; on croira assurément avec raison, que cela devoit être ainsi; mais cet homme étoit trop prévenu en faveur de ces fadaises, pour prendre un party si raisonnable. C'est à soi-même qu'il en attribuoit toûjours la faute; il ne lui venoit point du tout dans l'esprit d'en accuser les maîtres qui lui avoient donné ces belles instructions. Aussi, bien loin de se lasser, il reprit courage & se proposa d'autres operations; c'est ce qu'on va voir dans le huitiéme Chapitre.

CHAPITRE VIII.

Suite des pratiques superstitieuses que Monsieur Oufle mit en usage, pour connoître si sa femme lui étoit fidelle.

MOnsieur Oufle recommença ses superstitieuses pratiques par une invention, qui ayant un air de prodige, étoit extrêmement de son goût. Car, comme je l'ai dêja fait remarquer, les choses surprenantes étoient celles qui le charmoient le plus, & qui prévenoient le plus fortement sa crédulité ; c'est ce qu'on verra très-souvent dans la suite de cet ouvrage. Cette belle invention consistoit à prendre des chardons, pour connoître la personne dont on est le plus aimé. (*a*) Pour cela, si, par exemple, un homme veut sçavoir laquelle de trois femmes à le plus d'amitié pour lui, il n'y a qu'à prendre trois têtes de chardons, en couper les pointes, donner à chacun de ces chardons le nom de chacune de ces trois femmes, ensuite les mettre sous le chevet de son lit ; & les charlatans superstitieux assurent impudemment, que celui des chardons qui poussera un nouveau jet & de nouvelles pointes, marquera la femme dont cet homme sera le plus aimé. Monsieur Oufle prit donc trois chardons, mit à chacun un petit papier, sur l'un desquels il avoit écrit le nom de sa femme, & sur les deux autres, les noms de

(*a*) Pour connoître entre trois ou quatre personnes, celle qui nous aime le plus, il faut prendre trois ou quatre têtes de chardons, en couper les pointes, donner à chaque chardon le nom de ces trois ou quatre personnes, & les mettre ensuite sous le chevet de notre lit. Celui des chardons qui marquera la personne qui aura le plus d'amitié pour nous, poussera un nouveau jet, & de nouvelles pointes. Traité des superstitions, par Monsieur Thiers. t. 1. p. 210.





de deux femmes, à qui il ne doutoit point qu'il ne fût très-indifferent. Et ainsi il étoit très-disposé à conclure qu'il n'étoit pas aimé de Madame Oufle, si l'un des chardons de ces deux femmes venoit à pousser quelques pointes, sans que les autres en poussassent autant. Il se coucha, après avoir placé *incognito*, ces trois chardons sous son chevet. Sa femme qui ne s'étoit pas encore couchée, même lorsqu'il dormoit profondément, trouvant dans sa chambre sur sa table, un livre ouvert & couché du côté de l'ouverture, s'avisa, je ne sçai par quelle curiosité, qui ne lui étoit pas ordinaire, de lire justement dans l'endroit où il étoit ouvert, & là elle trouva l'article des chardons. La disposition de ce livre lui donna d'abord quelque soupçon; & pour s'éclaircir de ce qu'elle soupçonnoit, elle alla doucement chercher sous le chevet, & y trouva ces mysterieux chardons; elle les considera attentivement, & y lut les noms dont je viens de parler; il ne lui en fallut pas davantage, pour juger que c'étoit une épreuve que son mary vouloit faire. Les noms de ces deux autres femmes, lui inspirerent à son tour de la jalousie. Elle remit cependant les chardons en la place où elle les avoit trouvez, sans y rien changer; mais pourtant avec dessein de s'en servir, comme on verra dans la suite, pour joüer quelques tours à cet impertinent curieux. Elle ne dormit pas si tranquillement cette nuit qu'elle avoit fait pendant celles dont on a parlé ci-devant. Le matin M. Oufle songe à ses chardons, les prend, les considere, n'y trouve ni jet nouveau, ni pointes nouvelles. Il ne s'allarma pourtant pas pour cela; parce qu'il s'alla imaginer qu'il falloit plus d'une nuit, pour perfectionner une si merveilleuse operation; & ainsi il prit dessein de continuer cette épreuve la nuit suivante. Madame Oufle qui avoit étudié toute sa conduite pendant la journée, ne douta point qu'il ne recommençât le même manége dans la premiere nuit; c'est pourquoi elle fit provision de chardons. La nuit venuë, elle se

coucha la premiere, fit semblant de dormir, & vit placer les chardons. Monsieur Oufle dormant, elle se leve, les prend, & met en leur place trois de ceux dont elle avoit fait provision, après y avoir écrit ces trois noms, *Michel*, *Gabriel*, *Belzebuth*. Elle avoit coupé les pointes des deux premiers, & les avoit laissées à celui qu'elle avoit nommée *Belzebuth*, nom diabolique, comme on sçait.

Quelle fut la surprise! quel fut l'étonnement de Monsieur Oufle, quand il trouva le matin ce changement de noms, & qu'il apprit que *Belzebuth* étoit le meilleur de ses amis! Quel divertissement en même temps pour Madame Oufle, de voir son inquietude & sa perplexité! car, comme elle avoit bien prévû qu'il ne manqueroit pas d'être agité & embarassé, à la vûë de cette étrange metamorphose, elle s'appliqua pendant toute la journée à étudier ses mines & ses démarches. Elle connut par cette étude, qu'il prenoit dessein de recommencer cette épreuve, pour sçavoir enfin à quoi il s'en devoit tenir. Pendant qu'il cherchoit de son côté des chardons, afin de voir si *Belzebuth* s'obstineroit à se dire son ami, elle en preparoit d'autres, pour continuer de le jetter dans l'embarras, & en même-temps pour se rendre à elle-même cette superstition favorable, en le convainquant, qu'il n'y avoit personne qui l'aimât avec plus d'attachement & de fidelité qu'elle l'aimoit. On comprend bien, que pour cela, il falloit faire paroître des chardons, dont l'un portât son nom, & en même temps des pointes; c'est ce qu'elle ne manqua pas de faire. Elle mit en la place de ceux du bon-homme, les trois qu'elle avoit preparez, c'est-à-dire, deux qui portoient le nom de ces deux femmes, dont on a parlé ci-devant, avec les pointes coupées, & le troisiéme qui portoit le sien, sans en avoir rien retranché; de sorte que c'étoit une preuve pour ce superstitieux & credule mary, que sa femme étoit la personne du monde qui l'aimoit le plus. Voilà comment ceux qui

donnent dans les superstitions, sont presque toûjours les dupes des gens habiles & adroits, qui connoissent leur foiblesse, pour ne pas dire, leur sottise. Heureux, quand ils ne sont troupez que comme Monsieur Oufle dans cette occasion! Car enfin, il faut rendre justice à sa femme, en avoüant de bonne foy, qu'elle l'aimoit veritablement, qu'elle ne lui faisoit aucune de ces infidelitez qu'il craignoit, & qu'ainsi elle ne lui faisoit aucune supercherie condamnable à son égard, en voulant le convaincre de son amour. Puisqu'elle le voyoit disposé à n'ajoûter foy qu'à ce que la superstition lui disoit, il paroît qu'elle n'étoit pas fort criminelle de se servir de cette même superstition, pour le tirer de l'erreur & le conduire à la verité. Comme c'est aux Docteurs à décider sur ce cas, je m'en rapporte, sans appel, à leur decision. En atendant qu'ils en jugent, & qu'ils s'accordent ensemble pour porter un même jugement, il y a apparence que bien des gens ne condamneront pas la conduite de Madame Oufle. Quand on a affaire à des personnes du caractere de son mary, on est exposé à tant de démarches extravagantes, qu'il est bien difficile de ne pas profiter des occasions qui se présentent, pour ne point souffrir de leurs folies.

Revenons aux faits & gestes de notre visionnaire. Je me fais à la verité une espece de violence pour y revenir; car je me sens si porté à invectiver contre son dérangement d'esprit, & contre ce qui le lui a causé, que, si je ne craignois de fatiguer le Lecteur, qui atend plutôt des faits, que des moralitez, je m'étendrois aussi loin que le sujet le permet.

Monsieur Oufle visite le matin ces fameux chardons, & ne doute point que ceux qu'il trouve, ne soient ceux-là même qu'il avoit placez; car il étoit bien éloigné de soupçonner le tour qu'on lui joüoit. Autre sujet d'admiration pour lui, quand il vit des pointes à celui qui portoit le nom de sa femme, & que les deux autres n'en avoient point. Il sentit, il

est vray, de la joye, à la vûë de ce petit spectacle; mais cette joye diminua insensiblement, à mesure qu'il fit des réflexions. Ces réflexions consistoient à remarquer, que ces trois épreuves disoient des choses differentes. Dans la premiere, il ne s'étoit fait aucun changement; la seconde, lui apprenoit, qu'il étoit aimé du Diable plus que de qui que ce soit; & par la troisiéme, il paroissoit que c'étoit sa femme qui l'aimoit le plus. Ces differences lui fournirent matiere de plusieurs raisonnemens, qui aboutirent enfin à lui faire conclure, qu'il ne devoit pas ajoûter plus de foy à la derniere épreuve, qu'aux deux autres, & qu'ainsi une quatriéme étoit absolûment necessaire pour décider. Il fit donc cette quatriéme épreuve, & Madame Oufle la rendit par son adresse égale à la troisiéme, de sorte que son mary fut ou peu s'en falloit, entiérement convaincu de la sagesse de sa conduite. Je dis, que peu s'en falloit; parce que ce qui arriva le même jour, fait croire qu'il lui étoit encore resté quelque doute dans l'esprit.

Comme il étoit agité sur ce sujet de pensées differentes, & d'une espece d'inquiétude qui ne lui permettoit pas de rester long-temps dans une même place, il alla se promener l'aprêdinée dans un grand Jardin qui lui appartenoit, & qui étant environ à un quart de lieuë de la Ville, l'éloignoit entiérement du grand bruit, & lui servoit souvent d'une agréable retraite, quand il vouloit n'être point troublé dans ses projets, ni dans ses imaginations. Ce Jardin étoit parfaitement bien entretenu; le couvert, les fruits, les fleurs, les légumes n'y manquoient point, autant que le temps le permettoit; & le tout montroit une propreté qui faisoit veritablement plaisir. Après avoir visité son potager, il entra dans une espece de boulaingrain, orné de toutes sortes de fleurs, selon la saison. Celles qui attacherent le plus sa vûë, furent plusieurs Eliotropes, qu'il considera fort long-temps. Il ne faut pas s'en étonner; car il se ressouvenoit d'avoir lû, que

que si on cueille une de ces fleurs au mois d'Août, lorsque le Soleil est dans le signe du Lion, & si après l'avoir enveloppée dans une feuille de laurier, avec une dent de Loup, on met ce petit paquet dans une Eglise; pendant tout le temps qu'il y sera, les femmes infidelles à leurs maris, n'en pourront sortir. (*b*) C'étoit justement dans le temps marqué par cette superstition, que Monsieur Oufle se promenoit dans son Jardin; & ainsi le moyen qui se présentoit à lui, pour le rendre entiérement éclairci sur ce qu'il souhaitoit si fort de sçavoir, lui paroissoit trop facile, pour le negliger. Il avoit dans son Jardin abondance d'Eliotropes & de lauriers; une dent de loup n'étoit pas si difficile à trouver, que la pierre *quirim*, dont on a parlé ci-dessus: c'est pourquoi il prit à l'instant le parti de mettre en usage cette nouvelle épreuve. Il sort donc sur le champ, pour aller chercher une dent de loup; au lieu d'une, il en trouve un très grand nombre, & de peur d'en manquer, il en achete six, & donne volontiers le prix qu'on les lui veut vendre, tant il avoit peur qu'elles ne lui échapassent, & tant il étoit persuadé, qu'il alloit enfin s'instruire à fond de ce qu'il devoit penser de la conduite de sa femme. Il retourne dans son Jardin, se fournit d'Eliotropes & de lauriers, prenant cependant bien soin d'en ôter la vûë à ceux qu'il pourroit rencontrer. Après être rentré chez lui, il met le tout en lieu de sûreté, & le soir étant venu, il se renferme, prépare secrettement son paquet, bien résolu d'en faire usage le lendemain.

Voici comment il executa ce grand projet. Il sçut adroitement de sa femme à quelle heure elle devoit aller à l'Eglise; il l'a précede de quelques momens,

(*b*) Si on met dans une Eglise l'Eliotrope, après l'avoir cuellie au mois d'Août, pendant que le Soleil est dans le signe du Lion, & qu'on l'enveloppe dans une feüille de laurier avec une dent de loup, les femmes qui ne seront pas fidelles à leurs maris n'en pourront sortir, si on ne l'ôte. Les admir. secr. d'Alb. le Grand. l. 2. p. 71.

met son Eliotrope avec tout son assaisonnement dans un coin, & si bien caché, que personne n'en pouvoit rien voir. Lui-même se cache, voit entrer sa femme quelque temps avant midy. Après qu'elle eut satisfait aux devoirs de sa Religion, pendant environ une demi heure, elle sort avec plusieurs autres personnes qui avoient assisté comme elle au même mystere; cependant le paquet étoit toûjours dans la même place, ce qui donna une joye inconcevable à notre visionnaire; puis qu'ajoûtant foy, autant qu'il faisoit, à tous ces superstitieux usages, il avoit lieu de ne plus douter de la fidelité de son épouse. Il faut dire vray; ce dernier essay le tranquillisa si fort, qu'il abandonna entierement le dessein de faire aucune autre épreuve. Cependant il voulut se donner le plaisir de voir, si de toutes les femmes qui étoient dans l'Eglise, il n'y en auroit point quelqu'une, qui n'en pourroit sortir, pendant que son paquet resteroit dans le lieu où il l'avoit mis. Heureusement pour leur réputation, selon la prévention superstitieuse de notre homme, elles sortirent toutes l'une après l'autre, excepté une qui resta si long-temps, qu'enfin notre curieux s'impatientant prend son paquet, sort & attend à la porte, pour sçavoir si elle le suivroit; elle sortit en effet presque aussi-tôt après; mais c'étoit parce qu'elle avoit fini ses pieux exercices, & non pas, comme il croyoit, parce que l'Eliotrope n'y étoit plus. Il ne laissa pas toutefois de tenir pour certain, que c'étoit l'Eliotrope qui l'avoit retenuë si long-temps dans l'Eglise; & pour voir si il avoit tout-à-fait raison de le croire ainsi, il la suivit, la vit entrer chez elle, s'informa ensuite de son état, & apprit que c'étoit une fille d'environ vingt ans, qui avoit refusé plusieurs partis considerables, qui s'étoient présentez pour l'épouser; qu'elle les avoit tous refusez, parce qu'elle avoit renoncé au monde; qu'elle avoit mené toujours une vie fort réguliere, & qu'elle alloit s'enfermer dans un Convent pour le reste de ses jours. Et ainsi l'Elio-

trope n'avoit eû envers elle aucune vertu, puisqu'il ne s'agissoit que de connoître les femmes infidelles à leurs maris. Monsieur Oufle qui n'aimoit point du tout à approfondir les superstitions, quand il paroissoit quelque sujet de revoquer en doute l'execution de ce qu'elles promettent, ne voulut point faire la discussion de celle-ci. C'est ainsi que les superstitieux ont autant d'aversion pour tout ce qui les peut détromper, qu'ils sont faciles à être trompez. Ne voyons-nous pas tous les jours ces femmes qui courent les devineresses, ne vouloir se rendre, quelque fortes que soient les raisons qu'on leur apporte pour leur montrer combien il est impossible de connoître dans l'avenir ce qu'on leur a prédit; mais s'obstiner au contraire à soutenir par des histoires fausses qu'elles ont reçûës pour veritables, la prétenduë science de ces charlatannes, contre les principes les mieux établis dont on se sert pour les désabuser? Qu'elles font de pitié aux gens raisonnables! & qu'elles ont paru ridicules à ces mêmes devineresses, quand elles sont allées les consulter avec tant de confiance! Il n'y en a certes pas une de celles-ci, qui ne regarde avec compassion & avec mépris, tous ceux qui sont assez foibles & assez sots, pour s'en rapporter à ce qu'elles disent, comme à des Oracles infaillibles sur ce qui leur doit arriver. Comme on en trouvera dans la suite des exemples, passons à un autre Chapitre, où nous verrons l'Abbé Doudou joüer aussi quelques rôlles.

CHAPITRE IX.

Du divorce qui ſe mit entre Monſieur Ouſle & ſa femme, & des moyens ſuperſtitieux dont ſe ſervit l'Abbé Doudou leur fils, pour tâcher de rétablir la paix entr'eux.

MOnſieur Ouſle revint ſi bien des ſoupçons qu'il avoit eus ſur la conduite de ſa femme, qu'à voir la complaiſance qu'il montroit pour elle, & toutes les amitiez qu'il luy faiſoit, on auroit dit, qu'il ne s'étoit pas fait la moindre alteration dans ſa tendreſſe. Il avoit pourtant agi froidement à ſon égard, pendant toutes les épreuves dont on a parlé; mais ſoit qu'il fût veritablement perſuadé qu'elle ne le trompoit pas, ſoit qu'il fût las de ſe donner tant d'inquiétudes & de troubles, il la traita avec autant d'affection, que s'il n'avoit jamais douté de la ſienne. Mais elle n'avoit pas pour lui des ſentimens tout-à-fait ſemblables; deux raiſons l'en empêchoient; la premiere, c'eſt à cauſe qu'il lui avoit fait connoître avoir mauvaiſe opinion de ſa conduite; la ſeconde, & qui étoit la plus forte, c'eſt qu'elle le ſoupçonnoit lui-même de quelque infidelité, à cauſe de ces deux femmes, dont les chardons avoient fait mention. Ces deux raiſons faiſoient qu'elle ne répondoit pas à toutes ſes manieres obligeantes & affectueuſes; il ſembloit qu'elle ne le voyoit qu'avec confuſion, & qu'elle ne le ſouffroit qu'avec peine. Ses enfans s'en apperçurent. L'Abbé Doudou, qui avec ſa pieté & ſa petite ſcience, croyoit avoir droit de faire des remontrances & de donner des conſeils, lui fit une eſpece de reproche ſur ſon peu de correſpondance aux témoignages d'affection de ſon mary. Elle eut aſſez de bonté pour l'écouter, quoique ce qu'il diſoit, n'en vallût pas la peine; mais elle

elle se donna de garde d'avoüer qu'elle eût tort. Après avoir entendu patiemment le petit sermon de son Abbé, elle parla à son tour, & lui fit un recit pathetique & exact de tout ce qui s'étoit passé. Celui-ci répliqua avec de grands efforts d'esprit, afin de justifier son pere. Il laissa cependant sa mere, aussi peu convaincuë de son discours, que s'il n'avoit pas dit un mot. Elle lui fit grande pitié; il en haussa les épaules; car, comme il étoit à peu-près, aussi superstitieux que son pere, il ne pouvoit goûter rien de ce qu'elle disoit, parce qu'elle n'avoit aucun goût pour les superstitions.

Cependant la division s'augmentoit insensiblement de part & d'autre: car le mary se lassant de voir son amitié récompensée d'indifference, donna enfin froideur pour froideur, mépris pour mépris, jusques-là, que les grosses paroles furent réciproques. Notre Abbé voyant que ses remontrances ne produisoient aucun bon effet, se persuada pieusement que, puisqu'il s'agissoit de racommoder un mary avec sa femme, & particulierement son pere avec sa mere, il lui étoit permis d'appeller à son secours l'usage de quelque superstition. Car de quoi n'est pas capable un devot un peu sçavant, & qui n'a point de tête?

Ce bon enfant d'Abbé cherche donc dans ses livres de quoy suppléer à l'admirable discours qu'il venoit de faire. Admirable, s'entend, seulement selon lui; il le croyoit ainsi; & je juge par le portrait qu'on m'a fait du caractere de cet homme, que ny les Lecteurs ni moy n'en penserions pas de même, si nous l'avions entendu. J'en parlerois avec plus d'assurance, s'il étoit venu jusqu'à moy.

L'Abbé Doudou, après avoir parcouru quelques livres, pour y chercher les moyens de faire cette belle & charitable operation qui lui tenoit si fort au cœur, en trouva quelques-uns qu'il crut parfaitement lui convenir. Ils lui disoient, que pour réünir d'affection les personnes mariées, il faut faire porter le cœur d'u-

ne

ne caille mâle à l'homme, & celui d'une caille femelle, à la femme, (*a*) ou se servir de cheveux, après en avoir fait un offrande, d'une maniere que l'on peut appeller impie, si l'on considere bien le respect que l'on doit à la religion ; (*b*) ou porter sur soy la mouëlle du pied gauche d'un loup ; (*c*) ou faire porter un morceau de corne de cerf. (*d*) Ce bon garçon met le même jour en pratique ces folies, s'imaginant apparemment, qu'on ne pourroit résister à quatre moyens si forts & unis ensemble, puisqu'il ne doutoit pas qu'un seul ne pût produire son effet. Il eut pourtant bien soin (& cela par délicatesse de conscience) de s'en servir secretement, persuadé qu'il étoit que, si d'autres en étoient instruits, ils pourroient vouloir l'imiter, & ne pas agir en cela aussi innocemment que lui. C'est l'ordinaire des gens de sa sorte ; ils se flattent de rendre legitime ce qui ne seroit que condamnable chez les autres. Il ne se fit cependant pas le moindre changement dans l'esprit de Monsieur & de Madame Oufle. L'Abbé Doudou en étoit émerveillé.

„ Il

(*a*) Pour empêcher les differents & le divorce entre un homme & une femme, il faut prendre deux cœurs de caille, un de mâle & l'autre de femelle, & faire porter celui du male à l'homme, & celui de la femelle, à la femme. Les admir. secr. d'Alb. le Gr. l. 3. p. 170. Mizauld. Cent. 8. n. 18. Traité des superstions par Monsieur Thiers 1. p. 283.

(*b*) *Dicunt. Vis ut maritus tuus diligat te? accipe de omnibus crinibus tuis, & offer illos ad altare ter cum cereo ardenti; & tunc, quando portabis illos super caput tuum, tamdiu exardescet in amorem tui. Delrio. Disquis. Mag. p. 470.*

(*c*) Il est écrit dans le livre de Cleopatre, qu'une femme qui n'est pas contente de son mary, comme elle le souhaiteroit, n'a qu'à prendre la moüelle du pied gauche d'un loup, & la porter sur elle ; alors elle en sera satisfaite, & la seule qu'il aimera. Secr. admir. d'Albert le Grand. l. 2. p. 143.

(*d*) Faire porter sur soy à son mary un morceau de corne de cerf, afin qu'il soit toûjours en bonne intelligence avec sa femme. Mizaud. Cent. 2. n. 71. Monsieur Thiers. t. 1. p. 382.

„ Il faut, disoit-il en lui-même, que cette discorde
„ soit bien tenace, puis qu'elle ne se peut détruire par
„ des moyens si bien autorisez ; c'est-à-dire, rapportez dans des livres qu'il regardoit comme des Oracles, dont il n'étoit pas permis de douter. On voyoit donc tous les jours, que cet homme & cette femme devenoient de plus en plus insupportables l'un à l'autre.

Noncrede, qui souffroit avec peine cette augmentation de discorde, & qui craignoit qu'elle ne se terminât à une rupture ouverte, publique & déclarée, les entretint en particulier, apprit d'eux leurs raisons ; & comme il connut, que pour se racommoder, il étoit necessaire qu'ils s'expliquassent ensemble, ce qu'ils n'avoient point encore fait, il obtint d'eux qu'ils s'expliqueroient en sa presence. Ces explications étoient si importantes, qu'aussi-tôt qu'elles eurent été faites, & que cet homme sage les eut accompagnées de ses judicieuses remontrances, la réünion se rétablit si fortement, qu'il n'y eut dans la suite entr'eux aucune apparence de discorde. C'est ainsi qu'on appaiseroit bien des troubles domestiques, si ceux qui font profession de reconcilier, avoient assez de lumiere, pour connoître ce qu'il faut faire, & assez de prudence, pour le faire à propos. Cette habileté ne se trouve point chez les Abbez Doudous, j'entends, chez ces gens, qui n'étant, pour ainsi dire, petris que de bagatelles, osent toutefois former des desseins qu'on ne peut executer, qu'autant qu'on a assez de discernement, pour connoître ce qui convient.

Revenons à Monsieur Oufle ; il va faire une figure bien differente de celles qu'on vient de répresenter.

CHAPITRE X.

Comment Monsieur Oufle devint amoureux, & ce qu'il fit pour se faire aimer.

MOnsieur Oufle, à ses superstitions près, avoit passé assez tranquillement sa vie. On n'apprend point qu'il eût jamais été agité d'aucune de ces passions tumultueuses qui gâtent presque toûjours le cœur, & qui dérangent extrêmement l'esprit. Comme il se contentoit de son état & de sa situation, il ne regardoit l'ambition que comme une phrenesie qui ôte entierement le repos, par les inquiétudes qu'elle donne pour s'élever & s'agrandir. Il n'avoit aucun de ces empressemens avides pour acquerir toûjours plus de richesses qu'on n'en possede ; c'est-pourquoi l'avarice n'avoit pû se faire aucun passage jusqu'à lui. Presque toûjours il ne prenoit de plaisir, qu'autant que le demandoit la necessité & que la régularité le permettoit. Pour l'amour, il ne le connoissoit, & n'en avoit ressenti les traits, que par rapport à Mme Oufle ; il l'aima long-temps avant que de l'épouser, & après l'avoir épousée, il n'aima qu'elle, jusqu'au moment fatal dont je me propose de parler. Voici quel étoit ce moment, & quelles en furent les suites.

Un miserable livre, faussement attribué à un Auteur illustre, & rempli de mensonges hardis & impudens, ose assûrer, que les enfans qui naîtront le quinziéme jour de la Lune, aimeront les femmes (*a*). M. Oufle avoit lû plusieurs fois cet article, sans y faire presque aucune attention. Un jour qu'il s'étoit amusé à rechercher le moment de sa naissance, il trouva en chemin

(*a*) Les enfans qui naîtront le quinziéme jour de la Lune, aimeront les femmes. Les admir. secr. d'Albert le Grand. l. 4. p. 272.

chemin faisant, qu'il étoit né le quinziéme de la Lune ; & quelque temps après, le malheureux article, dont je viens de parler, lui tomba par hazard, sous les yeux dans ses lectures, & lui changea l'esprit & le cœur de la maniere qu'on va lire.

Il crut dans ce moment sentir pour les femmes un penchant violent, auquel il ne pouvoit résister. La persuasion seule où il étoit, que ces impertinens livres ne disent jamais rien qui ne soit veritable, avoit produit ce penchant, par la force de son imagination ; de sorte qu'on peut dire, qu'il étoit plutôt imaginaire, que réel. Cela est si vray ; qu'autant qu'on en peut juger par sa conduite passée, il auroit continué de n'aimer que Madame Oufle, si son livre avoit dit que les enfans nés le quinziéme de la Lune, n'aimeroient qu'une seule femme. Je me crois obligé de lui rendre cette justice, puisque je n'ai jamais entendu parler de rien qui exige que j'en parle autrement. Je me suis informé, avant que de donner cette Histoire, de tout ce qui étoit le plus important, pour me le faire bien connoître ; & je proteste que tous ceux qui le connoissoient le plus particulierement, m'ont parlé de lui en des termes qui m'engagent à croire & à publier que son plus grand défaut c'étoit de donner trop dans les superstitions. A dire vrai, on ne peut s'empêcher de le juger très-condamnable, de s'être infatué de telles fadaises, & encore plus condamnables ceux qui les ont écrites ; puisque sans ces fadaises, il ne seroit pas tombé dans les extravagances, dont je vais parler.

Il se mit donc dans l'esprit, que les Astres lui avoient donné un très grand penchant pour les femmes ; & ce fut cette maudite prévention qui le porta à faire un attachement auquel il n'auroit jamais pensé, s'il n'avoit pas été si superstitieux. Il fut pendant plusieurs jours amoureux, sans sçavoir de qui ; cela n'est pas surprenant, puisqu'il n'étoit amoureux, que parce qu'il vouloit absolûment l'être ; & il ne le vouloit absolûment être, que parce que les Astres, selon lui, le

vouloient

vouloient absolûment. En falloit-il davantage pour un homme comme lui, qui se faisoit un devoir d'être l'Esclave de la superstition ?

Une veuve qu'il avoit occasion de voir souvent, parce qu'elle étoit intime amie de Madame Oufle, fut la premiere femme qu'il résolut d'aimer. Avant que d'aller plus loin, pour dire quel fut le succez de cet amour, il est bon d'avertir, que Monsieur Oufle n'aimoit que pour aimer. Il cherchoit seulement à se prouver à soi-même, qu'il avoit un grand penchant pour les femmes, & qu'ainsi il ne démentoit point ce que lui promettoit le moment de sa naissance. Ses intentions étoient très-pures, quoique ses démarches parussent aussi empressées, que celles qui partent de la plus ardente passion.

La veuve dont il s'agit, & que j'appellerai Dulcine, afin de ne la pas faire connoître, étoit jeune, belle, riche & très-sage. Monsieur Oufle étoit alors dans un âge avancé ; il n'étoit point du tout Adonis. Les richesses de la veuve étant assez considerables, & la mettant par consequent dans un état où elle n'avoit pas besoin des liberalitez de cet amant, s'il avoit voulu lui en faire, elle étoit hors de danger de se laisser surprendre par esprit d'interêt, & de vendre à prix d'argent sa tendresse. Mais ce qui rendoit encore cette conquête extrêmement difficile, c'est qu'il étoit marié, & qu'elle avoit une vertu incompatible avec un tel attachement, parce qu'il ne pouvoit être que criminel.

Je ne ferai point ici un détail de tout ce qu'il fit, de tout ce qu'il dit, pour instruire Dulcine de son amour, des entretiens qu'il eut avec elle sur cette matiere ; de quelle maniere elle reçut sa declaration, ses assiduitez, & autres pratiques complaisantes & empressées de ceux qui aiment ; il suffit d'apprendre aux Lecteurs, qu'elle lui fit parfaitement connoître, que comme il ne devoit aimer que sa femme, elle ne voudroit jamais d'un amour dont il ne pouvoit dispo-

ser

ser pour d'autres. On sera bien surpris, si j'assure que Monsieur Oufle ressentit beaucoup de joye, quand il eut lieu de croire, qu'il lui seroit presque impossible de se faire aimer. Cela est pourtant très-vrai, & voici pourquoi. Il sçavoit que ses Livres superstitieux apprenoient des secrets admirables pour donner de l'amour. Et ainsi il étoit beaucoup plus content de Dulcine, pour les resistances qu'elle lui faisoit, qu'il n'en auroit été, s'il n'eût trouvé auprès d'elle que des facilitez. Il étoit devenu amoureux par superstition; aussi ne souhaitoit-il rien de plus, que de se servir de la superstition pour conduire ses amours.

L'Hypomanes, (*b*) ce fameux philtre, dont les Anciens & les Modernes ont tant parlé, & qui a fait le sujet de tant de dissertations, sur la (*c*) merveilleuse proprieté

(*b*) L'Hyppomanes est, dit-on, un morceau de chair noire & ronde, de la grosseur d'une Figue seche, que le poulain apporte sur le front en naissant. La mere, ajoûte-t-on, l'arrache aussi tôt qu'il est né, pour le manger, & si elle ne le trouve pas, elle a une si grande aversion pour son Poulain, qu'elle ne le peut souffrir. L'Hyphomanes a passé pour le plus fameux de tous les Philtres, quand étant mis en poudre, il est pris avec le sang de celui qui veut se faire aimer. Diu. Cur. t. 6. p. 22.

On pretend que si l'on fait secher l'Hyppomanes dans un pot de terre, neuf, vernisse, dans un four, quand le pain en est tiré, & que si en le portant sur soy, on le fait seulement toucher à la personne dont on voudra être aimé, on rëüssira. Le Solide Tresor du Petit Albert. p. 6.

L'Hyppomanes est un venin qui coule de la partie naturelle de la Cavalle, tandis qu'elle est en chaleur. Dict. Trev.

Hic demum Hyppomanes vero quod nomine dicunt Pastores, lentum distillat ab inguine virus. Virgil. Georg l. 3.

Hyppomanes cupidæ stillat ab inguine equæ. Tibulle, l. 2. Eleg. 4.

(*c*) Il est parlé de l'Hyppomanes dans un petit in fol. imprimé à Londres en 1671, & tradnit en François sur l'Anglois, avec ce titre; *Methode Nouvelle & invention extraordinaire de dresser les Chevaux & les travallier selon la nature,*

proprieté qu'on lui attribuë, fut le premier instrument dont il résolut de se servir pour vaincre l'insensibilité de Dulcine, se promettant, fondé qu'il étoit sur la confiance qu'il avoit en ses livres, qu'elle sentiroit dans la suite pour lui autant de penchant, qu'elle lui avoit jusqu'alors témoigné d'indifference. Il le mit donc en usage selon les regles que lui en avoient donné ses lectures; il en fit deux differentes épreuves; & Dulcine continua d'être aussi froide pour lui, que s'il n'y avoit jamais eu d'Hyppomanes au monde. Il arriva cependant qu'après ces épreuves, Monsieur Oufle se persuada, qu'elle l'aimoit veritablement. Cette persuasion lui vint de ce que, comme elle avoit remarqué, que son amour étoit sage, & qu'elle n'auroit pas lieu d'en craindre aucun emportement déraisonnable, elle prit le parti de s'en divertir. C'est pourquoi elle le recevoit avec plus d'enjoüement qu'elle n'avoit fait; elle rioit & badinoit agréablement sur ses amoureuses protestations, sur ses regards tendres, ses timiditez respectueuses, ses beaux sentimens, quand il se mêloit d'en pousser, sur ses petits soins, ses assiduitez, ses complaisances, enfin sur tous ces affectueux manéges de ceux qui aiment, & dont il tâchoit de s'acquiter le mieux qu'il pouvoit. Le bon Monsieur Oufle

ture, qui est perfectionnée par la subtilité d'un art qui n'a jamais été trouvé, que par le très-noble, haut & tres-puissant Prince, Guillaume de Cavendisch, Duc, Marquis, &c. L'auteur de ce Livre assure qu'il n'a jamais rien vû de tel au front d'aucun Poulain: que cette méprise vient d'une coëffe qu'il appelle *la secondine*, dans laquelle le Poulain est enveloppé, & dont tous les cordons se rencontrent au bout, qui ressemblent à un petit nœud, & pendent sur la tête du Poulain, & qu'aussi-tôt que le Poulain est sorti, ce nœud, & la coëffe, qui est la même chose, tombent ensemble. Et ainsi, non seulement l'Hyppomanes n'a point les vertus que l'antiquité credule lui a attribuées; mais même il n'est pas vrai que le Poulain porte sur son front cette excroissance de chair, comme on l'entendoit alors.

Voyez la dissertation sur l'Hyppomanes à la fin du dernier Volume du Dictionaire Critique.

auroit bien connu, qu'elle ſe moquoit de lui, s'il ne s'étoit pas mis dans l'eſprit, qu'il falloit abſolument que l'Hyppomanes fît ſon effet. „ Il eſt vrai, diſoit-„ il en lui même, que Dulcine ne me dit pas qu'elle „ m'aime; mais il eſt conſtant, que le plaiſir qu'elle „ prend à me voir, & à m'entendre, marque qu'elle „ ſent plus de tendreſſe pour moi, qu'elle n'oſe m'en „ faire ouvertement paroître. Sa vertu l'empêche de „ ſe déclarer. Qu'ai-je à ſouhaiter davantage, que „ de connoître que je ſuis aimé de ce que j'aime? „ Avant l'Hyppomanes, à peine me pouvoit-elle „ ſouffrir; depuis que j'ai appellé à mon ſecours ce „ merveilleux & charmant ſecret; bien loin de lui être „ inſupportable, je la fais preſque toûjours rire, tant „ mes diſcours & mes actions lui ſont agréables. En-„ core une fois, que puis-je ſouhaiter de plus? C'eſt ainſi qu'il ſe flattoit d'être arrivé à ſes fins.

Il s'en feroit tenu à ces réflexions ſi conſolantes pour lui, s'il n'avoit pas été tenté par quelques lectures qu'il fit dans la ſuite, de mettre en uſage d'autres pratiques ſuperſtitieuſes, qui lui parurent également faciles & efficaces: tant il eſt vrai, que la ſuperſtition le ſuivoit par tout, & qu'il ne la perdoit point de vûë.

La premiere de ces pratiques conſiſte à ſe ſervir du poil du bout de la queuë d'un Loup; (*d*) la ſeconde, à attacher à ſon cou certains mots barbares, (*e*) auſquels on ne comprend rien, & auſquels ceux qui les ont imaginés, n'ont rien compris eux-mêmes. La troiſiéme, dans la partie droite d'une Grenoüille, rongée par les Fourmis. (*f*) La quatriéme, à ſe frot-

(*d*) Pline donne au poil du bout de la queuë du Loup une vertu, pour ſe faire aimer. Diu. Cur. 6: 23.

(*e*) Attacher à ſon cou ces mots & ces croix † *authos* † *à cortco* † *noxio* † *bay* † *gloy* † *aperit* †..... pour ſe faire aimer de tout le monde. Monſieur Thiers t. 1. p. 410.

(*f*) On dit que des os d'une Grenoüille verte, rongee par des Fourmis, les parties gauches font haïr, & les parties droites font aimer. Diu. Cur 6: 23.

ter les mains de jus de Verveine, & puis toucher la personne dont on desire de se faire aimer. (*g*) La cinquiéme, à porter devant l'estomach, la tête d'un Milan. (*h*) La sixiéme, dans une Pommade, composée de la moüelle du pied gauche d'un Loup, d'ambre gris, & de poudre de Chypre. (*i*)

Monsieur Oufle étant muni de ces beaux secrets, alla chez Dulcine avec une si grande confiance, qu'il s'imaginoit qu'aussi-tôt qu'il seroit entré, elle lui viendroit sauter au cou. Ce n'est pas pourtant qu'il demandât des caresses; ou, s'il en demandoit, ce n'étoit que parce qu'il les regardoit nomme des preuves d'amour; & non qu'il les souhaitât dans un esprit de volupté. Elle le reçut à l'ordinaire, c'est-à-dire, comme un homme qui venoit lui donner une espece de Comedie, & qui par consequent, lui inspiroit de la joye aussi-tôt qu'il paroissoit. Après s'être entretenu quelque temps avec elle, il tira négligeamment & comme par hazard, une petite boëte d'argent, où étoit cette merveilleuse Pommade; comme l'odeur en étoit fort agréable, Dulcine marqua qu'elle lui faisoit plaisir. Il n'en ressentit pas moins de voir qu'elle goûtoit delicieusement ce philtre qu'il lui avoit preparé. Il voulut qu'elle la gardât; & elle la reçut sans façon & sans consequence; parce que le present étoit d'une si petite valeur, qu'il n'étoit pas capable de blesser la délicatesse de son désinteressement.

On

(*g*) Si l'on veut se faire aimer d'un homme, ou d'une femme, on se frottera les mains avec du jus de Verveine, & ensuite on touchera la personne dont on veut être aimé. Les Admir. Secr. d'Albert le Grand. l. 3. p. 166.

(*h*) Si l'on porte devant l'estomach la tête d'un Milan, elle fait aimer de tout le monde, & sur tout des femmes. Id. l. 2. p. 116.

(*i*) Pour se faire aimer constament, prendre la moüelle du pied gauche d'un Loup, en faire une espece de Pommade avec de l'ambre gris & de la poudre de Chypre, porter sur soi cette Pommade, & la faire flairer de temps en temps à la personne. Le solide Tresor du Petit Albert. p. 12.

On juge bien, que Monsieur Oufle étant assuré qu'elle sentiroit souvent certe Pommade, & s'y confiant autant qu'il faisoit, il conclut qu'il n'avoit plus rien à pratiquer, pour gagner le cœur de sa maitresse.

Il continua long-temps à la voir sur le même pied, & avec la même satisfaction. Ne demandant que d'être aimé, & croyant l'être, il ne cherchoit rien de plus. Heureusement pour lui, il ne fut point troublé par sa femme dans ce commerce, que son imagination lui rendoit si doux & si délicieux. Elle étoit instruite par Dulcine de tout ce qui se passoit, & comme elle craignoit, que de l'humeur qu'il commençoit à être, il ne s'adressât à d'autres femmes qui profiteroint volontiers de sa foiblesse, elle contribua de son côté autant qu'elle put, à l'amuser auprès de cette veuve, dont la sagesse qui lui étoit parfaitement connuë, l'empêchoit de craindre aucune de ces suites également dangereuses pour les maris & pour leurs femmes. Sa précaution lui fut pourtant bien inutile; car Monsieur Oufle voulant aimer plus de deux femmes, pour se mieux convaincre de son prétendu penchant natal, prit dans la suite parti ailleurs: & à la malheure le prit-il, puisqu'il porta ses venës sur une personne, dont le caractere étoit bien different de celui de Dulcine; c'est ce qu'on va voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

D'une nouvelle Maitresse que fit Monsieur Oufle; des superstitions dont il se servit, pour en être aimé, & quel en fut le succez.

IL y avoit dans le voisinage de Monsieur Oufle, une jeune fille des plus coquettes, que je juge à propos d'appeller Dorise. Sa famille étoit des plus vulgaires; cependant ses manieres la faisoient paroître

une fille de qualité ; & cela, parce qu'elle étoit très-belle, & qu'elle sçavoit si bien se servir de sa beauté, qu'elle suppleoit à l'obscurité de sa famille, & à la pauvreté qu'elle y avoit trouvée en naissant. On ne voyoit auprès d'elle pour toute parenté qu'une tante postiche, qui la suivoit par tout, & qui ne paroissoit sage & severe, qu'afin que sa prétenduë niece le parût aussi ; & ainsi, quoique Dorise fût entierement maîtresse de sa conduite, elle ne laissoit pourtant pas de montrer une grande dépendance des volontez de sa tante putative, & une extrême crainte de lui déplaire & de la fâcher ; ce qui étoit un artificieux manége ; pour tenir long-temps en haleine & faire languir les soupirans ; afin que, par cette crainte & par cette dépendance, faisant naître de continuelles difficultez à accorder ce qu'ils demandoient, ils fussent long-temps à souhaiter, & par consequent, longtemps aussi à continuer de lui faire des liberalitez ; la tante, vieille routiere dans ce metier, l'ayant souvent avertie, que les hommes ne donnent qu'autant que durent leurs desirs, & qu'ils se retirent presque toûjours aussi-tôt qu'ils n'ont plus rien à desirer. Dorise avoit si bien profité de ces avis, qu'elle étoit devenüe assez riche, pour paroître dans le monde avec beaucoup de magnificence, & pour vivre chez-elle avec beaucoup de somptuosité. Sa maniere de se parer servoit de regle pour toutes les femmes qui se piquoient le plus du bel air. Entre les hommes qui la frequentoient, il y en avoit plusieurs qui s'en faisoient honneur, parce qu'on prétendoit que personne ne sçavoit mieux qu'elle, donner des leçons de politesse, d'agrément & de sçavoir vivre.

Monsieur Oufle entreprit absolument de faire cette conquête. Il fut d'abord reçû comme un homme reconnu pour être fort riche ; c'est-àdire, avec beaucoup d'honnêteté & de ménagement. La tante & la niece qui se persuadoient, qu'il étoit capable d'abonner beaucoup leurs affaires, mirent en usage toutes les minaude-

nauderies les plus adroites, pour le tenir long-temps dans l'incertitude des ſentimens qu'on avoit pour lui, afin de voir s'il tireroit de ſa bourſe ce qui étoit le plus propre pour s'en éclaircir. Il donna en effet ſouvent; & on eut la bonté de recevoir. C'eſt l'ordinaire des coquettes de profeſſion. Elles croyent faire une grande grace de prendre; & les hommes ſont aſſez ſots, pour marquer leur en avoir de grandes obligations. Notre viſionnaire fut de ce nombre pendant pluſieurs mois; il commença enfin à ſe laſſer, voyant qu'on ne lui donnoit point d'autre preuve de correſpondance d'amour, que de lui permettre de faire des preſens, ou d'en demander, quand il n'en faiſoit point. Il diſoit ſouvent à Doriſe qu'il l'aimoit, & qu'il ſe croiroit le plus heureux des hommes, ſi elle lui en diſoit autant; & Doriſe affectoit de n'oſer ſe déclarer là-deſſus, dans la crainte qu'il n'eût pas veritablement pour elle les ſentimens qu'il lui marquoit. C'étoit preſque toûjours le refrein de ſes réponſes; ce qui déſeſperoit ce pauvre homme, ſans pourtant qu'il crût avoir un veritable ſujet de ſe retirer; car les mêmes paroles qui le déſeſperoient, lui donnoient de l'eſperance. Il redoubla les preſens, pour prouver encore plus efficacement qu'on n'avoit aucun lieu de douter de la ſincerité de ſes amoureuſes proteſtations; & c'étoit juſtement là le moyen pour ne point décider avec lui, puiſqu'il paroiſſoit par cette conduite, que c'étoit l'incertitude qui l'engageoit à continuer & à augmenter ſes liberalitez. Voilà la grande maxime des coquettes; maxime dont Doriſe étoit très-bien inſtruite, & qu'elle ſçavoit parfaitement faire valoir.

Notre Amoureux continua encore pendant quelques mois ſes viſites liberales & bien-faiſantes. Il s'obſtina même à prodiguer, & par un rafinement favorable pour ſes viſions, il ſe réjoüit dans la ſuite de voir l'inutilité de ſes preſens, en comparaiſon des ſuperſtitions, dont il prit deſſein de ſe ſervir pour gagner le cœur de Doriſe; & lui faire avoüer qu'elle l'aimoit.

Entre plusieurs secrets que ses livres lui enseignoient, il choisit ceux-ci. Il alla chez la coquette, portant sur lui une figure de Jupiter, qui avoit la forme d'homme, surmontée d'une tête de belier ; (*a*) mais ce n'étoit pas le moyen de plaire, que de se contenter de porter quelque chose sur soy, sans rien apporter chez elle ; c'est pourquoi il en sortit comme il y étoit entré. Il ne réüssit pas mieux avec des petits d'Hirondelles, préparez selon la maniere qu'il avoit lûë. (*b*) Il eut enfin un succez malheureux pour la belle, par une composition faite de son sang, & d'autres drogues (*c*) qu'il lui fit prendre, sans qu'elle s'en apperçut ; (*d*) car le même jour elle tomba malade, & fut réduite à une telle extrêmité, qu'on crut pendant quelques jours, qu'elle n'en reviendroit pas. Il n'est pas certain que ce fût ce philtre qui lui causa cet accident, quoiqu'il y ait des exemples, (*e*) qui en puissent

(*a*) *Jovis figura, quæ fit in forma hominis cum arietis capite, gestantem facit amabilem, citòque impetrantem quicquid voluerit. Trinum Magicum p. 289.*

(*b*) Vier prétend que les petites Hirondelles, dont le bec sera ouvert, & qui auront été trouvées mortes de faim en un pot mis exprès dans la terre, feront aimer, & que celles, dont le bec sera fermé, feront hair.

(*c*) Tirer de son sang, un Vendredy du printemps, le faire secher au four dans un petit pot vernissé, après que le pain est tiré, avec les deux testicules d'un lievre, & le foye d'une Colombe, reduire le tout en poudre fine, & en faire avaler environ une demi dragme à la personne dont on veut se faire aimer. Le Solide Tresor du Petit Albert. p. 7.

(*d*) Van-helmont fait un raisonnement, pour montrer comment les philtres operent ; ce raisonnement n'est qu'un vrai galimatias. Les philtres sont aussi de pures chimeres ; & pour les faits qu'on allegue pour preuves, ou ils sont faux, ou ils dépendent d'autres causes Dict. Trev.

(*e*) Lucille, femme de Lucrece, desireuse de se faire aimer de son mary, lui donna un philtre amoureux qui le rendit si furieux, qu'il se tua de sa propre main. Joseph. l. 11. Antiq. Jud. c'est pourquoi Ovide a dit ;

Philtra nocent animis, vimque furoris habent.

Le

ſent autoriſer la créance. Peut-être ſeroit-elle devenuë malade, quand même elle ne l'auroit pas pris.

Monſieur Oufle ne ſçavoit plus que penſer de tout cecy. Il vit pluſieurs fois Doriſe pendant ſa maladie ; toute la déclaration qu'elle lui fit, ce fut de ſe plaindre beaucoup des maux qu'elle ſouffroit, & de lui exprimer la crainte qu'elle avoit de mourir. Il eut la ſottiſe de ſe flatter aſſez pour s'imaginer qu'elle ne craignoit la mort, que parce qu'elle la ſepareroit de lui. Cette réflexion le contentoit extrêmement. Cependant la maladie fit place à la ſanté, ſon enbonpoint ſe rétablit, & elle retrouva ſi bien ſes charmes, que l'on recommença auſſi-tôt à voir chez elle toute cette jeuneſſe verte, vive & ſemillante, dont la principale occupation & la plus importante affaire, eſt de courir les belles qui font le plus de bruit, & dont on parle le plus.

Monſieur Oufle n'avoit encore aucune conviction qui l'aſſurât, qu'il étoit plus aimé que les autres. Franchement il avoit beaucoup de ſujet d'en douter ; car, à ſes richeſſes près, on ne voyoit rien en lui qui meritât la préference. C'eſt pourtant beaucoup pour un homme qui aime, que de paſſer pour être riche. Avec ce merite on fait de grands progrez auprès des coquettes, Il faut auſſi dire, que ces progrez ne regardent point leur cœur ; elles ne donnent ſouvent aux riches que des minauderies amoureuſes & fort étudiées, & abandonnent toute leur tendreſſe à quelque pauvre amant, qui leur convenant mieux, profite avec elles des liberalitez des autres.

Enfin Monſieur Oufle réſolut de ſe faire abſolument aimer ; & cela, par un effort de ſuperſtition qui étoit fort hardi, & que l'on pourroit appeller très-condamnable, puiſqu'il ſembloit qu'il s'y mêloit du ſortilege & de l'enchantement. Il falloit que ſa paſſion fût bien violente alors, puiſqu'il pouſſoit juſques-là la ſuperſti-

Le bruvage que Ceſonia donna à Caligula, pour s'en faire aimer, lui fit perdre l'eſprit. Suet. in Calig.

tion. Il fit faire une espece de bague magique, avec toute la ceremonie & toutes les circonstances superstitieuses, (*f*) que l'on verra ci-dessous dans la notte f. après avoir pris toutes les précautions qu'il crut necessaires pour l'efficacité de ce merveilleux ouvrage. Avant que de la donner à Dorise, il la porta un matin chez un joüaillier, pour aggrandir un peu l'anneau, parce qu'il avoit remarqué qu'il seroit trop petit pour le doigt auquel il étoit destiné. Cette bague n'étoit pas riche; car on ne l'avoit enrichie que d'un diamant fort mediocre; ce qu'on y trouvoit de plus considerable, c'est que la façon en étoit extraordinaire, & en même-temps finie & très-bien executée. Le jour même qu'il l'avoit portée chez le Joüailler, pour qu'il y donnât la derniere main, Dorise y alla aussi, pour y changer une petite agraffe de Diamans, qu'elle portoit, en un autre plus considerable & plus à la mode. Elle y vid par hazard la bague magique en question, sans pourtant que ni elle, ni le Joüailler soupçonnassent qu'elle eût la moindre tare de magie. Elle la trouva fort jolie & fort singuliere. Le Joüaillier qui babilloit volontiers, lui dit, que c'étoit un homme de consideration qui l'avoit fait faire, qu'il devoit

(*f*) Pour se faire aimer, avoir une bague d'or, garnie d'un petit diamant, qui n'ait point été portée, l'envelopper dans un petit morceau d'étoffe de soye, la porter neuf jours & neuf nuits entre sa chemise & sa chair, à l'opposite de son cœur, le neuviéme jour, avant le soleil levé, y graver en dedans avec un poinçon neuf, ce mot *scheva*: puis avoir trois cheveux de la personne, dont on veut être aimé, les accoupler avec trois des siens propres, en disant; *ô corps, puisses tu m'aimer, & que ton dessein réüssisse aussi ardemment que le mien par la vertu efficace de scheva.* Noüer ces cheveux en lacs d'amour, en sorte que la bague soit, à peuprès enlacée dans le milieu du lacs, & l'ayant enveloppée dans l'étoffe de soye, la porter derechef sur le cœur six jours, & le septiéme dégager la bague du lacs d'amour, & la donner à la personne, & faire le tout avant le Soleil levé, & à jeun. Le Solide Tresor du Petit Albert. p. 8.

devoit la reprendre le même jour ; qu'il paroissoit en faire grande estime, qu'il avoit marchandé une croix de diamans d'assez grand prix, & qu'il lui trouvoit une grande envie de l'acheter. Dorise ne poussa pas plus loin sa curiosité ; c'est pourquoi le Marchand ne lui en dit pas davantage. Elle fit son marché & s'en retourna.

Le lendemain Monsieur Oufle alla querir la bague, en fit present à la belle, penetré d'esperances si fortes, qu'il n'y manquoit rien. Dorise la reconnut pour la même qu'elle avoit vûë la veille, & se ressouvenant aussi de la croix de Diamans que ce bon-homme avoit marchandée, elle présuma, qu'elle pourroit suivre la bague, si elle sçavoit bien prendre ses mesures pour l'attirer. Elle fit alors à Monsieur Oufle plus d'amitiez qu'elle n'avoit jamais fait. C'étoit l'esperance d'attirer la croix de diamans, qui produisoit cet épanchement de cœur, dont elle fit une si grande dépense. Mais le bon Monsieur Oufle, bien éloigné de l'attribuer à la veritable cause, croyoit fermement, que c'étoit le charme de la bague, qui operoit. Elle alla sous quelque prétexte le jour d'après chez le Joüaillier, & demanda à voir cette attrayante croix, elle la vid, en fut charmée & compta bien de la porter dans peu, penduë à son cou. Monsieur Oufle effaça pendant plusieurs jours tous les autres soupirans. S'il s'en trouvoit quelques-uns avec lui, il étoit le seul à qui l'on faisoit des minauderies gracieuses ; les autres étoient tout-à-fait negligez ; à peine paroissoit-on songer a eux. La porte lui étoit toûjours ouverte, & souvent afin de le posseder seul, elle étoit fermée pour qui que ce fût. Cependant la croix ne venoit point, quoique la tante dît quelquefois, que celle que Dorise portoit, étoit trop mince, & qu'elle feroit beaucoup mieux de n'en point porter du tout, que d'en montrer une si petite. On se servoit de plusieurs autres stratagémes pour l'animer à faire ce present ; & à peine y faisoit-il attention ; aussi n'en avoit-il pas le

moindre dessein. Il étoit persuadé de l'effet prétendu de son philtre ; cela lui suffisoit ; c'est pourquoi il ne jugea pas à propos d'aller plus loin. „ Après cela, „ disoit-il en lui-même, osera-t-on assurer, que de „ tels secrets sont toûjours sans effet ? n'ai-je pas à „ present une preuve invincible de leur force, & de „ leur efficacité ? à peine Dorise a-t-elle eu ma ba-„ gue, qu'elle a senti de la passion pour moi, & n'a „ presque plus gardé de mesures, pour me la donner „ à connoître. Voila comment le hazard, & l'ignorance des vrayes causes, fait souvent regarder comme prodigieux des effets qui sont très-naturels. Que de choses qu'on n'admireroit point, si l'on en connoissoit la cause & le principe ! On admirera pourtant toûjours ; car le peuple aimera toûjours à admirer. Les esprits foibles veulent absolûment du merveilleux, rien ne les interesse davantage ; & rien ne leur est moins propre, que de bien examiner, & de bien approfondir ; c'est pourquoi l'on parlera toûjours de merveilles & de prodiges ; & l'on ne doutera point de ces prodiges & de ces merveilles ; parce qu'il se trouvera toûjours assez de facile credulité.

Enfin, comme Monsieur Oufle avoit obtenu ce qu'il souhaitoit, il songea à faire retraite. Ses visites devinrent moins frequentes ; il ne faisoit plus de presens. Quand il ne venoit pas on lui écrivoit pour lui faire d'obligeans reproches, & lui pour ne pas declarer ouvertement son intention, donnoit de méchantes raisons, qu'on recevoit pour telles qu'elles étoient veritablement : car les filles comme Dorise, ont tant d'experience qu'elles connoissent les intentions, de quelque déguisement qu'on se serve, pour les cacher. Elle continua pendant quelque temps ses affectueuses persecutions. Elle lui envoya même un bouquet fort galant le jour de sa fête ; il lui rendit visite le même jour, pour l'en remercier. Et, comme prévoyant qu'il la pourroit venir voir, elle avoit mis en usage tout ce qui pouvoit relever, augmenter & faire valoir ses char-

mes, dont elle croyoit avoir beaucoup de besoin dans cette occasion: il sortit, plus passionné & plus épris qu'il n'avoit encore été.

Quand il fut de retour dans sa maison, il lui vint une phantaisie qui lui embarassa bien l'esprit. Il s'alla imaginer que c'etoit ce bouquet qui le rendoit de nouveau si passionné pour cette fille; & qu'elle l'avoit composé par quelque artifice magique; car il étoit parfaitement au fait de toutes les superstitions sorcieres & enchanteresses, comme nous le verrons bien amplément dans la suite. Il étoit trop habile en cette matiere pour ne pas trouver bien-tôt un remede contre ce prétendu ensorcellement. Il se servit pour cela, d'une chemise de cette fille, qu'il obtint par adresse de la femme qui la servoit. On verra dans la notte (*g*) le ridicule usage qu'il en fit.

Il rendit encore quelques visites qu'on reçut très-froidement; parce qu'on desesperoit de faire venir cette croix de diamans, qui avoit tenu si long-temps au cœur; & ainsi la rupture se fit insensiblement, & chacun prit parti ailleurs.

Je ne parlerai point de quelques autres amours de Monsieur Oufle; parce qu'ils furent très-peu importans, & que les superstitions n'y eurent point d'autre part, que celle qui l'excitoit à aimer les femmes, afin de satisfaire au prognostic de sa naissance. Je vais parler d'autres sujets, où l'on verra, que ce que j'ai dit de lui, quand j'ai décrit son caractere, est très-conforme à la verité.

(*g*) Si une femme a donné quelque chose à un homme, pour s'en faire aimer, il prendra sa chemise, & pissera par la têtiere, & par la manche droite; aussi-tôt il sera délivré de ses malefices. Les Admir. Secr. d'Albert le Grand. l. 2. p. 147.

CHAPITRE XII.

Où l'on montre, par un très-grand détail, combien Monsieur Oufle étoit disposé à croire tout ce qu'on lui disoit, ou tout ce qu'il lisoit des Phantômes, Spectres, Revenans, & autres apparitions.

ON va apprendre dans ce Chapitre combien il est vrai, qu'un esprit foible est très-disposé à faire un mauvais usage, de tout ce qu'il lit dans les livres qui traitent de choses surprenantes, prodigieuses & extraordinaires, & avec quelle facilité il croit toutes les histoires qu'on lui en fait.

Monsieur Oufle, toûjours penetré & esclave de sa prévention, qui l'assuroit, que tout ce que l'on avoit écrit de plus incroyable, étoit cependant digne de créance; avoit dans sa Bibliotheque un très-grand nombre de livres qui traitoient, comme j'ai déja dit, d'une infinité d'Histoires sur les Sorciers, les Devins & les Revenans. C'est particulierement de ces derniers, je veux dire, des Revenans, Spectres & Phantômes que je me propose de parler à present. On va voir que j'ai un très-beau champ, pour montrer combien la tête de ce pauvre homme étoit derangée à cet égard.

Il s'étoit mis dans l'esprit que son horoscope vouloit qu'il fut un des gens, à qui les Phantômes apparoissent le plus volontiers, & plus ordinairement qu'aux autres, parce qu'il étoit né en premier aspect de la planette de Saturne. (a) Rempli de cette impertinente & ridicule idée, il s'imaginoit voir presque toûjours quel-
que

(a) Les Astrologues disent, que ceux dont l'Horoscope regarde directement en premier aspect la planete de Saturne, voyent plus de spectres, que les autres, qui sont sous une autre planete. Des Spectres, par le Loyer. p. 459, 460.



que Phantôme bizarre. Un bruit dont il ne ſçavoit point la cauſe, & qu'il entendoit la nuit, étoit pour lui une marque, que quelque Revenant rôdoit dans ſa maiſon. Une ombre, cauſée par l'interpoſition d'une chaiſe ou de quelqu'autre meuble, lui donnoit occaſion de faire l'hiſtoire de l'apparition d'un Spectre. Il ſe perſuadoit même, que lors qu'ayant les yeux fermez, je ne ſçai quelles figures ſe preſentoient à ſa phantaiſie (ce qui arrive preſque à tout le monde) c'étoient autant d'idées phantaſtiques qui le ſuivoient par tout, parce que ſon horoſcope vouloit qu'il ne fût point ſans quelque viſion.

Un jour qu'il entretenoit fort ſerieuſement ſon frere Noncrede de toutes ces prétenduës apparitions, celui-ci, qui étoit bien éloigné d'ajoûter foy a de telles fadaiſes, lui rit au nez, & lui dit ſans façon que tout ce qu'il croyoit voir n'avoit point d'autre realité, que celle que ſon imagination produiſoit. Il eſt difficile d'exprimer la fureur dans laquelle entra alors Monſieur Oufle, voyant qu'on traitoit d'imaginaires, des choſes qu'il croyoit auſſi réelles, que ſa propre exiſtence. Ce que Noncredé venoit de lui dire, joint avec quelques raiſons qu'il apporta pour le détromper, lui échauffa tellement la tête, que rappellant tout d'un coup dans ſa memoire tout ce qu'il avoit lû ſur ce ſujet, il fit une tirade de diſcours auſſi longue, & auſſi ridicule, que celles que les Docteurs de Comedie débitent quelquefois ſur le Theatre, ſans vouloir donner à ceux à qui ils parlent, le loiſir de leur répondre. On ne ſera pas, je croi, fâché de trouver ici cet extravagant diſcours. Je le vais mettre tel qu'il fut dit; car le matois Mornand, qui y étoit preſent, & qui projettoit d'en faire uſage, comme on le verra dans la ſuite, eut ſoin de l'écrire dans le temps que ſon maître le prononçoit; ce qu'il lui fut facile de faire; parce que le tout ſe paſſa dans ſa chambre, pendant qu'il travailloit à mettre au net quelques memoires, & qu'il interrompit exprès, pour écrire avec autant de viteſſe, que

que la legereté de sa plume le permettoit, cette admirable tirade qu'on va lire. Noncrede l'interrompoit quelquefois, pour arrêter le grand flux de ses paroles; mais Monsieur Oufle, sans l'écouter, continuoit toûjours avec une vehemence si violente & une impetuosité si precipitée, qu'il étoit impossible de lui resister. C'est pourquoi, comme celui-là n'avoit pas le temps de débiter toutes les raisons qu'il avoit a lui opposer, je n'ai pas jugé à propos de les rapporter ici, parce qu'elles ne pouvoient pas être prononcées avec toute l'étenduë qui étoit necessaire pour leur donner de la force. Je remets à écrire dans la suite & à ramasser ensemble ce que cet homme judicieux lui dit, quand il le trouva plus tranquille. Je me contenterai donc de rapporter ici uniquement ce que Monsieur Oufle dît dans son Enthousiasme, en y ajoûtant des nottes qui montreront exactement les endroits des livres, qui lui suggererent cet effroyable flux de paroles, auquel on fut obligé de laisser un cours libre, parce qu'on ne pouvoit former de digues assez fortes, pour lui donner des bornes. On va assurement voir un des plus prodigieux exemples, qu'on ait jamais remarquez, d'une imagination gâtée par les lectures, parce que le jugement n'y est point du tout entré pour sa part, afin d'en faire un usage raisonnable. Ceci pourtant ne doit pas extrêmement surprendre, si l'on veut bien faire réflexion sur ce qui se passe dans le monde, comme je l'ai dêja fait remarquer; ce que je repete encore d'autant plus volontiers, que je n'en vois que trop d'exemples tous les jours: car il est constant qu'il y a bien des Oufles qui se gâtent par les lectures; parce qu'étant incapables de discerner le vrai d'avec le faux, ils reglent entierement leur credulité sur leur prévention. Notre visionnaire étoit tout disposé à croire tout ce qu'on lui pouvoit apprendre, pour autoriser toutes sortes d'apparitions; c'est pourquoi il ne lui étoit pas possible de revoquer en doute aucune des histoires qu'on lui en faisoit. Au contraire, il les croyoit tou-

tes si veritables, que quelques preuves qu'on lui apportât, pour lui en montrer l'impossibilité, il tâchoit toûjours de trouver dans son fonds (mais fonds, à la verité, fort foible & fort pitoyable) de quoi combattre ces preuves, & se justifier de ce qu'il ne vouloit pas s'y rendre.

Voici le discours dont il s'agit. Qu'on s'imagine donc que c'est Monsieur Oufle qui parle à son frere Noncrede, pour lui prouver qu'il a raison de croire tout ce qu'on lui dit des Revenans.

Discours, ou Tirade de Monsieur Oufle, sur les Apparitions.

EN me riant au nez, comme vous faites, Monsieur mon frere, de ce que je vous dis souvent qu'il m'apparoît des Spectres, vous me faites pleurer de pitié pour vous; parce qu'en vous montrant incredule sur cette matiere, vous vous imaginez, que c'est un moyen pour convaincre, que vous êtes veritablement un esprit fort. Et moi, je vous soutiens que vous êtes un esprit si petit, que sa sphere n'a pû s'étendre assez loin, pour acquerir, comme moi, toutes les connoissances dont je suis parfaitement instruit à cet égard. Que de Sçavans qui nous apprennent la possibilité de toutes ces apparitions dont vous vous moquez! que d'Historiens qui nous en rapportent des faits incontestables, puisqu'ils sont approuvez, privilegiez & imprimez! Comment les Phantômes ne seroient-ils pas aussi communs qu'on le dit, puisque les Astres en produisent une infinité, qu'ils envoyent tous les jours mêlez avec ces influences si celebres chez les Astrologues & si communes parmi nous? (*b*) Un des plus illustres Philosophes de l'antiquité, ne nous assure-t-il pas, que les ames de ceux qui ont vêcu dans le déreglement,

(*b*) Pomponace prétend, que les Astres produisent des Spectres.

glement, deviennent des Spectres après leur mort ; parce que l'attachement qu'elles ont eû pour leur corps pendant qu'elles étoient unies avec lui, les a renduës si materielles, qu'après en étre separées, elles deviennent elles-mémes comme des corps, en ce qu'elles apparoissent visibles à ceux qui se trouvent en leur passage, lorsqu'elles sont errantes & vagabondes sur la terre ? (c) Un autre Philosophe ne dit-il pas encore, qu'il s'engendre des Phantômes, des dépouilles & des écailles des choses naturelles ? (d) Etes-vous ignorant dans l'histoire, que vous ne sçachiez pas, que la raison pourquoi les anciens étoient si exacts à bruler les corps des morts, & à recueillir leurs cendres ; c'est, parce que, sans cette précaution, les ames qui avoient animé ces corps, auroient erré continuellement, sans pouvoir avoir aucun repos ? (e) Et dites-moi, je vous prie, pendant que ces ames étoient ainsi errantes, n'est-il pas croyable, qu'afin de se desennuyer, elles s'amusoient à se montrer aux vivans, ou pour leur faire peur, ou pour les divertir ? Nous-mêmes, tous les jours, ne prenons-nous pas plaisir, quand nous ne sçavons que faire, à inspirer quelque frayeur, non-seule-

(c) Platon croit que les ames de ceux qui avoient mal vêcu, devenoient des Spectres aprés leur mort, & se rendoient visibles, comme ayant contracté cette qualité avec leurs corps, avec lequel s'étant trop attachées, elles en rapportoient quelque chose de corporel. *Socrat. in Phæd. apud Platonem.*

(d) Lucrece dit l 4. que des dépouilles & écailles des choses naturelles, s'engendrent des Simulacres.

(e) L'erreur des Grecs qu'ils ont communiquée aux Romains, & ceux ci, à nos anciens Gaulois, étoit, que les ames, dont les corps n'étoient pas solemnellement enterrez, par le ministère des Prêtres de la Religion, erroient hors des enfers, sans trouver de repos, jusqu'à ce qu'on eût brûlé leurs corps & recueilli leurs cendres. Homere fait apparoître Patrocle, tué par Hector, à son ami Achille, pour lui demander sepulture. Dissertation sur ce qu'on doit penser de l'apparition des esprits, à l'occasion de l'avanture qui est arrivée à saint Maur. p. 20, 21.

ſeulement à ceux que nous croyons fort faciles à en prendre, mais encore à ces eſprits forts, à ces Non-redes qui veulent perſuader, que rien ne les peut épouvanter? Je ſçai encore (mais pour vous, vous ne vous mettez pas en peine de ſçavoir toutes ces choſes; c'eſt pourquoi vous raiſonnez ſi mal.) Je ſçai encore, dis-je, que les Juifs croyent que les ames erroient pendant un an autour des corps. (*f*) C'eſt ce qui me donne lieu de croire, que ce qu'on dit des morts qui apparoiſſent dans les Cimetieres, eſt très-vrai, quelque choſe qu'en diſent les prétendus eſprits forts comme vous. Croyez, Monſieur le bel eſprit, Monſieur l'incredule de profeſſion, croyez, dis-je, que ces fameux Philoſophes, appellez Pythagoriciens, qui avoient aſſurement plus d'habileté, que vous n'en aurez de votre vie, ne me démentiroient pas, comme vous faites, puiſque leur opinion ſur la Tranſmigration des ames (*g*) d'un corps dans un autre, ſemble autoriſer parfaitement la mienne, & en même-temps celle de tant de Grands hommes qui ont penſé, diſcuté, examiné, & prouvé la même choſe avant moi. Car ces ames en chemin faiſant, pour aller dans d'autres corps, ne pouvoient-elles

(*f*) A cauſe que les Juifs font errer les ames pendant un an autour des corps, dont elles ſont ſeparées, ils croyent les apparitions, Le monde enchanté. t. 1. p. 251.

(*g*) Monſieur Dacier, qui a fait la vie de Pythagore, prétend qu'il ne faut pas entendre l'opinion de ce Philoſophe & de ſes ſectateurs, comme pluſieurs l'ont entenduë juſqu'à preſent. Il prend la choſe moralement. Ce qu'il dit là-deſſus, eſt très-bien imaginé. On y renvoye le lecteur curieux; le ſujet merite bien qu'il ſe donne cette peine. Les Manichéens croyoient auſſi la Metempſycoſe, tellement que les ames, ſelon eux, paſſent dans des corps de pareille eſpece, que ceux qu'elles ont le plus aimez pendant leur vie, ou qu'elles ont le plus maltraitez. Celle qui a tué un Rat ou une Mouche, ſera contrainte par punition d'entrer dans le corps d'un Rat ou d'une Mouche. L'etat où l'on ſera mis après la mort, ſera pareillement opposé à l'état où l'on eſt pendant la vie. Celui qui eſt riche, ſera pauvre, & celui qui eſt pauvre, deviendra riche. Le Monde Ench. 1. 262.

elles pas apparoître à ceux qui se trouvoient sur leur route? Qu'est-ce que les anciens entendoient par Manes, Lares, Larves & Lemures, sinon des Phantômes qui apparoissoient? (*h*) Nous avons une infinité d'Auteurs qui sont de ce sentiment, & il subsistera, malgré tous les Noncredes du monde. Ah! que vous allez encore être bien étonné de ce que je vais vous dire, beau rieur! car, comme je suis persuadé, que vous avez jugé indigne de vous, d'approfondir comme moi cette matiere, je ne doute pas, que ce que je vais vous apprendre, ne soit tout-à-fait nouveau pour vous. Je vous dis donc, qu'il arrive quelquefois, qu'il y a des ames, qui commme des Taupes, roulent je ne sçai combien de centaines de lieuës sous terre, pour s'aller joindre avec un corps qui sera peut-être enterré à l'autre

tre

(*h*) Porphyrio, Scholiaste d'Horace, avec Isidore, fait les Lemures, ombres des hommes morts de mort violente & avant leur âge. Le Loyer. p. 205.

Les ames des Trépassez, s'appellent Manes, parce qu'elles demeurent après les corps, elles restoient dans la maison pour la garde des successeurs du défunt, & c'etoient les Bonnes, les Lares, les Dieux domestiques. Les méchantes étoient appellées Larves, Phantômes nocturnes, & Spectres ou Lemures, qu'on croit venir de Remures; & Remures, de Remus, frere de Romulus, qui s'imagina par frayeur voir l'ombre de son frere devant lui, après qu'il l'eut tué. Le Monde Enchanté. 1. 24.

Apulée dans son livre du Dieu de Socrate, expliquant le mot de Manes, dit que l'ame de l'homme, détachée des liens du corps & delivrée de ses fonctions, devient une espece de Démon ou de genie que les anciens appelloient Lemures. De ces Lemures, ceux qui étoient bien faisans à leurs familles, & qui entretenoient leurs anciennes maisons dans la tranquillité, étoient appellez Lares familieres, Lares domestiques; mais ceux qui pour les crimes qu'ils avoient commis pendant leur vie, étoient condamnez à errer continuellement, sans trouver aucun lieu de repos, & qui épouventoient les bons, & faisoient du mal aux méchans, étoient vulgairement appellez Larves, c'est-à-dire, Masques, qui étoit un nom que l'on donnoit à tout ce qui épouventoit les petits enfans.

e extremité du monde, (*i*) & ainsi ne peut-il pas ar-
iver, que quelque Vigneron ou quelque Laboureur ou-
re la terre justement dans le lieu où elle passe, & qu'el-
sorte par cette ouverture & lui apparoisse? Et s'il est
rai encore, comme on le dit, & par consequent,
omme je le croi, que l'ame ressemble à une boule de
erre, qui a des yeux de toûs côtez, (*k*) cette ame
oulante, voyant si clair, puisqu'elle à tant d'yeux;
e peut-elle pas faire à sa volonté un choix de ceux qui
ont les plus susceptibles de crainte & d'efroi, pour les
pouventer? Oserez-vous après cela, Monsieur mon
ere, me railler sur ma prétenduë facile credulité?
ertes, vous ne vous moqueriez pas tant de ce que je
oi, si vous sçaviez tout ce que je sçai. Vous ne vous
noqueriez pas tant, dis je, si vous aviez, comme moi,
lèz lù, pour sçavoir qu'il y a des gens qui quittent
ur ame quand ils veulent, (*l*) puisque vous concluriez
elà, que ces ames étant ainsi sorties de leur corps,
nt tout le loisir d'apparoître par tout où elles veulent
porter; vous allez encore être bien étonné, quand
vous prouvera que vous-même produisez tous les jours
ne infinité de Spectres & de Phantômes, un nombre
rodigieux d'ames. Comptez demain matin, quand
ous serez éveillé, jusqu'au soir, quand vous vous
ndormirez, combien vous aurez de battemens de
œur; & je vous soûtiens ensuite qu'autant que vous
urez eû de ces battemens, autant vous aurez pro-
duit

(*i*) Il y en a qui disent, qu'une ame se roule de lieu én
eu, des centaines de lieuës par-dessous la terre, & s'unit
vec un corps qui est enterre à l'autre bout du monde. Le
Londe Ench 2. 77.

(*k*) Un Sçavant a prétendu, que la figure de l'ame est
mblable à un vase spherique, de verre, & qui a des yeux
e tous côtez. Delrio. Disquis. Mag. p. 229.

(*l*) Pline l. 7. c. 52. & Plutarque, dans la vie de Ro-
ulus, disent qu'un certain Aristée quittoit & repre[illegible]oit
on ame, quand il vouloit, & que quand c[illegible]e so[illegible]toit
e son corps, les assistans la voyoient sous la fi[illegible]ur[illegible] d'un
erf.

duit d'ames, (*m*) qui iront de tous côtez se montrer peut-être à des gens aussi incredules que vous, & qui cependant ne laisseront pas de s'en effrayer. N'est-il pas vrai, que je vous fais grande pitié, quand je vous annonce de pareilles choses? Cependant des peuples entiers le pensent comme je le dis, & on l'a même imprimé. Jugez donc de-là, que l'air doit être rempli de Spectres, puisqu'en un seul jour il y a une infinité de millions de battemens de cœur. Tous ces gens qui meurent avant leur juste âge, (*n*) excepté ceux qui font naufrage sur les mers, (*o*) sont autant de matieres de Spectres & de Phantômes. Les anciens l'ont pensé ainsi, ils étoient plus habiles que moy; & ainsi, je m'imagine, que sans rien risquer, je puis bien penser comme eux. Pour vous assommer de preuves, je vais encore vous dire, que des Sçavans ont soûtenu que toutes les ames qui ont été & qui seront, furent créées en même temps. (*p*) La consequence n'est-elle pas

(*m*) Chez les Caraïbes, chacun croit avoir autant d'ames, que de battemens de cœur; que la principale est le cœur même; que les autres ames errent en differens endroits, selon la qualité & le naturel de ceux qui les avoient; que le cœur va vers leur Dieu Montanus. Le *Monde* Euchanté 1. 117.

(*n*) Les Payens croyoient, que les ames de ceux qui étoient morts avant leur juste âge, qu'ils mettoient à l'extremité de la croissance, erroient vagabondes, jusqu'à ce que le temps fût venu, auquel elles devoient être naturellement separées de leur corps. Dissert. sur l'avanture arrivée à saint Maur. p. 22.

(*o*) Les anciens croyoient qu'il n'y avoit que les ames de ceux qui avoient été noyez, qui ne pouvoient revenir après leur mort, dont l'on trouve une plaisante raison dans Servius interprete de Virgile, que c'étoit, parce qu'ils tenoient que l'ame n'étoit autre chose qu'un feu Id.

(*p*) Origene croit, que les ames des hommes existent toutes ensemble, avant que de venir animer les corps. Le monde Ench. 1. 217.

Hoornbeech dit dans son livre contre les Juifs p. 319. que leur sentiment est, que les ames ont été toutes créées ensem-

as facile à tirer de cette opinion, que celles qui ne oivent animer leur corps, que plusieurs siecles après eur création, ont eû tant de temps inutile, que, pour 'occuper à quelque chose, elles ont pu venir ici, faire tous ces tintamarres, dont on parle si souvent?

Quoique Monsieur Oufle fût tout essoufflé, tant il arloit avec vehemence, & avec vitesse, il ne laissa pas e continuer. Pour moi, je juge à propos de me donner le temps de respirer moi-même, pour donner le nême loisir au Lecteur; & ainsi le reste de sa Tirade era pour le Chapitre suivant.

nsemble avec la lumiere, le jour de la création; & non-eulement, qu'elles ont été créées ensemble; mais par paire d'une ame d'homme & d'une ame de femme; de sorte u'on peut bien comprendre par-là, qu'il faut que les mariages soient heureux & accompagnez de douceur & de paix, orsqu'on se marie avec sa propre ame, ou avec celle qui a té créée avec elle; mais qu'ils sont malheureux, & ne se ont que pour la punition des hommes, lorsqu'on s'allie à n corps, dont l'ame n'a pas été créée avec l'ame de celui ui le prend en mariage. On a à lutter contre ce malheur, usqu'à ce qu'on en soit délivré, & qu'on puisse être uni ar un second mariage, à l'ame dont on a été fait le air dans la création, pour mener une vie plus heureuse. d. 165.

CHAPITRE XIII.

Suite du Discours, ou de la Tirade de Mr Oufle, sur les Apparitions.

MOnsieur Oufle continua ainsi sa Tirade, & toûjours avec la même impetuosité.

Donnerez-vous, Monsieur mon frere, aussi un démenti à tant de Religieux qui assurent avoir vû souvent dans leur Eglise, des Phantômes assis dans les Chaises de

de ceux qui devoient mourir bien-tôt après? (*a*) A d'autres, qui vous proteſteront encore, que quelquefois des Moines de leur Convent, qui étoient morts; ſont apparus (*b*) dans leur Refectoir, pour leur apprendre l'état de damnation où ils étoient, & les exciter, par cette apparition, à être plus exacts obſervateurs de leurs Regles, qu'ils n'avoient été eux-mêmes? Je ne vous croy pas aſſez mauvais, pour accuſer d'un tel menſonge de ſi honnêtes gens. Des Religieux voudroient-ils mentir, faire de fauſſes hiſtoires? Si nous les en croyions capables, où en ſerions nous? Si vous voulez d'autres hiſtoires, d'autres faits, pour vous reduire enfin à embraſſer mon opinion; il s'en preſente au moment que je vous parle, un ſi grand nombre, à ma memoire, que je ne ſçai leſquels choiſir. Vous allez en être accablé.

Un Empereur, quelques jours avant d'être maſſacré, voit dans un étang, une figure qui tenant une épée à la main, lui fait des menaces qui le font fremir d'horreur. (*c*)

Un grand Capitaine, après avoir tué une jeune fille, la vid continuellement à ſes côtez, elle ne l'abandonnoit point. (*d*)

Un

(*a*) Il arrive ſouvent aux Convens, que l'on voit dans les Egliſes, des Phantômes ſans tête, vêtus en Moines & Nonnains, aſſis dans les Chaiſes des vrais Moines & Nonnains qui doivent bientôt mourir. Medit. hiſtor. de Camerarius. t. 1. l. 4. c 13.

(*b*) On lit dans les Chroniques de ſaint Dominique, que le Refectoir fut trouvé par les Religieux, tout plein de Moines decedez, qui ſe diſoient damnez; ce que Dieu leur faiſoit dire pour exciter les Religieux vivans à mener une meilleure vie. De Lancre p. 371.

(*c*) Jules Capitolin dit, que l'Empereur Pertinax vit trois ou quatre jours avant qu'il fut maſſacre par les Soldats de ſa garde, je ne ſçai quelle figure dans un étang, qui le menaçoit l'epée au poing. Le Loyer. p. 258. Gaffarel. p. 120.

(*d*) Pauſanias, Chef des Lacedemoniens, après avoir tué à Bi-

Un Prince est averti de sa mort prochaine, dans un al, par un Spectre qui eut l'impudence d'y venir anser publiquement. (*e*)

Un Marquis apparoit (*f*) après sa mort à son amy, pour

Bizance, une fille nommée Cleonice, ne cessa depuis 'être effrayé, & penser qu'il voyoit toûjours cette fille. Le oyer. p. 115.

(*e*) Hector Boëce écrit, *in Annal. Scot.* qu'Alexandre oisieme, Roy d'Ecosse, lorsqu'il se maria en troisiémes opces avec la fille d'un Comte de Dreux, & celebrant la uit la solemnité des noces, le bal étant fini, on vit entrer ans la Salle une effigie de mort, toute décharnée, qui utoit & gambadoit.

(*f*) Le Marquis de Ramboüillet, frere aîné de Madame Duchesse de Montausier, & le Marquis de Precy, aîné de Maison de Nantoüillet, tous deux âgez de 25 à 30 ans, toient intimes amis, & alloient à la guerre, comme y vont n France toutes les personnes de qualité. Un jour qu'ils s'en-etenoient des affaires de l'autre monde, après plusieurs dis-ours qui témoignoient assez qu'ils n'étoienr pas trop per-adez de tout ce qui s'en dit, ils se promirent l'un à l'autre, ue le premier qui mourroit, en viendroit apporter des nou-elles à son compagnon. Au bout de trois mois, le Mar-uis de Ramboüillet partit pour la Flandre, où la guerre oit pour-lors, & de Precy arrêté par une grosse fievre, emeura à Paris. Six semaines après, de Precy entendit sur s six heures du matin, tirer les rideaux de son lit, & se urnant pour voir qui c'étoit, il apperçut le Marquis de ambouillet en Buffle & en Bottes. Il sortit de son lit en oulant sauter à son cou, pour lui témoigner la joye qu'il voit de son retour; mais Ramboüillet reculant quelque pas n arriere, lui dit que ces carësses n'étoient plus de saison, u'il ue venoit que pour s'acquiter de la párole qu'il lui voit donnée, qu'il avoit été tué la veille en telle occasion, ue tout ce que l'on disoit de l'autre monde étoit très cer-ain, qu'il devoit songer à vivre d'une autre maniere, & u'il n'avoit point de temps à perdre, parce qu'il seroit tué ans la premiere occasion où il se trouveroit. On ne peut xprimer la surprise où fut le Maquis de Precy à ce discours: e pouvant croire ce qu'il entendoit, il fit de nouveaux ef-orts pour embrasser son ami, qu'il croyoit le vouloir abu-er; mais il n'embrassa que du vent; & Ramboüillet oyant qu'il étoit incredule, lui montra l'endroit où il avoit

pour lui apprendre, ſelon la convention qui avoit été faite entr'eux, que tout ce qu'on diſoit de l'autre monde étoit très-veritable. Je vous citerois, ſi je le voulois, pluſieurs apparitions de gens, venus exprès pour aſſurer la même choſe.

L'ombre de Severe ſe montre à Caracalla, & le menace

reçû le coup, qui étoit dans les Reins, d'où le ſang paroiſſoit encore couler. Après cela, le Phantôme diſparut, & laiſſa de Precy dans une frayeur plus aiſée à comprendre, qu'à décrire. Il appella en même temps ſon valet de Chambre, & reveilla toute la maiſon par ſes cris. Pluſieurs perſonnes accoururent, à qui il conta ce qu'il venoit de voir: tout le monde attribua cette viſion à l'ardeur de ſa fiévre, qui pouvoit alterer ſon imagination, & le pria de ſe recoucher, lui remontrant qu'il falloit qu'il eût rêvé ce qu'il diſoit. Le Marquis, au deſeſpoir de voir qu'on le prenoit pour un viſionnaire, raconta toutes les circonſtances que je viens de dire: mais il eut beau proteſter, qu'il avoit vû & entendu ſon ami en veillant, on demeura toûjours dans la même penſée, jusqu'à ce que la poſte de Flandres, par laquelle on apprit la mort du Marquis de Ramboüillet, fut arrivée. Cette premiere circonſtance s'étant trouvée veritable, & de la maniere que l'avoit dit Precy, ceux à qui il avoit conté l'avanture, commencerent à croire qu'il en pouvoit bien être quelque choſe, parce que Ramboüillet ayant été tué preciſément la veille du jour qu'il l'avoit dit, il étoit impoſſible qu'il l'eût appris naturellement. Dans la ſuite, Precy ayant voulu aller pendant les guerres civiles, au combat de ſaint Antoine, il y fut tué.

En ſuppoſant la verité de toutes les circonſtances de ce fait; voici ce que je dirai pour en détruire les conſequences qu'on en veut tirer. Il n'eſt pas difficile de comprendre, que l'imagination du Marquis de Precy, échauffée par la fievre & troublée par le ſouvenir de la promeſſe que le Marquis de Ramboüillet & lui s'etoient faite, lui ait repreſenté le Phantôme de ſon ami qu'il ſçavoit qui étoit aux coups, & à tout moment en danger d'être tué. Les circonſtances de la bleſſure du Marquis de Ramboüillet, & la prediction de la mort de Precy, qui ſe trouva accomplie, ont quelque choſe de plus grave; cependant ceux qui ont éprouvé quelle eſt la force des preſſentimens, dont les effets ſont tous les jours ſi ordinaires, n'auront pas de peine à concevoir, que le Marquis de Precy, dont l'eſprit

nace de le tuer. (*g*) Cardan, qui a fait tant d'ouvrages d'une très-profonde érudition, dit, & le croit comme il le dit, que son pere eut des apparitions étranges, & si visibles, qu'il en rapportoit toutes les circonstances, comme s'il avoit vû des hommes ordinaires. (*h*)

Tout le monde sçait ce que c'est que le Grand Veneur de la Forêt de Fontainebleau, bien des gens assurent l'avoir vû, & un grand Roy en est un témoin, (*i*) si irreprochable, que je ne puis pas me mettre [illegible] dans

[illegible]

prit agité par l'ardeur de son mal, suivoit son ami dans tous les hazards de la guerre, & s'attendoit toûjours à se voir annoncer par son Phantôme ce qui lui devoit arriver à lui-même, ait prevû que le Marquis de Ramboüillet avoit été tué d'un coup de Mousquet dans les reins, & que l'ardeur qu'il se sentoit lui même de se battre, le feroit perir dans la premiere occasion. Dissert. sur l'Avant. arrivée à saint Maur, p. 33. &c.

(*g*) L'histoire rapporte, qu'à la sortie d'Antioche, l'ombre de l'Empereur Severe apparut à Caracalla, & lui dit pendant son sommeil avec une voix de menace: *Comme tu as tué ton frere, aussi te tuërai-je.* Coëffeteau.

(*h*) Cardan dit que le 13 ou 14 Août 1491. sept Demons apparurent à son pere, vêtus de soye avec des Capes à la Grecque, chausses rouges, chemises, pourpoints en cramoisi, qui se disoient hommes aërées, assurans qu'ils naissoient & mouroient, qu'ils vivoient jusqu'à trois cens ans, & qu'ils s'approchoient beaucoup plus de la nature des Dieux, que les hommes terrestres; mais néanmoins, qu'entreux & les Dieux, il y avoit une difference infinie. De Lancre p. 414.

(*i*) On lit dans l'histoire de Matthieu l. 1. 5 Narrat. 1596. Que le grand Roy Henry IV. chassant dans la Forêt de Fontaine-bleau, entendit environ comme à demi lieuë loin, des jappemens de chiens, le cry & le Cor des Chasseurs; mais en un moment ce bruit s'approcha à vingt pas de ses oreilles. Il commanda à Monsieur le Comte de Soissons de voir ce que c'étoit, le Comte s'avance, un grand homme noir se presente dans l'épaisseur des broussailles, qui cria, *m'entendez-vous?* & disparut. Les Païsans & Bergers des environs, disent, que c'est un esprit où Demon, qu'ils appellent le Grand Veneur, qui chasse par cette forêt. Id. p. 318.

dans l'esprit qu'il y ait aucun Noncrede qui ose le recuser.

On a vû un Magicien, qui pour se venger de quelques gens qui l'avoient insulté, faisoit paroître dans le Bain où ils étoient, des Spectres (*k*) noirs, qui les chassoient à coups de pieds au derriere, & ne leur donnoient point de repos qu'ils n'en fussent sortis.

L'Empereur Basile, souhaitant passionnément de voir encore une fois son fils, qui étoit mort, un fameux Magicien, lui fait obtenir, par ses enchantemens ce qu'il demandoit avec tant d'ardeur. (*l*)

Un pere revient de l'autre monde, (*m*) pour garentir

(*k*) Un Magicien nommé Michel Sicidites, pour se venger de quelques gens qui l insultoient dans un bain, se retira dans une chambre prochaine pour reprendre ses habits; à peine fut-il sorti que tous ceux qui ètoient dans le Bain en sortirent avec precipitation, parce que du fonds de la Cuve du Bain, ils avoient vû sortir des hommes noirs, qui les chassoient à coups de pieds par les fesses. Le Loy. p 130

(*l*) Michel Glycas dit 4. part. annal. que Basile, Empereur de Constantinople, ayant perdu son fils Constantin qu'il aimoit uniquement, voulut le voir, à quelque prix que ce fût, après sa mort; qu'il s'adressa à un Moine heretique, appellé Santabarene, qui après quelques conjurations, lui montra un Spectre semblable à son fils. Id. 469.

(*m*) En Etolie il y avoit un Citoyen venerable, nommê Polycrite, qui pour sa suffisance, avoit été du consentement du peuple, èlû Etolarque, c'est-à-dire, Maire, Chef & Gouverneur d'Etolie. A cause de sa probité, sa dignité lui fût prorogée jusqu'à trois ans, pendant lesquels il épousa une Dame de Locres. Après avoir couché trois nuits seulement avec elle, il mourut à la quatriéme, & la laissa enceinte d'un hermaphrodite, dont elle accoucha neuf mois après. Les Prêtres des Dieux, les Augures ayant été consultez fur ce prodige, ils conjecturerent, que les Etoliens & ceux de Locres auroient guerre ensemble, à cause que ce monstre avoit les deux natures. Et on conclut enfin, qu'il falloit mener la mere & l'enfant hors les limites d'Etolie, & les brûler tous deux. Comme on étoit prêt à faire cette execution, le Spectre de Polycrite apparoit, & se met auprés de son enfant. Il étoit vêtu d'un habit noir de deuil: tout le peuple étant effrayé, & voulant s'enfuir, il les rappella,

rentir son fils de la mort qu'on vouloit lui donner, & enfin voyant qu'il ne pouvoit le sauver, il le déchire lui-même & le met en pieces. Cette histoire vous feroit horreur, si je vous la racontois dans toute son étenduë; c'est une des plus tragiques, que l'antiquité nous ait laissées,

Une fille morte, revient, habite avec un homme, & ensuite disparoît, & le tout avec des circonstances que je ne vous rapporteray pas icy. Pour peu que vous soyez curieux de les sçavoir, je vous indiquerai l'endroit (*n*) où

la, leur dit de ne rien craindre, & ensuite d'une voix grêle & basse, fit un beau discours, par lequel il leur montra, que s'ils brûloient sa femme & son fils, ils tomberoient dans des calamités extrêmes (on peut voir ce discours dans l'endroit cité ci-après.) Voyant enfin, qu'après ces remontrances, il ne pouvoit les dissuader de faire ce qu'ils avoient entrepris, il prend son enfant, le met en pieces, & le devore. Le peuple fit des huées contre lui, & lui jetta une infinité de pierres pour le chasser. Mais, sans se soucier de toutes ces insultes, il continua de manger son fils dont il laissa seulement la tête, puis disparut. Après cet effroyable prodige, on prend dessein d'envoyer consulter l'Oracle d'Apollon à Delphes; mais la tête de l'enfant s'étant misse à parler, elle leur predit en vers, toutes les calamitez qui leur devoient arriver dans la suite, & la prédiction réüssit. Phlegon. Le Loyer. p 249. &c,

(*n*) Je tiens ce que je vais dire, de Phlegon, natif de Tralles, affranchy de l'Empereur Adrien, qui ne nous montre point en quel lieu cecy arriva, d'autant que son livre est défectueux. Mais s'il y a lieu de conjecturer par les noms de Machates & de Philinnion, dont l'un est Macedonien & l'autre Thessalien, je penserois que le fait seroit avenu en une ville de Thessalie, & même à Hypate, metropolitaine de Thessalie, où, selon Apulée, de jour à autre, il arrivoit des prodiges aussi grands, que celui de Philinnion. Quoiqu'il en soit, voici l'histoire. Philinnion fille unique de Demostrate & de Charito, deceda en âge nubile, au grand regret de ses parens, qui avec le corps mort, firent enterrer les bagues, joyaux & autres atours que la fille avoit le plus aimez pendant sa vie. Quelque temps apres sa mort, un jeune Gentil-homme, nommé Machates, vint loger chez son pere, qui étoit son ami. Un soir qu'il étoit dans sa chambre, Philinnion,

 dont

où vous pourrez les trouver. Un Lacedemonien attaque courageusement un Phantôme, & fait des efforts pour le percer de sa lance. (*o*) Un aspic même, ayant été

dont il ne sçavoit pas la mort, s'apparoit à lui, lui declare qu'elle l'aime, le caresse, & enfin l'engage à répondre à sa passion. Machates, pour gages de son amour, donne à Philinnion, une Coupe d'or, & le laisse tirer un anneau de fer qu'il avoit au doigt; & Philinnion lui fait present d'un anneau d'or, & de son collet, dont elle couvroit son estomach, & ensuite se retire. Le lendemain elle retourne à la même heure. Pendant qu'ils étoient ensemble, Charito envoye une vieille Servante dans la Chambre de Machates, pour voir ce qu'il y faisoit. Elle les vit tous deux, & toute éperduë, va avertir son maître & sa maîtresse, que Philinnion étoit avec Machates. On la traita de visionnaire; mais comme elle s'obstinoit à assurer que ce qu'elle disoit étoit très-vrai, Charito alla trouver son hôte, & lui parla de ce que lui avoit appris la vieille. Il avoüa, qu'elle n'avoit fait aucun mensonge à cet égard, raconta toutes les circonstances de ce qui étoit arrivé, & montra le collet & l'anneau d'or, que la mere reconnut pour appartenir à sa fille. Aussi-tôt la douleur de la perte qu'elle avoit faite de sa fille la saisissant, elle jeta des cris épouventables, & enfin fit promettre à Machates, qu'il l'avertiroit quand elle reviendroit, ce qu'il executa. Le pere & la mere la virent, & courant à elle, pour l'embrasser; elle montrant une contenance morne, & ayant le visage baissé, leur dit; Helas! „ mon pere, & vous, ma mere, que vous faites de tort à „ ma felicité; ne permettant pas par vôtre importune venuë „ que je vêcusse seulement trois jours avec vôtre hôte dans ma „ maison paternelle, prenant quelque plaisir, sans vous mo„ lester en rien! Vous serez punis de vôtre trop grande cu„ riosité; car je m'en vais au lieu qui m'est ordonné, & vous „ me pleurerez autant que quand je fus portée en terre la pre„ miere fois. Mais d'une chose je puis bien vous assurer; c'est „ que je ne suis point venuë icy, sans le vouloir des Dieux. Après ces mots, elle tomba morte, & son corps fut mis sur le lit exposé à la vûë de tous ceux de la maison. Enfin, on alla ensuite visiter le Sepulcre de Philinnion, où l'on ne trouva point son corps, mais seulement l'anneau de fer & la Coupe d'or que Machates lui avoit donnez. Machates, penetré de honte, d'avoir couché avec un Spectre, se fit mourir lui-même. Le Loyer p. 245. &c.

(*o*) Plutarque raconte, qu'un certain Laconien, passant prés

été tué par un Païsan, se representoit à lui, & le suivoit par tout. (*p*) Des Spectres qu'on appelle femmes blanches, viennent rendre des services aux hommes pour qui elles ont pris de l'affection. (*q*) On a vû une fois dans l'air un Autel, & tout autour, des hommes, qui paroissoient être comme tout autant de Prêtres, prêts à s'acquitter de quelque exercice de Religion. (*r*) Rien n'est si ordinaire, que de voir des ombres, avec qui on peut manger & s'entretenir. (*ſ*) Un homme étant mort, va trouver dans une Auberge, son ami, se couche avec lui, & le glace, pour ainsi dire, par la froideur de son corps. (*t*) L'Amant d'une Religieu-

prés d'un monument, vit un Spectre qu'il s'efforça de percer de sa lance, lui disant *quo fugis, anima bis moritura*: ou fuis-tu, ame qui dois mourir deux fois?

(*p*) Elien parle l. 11. c. 32. D'un aspic fort long, qui ayant été tué de la bêche d'un Vigneron, se representoit (ou son Spectre) à lui en quelque lieu qu'il fût.

(*q*) Schot a écrit ceci p 339. Delrio dit, qu'il y a une certaine espece de Spectres qui apparoissent en femmes toutes blanches, dans les bois & dans les prairies; quelquefois même il y en a dans les écuries, qui tiennent des chandelles de cire allumées, dont ils laissent tomber des gouttes sur le toupet & crin des Chevaux, qu'ils peignent & qu'ils tressent fort proprement Les femmes blanches sont aussi nommées des Sybilles & des Fées, & l'on dit qu'il y en a une appellée *Haband*, qui est comme la Reine des autres, & qui leur commande. Monde Ench, 1. 289.

(*r*) Que le Philosophe me rende raison de la place en l'air, au milieu de laquelle, dit Jules obsequent, *de prodigiis*, il y avoit un autel, & tout-au-tour, des hommes vêtus d'habits blancs, sous le Consulat de Fabius, surnommé le Verruqueux, pour une verruë qu'il avoit aux levres. Le Loyer p. 389.

(*ſ*) Sur les confins de la mer glaciale, où se forme une presqu'Isle, il y a des peuples nommez Pilapiens, qui boivent, mangent & conversent familierement aves les ombres Olaüs Magnus, L'incr. sçau. p. 74.

(*t*) Un Italien ayant fait enterrer un de ses amis qui étoit mort, & comme il revenoit à Rome, la nuit l'ayant surpris, il fut contraint de s'arrêter en une Hôtellerie sur le chemin, où il coucha. Etant seul & bien éveillé, il lui

gieuse, passant pendant la nuit par l'Eglise d'un Convent, pour l'aller trouver, y voit plusieurs Prêtres inconnus qui y faisoient une ceremonie funebre; il demande pour qui; & il apprend que c'est pour lui-même, il s'en retourne, & à peine est-il arrivé chez lui, que deux Chiens l'étranglent. (*u*)

C'est

lui sembla, que son ami mort, tout pâle & décharné, lui apparoissoit & s'approchoit de lui, qui levant la tête pour le regarder, & étant transi de peur, lui demande qui il etoit? Le mort ne répondant rien, se dépouille, se met au lit, & commence à s'approcher du vivant, ce lui sembloit. L'autre ne sçachant de quel côté se tourner, se met sur le bord, & comme le défunt approchoit toûjours, il le repousse. Se voyant ainsi rebuté, il regarde de travers le vivant, se vêtit, se leve du lit, chausse ses souliers, & sort de la chambre, sans plus apparoître. Le vivant a rapporté, qu'ayant touché dans le lit un de ses pieds, il le trouva plus froid que glace. Alex. ab Alex. l. 2. Dier. genial. c. 9. Tiraqueau en ses Annot. sur ce Chapitre, met toutes ces visions au rang des songes. Hist. Admir. 1. 533.

On débite comme une chose assurée, qu'un Phantôme se trouve toûjours froid, quand on le touche; Cardan & Alexandre d'Alexandrie, sont des témoins qui l'affirment; & Cajetan en donne la raison qu'il a apprise de la propre bouche d'un Diable, lequel ayant été interrogé par une Sorciere sur ce sujet, lui répondit qu'il falloit que la chose fût ainsi, & qu'il ne pouvoit faire autrement. Le Cardinal explique les paroles du Diable en ce sens, qu'il ne veut pas communiquer au corps qu'il prend, cette chaleur moderée qui est si agréable, ou que Dieu ne le lui permet pas. Le Monde Enchanté 1. 299.

(*u*) Un Chevalier Espagnol aimoit une Religieuse & en étoit aimé. Allant une nuit la voir, il passa par l'Eglise, dont il avoit la clef, où il vit quantité de cierges allumez, & force Prêtres qui chantoient & faisoient le service pour un Trépassé autour d'un tombeau, élevé fort haut. Après avoir contemplé ces Prêtres, tous à lui inconnus, il s'approche de l'un, & lui demande pour qui on faisoit ce service? C'est, lui répondit-il, pour un Chevalier appellé (*n*) qui étoit son nom à lui même; un autre lui fit la même réponse. Il sort de l'Eglise, remonte à Cheval, & s'en retourne chez lui, où deux Chiens l'étranglerent. Torquemade. Hexameron. 3. Journée. *Hist* Admir. 1. 548.

(*x*)

C'est une chose prodigieuse, que le nombre de morts qui apparurent à une Carmelite, appellée Sœur Françoise du S. Sacrement. (x) Un homme ayant heurté du pied contre une tête de mort, elle parla & se recommanda à ses prieres. (y) On voit vers le Caire, dans un certain temps, des corps morts qui sortent de terre insensiblement; des gens assurent même en avoir apporté quelques membres. (z) Il y a des peuples qui sont beaucoup tourmentez par les morts, s'ils ne les enterrent point. (a) On entendoit pendant la nuit dans un

(x) Il est parlé dans le livre intituié, *La lumiere des vivans, par l'experience des morts*, d'un très-grand nombre de défunts apparus à la sœur Françoise du très-saint Sacrement, Religieuse Carmelite Déchaussée, par le Pere Albert de saint Jacques, Carme déchaussé.

(y) Saint Jean Damascene dit, *Tract. de defunctis*, qu'un homme passant par un Cimetiere, heurta contre la tête d'un mort qui se recommanda à ses prieres.

(z) Au Caire, dans un lieu destiné autrefois pour un Cimetiere, s'assemble ordinairement tous les ans une incroyable multitude de personnes, pour voir les corps morts qui y sont enterrez, comme sortant de leurs fosses & Sepulchres. Cela commence le Jeudy (en Mars) & dure jusques au Samedy, que tout disparoît. Alors on voit des corps envelopez de leurs draps, à la façon antique; mais on ne les voit ni debout, ni marchant, mais seulement les bras, ou les cuisses, ou autres parties du corps que l'on peut toucher, lesquelles montent de plus en plus, petit à petit. Hist. Admir. I. 43.

George Cortin, Orphevre, demeurant à la Rochelle l'an 1603. assure avoir tenu une tête entiere avec barbe & poil, des têtes qu'on dit qui paroissent vers le Caire, & qu'un nommé Jean Barclé, Orphevre d'Anvers, en avoit un pied qui ne se corrompoit point. Il dit aussi qu'il n'a point vû ces membres pousser; mais qu'ils paroissoint dans des trous en terre. dont on les tiroit, qu'ils poussent comme le bled, sans qu'on s'en apperçoive. Medit. Histor. de Camer. t. 1. c. 13.

(a) Les Pilapiens, peuples septentrionaux, enterroient autrefois en leur foyer les corps de leurs parens, & à faute de ce faire, ils étoient tourmentez d'Esprits qui leur apparoissoient. Le Loyer. p. 15.

un lieu, où s'étoit donné une fameuse bataille, les mêmes bruits que feroient des armées qui combattroient avec fureur. Je ne vous en dis pas une particularité fort curieuse, (*b*) parce que de l'humeur que je vous connois, je suis assuré que vous ne vous souciez pas de la sçavoir.

Les Persans ne s'étonnent pas de voir des Spectres dans les forêts; la raison, c'est qu'ils tiennent pour certain que les ames de ceux qui ont vêcu avec sagesse, y font leur séjour. (*c*) Un jeune homme se pendit, parce qu'il ne pouvoit pas épouser une fille qu'il aimoit; Un Phantôme qui avoit pris sa figure, apparoit à cette fille, pour en joüir. (*d*) Un autre étoit toûjours suivi du Squelette d'une fille, pour qui il avoit eû une extréme passion. (*e*) Un Phantôme prenoit plaisir à ôter les lunettes du nez d'un bonhomme, & les transportoit dans un Jardin. (*f*) En Guinée, on ne cherche point parmi les vivans,

(*b*) On lit dans Pausanias (*in atticis*,) que quatre cens ans après la bataille de Marathon, on entendoit dans l'endroit où elle se donna, toutes les nuits des hannissens de Chevaux & des bruits de gens d'armes qui se combattoint. Et ce qui est admirable, c'est que ceux qui venoient exprès pour entendre ces bruits, n'en entendoient rien; ils n'étoient entendus que par ceux qui par hazard passoient dans ce lieu.

(*c*) De la Valle raporte dans son Chapitre 17. que les Persans ont beaucoup de respect pour les plus grands arbres & les plus vieux; parce qu'ils se persuadent que les ames des bien-heureux y font leur séjour.

(*d*) Le Monde Ench. t. 4. p. 176.

(*e*) Monsieur de Grigny, se trouva en la compagnie d'un homme qui étoit toûjours suivi du Squelette d'une fille qu'il avoit aimée.

(*f*) Comme ce pauvre Monsieur Santois prioit Dieu dans ses heures Jeudy dernier, & qu'il voulut tourner le feuillet, il sentit je ne sçai quoi faire du bruit sous sa main, & fut tout étonné, que c'etoit ce feuillet qui s'étoit déchiré de lui-même; mais si proprement, qu'il sembloit que quelqu'un l'eût fait à dessein. D'abord ce bon vieillard eut la pensée, que c'étoit lui qui l'avoit déchiré, sans y prendre garde. Mais comme il eut tourne le second feuillet, & que la même chose fut arrivée, il commença à s'en effrayer, & sonna sa clochet-

vivans, les voleurs des choses qui ont été dérobées ; parce qu'on n'en accuse point d'autres, que les ames des défunts. (*g*) Un amant étant mort, vint trouver sa maitresse sous la forme d'une couleuvre ; l'usage qu'elle en faisoit est assez plaisant. (*h*) On lit dans plusieurs Auteurs, qu'il y a des montagnes, où l'on entend

clochette pour appeller ses enfans. Ils accoururent tous, & sur ce qu'il leur conta la chose comme elle alloit, ils tâcherent de lui persuader, qu'il s'étoit trompé & de l'emmener hors de là. Mais ce bon-homme ne pouvant consentir à passer pour visionnaire, il leur dit : Hè bien, mes enfans, vous en jugerez en cas que l'esprit soit d'humeur à en déchirer un troisieme ; car je ne veux pas que vous me croyiez hypocondriaque. Là-dessus il rouvrit son livre, & voulut tourner encore un feuillet ; ce feuillet se déchira comme les autres. Le Gendre, quoique convaincu, ne laissa pas de dire toûjours, que c'etoit son beau-pere qui le déchiroit, de peur que le bonhomme n'en devint malade, s'il n'avoit plus de quoy douter ; & il lui alleguoit pour ses raisons, que son erreur venoit de ce qu'il n'avoit plus le tact ni la vuë assez bons pour discerner s'il manioit rudement ou non le feuillet. Mais le vieillard s'en dépitant, prit ses lunettes, pour l'eprouver encore une fois, & y prendre garde de plus près ; & à la vûë de tout le monde, ces lunëttes sortirent d'elles-mêmes de son nez, & comme si elles eussent volé, firent toutes seules une promenade à l'entour de la chambre, puis passerent par la fenêtre, & s'allerent arrêter dans un Parterre de fleurs à l'entrée du Jardin, où on les retrouva avec les trois feuillets. La fausse Clelie. l. 5.

(*g*) Dans la Guinée, on croit que les ames des Trépassez reviennent sur la terre, qu'elles prennent dans la maison les choses dont elles ont besoin ; de sorte que, quand on a fait quelque perte, on soupçonne aisément, qu'elles ont pris ce qui est perdu. Le Monde Ench 1. 704.

(*h*) Un Amant promit à sa Maîtresse, que s'il mouroit avant elle, il reviendroit la trouver sous la figure d'une couleuvre. Il mourut le prémier : & revint, dit-on, en effet sous cette forme. La Dame prit cette couleuvre, sans qu'elle lui fit aucun mal ; elle la nourrissoit dans une boëte ; & quand elle donnoit à manger à quelques gens, elle faisoit tremper la tête de cette couleuvre dans leur verre. Plusieurs se dégouterent si fort de cette céremonie, qu'ils fuyoint extrêmement ses festins, Raconté par Madame Delub,

entend souvent des voix extraordinaires, & où les Spectres sont fort frequens. (*i*) Quelques-uns assurent, qu'un Phantôme nommé Empuse, ne marchoit que sur un pied, pendant que l'autre, qui étoit d'airain, se tenoit en l'air. (*k*) Un certain Spectre, appellé *Gilo*, n'avoit jamais d'autre figure, que celle de femme. (*l*)

On sçait qu'en plusieurs endroits, il paroît un Phantôme

(*i*) Clement Alexandrin écrit *l. 6. Strom.* qu'en Perse, vers la region des Mages, se voyoit trois montagnes plantées au milieu d'une large campagne, & distantes l'une de l'autre. Quand on approchoit de la premiere montagne, on entendoit comme une voix confuse de plusieurs personnes qui se battoient; en la seconde, on entendoit un plus grand bruit; & en la trosiéme & derniere, les bruits étoient d'allegresse, comme de personnes qui se rejoüissoient. Le même Auteur dit avoir appris d'anciens Historiens, qu'én la Grande Bretagne, qui est l'Angleterre, il y a une caverne au pied d'une montagne, en laquelle, quand le vent s'entonne, on entend ce semble, un son de Cymbales & de cloches, qui carillonnent de mesure.

Cardan rapporte l'apparition des Spectres & Esprits de la montagne d'Hecla & de l'Isle d'Islande, à une cause naturelle; & dit, que l'islande est pleine de Bithume, que les habitans vivent de pommes, de racines & de pain fait de farine d'os de poisson, & ne boivent que de l'eau; parce que l'Isle est si sterile, qu'elle ne porte ni bled ni vin; que le vivre est cause que leurs esprits grossissent & que par la densité de l'air & des vapeurs qui s'y concréent par la froidure, plusieurs vaines figures se voyent errantes & vagabondes deça & de là: que la crainte, l'imagination & la debilité du cerveau de ceux du païs, conçoit tant qu'elles tombent au sens de la vûë, & alors les hommes de l'Isle pensent voir, toucher & embrasser des Spectres & images vaines d'hommes morts, qu'ils auront connus pendant leur vie. Le Loyer p. 30.

(*k*) Suidas dit, qu'il y a un Phantôme, appellé l'Empuse, envoyé par Proserpine aux personnes miserables, & qu'il marche sur un pied, ayant l'autre d'airain, ou fait en pied d'âne.

(*l*) Le Spectre de femme qui paroissoit de nuit, se nommoit *Gilo*, selon Nicephore en son Histoire Ecclesiastique.

(*m*)

tôme quelques jours avant la mort de quelque Prince, ou de quelque autre personne de distinction. (*m*) Que d'exemples de défunts; revenus exprès pour montrer le

(*m*) Cardan assure que dans la ville de Parme, il y a une noble famille, de laquelle, quand quelqu'un doit mourir, on voit toûjours dans la Sale de la maison une vieille femme inconnuë, assise sous la cheminée. Curios. inoüies. par Gaffarel. p. 122.

On dit, que toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la Maison de Brandebourg, un esprit s'apparoît en forme de grande Statuë de marbre blanc, representant une femme & court par tous les appartemens du Palais du Prince. On dit encore, qu'un Page voulant un jour arréter cette Statuë, & lui ayant déchargé un grand soufflet, elle l'empoigna d'une main, & l'ecrasa contre terre. La Fausse Clelie l. 5.

Une femme blanche se fait voir en Allemagne, & en Bohême, quand un Prince est près de mourir. Le Monde Ench. 4. 322.

On prétend que Melusine apparoît, quand quelqu'un de la Maison de Lusignan doit mourir. Il y avoit de trois sortes de Nymphes; de l'air, de la terre & des eaux. Sans doute, nôtre Melusine tant celebrée dans nos Romans François, ne peut être autre qu'une Nymphe de mer. Theophraste Paracelse la derive du Grec μελοσύνη Melodie, qui est proprement de l'air, dont viennent les sons & les voix. Voila pourquoi on feint que Melusine vole par l'air, & s'y fait entendre par des cris & des plaintes. Sa Fable, ou est un reste du Paganisme, ou est prise des Rêveries des Rabins, qui ont leur voix de l'oyseau, qu'ils disent être Elie, laquelle court par l'air, & prêdit les choses futures. Et pour faire passer la fable de Melusine pour vraye, son Roman l'a fait descendre de par son pere, des Rois d'Albanie, & d'une Fée, & la marie avec Raimondin de Troisilh, & de son mariage fonde les Maisons de Lusignan, de Luxembourg, de Cypre, de Jerusalem & de Boheme. Quant à ce que le Roman la fait venir d'Albanie, c'est pour donner plus de couleur à la Fable, pour la qualité de Fée, que Melusine tenoit du côté de sa mere. Les Albanois sont les Ecossois, nos anciens confederez, dont vient le nom d'Aubain & étranger en France. Car un temps a été, que nous n'avions autres étrangers habitans parmi nous, que les Ecossois, lesquels acqueroient des biens, & mourant sans hoirs procrées de leur chair, le Fisc vendiquoir leur biens, & cela étoit appellé Aubainage. Et au reste, les Ecossois, Albains ou Aubeins ou

le lieu où l'on avoit enterré leur corps. (*n*) Enfin les Juifs & les Cabalistes ont tiré des presages de tout ce qu'on appelle Revenans & Phantômes. (*o*)

Le pauvre Monsieur Oufle étoit alors si essoufflé, & avoit la bouche si seiche, qu'il n'en put pas dire davantage. On verra dans ce qui va suivre, ce qui se passa ensuite.

ou Aubavvns, comme encore on les appelle en quelques lieux d'Ecosse, ont esté diffamez jusqu'à present d'avoir eû des Nymphes, ou Fées visibles, appellées, *belles gens*, *elfes ou fairs foles*, qui aiment les hommes, & cherchent de converser avec eux, comme Demons *Succubes*. Le Loyer. p. 200.

(*n*) Le Philosophe Athenodore vit en veillant, un Phantôme, haut, noir & enchaîné dans une maison d'Athenes, qui lui montra un endroit de cette maison, où étoient cinq corps morts enchaînez. Cette maison étoit inhabitée à cause des tintamares qu'y faisoit ce Phantôme. Plin. 2. Epist. Bodin. p. 15. Camerarius dit t. 1. l. 1. c. 15. qu'il n'y avoit qu'un corps mort.

Une femme ayant tué son mary, & l'ayant enterré, le Spectre du deffunt apparoît à son frere, & le meine au lieu où son corps étoit, puis disparoît. Cette histoire est plus au long chez le Loyer. p. 346. Voyez aussi l'histoire de deux étudians qui allerent habiter dans une maison qu'un Spectre avoit renduë deserte. Torquemade troisiéme journée de son Hexameron. Hist admir. t. 1. p. 543.

(*o*) Manassé Ben Israël, dit selon les Cabalistes, que si les Esprits apparoissent à un homme seul, ils ne presagent rien de bon; si à deux personnes ensemble, rien de mauvais; mais qu'ils ne sont jamais apparus à trois personnes ensemble. Le Monde Ench. 1. 175.

Buxtorf dit dans son *Lexicon Talmudicum* que chez les Juifs, un Voile mis sur le visage, empêche que le Phantôme ne reconnoisse celui qui a peur; mais que, si Dieu juge, qu'il l'ait ainsi merité par ses pechez, il lui fait tomber le masque, afin que l'ombre le puisse voir & le mordre. Id. 178.

CHAPITRE XIV.

Discours que fit Noncrede sur les apparitions, après celui de Monsieur Oufle.

MOnsieur Oufle étant en quelque maniere hors d'etat de parler, tant il s'étoit échauffé la gorge par le discours qu'il venoit de faire avec une impetuosité vehemente, dans la crainte où il étoit qu'on n'interrompît ce que sa memoire lui suggeroit, Noncrede prit cette occasion pour parler & tâcher de ramener ce cher frere dans son bon sens. C'étoit assurément une entreprise, où il étoit comme impossible de réüssir; car rien n'est plus rare que de faire revenir les gens de leur entétement, & de les engager à prendre un parti different de celui qu'ils ont absolument résolu de suivre. Quoiqu'il en soit, Noncrede voulut pourtant hazarder quelques raisonnemens pour ramener ce bon-homme à la raison. Je vais rapporter ici ce que j'ai appris de ce qu'il a dit.

Discours de Noncrede.

CErtes, mon frere, vous venez de faire une grande dépense d'érudition. Je n'ai jamais douté que vous n'eussiez beaucoup lû; mais je ne croyois pas que la nature vous eût partagé d'une memoire aussi fidelle, que celle que vous venez de faire paroître. C'est un grand avantage, quand après avoir fait beaucoup de lectures, on s'en ressouvient aussi heureusement que vous. Mais l'avantage seroit bien plus considerable, si le jugement regloit la memoire, c'est-àdire, si en se ressouvenant de tant de choses, on sçavoit en faire, & si on en faisoit en effet un judecieux usage. Je sçavois une grande partie de tout ce que vous venez de me rapporter; mais je me suis bien donné de garde de m'en

m'en entêter comme vous, de telle sorte que je les crusse toutes veritables. Je vois par vos hochemens de tête, que vous n'êtes pas d'humeur à vous rendre, quelque chose qu'on vous dise pour vous détromper. C'est la malheureuse destinée des gens prévenus ; ils ne veulent rien croire de ce qu'on leur dit de contraire à leur prévention ; ils ne daignent pas même écouter ceux qui paroissent s'éloigner de leur sentiment. Vous m'accusez de vouloir faire l'esprit fort, parce que je ne donne pas aveuglément dans votre opinion. Non, mon frere, je ne me pique point du tout de passer pour esprit fort ; je voudrois seulement vous convaincre pour une bonne fois, & vous faire reconnoître & avoûer, qu'il n'est point d'un homme d'esprit, d'un homme raisonnable, d'être d'une trop facile credulité ; particulierement sur cette matiere, où l'on a tant de sujets de douter, pour peu qu'on soit instruit de bons principes ; & bien disposé à distinguer le vray d'avec le faux. Si vous voulez croire absolument tout ce qu'on dit en faveur des Phantômes, des Spectres, des Esprits qui reviennent, des apparitions étranges, dont on fait tant de contes, parce qu'il est imprimé ; pourquoi ne croyez-vous pas aussi tout ce qu'on a imprimé, pour montrer qu'il ne faut pas ajoûter foy à tant d'opinions & d'histoires, sans connoissance de cause, afin de croire avec raison & autant que la verité l'exige ? Mais pour vous, vous êtes si éloigné de prendre une si raisonnable précaution, que j'ai remarqué qu'entre les histoires & les opinions dont vous venez de faire le détail, il y en a, que les auteurs, de qui vous les avez tirées, ne reconnoissent point pour legitimes, & n'admettent point du tout pour veritables ; cependant, vous prenez l'histoire, pour la croire ; l'opinion, pour la suivre, sans vous soucier du sentiment de l'auteur qui vous la donne ; tant est vrai, que vous ne voulez croire que ce qui s'accommode avec votre prévention. Hé quoi ! mon frere, n'avez-vous de la raison que pour observer une conduite si déraisonnable ?

ble ? n'acquerez-vous des connoissances, que pour vous comporter si aveuglément ? Je vous combattrois volontiers sur ce que vous avez dit d'abord, que les Astres produisent continuellement des Spectres & des Phantômes ; mais cette opinion est si extravagante, que je la juge tout-à-fait indigne d'aucun discours, pour en montrer le ridicule. De plus, comme il me faudroit faire une grande discussion, pour montrer en quoi consiste la proprieté de ces Astres ausquels on attribuë tant de vertus, tant de puissance, & dont on fait tant de bruit, j'aime mieux prendre le parti de n'en rien dire ; car outre que le sujet n'en merite pas la peine ; c'est qu'il me paroît par les mines que vous faites, que vous n'êtes pas d'humeur à vous donner la patience de m'écouter longtemps.

Je me réduis seulement à quelques réflexions sur tout ce que vous venez de me dire ; à celle-ci premierement ; c'est qu'il ne seroit pas facile de connoître qu'elle est vôtre religion ; car, si vous croyez tout ce que vous m'avez debité ; j'y trouve un si grand mêlange de je ne sçai combien de sortes de Religions, que l'on auroit raison de vous soupçonner de les embrasser toutes, ou de n'en avoir point du tout.

Par exemple, si vous tenez toutes vos histoires pour veritables, vous êtes donc persuadé que les ames deviennent materielles, quand elles ont eû beaucoup d'attachement pour leurs corps ; vous croyez que les ames passent d'un corps dans un autre ; vous croyez qu'elles roulent sous terre comme des taupes, pour s'aller unir je ne sçay où, à des corps qu'elles ont pris en affection. Dans ces extravagantes opinions, il n'est pas plus fait mention de Dieu, que s'il n'y en avoit point ; aussi sont-elles très-indignes de sa sagesse & de sa grandeur. Il semble, à vous entendre dire, que ces ames disposent absolument d'elles-mêmes, sans dépendance, comme si elles avoient été le principe de leur création, & qu'elles fussent les maîtresses de leur existence.

Etes-vous assez deraisonnable (je n'oserois dire quel-

que

que chose de pis) pour vous imaginer que les ames sont de verre, & qu'elles ont autant d'yeux qu'en avoit Argus ? Les croyez-vous immortelles, si vous avez cette opinion ? J'abrege ; car il me faudroit un discours entier, pour vous bien montrer, que croire qu'une ame est de verre, la consequence est infaillible, qu'elle sera donc sujette à la mort.

Lorsque vous vous persuadez encore, comme vous l'avez dit, qu'un homme peut quitter son ame quand il veut, avez-vous bien examiné comment cela se peut faire ? Je vous défie de le comprendre. Cela est incomprehensible ; aussi cela est-il très-faux. Il n'y a que Dieu qui puisse unir l'ame avec le corps ; il n'y a que lui, qui les puisse separer, pour ensuite les réünir. Essayez, mon frere, assayez à envoyer vôtre ame quelque part, de telle sorte que votre corps tombe inanimé par terre ; mais à Dieu ne plaise, que je vous donne serieusement un tel conseil ; car si vous l'executiez, je vous perdrois pour toûjours ; je perdrois un frere qui m'est très-cher ; & c'est parce qu'il m'est très-cher, que je m'afflige tous les jours de le voir se donner en proye à tout ce qui se présente pour le séduire.

De bonne foy, mon frere, croyez-vous la production des ames par les battemens de cœur ? Si cela est, Dieu n'avoit qu'à créer un petit nombre d'hommes, pour remplir d'ames tout l'Univers. Il y a des peuples entiers, dites-vous, qui le croyent ainsi. Et à quoi serions-nous réduits, si nous étions obligez de nous conformer à tant d'opinions extravagantes de je ne sçai combien de nations, qui ne croyent que ce que de certaines gens ont voulu leur persuader, sans en être eux-mêmes persuadez, ou qui, s'ils le pensoient ainsi, agissoient sans raison & sans Jugement ?

Voyez où votre entêtement vous meine, puisqu'il vous engage à croire que même les bêtes reviennent de l'autre monde, comme si elles avoient une ame semblable à celles des hommes ! L'histoire de vôtre Aspic, que vous avez recontée, est une preuve, que vous êtes

de

le cet avis. Et ainsi les Chats, les Chiens, les Rats, es Elephans, les Fourmis pourront revenir pour chagriner les hommes ; ils n'auront qu'à le vouloir, aussitôt les voila partis, & arrivez. Oh ! certes, si cela étoit, j'avouë que nous ne manquerions pas de Revenans.

Quelle folle imagination ! quand vous vous appuyez encore, pour soûtenir l'existence de tous les Phantômes & de tous les Spectres, dont on vous fait des histoires ; quand vous vous appuyez, dis-je, sur ce que vous avez lû, que les ames des bienheureux logent dans les arbres, apparemment vous ne reconnoissez point d'autre paradis que les forêts. Y avez-vous bien pensé? Je ne vous fais pas une grande remontrance à cet égard; je vous prie seulement de rapporter vos principes de Religion, pour rentrer en raison là-dessus. Qu'il y a de fadaises qu'on rejetteroit avec indignation, si l'on ne s'écartoit point de ces principes ! Vôtre histoire de cet Amant qui avoit promis à sa Maîtresse de revenir en Couleuvre ; & qui revint en effet avec cette bizarre forme, si l'on veut vous en croire ? cette hîstoire, je vous l'avoûë, me fait la plus grande pitié du monde. Que dis-je ? Elle me fait horreur, tant elle est contraire à ce que nôtre Religion nous apprend. Quoi ? parce qu'un étourdy aura promis à une femme qu'il aime follement, de venir après sa mort sous une figure qu'il aura imaginée, il lui sera permis en effet d'accomplir cette promesse ! Dites-moi, je vous prie, (& ressouvenez-vous bien de cette question pour plusieurs autres histoires à peu-près semblables à celle-ci ;) dites-moi donc je vous prie, est-ce qu'après que cet homme fut sorti de ce monde, il eut la liberté d'y revenir quand & comment il voudroit ? où trouverons-nous, que Dieu s'est engagé à donner permission à ceux qui feroient ces extravagantes promesses, de les executer lorsqu'ils le jugeroient à propos pour leur satisfaction & pour celle de leurs maîtresses ? En verité, je ne puis m'empêcher de traiter d'impies, ceux qui ont une si

étrange

étrange opinion. Un godelureau dira en badinant, à „ une femme qu'il aime éperduëment ; si je meurs „ avant vous, je viendrai vous trouver en poulet d'inde, par exemple (il n'est pas plus difficile d'être metamorphosé en poulet d'inde qu'en couleuvre) donc aussi tôt qu'il sera dans l'autre monde, il aura la liberté de se transformer en poulet d'inde, & de venir ici faire la rouë autour de sa maîtresse, pour continuer ses amours ? ou s'il n'a pas cette liberté par lui-même. Dieu fera pour lui cette metamorphose, exprès pour montrer aux femmes combien leurs amans sont fideles dans leurs promesses, & les animer ainsi à compter beaucoup sur leurs paroles ? J'appelle un tel sentiment horreur, execration, sacrilege, impieté, blasphême. Pesez-le bien, mon frere, & vous connoîtrez combien il est injurieux à la sagesse du Souverain de tous les êtres. Si vous ne perdiez point de vûë cette même divine sagesse, combien d'erreurs que vous rejetteriez avec horreur & indignation, dont vous avez été jusqu'à present le joüet & la dupe !

Il est vrai, que vous m'avez cité un grand nombre d'histoires, approuvées, privilegiées, imprimées ; mais, sauf le respect que je veux bien reconnoître devoir à toutes ces raisons, dont vous pretendez les autoriser, je vous assure qu'entre toutes ces histoires, j'en ai remarqué, qui sont si ridicules & si contraires au bon sens, que, quand même, pour les faire valoir, on m'apporteroit des preuves qui me paroîtroient invincibles, je ne laisserois pas d'en douter ; je croirois, ou qu'on s'est laissé tromper, ou qu'on me veut tromper moi-même. Faites-bien réflexion sur cette alternative; elle vous sera d'un bon usage pour vous mettre en garde contre tout ce qui se presentera pour attirer vôtre credulité.

Vôtre conte des lunettes transportées par un revenant, dans un Jardin, est excellent pour me faire rire mais, n'en déplaise au livre d'où vous l'avez tiré, je n'y ajoûterai pas plus de foy, que le Chevalier qui joûe de fort agréa-

gréables rôlles dans ce Roman. Comment me pour-ois-je persuader, que des ames qui sont en Paradis, ou n Enfer, ou en Purgatoire, puissent en sortir ex-rès, ou par leur propre puissance, ou avec la permis-ion de Dieu, pour venir ici faire des espiegleries & olissonneries, à la verité, très-convenables à des aquais, & à des Ecoliers; (*a*) mais qui ne me paroiss-ent point du tout pouvoir être mises en pratique par les ames, ou qui joüissent dans le ciel, de la supré-me felicité, ou qui étant les objets de la juste venge-nce de Dieu, souffrent dans les prisons (*b*) où elles ont enfermées, des tourmens inconcevables. Voila ce ui s'appelle raisonner, mon frere, & je défie qui que e soit de pouvoir avec de tels raisonnemens soûtenir, e ne sçai combien d'histoires d'apparitions mal-enten-uës & impertinemment imaginées, dont sont rem-lis ces livres que vous croyez infaillibles, & dont les uteurs ne sont peut-être pas si credules que vous, à ui ils veulent faire croire ce qu'ils débitent. Il en est les écrits comme des conversations. Combien de gens apportent dans les conversations, des faits extraordi-aires seulement parce qu'ils sçavent qu'ils sont très-ropres pour divertir ceux qui les écoutent! Combien ussi d'Ecrivains qui mettent sous la presse des fables u'ils donnent pour des veritez; parce qu'ils sçavent ue rien ne plaît plus à une infinité de lecteurs, que out ce qui a un air de merveille & de prodige! Ils herchent bien moins à se conformer à la verité, qu'au oût de ceux entre les mains de qui ils s'attendent de omber. Mais pourtant, direz-vous, ce qu'ils disent st approuvé; donc cela est veritable, Belle conclu-sion!

(*a*) Ces Messieurs les Esprits sont d'ordinaire fort brus-ues, & l'on diroit qu'ils ne reviennent en ce monde, que our faire des tours de Laquais. Ch. D'H***

(*b*) *Non est qui agnitus sit reversus ab inferis.* Sag.

Facilis descensus averni, [illegible]

Sed revocare gradum, superasque erumpere ad auras,

Hoc opus, hic labor est. Vigil. l. 4. Æn.

sion ! les Fables d'Esope, l'Iliade & l'Odyssée d'Homere, l'Eneïde de Virgile, les Contes des Fées, & un nombre prodigieux d'historiettes galantes & d'anecdotes nouvellement imaginées, sont imprimées : & sont imprimées avec Approbation ; donc tout ce que ces livres disent est veritable. Je ne croi pas que votre prévention aille à un tel excez, qu'elle admette cette consequence, pour être si vraye qu'il n'y ait rien à y répondre.

Monsieur Oufle se leva alors, comme s'il étoit sorti d'une extase ; & en s'écriant, comme s'il eût été fort penetré de ce qu'il venoit d'entendre, il dit ; Ah ! mon „ frere, vous m'avez charmé par tout ce que vous ve„ nez de me dire (continuez, je vous prie, & comp„ tez, que nous serons contens l'un de l'autre. Ensuite il s'enfonça dans un fauteüil, tourna la tête d'un autre côté & ferma les yeux, comme s'il eût voulu éviter tout objet de distraction, afin d'écouter avec plus d'attention ce qu'on lui alloit dire. Noncrede se persuadant qu'il étoit ébranlé, & très-disposé à lui donner une audience favorable, continua de parler ; comme on le va voir dans le quinziéme Chapitre.

CHAPITRE XV.

Suite du Discours de Noncrede sur les apparitions.

PEndant que Monsieur Oufle paroissoit le plus attentif du monde, pour entendre tout ce qu'on voudroit lui dire, Noncrede pour profiter de cette prétenduë favorable occasion, employa tout ce qu'il s'imagina être le plus propre pour remettre son esprit de tant de fadaises qui l'obsedoient, & continua de la sorte.

Je suis ravi, mon cher frere, de vous voir enfin commencer à reconnoître vos erreurs, assez complaisant pour

pour vouloir du moins écouter ceux qui tâchent de vous en retirer, & montrer assez de confiance en moi, pour croire que je vous parle de bonne foy, & que j'en sçai assez, pour vous faire distinguer le vrai d'avec le faux.

J'ai souvent examiné comment il se peut faire que l'ame d'un homme qui est mort, vienne apparoître ici aux vivans. J'avouë de bonne foy, que je n'ai pû encore le comprendre; & vous me feriez un grand plaisir de m'apprendre si vous l'avez mieux compris que moi. Voila comment je raisonnois. Quand une ame vient se montrer, comme on dit qu'il s'en montre si souvent, comment se montre-t-elle? Qu'est ce qui produit cette figure qu'elle se donne? car il faut absolument qu'il y ait quelque cause qui produise cette merveilleuse operation. Il est constant, selon les histoires qu'on fait, que ces ames qui reviennent, frappent les yeux par leur representation; les oreilles par les bruits qu'elles font, par les paroles qu'elles prononcent. Dire que c'est l'ame qui se fait entendre & qui est visible par elle-même, c'est une erreur, puisqu'étant un pur esprit, elle ne peut point tomber sous les sens. Il faut donc que ce soit le corps mort qu'elle a animé autrefois, qui apparoisse. Mais cela n'est point vrai; car, outre que ce qui apparoît, n'est point aussi materiel que ce corps, c'est que ce même corps reste dans le tombeau, & qu'il y a même peut-être plusieurs années qu'il est réduit en pourriture. Si l'on dit que cette ame forme avec de l'air l'apparence de ce corps, d'où vient que lors qu'elle étoit unie avec lui, elle n'avoit pas la même puissance, que depuis qu'elle en est separée? car, quelques efforts que nous fassions ici, nos ames ne produiront jamais des corps Aëriens; du moins je ne croi pas pour moi pouvoir jamais en venir à bout, & je doute fort que vos historiens ayent plus de puissance que moi à cet égard. Tout cela m'a toûjours embarassé, quand on m'a parlé de Phantômes, de Spectres & de Revenans. Peut-être est-ce la faute de mon ignorance; mais je n'en suis pas coupable; ce n'est point une ignorance crasse,

puiſque je ne refuſe point du tout d'être parfaitement instruit pour m'en retirer. Et ainſi, en attendant cette instruction, je croi pouvoir en ſûreté de conſcience ne pas donner aveuglement ma credulité à tout ce qu'on me dit là-deſſus.

J'ai auſſi de la peine à croire fermement, qu'il y a des ames qui vont continuellement çà & là ; cela, par punition, à ce qu'on dit, de ce qu'elles n'ont pas payé quelques dettes, ou de ce qu'elles n'ont pas accompli quelques promeſſes, ou de ce qu'elles ont cauſé quelque dommage pendant qu'elles animoint les corps qu'elles ont quittez. Car, dis-je, quelquefois en moi-même, à quoi peuvent aboutir ces démarches vagabondes ? ces dettes en ſont-elles mieux payées ? ces promeſſes en ſont-elles mieux accomplies ? ces torts en ſont-ils mieux reparez, pendant qu'elles errent de tous côtez, commme des forcenées, qui ne ſçavent où aller ? De plus; d'où viennent-elles ? eſt-ce du Paradis ? certes, on s'y trouve ſi bien, qu'on n'eſt pas d'humeur à en ſortir, pour venir ici ſe tourmenter & inquieter les autres. Eſt-ce de l'Enfer ? quelques ſorties qu'on en faſſe, ſi tant eſt qu'on ait la liberté d'en faire, toutes ces ſorties ne peuvent ſelon nos principes, apporter aucun ſoulagement. Eſt-ce du Purgatoire ? qu'on me montre donc qu'il y a des revelations abſolument inconteſtables, qui apprennent que Dieu a promis de donner, & qu'il a donné en effet cette liberté. Je fais encore cette réflexion ; mais pourquoi ces ames ne ſeroient-elles ainſi errantes, que parce qu'elles ont fait quelque tort à leurs ſemblables, pendant qu'elles ont commis tant d'autres crimes qui attaquoient directement leur Dieu, comme l'orgueil, la préſomption, le blaſphême, les murmures contre ſa providence, &c. Voila, comme vous voyez, des raiſonnemens, dont on pourroit tirer de grandes conſequences, ſi l'on vouloit prendre tout le temps neceſſaire, pour leur donner une juſte étenduë.

Je ne puis encore me réſoudre à recevoir pour veritable ce que diſent certaines gens, quand ils prétendent que

que quelquefois les Diables viennent inquieter les hommes par des apparitions ; car il me paroît que cette conduite, est très-contraire à leur malignité, puisqu'en donnant ces frayeurs, ils ne peuvent s'attendre à autre chose, qu'à exciter ceux qu'ils effrayent, à se repentir de leurs fautes passées, & à prendre la résolution de n'en plus commettre de semblables. Il me sembble que les Diables ne sont pas d'humeur à avoir de si charitables intentions. Cependant il est constant, qu'il n'y a point d'athée, point de libertin, quelque déterminé qu'il soit, qui ne se trouvât disposé à changer d'opinion & de vie, s'il étoit le spectateur d'une apparition, dont il n'eût point sujet de douter.

Une autre chose me donne encore de l'embarras ; c'est, supposé qu'il y ait des apparitions, de sçavoir connoître s'il n'y a point de tromperie dans ce qui apparoît ; c'est-à-dire, bien distinguer les bons esprits d'avec les mauvais ; discerner si ces apparitions ne viennent point de l'adresse, de l'artifice & de la tromperie des hommes. (*a*) Et ainsi toûjours matiere de douter ; & par consequent toûjours sujet de n'avoir pas une credu-

(*a*) On peut apprendre de saint Athanase quels ont été les sentimens de son Siecle touchant les ames separées des corps par la mort. C'est dans la 32e. de ses questions, si les ames, après leur separation, ont connoissance de ce qui se passe parmi les hommes, ainsi que les SS. Anges ont? Sur quoi il répond qu'oüi. Au moins en ce qui regarde les ames des Saints ; mais non pas en ce qui regarde celles des pecheurs ; car les tourmens continuels qu'elles endurent, les tiennent assez occupées, pour ne leur laisser pas le loisir de penser à autre chose. Sa question trente troisiéme est, quelle est l'occupation des ames qui ont délogé du corps? Réponse, l'ame separée du corps est incapable d'opererrien de bon ou de mauvais. Néanmoins il dit un peu aprés, que les ames des Saints, animées par le saint Esprit, loüent Dieu & le benissent dans la terre des vivans. Il affirme dans la trente cinquiéme question, qu'après la mort, les ames ne reviennent jamais apporter des nouvelles de l'état des Trépassez. Ce qui pourroit donner lieu à beaucoup de tromperies ; parce que les malins esprits pourroient feindre

credulité trop facile. Vous voyez que je tranche fort court sur tout cecy, & que pour peu que je voulusse m'étendre, j'aurois un beau champ pour dire bien des choses qui vous aideroient à vous tirer de votre erreur. J'espere, que par de serieuses reflexions que vous ferez vous-même, vous suppléerez à ma briéveté. J'abrege chaque article, afin de vous donner plus de matiere pour faire de bons & de judicieux raisonnemens. Par exemple, en voici un sujet.

Combien d'histoires de prétendus Revenans, qui n'ont point d'autre réalité, que l'adresse d'un homme qui s'en sert pour joüir plus tranquillement de ses amours? ou d'un valet pour boire plus facilement le vin de la cave de son maître? (*b*) d'un fermier qui se sera mis dans l'esprit de prendre toutes les mesures possibles, pour être lui seul en possession d'habiter une maison qui lui convient, parce qu'il y fait bien ses affaires? (*c*) & qu'il se trouve au contraire peu de gens assez adroits, pour

qu'ils seroient les ames des morts, qui reviendroient découvrir quelque chose aux vivans.

(*b*) Encore que j'ai dit qu'és sepulcres & gibets (c'est ainsi que parle le Loyer p. 173.) les mauvais garnemens font leurs sabbats & leur lutinerie, si est ce que leur audace passe bien plus outre, jusques és maisons pour buffeter le bon vin & pour joüir de leurs amours. Ils ne craindront pas de contrefaire les Esprits; aussi le vieux proverbe françois est venu de-là, qui dit que,

Où sont fillettes & bon vin,
C'est là où hante le Lutin.

(*c*) Ardivilliers est une Terre assez belle en Picardie, une des plus considerables Provinces de France, aux environs de Breteüil. Il y revenoit un Esprit, & ce maître Lutin y faisoit un bruit effroyable. Toute la nuit, c'etoit des flammes qui faisoient paroître le Château tout en feu. C'étoit des hurlemens épouventables, & cela n'arrivoit qu'en certain temps de l'année vers la Toussaint. Personne n'osoit y demeurer, que le fermier avec qui cet Esprit étoit apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchoit une nuit, il étoit étrillé d'importance. Les marques en demeuroient sur sa peau plus de six mois apres. Voila pour le Château. Les Paisans

pour découvrir ces tromperies, ou assez hardis pour l'entreprendre, quand il paroît y avoir quelque danger. Une autre raison m'engage encore à me défier des apparitions; c'est que souvent, ou par un défaut de vûë, ou par une certaine situation d'objets, on croit voir ce qui n'est pas. Ne nous arrive-t-il pas quelquefois, qu'en donnant un certain mouvement à nôtre œil, les objets

Païsans d'alentour voyoient bien davantage; car tantôt quelqu'un avoit vû de loin une douzaine d'autres esprits en l'air sur ce Château. Ils étoient tous de feu, & ils dansoient un branle à la païsanne. Une autre avoit trouvé dans une prairie je ne sçai combien de Presidens & de Conseillers en robe rouge, mais sans doute qu'ils étoient encore tous de feu. Là ils étoient assis & jugeoient à mort un Gentil'homme du païs, qui avoit eû la tête tranchée il y avoit bien cent ans. Un autre avoit rencontré la nuit un Gentil'homme, parent du President. Il se promenoit avec la femme d'un autre Gentil-homme des environs; on nommoit la Dame. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que ce parent, & cette Dame sont encore vivans. On ajoûtoit qu'elle s'étoit laissée cageoler, & qu'ensuite elle & son galant avoient disparu. Ainsi plusieurs autres avoient vû, ou tout au moins, oüi dire des merveilles du Château d'Ardivilliers. Cette farce dura plus de quatre ou cinq ans, & fit grand tort au President qui étoit contraint de laisser sa Terre à son fermier à très-vil prix. Mais enfin, il résolut de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circonstances, qu'il y avoit de l'artifice de quelqu'un en tout cela. Il va à sa Terre vers la Toussaint, couche dans son Château, fait demeurer dans sa Chambre deux Gentils hommes de ses amis, bien résolus au premier bruit, ou à la premiere apparition, de tirer sur les esprits avec de bons pistolets. Les Esprits qui sçavent tout, sçûrent apparemment tous ces preparatifs; pas un d'eux ne parut. Ils redouterent celui du President qu'ils reconnurent avoir plus de force & de subtilité qu'eux. Ils se contenterent de traîner des chaînes dans une chambre au dessus de la sienne, au bruit desquelles la femme & les enfans du Fermier vinrent au secours de leur Seigneur. Ils se jettent à genoux pour l'empêcher de monter dans cette Chambre. „ Hé! Monseigneur, lui crioient-„ ils, qu'est-ce que la force humaine contre des gens de „ l'autre monde? Monsieur de Fecaucour, avant vous, a „ voulu tenter la même entreprise, il en est revenu avec „ un

objets nous paroissent autres qu'ils ne nous sembloient, lorsqu'il étoit sans ce mouvement? Il y en a même qui prétendent, que de certaines representations qui se voyent dans l'air & dans les nuées, ne sont que des reverbe-

„ un bras tout disloqué. Monsieur de Vurselles pensoit „ aussi faire le brave; il s'est trouvé accablé sous des bottes „ de foin; & le lendemain il en fut bien malade. Enfin ils alleguerent tant de pareils exemples au Président, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât à ce que l'Esprit pourroit faire pour sa défense; ils en prirent seuls la commission. Ils monterent tous deux à cette grande & vaste chambre, où se faisoit le bruit; le pistolet dans une main, & la chandelle dans l'autre. Ils ne voyent d'abord qu'une épaisse fumée que quelques flammes redoubloient, en s'élevant par intervalles. Ils attendent un moment qu'elle s'éclaircisse. L'Esprit s'entrevoit confusément au milieu. C'est un Pantalon tout noir, qui fait des gambades, & qu'un autre mélange de flammes & de fumée dérobe encore une fois à leur vûe; il a des cornes & une longue queuë; enfin c'est un objet qui donne l'épouvente. L'un des deux Gentils-hommes sent un peu diminuer son audace à cet aspect. Il y a là quelque chose de surnaturel, dit-il à l'autre, retirons-nous. Mais cet autre plus hardi, ne recule pas. „ Non, non, répondit-il, cette fumée put la poudre à „ canon, & ce n'est rien d'extraordinaire L'Esprit même „ ne sçait son metier qu'à demi, de n'avoir pas encore „ soufflé nos chandelles. Il avance à ces mots, poursuit le spectre, le choisit pour lui lâcher un coup de pistolet, le tire, & ne le manque pas; mais il est tout étonné, qu'au lieu de tomber, ce Phantôme se retourne, & se fixe devant lui. C'est alors qu'il commence lui même à avoir un peu de frayeur. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne pouvoit être un Esprit; & voyant que le spectre n'osoit l'attendre, & évitoit de se laisser saisir, il se résout de l'attraper, pour voir s'il sera palpable, ou s'il fondra entre ses mains. L'esprit étant trop pressé, sort de la chambre, & descend par un petit escalier qui étoit dans une Tour. Le Gentilhomme descend après lui, ne le perd point de vûë, traverse cours & jardins, & fait autant de tours, qu'en fait le Spectre; tant qu'enfin ce Phantôme étant parvenu à une Grange qu'il trouva ouverte, se jetta dedans, & s'y voyant enfermé, aima mieux disparoître, que de se laisser prendre. Il fondit contre le mur même, où le Gentil-homme pensoit l'arrêter, & le laissa fort confus. L'ayant ainsi vû fondre, il

verberations des choses qui sont sur la terre (*d*) Enfin tout le monde convient que nos sens sont souvent trompeurs ; & ainsi, il est de notre prudence de nous en défier. Je n'ai garde de m'imaginer, comme quelques

il appella du monde, se fit apporter dequoi enfoncer le paly, où le Spectre sembloit s'être évanoüi ; il découvrit que c'étoit une trape qu'on fermoit d'un verroüil, apres qu'on y étoit passé. Il descendit dedans, trouva le Pentalon & de bons matelas qui l'empêchoient de se blesser, & le recevoient doucement, quand il s'y jettoit la tête la premiere. Il l'en fit sortir. Le caractere, qui rendoit l'esprit à l'épreuve du pistolet, étoit une peau de buffle ajustée à tout son corps. Le galant avoüa toutes ses soupplesses, & en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années, sur le pied de ce que la Terre étoit affermée avant les apparitions. La fausse Clelie. p. 253. &c.

(*d*) Aristote dit, que ceux qui regardent obliquement & sans s'arrêter les rayons du Soleil, croyent voir premierement les choses qui se presentent à eux, claires, & puis rouges, & après violettes, & ensuite noires & obscures. Le Loyer. p. 88.

Pomponace écrit, que ceux qui ont la vûë bien subtile & vive, voyent dans le Soleil & dans la Lune les images des choses inferieures.

Cardan dit l. 2. *contrad. medic.* qu'en la ville de Milan, on crut voir aux nuées, un Ange, & que comme tout le monde paroissoit fort étonné, un Jurisconsulte fit remarquer, que ce spectre n'étoit que la representation qui se faisoit dans les nuées, d'un Ange, qui étoit sur le haut du Clocher de S. Gothard.

Quelques-uns ont crû, que toutes les figures que nous voyons aux nuées, ne sont rien autre chose, que l'image d'ici bas ; c'est pourquoi ils assurent, que ces armées qu'on a souvent vûës en l'air, étoient les rayons des armées qui étoient en quelque endroit de la terre. Gaffarel. p. 520.

Si Aristote ne nous eût appris, que l'image qui suivoit en l'air inseparablement un certain homme qui ne s'en pouvoit depêtrer, étoit naturelle, n'eût-on pas dit que c'étoit un esprit de ceux qu'on appelle familiers, ou quelque Demon qui avoit pris la forme de cet homme ? & toutefois c'étoit le seul effet de sa vûë foible, laquelle ne pouvant penetrer le milieu de l'air, ses rayons faisoient une reverberation comme dans un miroir, dans lequel il se voyoit tant qu'il avoit les yeux ouverts. Id. 377. Delrio. p. 274.

 (*e*) Les

ques Philosophes, que l'air produit par lui même (e) ces voix étonnantes qui paroissent être prononcées par des Phantômes; mais je serois assez disposé à croire, que ce qu'on appelle Spectre, est souvent produit par des apparitions fort naturelles, sans que les ames, les esprits y ayent aucune part; ce qui me donne cette disposition, c'est l'experience qu'on a faite de certaines choses materielles, reduites en cendres, qui ont repris leur premiere figure, quand ces cendres ont été mises en mouvement par une chaleur proportionée à l'épreuve que l'on vouloit faire: plusieurs curieux assurent, qu'ils en ont été témoins, & qu'ils ont fait cette épreuve par eux-mêmes. (f) Si cela est ainsi, il n'est pas necessaire

(e) Les Epicuriens disent, que c'est le propre de l'air, que les voix; qu'elles s'engendrent de lui, comme de la mer, le flux & le reflux, &c. Le Loyer p. 19.

(f) Monsieur Duchêne, Sieur de la Violette, habile Chirurgien, rapporte (*Hermeti Medicin. cap.* 23.) avoir vû un très-habile Polonois, Medecin de Cracovie, qui conservoit dans des phioles, la cendre de presque toutes les plantes, dont on peut avoir connoissance: de sorte que lorsque quelqu'un, par curiosité, vouloit voir, par exemple, une rose dans ces phioles, il prenoit celle dans laquelle la cendre du rosier étoit gardée, & la mettant sur une chandelle allumée, après qu'elle avoit un peu senti la chaleur, on commençoit à voir remuer la cendre; puis étant montée & dispersée dans la phiole, on remarquoit comme une petite nuë obscure, qui se divisant en plusieurs parties, venoit enfin à representer une rose si belle, si fraiche & si parfaite, qu'on l'eût jugée être palpable & odorante, comme celle qui vient du rosier.

Secret, dont on comprend, que, quoique le corps meure,
Les formes font pourtant aux cendres leur demeure.

D'icy on peut tirer cette consequence, que les ombres des trépassez qu'on voit souvent paroître aux Cimetieres, sont naturelles, étant la forme des corps enterrez en ces lieux, ou leur figure exterieure, non pas l'ame, ni phantômes bâtis par les Demons, comme plusieurs ont crû.... ces ombres ou figures des corps étant excitées & élevées, partie par une chaleur interne, ou du corps, ou de la terre,

ſaire de faire venir les ames de l'autre monde, pour produire des apparitions, puiſque les Spectres peuvent ſe former auſſi naturellement, que les exalaiſons, d'où nous viennent tant de metéores que nous n'admirons point, parce qu'ils n'ont rien de ſurnaturel.

Je puis encore vous aſſûrer, mon frere, qu'il y a une infinité d'apparitions, qui ne ſont que les effets d'une imagination gâtée, ou par les maladies, ou par une conſcience criminelle, & inquiete, ou par des frayeurs, ou par une melancholie noire, ou par quelque excez de vin & d'autres débauches, ou par quelque dérangement de la cervelle; vous devez en avoir lû pluſieurs exemples. (g) Il y a plus de gens que vous ne croyez, qui

re, ou bien par quelque chaleur externe, comme celle du Soleil, ou de la foule de ceux qui ſont encore en vie (comme après une bataille) ou par le bruit & chaleur du canon qui échauffe l'air. Gaffarel. p. 10. 12.

On prétend, qu'après avoir mis un moineau en cendres, & en avoir tiré le ſel, &c. il s'eſt mis en mouvement, & s'eſt arrangé de telle ſorte, qu'il a repreſenté le moineau. Meſſieurs de l'Academie Royale d'Angleterre, eſperent parvenir à faire cette experience ſur les hommes. Differt. ſur l'avanture arrivée à ſaint Maur. p. 51.

(g) Ariſtote parle d'un fou qui deméuroit tout le jour au Theatre où ſe faiſoient les jeux, quoiqu'il n'y eût perſonne; & là tappoit des mains & rioit, comme ſi l'on y avoit joué une très-réjoüiſſante Comedie. Le Loyer p. 98.

Phiſander, Rhodien, voyant ſon ombre, penſoit que c'étoit ſon ame ſeparée de lui. De Lancre. p 283.

Suetone dit (*in Othone c.* 7.) que Galba, après ſa mort, pourſuivoit Othon ſon meurtrier, & le tirailloit hors du lit. l'épouvantoit, & lui faiſoit mille maux. C'etoit apparemment ſa conſcience qui le tourmentoit.

On lit ce conte dans Bebelius *l.* 3. *facetiarum.* Il y avoit à Bâle un Chaudronnier qui pour ſes malefices, fut condamné à être pendu. Ce qui fut executé, & enſuite on le mit au gibet patibulaire, qui n'étoit pas éloigné de la ville. Quelques jours après cette execution, un certain homme qui ne ſçavoit rien de tout ceci, s'étoit hâté de nuit d'aller au marché dans la ville, & ſe doutant bien, que les portes n'ouvriroient de long-temps, ſe repoſa ſous un arbre, près ce gibet. Quelque temps après d'autres hommes, paſ-

qui ont ces défauts ; c'eſt pourquoi les ſages, ceux qui ne ſont pas d'humeur à ſe laiſſer conduire par l'imagination, ſont perſuadez qu'il y a bien des apparitions qu'ils ne ſont pas obligez de croire.

Il eſt encore conſtant que l'éducation contribuë beaucoup à faire qu'on s'imagine des Spectres & des Phantômes ; les nourrices, les grand-meres, les mies, en

parlent

ſant leur chemin qui alloient auſſi au marché, & étant auprès du gibet, où étoit le pendu, lui demanderent par gauſſerie, s'il vouloit venir avec eux au marché ; l'homme qui étoit ſous l'arbre, croyant qu'on parloit à lui, & étant bien aiſe de trouver compagnie, dit à ces paſſans ; attendez-moi, je m'en vais avec vous. Eux croyant que c'étoit ce pendu qui leur parloit, furent ſi épouventez, qu'ils prirent la fuite de toute leur force.

L'épouvente & la frayeur privent un homme de ſon jugement, lui troublent la cervelle, lui rempliſſent l'imagination de toutes ſortes d'idées, en telle ſorte, qu'il penſe voir & oüir ce qui n'eſt pas. Le Monde Ench. 4. 13.

Ceux qui ont trop bû de vin, s'imaginent voir les Montagnes marcher, les arbres choquer l'un contre l'autre, le ciel tourner, & qu'il y a, comme dit Juvenal, deux chandelles allumées ſur la table, quoiqu'il n'y en ait qu'une. *Et geminis exurgit menſa Lucernis.*

Dans la ville d'Agrigente en Sicile, on voyoit une maiſon qu'on nommoit *Galere*, ſelon Timée & Athenée *l.* 2. *Deipn.* à cauſe que de jeunes gens qui étoient yvres, étant dans cette maiſon, & s'imaginant être dans une galere agitée de la tempête, jetterent les meubles par les fenêtres, pour la ſoulager.

Le Baron d'Herbeſtein, Ambaſſadeur de l'Empereur Charles V. vers Baſile, Grand Duc de Moſcovie, raconte qu'en la riviere qui paſſe à Novigrod, on entend par fois une voix qui excite des fureurs épouventables dans l'eſprit des habitans. Le Loyer. p. 332.

Du temps de Lyſimaque, ſucceſſeur d'Alexandre, tous les Abderitains, tant hommes que femmes & petits enfans tomberent dans une telle freneſie, qu'ils ne faiſoient que chanter des vers Tragiques d'Euripide ; & cela, à cauſe de la repreſentation d'Andromede, qui fut parfaitement executée par un fameux Comedien, appellé Archelaüs, pendant les plus ardentes chaleurs de l'Eté. Id. 93.

Thierry, Roy des Goths, s'imagina voir dans la tête

d'un

parlent si souvent aux enfans, (*b*) pour les effrayer, afin de les faire taire quand ils crient, ou pour les faire rentrer dans leur devoir, quand ils s'en écartent, que ces premieres impressions leur donnent toute la disposition possible, pour en recevoir de pareilles, pour peu qu'il s'en presente dans le cours de leur vie. Et quand on connoît qu'un homme est fort credule à cet égard, il ne manque pas de se trouver dans son chemin des gens qui tâchent de profiter de cette credulité, s'ils ont sujet d'esperer d'en tirer quelque profit. Quand même

d'un poisson, la face horrible de Symmaque, Romain qu'il avoit tué, fronçant les sourcils, mordans ses levres de colere, & le regardant de travers Id. p. 116.

On lit dans Paul Jove en ses Epîtres Italiennes à Jerôme Angleria, que Pic de la Mirande croyoit que des Sorciers étoient entrés dans sa chambre par la serrure de la porte, pour succer sous les doigts, le sang de sa fille dont elle étoit malade.

On lit en Roderique Sance, *histor. Hispan. part.* 4. que Pierre de Castille, Tyran cruel, s'imaginoit que la ceinture que Blanche son épouse lui avoit donnée, étoit changée en Serpent.

Thrasylas s'imaginoit, que les Navires qui abordoient au port de Pyrée, à Athenes lui appartenoient. On le guerit de sa folie, dont il fut fort fâche. Le Loyer. 116.

Galien rapporte *de Symptomatum differentiis*, l'histoire de Theophile, Medecin son contemporain, qui pendant une fievre & une maladie, quoiqu'il connût tout le monde, étoit dans un tel delire, qu'il croyoit fermement, que des joüeurs de flutes & cornets à bouquin, occupoient un endroit de sa chambre auprès de son lit, & qu'ils sonnoient continuellement à ses oreilles, les uns assis, les autres debout. Il crioit sans cesse, qu'on les chassât.

(*b*) Acco & Alphito, femmes monstrueuses, par le moyen desquelles les nourrices empêchoient leurs petits enfans de crier, ou de sortir. Le Loyer. 31.

Les nourrices pour faire peur à leurs enfans, leur parlent d'Acco, Alphito & Mormo. Je croi que ces noms viennent de quelques personnages de Tragedies ou Comedies, qui étoient horribles à voir. Delrio 290.

Mormo ou Baboüe (dont est tiré marmot) étoit un épouventail d'enfans, dont Theocrite fait mention.

même il n'y auroit pas quelque avantage qui flattât l'interêt, il y en a qui se font un divertissement d'effrayer par des Spectres supposez. J'en sçai plusieurs exemples de nôtre temps ; & même on trouve dans l'antiquité, que quelques jeunes gens entreprirent de donner de la frayeur à un fameux Philosophe par une fausse apparition ; mais ils n'eurent pas le plaisir qu'ils se promettoient de leur artifice ; car il méprisa si fort cette mommerie, qu'il ne daigna pas se détourner de sa lecture, dans le temps qu'on faisoit des efforts pour le troubler (*i*) Il n'y auroit pas tant d'histoires de Spectres, si l'on imitoit sa conduite. Mais comment ne se troubleroit-on pas des choses surprenantes qu'on ne comprend point, puisque l'on est même effrayé par de certains Spectres, quoiqu'on sçache, qu'ils ne sont effroyables qu'en apparence & que la réalité n'y est point ? Dion nous en donne une bonne preuve dans le recit qu'il fait d'un festin qu'on peut appeller épouventable, que Domitien donna (*k*) aux Senateurs & Chevaliers

(*i*) Les jeunes gens d'Abdere, sçachant que Democrite s'etoit renfermé dans un Sepulchre, eloigné de la ville, pour vaquer à la Philosophie, s'habillerent en Esprits & Demons avec des robes noires & des masques hideux, ressemblans à des morts, l'environnerent, & danserent en rond autour de lui. La constance de ce Philosophe fut telle, dit Lucien, qu'il ne détourna point les yeux de son Livre.

(*k*) Dion raconte cette histoire dans la vie de l'Empereur Domitien. Après la victoire des Valaches, qui sont les Gethes anciens, Domitien, entre les témoignages de joye pour sa victoire, fit des festins à toutes sortes de gens, tant nobles que roturiers, & sur tout aux Senateurs & Chevaliers Romains, qu'il regala en cette maniere. Il fit dresser tout exprès une maison, peinte de noir dehors & dedans. Le pavé en étoit noir, le toict, la muraille, le plancher, les lambris. Dans la Salle du festin il y avoit plusieurs sieges vuides. Il les fit tous venir sans leur permettre d'être suivis d'aucun de leurs domestiques. Etant entrez, il les fait asseoir, & mettre auprès de chacun d'eux une petite colonne quarrée & relevée en forme de tombeau, sur laquelle étoit leur nom écrit. Au dessus de la colonne il y avoit une lampe

liers Romains. Je ne vous en ferai pas l'hiſtoire, puiſque vous pouvez l'apprendre par vous-même, en liſant cet Hiſtorien, ſi vous êtes curieux de la ſçavoir.

Noncrede garda alors quelque temps le ſilence, pour attendre quelque réponſe de Monſieur Ouſle. Mais il ſe trompoit fort dans cette attente; car le prétendu attentif auditeur dormit pendant tout le temps que ſon frere parla. Il s'éveilla enfin en ſurſaut; & ſur ce que Noncrede lui reprochoit ſon ſommeil, le bon-,, homme lui dit tranquillement; vous n'avez pas ſujet ,, de vous plaindre, Monſieur mon frere, puiſque je ,, vous ai tenu fidelement parole. Je vous ai promis, ,, que nous ſerions contens l'un de l'autre; vous le de-,, vez être de moi, puiſque je ne vous ai pas inter-,, rompu un moment; je le ſuis de vous, puiſque ,, vous m'avez ſi profondément & ſi agréablement en-,, dormi par vôtre beau diſcours, que je dormirois ,, encore, ſi vous aviez continué de parler. Le pauvre Noncrede fut d'autant plus mortifié de cette plaiſanterie, que, bien loin de s'y être attendu, il ne doutoit pas au contraire, que tout ce qu'il venoit de dire n'eût produit ſur l'eſprit de ſon frere, un effet tel qu'il le de-

lampe penduë, comme aux Sepulchres. Après venoient de jeunes pages tout nuds, noircis & barboüillez d'encre, reſſemblans aux Manes & Idoles, faiſant pluſieurs ſauts autour des Senateurs & Chevaliers; ce qui leur donnoit de grandes frayeurs. Après avoir ſauté, ils demeuroient aſſis à leurs pieds, pendant qu'on faiſoit toutes choſes requiſes aux obſeques des morts. Cela fait, on apportoit dans des plats noirs, des mets & entre mets noirs, qu'on préſentoit devant les conviez. Tous croyoient qu'on leur alloit couper la gorge. Il y avoit cependant un profond ſilence, & Domitien pour les entretenir, ne leur parloit que de meurtres, de carnages & de morts. Le feſtin fini, il les faiſoit conduire chez eux par des gens inconnus; & à peine étoient-ils arrivez qu'on les redemandoit de la part de l'Empereur. (nouvelle frayeur) mais c'étoit pour leur donner une colonne d'argent, ou quelque vaiſſelle du buffet qu'on avoit ſervi devant eux, & à chacun, un de ces Pages qui avoit fait le Diable; mais bien lavé & bien habillé.

mandoit. Il sortit sur le champ ; parce qu'il étoit si outré de chagrin & de colere, qu'il jugea à propos de ne pas rester plus long temps, de peur que l'émotion où il étoit, n'excitât en lui quelque emportement dont il n'auroit peut-être pas pû être le maître.

CHAPITRE XVI.

Où l'on parle des esprits foibles, ignorans, trop credules, esclaves de la prévention, & où l'on montre combien il est facile de les tromper.

AVant que de passer outre, & de continuer de raporter ce qui arriva dans la suite à M. Oufle, à propos des Spectres, des Phantômes, Revenans, & de tout ce qui avoit quelque air d'apparition, je vais employer ce Chapitre à traiter, mais succinctement, de ceux qui, comme lui, ont l'esprit foible, ou ignorant, ou esclave de la prévention, ou d'une trop facile credulité ; & à faire voir en même-temps avec quelle facilité ils succombent aux pieges qu'on leur tend, quand on a dessein de les séduire ; peut-être que ceux des Lecteurs, qui trouveront en ceci leur portrait, feront plus d'attention sur eux-mêmes, & se mettront plus en garde contre les artifices, qu'on mettra en usage pour les surprendre.

Un esprit foible est d'ordinaire craintif, peureux ; pour peu qu'on employe de violence, il succombe ; pour peu que l'on entreprenne sur lui, on le fait venir où l'on veut. Il ne sçait point resister, parce qu'il faut necessairement de la force, pour mettre en usage la resistance. C'est pour cela que ses premieres impressions sont si tenaces, & le domptent de telle sorte, que, comme il n'a pas assez de vigueur pour les effa-

cer, afin d'en recevoir de secondes, il ne peut rien croire, que ce qu'il a cru d'abord. Quand il est une fois vaincu, il ne se releve point il est vaincu pour toujours. Aussi avons-nous vû, & verrons-nous encore mieux dans la suite, que Monsieur Oufle ayant ajoûté foi dans ses premieres lectures, à tout ce qu'il avoit lù de ce que disent les livres, pour autoriser les superstitions, il étoit impossible de lui faire changer de sentiment; il n'avoit pas même le courage d'écouter ceux qui entreprenoient de lui en inspirer un autre. Nous voyons tous les jours des exemples d'une conduite conforme à la sienne; aussi sommes nous continuellement rebatus & assiegez de je ne sçaî combien d'histoires fausses, d'opinions ridicules, d'erreurs populaires, répanduës par le monde; parce que ces histoires, ces opinions, ces erreurs se sont d'abord emparées d'un grand nombre d'esprits foibles, qui, par une espece de contagion, les ont communiquées à d'autres; de sorte que tirant la force & l'étenduë de leur établissement, de la foiblesse & du grand nombre de ceux qui les reçoivent, à peine la verité trouve-t-elle quelque place, pour se faire connoître. Car rien n'est plus rare, qu'un esprit veritablement fort, qu'un esprit assez ferme, pour ne se pas laisser emporter par la multitude: pour être inébranlable contre les égards, contre les respects humains, contre la hardiesse & la petulance de ceux qui avancent des mensonges; & cela, parce qu'il faut, afin d'avoir cette fermeté, posseder assez de lumieres, pour sçavoir parfaitement distinguer ce qui est faux d'avec ce qui est veritable; & assez de constance, pour soutenir sans plier, le vrai contre le faux. C'est ce qu'on ne trouve point dans un esprit foible; & c'est la cause pour laquelle, on ne doît point compter sur ce qu'il pense, sur ce qu'il juge, sur ce qu'il décide. Tâchons toûjours, quand nous avons commerce avec quelqu'un, de connoître le caractere de son esprit; & si nous y reconnoissons cette foiblesse, dont je parle, ne nous rendons à ce

qu'il dit, qu'autant que l'évidence nous prouve, que nous avons ſujet de nous y rendre. C'eſt une précaution des plus judicieuſes, pour ne nous point mettre en danger d'expoſer les interêts de la verité; danger, auquel nous nous expoſerions, ſi nous ajoûtions facilement foy à ce que les eſprits foibles nous diſent. Pour bien connoître le vrai, il faut plus de connoiſſances, qu'ils n'en ont acquis, & plus d'attention, qu'ils ne ſont capables d'en donner.

Les eſprits ignorans ont encore une grande diſpoſition, pour recevoir les erreurs & les communiquer aux autres. On n'a pour cela, comme aux eſprits foibles, qu'à prendre les devans; à parler ferme; on n'a qu'à leur dire de grands mots qu'ils n'entendent point; à leur donner matiere d'admiration; à leur parler d'abord beaucoup & long-temps. Ils ſont alors ſi étourdis de ce qu'on leur dit, & ſi peu capables de penſer le contraire, parce que leurs connoiſſances ſont extrêmement limitées, que n'ayant rien à répondre pour reſiſter à ce qu'on leur ſuggere, ils donnent tête baiſſée dans ce qu'on oſe leur avancer, quelqu'extravagant qu'il ſoit, & s'en font même honneur; parce qu'ils ſe flattent de ne ſe rendre qu'avec connoiſſance de cauſe; cette connoiſſance n'eſt pourtant autre choſe, que le bruit qu'on a fait à leurs oreilles, & la peine qu'ils ont priſe de l'écouter. Ne voyons-nous pas tous les jours bien des femmes, & même des hommes (car rendons juſtice; il y a auſſi beaucoup d'eſprits ignorans parmi ceux-ci) ne voyons-nous pas, dis-je, tous les jours des hommes & des femmes qui ne ſont point mieux perſuadez des paroles d'un Predicateur, que quand il les a prononcées avec vehemence, qu'il a parlé fort haut, qu'il a fait de grands bruits, qu'il a déchiré ſon ſurplis, qu'il a donné avec ſes mains de grands coups ſur la chaire, & qu'il a montré un viſage enflammé de colere & tout couvert de ſueur? Ah! que cet homme-là prêche bien! s'écrient les ignorans; mais, s'il n'a fait autre choſe que du

bruit,

bruit, les sçavans disent seulement, qu'il a prêché bien fort.

Qu'il est encore difficile de faire connoître la verité aux esprits qui sont esclaves de la prévention, à moins qu'ils n'ayent d'abord heureusement été prévenus en sa faveur! En vain, s'ils s'en sont écartez, leur fait-on de judicieux raisonnemens, pour les porter à la reconnoître & à la suivre; ils ne veulent jamais recevoir pour vrai, que ce dont on leur a donné les premieres impressions. Nôtre Monsieur Oufle a commencé à ajoûter foy à je ne sçai combien de fables qu'il a reçûës comme des histoires très-veritables; le voilà prévenu pour ces fables; il ne croira rien de ce qu'on lui pourra dire, pour lui montrer son erreur. Son parti est pris; & sa prévention a plus de force, pour l'y soûtenir, que la raison, pour le lui faire abandonner. La prévention est toûjours obstinée, on ne gagne avec elle, qu'autant qu'on la flatte, & qu'on ne la contredit point.

Pour les esprits trop credules, il ne me reste pas grand'chose à en dire, après avoir parlé, comme je viens de faire, des esprits foibles, des esprits ignorans, & des esprits esclaves de la prévention. Ils sont, autant que ceux-ci, susceptibles d'erreurs, propres à être trompez, & capables de tromper les autres, si ceux-ci s'en rapportent à leurs sentimens.

Disons-donc, à la vûë de tant de foiblesse, d'ignorance, de prévention & de disposition à trop de credulité, que nous remarquons dans une infinité d'esprits, qu'il n'est pas étonnant de voir tant de faussetez s'introduire dans le monde, & tant de gens les recevoir pour veritez, & prendre si chaudement leur parti. Car, s'il y a bien des gens disposez à se laisser tromper, il n'y en a pas moins de disposez à les tromper en effet. Ceux ci n'ont qu'à vouloir; les moyens ne leur manqueront pas. Pour peu qu'ils veuillent en imaginer; pour peu qu'ils sçachent faire adroitement usage de certaines choses naturelles, mais dont les pro-

prietez sont inconnuës aux simples, ils arriveront facilement à leur fin ; ils feront paroître des prodiges, sans que cependant il y ait rien de prodigieux dans leurs démarches ; ils causeront de l'effroy & de l'admiration, sans que cependant il y ait rien d'effroyable ni d'admirable dans ce qu'ils auront fait. Mais heureusement pour eux, les gens à qui ils s'adressent, s'effrayent aisément & admirent volontiers, sans sçavoir pourquoi. Avec une pierre d'aiman, par exemple, ou avec d'autres pierres, ou avec du sucre, ou du cuivre, ou de l'argent vif, ou d'autres choses aussi naturelles, adroitement mises en usage, (*a*) on peut faire des

(*a*) Il y a des suborneurs du peuple, qui abusant de la credulité & simplicité des bonnes gens, se metent en grand credit par des tours de soupplesse qui en aparence ont quelque chose de surnaturel. Comme je passois par l'Ile en Flandre, je fus invité par un de mes amis à l'accompagner chez une vieille femme qui passoit pour une grande devineresse, & dont je découvris la fourberie. Cette vieille nous conduisit dans un petit Cabinet obscur, éclairé seulement d'une lampe, à la lueur de laquelle, on voyoit sur une table couverte d'une nappe, une espece de petite statuë ou poupée, assise sur un trepie, ayant le bras gauche étendu, tenant de la même main gauche une petite cordelette de soye fort deliee, au bout de laquelle pendoit une petite mouche de fer bien poli, & au-dessus il y avoit un verre de fougere, ensorte que la mouche pendoit dans le verre, environ la hauteur de deux doigts. Et le mystere de la vieille consistoit à commander à la Mandragore de faire frapper la mouche contre le verre, pour rendre témoignage de ce que l'on vouloit sçavoir. La vieille disoit, par exemple, je „ te commande Mandragore, au nom de celui à qui tu dois „ obeïr, que si Monsieur un tel doit être heureux dans le „ voyage qu'il va faire, tu fasses frapper la mouche trois fois „ contre le verre. Et en disant les dernieres paroles, elle approchoit sa main à une petite distance, empoignant un petit baton qui soûtenoit sa main, élevée à peuprès à la hauteur de la mouche suspenduë, qui ne manquoit pas de fraper les trois coups contre le Verre, quoique la vieille ne touchât en aucune façon, ni à la statuë, ni à la cordelette, ni à la mouche ; ce qui étonnoit ceux qui ne sçavoient pas la minauderie dont elle usoit ; & afin de duper les gens par la diver-

des manieres de merveilles qui passeront chez les simples pour des sortileges & des enchantemens. Combien de prodiges aux yeux des ignorans, la Gibeciere d'un joüeur de gobelets, n'enferme-t-elle pas? Brioché n'a-t-il pas été regardé comme un Magicien, punissable du plus rigoureux supplice chez un peuple qui ne pouvoit comprendre que les mouvemens de ses marionnettes fussent naturels? Que de Capitaines ont animé leurs soldats au combat par des prodiges apparens qu'ils

diversité de ses Oracles, elle défendoit à la Mandragore de faire fraper la mouche contre le verre, si telle chose devoit ou ne devoit pas arriver. Voici en quoi consistoit tout l'artifice de la vieille. La mouche de fer, qui étoit suspenduë dans le verre au bout de la cordelette de soye, étant fort legere & bien aimantée, quand la vieille vouloit qu'elle frapât contre le verre, elle mettoit à un de ses doigts une bague, dans laquelle étoit enchassé un assez gros morceau d'excellent aiman; de maniere que la vertu magnetique de la pierre mettoit en mouvement la mouche aimantée, & lui faisoit frapper autant de coups qu'elle vouloit contre le verre; & lors qu'elle vouloit que la mouche ne frapât point, elle ôtoit de son doigt la bague, sans qu'on s'en apperçût. Ceux qui étoient d'intelligence avec elle, & qui lui attiroient des pratiques, avoient soin de s'informer adroitement des affaires de ceux qu'ils lui amenoient; & ainsi on étoit facilement dupé. Le Solide Tresor du Petit Albert. p. 75. &c.

Si vous tenez une pierre d'aiman, bien armée, par dessous une table, vous ferez aller l'aiguille d'une boussolle, qui sera dessus, comme vous voudrez; ce qui sera trouvé fort étrange par plusieurs. M. l. v. 1. 322.

Un Cupidon de fer, au Temple de Diane à Ephese, étoit suspendu en l'air, sans être appuyé. Le Loyer. 61.

Cardan parle l. 7. *de subtil.* d'une pierre qu'avoit Albert le Grand, marquée naturellement d'un Serpent; avec cette vertu admirable, que si elle étoit mise en un lieu où les autres Serpens hantoient, elle les attiroit tous.

Si l'on met du succre tant-soit peu, le beurre en se peut coaguler. Bodin. 122.

Un peu de cuivre, jetté dans une fournaise de fer, empêche que la mine de fer puisse fondre, & la fait tourner entierement en cendres. id. ibid.

Pour faire sauter un poulet ou quelqu'autre chose dans un plat, que l'on prenne de l'argent vif avec de la poudre calamine,

qu'ils ont adroitement ménagez! (*b*) On a vû des gens qu'on appelle Ventriloques, qui, par je ne sçai quel moyen dont ils se servoient, pour parler du ventre, jettoient la terreur dans les esprits, comme s'ils avoient

mite, ensuite qu'on le mette dans une phiole de verre bien bouchée, enveloppée dans quelque chose de chaud, ou dans le corps d'un chapon, l'argent vif étant échauffé, il le fera sauter. Les Admir. Secr. d'Alb. le Grand p. 150.

Si on veut voir son nom imprimé, ou écrit sur les noyaux des pêches ou des amandes d'un pêcher ou d'un amandier, prenez un noyau d'une belle pêche, mettez-le en terre dans un temps propre à planter, & le laissez pendant six ou sept jours, jusqu'à ce qu'il soit à demi ouvert. Ensuite tirez-le bien doucement, sans rien gâter, & avec du sinabre, écrivez sur le noyau ce qu'il vous plaira, & quand il sera sec, vous le mettrez en terre, après l'avoir bien fermé & rejoint avec un filet fort fin & delié, sans lui faire autre chose pour le faire venir en arbre. On verra que le fruit qu'il portera, aura le même nom qu'on aura écrit sur le noyau. On peut faire la même experience d'une amande. Id. 172.

(*b*) Hestor de Boëce raconte dans ses Annales d'Ecosse, qu'un Roy Ecossois voyant que ses troupes ne vouloient point combattre contre les Pictes, suborna des gens habillez d'écailles reluisantes, ayant en main des bâtons de bois pourri, aussi luisants, qui les exciterent à combattre, comme s'ils avoient été des Anges; ce qui eut le succez qu'il souhaitoit.

Aristomene, Capitaine des Messeniens, averti que ceux de Lacedemone, ses ennemis, celebroient la fête de Castor & Pollux hors de la ville de Sparte, prend avec un des siens, les habits de ces Dieux jumaux, montez chacun sur un Cheval blanc, se presentent aux Lacedemoniens, les excitent à boire, les enyvrent; ensuite il pousse ses troupes & les défait. *Polyene l. 2. Stratagemat.*

Selon Dion *l. 25. Histor.* du temps de la guerre civile de Pompée & de Cesar, un Capitaine du parti de Pompée, nommé Octavius, assiegea Salonne en Dalmatie, par mer & par terre. En cette ville étoit Gabinius du party de Cesar, qui s'y étoit enfermé pour y tenir ferme. Les habitans ennuyez du siege, font un complot avec les femmes de la ville, de faire la nuit une sortie sur les ennemis. Les hommes étoient bien armez, & les femmes étoient échevelées, portoient de longues cappes noires, qui les couvroient depuis

avoient entendu une voix (*c*) qui venoit du Ciel ou des Enfers, & en obtenoient ensuite ce qu'ils vouloient. D'autres gens ont encore bien fait leurs affaires par la voix des Sarbacanes. (*d*) J'aurois un grand détail à donner,

depuis la tête jusqu'aux pieds, elles portoient aussi des torches ardentes en la main; de sorte qu'avec cet appareil, elles étoient si hideuses, qu'elles ressembloient à des furies. Les ennemis croyant que c'étoit des diables en furent si épouventez, qu'ils prirent la fuite & furent défaits.

Le Capitaine Pericles, se défiant de l'issuë d'une betaille, pour rassurer les siens, fit entrer un homme dans un bois consacré à Pluton. Cet homme, dit Frontin *l.* 1 *Stratagemat cap.* 11. étoit haut, chaussé de grands & longs brodequins, ayant la perruque longue, vêtu de pourpre, & assis en un char, traîné de quatre Chevaux blancs; il appelle Pericles par son nom, & lui commande de combattre, l'assurant que les Dieux donneroient la victoire aux Atheniens. Cette voix fut oüie des ennemis, comme venant de Pluton; & ils en eurent telle peur, qu'ils s'enfuirent, sans combattre.

Epaminondas, Capitaine des Thebains, entre dans le Temple de la ville de Thebes, change le Bouclier qui étoit aux pieds de l'idole, & le lui met en main, comme si Pallas eut voulu combattre; ce qui les enhardit de telle sorte, qu'ils vainquirent. Le Loyer. P. 74.

(*c*) Un Marchand de Lion étant un jour à la Campagne avec un valet, il entendit une voix qui lui ordonnoit de la part de Dieu, de donner une partie de ses biens aux pauvres, & de récompenser son serviteur. C'étoit ce valet qui sçavoit faire sortir de son ventre une voix qui sembloit venir de fort-loin. Id. 162. A propos de Ventriloques, on a fait cette remarque. Photius, Patriarche de Constantinople, écrit de cette maniere à Theodatus Spatharus Candidatus: Les „ Chrétiens & Theologiens ont appellé le malin esprit, „ parlant dans le ventre d'une personne, *Engastrimythe*, „ Ventriloque, ou parlant du ventre. Il merite bien d'a„ voir l'ordure pour logis. Plusieurs Grecs le surnomment *Enteromante*, les autres *Engastrimante*, devin par les boyaux. Medit. Histor. de Camerarius. t. 3. l. 2. c. 11.

(*d*) Un valet, par le moyen d'une Sarbacane, engagea une veuve d'Angers à l'épouser, en le lui conseillant de la part de son mary défunct. Le Loyer. p. 164.

Le Pape Boniface VIII. du nom, fit percer la muraille qui

donner, si je voulois rapporter ici toutes les sortes de tromperies, dont on s'est servi pour seduire les simples & les ignorans. Les uns imposent au public, par des têtes qui paroissent parler & répondre aux questions qu'on leur fait. (*e*) Les autres instruisent dans une cage des oyseaux, pour ensuite les annoncer par tout comme des hommes divins, après leur avoir donné la liberté. (*f*) Celui-cy, sous une trompeuse apparence, séduit

qui répondoit au lit du Pape Celestin, & lui fit dire par une longue Sarbacane, de quitter la papauté, s'il vouloit être sauvé; ce que fit Celestin.

(*e*) Tromperie faite avec une tête de saint Jean. Quelques imposteurs avoient disposé une table quarrée, soutenuë de cinq colonnes, une à chaque coin, & une dans le milieu; celle du milieu étoit un gros tuyeau de carton épais, peint en bois; la table étoit percée à l'opposite de ce tuyau, & un bassin de cuivre aussi percé, étoit mis sur le trou de la table, & dans ce bassin étoit une tête de saint Jean, de gros carton peinte au naturel, qui étoit creuse, ayant la bouche ouverte; il y avoit un porte-voix qui passoit à travers le plancher de la chambre, qui étoit au-dessous du cabinet, où tout cet attirail étoit dressé, & ce porte-voix aboutissoit au cou de cette tête, de maniere qu'une personne parlant par l'organe de ce porte-voix de la chambre d'en bas, se faisoit entendre distinctement dans le cabinet par la bouche de la tête de saint Jean. Ainsi le prétendu devin, affectant de faire quelque ceremonie superstitieuse, pour infatuer ceux qui venoient consulter cette tête, il la conjuroit au nom de saint Jean de répondre sur ce que l'on vouloit sçavoir, & proposoit la difficulté, d'une voix assez haute, pour être entendu de la chambre de dessous, par la personne qui devoit faire la réponse par le porte-voix, étant instruit, à peu-près de ce qu'il devoit dire. Le Solide Tresor du Petit Albert. 77.

(*f*) Hannon, Carthaginois & Psaphon nourrissoient des oiseaux en cage, ausquels ils apprennoient à dire que Hannon & Psaphon étoient Dieux, puis leur donnoient la liberté. Loyer. p. 175. 71. Un autre fourbe réüssit mal dans un artifice à peu-près semblable. Un imposteur à Rome, voyant un grand peuple assemblé dans le champ de Mars, monta sur un arbre de figuier sauvage & y harangua le peuple, en disant, que la fin du monde arriveroit, quand il descendroit de l'arbre, & qu'il se changeroit en Cigogne. Etant descendu & se trouvant au milieu de cette assemblée, il

séduit une fille, & en joüit. (*g*) Celui-là fait disparoître la bosse d'un homme, par un mouvement de main, & c'est parce que c'étoit une bosse artificielle qu'il avoit lui-même preparée. (*h*) Combien n'a-t-on pas vû de machines (*i*) surprenantes qui paroissoient être

il laissa aller une Cigogne; mais si mal-adroitement, que sa fourberie étant découverte, on le mena à l'Empereur Antonin le Philosophe, qui lui pardonna. Jules Capitolin, vie d'Antonin.

(*g*) L'Orateur Eschines, contemporain de Demosthenes, écrit, *Epist.* 20. qu'un nommé Cimon, de la ville d'Athenes, ravit une fille de Troye, qui suivant la coûtume du païs, étoit allée le jour de ses nopces, se baigner dans le fleuve de Scamandre, & lui offrir son pucelage. Cet enlevement se fit en cette maniere. Ce Cimon se cacha derriere un buisson, la tête couronnée de roseaux; & après que la fille en se baignant eut prononcé ces mots solemnels, *reçoi Scamandre, mon pucelage*, il sortit du buisson, dit à la fille, qui se nommoit Callirhée, qu'il étoit Scamandre, & en joüit. Dans la suite cette fille, qui l'avoit crû veritablement le Dieu du fleuve, le voyant un jour par hazard dans la ruë, le montra à sa nourrice, lui disant; voilà Scamandre, à qui j'ai donné mon pucelage. La nourrice s'écrie à ces mots contre le fourbe; & celui-ci voyant qu'il ne faisoit pas bon là pour lui, s'embarqua sur le champ, & se retira.

(*h*) Un Magicien rabattoit une bosse, en passant la main dessus. La bosse étoit une vessie enflée. Le Monde Ench. t. 4. p. 79. Apulée dans son Ane d'or, dit qu'il crut avoir tué trois hommes; mais que c'étoit trois peaux de boucs, que l'Enchanteresse Pampila avoit fait paroître sous la figure de trois hommes.

(*i*) Hieron bâtit une maisonnette, de laquelle les portes se pouvoient ouvrir en allumant du feu, & se fermer en l'éteignant. Le Loyer. 57.

La Statuë de Slatababa, ou vieille d'or, érigée és confins hyperborées en la Tartarie septentrionale, dont parle le Baron d'Herbestein Allemand, *de rebus Moscoviticis*, tient un enfant en son giron, & est d'une grandeur & grosseur énorme; & l'on voit autour d'elle plusieurs trompettes & autres instrumens qui s'entonnent pas les vents, & font un bruit continuel qu'on entend de fort loin.

On pensenta à l'Empereur Charles-quint une Aigle, qui vola quelque temps en l'air. Le Loyer. 58.

être des effets de magie à ceux qui n'avoient pas aſſez d'habileté, pour en découvrir l'artifice ! que de bêtes [illegible] ont

La Colombe d'Architas, Philoſophe Pythagoricien, voloit comme ſi elle eût été vivante. Id. 56.

Liutprand dit *l. 6. rerum in Europ. geſtar.* qu'à Conſtantinople, joignant le Palais Imperial, il y avoit un lieu de plaiſance nommé Magnaure, où l'on voyoit une ſalle belle & magnifique ; & ce fut là que l'Empereur Conſtantin reçût Liutprand, comme Ambaſſadeur, en cette maniere. L'Empereur étoit aſſis ſur un trône aſſez ſpacieux, aux côtez duquel étoient deux Lions de bronze doré. Devant le Trône il y avoit une arbre auſſi de bronze doré, dont les branches étoient couvertes d'oiſeaux de même métail. Quand je commençai, dit Liutprand, à m'approcher du Trone, les oiſeaux de l'arbre chanterent, les Lions rugirent. Ce qui m'étonna le plus, fut que m'étant proſterné à genoux, & m'inclinant fort bas, pour faire une profonde reverence à l'Empereur, je vis en un moment, qu'il n'étoit plus où je l'avois laiſſé, & que ſon trône s'étoit élevé juſqu'au plancher de la ſalle.

Le tombeau de marbre d'Heleine, Reine des Adiabenites ou de Botan, qui ſe voyoit à Jeruſalem, ne ſe pouvoit ouvrir & fermer qu'à certains jours de l'année. Que ſi en un autre temps, dit Pauſanias *in arcadicis*, on eſſayoit de l'ouvrir, on eût plutôt tout rompu.

Anthemius, Architecte & Ingenieur de l'Empereur Juſtinien, dont Agathias fait mention en ſon Hiſtoire l. 4. ayant perdu un procez contre un de ſes voiſins, nommé Zenon, pour ſe venger de lui, diſpoſe un jour dans quelques endroits de ſa maiſon, pluſieurs grandes chaudieres plaines d'eau, qu'il bouche fort exactement par deſſus ; & par des trous, par leſquels l'eau bouillante devoit s'évaporer, il met de longs tuyaux de cuir bouilli, larges à l'endroit qu'ils étoient couſus & attachez aux couvercles, & allant petit-à-petit, en étreciſſant par le haut en forme de trompettes. Le plus étroit de ces tuyaux repondoit aux poutres & ſoliveaux du plancher de la chambre où étoient les chaudieres. Il y met le feu deſſous, & comme l'eau des chaudieres boüilloit à gros boüillons, les vapeurs épaiſſes & la fumée montoient en haut par les tuyaux, & ne pouvant avoir leur iſſuë libre, parceque les tuyaux étoient étroits par le bout, faiſoient branler les poutres & ſoliveaux, non ſeulement de la chambre, mais de toute la maiſon d'Anthemius & celle de ſon voiſin Zenon, qui penſoit que c'étoit un tremblement de terre,

de

ont passé pour être Sorcieres, parce qu'elles étoient ad-
[illegible] mira-

de sorte qu'il l'abandonna, dans la crainte d'y perir.

Un Orphevre de Paris fit une galere d'argent, qui se mouvoit d'elle-même sur une table, les forçats ramant dedans. Quand elle étoit au bout de la table, elle tournoit court de l'autre côté; ce qu'elle faisoit cinq ou six fois. Le Loyer. p. 58.

Dans le beau lieu de plaisance de Tivoli auprès de Rome, se voyoient grand nombre d'ouvrages Hydrauliques, que tout le monde admiroit. On entendoit des orgues qui sonnoient d'elles-mêmes; une infinité d'oiseaux artificiels, qui chantoient; une choüette qui tantôt se montroit, tantôt détournoit sa tête; quand elle se montroit, les oiseaux se taisoient & disparoissoient; & quand elle ne paroissoit plus, ils recommençoient leurs chants. On y voyoit aussi Hercule, tirant des fleches contre un dragon, entortillé autour d'un arbre, & le dragon siffloit. Une figure d'homme sonnoit de la trompette. Id. 59.

Nabis, Tyran de Lacedemone, avoit une machine surprenante. Cette machine étoit la figure d'une femme parée de riches habits, qui se mouvoit d'elle-même. Nabis l'avoit fait faire à la ressemblance de sa femme Apega, selon Polybe. Quand il avoit besoin d'argent, il faisoit venir les plus riches de Sparte dans son Palais, & leur apportoit plusieurs raisons pour les engager à lui en donner; s'ils refusoient de
„ lui accorder ce qu'il demandoit, il leur disoit; apparem-
„ ment, c'est que je vous deduis de si mauvaise grace les
„ nécessitez où je suis de vôtre secours, que je ne puis rien
„ gagner sur vous; mais j'espere, que vous ne refuserés pas
„ de même une belle dame qui vous en priera. Il alloit ensuite à la figure qui étoit assise sur une chaise, l'appellant sa femme, puis la levoit, en la prenant par la main, peu-à-peu l'approchoit de ceux qu'il avoit fait venir, & les faisoit embrasser par la Statuë, qui ayant au dedans de ses mammelles, bras, coudes & mains, des pointes de fer, cachées fort artificiellement, lâchoit toutes ces pointes en embrassant ces hommes, & leur faisoit souffrir de si grandes douleurs, qu'ils étoient contraints d'accorder ce que le Tyran leur demandoit. Id. 58.

La Statuë de Memnon, qui se voyoit en Egypte, saluoit tous les matins l'aube du jour, par un son, dit Pausanias *in atticis*. Calistrate ajoûte, qu'elle resonnoit deux fois le jour; sçavoir, au soleil levant, d'un son plein d'allegresse, & au soleil couchant, d'un son plaintif. Le Roy Cambyse étant en Egypte, commanda que cette Statuë fût fenduë par la moi-

mirablement bien instruites! (*k*) & que de gens, qui, parce qu'ils étoient extrêmement souples & agiles, ont

moitié; cependant on ne put découvrir l'artifice. Le Loyer dit p. 57. avoir lû dans quelques vieux commentaires, qu'avant que d'être fenduë, elle saluoit le soleil, en l'appellant Roy Soleil; & qu'après qu'elle fut fenduë, elle ne le salua plus que par le nom du Soleil.

(*k*) On regardoit comme un Sorcier un Elephant à cause qu'il cherchoit par ordre de son maitre, une chose qu'il faisoit semblant de croire qu'on lui avoit volée, & que parmi une foule de monde, cet animal la trouvoit dans la poche de celui qui l'avoit. Le maître ou quelqu'un des siens, met furtivement cette chose dans la poche d'un autre, puis, par un signe, auquel il a accoûtumé l'Elephant, la lui fait découvrir. Le Monde Ench. 4. 79.

Un Imposteur nommé Alexandre, qui vivoit du temps de l'Empereur Adrien, se servoit d'un serpent de Macedoine, aisé à apprivoiser, qu'il disoit être le Dieu Esculape, & par son moyen fit parfaitement bien ses affaires; de sorte qu'après sa mort, on lui fit des sacrifices. Le Loyer. 71.

Tite-Live, Valere-Maxime, Plutarque, Appian, Alexandrin disent que le Capitaine Sertorius ne pouvant plus retenir les Portugais dans son obéissance, se servit d'une Biche qu'il disoit lui être venuë de Diane, & que cet animal lui reveloit tout.

A demie lieuë du Caire, dans une grande Bourgade, se trouva un Bâteleur qui avoit un Ane merveilleusement instruit. Il le faisoit danser, & ensuite il lui disoit que le grand Souldan vouloit faire un grand bâtiment, & qu'il avoit résolu d'employer tous les Anes du Caire, pour porter la chaux, le mortier & la pierre. A l'heure même, l'Ane se laissoit tomber par terre, sur le ventre, roidissoit les jambes, & fermoit les yeux, comme s'il eût été mort. Cependant le Bâteleur se plaignoit de la mort de son Ane, & prioit les assistans de lui donner quelque argent pour en acheter un autre. Après avoir recuëilli quelques pieces de monnoye, „ Ah! disoit-il, il n'est pas mort, mais il a fait semblant de l'ê- „ tre, parce qu'il sçait que je n'ai pas le moien de le nourrir. Leve toi, ajoûtoit-il. Il n'en faisoit rien, quelques coups qu'on lui donnât; ce que voyant son maitre, il parloit ainsi à la „ compagnie. Je vous donne avis, Messieurs, que le Soul- „ dan a fait crier à son de trompe, que le peuple eût à se „ trouver demain hors la ville du Caire, pour y voir les plus „ belles magnificences du monde. Il veut que les plus bel- „ les

ont eû la même reputation, (*l*) que ces bêtes qui montroient tant de sçavoir faire! On a vû un Prince qui imaginoit l'apparition d'une Déesse, pour avoir un prétexte de demander aux femmes, & d'obtenir leurs bagues & joyaux. (*m*)

Il resulte de tout ceci, que les gens idiots, simples, foibles, ignorans, esclaves de la prévention, trop credules, sont très-souvent dupez par d'autres gens, subtils, adroits, fourbes, artificieux, habiles, ou hypocrites.

Je finirois ici volontiers ce Chapitre, si le mot d'hypocrite ne me retenoit, pour y faire une petite addition. J'ai de la peine à m'empêcher de dire ce que je pense à cet égard sur les hypocrites, & sur ce que l'experience m'en a appris. Oüi, je le dis, je l'assûre, je le proteste; les hypocrites ont plus d'habileté

„ les Dames & Demoiselles montent sur les Anes. A ces paroles, l'Ane se levoit, dressant la tête & les oreilles en signe de joye. „ Il est bien vrai, disoit encore le Bâteleur, que le „ Capitaine de mon quartier m'a prié de lui prêter mon Ane „ pour sa femme, qui est une vieille roupieuse, édentée & „ laide. L'Ane baissoit aussi-tôt les oreilles & commençoit à clocher, comme s'il eût été boiteux & estropié; & le Maître lui disoit alors, „ quoy! tu aimes donc les belles & jeunes „ femmes? l'Ane inclinant la tête, sembloit vouloir dire qu'oüi. „ Or sus, poursuivoit le Bâteleur; il y a ici plusieurs bel- „ les & jeunes femmes; montre-moi celle qui te plairoit le „ plus. Lors l'Ane se méloit parmi le peuple, prenoit entre les femmes, celle qui étoit la plus belle, la plus apparente & la mieux habillée, & la touchoit de la tête. Jean Leon Africain.

(*l*) Un homme faisoit percer de coups d'épée, un panier, dans lequel il s'étoit mis, & par son agileté & sa souplesse, évitoit si bien les coups, qu'il en sortoit sans blessure. Le Monde Ench. 4. 75.

(*m*) Le vieux Denys, Tyran de Sicile, pour tirer de l'argent de ceux de Syracuse, leur fit accroire, dit Aristote *l.* 2. *œconomicor.* que la Déesse Cerès luy étoit apparuë, & lui avoit ordonné de dire aux femmes Syracusaines, qu'elles apportassent dans son Temple, tous leurs joyaux & toutes leurs dorures. Elles obéïrent, & lui ensuite prit tout, disant, que c'étoit la Déesse qui le lui prêtoit.

pour imaginer des fourberies & pour les faire réüſſir, que les autres fourbes les plus intriguans qui ne mettent pas l'hypocriſie en uſage. Un fameux devot qui a eû l'adreſſe de prévenir les eſprits en faveur de tout ce qu'il dit, fait plus de chemin ſur eux en un jour, que les plus artificieux qui ne ſe ſerviroient pas de l'apparence de la devotion, n'en pourroient faire en un an. Un hypocrite eſtimé, éçouté, imperieux, tourne comme il veut, ceux qui l'eſtiment, qui l'écoutent, qui ſe ſoumettent à ſon empire. Il leur fait croire tout ce qu'il veut. S'ils reſiſtent, il n'a qu'à faire venir à ſon ſecours des revelations, des apparitions. Les bonnes femmes (& les bons-hommes auſſi; car il n'y en a que trop qu'on peut appeller bons, en comparaiſon des mauvais auſquels ils ſe confient aveuglément,) gobent ſans réflexion, tout ce que ces trompeurs leur diſent; parce que, par les minauderies de pieté les plus étudiées, ils les ſéduiſent de telle ſorte, qu'il ne leur eſt pas poſſible de penetrer leur interieur, pour connoître combien ils ſont ſcelerats. Je n'ai vû que trop d'exemples de ce que je dis; & je ſuis ſi penetré d'indignation contre ces fourbes, qui font uſage de vertus apparentes, pour mieux commettre des crimes réels, que je ferois un livre entier de ce ſeul Chapitre, ſi je rapportois tout ce qui me vient dans l'eſprit là-deſſus. Mais comme je reconnois de bonne foy, qu'il ne s'agit pas dans l'Hiſtoire que je donne, de faire celle des fourberies des hypocrites, je rentre dans mon deſſein, qui demande que je continuë de faire paroître Monſieur Ouſle ſur la Sçene.

CHAPITRE XVII.

Adresses, intrigues & fourberies de Ruzine & de Mornand, pour se divertir & pour profiter de la facilité de Monsieur Oufle à croire tout ce qu'on lui dit des Spectres, Phantômes, Revenans, & generalement de toutes les sortes d'apparations.

LE Lecteur se ressouviendra, s'il lui plaît, que j'ai dit dans le douziéme Chapitre, que Mornand étoit témoin de la conversation qui se faisoit entre Monsieur Oufle & son frere Noncrede, sur les Spectres, les Phantômes & autres apparitions, & que cet adroit valet se promettoit alors de faire usage de ce qu'il venoit d'entendre; ce que je ferai voir dans la suite. C'est cet usage dont j'ai promis de parler, qui fera la matiere de ce Chapitre.

Comme on ne peut pas être plus prévenu en faveur de toutes sortes de superstitions, que l'étoit Monsieur Oufle, rien n'étoit plus facile, que de lui en faire accroire à cet égard. Mornand, dont le caractere d'esprit étoit des plus rusez, qui connoissoit parfaitement le foible de son maître, & qui venoit tout fraîchement d'être instruit de sa grande disposition à être la dupe de tout ce qu'on appelle Revenans, en imagina de plusieurs sortes; les unes, pour en tirer quelque profit; les autres, pour s'en faire un divertissement. Il commença par dire à son maître, qu'il revenoit des Esprits dans sa chambre, qui y faisoient des bruits & des ravages épouvantables. Il lui protesta même qu'il en avoit poursuivi un, l'épée à la main, jusqu'au grenier, & que lorsqu'il étoit prêt à le percer, il étoit sorti par la fenêtre, changé en oiseau. Un autre lui avoit donné deux grands soufflets avec une main si froide; que, pen-

dant plus de trois heures il s'imaginoit avoir une glace sur le visage. Ayant cassé par étourderie, une porcelaine de conséquence que son maître estimoit, parce qu'elle étoit des plus parfaites, & qu'elle lui avoit coûté beaucoup d'argent, il lui fit accroire que c'étoit un de ces malicieux Lutins qui avoit causé ce dommage. Et sur ce qu'un jour il ne s'étoit pas acquité d'une commission dont on l'avoit chargé, parce qu'il s'étoit levé fort tard, il assura qu'il n'avoit point dormi pendant la nuit, à cause qu'on lui tiroit continuellement sa couverture, à mesure qu'il la tiroit pour se recouvrir: de sorte que cet importun manege ayant duré jusqu'au commencement du jour, il n'avoit commencé à dormir que quand le Soleil s'étoit levé. Comme il y avoit long-temps qu'il souhaitoit une autre chambre, que celle qu'il habitoit, par des raisons de délicatesse qui ne convenoient point du tout à sa profession, il appella à son secours des recits de ces prétendus Revenans, & obtint ainsi facilement la permission de changer de demeure: car le bon-homme ne doutoit d'aucune de ces ridicules & impertinentes histoires. Il croyoit même, pour aider à se tromper, avoir entendu de certains bruits extraordinaires dans le temps que ce rusé valet assuroit qu'elles étoient arrivées. Celui-ci eut encore l'impudence de lui dire, qu'une nuit s'étant reveillé en sursaut, par un effroyable rêve qu'il venoit de faire, où il s'imaginoit que le feu étoit à la maison, & qu'on l'alloit égorger, la peur que lui donna cet effroy, causa en lui des battemens de cœur si violens, qu'ils paroissoient en dehors: que ces battemens durerent plus d'une demie heure: qu'alors il vit dans sa chambre un si grand nombre de petites figures differentes & étranges, qu'il en étoit obsédé de tous côtez: qu'il s'avisa d'ouvrir ses fenêtres pour prendre l'air: qu'à peine furent-elles ouvertes, que toutes ces figures sortirent, paroissant comme autant de petits Spectres; qu'il les suivit quelque temps de vûë, & qu'enfin elles disparurent à ses yeux. Monsieur Oufle

ouvroit de toutes ses forces les oreilles, pour ne pas perdre un mot de ce recit, tant il y trouvoit dequoi appuyer l'extravagance de ces imaginations. „ Ne t'étonne „ point du tout de ce prodige, mon cher Mornand, „ lui dit-il; ces Phantômes n'étoient que des productions de ce grand nombre de battemens de cœur que „ la peur de ton songe t'avoit causez. Autant de fois „ que tu respirois, autant d'ames sortoient de tes poul-„ mons. Mornand qui le voyoit venu justement où il l'attendoit (car il avoit fait ce conte exprès, pour le confirmer dans l'opinion où il étoit, qu'un homme produit autant d'ames errantes & vagabondes, que son cœur bat de fois, comme il avoit marqué dans sa tirade en être persuadé,) lui répondit, qu'il ne doutoit point que cela ne fût; „ car, ajoûta-t-il, je me ressou-„ viens à present, qu'autant de fois que quelque peur „ ou quelque joye m'augmente ces battemens, pen-„ dant que je suis renfermé dans quelque lieu étroit, „ je vois ou j'entends toûjours quelque chose que je „ n'ai pas accoûtumé de voir ni d'entendre. Je sens „ même quelques petits chatoüillemens sur les mains „ & sur le visage. Sans doute, que ce sont de ces „ ames dont vous me parlez, que viennent ces bruits „ & ces mouvemens. Mais, Monsieur, ajoûta-t-il, „ avec une simplicité & une credulité affectée; comme „ je fus long-temps sans ouvrir mes fenêtres, appa-„ remment j'aspirai plusieurs de ces ames que j'avois „ produites. Ce qui me le fait croire, c'est que je res-„ sens en moi de certains tremoussemens, de certaines „ agitations, que je ne puis m'empêcher d'attribuer à „ ces ames. Certainement ce sont elles qui m'agitent, „ & qui me troublent ainsi. Il s'agit donc à present „ de les faire sortir; car l'état où je me trouve, m'in-„ quiéte fort; parce que j'en crains de fâcheuses con-„ sequences. Que me conseillez-vous de faire, Mon-„ sieur, pour me délivrer de ces importunes hôtesses? La question étoit très-embarrassante pour Monsieur Ousle; & assurement je croi, que pour y bien répon-

dre, de plus habiles que lui, n'auroient pas été moins embarrassez. Cependant comme il ne voulut pas demeurer court sur un sujet qui étoit tant de son goût, il s'efforça d'en sortir à son honneur. Pour s'en tirer, il crut donc ne pouvoir point lui donner de meilleur conseil, que de lui ordonner d'aller boire beaucoup de vin, afin de se procurer un long & profond sommeil ; & de laisser ses fenêtres ouvertes pendant qu'il dormiroit, l'assurant que ses respirations seroient autant de vehicules, pour faire sortir ces *amelettes*, & les pousser hors de son corps & de sa chambre. La demande & la réponse s'accordoient, comme on voit parfaitement bien, car elles étoient aussi impertinentes l'une que l'autre. Le matois parut reconnoître cet expedient pour le plus convenable qu'on pouvoit imaginer. En effet il lui convenoit fort, puisque, pour le mettre en pratique ; il obtint de son maître trois bouteilles du plus excellent vin de sa cave, & toute la journée pour ne faire autre chose que boire & dormir. Pendant qu'il étoit plongé dans le sommeil, le bon-homme alloit de temps en temps dans sa chambre, pour y voir sortir quelques-unes de ces petites ames, de l'estomach vineux de cet heureux valet. Il prenoit pour ces ames, tous les atomes qui paroissoient aux rayons du Soleil, & les chassoit charitablement dehors avec son chapeau.

J'avouë de bonne foy, que ce n'est qu'avec beaucoup de peine, que je fais le recit d'une telle extravagance ; mais enfin, comme les loix de l'histoire demandent que je dise naturellement & sans fard ce que je sçai, il me semble que je ne dois pas taire une telle circonstance, quelque ridicule qu'elle soit, puisque même elle contribuë à prouver le caractere que j'ai dabord donné de Monsieur Oufle, quand j'ai déclaré qu'il s'étoit tellement abandonné à toutes sortes de visions & de superstitions, qu'on pouvoit à cet égard lui donner telles impressions qu'on vouloit, pourvû qu'elles s'accommodassent avec sa folle prévention.

tion. De plus, ce recit pourra peut-être produire quelque utilité, en disposant ceux qui se sentent portez aux superstitions, à les avoir en horreur, quand ils verront par l'exemple de notre malheureux visionnaire, à quelles folies elles peuvent réduire, quand on s'en laisse prévenir. Quelques-uns s'imagineront peut-être, que ce n'est qu'un conte fait à plaisir. Pour ne point avoir cet imagination, je les prie seulement d'examiner la conduite des superstitieux, des gens qui croyent legerement tout ce qu'on leur dit de surprenant & d'extraordinaire, qui gobbent sottement, comme autant de veritez incontestables, je ne sçai combien de fables qu'on trouve dans de certains livres, faits pour abuser de la credulité des foibles, & je me flatte que l'histoire que je viens de rapporter, ne leur paroîtra pas impossible.

Voila donc Monsieur Oufle entierement persuadé, que Mornand ne doute point qu'il ne revienne des Esprits, & que ce même Mornand le croit d'autant plus volontiers, qu'il assure en être tourmenté en plusieurs differentes manieres. Celui-ci n'a à present qu'à tabler sur la credulité de son maître, pour le duper & pour s'en divertir. C'est aussi à quoi il ne manquera pas, comme nous l'allons voir.

De tout ce que dit Monsieur Oufle dans cette longue Tirade qne j'ai rapportée, ce qui fit le plus d'impression sur son valet, c'est quand il entendit prononcer cette admirable opinion; „qu'en Guinée, on ne „cherche point parmi les vivans, les voleurs des cho- „ses qui ont été dérobées, parce qu'on n'en accuse „point d'autres que les ames des défunts. Il jugea alors que son maître tenant pour constant, que les ames pouvoient venir ici faire des vols & des brigandages, il n'y auroit pas grande difficulté à les rendre criminelles, & responsables des larcins qu'on lui feroit. On va, sans doute, croire qu'il prit résolution de voler son maître, & ainsi on ne manquera pas de conclure, que c'étoit un fripon, digne des plus rigoureux

châtimens que la justice exerce contre les voleurs domestiques. Il est vrai que la sotte opinion de son maître l'induisit en tentation de le voler ; mais le vol qu'il projetta de faire, ne lui parut pas si criminel, qu'il ne s'imaginât avoir une ressource pour le pallier & le rendre moins odieux. Je m'explique. Voici donc comment ce hardi projet fut entrepris, conduit & executé.

Quand dans le premier Chapitre de cette Histoire, j'ai parlé de Ruzine, fille cadette de Monsieur Oufle, ,, j'ai fait remarquer, qu'elle s'accommodoit comme ,, Camelle, sa sœur aînée, au goût de son pere & de ,, sa mere ; mais que, ce que celle-ci faisoit avec simplicité, celle-là le faisoit par artifice ; que c'étoit une ,, *fine mouche*, qui alloit toûjours à ses fins, & qu'on ,, peut dire, qu'elle joüoit en quelque maniere toute ,, sa famille. Et ainsi Ruzine & Mornand étoient, à peu-près, du même carractere, c'est-à-dire, rusez, adroits & artificieux. Aussi s'accommodoient-ils parfaitement ensemble. Ils se faisoient une confidence reciproque de toutes leurs intrigues ; l'un n'entreprenoit rien, sans avoir consulté l'autre, & tous deux s'entr'aidoient pour faire réüssir leurs desseins. Mornand ne manqua pas d'apprendre à Ruzine le détail de la grande conference dont j'ai parlé, & ce qui s'étoit passé entre lui & Monsieur Oufle, au sujet des ames produites par les battemens de cœur. Il n'oublia pas aussi de lui faire faire une serieuse attention sur la persuasion où étoit le bon-homme, que les morts viennent ici dérober les vivans. Ils prirent donc entr'eux résolution de faire en sorte que cette bizarre persuasion leur fût de quelque utilité. Ruzine, comme la plupart des enfans, ne se faisoit aucun scrupule de tromper son pere, pour son propre profit, se persuadant, que ce qui appartient à l'un, appartient aussi à l'autre ; & Mornand, comme un valet, dont la morale étoit fort relâchée, quand il s'agissoit d'accommoder ses affaires aux dépens de celles de son maître, ne se faisoit aussi

aucun scrupule d'entrer pour sa part dans la tromperie qu'on agitoit ; parce que par un raisonnement fondé sur de tres-mauvais principes, il voulut bien conclure, qu'on n'étoit point voleur d'un pere, lorsqu'on étoit complice avec un de ses enfans.

Dans le temps donc qu'ils déliberoient de quelle maniere ils pratiqueroient de si belles maximes, Monsieur Oufle reçut un remboursement d'argent fort considerable ; les mémoires qu'on m'a donnez sur ce remboursement, ont entr'eux quelque difference. Il y en a un qui le fait consister en vingt-mille écus ; un autre veut qu'il ne fut que de cinquante-mille francs, & un troisiéme le réduit à quarante. Quoiqu'il en soit, tous trois conviennent, qu'entre les especes qui composoient ce remboursement, il y avoit un sac de mille Loüis, renfermé dans le tiroir d'un Bureau. Ruzine avoit vû recevoir cette somme, & placer ce charmant sac dans ce tiroir ; & le reste dans un coffre fort. Ce fut donc contre ce sac qu'ils tendirent leurs batteries, qu'ils resolurent de mettre en usage les Spectres & les Phantômes pour l'enlever impunément ; & que, pour réüssir dans ce projet, sans crainte d'être le moins du monde soupçonnez d'avoir fait ce hardy coup, ils concerterent ensemble de conduire si bien toutes leurs démarches, qu'elles prouvassent invinciblement à M. Oufle, que c'étoit l'ame de quelque défunt qui avoit commis ce larcin.

Mais, avant que d'en venir là, ils jugerent à propos d'escarmoucher, je veux dire, de préluder par quelques apparitions qui le convainquissent que les Spectres lui en vouloient, & qu'ils avoient quelque dessein contre lui. Pour cela, Ruzine prit soin de faire faire une clef semblable à celle de son Cabinet qui étoit le lieu où il restoit le plus long-temps ; car il n'alloit dans sa chambre à coucher que pour y dormir. Souvent même il passoit toute la nuit dans ce Cabinet sur un canapé mis exprès pour se reposer. Avec le secours de cette clef, il leur fut facile de lui en faire bien accroire en matie-

re de Revenans. Entre plusieurs tours qu'ils lui joüerent & qui sont venus à ma connoissance, je n'en rapporterai que quelques-uns, afin de venir au plutôt à celui qui étoit le plus important, & auquel tendoient tous les autres, c'est-à-dire, au succez de l'assaut qu'on avoit projetté de donner au sac de mille Louis.

Un soir que Monsieur Oufle lisoit tranquillement dans son cabinet, les verroux de la porte se fermerent d'eux-mêmes, avec un bruit qui l'effraya si fort, qu'il fut long-temps sans oser les aller ouvrir. C'étoit un stratagême de Ruzine qui par le moyen de sa fausse clef, étant entrée dans ce cabinet pendant que son pere étoit en ville, avoit passé à chacun de ces verroux un fil, avec lequel étant dehors elle pouvoit facilement les fermer, puis retirer le même fil afin que rien ne fit connoître cette tromperie. Si l'on approfondissoit quantité de contes qui se font des Spectres & des Esprits, on apprendroit qu'ils n'ont point de plus solide fondement, que celui de ces verroux qui paroissoient s'être fermez d'eux-mêmes; mais comme il y a peu de gens qui soient d'humeur à approfondir ces contes, & que même la plupart se font un plaisir de les croire; les recits de telles fadaises ne cesseront pas encore si-tôt.

Monsieur Oufle fut dans une agitation extrême, à la vûë de cette surprenante avanture; il crut même voir quantité de choses extraordinaires, que pourtant il ne voyoit point du tout.

Le lendemain quand il entra dans ce cabinet, un autre Spectacle se presenta à lui, qui l'épouventa encore plus que les verroux n'avoient fait. Tous ceux de ses livres qui traitent de Spectres & de Phantômes, étoient par terre, bien rangez & ouverts chacun dans un endroit où l'on rapportoit quelque histoire fameuse de Revenants; les verroux se fermerent alors encore d'eux-mêmes, ou plutôt, par le même artifice dont Ruzine s'étoit déja servie; & ainsi, il s'attendoit, que toutes les ames de ses parens & de ses amis défunts alloient fondre sur lui & le tourmenter à leur aise. Il n'ar-

n'arriva pourtant rien de ce qu'il craignoit ; car les artifices de Ruzine & de Mornand ne pouvoient pas aller jusques-là.

Une autre fois en entrant, il vit des chaises marcher, des tableaux se mouvoir, & tout cela par le moyen de quelques fils que Ruzine & Mornand remuoient en dehors & retiroient ensuite.

Ils s'aviserent encore de tracer sur une très-grande feüille de papier, les figures les plus magiques & les plus bizarres du livre de la Philosophie occulte d'Agrippa, de la Clavicule de Salomon & du Grimoire, avec la prétenduë signature du Diable, mise à la fin de ce dernier pour faire peur aux simples ; puis ils placerent ces figures de telle sorte, que ce fut le premier objet qui se presenta à sa vûë aussi-tôt qu'il fut entré. Autre nouvelle frayeur pour lui, qui le jetta dans de terribles embarras. Chose admirable ! c'est que, bien loin de craindre d'habiter dans ce cabinet ; au contraire il sentoit je ne sçai quel plaisir de s'y trouver ; il est aisé d'en deviner la raison ; c'est que sa prévention y trouvoit son compte.

Ruzine resolut de hazarder l'execution d'un dessein bien plus hardy, afin de disposer ce pauvre homme à n'accuser que les ames de tout ce qui arriveroit ; ce qui étoit la fin & le terme de toutes leurs fourberies. Elle entreprit de prendre elle-même la figure d'un Revenant, de se cacher en cet état dans un coin de son cabinet pendant qu'il n'y seroit pas, & ensuite de se conduire selon qu'il se conduiroit lui-même à son égard. Mornand trouva d'abord, qu'il y avoit beaucoup de temerité dans cette entreprise. Mais elle le rassura, en lui disant que le pis qui en pouvoit arriver, c'est que son pere la reconnût ; que s'il la reconnoissoit en effet sous ce déguisement, elle s'en feroit un merite auprès de lui, en l'assurant qu'elle n'auroit pris ce dessein, qu'afin que le desabusant de ce qu'il croyoit touchant les apparitions, il ne fût plus exposé à toutes ces frayeurs qui troubloient son repos & qui pou-

voient enfin avoir des suites dangereuses pour lui & par consequent pour toute sa famille. Cette reflexion fut goûtée de Mornand & trouvée fort judicieuse & fort raisonnable. C'est pourquoi il contribua de toute son adresse pour faire réüssir cette entreprise. Le succez en fut tel qu'ils pouvoient souhaiter ; car Monsieur Oufle fut si saisi de frayeur & d'épouvante quand il vit ce prétendu Spectre, qu'il prit la fuite de toute sa force. L'Abbé Doudou même, qui étant à une fenêtre, vid passer sa sœur ainsi *phantomisée*, lors qu'elle s'en alloit d'un autre côté pour s'échaper & n'être pas prise sur le fait, fut si glacé de crainte, qu'il en tomba évanoüi. Mais il est bon de faire remarquer (chose admirable de voir une intrigue si bien concertée par une jeune fille & par un valet!) que le premier mouvement que fit le prétendu esprit, avant que de se tremousser par des sauts & des gambades, ce fut de prendre, à la vûë de Monsieur Oufle, une montre qui étoit sur une table, & cela afin que ne la trouvant plus, il jugeât que ce Spectre étoit du nombre de ceux qui viennent de l'autre monde exprès pour voler. On ne peut pas assurement conduire plus adroitement une intrigue, & prendre mieux ses précautions pour la faire bien réüssir. Aussi celui contre qui elle étoit imaginée, y donna-t il sans aucune resistance, & sans qu'il lui vint dans l'esprit la moindre pensée de s'en défier. Mais le pauvre homme n'avoit pas besoin qu'on mît tant d'adresses en usage pour le duper ; sa sotte prévention suppléoit pour cela à ce qui pouvoit manquer d'habileté dans ceux qui entreprenoient de se divertir ou de faire leurs affaires à ses dépens. C'est à quoi se doivent attendre les gens qui lui ressemblent. Pourvû qu'on sçache employer à propos des momeries, on tire d'eux tout ce qu'on veut ; on les fait tomber dans les panneaux qu'on leur tend, on leur fait croire les choses les plus incroyables, & après s'être diverti de leur credulité, souvent on en fait l'histoire aux autres, pour donner le même plaisir. Voila la destinée ordinaire des foibles, des simples, des ig-

norans & des sots. Ceux qui les flattent, qui les entretiennent dans leur foiblesse, dans leur simplicité, dans leur ignorance, dans leur sottise, ne manquent jamais de leur rendre justice dans le monde, c'est-à-dire, de les y faire connoître tels qu'ils sont. Il est vrai que Ruzine & Mornand se donnerent bien de garde de montrer le ridicule de Monsieur Oufle, parce qu'ils auroient revelé leurs fourberies, & que cette revelation auroit pû tirer à de funestes consequences pour eux; mais sans la crainte de ces consequences, ils auroient sans doute fait comme les autres.

Venons enfin au denoüement de ces intrigues. La veille du jour qu'il se devoit faire, Rusine trouva moyen de donner en presence de son pere, des mouvemens au bureau où logeoit le sac de mille Louis, ce sac, dis-je, qui étoit le principal mobile de tous les stratagêmes dont je viens de parler. Ce fut encore avec de petites cordelettes adroitement ajustées & qu'elle retira ensuite par dehors, que ce bureau se promena de la sorte. Notre visionnaire le suivoit en l'admirant, & sembloit même être apprivoisé avec les prodiges. Il paroissoit par la fermeté avec laquelle in consideroit le spectacle de cette marche, qu'il y trouvoit du plaisir, parce qu'il servoit à le confirmer dans l'opinion où il étoit, que les Esprits, les ames qui reviennent, font tous les jours mille choses surprenantes, que les incredules ne rejetteroient pas comme des fables, s'ils voyoient ce qu'il voyoit alors. Le pauvre homme étoit bien éloigné de s'imaginer, qu'on ne promenoit ainsi son bureau, qu'afin de faire faire dans peu bien du chemin à son sac de mille Louis.

En effet le jour suivant, on mit quelque temps après qu'il fut sorti tout en desordre dans son cabinet; on y répandit quantité de feüilles de papier, remplies de caracteres, ausquels il ne comprenoit rien, & ausquels ceux qui les avoient écrits ne comprenoient pas plus que lui; tous ses livres étoient dispersez en differens endroits; les chaises étoient renversées les unes sur les autres; un miroir se trouva cassé en mille pieces; les

fenêtres qu'il avoit laissées fermées, se trouverent toutes ouvertes; les tiroirs du bureau étoient aussi ouverts (car Ruzine en avoit aussi fait faire une fausse clef) le sac de mille Louis avoit disparu, pour faire place à plusieurs charbons; il étoit parti avec Ruzine & Mornand, non-pas par la fenêtre, mais par la porte, qu'ils ouvroient & fermoient quand il leur plaisoit, puisqu'ils en avoient la clef. De quelle surprise, de quelle terreur, de quel effroy Monsieur Oufle ne fût-il pas saisi, quand entrant dans son cabinet, il vid ce funeste dérangement, & ses Louis d'or changez en charbons! alors rappellant dans son esprit tout ce qui s'étoit passé depuis quelques jours, il ne douta point que ce ne fût quelque brigande d'ame de deffunt, qui eût fait ce vol & tout ce ravage. Les deux veritables voleurs étoient en sûreté; car bien loin de les soupçonner, il alla aussi-tôt trouver Mornand, & lui apprit son désastre; mais dans la narration de tout ce qu'il venoit de voir, il appuya particulierement sur la preuve authentique qu'il avoit, par cette avanture, de l'existence des Revenans & des dommages qu'ils causent. Mornand qui étoit tout preparé à ce recit, fit de son mieux le surpris, l'affligé & le credule. Ah! disoit „ Monsieur Oufle, où est à present Monsieur mon „ frere? que je voudrois bien qu'il fût ici pour lui don„ ner une démonstration sensible & palpable de ce que „ je lui ai dit tant de fois, & qu'il n'a jamais voulu „ croire! Le valet qui ne jugeoit pas à propos que Noncrede fût instruit de l'enlevement des mille Louis, parce qu'il avoit sujet de craindre que comme cet homme sage & prudent, ne seroit pas d'humeur à l'attribuer aux ames des morts, il ne trouvât peut-être moyen de découvrir enfin quelles ames des vivans avoient fait ce coup, conseilla à son maître de ne point parler de cette avanture, lui remontrant que, quelque chose qu'il pût dire, on n'y ajoûteroit point de foy; & que de plus, la perte d'une somme aussi considerable affligeroit extrêmement sa famille; de sorte que

cette affliction, jointe avec l'incredulité, exciteroit plus que jamais à le traiter de ridicule & de visionnaire. Monsieur Oufle se rendit à cette remontrance; mais cependant il songea, comme nous l'allons voir, à trouver quelques expediens pour ne courir plus le même danger, & se mettre en garde contre les Spectres, les Phantômes & les Revenans.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on apprend ce que fit Monsieur Oufle pour se delivrer des prétendus Spectres, Phantômes & Revenans qui le tourmentoient.

Monsieur Oufle, fort sensible à la perte qu'il venoit de faire, n'entendoit point du tout raillerie à cet égard. Ce n'étoit pas qu'il fût avare; on ne l'en a jamais accusé; au contraire, il faisoit noblement toutes choses, sans s'inquieter pour la dépense. Mais enfin ici il étoit constant selon lui, que les gens de l'autre monde étoient venus lui dérober une somme d'argent considerable; & il lui étoit fort naturel de conclure, qu'il en pourroit venir d'autres pour attaquer son coffre fort. Cette réflexion qu'il fit aussi bien que je la fais à present, l'engagea à prendre des précautions pour n'être plus attrapé par ces Eprits brigans.

Helas! le pauvre homme n'avoit point d'autres mesures ni d'autres précautions à prendre, que de n'être pas d'une si facile credulité. Il n'avoit qu'à se mettre pour une bonne fois dans l'esprit, que les ames qui sont heureuses ou malheureuses, ne sont pas capables de joüer de tels tours; les premieres, parce qu'elles ne seroient jamais assez extravagantes pour l'entreprendre; les secondes, parce qu'elles n'en auroient ni le pouvoir ni la liberté. S'il avoit été assez docile pour écouter

ter & goûter les raisons qui pouvoient le desabuser, il auroit enfin deviné les auteurs de la supercherie qu'on venoit de lui faire, ou du moins il l'auroit plutôt attribuée à la fourberie des ames des vivans que des morts. Mais il étoit incapable de se rendre à ces raisons ; parce que sa prévention, produite & entretenuë par les lectures qu'il avoit faites & qu'il faisoit tous les jours, sans se mettre en peine de bien distinguer le vrai d'avec le faux, l'avoit rendu si superstitieux, que rien ne lui paroissoit être judicieux, de bon sens, raisonnable, que ce qui étoit favorable aux superstitions. Cela est si vrai, que pour se guerir du mal qu'il craignoit des Revenans (crainte qu'on peut avec justice appeller superstitieuse,) il ne chercha que des remedes ou preservatifs superstitieux. Voici comment.

Le lendemain du vol de ses mille Louis, il se leva de grand matin, pour consulter tous ses livres, afin d'y apprendre ce qu'il devoit faire pour n'être plus tourmenté par les Spectres & les Phantômes. Il ne fut pas heureux dans ce qu'il lut d'abord ; car il trouva ce qu'il ne cherchoit point, je veux dire, l'art de faire paroître des Spectres effroyables, par le moyen de la tête d'un homme, changée par la pourriture, en mouches & ensuite en dragons. (a) Il rejetta cette impertinente pratique, non-pas qu'il la crût impertinente ; mais parce que bien loin de souhaiter de voir des Spectres, il en étoit si las & si dégoûté, qu'il ne demandoit autre chose, que leur fuite de sa maison, & sans aucun retour. Il eut donc recours à des lectures plus accom-

(a) Les anciens disent que le derriere de la tête est la premiere & la principale partie de la tête ; qu'il s'en forme des vers peu de temps après la mort d'un homme, qui après sept jours se changent en mouches, & après quatorze jours, ils deviennent des dragons, dont la morsure fait mourir sur le champ. Si on en prend un, & qu'on le fasse cuire avec de l'huile d'olive, que l'on en fasse une chandelle, dont la meche sera d'un drap mortuaire, & que l'on mettra dans une lampe d'airain, on verra un Spectre horrible. Les Admir. Secr. d'Alb. le Grand. l. 2. p. 160.

accommodées à son intention. Il trouva enfin ce qu'il cherchoit ; car en fait de superstitieuses pratiques, on ne manque point du tout d'instructions sur le *pour* & le *contre* ; & comme c'étoit seulement sur le contre les revenans qu'il vouloit s'instruire, il ne prit que ce qui convenoit à son dessein. Il trouva donc, qu'il n'auroit plus rien à craindre à cet égard, s'il se munissoit de gâteaux paitris avec du miel ; (*b*) ou s'il mettoit du pourpié sur son lit ; (*c*) s'il portoit un diamant au bras gauche & de telle sorte qu'il touchât la chair ; (*d*) ou la pierre Chrysolite enchassée dans de l'or ; (*e*) ou s'il plaçoit à l'entrée de sa chambre un clou arraché d'une biere ou de quelque tombeau ; (*f*) ou enfin s'il portoit à sa main de l'ortie avec une autre herbe qu'on appelle mille feüilles. (*g*).

Comme la perte qu'il venoit de faire lui tenoit fort au cœur, particulierement à cause que d'autres plus considerables pouvoient la suivre, il crut que pour ne plus s'y exposer il ne pouvoit prendre trop de précau-

tion ;

(*b*) On donnoit des foüasses paîtries avec du miel à ceux qui entroient dans la caverne de Trophonius, afin qu'ils ne reçussent aucune incommodité des Phantômes qui leur apparoîtroient. Le Loyer. p. 326.

(*c*) Balbinus dit, que si l'on met du pourpié sur son lit, on ne verra, ni on n'aura point de vision pendant la nuit, Les Admid. Secr. d'Albert le Gr. l. 2. c. 142.

(*d*) Le diamant, lié au bras gauche, de sorte qu'il touche la chair, empêche les craintes nocturnes. Cardan de la subtilité l. 7.

(*e*) Pour chasser les Phantômes & délivrer de la folie, qu'on prenne la pierre Chrysolite, & aprés l'avoir mise dans de l'or, qu'on la porte sur soi. Les Admir. Secr. d'Albert le Grand. l. 2. p. 100.

(*f*) Selon Pline l. 34. ch. 15. les anciens croyoient qu'un clou arraché d'un Sepulchre & mis sur le seüil de la porte de la chambre où l'on couchoit, chassoit les Phantômes & visions qui font peur la nuit. Des Spectres par le Loyer p. 326.

(*g*) *Herbam urticam tenens in manu cum mille folio, securus est ab omni metu & ab omni phantasmate.* Trinum Magicum. *p.* 169.

tion ; c'est pourquoi pendant toute la journée il se donna tant de mouvemens, que le soir il fut muni de toutes ces armes deffensives, & ainsi se crut en seureté contre les attaques des ames de l'autre monde les plus hardies & les plus entreprenantes.

Il se coucha ensuite avec confiance dans son Cabinet & se leva le matin très content, parce que rien n'avoit troublé la tranquillité de son sommeil. Il ne lui en falloit pas davantage pour le convaincre entierement que toutes ses superstitieuses pratiques produisoient immanquablement l'effet qu'elles promettoient. Cependant il est constant que s'il n'avoit point été troublé par aucun Phantôme, c'est que ni ceux de l'autre monde ni ceux de celui-ci ne songeoient point du tout à le tourmenter ; ceux de l'autre monde ont bien d'autres affaires que de venir ici faire des cabrioles & des gambades, renverser des meubles, souffleter des joües, rouler dans des greniers, frapper sur des murs & contre des portes, remuer des chaises, souffler des chandelles, & faire je ne sçai combien d'autres espiegleries que croyent les bonnes femmes, qu'elles font croire aux petits enfans, & que ceux ci étant devenus plus âgés ne laissent pas de croire & de faire croire aussi à d'autres. Quand aux Phantômes & Revenans de ce monde-ci qui l'avoient si souvent inquieté, je veux dire Ruzine & Mornand, ils étoient d'autant plus disposés à le laisser tranquile, qu'ils ne demandoient qu'à joüir tranquillement eux-mêmes de son sac de mille Louis, qu'ils avoient partagé entr'eux avec aussi peu de scrupule, que si la justice avoit autorisé ce partage. Ruzine en eut plus de la moitié pour sa part, Mornand y consentant volontiers pour la seureté de sa conscience, à cause que c'étoit la fille de celui qu'il avoit volé ; comme si le surplus de cette moitié eût été une restitution qui le rendoit legitime possesseur de ce qui lui restoit. Changeons à present la décoration du Theatre de notre histoire, parce que Monsieur Oufle va representer des rôles differens de ceux que nous

avons

avons vûs ; je les appelle differens, cause qu'ils ont rapport à d'autres sujets ; ils sont pourtant semblables en une chose, c'est qu'il y paroîtra toûjours un superstitieux extravagant.

Chapitre XIX.

Reflexions Criticomiques envoyées à Monsieur Oufle par son genie ; ou stratagéme dont on se servit pour le dissuader de ce qu'il croyoit, sur la puissance que les Astrologues Judiciaires attribuent aux astres.

Dire que Monsieur Oufle ajoûtoit foy à tous ceux qui faisoient profession de l'Astrologie Judiciaire, n'est pas une chose surprenante & incroyable pour deux raisons ; la premiere, parce que c'étoit, comme on a vû, l'homme du monde qui donnoit le plus dans les superstitions ; la seconde, c'est que nous voyons tous les jours bien des gens, qui n'étant pas si visionnaires que lui, ont cependant autant d'entêtement qu'il en avoit pour tout ce qui appartient à l'Astrologie Judiciaire, que j'appellerois d'abord volontiers pure forfanterie, si je n'avois une espece de respect pour certains Grands hommes qui ont pris plaisir à faire grande dépense d'érudition & de travail, afin de la faire valoir. Si je l'appellois ainsi d'abord forfanterie sans donner des preuves d'un nom si désobligeant, ils paroîtroient sans doute m'en sçavoir mauvais gré ; je dis qu'ils paroîtroient, car leur habileté & leur bon sens me sont des garants qu'ils se diroient à eux-mêmes que j'aurois raison de parler de la sorte : J'ose ajouter que dans leurs écrits, ils se sont efforcez plus pour montrer beaucoup d'esprit, que pour parler selon la verité ; c'est ainsi que

je

je le pense, mais ce n'est pas ainsi que Monsieur Oufle le pensoit. Il ajoûtoit tant de foy aux Astrologues Judiciaires, que leurs prédictions étoient pour lui, ou des commandemens ausquels il obéissoit sans résistance, ou des deffenses qui l'empêchoient d'agir, quelques raisons qu'il eût de faire ce qu'elles lui deffendoient. Il avoit donné des sommes considerables pour faire tirer son horoscope & ceux de sa femme & de tous ses enfans, (car aux Genethliaques l'argent est une influence beaucoup plus prétieuse que celles des Astres, qu'ils répandent à pleines mains sur qui il leur plaît.) Entre tous les Horoscopes de sa famille, il y en eut deux qui y causerent du trouble & du desordre, & qui donnerent occasion à ce que l'on va lire dans la suite. Ces deux Horoscopes étoient celui de Camele & de Ruzine. L'un assuroit que la premiere seroit mariée à un puissant Seigneur; & l'autre, que la seconde seroit Religieuse; celle-là cependant paroissoit être & étoit en effet fort éloignée de l'engagement que son étoile lui promettoit; mais celle-ci marquoit sans façon, qu'elle ne seroit pas fâchée d'être mariée & d'être enfin femme & maîtresse à son tour; sa mere le souhaitoit du moins autant qu'elle, parce que; comme elle l'aimoit d'une tendresse differente de celle qu'elle avoit pour ses autres enfans, elle ne desiroit rien tant que de la voir bien établie, c'est-à-dire, unie avec un homme qu'elle aimât, de qui elle fût aimée, & qui par ses biens & par sa profession, pût la rendre aussi heureuse, qu'elle le pouvoit esperer & prétendre; il y en avoit un, qui ayant toutes ces conditions la recherchoit depuis long-temps avec toutes les instances possibles, sans avoir pû être écouté de Monsieur Oufle; & cela à cause de la désobligeante prédiction de l'Horoscope; raisonnant comme ont accoûtumé de faire ceux qui donnent dans ces ridicules visions; il prétendoit que si elle s'établissoit malgré les Astres, elle seroit pendant le reste de sa vie accablée par leurs plus malignes influences. Madame Oufle, qui comme une femme fort judicieuse, ou du moins beaucoup plus que

ne

ne l'étoit son mari, croyoit que les Astres ne se mêlent point du tout de notre vocation, ou que s'ils s'en vouloient mêler, ils ne sont pas assez raisonnables pour que nous soyons obligez de prendre leurs conseils & d'executer leurs ordres, confera un jour avec Ruzine & son prétendant sur tout ce qui se passoit à cet égard; ce prétendant que j'appellerai Belor, étoit un homme d'un ésprit fort agréable & fort enjoüé, & qui s'étoit longtemps appliqué à l'étude des Sciences necessaires & curieuses. Dans sa plus grande jeunesse, je veux dire; vers la fin de ses études scholastiques, il s'étoit fait une serieuse occupation de l'Astrologie Judiciaire; il avoit même été souvent la dupe de ceux qui s'enfont une profession lucrative; mais dans la suite l'âge ayant muri son jugement, & étant par consequent plus capable de distinguer le mensonge de la verité, il connut si bien le faux & le ridicule de cette science, ou plutôt de cette charlatannerie, qu'il faisoit une guerre continuelle aux Astrologues par ses discours & par ses écrits. Entr'autres ouvrages qu'il avoit composés sur cette matiere, il y en avoit un qui portoit ce titre. *Reflexions Criticomiques sur la puissance & les effets qu'on attribuë aux Planettes, aux signes Celestes, aux Cometes, aux Eclypses; sur la temerité ridicule des Horoscopes; sur les prédictions hazardées des Almanachs; sur les prétendüës vertus des Talismans, & generalement sur toutes les chimeres & impertinences de l'Astrologie Judiciaire.* Il s'étoit attaché particulierement à traiter ces sujets d'une maniere également forte, plaisante & comique; parce que, disoit-il, cette sorte d'Astrologie ne merite pas qu'on la traite serieusement, tant elle est visionnaire, chimerique & impertinente; il parla de cet ouvrage à Madame Oufle & à sa fille dans la conversation qu'il eut avec elles sur la raison *horoscopique*, que Monsieur Oufle aportoit pour ne lui point accorder Ruzine en mariage. Après qu'il leur eut fait le détail de tout ce que contenoient ces Réflexions, ils convinrent tous trois, qu'on pourroit peut-être s'en servir utilement, si on les faisoit lire au bon-homme: Madame

dame Oufle cependant, qui connoissoit parfaitement le caractere d'esprit de son mary, jugea que la lecture ne s'en feroit pas, si on ne trouvoit quelque moyen mysterieux pour l'engager à la faire, & qu'ainsi il falloit mettre en usage le merveilleux, le prodigieux, l'extraordinaire, pour lui faire tenir cet ouvrage; car, ajoûta-elle, il y a plus lieu d'esperer de cette conduite ce que nous souhaitons; que de l'ouvrage même, quelque excellent qu'il soit: Ce sentiment fut approuvé & l'on songea à le mettre en execution. Pour cela on convint, selon le conseil de Ruzine, de se servir du secours de Mornand; car comme on a vû ci-devant, elle étoit bien instruite de ce qu'il sçavoit faire: il fut donc appellé & entra dans le secret. Voici quel fut enfin le projet; on décida qu'il falloit que Belor retouchât ses Reflexions de telle sorte, qu'elles parussent avoir été faites exprès pour Monsieur Oufle, qu'ensuite après les avoir fait décrire de la maniere la plus lisible, on en feroit un paquet extraordinairement construit avec cette adresse, *A Monsieur Oufle de la part de son genie*: qu'un soir pendant que Monsieur seroit dans son Cabinet, en conference avec l'Abbé Doudou, ce qui arrivoit fort souvent, Mornand jetteroit par le haut de la chimée quelque feu artificiel; & ensuite ce paquet, & le tout avec beaucoup de précaution, & le plus adroitement qu'on pourroit. Ces mesures ayant été prises, furent quelque temps après executées si heureusement, que le bon homme & son fils donnerent entierement dans le piege. Il seroit inutile de tomber ici dans le détail de l'execution de ce stratagême, il suffit de dire que quand le paquet tomba, le pere & le fils furent également troublés, effrayés, & émerveillez; après s'être remis de ce trouble & de cet effroy, ils amasserent ce merveilleux paquet, la suscription qu'ils y lûrent les charma; aussi étoit elle veritablement charmante pour eux; car ils n'ignoroient rien de ce qu'on a dit des genies; ils n'ignoroient pas, dis-je, qu'on a écrit que ce sont des a-

mes





mes separées de leurs corps. (*a*) Des êtres entre les Dieux & les hommes. (*b*) Des créatures qui remplissent cet espace infini qui est entre Dieu & nous. (*c*) Que chacun à le sien. (*d*) Que les Villes, les Provinces, & les Peuples, &c. en ont de particuliers; (*e*) qu'on les a cru des Dieux; (*f*) que pour connoître

(*a*) Selon Apulée, l'ame separée du corps s'apelle genie. Le Monde Ench. t. 1. p. 23.

(*b*) Ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie qui ont établi des créatures mortelles entre les Dieux & l'homme, ausquels on peut raporter tout ce qui surpasse la foiblesse humaine, & qui n'approche pas do la grandeur divine. Gabalis p. 70. 71.

(*c*) On est embarassé de cet espace infini qui est entre Dieu & le hommes, & on le remplit de genies & de Démons. Hist. des Oracles par Monsieur de Fontenelle p. 74.

[*d*) Plutarque dit dans la vie de Marc-Antoine, qu'il y eut un Magicien d'Egypte qui avertit Antoine Triumvir, que son genie étoit vaincu par celui d'Octavius Cæsar, & qu'Antoine intimidé par cet avertissement se retira en Egypte vers Cleopatre. Des spectres par le Loyer p. 468.

(*e*) Les Villes & les Provinces avoient leurs genies, jusqu'aux rivieres & fontaines, le genie & le Dieu des foyers, des maisons, dit Arnobe. *l.* 4. *adverf. gent.* se nommoit Lateranus. Les Dieux Conferentes, comme raporte Arnobe *l.* 5. *adverf. gent.* étoient paillards & lascifs & aparoissoient en forme de M. V. & se mêloient avec les femmes & les filles comme incubes. Les Romains tiennent qu'il y en eut un qui engrossa en la maison de Tanaquil femme de Tarquin, une Esclave nommée Ocrisia, & engendra en elle Servius Tullius qui fut depuis Roy des Romains. Des Spectres par le Loyer p. 75.

Selon Pausanias les Eléens virent leur genie sous la figure d'un enfant nud, qui étoit à la tête de l'armée, pour combatre les Arcades leurs ennemis, lequel immédiatement après qu'ils eurent remporté la victoire, se changea en Serpent, que l'on vit se glisser dans une caverne, où en reconnoissance de ce bienfait signalé; les Eléens lui érigerent un Temple, & le mirent au rang des Dieux qu'ils adoroient. L'Incred. Scau. p. 75.

(*f*) Les genies étoient estimés Dieux, en la tutelle desquels tout homme demeure depuis qu'il est né; c'est la définition que donne Censorin des genies, *de die natali*; c'est

pour-

tre son genie, il faut naître dans un certain temps: (*g*) Enfin ils sçavoient parfaitement ce qu'on a dit de celui de Socrate, (*h*) dont l'antiquité a tant fait de bruit, & qu'on s'est avisé encore de renouveller dans notre temps. Ils ouvrirent donc ce paquet, mais avec une espece de respect, à cause de la maniere extraordinaire

pourquoi les Prêtres de la Toscane les appeloient Consentes ou Complices, parce que dit Arnobe *l. 3. adversf. gent.* ils naissoient & mouroient avec nous. Des Spectres par le Loyer. p. 201.

(*g*) C'est une remarque de quelques personnes assez superstitieuses, dans le Jesuite Thyræus *de apparit. Spirit.* c. 14. n. 346. que tous les enfans qui naissent aux jours des quatre-temps, aportent pour l'ordinaire avec eux leurs coëffes ou membranes, & peuvent bien plus facilement que les autres venir à la connoissance & familiarité des genies qui sont destinés pour leur conduire; duquel privilege ceux-là se peuvent aussi vanter suivant Ptolomée, *quadrip. l.* 4. *c.* 13. *textu* 18. qui ont la Lune pour dame de leurs actions conjointe avec le signe du Sagittaire ou celui des poissons dans le Theme de leur naissance. *Naudé. Apol. p.* 220.

(*h*) Apulée vouloit que le genie de Socrate fût un Dieu; Lactance & Tertullien, que ce fût un Diable; Platon disoit qu'il étoit invisible; Apulée qu'il pouvoit être visible; Plutarqne, que c'étoit un éternuëment à la gauche ou à la droite partie, selon lequel Socrate présageoit un bon ou un mauvais évenement de la chose entreprise; Maxime de Tyr, que ce n'étoit qu'un remords de conscience contre la promptitude & violence de son naturel, qui ne s'entendoit ni ne se voyoit point, par qui Socrate étoit retenu & empêché de faire quelque chose mauvaise; Pomponatius, que c'étoit l'astre qui dominoit en sa nativité; & Montagne enfin, étoit d'avis que c'étoit une certaine impulsion de volonté qui se presentoit à lui, sans le conseil de son discours. Pour moi, je croi que l'on pouroit dire assés veritablement que ce demon familier de Socrate qui lui étoit, *in rebus incertis prospectator, dubiis præmonitor, periculosis viator*, n'étoit autre que la bonne regle de sa vie, la sage conduite de ses actions, l'experience qu'il avoit des choses, & le resultat de toutes ses vertus qui formerent en lui cette prudence, laquelle peut-être, à bon droit, nommée le lustre & l'assaisonnement de toutes les actions, l'œil qui tout voit, tout conduit, & ordonne, & pour dire en un mot, l'art de la vie comme la Medecine est l'art de la santé. Naudé, Apol. pag. 226. 227.

dinaire avec laquelle il leur avoit été rendu & du prétendu genie qui l'avoit envoyé, ils lurent avec attention ce qu'il contenoit ; je parlerai de l'effet de cette lecture après que j'aurai rapporté cet écrit : Le voici.

REFLEXIONS CRITI-COMIQUES

Sur la puissance & les effets qu'on arttribuë aux Planetes, aux signes Celestes, aux Cometes, vux Eclypses ; sur la temerité ridicule des Horoscopes ; sur les prédictions hasardées des Almanachs ; sur les vertus prétenduës des Talismans, & generalement sur toutes les chimeres & les impertinences de l'Astrologie judiciaire.

OUfle, je suis ton genie, ta conduite m'a été confiée, j'en dois rendre compte, & ainsi je me trouve dans l'obligation de te tirer des erreurs où tu te précipites, & où tu t'abîmes de plus en plus par ta crédulité, & par la facilité avec laquelle tu donnes dans tous les pieges qu'on te tend. Entre ces erreurs, j'en choisis particulierement une aujourd'hui, je veux dire, l'Astrologie Judiciaire que tu prens pour regle de toutes tes demarches, & de celles des personnes qui composent ta famille. Les Genies des Astrologues Judiciaires me narguent tous les jours, te voyant entêté de tant de fadaises & recevoir serieusement tant de ridiculités que ceux dont ils ont la conduite, te font gober comme il leur plaît. Enfin tes sottises rejaillissent sur moi, & me font passer moi même pour un sot ; je ne m'accomo-

de point du tout d'une telle réputation ; les insultes de cette nature me sont insupportables, puisqu'elles donnent lieu de croire que je neglige entierement de m'acquitter de l'emploi qu'on m'a donné à ton égard ; tu as été assez simple pour estimer cette prétenduë science, & moi je vais te montrer que tu ne dois avoir que du mépris pour les instructions qu'elle te donne, & pour les promesses qu'elle te fait. Ne t'attends donc point du tout qu'à ton exemple, je la traite serieusement, & comme une chose bien importante ; elle ne le merite pas ; tout ce qu'elle dit est si chimerique & si visionnaire, que le plus qu'on lui puisse accorder, c'est de s'en divertir ; on n'a qu'à la faire parler, (ce qui m'arrivera souvent dans cet écrit) pour prouver que ce qu'elle dit est veritablement risible : Au reste, je t'assure, foy de Genie, que je ne ferai aucune réflexion qui ne soit fondée sur des regles, des principes, des maximes, des histoires qui se trouvent dans des Auteurs qui te sont connus, & ainsi tu seras en pays de connoissance. A mesure que tu liras, tu te ressouviendras en plusieurs endroits d'avoir lû ce qui se presentera à tes yeux ; car tu ne manques pas de memoire ; tu en as déja donné des preuves incontestables ; il seroit à souhaitter que tu eusses autant de jugement ; je te parle fort librement, comme tu vois, c'est ainsi qu'en doit user un maître envers son disciple ; tu serois sans doute bien plus raisonnable, si comme moi l'on te disoit tes verités, sans ménager ta délicatesse & flatter ta prévention. Souffre donc, sans te plaindre, mes remontrances, j'en souffre bien plus tous les jours à cause de toi, de je ne sçai combien de petits Genies donnés pour la conduite des faiseurs d'Horoscopes, qui me raillent continuellement sur ce que tu penses, sur ce que tu dis, & sur ce que tu fais. Il faut voir la joye qu'ils ont quand ils apprennent des autres, ou qu'ils connoissent par eux-mêmes, que tu as donné dans le panneau d'un Astrologue ; ils en font en ma presence des gorges chaudes qui me désolent, & enfin

je suis si las de ce manege, que je veux absolument y mettre ordre. Pour cela, je vais te montrer le ridicule de ta credulité en te faisant voir combien est ridicule ce qui passe dans ton esprit pour être vrai & raisonnable; profites-en, sinon tu t'en repentiras; je ne t'en dis à present pas davantage. Je viens au fait.

PREMIERE REFLEXION.

Il y a dans le ciel sept planétes, & dans une partie du ciel qu'on apelle Zodiaque, qui est une espece de ceinture celeste, ou si l'on veut une maniere de bandrier, selon sa situation, par rapport aux deux poles du monde, douze signes; ces Planetes & ces signes sont là placés exprès pour nous, disent les Astrologues Judiciaires, ils y ont des occupations importantes à notre égard, ils sont continuellement attentifs à nous envoyer des influences pour nous tourmenter, ou nous faire plaisir. Nous n'avons aucun membre que ces corps celestes ne gouvernent comme il leur plaît, il semble que nous ayions à chaque partie de notre corps des fils attachés, que ces Astres tirent ou lâchent à leur phantaisie, selon le mouvement ou le repos qu'ils veulent nous donner. Le Soleil gouverne la tête; la Lune le bras droit, Venus le bras gauche, Jupiter l'estomach, Mars les testicules, Mercure le pied droit, Saturne le pied gauche. Ou Mars gouverne la tête, Venus le bras droit, Jupiter le bras gauche, le Soleil l'estomac, la Lune les testicules, Mercure le pied droit, & Saturne le pied gauche; quant aux signes, le Bellier gouverne la tête, le Taureau le col, les Gemaux les bras & les épaules, l'Ecrevisse la poitrine & le cœur, le Lion l'orifice de l'estomach, la Vierge le ventre, la Balance les reins & les fesses, le Scorpion les parties honteuses, le Sagittaire les cuisses, le Capricorne les genoux, le Verseau les jambes, les Poissons les pieds; voici quelque petite difference, car ces Messieurs ne s'accordent pas

toûjours & en tout ; chacun veut y mettre du sien ; les Astrologues font présider le Belier à la tête, le Taureau au col & au gosier, les Gemeaux aux épaules, aux bras & aux mains, l'Ecrevisse à la poitrine & au poulmon, le Lion au diaphragme, à l'estomach & au ventre ; la Vierge au cœur & aux hypocondres, la Balance aux vertebres & aux reins, le Scorpion à la vessie, le Sagittaire aux cuisses, le Capricorne aux genoux, le Verseau aux jarets, & les Poissons aux pieds. Il ne faut pas pourtant s'aller imaginer que les Astrologues donnent de tels emplois à ces corps celestes sans faire quelque raisonnement pour appuyer ce qu'ils disent ; rapportons de bonne foy quelques uns de ces raisonnemens, & ensuite nous raisonnerons à notre tour. Les Astrologues ont assigné à chaque Planete une domination sur chaque partie du corps ; ils établissent cet empire sur une certaine sympathie qu'ils disent avoir avec les Astres. Ils assurent que le cœur a son raport au Soleil, d'autant que comme il est la source de la chaleur vitale, aussi cet Astre vivifiant répand ses rayons sur toutes les parties du monde. Ils veulent que la Lune préside au cerveau, & que par une vertu secrete, elle l'assujettisse à croître & à décroître. Le foye qui est la partie où se façonne le sang, regarde Jupiter comme son Astre dominant, lequel par sa vive couleur fait assez connoître l'empire qu'il a sur les Sanguins. Les reins sont sous la domination de Venus qui est une planete de fecondité, comme la ratte qui est le receptacle de l'humeur atrabilaire & melancholique, est sujette aux impressions de Mars, qui est colerique & fougueux ; enfin ils disent que le poumon, qui continuellement aspire & respire l'air dont se forme la voix, à son raport à Mercure, Planete venteuse, qui semble être messager du Ciel, par ses allées & par ses venuës, comme s'il étoit occupé à porter les ordres de son maître. Peut-on faire un plus pitoyable raisonnement, & n'est-ce pas une chose surprenante, mais plutôt prodigieuse qu'i

qu'il se trouve des gens qui se Laissent seduire par de telles rêveries ? Tout ce que je viens de raporter est fort Physique, cette belle invention seroit imparfaite, s'il ne s'y mêloit point du moral, on y a pourvû, en voici un échantillon ; le Bellier fait les lascifs & les gourmands ; le Taureau les temeraires, & les séditieux ; les Gemeaux les curieux & les avares ; l'Ecrevisse les inconstans, le Lion les coleriques, la Vierge les chastes, la Balance les justes, le Scorpion les railleurs & les traîtres, le Sagittaire les orgueilleux, le Capricorne les vaillans, le Verseau les moderés, & les Poissons les infidèles. Si une Comete ressemble à une flute, Musiciens, prenés garde à vous ; les Astrologues vous avertissent que c'est à vous qu'elle en veut ; si elle est dans les parties honteuses d'un signe, impudiques, vous avez tout à craindre ; si sa situation est telle, qu'elle fasse avec les Etoiles un triangle ou un quarré, c'est aux sciences & à l'esprit qu'elles s'adresse ; que de poisons elle va répandre, si elle est placée dans la tête du Serpentaire Boreal ou Austral ! Donnez-vous bien de garde de prendre medecine lorsque la Lune est dans le signe du Taureau, parce que, dit un Astrologue d'un ton d'Oracle, comme cet animal est un de ceux qui ruminent, il tirera votre medecine du fond de votre estomach en haut, pour vous la faire vomir & rejetter jusqu'à la derniere goutte. Si vous cüeillés la chicorée à l'heure de Mars, elle sera beaucoup meilleure pour guerir les inflammations du foye, que si elle étoit cüeillie dans un autre temps ; en voici l'admirable raison ; il est certain que c'est Jupiter qui enflamme le foye. Il est encore constant que Mars est l'ennemi irreconciliable de Jupiter, & ainsi conclués que vous servant d'une chicorée que Mars protege, Jupiter ne pourra empêcher le remede que vous en attendez ; que faites-vous mon ami ? vous bâtissez votre maison dans le quatriéme degré du Scorpion ! Ce Scorpion celeste en va produire une infinité de terrestres, qui la désoleront pendant tout le temps qu'elle subsi-

stera ; mais pourquoi Monsieur l'Astrologue, n'en produit-il point pour les autres ouvrages qu'on fait dans le même temps ? Oh pourquoi ! pourquoi ? c'est qu'il ne lui plaît pas. Vous êtes né sous le Capricorne pendant qu'il avoit la couronne à l'Orient ? bon presage ! dépensés, ne craignés rien, la pauvreté ne vous accablera pas ; le Capricorne se servira de cette couronne pour vous en mettre une sur la tête, vous serez Roy, cela étant, que nous allons avoir de Rois, s'il naît beaucoup d'enfans sous la situation de ce signe ! car je croi que l'Astrologue ne dira pas qu'il n'y en a que quelques-uns que cet Astre veut bien gratifier de cette charmante influence. Vous aimez, dites-vous, tant la musique, que vous voudriés que tous les enfans que vous aurés y excellassent ? L'Astrologie Judiciaire vous en va donner le moyen ; prenez si bien vos mesures, qu'ils puissent naître sous la constellation de la lyre d'Orphée ; leurs corps resonneront comme un luth & un clavessin. Vous seriez un bon chasseur, si vou êtiez né sous Orion ; & vous pescheur heureux, si le Verseau avoit dominé sur votre naissance. Puisque vous êtes begue, & vous muet, je devine le temps de votre naissance, vous étes sorti du sein de vos meres, lorsque Saturne & Mercure étoient opposites en un signe brutal.

Je ne finirois point, si je me laissois emporter par tout ce que ma memoire me fournit sur leurs prédictions & leurs promesses, pour en faire le détail. Ce que je viens de dire suffit pour juger du reste, car tout ce que je tais n'est pas mieux fondé, ni plus raisonnable. Que j'aurois un beau champ de plaisanterie, si je voulois examiner piece à piece ce que je viens de dire ! prens toy-même ce soin, mon bon Oufle, mon cher disciple, je te le laisse pour tes heures de récreation. Tâche de concevoir comment, par exemple, une influence de la Balance va choisir les fesses d'un enfant, pour les bien gouverner, & ensuite les vertebres & les reins d'un autre, pour la même

même fonction ; comment Mercure & Saturne conviennent ensemble pour s'emparer de ses pieds, l'un du droit, l'autre du gauche, de telle sorte, qu'ils ne se méprennent point, & qu'ils ne trouvent pas mauvais que les Poissons entrent avec eux dans les mêmes soins. Pourquoi l'écrevisse fait les hommes inconstans, elle dont les mouvemens sont si pesants & si tardifs. Parcours de cette maniere toutes les autres visions. En attendant que tu te donnes ce plaisir, voici ce que j'ai à te dire en general sur cette matiere ; il te pourra beaucoup servir à te donner à toi-même le divertissement que je te conseille de prendre.

II. Il est constant que ces figures que l'on donne aux signes Celestes, ne subsistent que dans l'esprit de ceux qui se les imaginent de la sorte. C'est un pur caprice, par exemple, qui a fait representer un certain signe sous la figure d'une femme ; car il ne tient asseurement pas plus de la figure humaine, que d'une autre. Quand même il seroit vrai qu'il tiendroit de la figure humaine, avons-nous les yeux assez bons, avec l'aide même des plus excellens Telescopes, pour discerner que c'est à une femme qu'il ressemble & non pas à un homme ? Et si nous pouvons porter notre discernement jusques-là, pourrions-nous connoître que c'est la figure d'une fille, plutôt que celle d'une femme ? Et enfin, quand même nous pourrions faire toutes ces subtiles distinctions, & connoître clairement qu'un certain nombre d'Etoiles sont tellement situées, qu'elles forment une figure de fille, s'ensuivroit-il qu'elles communiqueroient à un corps éloigné peut-être de trente millions de lieües, une influence contraire à la multiplication du genre humain ? Tu connois sans doute, que c'est du signe de la Vierge que je veux parler. Voila, mon ami, de quelle maniere tu devrois raisonner, car c'est pour toi que je fais ces raisonnemens ; c'est pour t'exciter à en faire de semblables. Pour moi je n'en ai pas besoin, car nous autres Genies, nous connoissons les choses telles qu'elles sont, parce qu'étant

dégagez de la matiere, nous les allons examiner de près & ainsi sçavons parfaitement ce qu'elles sont & ce qu'elles peuvent faire. Si tu m'en voulois croire sur ma parole, je ne t'en ferois point tant de raisonnemens, je te dirois seulement, que l'Astrologie Judiciaire est une science purement chimerique. Continuons.

III. Quoi donc! parce qu'une Comete nous paroîtra répondre à certaines étoiles, qu'il a plû aux anciens d'appeller le signe de la Vierge, pour s'accommoder aux fictions poëtiques qui portoient que la justice, ou l'*Astræa Virgo*, degoûtée du monde aussi corrumpu que le nôtre, s'en étoit allée au ciel, les femmes seront steriles, ou ne trouveront point de mari! peut-on esperer des réalitez de prédictions fondées sur de telles chimeres? Il y a une constellation dans le ciel qu'il a plû à quelques personnes de nommer Balance, & qui ressemble cependant à une Balance comme à un moulin à vent; la Balance est le symbole de la justice; donc ceux qui naîtront sous cette constellation seront justes & équitables. Il y a trois autres signes dans le Zodiaque qu'on nomme l'un Bellier, l'autre Taureau, l'autre Capricorne, & qu'on eût pû aussi bien appeller Elephant, Crocodile & Rhinoceros; le Bellier, le Taureau & le Crapricorne sont des animaux qui ruminent; donc ceux qui prennent medecine lorsque la Lune est sous ces constellations sont en danger de la revomir. Ne feroit-on pas mieux de dire, le Bellier, le Taureau, & le Capricorne ne sont que des imaginations; donc le vomissement de la medecine ne sera qu'imaginaire.

IV. Voyons comment il se peut faire, que les Astres rendent les hommes guerriers, ou impudiques, ou orgueilleux, ou sages & prudens; comment ils rendent heureuses ou malheureuses les entreprises des hommes; comment ils obligent une fille de prendre le party de se renfermer dans un Convent; un homme de se faire Magistrat; un autre d'aller courir les mers; enfin de quelle maniere ils s'y prennent pour

donner

donner au monde ces grands mouvemens que nous y remarquons. Les Astres ne sçauroient exciter toutes les passions qui diversifient les évenemens, à moins qu'on ne donne de la connoissance à tous les corpuscules qu'ils répandent dans l'air. Pour te le faire mieux comprendre, je choisis dans l'antiquité la guerre de Troye, dont on a tant parlé, & dont on parle encore tous les jours; cet évenement est assez considerable pour que les corps celestes s'en soient mêlez, puisque, selon les Astrologues, ils s'occupent tous les jours d'une infinité de bagatelles qui ne meritent pas la peine d'en parler. Supposons donc qu'un Astre a formé toutes les passions qui ont produit la guerre de Troye, il faut supposer aussi que quelques-uns de ces atomes, de ces corpuscules ont été chargés de la commission d'aller d'abord rendre Pâris amoureux d'Helene, & Helene amoureuse de Pâris; que d'autres atômes ont pris pour leur part le soin d'animer le bonhomme Menelaüs contre Pâris & contre tous ceux qui lui appartenoient, & de lui persuader, quoiqu'il n'en fût rien, que sa chere femme s'ennuyoit extrêmement depuis qu'elle ne le voyoit plus, & qu'elle avoit une cruauté inéxorable pour son amant ravisseur; car sans cette persuasion, il y a apparence qu'il n'auroit pas daigné mettre en combustion toute la Grece pour la ravoir. Ce n'est pas tout, il y a bien d'autres commissions à remplir, & par consequent il faut encore bien d'autres corpuscules; il en faut pour representer à Agamemnon, qu'il ne doit pas souffrir cette tache dans sa famille; il en faut pour le flatter de l'esperance du commandement general; il en faut un nombre innombrable pour aller par tous les Bourgs, Villes & Villages de la Grece, & y faire prendre les armes à tous ceux qui sont capables de les porter; il en faut pour la Cour de Priam, afin d'y faire résoudre qu'on n'y rendra point Helene, quelques grands que soient les efforts de ceux qui la demandent; je ne veux pas pousser plus loin ce dénombrement crainte de

t'effrayer ; car tu pourrois t'aller imaginer que les Etoiles étant obligées de faire une si grande dépense de corpuscules qu'elles tirent de leur propre substance, elles pourroient enfin s'épuiser, se détruire elles-mêmes, & par consequent disparoître, & ainsi du Soleil, de la Lune, & de tous les autres Astres ; ce qui nous embarrasseroit extrêmement. N'as tu pas envie de rire, en considerant tout ce manege de corpuscules ? Croi-moi, ne te retien pas, si cette envie te prend ; car il le merite bien.

V. Quelques anciens ont dit, (car que ne dit-on pas ?) que les belles pierres que nous appellons précieuses, étoient des larmes coagulées qui tombent des Etoiles qui sont les yeux des Cieux ; c'est pourquoi les Astrologues assurent que chaque Planete à sa pierre favorite. En effet, n'est-il pas naturel d'aimer cherement ses yeux ? La pierre d'Aigle, disent-ils, ou œthites, & la hyacinte, sont de nature solaire ; l'Emeraude est lunaire ; l'Ayman est propre à Mars aussi-bien que l'Ametyste ; la Topase & le Porphire conviennent à Mercure ; le Berile est propre à Jupiter ; la Cornaline convient à Venus ; la Calcedoine & le Jaspe conviennent à Saturne. Et ainsi en même-temps que le Soleil donne ordre à quelques-uns de ses rayons de ranger la tête d'un homme, il en darde d'autres pour construire la pierre d'Hiacinte ; pendant que Mercure, Venus & les autres Planetes s'occupent chacune en particulier sur d'autres pierres. Que d'ouvrages differens pour ces corps celestes ! travailler à établir la fortune des hommes ou à la détruire : leur donner des desseins & les moyens de les executer ; les rendre bons ou méchants ; rétablir leur santé ou les accabler de maladies ; épier le moment auquel on plante les arbres pour les faire ou feconds ou steriles ; roder toûjours autour d'une pierre ou d'un métail pour les conserver & les fournir de vertus & de proprietés. Franchement, voilà bien de l'ouvrage pour des corps separés par des espaces immenses des sujets sur lesquels ils travail-

travaillent ! Comment un vent violent ou des nuages épais, ne détournent ou ne retiennent-ils pas en chemin les influences qu'ils envoyent ? Je voudrois bien que les Astrologues nous expliquassent ce qu'ils font pour leur donner passage, malgré les obstacles qui s'y peuvent opposer.

VI. Selon Philon, les Astres sont animés & se meuvent en rond par leur propre intelligence. Benmaimon dit que tous les Astres & orbes Celestes ont une ame, qu'ils ont de la connoissance, de l'intelligence & une vie durable, connoissant celui par la parole duquel l'Univers a été fait ; que chacune de ces créatures selon son excellence & sa dignité loüe & glorifie son auteur, à l'exemple des Anges ; & que comme elles connoissent Dieu, elles comprennent aussi ce qu'elles sont elles-mêmes, comme sont les Anges qui sont au-dessus d'elles ; mais que leur connoissance est au dessous de celle des Anges ; & au dessus de celle des hommes ; enfin on leur donne de la vûë & de la raison. Donner du sens, de la vûë, de la raison aux Astres ; prétendre qu'ils sont capables de commettre des crimes, & de pratiquer des vertus ; cette opinion paroît ridicule, & certes on a sujet de lui donner ce nom ; mais je ne croi pas que les Astrologues Judiciaires osent dire qu'ils y trouvent de la ridiculité, puisqu'ils doivent eux-mêmes croire les Astres raisonnables, pour leur attribuer tant d'operations, dont ils ne pourroient pas s'acquiter sans avoir quelque raison ; cette exactitude à s'attacher par leurs influences à une pierre plutôt qu'à une autre pierre ; à un membre plutôt qu'à un autre membre, à un certain arbre préferablement à tous les autres, ce discernement pour en faire le choix, cette regularité à influer en temps & lieu, pour faire faire de certaines actions, pour détourner de certains dangers, pour produire de certains évenemens, tout cela, encore une fois sent beaucoup la raison.

VII. Entre plusieurs découvertes que Pythagore

avoit faites, l'antiquité a admiré particulierement cette musique celeste que lui seul entendoit ; on s'en est raporté à lui, car le moyen d'y aller voir ! Il disoit qu'il trouvoit dans la distance qui est entre les Astres, les tons de la musique ; qu'entre le ciel de la Lune & de la Terre, il y a un ton ; un demi ton de la Lune jusqu'à Mercure ; un demi ton de Mercure à Venus ; de Venus au Soleil, une fois & demie autant que de Venus à Mercure ; du Soleil au cercle de Mars, un ton ; de Mars à Jupiter, un demi ton ; de Jupiter à Saturne, un demi ton, & de Saturne au Zodiaque, une fois & demie autant que de Jupiter à Saturne ; & ainsi, en joignant cette harmonie, voila les sept tons de la musique : faut-il s'étonner après celà, s'il se trouve dans les Astres des influences pour produire des Musiciens, puisque tous les Cieux ensemble composent une musique ? Peut-être que si nous avions d'assez bons yeux, & si nous connoissions parfaitement les Cieux tels qu'ils sont, nous y remarquerions ce qu'ils nous envoyent ici, je veux dire des guerres, des famines, de la joye, de la tristesse, des vices & des vertus ; tu vas dire que je plaisante beaucoup ; j'avoüe de bonne foy que je ne suis pas d'humeur comme toi, à prendre sur un ton serieux les mysteres de l'Astrologie dont je parle. Fai bien attention sur ce qu'elle dit, & tu reconnoîtras que les consequences que j'en tire, ne sont pas si ridicules que tu le peux penser.

VIII. Que de bizarres opinions on a eûës sur les Eclypses ! les Atheniens, dit Plutarque dans la vie de Periclés, brûloient anciennement tous vifs ceux qui disoient que l'Eclypse se faisoit par les interpositions de l'ombre du corps de la Terre ou du corps de la Lune ; selon le même auteur, dans la vie de Nicias, dans le quatriéme siecle de la fondation de Rome ; on n'osoit encore s'ouvrir qu'à ses meilleurs amis, & en prenant bien ses précautions ; de la cause des Eclypses de Lune, qu'Anaxagoras avoit enseignée depuis peu. C'étoit une opinion fort generale parmi les Payens, que les Eclyp-

ses de Lune procedoient de la vertu magique de certaines paroles par lesquelles on arrachoit la Lune du ciel ; & on l'attiroit vers la terre pour la contraindre de jetter l'écume sur les herbes, qui ensuite devenoient plus propres aux sortileges des enchanteurs. Lucain dit l. 6.

Et patitur cantu tantos depressa labores,
Donec suppositas propior despumet in herbas.

Aglaonice fille d'Agetor qui étoit une femme sçavante en Astrologie ; faisoit accroire au peuple qu'elle arrachoit la Lune du Ciel par des charmes & des enchantemens, Plutarque au traité des Oracles qui ont cessé No. 10. Un Poëte dit que les Brachmanes Sorciers, attiroient la Lune & la faisoient tomber sur la terre sous la figure d'un jeune Taureau.

Ceci est bien de ton goût ; car je sçai que tu crois tout ce qu'on te dit des Sorciers & Magiciens. Pour délivrer donc la Lune de son tourment, & pour éluder la force du charme, il falloit, dit-on, empêcher qu'elle n'en oüît les paroles ; dequoi on venoit à bout en faisant un bruit horrible. Les Perses pratiquoient encore cette ridicule ceremonie, au raport de Pietro de la Valle ; elle est aussi en usage, selon Tavernier, dans le Royaume de Tonquin, où l'on s'imagine que la Lune se bat alors contre un Dragon. Virgile dit Ecl. 8

Carmina vel cælo possunt deducere lunam.

Et Horace parlant l. 5. od. 5. d'une fameuse Sorciere d'Ariminum, dit que par ses enchantemens elle faisoit descendre du Ciel la Lune & les Astres.

Quæ Sydera incantata voce Thessala
Lunamque cœlo deripit.

Plutarque parlant d'une Eclypse de Lune, nous aprend qu'en cette occasion les Romains sonnoient des

instru-

instrumens d'airain, & élevoient au Ciel de grosses torches allumées, s'imaginant que par ce moyen la Lune étoit beaucoup soulagée,

Cum frustra resonant æra auxiliaria lunæ.

dit Ovide l. 4. Metam. Et Juvenal parlant dans sa Satyre 9. d'une femme babillarde, dit, qu'elle est capable de faire assez de bruit pour secourir la Lune dans son travail,

Una laboranti poterit succurrere lunæ

Au Perou quand le Soleil s'éclypsoit, ceux du pays disoient qu'il étoit fâché contre eux pour quelque faute qu'ils avoient commise, puisque son aspect en étoit tout troublé, comme le visage d'un homme qui est en colere; & là-dessus ils prognostiquoient à la maniere des Astrologues, qu'il leur arriveroit bien-tôt quelque grand malheur: ils faisoient la même prédiction dans l'Eclypse de la Lune; ils la croyoient malade, quand elle paroissoit noire, & ils comptoient qu'elle mourroit infailliblement, si elle achevoit de s'obscurcir; qu'alors elle tomberoit du Ciel, qu'ils periroient tous, & que la fin du monde arriveroit; ils en avoient une telle frayeur, qu'aussi-tôt qu'elle commençoit à s'éclypser, ils faisoient un bruit terrible avec des trompettes, des cornets, des atabales & des tambours; ils attachoient outre cela des chiens, & ils leur donnoient de grands coups pour les faire aboyer, dans l'esperance que la Lune, qu'ils croyoient avoir de l'affection pour ces animaux à cause de quelque service signalé qu'elle en avoit reçû autrefois, auroit pitié de leurs cris, & qu'elle s'éveilleroit de l'assoupissement que sa maladie lui causoit. D'ailleurs, pendant qu'elle étoit ainsi malade, ils excitoient les enfans & les jeunes garçons à l'invoquer, les larmes aux yeux, à faire de grands cris, & à la prier de ne se point laisser mourir, de

peur

peur que sa mort ne fût cause de leur perte universelle : les hommes & les femmes répondoient confusément à ces cris, & faisoient un bruit si étrange, qu'il n'est pas possible de s'en imaginer un pareil. Les Talapoins Siamois enseignent, que quand la Lune s'éclypse, c'est un Dragon qui la dévore, & que quand elle paroît après son Eclypse, c'est le même Dragon qui la rejette. Herrera dit t. 3. l. 13. c. 13. que les Insulaires de Ternate aux Moluques, pleurent aux Eclypses du Soleil & de la Lune, sur la créance qu'on leur a donnée, qu'elles doivent causer la mort du Roi ou de quelque Grand. Voilà bien des imaginations erronées sur la nature des Eclypses, ou si tu veux sur la maniere avec laquelle elles se font.

IX. Voici quelques exemples de gens qui ont bien sçu profiter de ces erreurs ; car tous les jours il se trouve des esprits adroits qui tournent à leur profit la foiblesse des simples. Si tu voulois faire bien attention sur tout ce qui t'est arrivé, tu conviendrois que tu as souvent été la duppe dans des occasions semblables. Les legions de Pannonie s'étant mutinées contre Drusus fils de Tibere, & une Eclypse étant survenuë alors, aussi à propos, que si elle avoit été mandée, il en prit occasion pour les ranger à leur devoir. Christophle Colombe avança bien ses affaires chez les Indiens du nouveau monde, en leur prédisant une Eclypse de Lune ; c'est ainsi qu'on en fait accroire aux ignorans.

X. Voila assez parler des erreurs sur la nature des Eclypses, disons à present quelque chose des présages qu'on leur attribuë ; cela sera terminé en peu de mots, & ce peu de mots signifieront beaucoup & devront contenter l'esprit, pour peu qu'il soit raisonnable. Comme tu donnes beaucoup dans ces prédictions Astronomiques, c'est à toi que j'adresse la parole. Dy-moi, mon bon Oufle, as-tu raison de t'imaginer que Dieu ait choisi pour les signes de ses châtimens ou de ses récompenses (mais j'ai lieu de les appeller plutôt signes de châtimens pour m'accomoder à l'opinion vulgaire,

gaire, car c'eſt ainſi qu'on le penſe ordinairement, pour ne pas dire toûjours) des Eclypſes qui arrivent des quatre & cinq fois l'année, & qui le plus ſouvent ne viennent à la connoiſſance de perſonne ? Quoi ! ſi tu voulois avertir tes enfans d'une punition, te ſervirois-tu d'un moyen qui arriveroit regulierement dans un certain temps, & dont tu ne ſerois pas aſſuré qu'ils en pourroient avoir connoiſſance, pour leur donner cet avertiſſement ? Qui t'a dit que les Eclypſes marquent que ce Souverain de tous les êtres eſt indigné contre les hommes, & qu'il les envoye pour leur donner avis qu'il va inceſſamment les punir de leur crimes ? Etudie les revolutions celeſtes, & tu apprendras que quand même nous ne pécherions point, les Eclypſes viendroient comme elles viennent.

XI. Ces Eclypſes font une obſcurité ; donc tous les hommes du pays obſcurci deviendront malades. Quelle conſequence ! eſt-ce qu'il n'y a pas des gens qui ſans alterer leur ſanté demeurent les jours entiers dans des lieux beaucoup plus obſcurs, que les tenebres de la plus grande Eclypſe ? Les alimens ne ſont-il pas plus neceſſaires à la vie que le Soleil, puiſque vers les Poles, il y a des nations qui paſſent commodement pluſieurs mois de ſuite, ſans que le Soleil s'éleve ſur leur horiſon ? Y a-t-il rien de plus extravagant que de s'imaginer que la malignité prétenduë des tenebres d'une Eclypſe, va parmi un nombre prodigieux d'hommes, choiſir juſtement le Roi pour le tourmenter par quelque maladie, on pour lui faire perdre ſa Couronne ? car comme tu le ſçais, ſelon les dictions des Aſtrologues, les Eclypſes en veulent d'ordinaire aux Grands. N'eſt-ce point à cauſe que ces Aſtrologues étant d'ordinaire dans la petiteſſe, en veulent eux-mêmes beaucoup à la Grandeur ?

XII. Je ne veux point quitter la Lune ſans parler, (cependant en peu de mots) de quelques effets qu'on lui attribuë fauſſement. On entend continuellement dire que la Lune fait croître & décroître la moüelle & la

la cervelle des animaux, & les œufs des Ecrevisses; qu'elle ronge les pierres; qu'elle regle le froid & le chaud; les pluyes & les orages, & tout cela, sans avoir d'autre fondement que de certains préjugez dont on ne se met point en peine de bien examiner la verité. Il y en a cependant qui ont pris cette peine pendant 20 & 30 années de suite, & qui ont trouvé que ces préjugez sont aussi faux qu'ils sont generalement reçus & établis. La suite de mes Réflexions, aussi-bien que ce que tu en as deja lû, t'en convaincra. Tu connoîtras encore par plusieurs raisonnemens qu'elles contiennent, combien il est ridicule de croire qu'elle augmente les biens de ceux qui changent de logis pour aller dans un nouveau, & que quand les maris lui font l'honneur de l'appeler & de la nommer dans le genre masculin, elle les rend entierement les maîtres de leurs femmes; Demonom. de Bodin. p. 116. Ces pensées certainement sont des visions des plus boufonnes.

XIII. C'est encore une prétention bien étrange, que de s'aller persuader que l'on peut faire lire dans la Lune à une personne très-éloignée ce qu'on lui veut apprendre. On a pourtant assûré qu'on y avoit réüssi; en voici deux histoires ou plutôt deux contes. On dit que Pythagore faisoit boüillir des féves, & les exposoit quelques nuits à la Lune, jusqu'à ce que par un grand ressort de magie, elles vinssent à se convertir en sang; qu'avec ce sang, il écrivoit sur un miroir ventru ce qu'il jugeoit à propos, & qu'opposant ces Lettres à la face de la Lune, quand elle étoit pleine, on voyoit dans le rond de cet Astre tout ce qu'il avoit écrit sur la glace de son miroir. Aporta veut faire croire dans son livre de la magie naturelle, que François I. faisant la guerre à Charles-quint, un Magicien faisoit connoître aux Parisiens ce qui se passoit à Milan, en écrivant sur un miroir ce qu'il vouloit qu'ils aprissent, & l'exposant à la Lune, de sorte qu'on lisoit dans cet Astre ce que le miroir portoit par écrit. Voilà un beau

secret

secret perdu, ou bien negligé, car on ne le voit point mettre en usage; n'est-ce point que les maîtres des Postes s'y opposent? mais non, c'est plutôt parce que tout le monde pourroit lire dans la Lune ce qu'on voudroit ne faire sçavoir qu'à un seul; & ainsi la politique & l'amour n'y trouveroient pas leur compte.

XIV. Je ne plaisanterai pas dans cet article-ci; car je vais gemir, pour ainsi dire; puisque je me propose de parler de l'impudence qu'ont eû les Astrologues de se faire des choses les plus sacrées, les plus saintes, les plus dignes de respect, & de veneration, des objets serieux de leurs charlatanneries. Selon eux non seulement tous les Empires, mais même toutes les Religions trouvent leur destinée dans les Astres. Saturne, disent-ils, est auteur de la Loy Judaique, d'où vient le nom du Sabath des Juifs au Samedy; & comme les influences de cette Planete sont malignes, c'est à cause d'elles, que les Juifs sont si mal-traitez des autres peuples, & sujets à tant de miseres; & ainsi à leur dire, ce sera sur les influences de Saturne qu'auront été fondées les prédictions de leurs malheurs. Ils font la Religion Chrêtienne fille du Soleil, prétendant que c'est à cause de cette filiation que les Chrétiens ont mis leur Dimanche au jour dominé par cette Planete, & que les Cardinaux portent le rouge, qui est une couleur toute solaire. Le faux Berose a écrit que Noé bâtit l'Arche qui le sauva, parce qu'il avoit apris par l'observation des Astres, qu'un déluge universel alloit noyer toute la terre & tous ceux qui y demeuroient. Donc selon eux, ce ne fut point Dieu qui l'en avertit pour le conserver selon les decrets de sa providence, comme les livres sacrez le témoignent. Leurs regles veulent absolument que si les Gemeaux ascendans avec Saturne dans le signe du Verseau, remplissent la neuviéme maison, il soit impossible qu'il n'en naisse un Prophete; voilà donc l'esprit prophetique dépendant de la naissance & non pas d'un choix particulier de Dieu. Un fameux Juif entêté de cette impertinente doctrine, osa assurer que le Messie

n'étoit

n'étoit pas né, & prédire qu'il naîtroit dans l'année mille quatre cens soixante quatre, & cela, disoit-il, parce que cette année auroit la même face du Ciel qui se trouva lorsque Moïse tira d'Egypte le peuple d'Israël. Ce Juif supposoit que le Messie n'étoit pas venu, mais en voici qui le reconnoissent pour venu, & qui veulent que les Astres l'ayent fait aussi saint qu'il étoit. Quelle impieté! Mars, dit un de ces visionnaires, bien placé dans la neuviéme maison du Ciel, donne le pouvoir de chasser les démons du corps des possedez; pouvoir que le Messie avoit. Cela étant, selon ces sçavans Chimeriques, c'est à la constellation de Mars que le Fils de Dieu incarné doit la puissance qu'il fit paroître sur les mauvais esprits; ils prétendent y avoir aussi trouvé ses vertus; ils assurent qu'ils ont connu visiblement son genre de mort dans une mauvaise position de Mars. Peut-on pousser plus loin la temerité? disons mieux, peut-on montrer un plus grand excez d'impieté & d'impudence? cet excez me paroît si odieux, que je n'ose pas en nommer les Auteurs. Après cela, je ne ne m'étonne plus quand d'autres disent que le Messie a racheté non seulement les hommes, mais encore les Astres, en ce que ceux-ci ont peché aussi-bien que ceux-là; que ceux qui prieront Dieu lorsque la Lune est conjointe à Jupiter dans le Lion ou dans le tête du Dragon, sont assurez d'obtenir tout ce qu'ils demanderont; quelle extravagance! Ces prieres s'adressent aux Astres ou à Dieu; si elles s'adressent aux Astres, est ce qu'ils les peuvent entendre & y répondre? si c'est à Dieu, est-ce que Dieu étoit sourd avant cette conjonction? Est-ce qu'il a témoigné qu'il ne veut point recevoir de prieres sans elle? est-ce qu'elle le peut contraindre d'accorder ce qu'on lui demande? Pour toute réponse à ces questions, c'est de dire, qu'elles sont si déraisonnables, qu'elles ne meritent pas qu'on leur réponde, on ne devroit pas même les écouter. On devroit, dit un autre, aux élections des Papes invoquer Mercure; enfin d'autres font esperer à tous ceux qui naîtront, ayant

Saturne dans la maiſon du Lion, que leur ame iroit droit en Paradis après leur mort. Il y en a qui ont voulu faire croire qu'ils avoient vû dans les Aſtres que la Religion Chrétienne ne dureroit que l'année mille quatre cens ſoixante. On fit pour la Princeſſe Marguerite, ſœur de Henry II. en 1564. un diſcours Aſtrologique qui donnoit l'Horoſcope de l'Egliſe Romaine, & en prédiſoit la ruine, & celle du Saint Siege, & de l'Empire d'Allemagne, par des conſequences tirées des mêmes aſpects & des mêmes influences des Aſtres, qui avoient dominé à la deſtruction des anciennes Monarchies & Republiques. Un certain Arnauld Eſpagnol, tenoit la venuë de l'Ante-Chriſt indubitable pour l'an 1345. Tu conviens ſans doute que ces trois dernieres prédictions ſe ſont trouvées fauſſes: Avoüe donc qu'il faut conclure qu'on ne doit point ſe fier à ces ſortes de gens ſur tout le reſte.

XV. Tu te dis apparemment ſouvent à toi-même pour te fortifier dans ton erreur, que des Princes & des Peuples entiers ont eu tant de confiance en l'Aſtrologie Judiciaire, qu'ils la prenoient pour regler leurs plus importantes démarches. Cela eſt vrai, je l'avoüe, je le ſçai auſſi-bien que toi. Je ſçai, par exemple, que les Perſes ſe fioient tellement aux prédictions des Mages qui étoient leurs Aſtrologues, qu'ayant été aſſurés par eux que la veuve d'un de leurs Rois étoit groſſe d'un fils, ils ne firent aucune difficulté de couronner le ventre de cette Reine, & de proclamer Roi ſon embrion. Caracalla avoit les Genethliaques ou Horoſcopes de tous les Grands de ſon Etat, ſur quoi il jugeoit de leur bonne ou mauvaiſe volonté en ſon endroit, élevant les uns, & abaiſſant les autres, & en faiſant même mourir pluſieurs ſur ce malheureux fondement. Toutes les grandes affaires du Royaume de la Chine ſe décident particulierement ſur des obſervations aſtronomiques, le Roi n'y faiſant rien ſans conſulter ſon thême natal, que lui dreſſent ceux du College Royal, à qui il eſt ſeulement permis d'étudier

dans

dans le Livre du Ciel. La plupart des Asiatiques sont tellement infatuez de l'Astrologie Judiciaire, qu'ils consultent les Astrologues dans toutes leurs entreprises, & ainsi dans ce pays-là que le métier en est bon! Autrefois à la Cour de France, c'est-à-dire, du temps de Catherine de Medicis, les Dames n'osoient rien entreprendre sans avoir consulté les Astrologues qu'ils appelloient leurs Barons, nom assurément qu'ils ne meritoient pas, celui de fourbes leur convenoit bien mieux. Le Roy Louis XI. croyant que la prédiction qu'un Astrologue avoit faite à une Dame qu'il aimoit, avoit été cause de sa mort, il le fit venir avec dessein de le faire jetter par la fenêtre; c'étoit dêja là une grande foiblesse d'attribuer la mort de cette femme à une chose si frivole; mais voici une autre foiblesse qui prit à ce Prince, qui étoit d'ailleurs extrêmement rusé. Quand ce devin celeste fut en sa presence, il lui „ dit, Toi qui prétends être né un si habile homme, „ apprens-moi quel sera ton sort? Le drôle qui se doutoit du dessein du Roi, & qui connoissoit son foible, „ lui répondit: Ah Sire! je prévois que je mourrai „ trois jours avant vôtre Majesté; il le crut, & se donna bien de garde de le faire mourir.

XVI. Mais que de gens aussi qui se sont moquez de ces Astrologues pour lesquels d'autres ont tant de créance! Une Dame, (cette petite histoire que je vais raconter est d'autant plus estimable, qu'il s'en trouve très-peu de semblables, car la plupart des femmes donnent extrêmement dans ces niaiseries) Une Dame, dis-je, fit venir un fameux Astrologue, & le pria d'employer l'adresse de son art pour deviner ce qui lui faisoit peine dans l'esprit; l'Astrologue dressa la figure ou plutôt la chimere de son horoscope, & fit un long discours sur chaque maison celeste, sur les differentes positions des Planetes, & des signes du Zodiaque, & sur leurs pouvoirs, leurs vertus & leurs proprietez; le détail de tout ce verbiage étant fini, la Dame lui donne une piece de quinze sols, l'Astrologue qui ne man-

manquoit pas d'esprit, non plus que de fourberie, voyant qu'elle lui donnoit si peu de chose, consulte encore la figure Genethliaque ; puis après avoir fait semblant de la considerer avec beaucoup d'attention, „ il lui dit, Ha! Madame, je viens de découvrir en„ core dans vôtre Horoscope quelque chose qui vous „ regarde, & qui me paroît très-vrai ; c'est que j'y ai „ vû que vous n'étiez point du tout riche ; c'étoit, comme tu vois, la figure de la piece de quinze sols qui l'avoit si bien instruit. „ Elle lui répondit, vous „ avez rencontré très-juste, cela est vrai, je ne suis „ point riche ; il considere encore pour la troisiéme fois son thême, car il vouloit encore tirer quelqu'autre piece. „ Madame, lui ajoûta-t-il d'un ton de suf„ fisance divinatrice, n'avez-vous rien perdu ? j'ai per„ du, lui dit-elle, l'argent que je vous ai donné. Thomas Morus Grand Chancelier d'Angleterre, homme d'un profond jugement, railla fort agréablement un Astrologue qui se vantoit de lire dans les Astres toutes les choses à venir, & qui cependant n'y voyoit point l'infidelité de sa femme.

Astra tibi æthereo pandunt sese omnia vati,
Omnibus & quæ sint fata futura monent.
Omnibus ast uxor quòd se tua publicat, inde
Astra licet videas omnia, nulla docent.

„ Vous vous amusez à regarder les Cieux, sans fai„ re réflexion sur ce qui est à vos pieds, dit une bonne femme à un Astrologue, qui se laissa tomber dans un fossé, pendant qu'il levoit le nez en haut pour contempler les Astres. Guillaume Duc de Mantoüe, ayant dans son Ecurie une Cavale pleine, fit exactement observer le moment auquel elle mettroit bas, & elle fit un Mulet ; il envoya aussi-tôt aux plus celebres Astrologues d'Italie, pour se divertir d'eux & pour s'en moquer, l'heure de la naissance de cette bête, les priant de lui apprendre quelle seroit la fortune d'un bâtard

né dans son Palais; il prit soin sur tout qu'il ne sçussent pas que c'étoit d'un Mulet qu'il vouloit parler; Messieurs les Interpretes firent de leur mieux pour flatter ce Prince, ne doutant point que ce batard ne fût son ouvrage; les uns dirent qu'il seroit General d'armée, d'autres en firent un Evêque; quelques-uns l'éleverent au Cardinalat; il y en eut même un qui en fit un Pape. Cassius ayant été défait par les Parthes, qui avoient des fleches pour armes principales, (ce que je te prie de bien remarquer,) il s'enfuit le plus promptement qu'il put dans la ville de Carnas; & sur ce qu'il n'y vouloit pas séjourner beaucoup, de peur d'y être poursuivi & assiegé, un Astrologue qu'il avoit à sa suite, lui donna un conseil en lui parlant ainsi. „ Croyez-moi, Seigneur, ne partez point de cette Ville „ jusqu'à ce que la Lune soit dans le signe du Scorpion. Mais Cassius se moquant de lui, lui répondit en ces „ termes; vous vous moquez de moi avec vôtre con- „ seil; certes ce n'est point ce signe que je crains, c'est „ seulement celui du Sagittaire. Puisque vous sçavez „ par vos connoissances astronomiques, disoit un rail- „ leur à un Astrologue, la destinée de ce prunier, ap- „ prenez-moi donc, je vous prie, quand il portera „ du fruit, si on lui rompra mal à propos quelque „ branche, combien il portera de prunes, & par qui „ ces prunes seront mangées. Si vous voulez deviner „ sans vous tromper, disoit autrefois un certain Mar- „ tianus, dites justement le contraire de ce que disent „ les Astrologues. Il ne se passoit point d'années ni de mois où les Astrologues n'annonçassent la terrible menace de la mort d'Henry le Grand. „ Ils diront vrai en- „ fin, dit un jour ce Prince, & le Public se souvien- „ dra mieux de la seule fois où leur prédiction aura „ été veritable, que de tant d'autres où ils ont prédit „ faux. Un Astrologue ayant averti un Prince de mettre ordre à ses affaires, parce qu'il prétendoit avoir connu dans les Astres qu'il devoit mourir dans trois jours; ce Prince qui n'ajoûtoit point du tout de foi à ces ré-

veries, lui demanda s'il avoit connu de quelle mort il devoit mourir lui même? ,, C'est d'une fiévre chaude, ,, lui répondit-il, voilà mon genre de mort; hé bien, ,, lui repliqua le Prince, pour te faire connoître la va- ,, nité de ta science, tu seras pendu tout-à-l'heure. Comme on s'étoit déja saisi de ce malheureux Astrologue pour le conduire au Supplice, il fut, comme tu le dois croire, terriblement émû & effrayé; cependant il songea à se servir de son esprit pour se tirer d'affai- ,, re; Voyez Monseigneur, dit-il au Prince, si ma ,, prédiction n'est pas veritable, Tâtez-moi le poulx, ,, & vous sentirez si je n'ai pas la fiévre. Cette subtilité lui sauva la vie, & le Prince en rit plus de trois jours après, malgré la prédiction. Seneque se moque plaisamment, (*in ludo de morte Claudii*,) de l'Astrologie Judiciaire, quand il introduit Mercure qui prie les Parques de souffrir enfin que les Astrologues ayent pû dire une fois la verité, après avoir faussement condamné à la mort Claudius, autant de fois qu'il s'étoit écoulé, non-seulement d'années, mais de mois depuis qu'on l'avoit élevé à l'Empire. Rien n'est plus sujet à l'erreur que les prédictions des Astrologues; tu l'as déja vû, & tu le verras encore dans la suite. Les pressentimens des bêtes sont plus seurs que toutes leurs speculations divinatrices, c'est ce qu'on explique agreablement dans l'historiette suivante.

Certain Roy jusqu'à la folie
Aima jadis l'Astrologie;
Toûjours marchoit à ses côtez
Un Docteur à longues lunettes,
Et de ce conteur de sornettes
En aveugle il suivoit toutes les volontés.
Sur ses projets divers, sur ses peines secrettes
Les Astres étoient consultez,
C'étoit un foible ridicule;
Mais les Rois sont friands d'apprendre le futur.
Un hazard détrompa le Prince trop credule.

Un jour que le Soleil plus brillant & plus pur
Invitoit le Monarque à s'ébattre à la chasse,
Il sort, le Pedant suit, le Ciel devient obscur;
L'air s'épaissit, l'orage les menace
Le Monarque tremblant consulte son Docteur.
Alors d'un ton de Pedagogue;
Calmez vôtre souci, Seigneur,
Je promets du beau temps, repondit l'Astrologue.
Sur la parole du menteur,
On s'avance, on s'exerce aux travaux de Diane,
La meute étoit aux Champs, lorsqu'il parut un Ane,
Un Pitaut le suivoit; bon homme par ta foy
Pleuvra-t'il? demanda le Roy,
Sire, j'aurons de l'iau sans doute,
Dit le Manant, sans se troubler;
J'apperçois du baudet les oreilles trembler,
C'est un présage seur; le Monarque l'écoute,
Et se sçait bon gré d'avoir mis
Et le Docteur & l'Ane en compromis.
L'Astrologue en pâlit; cependant la tempête
Commence à fondre sur leur tête.
Le Prince bien moüillé, chassa de son Palais
Des doctes Charlatans la gent porte-Soutanne;
Et jura ses Dieux que jamais
Il ne consulteroit d'autre Docteur qu'un Ane.

Ciceron se moque *l. 2. de divin.* d'un Tarutius Firmanus, Grand Disciple des Chaldéens, qui dressa une nativité de la ville de Rome, & en fit l'Horoscope. Seneque dit noct. attic. l. 14. c. 1. *Patere etiam aliquando Mathematicos vera dicere & tot sagittas cum emittant, unam tangere, aberrantibus aliis.* En effet, de même qu'entre une infinité de fleches, tirées au hazard, il ne faut pas s'étonner si une va fraper le but; aussi entre tant de prédictions que font les Astrologues, il peut bien arriver, mais sans consequence, qu'il s'en trouve quelqu'une de veritable. Finissons cet article, voila comme tu vois bien des gens qui se

moquent de l'Astrologie Judiciaire ; croy moi, augmentons en le nombre, c'est le plus raisonnable parti que nous puissions prendre: ce qui me reste à dire, t'en convaincra entierement.

XVII. Je l'ai dêja dit ; on ne se ressouvient que des prédictions veritables des Astrologues ; mais pour leurs bevûës, & leurs mensonges, on ne se met point du tout en peine d'en conserver la memoire ; personne ne tient registre de leurs mécomptes, dit un esprit fort, & qui pense d'ordinaire fort juste ; c'est Montagne Si l'on ne s'attache point à recueillir ce qu'ils disent de faux, n'est-ce point parce que leurs faussetez sont ordinaires & infinies ? Si l'on conserve si exactement le ressouvenir de leurs prédictions quand elles réüssissent, n'est-ce point parce qu'elles sont rares & prodigieuses ? C'est ainsi que répondit un certain Diagoras qui fut surnommé l'athée. Quelqu'un lui montrant un jour dans un Temple de Samothrace, plusieurs tableaux donnés par ceux qui avoient été assez heureux pour échaper des naufrages, & prétendant lui prouver par-là combien les faux Dieux prenoient soin des hommes qui avoient recours à leur protection, il ré-„ pondit, mais n'y auroit-il pas un bien plus grand „ nombre de tableaux de ceux qui ont peri, s'ils „ avoient pû en envoyer dans vôtre temple ?

XVIII. Tu sçais apparemment la plupart des prédictions veritables énoncées par les Astrologues ; car comme tu crois fortement tout ce que te dit l'Astrologie Judiciaire, & que tu ne peux donner aucun raisonnement valable pour prouver que tu crois raisonnablement, sans doute tu as du moins quelque faits pour autoriser ta créance ; hé bien, je vais en rapporter aussi pour la détruire, & ainsi tu seras obligé d'avoir recours à la raison, si tu veux absolument croire, & moi je te prouverai ensuite par raison, que tu croiras fort mal-à-propos. Zica, Roy des Arabes à qui les plus celebres Astrologues de son Siecle avoient promis une longue vie, pour persecuter les Chrétiens,

mou-

mourut l'année même de cette prédiction. Henri II. à qui Cardan & Gauric avoient prédit une vieillesse heureuse, fut tué miserablement dans un Tournoy à la fleur de son âge. L'Astrologue de Jean Galéas Duc de Milan fut assassiné dans le moment même qu'il disoit que sa vie devoit être longue & heureuse. Un Duc de Savoye ayant appris par un autre Charlatan de la même profession, que bien-tôt il n'y auroit point de Roy en France, entreprit dans cette esperance la guerre contre les François; la prédiction se trouva vraye; car le Roy sortit de France pour l'aller mettre à la raison, & ce n'étoit pas là ce que le bon Duc entendoit, apparemment n'étoit-ce pas là aussi ce que l'Astrologue vouloit dire. L'histoire rapporte plusieurs prédictions qu'ils ont hardîment prononcées pour marquer la fin du monde, & la suite des temps en a fait voir parfaitement la fausseté. Il y en eut même un de ceux-ci, qui pendant qu'il assuroit que le monde finiroit dans une certaine année, dressoit en même-temps des Ephemerides pour vingt-trois années par delà le terme qu'il lui avoit plû de donner à la consistence des cieux & de la terre. Des Sçavans d'une autre espece ont crû qu'à cause que Dieu avoit créé le monde en six jours, & s'étoit reposé le septiéme, le monde ne dureroit que six mille ans; d'autres, que depuis la mort de Jesus-Christ, il y auroit encore autant d'années jusqu'à la fin du monde, qu'il y a de versets dans le Pseautier de David. Aristarque avoit assuré que le monde ne devoit durer que deux mille quatre cens quatre-vingt quatre ans. Daretes Dirrachinus 5552. Herodote & Linus 10800. Dion 13984. Orphée 120000. Cassandre 1800000. Il y eut un certain Stoflerus & quelques autres qui annoncerent un deluge effroyable pour l'année 1524. & malheureusement pour l'Astrologie Judiciaire, cette année fut si seche, que pendant tout le mois de Fevrier, auquel cette inondation devoit arriver, on ne vit pas un seul nuage au Ciel. Charles-quint, François I. & Henri VIII.

tous trois de même âge, furent menacés de mort violente par les plus habiles Astrologues de leur Siecle, cependant leur mort ne fut que fort naturelle. Ciceron dit *l. 2. de divin.* que les trois plus Grands hommes de sa Republique, c'est-à-dire, Pompée, Crassus, & César avoient été assurés par plusieurs Chaldéens, qu'ils mourroient chez eux comblés de gloire, de biens & d'années; toutes-fois ils perirent malheureusement. On promit à Metius Pomposianus, qu'assurément il seroit Empereur, il ne le fut pourtant point; mais seulement Consul, Vespasien lui ayant donné le Consulat, quoiqu'on tâchât de le rendre suspect à ce Prince, à cause de la prédiction. Les Astrologues avoient prédit au Duc de Viseü, qu'il seroit Roi de Portugal; flatté de cette promesse, il entra dans une conspiration contre le Roi Jean, & par une confiance excessive, malgré toutes les raisons qu'il avoit de se défier de ce Prince, il obéit à l'ordre qu'il avoit reçu de lui aller parler, & en fut poignardé. Les Partisans de l'Astrologie Judiciaire ont prétendu faire beaucoup valoir pour leur entêtement, la prédiction faite sur Vitellius: ils disent que les Astrologues ayant sçu que Vitellius leur ordonnoit de sortir de l'Italie dans un certain jour, firent afficher de nuit un papier, par lequel ils lui ordonnoit de mourir à un certain jour prefix, qui fut effectivement le jour de sa mort: On ne peut nier que Xiphilin l'abbreviateur de Dion Cassius, ne dise cela, & qu'il n'ajoûte ces mots, *tant ils connurent avec exactitude ce qui devoit arriver!* Zonaras a raconté la même histoire, mais ils n'ont raporté qu'un fait glosé & falsifié. Suetone nous apprend que Vitellius faisoit mourir sans forme ni figure de procès, tous les Astrologues qu'on lui déferoit, étant irrité de ce qu'aussi tôt après la publication de l'Edit, par lequel il ordonnoit à ces gens-là de sortir de Rome & de l'Italie, pour le plus tard le premier d'Octobre, il avoit paru une affiche, par laquelle ils lui ordonnoient de sortir du monde ce même jour-là. Si

leur

leur prédiction eût été vraye, il seroit mort le premier d'Octobre; mais il est certain qu'il fut tué vers la fin du mois de Decembre. Dion Caſſius eſt blâmable d'avoir ſuivi des traditions populaires preferablement aux hiſtoriens, qui avoient marqué des dattes extrêmement propres à réfuter le merveilleux qu'on avoit fourré dans cette avanture, comme on a fait en cent autres occaſions, dont les Aſtrologues ont bien ſçu profiter. Autre hiſtoire ſur l'habileté d'un Aſtrologue & dont ſes confreres ont beaucoup tâché de ſe prévaloir. Un homme d'érudition & fort ennemi de ces forfanteries l'a ainſi traitée; c'eſt par elle que je finirai cette réflexion: Voici comment Tacite raporte le fait du Mathematicien Traſulle, qui a fait tant d'impreſſion ſur de certains eſprits. Tibere, dit-il, étant de loiſir dans Rhodes, voulut ſatisfaire ſa curioſité touchant l'Aſtrologie Judiciaire. Pour cet effet deſirant éprouver la ſuffiſance de ceux qui en faiſoient profeſſion, il ſe ſervit d'un lieu de ſa maiſon fort haut élevé ſur des rochers, expoſés à la mer, & où l'on ne pouvoit monter que par des précipices qui donnoient de l'aprehenſion; c'eſt en cet endroit qu'il faiſoit venir ceux qui ſe mêloient de prédire l'avenir, & ils y étoient conduits par un de ſes Afranchis, en qui il ſe fioit, homme auſſi puiſſant de corps, qu'ignorant de l'eſprit; que ſi Tibere reconnoiſſoit que celui à qui il avoit fait ſes propoſitions n'étoit qu'un fourbe, & qu'il ne lui avoit répondu que trompeuſement, comme c'eſt l'ordinaire de telles perſonnes, ſon conducteur ne manquoit pas, ayant reçu le ſignal, de le précipiter dans la mer, au retour, de peur qu'il n'allât reveler ce dont il avoit été interrogé. Traſule donc fort ſçavant en la ſcience des Chaldéens, ayant été mené comme les autres dans ce lieu écarté, aſſeura Tibere qu'il ſeroit Empereur & lui revela beaucoup de choſes qui regardoient le futur; ſur cela, Tibere lui va demander s'il ſçavoit bien auſſi ſes propres deſtinées, & qu'il regardât ſur ſon thême ce qui lui devoit arri-

 ver.

ver. Trasulle le dresse sur l'heure, s'étonne ensuite, palit, & plus il considere l'heure presente sur sa nativité, plus il témoigne de terreur, jusqu'à s'écrier qu'il étoit menacé par les Astres du dernier instant de sa vie. Tibere ravi d'aise & d'admiration, le rassure en l'embrassant, & le tint depuis pour un Oracle, le mettant au nombre de ses plus intimes amis.

Or sans parler de ce que tout ce discours sent son conte fait à plaisir, n'y ayant guere d'apparence que beaucoup d'hommes pussent être ainsi jettés dans la mer, sans que cela fût sçu & reprimé par la justice qui en eût au moins informé Auguste. Je dis que quand le fait seroit veritable, il ne faudroit pas trouver fort étrange que Trasule qui avoit consideré l'assiette du lieu où il étoit, & les mauvais pas par où il falloit retourner, entrât en quelque soupçon sur la demande de Tibere; il n'y a guere de personnes si grossieres qu'elles soient, à qui il n'en fût arrivé autant; l'air du visage de Tibere, celui du conducteur & peut-être quelque signal donné en même-temps, mirent sans doute le pauvre Mathematicien en crainte pour sa vie; c'est ce qui lui fit joüer le jeu qui réüssit, feignant d'apercevoir dans le Ciel le peril où il étoit, & dont il se tira par la dexterité de son esprit; car y a-t-il rien d'ailleurs de plus impertinent, que de croire qu'un homme puisse selon la narration de Tacite, dresser son Horoscope en un instant, faire ses Jugemens, & reconnoître si au juste ce dont il étoit menacé sur l'heure? s'il avoit travaillé autrefois à sa nativité & vrai-semblablement tout à loisir, il devoit avoir prevû tout ce qui se présentoit alors: que si c'étoit la premiere fois, comme il faut le présupposer de necessité, pour ne se point étonner de son étonnement; en ce cas là, il ne reste nulle apparence qu'il ait pû faire si subitement les operations necessaires pour entrer en une connoissance si précise du hasard, qu'il couroit. On pourroit faire beaucoup d'autres conjectures contre la vrai-semblance de cette histoire que je te laisserai faire à toi-même. J'observerai seulement, que

que Dion Caſſius tout credule qu'il eſt, s'empêche bien d'en parler dans ſon cinquante-cinquiéme Livre, comme a fait Tacite, & que dans ſon cinquante-ſeptiéme, il reconnoît que Tibere fit enfin mourir cet Aſtrologue, ayant reconnu, (à ce qu'il croyoit) que toute ſa ſcience étoit fondée ſur la magie; ce qui montre aſſez le peu d'état qu'on doit faire de ſemblables relations. J'ajoûterai à cela que Traſulle avoit aſſuré Tibere qu'il vivroit dix ans plus qu'il ne fit, quoique Dion l'attribuë à fineſſe plutôt qu'à mécompte.

XIX. Conſidere, je te prie, à preſent avec moi, ſi tu as veritablement ſujet de te fier à un Horoſcope. Je vais faire parler des gens qui ont épuiſé cette matiere, je parlerai avec eux, mais de telle ſorte que je ne gâterai rien dans ce qu'ils diſent. As-tu bien examiné s'il eſt très certain que les Aſtres roulent ſur la tête des hommes exprès pour leur utilité? ſi tu en étois bien aſſeuré, il y auroit dans cette certitude quelque petite choſe qui paroîtroit favorable pour l'Aſtrologie Judiciaire; je dis, qui paroîtroit, car elle ne feroit point du tout une preuve pour t'engager à croire abſolument tout ce que diſent les Aſtrologues; mais que cela ne nous arrête pas. Entrons en matiere. Un Horoſcope dit qu'à cauſe qu'un enfant eſt né dans le temps qu'un Aſtre étoit dans une certaine ſituation, cet enfant fera telles & telles actions, aura un tel établiſſement. C'eſt tout ce qu'on pourroit dire ſi cet Aſtre ſeul contribuoit à tout ce que fera l'enfant. Mais eſt-ce que les coutumes, la nourriture, les commandemens, l'exemple, la honte, la crainte, l'amour, l'éducation, la liberté de l'eſprit ſont comptées pour rien? Tout cela n'eſt-il pas capable de produire plus d'effet, que je ne ſçai quelles influences qui tombent, dit-on, ſur ſon corps, & qui ont tant de chemin à faire, avant que d'y tomber? quelle apparence y a-t-il d'attribuer ſeulement au Ciel les évenemens de la vie des hommes, s'il n'eſt pas ſeul la cauſe de leur être? Ariſtote a prononcé que le Soleil & l'homme en produiſent un autre, & nous admettons en-

core beaucoup d'autres causes subalternes en cela, outre la premiere qui est Dieu. Pourquoi donc n'y auroit-il que le Ciel qui soit cause de tout ce qui arrive aux hommes? Et s'il y a plusieurs autres causes qui coopetent avec lui en ce qui est de leur bonne ou mauvaise fortune, comment se pourroit-il faire que la seule connoissance des Astres donnât celle que disent les Judiciaires? Il faudroit pour nous le faire croire, qu'ils nous montrassent comment ils possedent un art qui leur fait comprendre les choses singulieres quoi qu'infinies, & les contingentes quoi qu'incertaines: Celui dont ils se mêlent n'ayant rien de tel, & les influences des cieux ne pouvant bien souvent pas tant sur les hommes que les loix, la Philosophie ou la moindre inspiration divine, sans parler de leur libre arbitre, ils sont ridicules en ce qu'ils promettent, & les autres trop simples de les croire.

XX. Bardesanos, Syrien, très-habile Chaldéen, parle ainsi aux Astrologues Judiciaires dans Eusebe l. 6. ch. 18. *de præpar.* Vous divisez le monde en sept Climats dominez par chaque Planete; mais sous chaque Climat combien de nations? sous chaque nation combien de Provinces? sous chaque Province combien de villes differentes en Loix, en Dieux, & en Religion? aux Indes sous un même climat, les uns mangent les hommes, les autres s'abstiennent de toute chair, les uns adorent les Idoles, les autres n'en reconnoissent aucune. Les Magiciens qui sortent de Perse, en quelque lieu qu'on les transporte, sont incestueux selon leur coutume, & les Juifs répandus par tout le monde, sous quelque climat qu'on les loge, ne changent ni de Religion ni de maniere de vivre. Enfin un peuple part d'un climat & va donner de nouveaux Dieux & de nouvelles Loix à l'autre, sans que le climat où il va lui apporte aucun empêchement; les forêts, les montagnes & les rivieres rendent plutôt les Loix differentes, que les climats & les signes. Les coutûmes & les victoires réduisent les Loix en une, en

dépit

dépit des climats de Saturne, de Jupiter & des autres Planetes. D'où vient qu'aux Provinces où autrefois Venus & Mercure étoient adorez, ces Astres étant en même lieu, cependant les Dieux en sont abolis & chassez? Et comment la Loy Judaïque dureroit-elle encore sous tous les climats, quoiqu'elle soit bannie du sien propre?

XXI. Les Astrologues, pour mieux duper les gens, veulent faire croire que les cieux sont un livre où Dieu écrit l'histoire du monde. Plotin & Origene ont donné dans ce panneau; jusques-là, qu'Origene voulant confirmer son sentiment par quelque chose de bien fort, se couvre de l'autorité d'un livre apocriphe, attribué au Patriarche Joseph, où l'on fait dire au Patriarche Jacob, s'adressant à ses enfans, qu'il avoit lû dans les Cieux tout ce qui leur arriveroit & à leur postérité. *Legi in tabulis cœli quæcumque contingent vobis & filiis vestris.* Porphire assure que lorsqu'il étoit dans la résolution de se tuer, Plotin lut son intention dans les Astres, & l'en détourna. Y eut-il jamais une pareille rêverie? Je sçai bien que les Rabins se sont imaginez que le Ciel étoit plein de caracteres; mais outre qu'on n'a jamais pû convenir s'ils étoient Hebraïques, Egyptiens, ou Arabiques, qu'on me nomme quelque auteur d'esprit rassis, qui se soit vanté d'entendre cette écriture. A la verité Postel a écrit hardîment, qu'il avoit lû là-haut en caracteres d'Esdras, quoique confusément, tout ce que contient la nature. Il suffit de répondre que ce sont des visions de Postel & des Rabins, qui se sont repûs de viandes si creuses, que leur cervelle ne s'en est pas mieux portée, c'est ce qu'on peut penser de plus favorable pour eux; car s'ils ne sont pas visionnaires, il faut donc conclure qu'ils sont trompeurs de profession; qu'ils ont pris plaisir à en imposer au public, & à se divertir de la credulité des foibles. Les Grecs ni les Latins, dans la plus grande licence de leur Poësie, n'ont rien dit de si extravagant; & quand ils ont interpreté la Lyre d'Or-

d'Orphée, du Ciel des étoiles fixes, qui avoient les sept Planetes comme sept cordes, dont les divers mouvemens rendoient cette agreable melodie que les Philosophes, & principalement les Pithagoriciens ont fait profession d'entendre; ils n'ont rien avancé qui ne pût être favorablement interpreté, si l'on considere l'ordre reglé des revolutions de ces corps celestes. Je demanderois volontiers à ceux qui se fondent sur ce badinage, pour qui est fait ce bel a b c des cieux, puisque ce n'est pas le fait des hommes d'y apprendre à lire, ni de connoître les temps & les momens de l'avenir que Dieu, selon le texte des livres sacrez, a particuliérement réservé à sa connoissance? qu'ils me marquent quelque Juif ou quelque Arabe, qui après avoir étudié dans cet admirable livre, ait donné une piece qui vaille le moindre traité de nos Philosophes.

XXII. Pourquoi veut-on que les influences des Astres operent seulement dans le moment de la naissance, & non pas avant & après? car il est certain qu'ils n'ont pas moins influé sur ce petit corps durant le temps qui s'est écoulé depuis sa conception jusqu'à sa naissance, qu'au moment qu'il a joüi de la lumiere; & qu'ils influent encore dans la suite; & ainsi qui empêcheroit un bon aspect de ces corps celestes de corriger celui qui aura été mauvais? Lorsque les Planetes changent de disposition, les regles de l'Astrologie enseignent que leur aspect change aussi, & que par consequent il devient bon de mauvais qu'il étoit. Quelle raison a-t-on de croire qu'il n'y en a absolument qu'un qui opere?

XXIII. Si l'on veut que les connoissances qu'on tire de l'Astrologie Judiciaire se tirent de l'experience, c'est une erreur; en voici la raison. Les Etoiles & les Planetes n'ont jamais eû deux fois une même disposition entr'elles, puisque la grande révolution celeste, ne s'acheve qu'en trente six mille ans, ou même, selon quelques-uns, en quarante-neuf mille, pour ne rien dire des supputations de Copernic. Par consequent les As-

trologues n'ont pû faire deux experiences semblables depuis la création du monde, qui n'est pas si vieux de beaucoup. Cet argument a été trouvé si fort par Junctin, l'un des plus grands Partisans de la Judiciaire, qu'il a été contraint de recourir à la science infuse du premier de tous les hommes.

XXIV. Considere encore, que comme une infinité de personnes nées en même temps, ne laissent pas de vivre & de mourir d'une maniere fort differente, on en voit aussi qui éprouvent de semblables destinées, ou dans un naufrage, où à la prise d'une Ville; ou par la chute d'une maison, quoiqu'ils soient de differens âges, de divers pays, & par consequent gouvernés par differentes constellations. Le Stoïcien Possidonius soutenoit que deux freres gemeaux sujets à de pareils accidens de maladie, tenoient cette grande ressemblance de ce qu'ils avoient eu un égal ascendant, & une même face du Ciel en naissant; mais Hypocrate le prenoit mieux que lui, attribuant cela à la conformité du temperament qui leur venoit de mêmes parens, & à l'éducation encore, où il ne s'étoit trouvé aucune diversité. Pline remarque après Homere, qu'Hector & Polydamas étoient nez en une même nuit, qui eurent de si differentes destinées; & que les Orateurs Rufus & Calvus étoient aussi d'un même jour, sans s'être rencontrés dans aucune conformité de vie, hormis la profession Je sçai bien, qu'on allegue la roüe du Mathematicien Nigidius, qui le fit surnommer le Potier, & qui montre que le Ciel étant encore plus vîte qu'elle, sans comparaison en ses revolutions, il est impossible que deux freres sortent si promptement du ventre de leur mere, que les Astres n'ayent roulé cependant par une distance fort considerable. Et je n'ignore pas que beaucoup d'Oufles ont tellement approuvé cette réponse, qu'ils l'ont cruë suffisante pour contenter ceux qui demandent pourquoi de certaines personnes trouvent toûjours assez de facilité au commencement, & même en la suite de toutes leurs entreprises, sans les pouvoir néanmoins conduire

jusqu'à une bonne fin ; comme au contraire d'autres y rencontrent ordinairement de grands Obstacles d'abord, qui ne laissent pas de les faire réüssir à leur contentement; cela vient, disent-ils, du long travail de la mere, lors de son veritable accouchement, & de ce que la naissance de telles personnes a duré quelque espace de temps, pendant lequel le Ciel les a regardés de differens visages ; car ils veulent que le commencement de l'issue du ventre maternel, regle le commencement de toutes les actions futures de l'enfant ; que le milieu de ce temps-là donne la loy au milieu de ses entreprises ; & que la constitution du Ciel vers la fin, influë sur la conclusion de tout ce dont il se doit mêler pendant sa vie. Or s'il y avoit en cela quelque chose de veritable (ce que je trouve trop imaginaire, pour y ajoûter foy) & qu'un si petit intervalle pût causer de si notables diversitez, qui ne voit que ce seroit par-là, que l'on pourroit le plus fortément combattre la Judiciaire, puisqu'elle ne dresse point d'Horoscope, où le moment de la nativité soit si curieusement & si justement observé, que le suppose cette Doctrine ? il n'y a gueres d'hommes qui sçachent l'heure de leur naissance autrement, qu'à discretion & selon que les Horloges ordinaires qui s'accordent très-rarement, l'ont appris à ceux qui ont bien voulu prendre le soin de la marquer. S'il s'en trouve quelqu'un pour lequel on se soit donné la peine de prendre l'élevation du Soleil avec l'Astrolabe, ou de faire quelqu'autre observation Astronomique, il ne se peut pas beaucoup plus assurer pour cela du veritable instant dont je parle, vû la tromperie ordinaire des instrumens, & le peu d'exactitude qu'il y a dans toutes ces operations, dont plusieurs faites à même dessein, en même lieu & en même temps, ne se rapportent quasi jamais.

XXV. Puisque souvent nous resistons aux rigueurs du Ciel, soit en nous faisant suer dans une étuve pendant l'hyver ; soit en nous rafraîchissant en differentes manieres pendant l'été ; ne pourrons-nous pas aussi

trouver

trouver des moyens pour parer tant d'influences, dont nous menacent les Astrologues! Est-ce que s'il t'en envoyoit pour te rendre pauvre, tu ne pourrois plus travailler pour devenir riche? Continuë de te faire à toi-même de ces sortes d'interrogations, selon tes besoins. C'est seulement là de la besogne que je te taille; mets-y du tien; mets-là en œuvre; donnes-y la façon. Et sur tout ne perds point de vûë ton libre arbitre; ressouviens-toi que tu as la liberté de faire le bien ou le mal, sans que les Astres te la puissent ôter.

Quoi! la necessité des vertus & des vices
D'un Astre imperieux doit suivre les caprices;
Et le Ciel, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions?
L'ame est donc toute esclave, une Loy souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni desir
De cette liberté qui n'a rien à choisir;
Attachez sans relâche à ce pouvoir sublime;
Vertueux sans merite & vicieux sans crime,
Qu'on massacre les Rois, qu'on brise les Autels,
C'est la faute d'un Astre, & non pas des mortels?
De toute la vertu sur la terre épanduë,
Tout le prix à ces Cieux, toute la gloire est duë,
Ils agissent en nous, quand nous pensons agir,
Alors qu'on délibere, on ne fait qu'obéïr,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche évite,
Que suivant que d'enhaut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser;
Le Ciel juste à punir, juste à recompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire.

XXVI. Fais encore attention sur ceci, & tu reconnoîtras par de nouvelles preuves, la vanité de l'Astrologie Judiciaire, & combien tu as tort de la craindre, quand elle te fait des menaces, ou de te confier en el-

le, quand elle te fait des promesses. En matiere de sciences réelles & veritables, la contrarieté détruit la discipline. Or est il, qu'on ne voit rien de si different, que les principes que se sont donnez les Astrologues, chacun à sa phantaisie, ni de si contraire, que leurs axiômes. Voilà, sans doute, ce que tu ne sçais pas, & dont tu ne t'es jamais informé. Si tu es raisonnable, tu avouëras, que tu avois extrêmement besoin de cet écrit; car tu as seulement voulu croire, sans avoir le moindre dessein de t'instruire, pour connoître si tu croyois avec raison. Passons donc aux contradictions de la Judiciaire. Les Astrologues n'ont pû encore convenir du calcul qu'il falloit suivre, ni s'accorder sur les tables dont il falloit plutôt user. Les uns approuvent les Prutheniques, les autres celles d'Alphonse; quelques uns sont pour celles de Blanchin; d'autres leur préferent celles de Royaumont, & néanmoins la supputation des unes est fort differente de celle des autres. Les Hebreux font les figures du Ciel fort dissemblables à celles des Grecs; & sur tout n'en representent jamais d'humaines, en quoi ils croyent satisfaire à loy de Moyse. Les Egyptiens & les Arabes ont eû leurs caracteres celestes à part. Les Chaldéens n'avoient qu'onze signes dans le Zodiaque; on en a fait deux du Scorpion, en y ajoûtant la Balance; ils ne les faisoient pas aussi du même espace, que leur donnoient les Egyptiens. La Sphere Barbarique, dit Firmicus, est bien differente de la Grecque & de la Romaine. L'Indienne, la Persique & la Tartarique, ne sont pas moins dissemblables, & les constellations des Chinois sont encore plus éloignées des communes. Outre que le Pere Trigault assure qu'ils en ont cinq cens plus que nous. Le Sexe des Astres n'a pû être encore déterminé entr'eux. Alcabice, par exemple, & Albumasar font Mercure mâle; (car dans cette profession il y a extravagance sur extravagance, elles ne finissent point) il est souvent femmelle à Ptolomée, qui le considere comme un Androgine au sixiéme livre de son Quadripartit. Ils ont établi leurs douze maisons aux signes

à cause

à cause de l'intersection de l'horison & du Meridien, qui coupe l'Equinoxiale en deux parties égales. Mais leur Architecture est bien differente ; car outre qu'il y en a qui font ces maisons d'espaces inégaux, les uns les prennent par un bout & les autres tout au rebours. Ceux qui mettent la premiere partie à l'Orient, l'ont nommée, par excellence, l'Horoscope, comme ayant le plus d'action sur ceux qui naissent. D'autres prétendent que par cette raison, l'Horoscope doit être mis au haut du Ciel, d'où les influences viennent perpendiculairement, & d'un lieu plus proche de l'enfant, que n'est l'Orient, qui n'envoye ses rayons qu'obliquement, & par une ligne plus éloignée. Pauvretez! pauvretez que tout cela, qui n'enrichiront jamais l'esprit de choses qui vaillent ! fadaises tout-à-fait indignes de l'application de gens raisonnables ! raisonnemens creux, & où l'on ne trouve aucune solidité ! Voilà pourtant sur quoi tu comptes ; voilà (& je le sçai parfaitement bien) ce qui te guide pour établir tes enfans. Continuons notre carriere ; car je ne suis pas encore au bout ; les Cometes sont assez fameuses pour que je ne les oublie pas, & que je parle particulierement d'elles. J'aurai de bons secours pour cela ; tu le vas voir.

XXVII. On fait grand bruit des Cometes, quand elles paroissent, ou plutôt elles font grand bruit elles-mêmes, puisqu'elles portent l'allarme, l'effroy & la terreur par tout. On les regarde, dit un habile Critique, comme des Herauts d'armes, qui viennent de la part de Dieu, déclarer la guerre au genre humain. Rarement leur fait-on signifier quelque bonheur. Il y eut pourtant ensuite un Astrologue, qui ayant remarqué qu'en 1661. une Comete avoit passé par le signe de l'Aigle, & qu'elle étoit venuë mourir aux pieds de ce signe, assura que c'étoit un présage de la ruine de l'Empire Turc par celui d'Allemagne ; ce que l'évenement justifia si peu, que deux ans après, les Turcs penserent prendre toute la Hongrie, & eussent apparemment envahi toutes les terres hereditaires de la

Mai-

Maiſon d'Autriche, ſi le ſecours envoyé à l'Empereur, ne l'eût mis en état de faire la paix avec la Porte.

XXVIII. Examinons s'il y a veritablement ſujet de les craindre. La lumiere des Cometes n'étant que celle du Soleil, extrêmement affoiblie, il eſt auſſi abſurde de lui attribuer des effets que le Soleil lui-même ne peut pas operer, qu'il ſeroit abſurde de ſe promettre qu'une chandelle allumée au milieu d'une place, échaufferoit tous les Habitans d'une grande Ville, qu'un bon feu allumé dans la chambre d'un chacun, ne peut pas garentir du froid. Juge ſi les Cometes étant ſi éloignées & ayant une chaleur ſi foible, peuvent allumer des guerres, & mettre tout en combuſtion ?

XXIX. On a fait ce raiſonnement & je croi qu'il ſera de ton goût, à moins que tu ne ſois d'humeur à te dégoûter abſolument de tout ce qui eſt raiſonnable. Si une Comete, dit un Auteur qui me ſert beaucoup pour t'entretenir ſur cette matiere ; car il l'a traitée à fond ; ce qui te doit faire plaiſir, en ce qu'on ne peut pas avoir plus de confiance, que tu en as aux livres imprimez ; ſi une Comete, dit-il, a quelque force, c'eſt uniquement parce qu'on ſuppoſe que la terre eſt au centre du monde, & que tous les corps peſans ont une inclination naturelle à s'approcher de ce centre. Comment ſçait-on que la terre eſt au centre du monde ? n'eſt-il pas évident ; que pour connoître le centre d'un corps, il en faut connoître la ſupperficie, & qu'ainſi n'étant point poſſible à l'eſprit humain de marquer où ſont les extremitez du monde, il lui eſt impoſſible de connoître ſi la terre eſt au centre du monde, ou ſi elle n'y eſt pas ? Tu ne t'attendois pas que je t'enverrois à ce centre pour t'ôter la crainte que tu as des Cometes. A la verité, je te fais bien voir du païs ; mais ne les merites-tu pas bien pour ta fauſſe credulité ? il faut, dit-on, faire voyager les gens, pour les deniaiſer.

XXX. Tu vas dire comme tous tes ſemblables, qu'on a remarqué bien des deſordres dans le monde après que des Cometes ont paru, & que par conſe-

quent elles en sont la cause. „ C'est comme si tu di-
„ sois, toutes les fois que je mets la tête à la fenêtre,
„ il passe des carosses ; donc je suis cause que ces caros-
„ ses passent ; ou du moins, me montrant à la fenê-
„ tre, je suis un presage à tout le quartier qu'il passe-
„ ra des carosses. Apparemment tu n'es pas assez sim-
ple, pour croire que ta presence produise un tel effet ;
n'en croy donc pas plus des Cometes. Ces sortes d'er-
reurs sont provenuës de cette méchante raison, quand
ont dit d'un ton d'axiôme ; *post hoc ; ergo propter hoc* ;
c'est-à-dire, parce qu'une telle chose est subsequente
d'une autre, il faut necessairement que la premiere en
soit la cause. C'est en cette même maniere, qu'on a
voulu tirer la consequence, que l'Etoile nommée la
Canicule est la cause de la chaleur qu'on croit sentir plus
que de coutume pendant les jours qu'on appelle Cani-
culaires. Cette Canicule n'a pas plus de part à cette
chaleur, que toi aux roulemens de ces carosses.

XXXI. On peut dire qu'il est fort incertain que des corps aussi éloignez de la terre que le sont ceux-là, puissent envoyer quelque matiere qui soit capable d'une grande action ; car si c'est (Voici de la Doctrine ; mais qu'elle ne t'éffarouche pas ; car elle sera à ta portée, pour peu que tu y veüilles donner attention.) Si c'est, dis-je, le sentiment universel des Philosophes, depuis qu'on a été contraint d'abandonner l'opinion commune touchant la matiere des Cometes, que l'atmosphere de la terre, c'est-à-dire, l'espace jusqu'où s'étendent les exhalaisons & les vapeurs qu'elle répand de toutes parts, se termine à la moyenne région de l'air, à trois ou quatre lieuës d'élevation tout au plus, pourquoi croira-t-on, que l'atmosphere des Cometes s'étend à plusieurs millions de lieuës ? On ne sçauroit dire précisément pourquoi les Planetes & les Cometes peuvent produire des qualitez jusques sur la terre, capables d'y causer de notables changemens, pendant que la terre n'en peut pas seulement produire à trente lieuës de distance. Accordons, que les Co-

metes peuvent pousser jusques sur la terre quantité d'exhalaisons, s'ensuivra-t'il que les hommes en seront notablement alterez ? point du tout; car si ces exhalaisons parcouroient des espaces aussi immenses, que ceux-là, elles se briseroient & se diviseroient en une infinité de particules insensibles, qui se répandroient dans toute l'étenduë du Tourbillon du Soleil, à peu-près, comme les particules du sel se distribuent dans toute la masse d'eau qui les dissout. Or si nous comparons la Comete avec tout le tourbillon du Soleil, nous trouverons qu'elle n'est pas à l'égard de ce tourbillon, ce qu'est un grain de sel à l'égard d'une lieuë cubique d'eau.

XXXII. Supposé que les Cometes répandent jusques sur la terre beaucoup de corpuscules, capables d'une grande action, il n'y a pas plus de raison à soutenir qu'ils doivent produire la peste, la guerre, la famine, qu'à soutenir qu'ils doivent produire la santé, la paix & l'abondance; parce que personne ne connoît la nature de ces corpuscules, la figure, le mouvement ou les autres qualitez de leurs parties. En effet, y a-t-il plus de bon sens à soutenir qu'une Comete qui paroît en hyver, & qui ne peut empêcher un froid excessif, causera la guerre trois ans après qu'elle ne sera plus, parce qu'échauffant la masse du sang, elle rendra les hommes plus prompts; qu'à soutenir qu'elle entretiendra la paix, parce que rafraichissant la masse du sang, elle rendra les hommes plus sages ? Voilà ce qui s'appelle raisonner, mon cher Disciple; tout ceci t'est bien nouveau; car jusqu'à present tu as suivi un parti où la raison ne réside point. Tu as cru qu'une Comete pouvoit causer de grands maux, sans t'informer comment cela se pouvoit faire; ce que tu viens de lire est très-propre pour détruire ta ridicule créance; profites-en, aussi-bien que de ce qui va suivre.

XXXIII. Di-moi, je te prie, quelles raisons tu as pour croire qu'une Comete, qu'un Astre qui fait chaque jour le tour du monde, en veut plutôt à une na-

tion qu'à une autre ? Je te défie de me donner à cet égard des raisonnemens assez forts pour me convaincre que je dois être aussi credule que toi. Comme la question que je te fais est du nombre de celles ausqueiles tu ne t'es jamais attendu, je te donne du temps pour y répondre, écri ta réponse, je l'irai querir comme genie, c'est-à-dire, sans que personne puisse me voir. En l'attendant, voici une autre question que je te fais.

XXXIV. N'avouëras-tu pas avec moi, que si Dieu vouloit avertir les hommes des malheurs qui les menacent, il le feroit par des moyens qui non-seulement seroient très-intelligibles à ceux qu'il voudroit menacer ; maîs aussi, qui ne menaceroient pas ceux qu'il auroit dessein de favoriser de ses graces ? Or cette Comete qui fait le tour du monde, menaceroit aussi-bien ceux-ci, que ceux-là. Si tu dis que les Cometes menacent tous les peuples de la terre ; mais qu'il y en a quelques-uns dont la repentance désarme sa colere ; montre-moi donc par quelle mortification les Macedoniens, par exemple, appaiserent la Justice Divine, & meriterent les richesses & les couronnes de Darius, au lieu des châtimens qui leur étoient destinez par la Comete qui parut au commencement du regne d'Alexandre ; & quels actes de devotion sauverent Mahomet II. des infortunes dont il devoit avoir sa part, en vertu des Cometes qui parurent sous son regne, & qui, quoiqu'il fût très-athée, ne laissa pas de subjuguer des Royaumes & des Empires dans la chrétienté ?

XXXV. Si les Cometes sont de purs ouvrages de la nature, ne les appelle donc pas des signes de maux à venir ; & cela parce quelles n'ont aucune liaison naturelle avec ces maux, & que les hommes n'ont aucune revelation qui leur apprenne que Dieu les ait établies pour en être des signes, à peu-près, comme il a établi l'Arc-en-ciel, pour leur être un avertissement qu'il n'y aura plus de déluge. Ces prétendus présages ne portent donc aucun caractere de ce

que l'on suppose que Dieu veut signifier aux homme
D'attribuer cela aux Demons, c'est se moquer; ca
qu'y gagneroient-ils? ils engageroient les homme
effrayez à mener une meilleure vie? tu le sçais
c'est ce qu'ils ne demandent pas. Enfin fai bien ré
flexion qu'il est arrivé autant de malheurs dans le
années qui n'ont vû ni suivi de près aucune Comete
que dans celles qui en ont vû ou suivi de près; en u
mot, qu'il est des malheurs sans Cometes, & des Co
metes sans malheurs.

XXXVI. Je sçai bon gré à celui qui a fait cette re
marque-cy, que tu vas lire; car elle est très-judicieu
se, & c'est avec elle que je finirai mes réflexions su
les Cometes. Les Poëtes, dit-il, sont si entêtez de se
mer dans leurs ouvrages plusieurs descriptions pom
peuses, comme sont celles des prodiges, & de don
ner du merveilleux aux avantures de leurs Heros, que
pour arriver à leurs fins, ils supposent mille chose
étonnantes. Il faut s'imaginer qu'un homme qui s'es
mis dans l'esprit de faire un Poëme, s'est emparé d
toute la nature en même-temps; le ciel, la terre n'a
gissent plus que par son ordre; il arrive des Eclypse
ou des naufrages, si bon lui semble; tous les Ele
mens se remuent selon qu'il le trouve à propos. O
voit des armées dans l'air & des monstres sur la terr
tout autant qu'il en veut; les Anges & les Démon
paroissent toutes les fois qu'il l'ordonne; les Dieu
mêmes, montez sur des machines, se trouvent prets
pour fournir à ses besoins; & comme sur toutes cho
ses, il lui faut des Cometes, à cause du préjugé o
l'on est à leur égard, s'il en trouve de toutes faite
dans l'histoire, il s'en saisit à propos; s'il n'en trouv
pas, il en fait lui-même, & leur donne la couleur &
la figure la plus capable de faire paroître que le Ci
s'est interessé d'une maniere très-distinguée dans l'affa
re dont il est question. Après cela, qui ne riroit d
voir un très-grand nombre de gens d'esprit, ne don
ner pour toute preuve de la malignité de ces nouveau
Astres

Astres, que le, *Terris mutantem regna cometem*, de Lucain; le, *Regnorum eversor, rubuit lethale cometes*, de Silius Italicus, le, *Nec diri toties arsere cometæ*, de Virgile; le, *Nunquam terris spectatum impunè cometem*, de Claudien, & semblables beaux dictons des anciens Poëtes? Pour moi j'estime bien moins tous ces dictons, que les deux bons mots que voici; car ceux-ci se moquent de cette erreur, & ceux-là sont pour la faire valoir. L'Empereur Vespasien voyant qu'on lui vouloit faire peur d'une Comete cheveluë; „ pourquoi, dit-il, en se moquant, voulez-vous que je la „ craigne? ce n'est pas à moi qu'elle en veut; si elle „ menace quelque Souverain, ce doit être le Roi des „ Parthes, qui porte une grande perruque comme „ elle. On dit que le Cardinal Mazarin étant desesperé des Medecins, ses Courtisans crurent qu'il falloit honorer son agonie d'un prodige, & lui dirent qu'il paroissoit une grande Comete qui leur faisoit peur. Il eut encore assez de force, pour se moquer d'eux, & pour leur dire plaisamment, que la Comete lui faisoit trop d'honneur.

XXXVII. Il y a une infinité d'inconveniens que l'Astrologie peut produire, non pas par elle-même, mais par la sotte credulité de ceux qui craingnent ses menaces, ou qui se confient en ses promesses. Elle a, par exemple, prédit à un Oufle, qu'il mourra bientôt, le pauvre homme sera si allarmé de cette prédiction, que troublé par des inquiétudes continuelles, & rongé par un cruel chagrin, il deviendra enfin malade, & fera dire vrai à l'Astrologue. Cet autre, sous l'esperance de richesses immenses qu'elles lui aura promises, dissipera celles qu'il possede, & se réduira enfin dans la pauvreté, attendant toûjours des biens qui ne lui viendront jamais. On souffre souvent par avance & par imagination, des maux dont elle a menacé, & qu'on ne ressentira point réellement. Ce qui précipita le sçavant Alphonse, Roi de Castille, dans les malheurs dont il fut accablé, c'est qu'il s'étoit si fort mis

dans

dans l'esprit que les Astres l'assuroient qu'on le déposséderoit, que cette phantaisie le rendit d'abord si défiant, & ensuite si cruel, qu'on ne le put plus souffrir. Le bien que les Astrologues annoncent aux hommes, les fait désesperer, s'il ne vient point; & si enfin il arrive l'attente en est ennuyeuse, & l'esperance qu'on a eûë pendant quelque temps, a, pour ainsi dire, déja moissonné ce qu'il y a de plus sensible & de plus pur dans la joye qui accompagne un bien inesperé. Que s'ils le menacent de mal, l'imagination, comme j'ai déja dit, le fait ressentir avant que de le recevoir, si leur conjecture se trouve veritable; & s'ils se sont trompez, ce qui arrive presque toûjours, on n'a pas laissé d'être miserable sans sujet, par cette vaine crainte du mal, qui souvent ne touche pas moins que le mal même. Cardan dit dans son livre de la Prudence Civile, que des six choses qui lui avoient causé le plus de préjudice dans le cours de sa vie, l'une étoit d'avoir ajoûté foy à l'Astrologie Judiciaire. Je ne le reconnois pourtant gueres dans ce sentiment, si l'histoire qu'on fait de lui est veritable. La voici. On rapporte que ce Sçavant ayant prédit par l'inspection des Astres, & par les regles de la science dont il paroissoit si mécontent, l'an & le jour de sa mort, il se laissa mourir de faim ce même jour, afin de conserver sa réputation d'habile faiseur d'Horoscopes. On fait encore une histoire, à peu-près semblable, d'un autre Astrologue. Le jeune Nostradamus, qui se mêloit de penetrer dans l'avenir, comme Michel son pere, ayant une extrême envie de succeder à sa réputation, & de se rendre en prédictions aussi celebre que lui (celebre, s'entend seulement chez les Oufles) se hazarda de prédire que le Poussin, qui étoit assiegé, periroit par le feu; & pour être trouvé veritable, on le vid dans le temps de la prise de cette ville & de son pillage, mettre le feu par tout; ce qui donna tant d'indignation contre lui au Sieur de Saint Luc, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre, & le tua.

XXXVIII.

XXXVIII. Si les Astrologues ont soin de faire tout ce qu'ils peuvent pour verifier leurs Oracles, ceux qui les reçoivent prennent d'ordinaire ce soin autant qu'eux, tant on aime à se tromper soi-même. Suetone en donne une preuve dans la vie de Caligula, en parlant de ce merveilleux pont de vaisseaux, que cet Empereur fit faire de Baïes à Poussole. Le Matematicien Trasille, dit-il, connoissant que Tibere souhaitoit extrêmement qu'un sien neveu lui succedât à l'Empire plutôt que Caligula, l'assura que celui-ci traverseroit aussi-tôt à cheval le Golphe de Baïes, que d'être fait Empereur. Caligula étant enfin parvenu à cette élevation, & se ressouvenant de ce que cet Astrologue avoit dit, prit plaisir à faire ce pont, sur lequel il passa ce Golphe plusieurs fois à cheval & en carosse, pour accomplir la prophetie. Cela s'appelle forcer les Astrologues à dire vrai, quoiqu'ils ne l'esperent pas & n'en ayent pas même le dessein; tous les jours on pratique à leur égard cette obligeante conduite; à la verité, pour se satisfaire plutôt soi-même, que pour leur plaire. On craint de paroître avoir été assez simple, pour s'être laissé tromper. C'est par ce même esprit de vanité, qu'on se plaint continuellement de son Etoile. Des gens sans esprit, sans conduite, ne peuvent parvenir à aucune élevation, à aucun avancement, ils s'en prennent aux Astres, ils veulent les rendre responsables de leur malheureux état, pendant qu'eux-mêmes ont été les artisans de leur mauvaise fortune. On accuse ces corps celestes de bien des malignitez & des injustices, dont ils sont innocens autant qu'on le peut être. Ils éclairent, ils échauffent, voila ce qu'ils font; mais pour des établissemens, ils n'en donnent pas plus que le feu allumé dans ta chambre pendant l'hyver.

XXXIX. Cette fameuse Sentence des Astrologues, *Sapiens dominabitur astris*, que le Sage donne la Loy aux Astres, n'est qu'un leurre pour ôter le scrupule à ceux qui feroient, sans cela, conscience de les écouter & de les croire. Ils ne laissent pas, malgré la belle Senten-

ce, d'établir des axiômes, & de décider de la destinée des hommes aussi absolument, que si ceux-ci, au lieu d'animaux libres & raisonnables, n'étoient que des vrayes marionnettes, attachées aux Planettes & aux signes celestes par des influences, comme par des cordes, de qui ils reçoivent tous leurs mouvemens, sans en avoir aucun propre. Et ainsi prens à la lettre le *Sapiens dominabitur astris*; sois sage; commence parlà; & ne regarde les Etoiles, que comme des flambeaux pour éclairer ta sagesse, & non pas comme des êtres capables de l'augmenter & de l'entretenir, ou de t'en donner, si tu n'en as point.

XL. De tout ce que tu viens de lire, tire des conclusions pour les Almanachs; elles seront justes & dans les formes, si tu dis seulement qu'on peut s'y confier sur ce qui regarde le Calendrier, le lever & le coucher du Soleil & de la Lune, l'épacte, le commencement & fin de chaque saison, les Eclypses & autres revolutions celestes, dont l'Astronomie donne des connoissances, sur lesquelles on peut compter; mais quant à la mort d'un Grand, à la perte-ou au gain d'une bataille, à un mariage de consequence & autres évenemens contingens qu'ils débitent & que les Astres ne peuvent produire & encore moins faire connoître, reçoi tout cela comme des imaginations que les Astrologues hazardent pour amuser & intriguer les bonnes gens. Il y a pourtant, dit-on, dans de certains Almanachs, des prédictions qui ne sont point faites, sans une attention serieuse, & une discussion exacte. Cela peut être; il peut y avoir de la bonne foy dans cette discussion & dans cette attention, ce que je ne croi pas néanmoins absolument, si vrai, qu'il ne m'en reste quelque doute. Mais, quoiqu'il en soit, cette attention & cette discussion ne tireront jamais des Astres des connoissances qui ne s'y trouvent point, comme tu en dois être convaincu par plusieurs de ces Réflexions. De plus ne peut-il pas arriver que ces prédictions soient artificieuses, si elles ne sont pas hazardées? On l'a crû ainsi

si c

ſi de quelques-unes. On a dit, par exemple, que Cronwel faiſoit mettre dans l'Almanach de Londres ſes deſſeins aſſez ſouvent, & s'en trouvoit bien. Quelques perſonnes ont crû, que l'Auteur de l'Almanach de Milan entretenoit des relations avec des Miniſtres d'Etat. Quand donc je te verrai chercher des prédictions de l'avenir dans un Almanach, j'en ferai une qui ſera plus vraye que celles que tu trouveras. La voici. Oufle va donner une preuve certaine de ſa ſottiſe.

XLI. Il faut encore regarder ce qu'on dit de certains jours, qu'on prétend être toûjours heureux ou malheureux, comme un abus introduit par l'Aſtrologie Judiciaire; c'eſt une erreur qui s'eſt établie, comme pluſieurs autres, ſans qu'on puiſſe donner aucune raiſon valable d'un juſte & raiſonnable établiſſement, à moins qu'on ne diſe, que c'eſt parce que les hommes ſont extrêmement portez à la ſuperſtition. Des gens ne veulent point ſe marier dans le mois de Mai, de crainte de malheur; & cette crainte ſuperſtitieuſe ne vient que d'une ancienne & ſuperſtitieuſe pratique, c'eſt à-dire, d'une féte que les Romains celebroient dans ce mois en l'honneur des mauvais eſprits, *lemuralia*. Voila la raiſon qu'en donnent les Sçavans; pour le peuple, il n'en apporte aucune; il craint de ſe marier dans ce mois, ſeulement parce qu'il a oüi dire que d'autres le craignoient, & qu'il falloit le craindre. Le 24 de Fevrier dans les années biſſextiles, étoit reputé ſi malheureux, que Valentinien ayant été élû Empereur, n'oſa ce jour-là ſe montrer en public, de peur d'en encourir la fatalité; ou par politique (ce que je croirois plus volontiers) afin de ne pas s'expoſer à avoir la réputation d'un homme malheureux. Timoleon s'étant perſuadé, & l'ayant perſuadé à ſes peuples, que le jour qu'il vint au monde étoit un jour de proſperité pour lui, le choiſiſſoit pour attaquer ſes ennemis avec plus de confiance, & pour animer ſes ſoldats. Les Mahometans croyent qu'à cauſe que Dieu créa la lumiere le Mercredi, les Muſulmans n'entreprennent rien cette journée-là inu-

tilement, & qui ne leur réüssisse. Certaines personnes se persuadent, que ceux qui naissent le Verdredy Saint penetrent de leur vûë jusques dans le centre de la terre ; & cela parce que la terre s'ouvrit dans ce jour. Quand on s'attache à bien examiner cette superstition, & que l'on considere bien ces jours quelques années de suite, on voit par l'experience, que tantôt ils sont heureux, tantôt malheureux ; ou plutôt qu'entre les hommes, les uns y joüissent de quelque bonheur, & que quelque malheur accable les autres. Mais comme il y a peu de gens qui prennent soin de faire constamment cette attention, l'erreur subsiste, & se perpetuë de telle sorte de siecle en siecle, qu'il n'est plus possible de la détruire. On a remarqué qu'un même jour a été heureux & malheureux à un même peuple ; Ventidius, par exemple, General des Romains, battit les Parthes au pareil jour que les Parthes vainquirent Crassus. Lucullus combattit Tigranes, un jour reputé malheureux, & cependant il le vainquit. Ce fut dans cette occasion, qu'étant prêt de donner bataille, & que quelqu'un l'en voulant dissuader, à cause de ce jour prétendu malheureux, il dit. „ Tant mieux, nous le rendrons heureux par notre victoire. C'est ainsi qu'il faut traiter ces superstitions ; s'en moquer, si on ne peut pas les détruire.

XLII. Autre superstitieuse, mais très-fameuse pratique, que les Astrologues ont imaginée ; c'est la construction des Talismans. Avant que je t'en entretienne, il est bon que je t'avertisse de ne les pas confondre avec les Gamahez, c'est à-dire, avec de certaines figures, ou peintes, ou en relief, ou gravées naturellement sur des pierres, des metaux, des herbes, des fleurs & autres productions qui se trouvent sur la terre ou dans ses entrailles. Voici les plus fameux Gamahez que les Naturalistes, les Voyageurs & autres Auteurs curieux de connoître les effets les plus admirables de la nature, ont rapportez dans leurs ouvrages. Comme tu aimes avec passion le surprenant & le mer-

merveilleux, je ne doute point que ce petit détail ne te divertisse. Ressouvien toi pourtant, que je ne me fais pas garant de l'existence de ces curiositez. Je te les donne sur la parole de ceux de qui je les ai reçûës, sans vouloir exiger de toi d'autre credulité, que d'être persuadé que je t'écris ce qu'on a écrit. Je n'aurois pas été obligé de te faire faire tant de réflexions, si tu étois aussi circonspect que moi, quand il s'agit de croire.

Voici donc les Gamahez dont il s'agit.

Le Roi Pyrrhus avoit une Agathe qui representoit les neuf Muses dansantes, & Apollon au milieu, qui joüoit de la harpe.

Albert le Grand vid à Cologne, au tombeau des trois Rois, deux jouvenceaux fort blancs, que la nature avoit dépeints sur une cornaline.

On trouva dans un marbre scié, l'image d'un Silene.

A Pise dans l'Eglise de saint Jean, on voit sur une pierre, un vieux Hermite, parfaitement dépeint par la seule nature dans un desert, assis près d'un ruisseau, tenant une cloche à sa main.

A Ravenne, dans l'Eglise de saint Vitail, il y a un Cordelier naturellement figuré, sur une pierre de couleur cendrée.

On a trouvé dans la forêt Hercine, une pierre qui portoit naturellement la figure d'un vieillard, à barbe longue, & couronné d'une triple Thiare, semblable à celle que portent les Papes.

A Sneiberg en Allemagne, on trouva dans terre une petite statuë d'un certain metail, non épuré, naturellement faite, & qui representoit en bosse ronde un homme ayant un petit enfant sur son dos.

Dans le Temple de la Sapience à Constantinople, on voit sur un marbre blanc scié, l'image de saint Jean-Baptiste, vêtu d'une peau de Chameau, avec une défectuosité ; c'est que la nature ne lui a fait qu'un pied.

Un Gamahé répresentoit des roses, & un autre étoit tout étoilé.

Albert le Grand, dit-on, avoit une pierre, mar-

 quée

quée naturellement d'un ſerpent, avec cette vertu admirable, que ſi elle étoit miſe en un lieu, où les ſerpens hantoient, elle les attiroit tous.

Le Marquis de Bade avoit une pierre précieuſe, qui étoit telle, que, de quelque côté qu'on la regardât, elle montroit toûjours un crucifix naturel.

Il y en avoit auſſi un que repreſentoit un marbre.

On voit dans l'Egliſe de ſaint Georges à Veniſe, un autre Gamahé qui répreſente parfaitement une tête de mort.

On a vû en Angleterre un poiſſon, qu'on appelle perche, ſi bien figuré ſur une pierre, qu'il n'y avoit pas une écaille, ni aucune proportion qui ne fût obſervée.

On a autrefois preſenté à un Roi, de petits cailloux, qui formoient ſon nom tout entier, par des léttres naturelles.

En Mauritanie, proche de la ville de *Septa*, il y avoit une fontaine, où l'on trouvoit des pierres qui portoient naturellement, les unes ces mots, *Ave Maria*; les autres, *gratia plena*; d'autres, *Dominus tecum*.

Dans l'Amerique, il y a une plante qui repreſente diſtinctement en ſa fleur, tous les inſtrumens de la paſſion de J. C.

L'eſtomach & le ventre d'Auguſte étoient parſemez de perles, qui dans l'ordre & dans le nombre, répreſentoient l'Ourſe celeſte.

Certaines gens en Eſpagne, qu'on appelle *Los Salutadores*, qui ſe mêlent de guerir certaines maladies, ont, dit-on, tous de naiſſance, certaine marque en forme de demie rouë.

Les Sauveurs d'Italie, ſe diſent parens de ſaint Paul, & portent empreinte ſur leur chair, la figure d'un ſerpent, qu'ils veulent faire croire leur être naturelle, quoiqu'elle ne ſoit qu'artificielle. Ils ſe vantent de ne pouvoir être bleſſez par les ſerpens ni par les ſcorpions, & de les manier ſans danger. On a montré le contraire.

En

En voila assez sur les Gamahez. Tu vas voir, par ce que je dirai ci-après, en quoi ils sont differens des Talismans.

XLIII. Je sçai parfaitement bien, que tu ajoûtes beaucoup de foy aux Talismans; que tu crois qu'un petit morceau de metail, une pierre, gravez dans un certain temps & d'une certaine maniere, élevent aux plus grandes dignitez, ou précipitent dans la misere, ou procurent des tresors immenses, ou donnent la faveur des Rois, l'amour des femmes, enfin plus que tous les hommes ensemble, ne peuvent donner par leur industrie & leur sçavoir faire. Je ne te demande point pourquoi tu es persuadé, que ce morceau de métail & cette pierre ont de si grands pouvoirs & de si merveilleuses proprietez; car je te donnerois trop d'embarras, si j'exigeois de toi une réponse raisonnable là-dessus. Helas! tu n'as jamais songé à examiner les raisons qui t'engageoient à croire; c'est-à-quoi les gens comme toi, qui donnent tête baissée dans les superstitions, ne pensent point. Quoiqu'il en soit, je vais te parler des Talismans, & t'apprendre peut-être ce que tu ne sçais pas. Je te donnerai un detail de plusieurs des Talismans les plus considerables qui ont été faits, & que l'histoire nous a conservez; ensuite je parlerai de quelques-uns de ceux qu'on peut faire, & qu'on prétend être propres pour apporter aux hommes les avantages qu'ils souhaitent le plus, & enfin je conclurrai par raisonner sur ce qu'on doit croire de ces charlataneries. Mais auparavant, je dirai quelque chose de ce qu'il est necessaire de sçavoir pour bien connoître en quoi consiste le Talisman. Voici un peu de Doctrine; mais qu'elle ne t'effraye point, elle ne sera pas longue. Trop de prolixité à cet égard, me seroit aussi ennuyeuse qu'à toi. Parlons d'abord du nom.

XLIV. Plusieurs tiennent que le mot Talisman, est derivé du mot grec *Telesma*, qui signifie perfection; parce que les Talismans (si l'on est assez simple pour

en croire ces gens-là) sont les plus parfaites choses d'ici bas, ayant une puissance pareille à celle des Astres & des Planetes. Un autre fait venir ce nom du mot Hebreu *Tselem*, qui signifie image. D'autres le tirent de l'Arabe. Borel le fait Persan, d'un mot qui signifie graveure constellée. Ducange croit qu'il vient de *Talasmacis Litteris*, qui sont des chiffres, lettres secrettes, ou caracteres inconnus, dont se servent les Sorciers, à cause que *Talamasca* signifie une illusion ou phantôme. On veut encore qu'il soit produit par un mot grec qui signifie conservation. C'est franchement trop se tourmenter pour le nom d'une bagatelle. Tu es sans doute bien surpris de m'entendre appeller les Talismans des bagatelles! c'est pourtant le nom le plus obligeant que je puisse leur donner; ils en auroient un bien plus offensant, si sans les ménager, je les nommois comme ils le meritent. Mais avançons.

XLV. On fait Apollonius de Thiane inventeur des Talismans. Il y en a qui veulent que ce soient les Egyptiens qui les ayent imaginez, & cela selon leurs conjectures, parce qu'Herodote dit dans le second Livre de son histoire, que ces Peuples ayant les premiers donné le nom à douze Dieux celestes, ils graverent aussi des animaux sur des pierres. Enfin je suis persuadé, sans un plus long examen, que qui que ce soit qui ait inventé les Talismans, a plus songé à se divertir lui-même, en se divertissant des autres, qu'à établir serieusement une science qu'il crût contenir quelque solidité.

XLVI. Voyons donc ce que c'est qu'un Talisman. Faisons parler d'abord un homme qui s'est fait une affaire de justifier cette superstitieuse pratique. Il a dit tout ce qu'il a cru être le plus fort pour la soutenir; mais que nous allons remarquer de foiblesse dans cette force! Un Talisman, dit-il, n'est autre chose que le sceau, la figure, le caractere, ou l'image d'un signe celeste, Planete, ou constellation, faite, imprimée, gravée, ou ciselée sur une pierre sympathetique, ou

sur

sur un métail correspondant à l'Astre, par un ouvrier qui ait l'esprit arrêté, & attaché à l'ouvrage, sans être distrait ou dissipé en d'autres pensées étrangeres, au jour & heure de la Planete, en un lieu fortuné, en un temps beau & serain, & quand il est en la meilleure disposition dans le Ciel, qu'il peut être, afin d'attirer plus fortement les influences, pour un effet dépendant du même pouvoir & de la vertu de ses influences. Voilà une définition bien étenduë! Plus elle en dit, moins elle fait esperer; car toutes ces circonstances qu'elle demande pour la fabrique du Talisman, rendent fort suspects les effets qu'on s'en promet. Il faut, dit-elle, que celui qui le fabrique, ne soit point distrait, que ses pensées ne soient ailleurs qu'à son ouvrage. Ne diroit-on pas que cet Astre dont il attend les influences, pour les appliquer sur le métail ou sur la pierre, pourra connoître sa distraction, & ainsi pour l'en punir, lui refuser ce qu'il lui demande? Si je voulois parcourir exactement toutes les parties de cette définition, j'y trouverois d'aussi grandes ridiculitez. La meilleure définition qu'on pourroit donner de cet ouvrage, ce seroit de dire, que les Talismans sont certaines figures gravées ou taillées avec plusieurs vaines observations sur les caracteres & sur les dispositions du Ciel, ausquels les Astrologues & les Charlatans attribuent des vertus merveilleuses, & le pouvoir d'attirer les influences celestes. Cette définition, à la verité, ne flatte pas la profession Talismanique; mais quand on définit, ce n'est pas pour flatter; c'est pour dire vrai; c'est pour représenter la chose telle qu'elle est; c'est pour exprimer son genre & sa difference; ici le genre, c'est la figure; & la difference, ce sont de vaines observations, faites par les Astrologues Judiciaires, c'est-à dire, par des Charlatans.

XLVII. Voici comment on prétend, que la matiere du Talisman reçoit ces merveilleuses influences, qu'on veut absolument rendre si puissantes & si efficaces.

Le métail ciselé ou fondu étant, dit-on, excité par un agent exterieur, & sur tout, attaqué par le feu externe son ennemi, ses esprits metalliques étant ainsi mus & excitez, demandent & attirent plus fortement l'aide de son Astre pour resister à cet agent externe, & pour combattre ce Tyran du monde, destructeur de toutes choses; parce que c'est le propre de toutes les natures de se roidir, & de chercher du secours à la présence de leur contraire, & puis les vertus, & les influences astrales se reçoivent beaucoup mieux, quand le sujet est agité & en mouvement, que quand il est sans action, à cause des irradiations des esprits poussez par ce mouvement, qui en sortant de leurs sujets, donnent un passage plus libre, & rendent l'entrée & l'accez plus faciles aux influences planetaires. De tout ce raisonnement, je conclus qu'il est fort fâcheux, que les Fondeurs, les Serruriers, les Maréchaux, enfin tous ceux qui travaillent sur les matieres metalliques, n'en soient pas instruits; car ils sçauroient, que comme il y a toûjours quelque Astre present pendant qu'ils forgent ou qu'ils fondent, tous leurs ouvrages sont autant de Talismans dont ils pourroient faire un bon commerce. Combien, par exemple, ne tombe-t'il pas d'influences sur une clef que l'on forge, à cause des irradiations des esprits par le mouvement que leur donne le feu, qui en sortant de leur sujet, donnent un passage plus libre, & rendent l'entrée & l'accez plus faciles à ces influences! Si tu rejettes cette réflexion, rejette donc aussi le raisonnement que tu viens de lire; car il lui sert de fondement, & elle en est une très-naturelle consequence.

XLVIII. On continuë ainsi: Et parce que la Planette a diverses influences qu'elle envoye indistinctement; & que le Talisman recevroit de même sorte; il faut que l'ouvrier applique non-seulement son esprit à l'Astre, mais encore à la fin & au dessein de son operation, d'autant que se formant ainsi l'image de la qualité qu'il prétend introduire au Talisman, cette image détermi-

ne par la même loy cette influence à se communiquer particulierement au Talisman, & est précisément & singulierement attirée entre toutes les influences que la Planete peut produire. Tout cela signifie; que, si l'ouvrier talismanique negligeoit d'avoir une intention actuelle, & n'avoit pas une imagination bien forte, l'influence dont il a besoin, ne voudroit pas faire un pas pour se rendre & rester sur son ouvrage. Il faut que ces influences soient bien intelligentes, pour ainsi connoître si l'on a intention de les attirer, ou si on ne l'a pas; & qu'elles se piquent bien d'honneur, pour abandonner ainsi un pauvre ouvrier, à cause qu'il aura été quelque temps distrait & sans songer à elles.

XLIX. La figure, dit-on encore, est d'une grande consequence pour l'efficacité du Talisman, & cela, parce que la figure établit une plus grande sympathie, & qu'à raison d'une plus grande sympathie, elle est au métail une meilleure disposition pour l'influence de la Planette. J'ai dit ci-devant, que les figures dont on se sert pour representer les signes celestes, sont purement arbitraires, qu'elles ne subsistent que dans l'imagination; que le signe de la Balance, par exemple, ne ressemble pas plus à une balance qu'à un moulin à vent, il est donc ridicule de dire, que, si l'on grave sur du métail la figure de la balance, elle attirera par une sympathie causée par la ressemblance, les influences d'un signe, auquel elle ne ressemble point du tout.

L. Voici le beau! Vous portez, par exemple, ajoûte-t-on, un Talisman, pour donner de la terreur ou de l'amour, c'est-à-dire, de Mars ou de Venus, vos Talismans imprimez & empreints fortement des influences de ces Astres, sont ici bas comme ces Astres corporifiez dans leur propre matiere; partant ils agissent & exhalent leur vertus à la façon de ces Astres; & vous qui les portez, êtes comme le Ciel & l'intelligent, qui les mouvez de part & d'autre; vous les portez aux lieux où sont les personnes ausquelles vous voulez donner de la terreur ou de l'amour; ces personnes

à la preſence inviſible de ces Aſtres, reçoivent ces influences, elles ſe trouvent agitées de leurs vertus de crainte ou d'amour, & elles en produiſent les mouvemens à votre égard, parce que c'eſt de vous que part l'influence & la vertu. Si j'entreprenois de me joüer de la foibleſſe & de la ſotte credulité d'un homme, je ne voudrois point lui faire d'autre raiſonnement que celui que je viens de t'écrire. C'eſt pourtant ſur ce raiſonnement & ſur d'autres ſemblables, que l'on perſuade les ſimples & même des gens qui ſe piquent de force d'eſprit, du grand pouvoir des Taliſmans. Ceux qui gobent ces raiſonnemens, ſont ravis d'y apprendre, qu'avec un Taliſman, ils tiennent, pour ainſi dire, les Aſtres dans leur poche; que dis-je? ils ſont eux-mêmes des petits cieux, qui donnent tels mouvemens qu'ils veulent à ces Aſtres empochez, & qui diſpoſent deſpotiquement de leurs influences. Imagine toi donc, Oufle, mon cher Diſciple, qu'un plaideur à un grand procez, dont la déciſion fera ſa bonne ou mauvaiſe fortune, & que le bon droit eſt de ſon côté. Il lui eſt par conſequent d'une grande importance d'avoir des Juges qui ſuivent exactement les Loix de la Juſtice. Selon ces belles regles que tu viens de lire, il n'a qu'à faire faire des Taliſmans ſous les ſignes de la Balance, & qui en portent la figure gravée. Au lieu de Factums, qu'il faſſe preſent de ces Taliſmans à ſes Juges, il en ſortira des influences ſi équitables, que ces mêmes Juges ſeront forcez de s'y conformer. Cette eſpece (pour parler en terme de Juriſprudence) te ſurprend ſans doute; car tu ne t'y attendois point; elle eſt pourtant entierement dans l'eſprit de la ſcience taliſmanique, cette ſcience que tu admires tant, & dont tu fais ſi grand cas. Ne trouve pas mauvais ſi je te dis, que tu ne l'admires, que parce que tu es un ignorant. Sonde bien les raiſonnemens dont elle ſe ſert pour ſoutenir ce qu'elle avance, & tu ne l'admireras plus; ou ſi tu l'admires, ce ſera de ce qu'elle a ſéduit tant d'eſprits par de ſi impertinentes raiſons.

sons. Juge à present si l'on doit croire ce qu'on a écrit de tous ces fameux Talismans dont il est parlé dans l'histoire, & que je vais exposer ici, comme autant de contes imaginez pour divertir. Je ne prétends pas pourtant dire que ces Talismans n'ont point existé; je veux seulement t'assurer qu'ils n'avoient point du tout, par leur fabrique, ces surprenans pouvoirs qu'on leur attribuë. Voici donc ces Talismans, ressouvien-toi de ce que je viens de te dire, à mesure que je te les representerai.

LI. Le Rabbi Aben-Esra, dit que les Idoles que le texte Hebreu appelle *Theraphim*, n'étoient autre chose que certains instrumens d'airain, faits en forme de cadrans solaires, pour connoître les heures propres à la divination; mais le Rabi Eliezer-gadol pretend que c'étoit des Statuës d'hommes, faites sous certaines constellations, dont les influences les faisoient parler en certains temps, pour répondre aux questions qu'on leur faisoit. Buxtorf a recueilli dans son grand Dictionnaire Talmudique, ce que les Rabins ont dit sur les manieres de faire ces *Theraphims*. Selon R. Eliezer, un des plus anciens auteurs Juifs, on les faisoit de cette sorte. La ceremonie commençoit par tuer le premier né de la maison, ensuite on lui arrachoit la tête, qu'on salloit de sel, mêlé avec de l'huile, puis on écrivoit sur une lame d'or le nom de quelque mauvais esprit, & l'on mettoit cette lame sous la langue de cette tête, qu'on attachoit à une muraille; & après avoir allumé devant elle des flambeaux; on lui rendoit à genoux des respects, & cette figure répondoit. Et ainsi c'étoit, ou les Astres, ou les Diables qui se méloient des affaires des *Theraphims*. Lequel croire? le plus sur, c'est de douter de l'un & de l'autre, en attendant confirmation par l'évidence. La bonne chose que cette évidence, pour se garentir de la contagion des erreurs populaires!

LII. Les premiers Dieux des Latins, qu'on appelloit *Averrunci* ou *Dii Tutelares*, dieux Tutelaires, ont

passé pour des images Talismaniques ; & cela, parce que quelques historiens assûrent, qu'on en dressoit quelques-uns sous certaines constellations ; mais, dit-on, le malheur de l'Idolatrie ayant gâté la meilleure des sciences, fit que prenant ces images pour des Dieux, la légitime fabrique fut étouffée & perduë. Si l'Idolatrie n'avoit point causé d'autre dommage, il n'y auroit pas grand sujet de s'en plaindre. Ne trouver plus la legitime fabrique des Talismans, n'est rien moins assurément, qu'une grande perte.

LIII. On a pris pour Talismans, le Palladium de Troye ; les Boucliers des Romains ; la Statuë de Memnon en Egypte, qui se mouvoit & qui rendoit, disoit-on, des Oracles, aussi-tôt qu'elle étoit éclairée du Soleil ; la Statuë de la fortune de Sejan, qui inspiroit le respect & portoit bonheur à ceux qui la possedoient ; la figure de la Cigogne qu'Apollonius mit à Constantinople, pour en chasser les Cigognes.

On veut faire croire, qu'en une ville d'Egypte il ne se trouvoit point de Crocodiles, comme dans les autres villes qui sont le long du Nil ; parce qu'il y avoit un Crocodile de plomb, enterré sous le seüil du Temple ; & que Mehemet-ben-Thaulon l'ayant fait brûler, les habitans s'en plaignirent beaucoup dans la suite, disant, que depuis ils étoient fort tourmentez par ces animaux.

Gervais dit dans son livre intitulé, *Otia Imperatoris*, que Virgile mit une mouche d'airain sur l'une des portes de la ville de Naples, qui durant l'espace de huit ans, qu'elle y demeura, empêcha qu'aucune mouche entrât dans cette ville. Les Rabins disent qu'on n'en voyoit aucune dans le lieu où l'on assommoit & dépoüilloit les bêtes pour le Sacrifice. Selon Cœlius Rhodiginus *l.* 23. *ch.* 30. *antiq. Lection.* Il n'y en avoit point aussi dans le lieu où l'on celebroit les jeux Olympiques, ni dans la ville de Leucade en Acarnanie. Selon Pline, le marché des Bœufs à Rome, en étoit exempt ; selon Solin, le Temple d'Hercule aussi ;

si; selon Cardan, une certaine maison à Venise; selon le Docteur Gervais, le Réfectoir de l'Abbaye de Mailleras en Poitou: & selon Fusil, il ne s'en trouvoit qu'une en toute l'année, dans la grande Boucherie de la ville de Tolede en Espagne.

Le même Gervais dit que Virgile fit ériger sur une haute montagne, proche de la Ville de Naples, une Statuë d'airain, qui avoit en sa bouche une Trompette, laquelle sonnoit si fort, quand le vent de septentrion venoit à souffler, qu'elle chassoit le feu & la fumée du Volcan, de sorte que les habitans n'en recevoient aucun dommage. On prétend encore qu'il fit un feu commun, où chacun se pouvoit librement chauffer, proche lequel il avoit mis un Archer d'airain avec la fleche encochée, & une telle inscription; *Quiconque me frappera, je tirerai ma fleche.* Ce qui arriva lorsqu'un fou frappa cet Archer, qui dans le même moment tira sa fleche jusqu'au feu & l'éteignit. Alexandre Neckam, Benedictin Anglois, dit aussi dans son livre de la nature & proprieté des choses, que le même Virgile voyant la ville de Naples affligée de Sangsuës, il l'en délivra par une Sangsuë d'or qu'il jetta dans un puits; qu'il avoit fait des Statuës, appellées la salvation de Rome; lesquelles étoient gardées nuit & jour par des Prêtres, à cause qu'aussi-tôt que quelque nation vouloit se revolter & prendre les armes contre l'Empire, la Statuë qui portoit la marque de cette nation & qui en étoit adorée, s'émouvoit; une cloche qu'elle avoit au col, sonnoit, & la même Statuë montroit au doigt cette nation rebelle; qu'il fit faire à Naples une boucherie, ou la chair ne sentoit ni ne se corrompoit jamais, & qu'il mit sur l'une des portes de la ville de Naples, deux grandes images de pierre, l'une desquelles se nommoit joyeuse & belle, & l'autre triste & hideuse, qui avoient cette puissance, que si quelqu'un venoit à entrer par le côté où étoit la premiere, toutes ses affaires lui réüssissoient comme il le souhaitoit; mais s'il entroit par l'autre,

elles

elles se teminoient malheureusement. Voilà bien des prodiges sur le compte du bon Virgile, qui se piquoit assurement plus de faire d'excellens vers, que des Talismans & des sortileges. Mais c'est ce qui arrive d'ordinaire aux Hommes Illustres, on veut toûjours ajoûter du merveilleux à leurs grands talens.

LIV. On prétend qu'Albert le Grand avoit composé une machine qui répresentoit un homme entier, ayant travaillé trente ans sans discontinuation, à le forger sous divers aspects & diverses constellations; les yeux, par exemple, lorsque le Soleil étoit au signe du Zodiaque, corespondant à une telle partie; lesquels il fondoit de metaux mélangez ensemble, & marquez des caracteres des mêmes signes & Planetes & de leurs aspects divers & necessaires; & ainsi la teste, le cou, les épaules; les cuisses & les jambes façonnez en divers temps & montez & reliez ensemble en forme d'homme; avoient cette industrie de reveler audit Albert la solution de toutes les principales difficultez. C'est ce qu'on appelle l'Androïde d'Albert le Grand; elle fut brisée, dit-on, par Thomas d'Aquin, à cause de son trop grand caquet. Henry de Assia & Barthelemy Sibille, assurent qu'elle étoit composée de chair & d'os, mais par art: & non par nature. Si l'on avoit dit seulement que cette machine parloit, & que même elle digeroit, cela ne seroit pas incroyable, puisque de ton temps on en a vû qui parloient, & qu'un Capitaine de vaisseau avoit construit un Paon artificiel qui mangoit & digeroit; & cela par une science méchanique, qui n'a besoin, ni d'inspection des Astres, ni de secours des Diables pour produire quelque chose de surprenant; mais dire que cette figure instruisoit Albert, quelle lui apprenoit à résoudre toutes les difficultez qui se trouvoient en son chemin dans l'étude des sciences, ausquelles il s'appliquoit, franchement c'est étendre trop le pouvoir de la machine, pour s'attendre que les gens raisonnables y ajoûteront foy: car enfin, c'est dire tout net, que cette figure compre-

noit

noit ces difficultez, & qu'elle avoit tout le jugement & toute l'intelligence neceſſaire pour les détruire; qu'ainſi elle étoit même beaucoup plus habile que l'ouvrier qui l'avoit faite. Un tel prodige ne revolte-t'il pas ta credulité?

LV. On dit qu'une figure de Serpent d'airain empêchoit tous les ſerpens d'entrer à Conſtantinople; mais que Mahomet II. après avoir pris cette Ville, ayant caſſé d'un coup de fleche les dents de ce Serpent, une multitude prodigieuſe de ſerpens, ſe jetta ſur les habitans, ſans néanmoins leur faire aucun mal; parce qu'ils avoient tous les dents caſſées, comme celui d'airain. Comprens-tu bien comment ce Serpent d'airain, ou l'Aſtre qui le dominoit, empêchoit les autres de paroître, & de quelle maniere il s'y prit enſuite, après avoir eû les dents caſſées, pour leur permettre de venir, mais à condition qu'ils ſeroient édentez? Je ſuis ton genie, & par conſequent, je dois en ſçavoir plus que toi, puiſque tu es ſous ma conduite; certes, ſi tu m'expliques comment cela s'eſt pû faire; je deviendrai moi-même volontiers ton diſciple.

LVI. Autre Taliſman admirable dans Conſtantinople, ſous l'Empire d'Anaſtaſe; c'étoit une image de bronze de la fortune, ayant un pied ſur un navire du même métail. Quelques morceaux de ce navire s'étant détachez, les navires ne pouvoient plus entrer dans le port de Conſtantinople; & ils n'y arriverent, qu'àprès qu'on eut remis ces morceaux en leur place. Quand les influences furent réünies, elles ne refuſerent plus leur obligeant ſecours. N'ai-je pas eu ſujet d'appeller ce Taliſman admirable? Y a-t'il rien de plus merveilleux, que de voir un petit morceau de bronze, ainſi imbû d'influences, qui étant placé comme l'Aſtre le ſouhaite, donne une entrée facile à de grands vaiſſeaux, & qui, pour peu qu'il ſoit déplacé, les arrête tout court, & les empêche abſolument d'entrer dans le Port? ſi cela eſt vrai, peut-on après cela douter de la force des Influences? je dis ſi cela eſt vrai, & ce *ſi* eſt fort embaraſſant pour l'honneur du prodige.

LVII. On lit dans les Paralelles historiques, que du temps de Robert Guiscard, Duc de Calabre & de la Poüille, fut découverte une Statuë de marbre, qui avoit autour de la tête un cercle de bronze, où ces mots étoient gravez. *Kalendis Maii oriente sole, aureum caput habebo.* Aux Calendes de Mai, le Soleil se levant ma tête sera d'or. Ce Prince trouva entre ses prisonniers de guerre, un Sarrazin qui dit que ces mots signifioient, que si le premier jour de Mai, quand le Soleil se leveroit, on observoit l'endroit où la tête de cette figure envoyeroit son ombre, là il y auroit un tresor. Quelqu'un a mis cette figure au nombre des Talismans, mais mal-à-propos; car elle n'étoit qu'astronomique; c'est-à dire, que celui qui l'avoit posée, avoit lui-même caché ce tresor dans l'endroit où il sçavoit bien que sa tête feroit ombre au jour marqué. Pour cela, il ne falloit pas plus de connoissance qu'il en faudroit pour placer le stile d'un cadran.

LVIII. Un Citoyen d'Alexandrie, nommé Calligraphus vit sur le minuit, des Statuës d'airain se remuer & crier à haute voix, que l'on massacroit à Constantinople l'Empereur Maurice & ses enfans; ce qui se trouva vrai. Je dirois volontiers que l'action de ces Statuës est trop prodigieuse, pour croire qu'elles fussent des Talismans; mais comme on en rapporte de ceux-ci, qui produisent, si on le veut croire, d'aussi grandes merveilles, on peut, sans consequence, accorder le même nom à celles-là.

LIX. Dans Zamorra, qui est l'ancienne Numance, en un lieu nommé Tavara, il y avoit une tête de métail, qui déceloit les Juifs, quand ils approchoient de ce lieu, & ne cessoit de crier; *Prenez garde, il y a un Juif ici caché.* Demander à un faiseur de Talismans, comment cela se peut faire, il répondra que c'est par une antipathie entre les Astres qui dominent sur les Juifs, & celui qui gouverne cette tête. Il n'y aura que des Ousles qui pourront se contenter de cette réponse.

LX. Saint Gregoire de Tours dit, que comme on

creu-

creusoit les Ponts de Paris, on trouva une piece de cuivre sur laquelle on voyoit la figure d'un rat, d'un serpent & d'un feu; & que dans la suite, étant negligée, ou gâtée, ou rompuë, on vit grand nombre de serpens & de rats, & la ville fort souvent affligée d'incendies. Heureusement pour la verité, cette tradition n'est pas du nombre de celles que l'on soit obligée de croire.

LXI. En Egypte, pour faire cesser la grêle, il falloit que quatre femmes toutes nuës fussent couchées par terre sur le dos, & qu'ayant les pieds élevez, elles prononçassent certaines paroles. Cette ridicule & impudente ceremonie étoit prise de la posture d'une figure Talismanique qu'on disoit servir pour détourner la grêle, sur laquelle on voyoit, dit Chomer, une Venus couchée.

L'Ambassadeur de Breves parle d'une pierre, taillée en forme de scorpion, placée dans les murailles de Tripoli, pour en exterminer toutes les bêtes venimeuses qui l'avoient toûjours infectée auparavant.

On a cru que la seule figure d'Alexandre rendoit heureux ceux qui la portoient; celle d'Hercule se mettoit sur la porte des maisons, pour les garentir d'accidens, avec une inscription qui signifioit, *que rien de mauvais n'entre ici*; ce qui donna occasion à Diogene de demander plaisamment, par où entroit le Maître de la maison. Quelqu'un a appellé ces deux dernieres figures des Talismans; mais à tort, car il ne s'agissoit point d'influences celestes, mais plutôt de simples superstitions terrestres.

Suidas dit qu'un Ephesien aux jeux olympiques, eut l'avantage de la course sur plusieurs; parce qu'il avoit un Talisman attaché au talon, sur une petite lame de cuivre, où étoient gravez les pieds de Diane. Il demeura en arriere quand on le lui eut ôté.

On prétend que saint Thomas étant incommodé dans ses études, par le grand bruit des chevaux qui passoient tous les jours devant ses fenêtres pour aller

boire,

boire, il fit une image d'un cheval, ſuivant les regles de l'Aſtrologie Judiciaire, laquelle étant miſe en la ruë deux ou trois pieds dans terre, les Palfreniers furent enſuite contraints de chercher un autre chemin, n'étant plus en leur puiſſance de faire paſſer aucun cheval en cet endroit.

Voilà la plupart des plus fameux Taliſmans, dont les Hiſtoriens nous ont conſervé la memoire. J'ai fait réflexion ſur quelques-uns, pour t'en montrer le ridicule; & il ſuffit de lire les autres, pour en connoître par ſoi-même la ridiculité. Ce que je t'ai dit des Taliſmans qui ont été faits, ſe peut dire auſſi de ceux qu'on propoſe de faire; par exemple, de ceux-ci.

LXII. Marcellus Empirique dit, que pour guerir la colique qui ſe forme dans l'inteſtin qu'on appelle *colum*, qui va depuis le roignon droit juſqu'au gauche, en paſſant ſur le fonds de l'eſtomach, il faut dreſſer un Taliſman d'une lame d'or; que cette lame d'or ſoit gravée ſous la 21 e. Lune avec une pointe de même métail; qu'étant gravée, elle ſoit miſe dans un petit tuyeau d'or, bouché de peau de chevre, puis le lier avec une couroye du même animal au pied droit ou gauche, ſelon que le mal ſe trouvera de l'un ou de l'autre côté; que celui qui en uſera n'ait aucune connoiſſance de femme, & principalement d'enceinte, qu'il prenne garde de ne pas entrer dans des tombeaux ou ſepulchres; enfin qu'il obſerve ſur tout de chauſſer toûjours le pied gauche avant le droit. Tout le reſte eſt trop long & trop impertinent, pour te le rapporter ici.

Pour avoir la faveur des Rois, des Princes & des Grands, & même pour guerir des maladies, gravez, dit un autre, l'image du Soleil, ſous la figure d'un Roi aſſis dans un Trône, ayant un Lion à ſon côté, ſur de l'or très-pur & très-rafiné en la prémiere face du Lion.

On aura, dit-on, l'eſprit ſubtil & la memoire excellente, ſi l'on grave en la premiere face des jumeaux ou de la Vierge ſur de l'or épuré, l'image de Mercure

ſous

ſous la figure d'un jeune homme aſſis, tenant en main un caducée, & la tête couverte d'un chapeau.

Enfin on aſſure que l'image de Mars, gravée en la premiere face du Scorpion, donne du courage & rend victorieux; que l'image de Mercure, gravée ſur de l'argent ou ſur de l'étain au jour & à l'heure de Mercure, rend heureux en marchandiſe & au jeu; que l'image de Jupiter, gravée ſur de l'étain, ou ſur de l'argent, ou ſur une pierre blanche, ſous la forme d'un homme, ayant la tête d'un belier, procure des honneurs, des grandeurs & des dignitez? il faut, ajoûte-t-on, pour rendre la choſe plus croyable en l'accompagnant de circonſtances exactes & myſterieuſes, que ce ſoit au jour & heure de Jupiter, quand il eſt dans ſon domicile, comme au Sagittaire, ou aux Poiſſons; ou dans ſon exaltation, comme au cancre, & qu'il ſoit libre de tous empêchemens, principalement des mauvais regards de Saturne ou de Mars, qu'il ſoit juſte & non brûlé du Soleil; que pour avoir de la joye, de la beauté & de la force du corps, il faut graver l'image de Venus, qui eſt une Dame tenant en main des pommes & des fleurs, en la premiere face de la Balance, des Poiſſons ou du Taureau; que pour acquerir des richeſſes, il faut graver la figure de l'Ecriviſſe, à l'heure de Saturne, le cancre étant au milieu du ciel à la ſeconde face, ſur du plomb affiné, ou ſur de l'argent, ou ſur de l'or; pour aſſembler ou faire fuir les animaux, il faut faire les figures ou ſignes des Planetes qui dominent ſur ces animaux, quand ces ſignes ou Planetes ſont dans une convenable diſpoſition, c'eſt-à-dire, que ſi c'eſt pour les amaſſer & aſſembler il faut que la Planete ſoit dans une bonne diſpoſition; ſi c'eſt pour les faire fuir, il faut qu'elle ſoit dans une mauvaiſe conjoncture; on met les Taliſmans dans les lieux où l'on deſire amaſſer les animaux; comme dans un colombier pour faire venir les pigeons; dans un bois, pour raſſembler les loups, afin de les tuer; dans une campagne où doivent paſſer les ennemis, pour leur inſpirer

ſpirer de la terreur & les mettre en déroute; dans un grenier, pour en chaſſer les rats & autres vermines qui mangent le grain.

En verité, il faut être bien perſuadé de la facilité de l'eſprit de l'homme à croire, pour s'imaginer qu'il ajoûtera foi à des choſes ſi éloignées de la vrai-ſemblance; pour prétendre qu'il croira qu'un morceau de métail, gravé dans un certain temps & imprimé d'une certaine figure, ramaſſera & unira en lui en un moment plus de proprietez, que tous les Medecins, par leur application à l'étude des ſecrets de la nature; & que tous les Chymiſtes, par leurs reductions & leurs diſtillations, n'en auront pû trouver dans les animaux, les plantes & les metaux, après pluſieurs ſiecles!

LXIII. De tout ce que tu viens de lire, tu dois conclure, qu'il n'y a jamais rien eû de plus impertinent, rien de plus chimerique, que l'Aſtrologie Judiciaire; rien de plus ignominieux à la nature humaine, à la honte de laquelle il ſera vrai de dire, qu'il y a eû des hommes aſſez fourbes, pour tromper les autres, ſous prétexte de connoître les choſes du ciel, de diſpoſer de ſes influences, par des figures & par des paroles; & des hommes aſſez ſots, pour donner créance à des promeſſes, dont la raiſon montre l'execution être impoſſible.

Qu'un Aſtrologue ait prédit quelque-fois la verité, c'eſt, ou par hazard, ou par de certaines paſſions qu'il a ſçu adroitement inſpirer pour la réüſſite de ſa prédiction, ou par des conjectures indépendantes de ſes regles & fondées ſur des connoiſſances qu'il a tirées adroitement de la condition, des habitudes, de la conduite de ceux qui ont voulu apprendre de lui l'avenir; ou parce que ceux-ci mêmes l'ont aidé par leur ſimplicité & par leur mal-adreſſe, à réüſſir. Un fameux Aſtrologue Judiciaire (c'eſt Agrippa) qui avoit aſſurément approfondi le ſujet que je traite, & qui parut même vouloir lui donner tout le credit que demandoit

mandoit sa profession, employant toute l'érudition possible pour le faire valoir, remarque enfin, qu'en Alexandrie, on levoit une taxe sur les Astrologues, qui étoit appellée *le denier des sots;* parce que, dit-il franchement, il n'y a que les sots qui ayent recours aux Astrologues. Voi si tu veux continuer d'être du nombre de ces sots; car, après avoir lû ces réflexions, peux-tu raisonnablement douter que ce ne soit une sottise de donner dans les visions de cette charlatannerie? si cependant tu veux persister dans la confiance que tu y as euë jusqu'à present, je te proteste, foi de genie justement irrité, que je te troublerai en tout; j'altererai ta santé, sans que toutes les influences celestes jointes ensemble puissent te guerir; je te broüillerai la raison encore plus que tu ne l'as broüillée; car étant saine à quoi te serviroit-elle, si tu veux persister à être continuellement la dupe de tous les Charlatans? Je mettrai le désordre dans tes affaires, & je t'en susciterai d'autres pour te faire perdre tes biens; & cela afin que tu n'ayes pas le temps d'écouter les Astrologues; je remplirai ta maison de Spectres & de Phantômes; je te livrerai en proye aux Sorciers & Magiciens faux ou veritables; bien loin de m'opposer aux Diables, s'il s'en trouve qui ayent dessein de te tourmenter & de t'accabler de persecutions; j'en irai chercher dans les enfers pour te les amener, s'ils le veulent bien & s'ils le peuvent, comme autant de furies qui ne te laisseront prendre aucun repos; enfin je ferai de ta maison même une espece d'enfer, tant je la remplirai d'horreurs, de troubles, d'effroys & de confusion; & cela, parce que le soin de ta conduite m'étant confié, je dois t'arracher à cette erreur, ou si je ne le puis, t'en punir comme tu le merites; & parce qu'aussi je ne veux plus servir d'objet de risée & de moquerie aux genies de tous ces Astrologues qui te trompent.

Fin des Réflexions Crit.-comiques sur l'Astrologie judiciaire.

CHA-

CHAPITRE XX.

Quel fut le succez de la lecture que fit Monsieur Oufle des Reflexions Criti-comiques, rapportées dans le Chapitre précedent.

Monsieur Oufle & l'Abbé Doudou furent très-consternez après la lecture de ces Reflexions ; ce n'est pas qu'ils fussent entierement persuadez que ce fût une erreur d'ajoûter foi à l'Astrologie Judiciaire ; car ils étoient trop superstitieux, pour changer ainsi d'abord tout-à-fait de sentiment ; mais ce qui les embarassoit le plus, c'étoient les terribles menaces que faisoit le prétendu Genie. Ils les relurent plus d'une fois, & enfin ils les trouverent si fort à craindre, que leur esprit en étant intimidé, ils lurent pour une seconde fois tout l'ouvrage ; & soit que la timidité eût affoibli leur prévention, soit qu'ils trouvassent qu'en effet il n'y avoit rien a répondre aux raisonnemens qu'il contenoit, ils prirent le parti de ne plus consulter les Astrologues, & de ne se plus regler sur leurs décisions.

Monsieur Oufle fut pendant quelques jours fort triste, fort réveur & fort taciturne. Il sembloit n'abandonner qu'avec chagrin une opinion qui avoit été tant de son goût, & à laquelle il prenoit un si grand plaisir de se conformer. On parla cependant du mariage de Ruzine & de Belor ; il ne le rejetta plus avec tant de vivacité qu'il avoit fait jusqu'alors ; enfin de jour en jour, on voyoit croître en lui de grandes dispositions pour terminer cette affaire au gré de Madame Oufle, de Ruzine & de Belor ; & il l'auroit en effet terminée de la sorte, si le traître Mornand n'eût détruit ces dispositions dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, & voici pourquoi.

Belor

Belor qui commençoit à être bien reçû de Monsieur Oufle, alloit souvent chez-lui. Il arriva, je ne sçai par quelle indiscretion, que dans quelques-unes de ses visites, il marqua qu'il n'aimoit point du tout Mornand ; il lâcha même quelques paroles qui faisoient connoître, qu'il ne le souffriroit pas long-temps dans la maison, s'il devenoit le mary de Ruzine. Comme les valets sçavent d'ordinaire tout ce qui se dit & tout ce qui se fait chez leurs maîtres, & que Mornand étoit un des plus attentifs à cet égard, il apprit bien-tot quels étoient les sentimens de Belor, & l'aversion qu'il avoit pour lui. Il ne differa point de prendre son parti, c'est-à-dire, de mettre en usage tout son sçavoir faire, pour empêcher un mariage qu'il prévoyoit lui devoir être fort desavantageux, en le faisant sortir d'une maison, où il demeuroit depuis si long-temps, & dont son établissement dépendoit. Comme il avoit été employé au stratagême, dont on s'étoit servi pour faire tenir à Monsieur Oufle le discours du genie ; qu'il étoit entré dans le secret de cette espece de conspiration contre son maître ; & qu'il sçavoit que celui-ci n'étoit disposé à consentir à ce mariage, que parce qu'il y avoit été porté par les raisonnemens & les menaces du Genie, il prit résolution de lui apprendre quel étoit le veritable auteur des Réflexions Criti-comiques. Sa résolution fut executée presque aussi-tôt qu'elle fut prise.

Il seroit difficile de bien comprendre la joye qu'eut le bon-homme ; quand il apprit ce mystere ; car par cette instruction & cet obligeant avis, il se voyoit dans la liberté de consulter les Astrologues & de les croire, sans rien craindre. Il ne s'en rapporta pourtant pas si fort à ce que lui disoit Mornand, qu'il ne lui demandât quelque preuve, qui ne lui laissât aucun lieu de douter du tour qu'on lui avoit joüé. Mornand lui en promit de si fortes, qu'il ne lui resteroit là-dessus aucun doute. Pour cela, il le fit un jour cacher dans un lieu, d'où il entendit une conversation entre Ma-

dame Oufle, Ruzine & Belor, où l'on s'entretint beaucoup du ſtratagême. Et ainſi, Monſieur Oufle en apprit plus qu'il ne lui en falloit, pour être parfaitement convaincu, que ſon valet ne lui avoit rien dit qui ne fût veritable. L'Abbé Doudou, à qui il avoit fait part de l'avis de Mornand, ne fut pas moins content que ſon pere, de cette découverte ; & enfin le tout ſe termina à donner congé à Belor dans toutes les formes, & à l'aſſurer qu'on ne conſentiroit jamais qu'il épouſât Ruzine, quand même il n'y auroit que lui d'épouſeur dans le monde.

Voilà donc à quoi ſe termina tout le ſtratagême, dont on s'étoit ſervi, pour ôter à Monſieur Oufle, la prévention où il étoit pour l'Aſtrologie Judiciaire ; ce fut de rompre un mariage que cette Aſtrologie lui défendoit de faire, & de continuer d'être toûjours entêté des prédictions de cette ſcience impertinente & chimerique.

FIN.





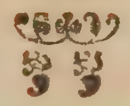


L'HISTOIRE
DES
IMAGINATIONS
EXTRAVAGANTES
DE
MONSIEUR OUFLE
CAUSE'ES

PAR LA LECTURE DES LIVRES qui traitent de la Magie, du Grimoire, des Démoniaques, Sorciers, Loups-garoux, Incubes, Succubes & du Sabbat; des Fées, Ogres, Esprits Folets, Genies, Phantômes & autres Revenans; des Songes, de la Pierre Philosophale, de l'Astrologie Judiciaire, des Horoscopes, Talismans, Jours heureux & malheureux, Eclypses, Cometes & Almanachs; enfin de toutes les sortes d'Apparitions, de Divinations, de Sortileges, d'Enchantemens, & d'autres superstitieuses pratiques.

LE TOUT ENRICHI DE FIGURES, & accompagné d'un très-grand nombre de Nottes curieuses, qui rapportent fidellement les endroits des Livres, qui ont causé ces imaginations extravagantes, ou qui peuvent servir pour les combattre.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez ESTIENNE ROGER, PIERRE HUMBERT, PIERRE DE COUP, & LES FRERES CHATELAIN, Marchands libraires.

M. D. C. C. X.

TABLE DES CHAPITRES DU SECOND TOME

Chap. I. *Où l'on rapporte ce que Mr. Oufle s'étoit imaginé touchant les Diables ; la puissance qu'il leur attribuoit ; la crainte qu'il en avoit, & les raisons qui l'engageoient à avoir cette crainte.* p. 1.

Chap. II. *Suite du discours sur les Diables, composé par Mr. Oufle & par l'Abbé Doudou son fils, & ensuite envoyé à Noncrede.* 17.

Chap. III. *Discours de Noncrede sur les Diables, pour servir de réponse à celui que Mr. Oufle avoit composé avec son fils, l'Abbé Doudou, sur la matiere, & qu'il lui avoit envoyé.* 34.

Chap. IV. *Suite du discours de Noncrede sur les Diables.* 47

Chap. V. *Extravagantes Imaginations de Mr. Oufle, qui se persuadoit que les Diables le suivoient partout, & qu'ils lui apparoissoient sous la figure de Chiens, de Pourceaux, de Mouches, &c.* 62

Chap. VI. *Ce que fit Mr. Oufle pour se délivrer & se garentir des prétenduës apparitions des Diables, qui lui causoient des trou-*

troubles, & lui donnoient des inquiétu-des continuelles, par la crainte où il étoi d'en recevoir quelque dommage. 73
Chap. VII. *Sansugue extrêmement avid d'aquerir de grandes richesses, s'informe après avoir lû le discours de Mr. Oufl sur les Diables, des moyens superstitieux qui promettent de faire devenir riche, & les met en pratique.* 7[illegible]
Chap. VIII. *Réflexions sur les Magiciens les Sorciers, les Enchantemens, les Sor-tileges & les Malefices.* 94
Chap. IX. *Où l'on voit avec quelle facilit Mr. Oufle soupçonnoit ceux qui l'appro-choient d'être Sorciers; les frayeurs qu lui donnoient ces soupçons; les extrava-gances que ces frayeurs lui firent faire & plusieurs réflexions fort curieuses su cette matiere.* 113
Chap. X. *Chagrins que causa à la femme & aux Enfans de Mr. Oufle, une aven-ture tres-honteuse qui lui étoit arrivée sur ce qu'il s'avisa de s'imaginer qu'un femme avoit ensorcellé un de ses che-vaux; les précautions qu'il prît pou faire ôter ce prétendu sort, & pour s'en préserver lui même.* 15[illegible]
Chap. XI. *Description de l'assemblée de Sorciers, qu'on appelle Sabbat.* 167

Fin de la Table du second Tome.

L'HISTOIRE

L'HISTOIRE DES IMAGINATIONS EXTRAVAGANTES DE MONSIEUR OUFLE.

CHAPITRE I.

Où l'on rapporte ce que Monsieur Oufle s'étoit imaginé touchant les Diables ; la puissance qu'il leur attribuoit, la crainte qu'il en avoit, & les raisons qui l'engageoient à avoir cette crainte.



ONSIEUR Oufle croyant si facilement, comme on a vû, toutes les Histoires des Spectres & des Phantômes qu'on lui racontoit ou qu'il lisoit, on doit bien juger qu'il étoit très-disposé à ajoûter foy à tout ce qu'on dit de Satan, des Diables, des Demons, des mauvais Esprits, enfin de tous ces Anges orgueilleux & revoltez, ausquels quelques gens attribuent tant de puissance, qu'on tiendroit pour constant, si on se laissoit persuader par

tous les contes qu'on en fait, qu'ils disposent de tous les Elemens, & que toute la nature est à leur discretion.

Un jour qu'il discouroit avec son frere Noncrede de ce prétendu pouvoir despotique des Diables: celui ci, qui comme un homme fort éclairé & fort judicieux qu'il étoit, sçavoit parfaitement ce que ces méchans Esprits peuvent ou ne peuvent pas, qui, dis-je, n'accordoit sa credulité qu'autant que de bons principes pouvoient l'autoriser & la soûtenir, rejetta avec toute la fermeté que la raison exigeoit de lui, je ne sçai combien de bagatelles & de fadaises que notre visionnaire alleguoit pour le faire tomber dans son sens. La conversation de ce jour fut très-courte. Monsieur Oufle la finit brusquement; mais pourtant avec intention de la réparer par un discours qu'il resolut de composer, à tête reposée, pour terrasser son frere si vigoureusement, & le mettre si bas, qu'il ne pût se relever: Entreprise des plus temeraires, comme on le verra dans la suite.

Avant que de se séparer, il lui dit qu'il alloit travailler à cet important discours. ,,Le sujet, lui ajoûta-t-,, il, est assez sérieux, & d'une assez grande conse-,, quence, pour ne pas negliger d'y donner une atten-,, tion plus grande, qu'une convesation n'en permet. ,, Vous aurez incessamment par écrit ce que je pense ,, des Diables, ce qu'on en a pensé avant moy, & ce ,, que vous devez en penser vous-même, à moins que ,, vous ne vouliez soûtenir une méchante cause contre ,, une opinion autorisée par nos tems & par l'antiqui-,, té la plus reculée. Comme mes paroles passent bien ,, vîte, & qu'elles ne font point assez de séjour dans ,, votre esprit & dans votre mémoire, pour y former ,, une impression qui puisse vous tirer de votre incre-,, dulité opiniâtre, dont vous vous faites un merite: ,, peut-être qu'un écrit que vous pourrez lire plusieurs ,, fois, produira un meilleur effet pour vous, & vous ,, fera enfin entrer dans le parti de la verité.

A entendre parler ainsi Monsieur Oufle, on auroit dit, si l'on ne l'avoit pas bien connu, qu'il alloit donner des demonstrations invincibles en faveur des Diables ; je veux dire, pour prouver qu'ils font tout ce qu'ils veulent, comme s'ils étoient des êtres tout-à-fait indépendans, ou du moins que Dieu leur accordât toûjours l'execution des desseins qu'ils projettent. Car que l'on réfléchisse bien sur tout ce qu'on dit des merveilles que les Diables operent, ou des dommages qu'ils apportent dans le monde, & l'on conviendra qu'il faut que ceux qui croyent ces merveilles & ces dommages, soient persuadez que ces mauvais Esprits agissent, ou par une puissance qu'ils ont en eux & par une proprieté de leur nature, ou par un consentement que Dieu veut bien leur accorder. Il ne faut pas pourtant s'attendre que Monsieur Oufle se mette en peine de prouver dans son discours cette proprieté ou ce consentement. Le pauvre homme ne poussoit pas son intention jusques-là. Les raisonnemens qu'il lui auroit fallu faire pour y réussir, étoient au dessus de ses forces & de ses lumieres. De plus les superstitieux, comme lui, sont gens qui ne s'en piquent point : leur parler de principes pour les faire rentrer en raison ; vouloir qu'ils se reduisent à ces principes pour former des jugemens & donner des décisions, c'est leur discourir en une langue qu'ils n'entendent point, & qu'ils n'aiment point du tout à étudier. Leur fort, c'est de croire fortement les opinions les plus extravagantes & les plus bizarres, & de s'y confirmer par les histoires qui leur conviennent. Des Oufles lisent, par exemple, dans un ouvrage qu'ils affectionnent, que les Diables peuvent manier les Elemens à leur fantaisie ; & dans un autre, qu'ils ont excité des pluyes, des orages, des tempêtes & des tremblemens de terre : donc tout cela est vrai, puisqu'on le leur a dit, ou qu'ils l'ont lû : c'est ainsi qu'ils tirent des consequences. Sçavoir comment cela se peut faire, & s'il s'est executé en effet ; c'est ce qu'ils ne daignent pas examiner, tant cet examen leur paroît inutile & superflu;

perflu. A quoi ſerviroit-il à des gens qui veulent abſolûment croire? Mr Oufle étoit l'homme du monde le moins diſpoſé à regler ſa credulité ſur de judicieux raiſonnemens, & ſur d'exactes recherches, quand il s'agiſſoit de ſuperſtitions. Tout ce qui paroiſſoit être prodige & merveille, entraînoit ſa créance avec une telle rapidité, que la teſte lui tournant, il ſe noyoit, pour ainſi dire, dans le prodigieux & le merveilleux. Le diſcours qu'on va lire, en eſt une preuve convaincante: mais il eſt bon pourtant d'avertir qu'il ne s'en rapporta pas de telle ſorte à ſon habileté qu'il ne cherchât du ſecours, pour l'aider à lui donner de la force & de la conviction. C'eſt afin d'obtenir ce ſecours, qu'il alla trouver l'Abbé Doudon ſon fils, qu'il eſtimoit particulierement, parce qu'il étoit auſſi ſuperſtitieux que lui. Il lui expoſa donc ſon deſſein, & lui exagera le plus pathetiquement qu'il lui fut poſſible, la neceſſité où il étoit de montrer à Noncrede, que les Diables ſont autant à craindre qu'on le dit, parce qu'ils font autant de maux qu'on en raconte. Le fils qui avoit à cet égard l'eſprit auſſi foible & auſſi prévenu que ſon pere, l'applaudit dans ſon deſſein, & ne refuſa point le combat. Ils ſe ſéparerent pour cela de tout commerce, ſe retirerent enſemble dans le Cabinet de Monſieur Oufle, & travaillerent de leur mieux ſur cette matiere. Voilà donc deux Auteurs de nouvelle fabrique, qui ſe forment: mais quels Auteurs! on le va voir.

Diſcours

Discours sur les Diables, composé par Monsieur Oufle & par l'Abbé Doudou son fils, & ensuite envoyé à Noncrede.

PREMIERE PARTIE.

JE vous ai promis, Monsieur mon frere, de vous convaincre de cette grande puissance des Diables, que vous refusez de reconnoître, à cause de l'ambition que vous avez de passer pour un esprit fort. Je m'acquite aujourd'hui de ma promesse. Lisez attentivement & plus d'une fois ce que je vais vous écrire; & sans doute vous quitterez votre opinion pour vous attacher à la mienne, ou plutôt à celle de plusieurs grands Auteurs qui ont si-bien traité des Diables, qu'il seroit difficile d'en parler avec plus d'assurance, de connoissance & d'habileté, quand même on en seroit du nombre. Je ne m'en suis pas raporté seulement à mes propres lumieres pour vous en entretenir; je me suis encore servi, afin de m'en mieux acquitter, du secours de l'Abbé Doudou mon fils & votre neveu, habile homme, comme vous sçavez, puisqu'il a fait toutes ses études avec l'applaudissement de ses maîtres; & homme de bonne foy, qui dit naturellement ce qu'il pense, & qui ne peut penser que fort juste, puisqu'il sçait du Latin, du Grec, de la Philosophie & de la Théologie, plus que les gens de son âge n'ont accoûtumé d'en sçavoir. Il parle grec comme Homere, latin comme Ciceron; il ne raisonne jamais que selon les regles les plus exactes du Syllogisme; il s'est particulierement appliqué dans l'étude de la Theologie au Traité des Anges. Jugez, cela étant, si l'on ne doit pas se fier à lui, quand il parle des Diables. Vous n'ignorez pas aussi que je suis assez bien informé par mes lectures de toutes les sortes d'Esprits qui sont dans l'Univers, de ce qu'ils ont fait de plus merveilleux,

enfin de ces substances qu'on place entre l'Ange & l'homme; (*a*) ou si vous l'aimez mieux, qui sont un des degrez de la Divinité; (*b*) & ainsi puisque lui & moi avons joint ensemble tout ce que nous sçavons sur ce sujet, vous seriez très condamnable, si vous ne vous rendiez pas à ce que vous allez lire dans ce discours.

Il faut premierement que vous sachiez qu'il y a des Diables & des Diablesses, & que les Diablesses ont paru dans le monde quelque tems avant les Diables; qu'elles conçurent ceux-ci du premier de tous les hommes pendant plusieurs années, qu'il ne vouloit pas; soit par chagrin, soit par continence, soit par dégoût habiter avec sa femme. (*c*) Les Rabins l'assurent ainsi. Ces Rabins parlent aussi certainement de toutes les choses, dont ils nous instruisent, que s'ils avoient vêcu dans le tems qu'elles sont arrivées, & s'ils les avoient vûës de leurs propres yeux. Pour moi quand je considere cette asûrance avec laquelle ils décident, je ne puis me resoudre à leur donner un démenti Ils me font trop de plaisir par les choses extraordinaires qu'ils m'apprennent, pour ne leur pas ajoûter foy. J'aime mieux me persuader qu'ils ont eu des révelations particulieres, que de les accuser de mensonge, quand je trouve dans leurs écrits quelque chose que je ne comprens

(*a*) Les Hebreux appelloient les substances qui sont entre l'Ange & l'homme, *Sadaim*, & les Grecs transposant les syllabes, & n'ajoûtant qu'une lettre, les ont appellez *Daimonas*. Le Comte de Galabis. 71.

(*b*) Selon Socrate, au rapport d'Apulée, la Divinité se divise en quatre, comme par degrez qui descendent de haut en bas. Les trois derniers se divisent en plusieurs autres qu'ils nomment Dieux, Demons & Heros: voilà les Diables. Le Monde ench. 1. 16.

(*c*) Rabi Elias dit dans son *Thisbi*, qu'on trouve dans quelques écrits que pendant cent trente ans qu'Adam s'abstint du commerce de sa femme, il vint des Diablesses vers lui, qui en devinrent grosses, & qui accoucherent de Diables, d'Esprits, de Spectres nocturnes, de Phantômes, de Lemures & de Lamies. Id. p. 161. Le Loyer, p. 206.

(*d*) A-

prens pas, ou qui semble répugner à la raison. Je respecte toûjours les choses admirables : c'est le moins que je leur puisse accorder.

Cette puissance qu'on nous assûre que les Diables ont dans le monde, ne me surprend point, puisque les Philosophes soutiennent qu'il sont composez des quatre Elemens, (*d*) & que ce monde en est lui-même composé. Je croi encore qu'ils penetrent toutes choses, qu'ils peuvent en un moment passer d'un lieu à un autre, quelque éloigné qu'il soit, puisqu'ils sont si déliez & si subtils ; (*e*) que les êtres les plus materiels & les plus durs ne peuvent s'opposer à leur passage, ni les retenir dans leurs courses. Jugez, cela étant, s'il ne leur est pas bien facile d'entrer dans une chambre, quelque bien fermée qu'elle soit : quand elle seroit toute entourée d'un acier extrêmement épais ; cet acier auroit des pores, & c'est par ces pores, qu'ils ne manqueroient pas de s'insinuer.

Je vous ai dit que les Diables avoient commencé d'exister presqu'aussi tôt que le monde. Je vous dirai bien plus ; c'est que quand même il n'y en auroit point eu jusqu'à ce moment auquel je vous écris, nous n'en manquerions pas pour cela dans la suite. Voici pourquoi. Des Sçavans, des Peuples entiers sont persuadez qu'un nombre prodigieux d'ames deviennent Diables, après la mort des corps qu'elles ont animez (*f*) La raison pourquoi j'appelle ce nombre prodigieux ; c'est que ces ames qui se *diabolisent*, sont celles des méchans, des enfans morts-nez, des femmes mortes en couche, des hommes morts en duel. (*g*) Si vous pouviez compter com-

(*d*) Aristote fait les Demons composez des quatre Elemens. Le Loyer 22.

(*e*) Théodote fait les corps des Demons si déliez, si legers & si subtils, qu'en comparaison de nos corps, les Demons n'ont qu'une ombre de corps, Id. 178.

(*f*) Les anciens Payens croyoient que les ames après la dissolution du corps, devenoient Demons. Id. 14.

(*g*) La plupart des Bramines disent qu'il y a quelques ames

combien il y a d'ames de cette sorte, que la mort fait sortir de leurs corps en huit jours, vous trouveriez qu'il n'y auroit déja que trop de Diables pour nous tourmenter; quoique quelques gens veuillent pourtant nous faire croire qu'il y en a de bons (*h*) & de blancs, (*i*) quant à moi j'appelle ceux-ci simplement des Anges & non pas des Diables. Concluez de cette petite restriction, que je ne croi pas si legerement que vous pensez, tout ce qu'on veut me faire croîre.

Pour vous montrer encore que rien n'est plus commun que les Diables, c'est qu'il est constant, car des Grands hommes l'ont écrit, & puisque ce sont des Grands hommes, on doit avoir ce me semble, une grande confiance en ce qu'ils disent; il est constant, dis-je, que ces mauvais Esprits multiplient entr'eux comme les hommes, (*k*) qu'il y en a tant dans l'air, qu'on peut dire qu'il en est plein; (*l*) & qu'ainsi il arrive

ames qui étant séparées des corps, deviennent des Demons à cause de leurs pechez; & que le temps de leur premier châtiment étant fini, elles doivent errer en l'air & y souffrir une faim extrême, leur étant impossible de tirer un seul brin d'herbe de la terre, ni de se soulager d'aucune autre chose, que de ce que les hommes leur donnent par aumône. Le Monde ench. 1. 89.

Les Siamois ne reconnoissent point d'autres Démons que les ames des méchans, qui sortant de l'Enfer où elles étoient détenuës, errent pendant un certain tems dans le monde, & font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. Ils mettent encore au rang de ces Esprits malheureux, les enfans morts-nez, les meres qui meurent en couche, ceux qui meurent en duel, ou qui sont coupables de quelqu'autre crime de cette nature. Id.

(*h*) Chez les Payens il y avoit de bons & de mauvais Demons. Id. p. 21.

(*i*) Leon d'Afrique dit que les Sorciers d'Afrique invoquent les blancs Demons. Demonomanie de Bodin. p. 116.

(*k*) Gregoire de Nice tient que les Demons multiplient entr'eux comme les hommes. Le Comte de Gabalis. p. 108.

(*l*) Saint Athanase dit dans la vie de saint Antoine, que l'air est tout plein de Demons. Mercure Trismegiste a dit la même chose. Delrio. disquis. mag. p. 278.

(*m*) Py-

arrive sans doute que par la respiration, & pour mieux dire, par l'aspiration, nous en attirons plusieurs dans notre corps : mechans Hôtes que nous avons chez nous, & que nous n'avons pas interêt de garder ! Comme ils sont extrêmement portez à mal faire, ils ne tiennent pas alors leur malignité oisive. Ils travaillent de leur mieux : mais à quoi ? A nous causer des maladies qui nous impatientent, & qui nous font beaucoup souffrir : à nous donner des songes qui nous troublent & qui nous inquiétent ; (*m*) à nous inspirer leurs malices ; & à nous les faire pratiquer afin de nous rendre aussi criminels, qu'ils le sont eux mêmes. Je vous develope là des mysteres qui certainement vous étoient inconnus. Profitez-en, & pour en profiter, pensez comme moi, & vous penserez raisonnablement.

Quoiqu'il y ait un si grand nombre de Diables, qu'il paroisse impossible de le fixer, un homme qui s'étoit particulierement appliqué à le connoître, est enfin parvenu à cette connoissance : il sçait combien il y en a, aussi sûrement que s'il les avoit tous comptés un à un, les faisant passer en revuë devant lui. Il assûre donc qu'il en a trouvé sept millions quatre cens cinq mille neuf cens vingt six, (*n*) sauf l'erreur de calcul, ajoûte-t-il. Je lui sçai bon gré de cette prudente restriction. Car enfin, comme il y a apparence que l'air en étant tout plein, ainsi que je le viens de dire, & que, par consequent il y en doit avoir beaucoup plus, on peut raisonnablement croire qu'il a seulement donné le nom-

A 5 bre

(*m*) Pythagore a cru que l'air étoit plein de Démons & d'Esprits qui envoyent les songes & les maladies. Le Loyer p. 184.

(*n*) Jean Uvier dans son livre *de Præstigiis*, a mis l'inventaire de la Monarchie Diabolique, avec les noms & surnoms de soixante & douze Princes & de sept millions quatre cens cinq mille neuf cens vingt six Diables, sauf l'erreur du calcul, ajoûtant leurs qualitez & proprietez, & à quoi ils pouvoient servir pour les invoquer. Bodin p. 404. De Lancre p. 27.

(*o*) Em-

bre de ceux qui habitent le Pays où il écrivoit. Rendez, je vous prie, justice à ma réflexion; car il me semble que j'ai raison de la faire. Je vous ai dit qu'ils sont composez des quatre Elemens, & que c'est pour cela qu'ils en disposent souvent comme ils veulent. Mais il est vrai aussi que quelquefois ils sont terriblement balottez par ces mêmes Elemens, & que tel Diable s'attend de demeurer tranquillement sur la terre, qu'à l'heure qu'il y pense le moins, elle le renvoye si loin, qu'il se trouve tout d'un coup porté dans la region du feu, de là dans l'air, & ensuite sur les eaux: (*o*) enfin voyant qu'on le rejette de tous cotez, il prend le parti de se mêler dans les tourbillons & de s'insinuer dans les vents: & là il fait des fracas épouvantables pour se venger de ces Elemens; des eaux, par exemple, en y excitant des tempêtes, & leur donnant des agitations effroyables; de la terre, en déracinant ses arbres, & détruisant autant qu'il peut, les fruits qu'elle produit: en quoi certes on n'a pas sujet alors de le reconnoître pour directeur de cet Element; qualité que quelques-uns ont attribuée aux Démons; (*p*) & s'il est vrai, comme d'autres l'ont pensé, que les Etoiles n'ont été placées au lieu où elles sont, que pour empêcher les Diables de monter jusques dans les Cieux; (*q*) qui nous

(*o*) Empedocle dit que les mauvais Demons sont tellement haïs des Elemens, que les uns les renvoyent aux autres, & sont poussez, tantot en la region de l'air, tantôt en la mer, tantôt en la terre, tantôt en l'Element du feu, tantôt aux rayons du Soleil, & de là aux tourbillons & aux vents. Le Loyer p. 184.

(*p*) Il y a beaucoup d'apparence que les Chaldéens & les Perses remarquant que les choses humaines étoient sujettes ici-bas à des changemens considerables, qui leur venoient du Ciel, en prirent occasion de forger deux Divinitez suprêmes, l'une appellée *Aromasdes* pour la direction du Ciel, l'autre *Arimanius* pour la terre; & les Romains mirent en leur place Jupiter & Pluton. Dans la suite les Demons ont été reconnus pour tenir la place de celui-cy. Le Monde. Ench. 1. 15.

(*q*) Mahomet feint en son Alcoran les Etoiles être les senti-

nous empêchera de croire que ces mauvais Anges poussez encore par un esprit de vengeance se mêlent dans les influences des Astres, afin de les corrompre, & de nous apporter ensuite avec elles tant de maux, dont on ne ressent que trop les effets, mais dont on ne peut pas comprendre la cause? On se tourmente pour tacher de la connoître, sans pouvoir en venir à bout. Ah! que l'on s'épargneroit de peines, si l'on foüilloit comme moi dans tant de livres qu'on neglige de lire, ou qu'on lit, sans s'appliquer assez pour penetrer ce qu'il ont de plus mysterieux.

Je vous apprendrois volontiers à present jusqu'où les Diables peuvent porter la durée de leur vie. (*r*) Mais j'ai tant d'autres choses à vous dire que je ne m'arrêterai point sur ce sujet; pour peu que vous me marquiez souhaiter d'en être instruit, je vous indiquerai les Auteurs qui pourront vous l'apprendre. Je ne le ferai

 pour-

sentinelles du Ciel, & empêcher les Diables d'en approcher, & connoître les secrets de Dieu.

(*r*) Hesiode distingue quatre especes de natures raisonnables, les Dieux, les Demons, les demi-Dieux ou Heros & les Hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des Demons, car ce sont des Demons que les Nymphes, dont il parle dans l'endroit que nous allons citer; & Plutarque l'entendoit ainsi. Une Corneille, dit Hesiode, vit neuf fois autant qu'un homme; un Cerf, quatre fois autant qu'une Corneille; un Corbeau, trois fois autant qu'un Cerf; le Phenix, neuf fois autant qu'un Corbeau, & les Nymphes enfin, dix fois autant que le Phenix. On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure réverie Poëtique, indigne qu'un Philosophe y fasse aucune reflexion, indigne même qu'un Poëte l'imite; car l'agrément lui manque autant que la verité. Mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de soixante & dix ans, ce qui en est la durée ordinaire, les Demons devroient vivre six cens quatre-vingt mille quatre cens ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pu faire l'experience d'une si longue vie dans les Demons, il aime mieux croire qu'Hesiode par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. Histoire des Oracles par Monsieur de Fontenelle. p. 69. 70. 71.

(*s*) Les

pourtant pas que vous ne me promettiez de les lire comme moi avec respect & avec confiance.

Après avoir parlé de l'origine, de la nature & du nombre des Diables, je viens à leurs apparitions. Je ne vous dirai point ce que j'ai vû; car en vain vous citerois-je à cet égard mes yeux pour témoins, selon votre louable coûtume, parce que je passe dans votre esprit pour être extrêmement visionnaire, vous ne manqueriez pas de les recuser comme des imposteurs. Je me contenterai donc de vous faire un précis de ce que j'ai lû de plus autentique sur cette matiere dans des Ouvrages, dont les Auteurs l'ont en quelque maniere épuisée. De bonne foi est-il croyable que si les Diables n'apparoissent point, tant d'habiles gens auroient si affirmativement assûré qu'ils apparoissent, dans quel tems ils apparoissent, & donné des details si circonstantiez de toutes les differentes manieres de leurs apparitions? On apprend d'eux que les Diables se montrent ordinairement les nuits d'entre le Vendredi & Samedi, ou à midy; (*s*) que pour se former la figure, sous laquelle ils veulent se faire voir, ils choisissent un vent favorable, & la Lune dans son plein; (*t*) que quand c'est la figure d'un homme, elle est toûjours effroyable & mal proportionnée; (*u*) par exemple, très-noire, extrêmement grande, ou très-petite;

(*s*) Les malins Esprits apparoissent la nuit plûtôt que le jour, & la nuit d'entre le Vendredi & Samedi, plutôt que des autres jours. Bodin 245.

Le Demon de midy se montrant en forme de femme, se nommoit Empuse. C'étoit un Demon que le Scholiaste d'Aristophane *in ranis* écrivoit avoir été envoyé d'Hecate, & qui n'apparoissoit qu'aux miserables & aux desesperez sur l'heure de midy. Le Loyer 197.

(*t*) Des Sorciers brûlez à Paris, ont dit que quand le Diable veut se faire un corps aërien, il faut que le vent lui soit favorable, & que la Lune soit pleine. Delrio. disquis. mag. p. 302.

(*u*) Si quelquefois Satan prend la forme d'homme, c'est toûjours avec quelque défaut, ou extravagante disproportion, ou

petite ; si c'est celle d'une femme, qu'elle aura, au lieu de pieds, des têtes de Dragons, (x) ou qu'elle sera comme une veuve, vêtuë de noir, mais cruelle, rompant bras & jambes à ceux qu'elle rencontre ; (y) qu'ils se métamorphosent en Ormes, en Fleuves, en Chiens, en Chênes, (z) en Oyseaux qui prédisent l'avenir, étant enfermés dans des cages, (a) en Avocats,

ou trop noir, ou trop blanc, ou trop rouge, ou trop grand, ou trop petit. De Lancre p. 34.

Les Sorciers déposent que les malins Esprits se montrant en forme d'homme, ordinairement sont noirs & plus hauts que les autres, ou petits comme nains. *Georges Agricola in Lib. de Spiritibus subterraneis.*

Mandragore, Diable familier, sous la figure d'un petit homme noir, sans barbe, qui avoit les cheveux épars. Un Juge ne craignoit pas de lui arracher les bras, & de le jetter dans le feu. Delrio. l. 4. l'incred. Sçav. 59.

Schot a pris de George Agricola la description qu'il fait des Diables montagnards : Il dit qu'ils font leur séjour dans les mines qui sont sous les montagnes ; qu'ils sont cruels & horribles à voir ; qu'ils incommodent & qu'ils tourmentent incessamment ceux qui travaillent aux mines. Quelques-uns les appellent montagnards, parce qu'ils apparoissent ordinairement petits, ayant à peine trois pieds de haut, avec un air de vieillesse & avec la même figure qu'ont les Ouvriers qui travaillent aux mines, vêtus d'une Camisolle & d'un tablier de cuir. Le Monde Ench. 1. 288.

(x) Les Lamies étoient Demons de Deserts, ayant forme de femmes, & au lieu de pieds, cachoient des têtes de Dragons. Le Loyer 199.

(y) Les Russiens craignent & reverent le Demon meridien, il apparoît en deuil, en habit de veuve, quand on fauche les foins, & au tems des moissons, rompant bras & jambes aux faucheurs & aux moissonneurs, s'ils ne se jettent sur la face en terre, lorsqu'ils l'apperçoivent. Medit. Histor. de Camerarius. tom. 1. l. 4. c. 10.

(z) Quelques Historiens disent que le Diable parloit à Apollonius sous la figure d'un Orme, à Pythagore, sous celle d'un Fleuve ; à Simon le Magicien, sous celle d'un Chien ; à quelques-autres, sous celle d'un Chêne. Naud. Apol. 29.

(a) Des Magiciens contraignent les Demons de s'unir à des oyseaux, jusqu'à souffrir d'être renfermez dans des cages

eats, (*b*) en brins de paille, en Truyes, (*c*) en masse d'or, (*d*) en Laictuës, (*e*) en Arbres gelez, en Moines, en Anes, en Rouës, (*f*) en Chevaux, (*g*) en

ges. Jean Leon dit que les Africains en font un commerce public: ceux qui les consultent sur des choses à venir, leur presentent une piece d'argent pour le payement de leur maître, & après l'avoir prise, les memês oiseaux rapportent la réponse en leur bec, écrite en un petit billet. L'Incr. Sçav. p. 59.

(*b*) Vuier écrit *l.* 4. *de Prastigiis*, *c.* 9. que le Diable plaidant une cause, sous la forme d'Avocat en Allemagne, ayant entendu que la Partie Adverse se donnoit au Diable, s'il avoit pris l'argent de son hôte; aussi-tôt ce Diable Avocat, se voyant tout porté, quitte le Barreau, & emporte devant tout le monde celui qui s'étoit parjuré.

(*c*) Froissard dit qu'il y avoit un Gentil-homme nomme Ramond, Comte de Corâsse, voisin d'Ortays, (Ville où d'ordinaire les Comtes de Foix faisoient leur demeure.) qui se vantoit d'avoir un Esprit ou Demon qui lui apprenoit tout ce qui se passoit dans le monde, & se presentoit à lui invisiblement, tantôt à neuf heures du soir, tantôt à minuit, & babilloit avec lui. Il l'engagea enfin à se faire voir, quelque resistance que fît ce Demon à cette curiosité. La premiere fois, pendant que Ramond se chaussoit, il se mit en forme de deux ou trois petits fêtus de paille, qui se battoient l'un l'autre. Ramond non content de cela, voulut qu'Orton (c'est ainsi qu'il l'appelloit) se presentât en une autre forme; il parut en Truye extrêmement grande, mais fort maigre. Ramond qui ne croyoit pas que cette Truye fût son Demon, mit ses chiens aprés. Elle fit un cri horrible & disparut. Il n'entendit plus parler ni de Truye, ni d'Orton, & mourut dans l'an.

(*d*) Un Demon se changea en masse d'or, en presence de saint Antoine. Le Loyer 510.

(*e*) Un Demon se changea en Laictue, en presence d'une Nonnain, selon saint Greg. 1. Dial.

(*f*) Selon Gaguin, *Hist. Franc.* du tems de Philippe le Bel, un Demon se presenta à un moine, sous la forme d'un arbre tout blanc de gelée, & en un homme noir à cheval, & en moine, & en âne, & en rouë.

(*g*) Le Demon d'Anneberg tua plus de douze ouvriers de son soufle seulement, dans la miniere appellée *Couronne de la rose*; il apparoissoit en forme de cheval. Le Loyer, p. 481.

(*h*) En

en Dragons, (*h*) en Gueux, (*i*) & que même ils ont osé se revêtir de l'apparence du grand Legislateur des Juifs. (*k*) Ces Auteurs ont encore remarqué qu'on n'a jamais vû les Diables paroître en colombes, en brebis, ou en agneaux. (*l*)

Après un si grand nombre d'histoires raportées par tant de differens Auteurs, vous voulez que je sois incrédule! Vous voulez que je dise comme vous, que tout cela est faux; vous voulez enfin qu'après avoir fait pendant un grand nombre d'années, une si prodigieuse quantité de lectures qui m'ont persuadé & con- [illegible] vain-

(*h*) En Lavinium, il y avoit un bocage consacré à Junon Argolique, & dans ce bocage une caverne assez large & profonde, où habitoit un Dragon; & d'ordinaire à certain jour de l'année étoient certaines filles députées pour lui porter à manger; ce qui se faisoit en cette maniere selon Elien, *l.* 10. *c.* 16. *de Historia animalium.* Ces filles avoient les yeux bandez d'une courroye, & en leurs mains des fouasses, & étoient conduites jusques en la grotte où étoit le Dragon, par un souffle démoniaque, sans broncher, comme si elles avoient vû. Quand elles étoient arrivées, il recevoit les fouasses seulement de celles qui étoient pucelles.

(*i*) En la Ville d'Ephese, Apollonius Thianée fut prié par les habitans de chasser la peste qui y regnoit. Il leur commanda de sacrifier aux Dieux. Après le sacrifice, il vid le Diable en forme de gueux; qui avoit une robe toute déchirée. Il dit au peuple assemblé qu'on assommât ce gueux à coups de pierres; ce qui fut executé: & ces pierres étant ôtées de dessus ce gueux par ordre d'Apollonius, on y trouva dessous, au lieu d'homme, un chien noir qui fut jetté à la voirie, & la peste cessa. Le Loyer p. 310.

(*k*) Du tems de Theodose le jeune Empereur, les Juifs demeurant en Candie, furent sollicitez par un Diable qui se disoit Moyse leur Legislateur, envoyé du Ciel, d'abandonner tous leurs biens, leur promettant qu'il les meneroit à pied sec, par le milieu de la mer en la terre de promission. Ils le crurent, & lui les mena sur le haut d'un rocher, & leur commanda de se jetter dans la mer; ce qu'ils firent. La plûpart perirent. Socrate hist. Eccl. l. 7. c. 38.

(*l*) Les Diables n'ont point pris la forme de Colombe, ni de Brebis, ni d'Agneau, dit Delrio, Disquis. mag. p. 304.

vaincu, j'aille aujourd'hui croire le contraire de ce que je crois il y a si long-tems! Je n'en ferai rien; je le croirai jusques à ce que vous m'ayez prouvé, que vous qui n'avez jamais rien fait imprimer, êtes cependant plus croyable que ces Grands hommes, qui après s'être appliqués avec toute l'attention possible à bien connoître les Diables, ont poussé leurs soins & leurs bontez jusques-à vouloir bien prendre les moyens de nous faire part de ce qu'ils ont connu.

Ici finissoit la premiere Partie de ce surprenant Discours; je l'appelle surprenant, en ce que je me persuade que tous ceux qui le liront, seront aussi-bien que moi étonnez, émerveillez, surpris de voir un homme faire une si grande dépense d'érudition, & un usage de cette érudition si extravagant, que tout le fruit qu'il en peut tirer, c'est de prouver qu'il n'est déraisonnable & visionnaire, que parce qu'il a beaucoup lû. Quoique je me sente une grande demangeaison de m'étendre à present pour faire remarquer le ridicule de ce Discours, je garderai pourtant le silence, attendu que la réponse de Noncrede le fera assez voir dans la suite. Et ainsi je prie le Lecteur de continuer, sans s'impatienter, de lire ces ridiculitez, dans l'esperance de les voir bientôt traiter comme elles le meritent, c'est-à-dire, avec de sages & de judicieux raisonnemens, qui seront comme autant de preservatifs contre le mal qu'elles peuvent causer, ou de remedes contre celui qu'elles auroient dêja fait à ceux qui, comme Monsieur Oufle, sont malheureusement prévenus, & croyent tout ce qui s'accommode avec leur prévention.

CHA-

CHAPITRE II.

Suite du Discours sur les Diables, composé par Monsieur Oufle & par l'Abbé Doudou son fils, & ensuite envoyé à Noncrede.

SECONDE PARTIE.

MOnsieur Oufle continue ainsi l'Exposé de tout ce que lui & l'Abbé Doudou son fils ont lû, de tout ce qu'ils ont oui dire, & de tout ce qu'ils ont serieusement pensé & imaginé touchant les Diables & toutes les sortes de Diableries dont on ait jamais traité.

Je ne doute pas, Monsieur mon frere, que vous n'ayez entendu parler des Diables *Incubes* & *Succubes*; c'est-à-dire, de ceux qui couchent avec les femmes & qui en abusent, (ce sont les *Incubes*,) & de ceux qui après avoir pris la figure d'une femme, (ce sont les *Succubes*) excitent les hommes à commettre des crimes, ce que vous concevez assez, sans qu'il soit necessaire de vous les déclarer. Si vous êtes encore d'humeur à douter de l'impudicité de ces mauvais Esprits, voici ce que j'ai à vous dire, pour lever votre doute, & pour vous engager à le croire. N'attendez pas pourtant que je fasse ici le Philosophe, je veux dire, que j'employe de grands raisonnemens, afin de vous prouver que les Diables peuvent comme les hommes & les femmes, être lascifs & incontinens; & pour vous expliquer comment ils font usage de leur lasciveté & de leur incontinence, (je n'ai pour cela qu'à vous faire ressouvenir qu'ils peuvent se changer en hommes & en femmes, & ainsi faire tout ce que les hommes & les femmes font.) Comme je ne laisse pas de croire tout ce qu'on en dit, quoique je ne me sois pas informé de la possibilité & de la maniere, je ne vois pas quelle

raison

raison vous auriez d'être à cet égard moins credule qu
moi ; & ainsi afin que vous croyiez comme je crois
je vais vous instruire de ce que je sçai & de ce qu'on
m'a fait croire.

Il est constant que les Diables n'aiment rien tant
que de faire commettre les plus grands crimes ; cette
proposition étant incontestable, nous ne devons donc
point douter qu'ils n'aiment beaucoup mieux abuser
d'une femme mariée que d'une fille ; & c'est aussi ce
que les Démonographes nous apprennent, (*a*) étant
persuadés qu'on ajoûtera foi à leurs histoires, puis
qu'elles sont fondées sur la maliguité des Démons ;
que tout le monde reconnoît, & dont personne ne
doute.

Si je ne craignois de salir votre imagination, je vous
rapporterois ici ce qu'ils disent des douleurs que souf-
frent les femmes, quand elles ont habitude avec les
Diables, & pourquoi elles souffrent ces douleurs ; (*b*)
mais par pudeur, je vous veux taire ces circonstances :
quoiqu'il me paroisse qu'en vous en faisant le détail
elles pourroient contribuer à vous rendre moins incré-
dule que vous n'êtes. Car je sçai par ma propre ex-
périen-

(*a*) Une vieille fille nous a dit une particularité, que le
Diable n'a gueres accoûtumé d'avoir accointance avec les
vierges, parce qu'il ne pourroit commettre adultere avec el-
les ; ainsi il attend qu'elles soient mariées : & nous a dit à
ce propos, que le commun bruit étoit parmi elles, que le
maître des Sabbats en retenoit une fort belle, qu'elle nous
a nommée, jusques-à-ce qu'elle soit mariée, ne voulant
plutôt la des-honorer, comme si le peché n'étoit pas assez
grand de corrompre sa virginité, sans adulterer avec elle. De
Lancre p. 218.

(*b*) Je n'aurai pas moins de modestie que Mr. Ousle :
c'est pourquoi je ne rapporterai point ici pour l'éclairciss-
ment de ce qu'il vient de dire, les endroits des livres où i
a puisé ce qui l'engage à parler de la sorte ; je veux dire les
pages 134. 225. 224. du Livre *de l'Inconstance des Demon*
par de Lancre. A Dieu ne plaise que je salisse cette Histoire
par de telles ordures.

(*c*) Les

périence que rien n'est plus persuasif, que des histoires fort circonstanciées. Je vous le repete; si je vous disois ce que je sçai sur cette matiere, vous rougiriez à la verité en l'écoutant; mais vous ne le croiriez pas moins. Vous concluriez que puisqu'on s'est pû resoudre à faire de telles descriptions, & à demander permission pour les rendre publiques, il faut qu'on y ait été forcé par la verité.

Il est si vrai que les Diables font des enfans, qu'on les reconnoît & qu'on les distingue dans le monde parfaitement bien des autres; on leur donne même un nom particulier pour marquer cette distinction, afin que l'on ne s'y trompe point. On sçait, parce qu'on l'a remarqué bien des fois, que ces enfans sont fort criards, si affamez, qu'ils épuisent plusieurs nourrices; si pesants, qu'à peine les peut-on porter; cependant si maigres que les os leur percent la peau, & qu'heureusement pour les Pays où ils naissent, leur vie est très-courte. (*c*) Je dis heureusement; car étant la production de si mauvais esprits, quels maux ne feroient-ils pas dans le monde, s'ils vivoient aussi longtems que les autres hommes? Il y a eu pourtant quelques-uns de ces enfans d'iniquité, qui ont passé au delà du terme qu'on donne au cours de leur vie. Un certain Merlin, (*d*) par exemple, & quelques-autres qu'on n'a pas vû mourir, parce qu'ils ont disparu, & sont apparemment allé vivre ailleurs. (*e*)

Que

(*c*) Les enfans *Succubes*, (que Guillaume de Paris appelle *Champis*, & les Allemands *Gambions*,) sont criards, épuisent cinq nourrices pour les allaiter; ils sont fort pesants & fort maigres. Le Loyer p. 482. Bodin. p. 210. De Lancre p. 233. 232. Luther en ses *colloques* regle leur âge à sept ans.

(*d*) Des Auteurs ont cru que Merlin avoit été engendré d'un *Incube*, qui prit accointance avec la fille d'un Roy, laquelle étoit Religieuse en un Monastere de la Ville de Kaërmerlin. De Lancre p. 230. Naudé. p. 313.

(*e*) Le Roy Roger regnant en Sicile, un jeune homme

se

Que de filles qui pensant joüir des personnes qu'el-les aimoient, ont trouvé que c'étoit des Diables qui les avoient abusées ! (*f*) Que d'hommes qui ont eu des Diables pour maitresses ! (*g*) Celles qui ont affaire à des Diables, croyant que ce sont des hommes, ne restent pas long-temps dans cette erreur ; car ces mauvais esprits se font un plaisir de leur faire connoître la fourberie. Quelques-uns même impriment sur les femmes en les quittant, des marques qui leur font connoître qu'elle ont été trompées. (*h*)

Laissons cette matiere, elle donne de trop vilaines idées :

se baignant la nuit au clair de la Lune avec plusieurs autres, voyant, ce lui sembloit, quel-qu'un qui se noyoit, plonge pour le sauver, trouve que c'etoit une femme, la tire de l'eau, en devient amoureux, l'épouse & eu eut un enfant. Dans la suite elle disparut, & aussi l'enfant qu'elle ravit dans le tems qu'il nageoit. De Lancre p. 231.

(*f*) En l'Ile de Sardaigne, dans la ville de Cagliari, une fille de qualité aima un Gentil-homme, sans qu'il le sçût ; le Diable prit la forme de celui-ci, épousa clandestinement la Demoiselle, en jouït, puis l'abandonna. Cette fille trouvant vn jour le Gentilhomme, & ne remarquant en lui aucune chose qui témoignât qu'il la reconnoissoit pour sa femme, elle lui en fit des reproches ; mais enfin, étant convaincuë, que c'étoit le Diable qui l'avoit abusée, elle en fit penitence. De Lancre a donné avec plaisir beaucoup d'étenduë à cette Histoire, dans son livre de l'Inconstance des Demons, p. 218. &c.

(*g*) François Pic de la Mirandole, dit avoir connu un homme de soixante & quinze ans, qui s'appelloit, *Benedeto Berna*, lequel pendant quarante ans, eut accointance avec un esprit *succube*, qu'il appeloit *Hermeline*, le menoit par tout en forme humaine, & lui parloit de maniere, que plusieurs l'entendant parler, & ne voyant personne, le prenoient pour un fou. Un autre, nommé Pinet, en tint un l'espace de trente ans, sous le nom de *Fiorina*. De Lancre. p. 215.

Un Soldat joüit d'une belle fille ; ensuite il resta entre ses bras le cadavre d'une bête pourrie. Guil. de Paris *P. ult. de universo*. Delrio. *Disquisitione magica*. p. 300.

(*h*) Le Diable imprima fur le ventre d'Attia mere d'Auguste, un serpent, après en avoir abusé. De Lancre. p. 3.

(*i*) Les

idées: passons à d'autres Diableries qui ne sont pas si sales.

Les Sçavans qui ont traité des Diables, n'ont pas oublié, comme vous devez bien croire, de parler des Démoniaques; car c'est sur ces malheureux possedez, que les mauvais Esprits triomphent; c'est là où ils dominent avec une puissance qui est telle, qu'ils disposent également de leur ame & de leur corps; de leur ame, en renversant leur jugement, & les faisant raisonner, comme ils veulent; de leur corps, en donnant à leurs membres toutes les contorsions les plus effroyables; parce qu'ils aiment à s'en servir pour effrayer les spectateurs, & pour intimider ceux qui entreprennent de les chasser. Croiriez-vous ce que je vais vous dire? C'est que ces Demons, pour faire faire par les possedés ce qu'ils souhaitent, choisissent si-bien leur tems, qu'ils ne manquent pas de réussir, & c'est justement sur le cours de la Lune qu'ils se reglent: (*i*) car elle est d'un grand secours pour les Sorciers, pour les Magiciens, & par consequent pour leurs maîtres, je veux dire, les Diables. Les contorsions, les convulsions & les grimaces des possedez augmentent ou diminuent selon le cours & le décours de cet Astre. Si ceux qui entreprennent de chasser les Diables du corps des Démoniaques, sçavoient cette singularité, ils n'auroient pas tant de peines qu'ils en ont pour réussir dans leur projet; ils y travailleroient dans le tems que la Lune est tout-à-fait dans son déclin; & alors la puissance du Diable étant aussi foible que la lumiere de cet Astre, ils le feroient très facilement sortir; car il est très rare de trouver dans les possessions Démoniaques, des Diables d'aussi bonne volonté que celui dont il parlé dans l'Histoire, qui convint avec des Juifs d'entrer dans le corps de la fille d'un Empereur, & d'en sortir par leur comman-

(*i*) Les Demoniaques sont plus ou moins tourmentez des Diables, selon le cours de la Lune. Le Loyer. p. 362.

mandement, afin de leur procurer du credit. (*k*) Il faut convenir aussi que ces malins Esprits ne tourmentent pas toûjours ceux, dont ils se sont emparés; ils leur font souvent plus de peur que de mal; souvent ils les chatouillent, (*l*) & les font rire de si bon cœur, qu'on diroit, (& je le crois ainsi,) qu'ils sentent un extrême plaisir. Ils les rendent mêmes admirables, en leur faisant parler differentes langues; sans qu'ils ayent jamais pris la peine de les apprendre. (*m*) S'ils ne faisoient rien de pis, on s'en divertiroit volontiers, & on les laisseroit en repos; mais ils font souvent des pactes; (*n*) ils exigent des consentemens par lesquels on se donne à eux; pactes qu'on ne peut retirer que par une puissance surnaturelle, (*o*) qu'on n'est pas toûjours assûré d'obtenir: & il

(*k*) L'Empereur Titus Vespasien, ayant pris Jerusalem, défendit par Edit aux Juifs d'observer le Sabbat, & de se circoncire, voulut qu'ils mangeassent de toutes sortes de viandes, & qu'ils couchassent avec leurs femmes dans les temps ausquels leur loy le défendoit. Là-dessus, ils prierent Rabbi Simeon, renomme entre-eux pour faire des miracles, d'aller supplier l'Empereur d'adoucir cet Edit. Simeon se mit en chemin avec Rabbi Eleazar. Ils trouverent dans leur chemin un Diable, nommé *Banthamelion*, qui demanda de les accompagner, leur avoüant qu'il étoit Diable, il leur promit d'entrer dans le corps de la fille de l'Empereur, & d'en sortir aussi tôt qu'ils le lui commanderoient; ce qui fut executé; ils obtinrent ensuite pour récompense la révocation de l'Edit. Le Loyer. p. 290.

(*l*) On a vû des Demoniaques enlevées en l'air, chatouïllées dessous les pieds, & riant sans cesse. Bodin. p. 306.

(*m*) On en a vû d'autres qui parloient des Langues qu'ils n'avoient jamais apprises. Id. p. 294.

(*n*) L'histoire des Diables de Loudun dit, page 153. qu'on fit rendre par le Diable Leviatan un pacte composé de la chair du cœur d'un enfant, pris dans un Sabbat fait à Orleans, & de la cendre d'une hostie brûlée.

(*o*) On lit dans l'Histoire des Diables de Loudun, p. 405. qu'un Diable, nomme Behemot étant sorti pour aller chercher un nouveau pacte, l'Ange-Gardien de la Religieuse qu'il possedoit, se saisit de lui, & le lia pour un mois sous

& il est d'autant plus difficile de les chasser des corps de ceux qu'ils croyent leur appartenir, que souvent ils s'unissent plusieurs ensemble, (*p*) afin de tenir plus ferme, & de resister avec plus de vigueur. Tout ceci est certain ; je ne m'étendrai pas davantage pour vous en convaincre ; notre Religion ne nous permet pas d'en douter.

On a prétendu de mêler entre tous les Diables, quelques-uns qui ne sont pas si méchans que les autres, qui font quelquefois plaisir ; mais on n'en pousse pas si loin le nombre, que de ceux qui sont méchans en toutes manieres : on n'admet que trente mille de ceux-là. (*q*) Certes il faut avoir fait de grandes recherches, pour en fixer si précisément le nombre. Nous devons sçavoir bon gré à ceux qui ont pris cette peine ; car il nous seroit très-difficile d'y réussir aussi-bien qu'eux. Ce seroit le comble de l'ingratitude, que de ne leur donner point d'autre récompense de leur travail que de l'incredulité ; c'est assurement ce qui ne m'arrivera jamais.

Parmi ces trente mille, sont les Esprits folets, les Esprits familiers, les Lutins, ainsi appellez, (*r*) parce

sous le Tableau de saint Joseph dans l'Eglise, & qu'il sembla à la Religieuse, qu'il partoit je ne sçai quoi de sa tête, qui s'eloignoit d'elle, à proportion de la retraire du Diable.

(*p*) Une nommée Elisabeth Blanchard se disoit être possedée par six Diables ; par Astaroth & le charbon d'Impureté, de l'ordre des Anges ; par Beelzebuth & le Lion d'Enfer, de l'ordre des Archanges ; par Perou & Maroù, de l'ordre des Cherubins. Id. p. 255.

(*q*) Hesiode dit, qu'il y a trente mille Demons bienfaisans parmi l'air, qui veillent aux besoins des hommes. L'Incred. Sçavante. p. 368.

(*r*) Il y avoit entre les Grecs, un Demon qui se nommoit Παλάμναιος, ἀπὸ τῆς πάλης, Demon luicteur & agresseur des hommes ; de là vient le nom de *Lutin* ou *Luitton* Le Loyer. p. 25. Apparemment c'est de ceux-là en general que M. Oufle veut parler, & non pas de celui dont Strabon fait une histoire. Il dit qu'il y avoit un demon nommé *Luitton*, *Temesean* qui luittoit contre tous les étrangers,

ce qu'ils se divertissent à luicter avec les hommes, apparemment pour les rendre plus forts par cet exercice. Il y en a qui instruisent par les songes (*s*) de ce qu'on doit chercher ou fuir. D'autres accompagnent sous le nom de maître Martinet les voyageurs, (*t*) & leur font prendre les chemins les plus courts & les moins dangereux. Il y en a qui passent par une succession de plusieurs années aux enfans, afin de défendre les familles ausquelles ils se sont attachez, contre les insultes de leurs ennemis. (*u*) Quelques-uns donnent des conseils, mais de telle sorte que, quoiqu'ils soient fort près, cependant leur voix paroît venir de fort loin. (*x*) On en a vû qui étoient si appliquez aux interêts de leurs maîtres, & si empressez pour ne leur laisser faire aucun

m

gers, qui arrivoient à Themese, ville des Brutiens. Il avoit été autrefois homme, nommé Polites, l'un des compagnons d'Ulisse; & ayant été tué par les Brutiens en trahison, il s'efforçoit après sa mort de tourmenter tant les étrangers, que ceux qui lui avoient fait perdre la vie.

(*s*) Pour ce qui est de Cardan, dit M. Naudé, p. 252. il parle si diversement de son esprit, qu'après avoir dit absolument dans un Dialogue intitulé *Tetim*, qu'il en avoit un qui étoit Venerien, mêlé de Saturne & de Mercure & dans son livre, *de Libris propriis*. qu'il se communiquoit à lui par les songes, il doute au même endroit s'il en avoit veritablement un, ou si c'étoit l'excellence de sa nature: & conclud enfin dans son livre, *de rerum varietate l. 16. c. 93.* qu'il n'en avoit point, disant ingenuëment; *Ego certe nullum Dæmonem aut genium mihi adesse cognosco.* Si bien des gens ne vouloient parler que d'aussi bonne foy, on n'écriroit pas tant d'histoires.

(*t*) Demon familier qui accompagne les Magiciens, & qui leur défend de rien entreprendre sans le congé de Maître Martinet. Cir.

(*u*) Chez les Lapons, on croit que les peres donnent à leurs enfans, & leur font passer en forme d'heritage, les malins esprits, qui étoient attachez à leur service, afin qu'ils puissent surmonter les demons des autres familles qui leur sont ennemies. Monde Ench. 1. 67.

(*x*) Cardan dit avoir vû une femme à Milan, qui avoit un esprit familier invisible, dont la voix ne s'entendoit que de loin.

(*y*) Un

ne mauvaise démarche, qu'ils leur tiroient sans façon les oreilles, ou les frappoient quelque part, (*y*) pour les détourner de commettre quelque faute qui leur fût dangeureuse. Et à propos de ces bruits qu'ils font, & de ces coups qu'ils donnent, on a remarqué qu'il n'y avoit ni chaleur, ni dureté, ni violence dans ces mouvemens; car leurs mains sont froides comme glace, & molles comme du cotton. (*z*) On peut appeller ces Diables de fort bons garçons, aussi-bien que ceux qu'on nomme *drolles*, qui pansent soigneusement les chevaux de leurs maîtres, & qui ont soin de leurs horloges. (*a*) On a dit qu'un fameux Philosophe en avoit un

(*y*) Un esprit familier donnoit des signes sensibles, comme de toucher à l'oreille droite, si l'on fait bien, à l'oreille gauche si l'on fait mal, ou frapper sur un livre pour faire cesser d'y lire. Bodin. p. 46. 47.

(*z*) Cardan parle, *de varietate rerum*, d'un de ses amis, qui couchant dans une châmbre, où hantoient des Esprits folets, sentit comme une main froide & molle comme du cotton, qui passa sur son cou & sur son visage, & lui voulut ouvrir la bouche.

(*a*) Une personne m'a dit qu'aux contrées les plus avancées vers le Septentrion, il y a des Diables qu'on appelle *Drolles* qui pansent les chevaux, qui font ce qu'on leur commande, qui avertissent des dangers. Medit. Histor. de Camer. t. 1. l. 4. c. 13.

Il y a des Mandragores qu'on pretend être des Farfadets, Lutins ou Esprits familiers, & qui servent à plusieurs usages. Quelques-uns sont visibles sous la figure d'animaux, & d'autres sont invisibles. Je me suis trouvé dans un Château, dit l'Auteur du petit Albert, p. 130. 131. où il y en avoit un qui depuis six ans avoit pris soin de gouverner un horloge, & d'étriller les chevaux: J'ai vû courir l'étrille sur la croupe du cheval, sans être conduite par aucune main visible. Le Palfrenier me dit qu'il s'étoit attiré ce farfadet à son service, en prenant une petite poule noire, qu'il l'avoit saignée dans un grand chemin croisé, & que du sang de la poule, il avoit écrit sur un petit morceau de papier, *Berit fera ma besogne pendant vingt ans, & je le récompenserai*; & qu'ayant enterré la poule à un pied de profondeur, le même jour le farfadet avoit pris soin de l'horloge & des chevaux, & que de temps en temps il faisoit des trouvailles qui lui valoient quelque chose.

un dans le pommeau de son épée; (*b*) cela m'a surpris; car il me semble qu'ayant pris une telle place pour son domicile, il convenoit mieux à un guerrier.

Que de gens qui voudroient avoir de ces Diable[illegible] qui font venir l'argent dans la bourse, après qu'il en est sorti, (*c*) ou qui aprennent à faire la pierre philosophale! (*d*) Je croi qu'on les aimeroit beaucoup mieux que celui qui donnoit des leçons de Philosophie. (*e*)

Le plaisant Diable que celui qui prenoit plaisir à faire voler en l'air à coups de pierre le bonnet d'un President! (*f*) L'obligeant & le reconnoissant Diable, qu[illegible] cet autre, qui pendant le jour se cachoit dans des fa[illegible]gots, où l'on avoit soin de le bien nourrir, & pendan[illegible] la nuit alloit dérober çà & là du bled pour recompen[illegible]ser ceux qui lui faisoient du bien! (*g*) Enfin quel[illegible]

commo[illegible]

(*b*) On disoit que Paracelse avoit un Demon familier[illegible] renfermé dans le pommeau de son épée. C'étoit plut[illegible] deux ou trois doses de Laudanum, dont il ne vouloit j[illegible] mais être dépourvû, parce qu'il en faisoit des merveilles[illegible] & s'en servoit comme d'une Medecine universellé, pour gu[illegible]rir toutes sortes de maladies. Naudé, Apol. p. 285.

(*c*) On a dit du fameux Medecin Pierre d'Apono, qu'[illegible] étoit le plus grand Magicien de son siecle, qu'il s'étoit a[illegible]quis la connoissance de sept Arts liberaux par le moyen [illegible] sept Esprits familiers qu'il tenoit enfermez dans un crista[illegible] qu'il avoit l'industrie, comme un autre Pasetes, de fai[illegible] revenir dans sa bourse l'argent qu'il avoit dépensé. Id. 27[illegible] 275.

(*d*) Un esprit nommé Floron, qu'on a dit être de l'o[illegible]dre des Cherubins; un demon nommé Barbu, qui mo[illegible]tre dans un morceau de papier, le moyen de faire la Pier[illegible] philosophale. Id. p. 249. 250.

(*e*) Cardan dit, que Niphus avoit un Demon barbu[illegible] qui lui donnoit des leçons de Philosophie.

(*f*) Un Esprit jetta des pierres, & fit voler le bonnet [illegible] President Latomi à Toulouse. Bodin. p. 301.

(*g*) Voici ce qu'on dit ordinairement touchant les D[illegible]bles domestiques, & que Schot & Delrio rapportent, co[illegible]me l'ayant tiré de Meletius. Ils disent que ces Diables[illegible] retirent dans les endroits les plus cachez de la maison d[illegible]

commodité d'en porter dans des bagues, *(h)* ou d'en conserver dans des Phioles, *(i)* pour s'en servir quand on en a besoin! Avouez qu'il y a bien plus d'avantage à avoir de tels Démons, que ceux qui par malice enflent le visage des hommes à qui ils en veulent, & les défigurent de telles sorte, qu'on ne les reconnoît plus; *(k)* ceux qui se servent des morts pour tourmenter les vivans, *(l)* ou qui vont dans les cimetieres y déterrer les charognes, & les manger jusqu'aux os; *(m)* ou qui

un tas de bois; on les nourrit de toutes sortes de mets délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du bled qu'ils ont volé des greniers d'autrui. Lorsque ces Esprits ont dessein de s'établir dans quelque maison, ils le font connoître en entassant quelques monceaux de coupeaux, les uns sur les autres, en jettant le fumier dans des seaux pleins de laict. Si le maître de la maison remarquant cela, laisse ces coupeaux ensemble, & le fumier dans le laict; ou si même il boit du lait où est le fumier, l'Esprit se presente à lui, & demeure dans sa maison. On les appelle Gobelins. Le Monde Ench. 1. 287.

(h) VVierus parle l. 6. c. 1. art. 3. & 4. de Diables enchassez dans du verre (comme le Diable boiteux) ou dans des bagues.

(i) Un certain Avocat avoit un Demon familier dans une phiole, qui fut jetté dans le feu par ses heritiers. L'Icr. Sçav. 59.

(k) Il y a des Démons que Psellus appelle soûterrains, qui du vent de leur haleine, rendent aux hommes le visage tout bouffi, & les font méconnoissables. Le Loyer 535.

(l) Saxon Grammairien rapporte cette histoire, *l. 5. Histor. Daniæ.* Asmond & Asuith compagnons d'armes Danois, étant liez d'une étroite amitié, convinrent par serment solennel, qu'ils ne s'abandonneroient ni à la mort ni à la vie. Asuith mourut le premier; & suivant leur accord, Asmond se confina dans son sépulchre, où le Diable qui étoit entré dans ce corps mort, tourmenta tant Asmond, en le déchirant, lui défigurant le visage, & lui arrachant une oreille, qu'enfin Asmond coupa la tête au mort.

(m) Pausanias fait mention *In phocaicis*, d'un Diable nommé Eurynomus, qui mangeoit les charognes des morts, & ne leur laissoit que les os.

qui font perdre tout d'un coup à un homme quelqu[e] membre de son corps. (*n*)

De tous les Diables, on tient que les plus menteur[s] sont ceux qu'on appelle terrestres; (*o*) la raison en e[st] claire: c'est qu'habitant dans les entrailles de la terre, il est constant qu'ils sont les plus éloignez du Ciel qui est le domicile de la verité.

A propos de Diables terrestres, je me persuade quelque chose qu'on dise, car enfin ne puis-je pas fai[re] quelques découvertes sur cette matiere; aussi bien que les autres? & puisque j'ai tant de déference pour ce qu'ils disent, pourquoi n'en auroit-on pas aussi pour ce que je pense; puisque j'ai renfermé en moi tant de connoissances tirées d'un si grand nombre d'Auteurs, & qu'ainsi j'ay profité de toutes leur lumieres?) je me persuade, dis-je, que les Diables terrestres sont ceux qu'on appelle Gnomes, (*p*) gens fort amoureux d[e] ferm[...]

(*n*) Il y a des Diables qui emportent les doigts des pied[s] sans faire mal. De Lancre. 175.

(*o*) Les Chaldéens tiennent que les Demons terrestre[s] sont menteurs, & cela, parce qu'ils sont les plus éloign[ez] de la connoissance des choses divines. Bodin. 215.

(*p*) Les Gnomes sont composez des plus subtiles par[-]ties de la terre, & en sont les habitans. Le Comte de Ga[-]balis, 34.

Voici pourquoi M. Oufle ne s'en rapporte pas à ce qu'o[n] a dit des Gnomes, &c. C'est qu'il est parlé ainsi dans [le] Comte de Gabalis, p. 128. 129. Le Demon est enne[mi] mortel des Nymphes, des Sylphes & des Salamandre[s]; car, pour les Gnomes, il ne les hait pas si fort; par[ce] que ces Gnomes effrayez des heurlemens des Diab[les] qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mie[ux] demeurer mortels, que courir risque d'être ainsi tourm[en-]tez, s'ils acqueroient l'Immortalité; de la vient que ces Gn[o-]mes & ces Demons leurs voisins ont assez de commerc[e;] ceux-ci persuadent aux Gnomes, naturellement très-amis [de] l'homme, que c'est lui rendre un fort grand service, & [le] délivrer d'un grand peril, que de l'obliger de renoncer à l'[-] Immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui [à] qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'arg[ent] qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient [...] na[...]

femmes, (q) gardiens des treſors, dont j'aurois bonne part, ſi je me ſervois du ſecret que je ſçai, (r) & qui, quand ils veulent, changent l'or en plomb. (s) Je mets encore au même rang;

1°. Les

nacer ſa vie durant un certain temps, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte: Ainſi le Diable, le méchant qu'il eſt, par l'entremiſe de ces Gnomes, fait devenir mortelle l'ame de cet homme, & la prive du droit de la Vie éternelle.

(q) On attribuë aux Demons, dit encore le même Comte, p. 96. 97. tout ce qu'on devroit attribuer aux peuples des élemens. Un petit Gnome ſe fait aimer à la celebre Magdeleine de la Croix, Abbeſſe d'un Monaſtre à Cordouë en Eſpagne: elle le rend heureux dés l'âge de douze ans, & ils continuënt leur commerce l'eſpace de trente ans. Un Directeur ignorant veut perſuader que c'eſt un Lutin.... Le Diable n'eſt donc geures mal-heureux, de pouvoir entretenir commerce de telles galanteries.... le Demon a dans la region de la mort des occupations plus triſtes & plus conformes à la haine qu'a pour lui le Dieu de Pureté.

Encore une fois, ajoûte-t-il, p. 132. 133. Le Diable n'a pas la puiſſance de ſe joüer ainſi du genre humain, ni de pactiſer avec les hommes, moins encore de s'en faire adorer. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'eſt que les Sages aſſemblent les habitans des élemens, pour leur prêcher leurs myſteres & leur morale; & comme il arrive ordinairement, que quelque Gnome revient de ſon erreur groſſiere, comprend les horreurs du néant, & conſent qu'on l'immortaliſe; on lui donne une fille, on l'immortaliſe; la nôce ſe celebre avec toute la réjouiſſance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce ſont-là ces danſes & ces cris de joye, qu'Ariſtore dit qu'on entendoit dans certaines Iles, où pourtant on ne voyoit perſonne.

(r) *Viri ſtantis ſupra draconem, qui in manu teneat gladium, figuram ſi in Hematithe ſculptam invenies, pone in annulo plombeo, vel ferreo, & obedient ei omnes ſpiritus ſubterranei, & revelabunt ei omnes Theſauros levi carmine, nec non extrahendi modum ipſi oſtendent. Trinum Magicum. p. 273.*

(s) On veut faire croire, que quelquefois les Gnomes ont tranſmué les métaux précieux en des matieres viles & abjectes, pour tromper les ignorans. Le ſolide Treſor du petit Albert, p. 73.

10. Les Sylphes, (*t*) ces habitans de l'air, (*u*) qui par une prononciation cabalistique d'un nom mysterieux, mettent en fuite les autres Demons. (*x*)

20. Les

(*t*) Les Sylphes sont composez des plus purs atomes de l'air. Le Comte de Gabalis, p. 33. 34.

(*u*) Le fameux cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le Regne de Pepin, de convaincre le monde, que les élemens sont habitez par tous ces peuples, dont je vous ai décrit la nature. L'expedient, dont il s'avisa, fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en l'air à tout le monde; ils le firent avec magnificence; on voyoit dans les airs ces créatures admirables en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes; tantôt sur des navires aëriens d'une structure admirable, dont la flotte volante voguoit au gré des zephirs. Qu'arriva-t-il? Pensez-vous que ce siecle ignorant s'avisât de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux? Le peuple crut d'abord que c'étoit des Sorciers qui s'étoient emparez de l'air, pour y exciter des orages, & pour faire grêler sur les moissons. Les Sçavans, les Theologiens & les Jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple; les Empereurs le crurent aussi, & cette ridicule chimere alla si avant, que le sage Charlemagne, &, aprés lui, Loüis le Debonnaire, imposerent de griéves peines à tous ces prétendus tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs. Les Sylphes voyant le peuple, les pedans & les têtes couronnées mêmes se gendarmer ainsi contr'eux, résolurent, pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avoit de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles femmes, leur République & leur Gouvernement, & puis les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent, comme ils l'avoient projetté. Le peuple qui voyoit descendre ces hommes, y accourut de toutes parts; & prévenu que c'étoit des Sorciers qui se détachoient de leurs compagnons, pour venir jetter des venins sur les fruits & dans les fontaines, suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations, entraînoit ces innocens au supplice. Id. p. 135. 136.

(*x*) Quand un Sylphe a appris de nous à prononcer cabalistiquement le nom puissant, *Nehmahmihah*, & à le combiner dans les formes avec le nom délicieux *Eliael*, toutes les puissances des ténebres prennent la fuite, & le Sylphe joüit paisiblement de ce qu'il aime. Id. 124.

(*y*) Les

2°. Les Nymphes ou Ondins, (*y*) habitans des eaux, & que je ferai venir à moi quand il me plaira. (*z*)

3°. Les Salamandres, (*a*) habitans du feu.

4°. Les Ogres, monstres qui n'aiment rien tant que la chair fraiche, comme celle des petites filles & des petits garçons.

5°. Les Fées dont les grand-meres & les mies font tant d'histoires aux enfans; (*b*) ces Fées, dis-je, qu'on assure être aveugles chez elles & très clair-voyantes dehors; (*c*) qui dansent au clair de la Lune, (*d*) quand elles n'ont point d'autres choses à faire, qui enlevent les

(*y*) Les Nymphes, ou Ondins sont composez des plus déliées parties de l'eau. Id. 33. 34.

(*z*) *Hominis imago sculpta in Diadochec stantis & magnæ staturæ, tenentis in manu dextra obolum, & in alia serpentem, sitque super caput hominis figura solis, & prostratum teneat sub pedibus leonem, si posita fuerit in annulo plombeo cum modico arthemisia ac radice fæni græci, tecumque habueris in ripa fluvii, & vocaris aquaticos spiritus, ab iis de quesitis responsa accipies. Trinum magicum, p. 274. 275.*

(*a*) Les Salamandres sont composez des plus subtiles parties de la sphere du feu universel, ainsi appellé, parce qu'il est le principe de tous les mouvements de la nature. Gabalis. 33. 34.

(*b*) Il n'est pas besoin qu'on vous die,
Ce qu'étoit une Fée en ces bien-heureux temps;
Ce je suis seur que votre mie
Vous l'aura dit des vos plus jeunes ans.

M. Perrault.

Pourquoi faut-il s'émerveiller,
Que la raison la mieux sensée,
Lasse souvent de trop veiller,
Par des contes d'Ogre & de Fée,
Ingenieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller? *Id.*

(*c*) Les Poëtes ont dit que les Fées avoient cent yeux hors de leur maison, que dedans elles étoient aveugles. Dict. cur. 9.

(*d*) Lettres de Cir.

les Bergers & les enfans pour les porter dans leurs cavernes, (*e*) & en disposer ensuite à leur volonté, qui preservent de grêles & de tempêtes les lieux qu'elles habitent. (*f*)

Voilà, ce me semble, assez parler des Diables, de ce qu'ils ont fait, & de ce qu'ils peuvent faire. Si vous ne voulez pas croire tout ce que je viens de vous dire, allez y voir, je vous en donnerai le moyen, quand vous voudrez ; je vous ferai voir des Diables : (*g*) si cela vous est absolument necessaire pour vous rendre plus crédule, & vous tirer de votre erreur.

Vous allez sans doute dire que le mot de Diable est furieusement repeté dans mon Discours. Cela est vrai, & je n'en fais aucun scrupule. Je le prononce hardîment & même avec plaisir, parce que je sçai de bonne part que la prononciation de son nom lui apporte du dommage & le tourmente extrêmement. (*h*)

Lisez

(*e*) Corneille de Kempen assûre qu'au temps de l'Empereur Lothaire, vers l'an 830. il se trouvoit dans la Frise quantité de Fées, qui faisoient leur sejour dans des grotes, ou sur le haut des éminences & des colines, d'où elles descendoient la nuit pour enlever les bergers de leurs troupeaux, tirer de leurs berceaux les enfans, & entraîner les uns & les autres dans leurs cavernes. Le Monde ench. t. 290.

(*f*) Nos ayeuls ont assûré, que c'étoit une ancienne Tradition, que là où les Fées ou Fades, femmes des Druides habitoient, jamais la grêle ni les tempêtes ne gâtoient les fruits. Frey en son *admiranda Galliarum*, *cap.* 10. & au Traité qu'il a donné dans les Ecoles intitulé, *antiquissima Gallorum Philosophiæ Ecloga*, au Chapitre, *de Druidarum Astrologia.*

(*g*) Pour faire voir le Diable à une personne en dormant, prenez le sang d'une hupe, & en frotez le visage de cette personne; elle s'imaginera que tous les Diables sont autour d'elle. Les admir. secr. d'Alb. le Gr. l. 3. p. 168. apparemment c'est de cette superstitieuse pratique, que M. Oufle veut parler.

(*h*) Les Juifs prétendent que le nom de Diable est d'une grande efficace à son dommage, & à son grand deplaisir

que

Lisez donc, Monsieur mon frere, ce Discours avec la même application que je l'ai composé ; & rendez-moi justice, en reconnoissant que je ne vous ai point parlé sans être autorisé ; puisque presque tout ce que vous y trouverez, est apuyé sur des livres approuvez, privilegiez, & qui par consequent ne doivent être soupçonnez ni d'erreur, ni de mensonge. Si vous les aviez lus aussi souvent que moi ; vous croiriez ce que je croi, tant ils sont persuasifs ; & je n'aurois pas été obligé de vous écrire avec tant d'étenduë, & de vous faire un si grand détail. Défiez-vous donc des Diables, puisque le monde en est plein, qu'ils ont tant de pouvoir, & que l'artifice ne leur manque pas pour le faire sentir, & pour arriver à leurs fins. Je vous exhorte d'autant plus à cette défiance, que si vous ne l'avez pas, vous ne songerez point à vous tenir sur vos gardes, & que par consequent vous tomberez dans les pieges qu'ils se feront toûjours un plaisir de vous tendre.

Fin du Discours de Monsieur Oufle sur les Diables.

Enfin voila le Discours de Monsieur Oufle fini. A dire vrai, je m'ennuyois bien, en décrivant tant de

que cette efficace procede, de ce que les cinq lettres hebraiques, qui composent ce nom, font justement le nombre 364. qui est celui des jours d'un an entier, moins un jour ; & que c'est pour cela qu'il ne peut les accuser pendant ces 364. jours, & qu'il ne lui en reste plus qu'un pour cette accusation ; c'est pourquoi ils tâchent de le tromper ce jour-là. Le Monde ench. p. 181. ou 185.

Les Juifs se servent encore d'un autre moyen pour tromper le Diable. Comme selon eux, le premier jour de l'année, Dieu est assis en Jugement, pour l'examen de leurs pechez, ils tâchent d'empêcher leur ennemi de porter ses accusations contre-eux, en le réduisant à ne sçavoir plus quel jour il est ; & pour cela, en lisant la loy, ils ne lisent ni le commencement ni la fin, comme Sammaël s'imagine qu'ils doivent toûjours faire ce jour-là, & l'attrapent ainsi. Id. t. I. p. 179.

choses, si mal digerées, qui ne prouvent rien, mais qui apprennent seulement que ce bon-homme n'avoit point d'autre conduite dans ses raisonnemens, que de tirer avec assurance des conclusions de faits, comme s'ils avoient été très-certains, quoique la plupart fussent très-contestables. Nous allons entendre discourir Noncrede; c'est un homme sage, que la prévention ne domine point, mais qui se laisse entierement conduire par la raison; & ainsi on peut s'attendre qu'il fera une réponse très-raisonnable.

CHAPITRE III.

Discours de Noncrede sur les Diables, pour servir de réponse à celui que Monsieur Oufle avoit composé avec son fils l'Abbé Doudou sur la même matiere, & qu'il lui avoit envoyé.

MOrnand fut celui qui porta à Noncrede le merveilleux Discours dd Monsieur Oufle. Ce rusé valet avoit une extrême curiosité de le lire, pour voir s'il n'y trouveroit point quelque matiere, qui lui donnât occasion de s'imaginer & d'executer heureusement de nouveaux stratagêmes, pour se jouer de son maître. Mais comme ce precieux Ouvrage étoit cacheté avec toute la précaution possible, il n'osa pas entreprendre de l'ouvrir, jugeant bien qu'il lui seroit impossible de le remettre en l'état qu'il devoit être. Il s'en tint donc à satisfaire fidelement à sa commission. Noncrede le reçut avec plaisir; car il ne douta pas qu'il n'allât faire une lecture fort réjouissante, mais à la verité elle lui auroit été beaucoup plus agréable, si un autre que son frere avoit composé cet ouvrage.

Après

Après l'avoir lû plusieurs fois avec toute l'attention qu'exigeoit le dessein qu'il avoit d'en montrer judicieusement le faux & le ridicule, il travailla pendant quelques jours à celui qu'on va lire pour servir de réponse.

Discours de Noncrede sur les Diables.

J'Ai reçu, mon cher frere, votre Discours sur les Diables, & l'ay lû & relû plusieurs fois (avec toute l'application que vous pouvez souhaitter de moi, & que le sujet le demande.) J'ai admiré vos immenses lectures; mais je n'ai point du tout été édifié des fruits que vous en avez tiré. N'attendez pas que je vous flatte, vous n'êtes dêja que trop séduit par votre prévention. A Dieu ne plaise que je vous séduise encore davantage, en la fortifiant par une lâche complaisance pour vos sentimens bizarres. Vous avez beaucoup lû, cela est vrai; votre Discours en fait foy; car il contient un détail de je ne sçai combien d'opinions, de faits & d'histoires. Mais je n'y trouve presque rien de vous. J'y vois seulement que vous embrassez ces opinions, sans avoir pris la peine de les examiner pour connoître si elles meritoient que vous prissiez leur parti. J'y vois que vous croyez aveuglement ces faits & ces histoires, c'est-à-dire, sans vous être informé (non pas par les témoins; car cela ne vous étoit pas possible) mais par une judicieuse critique, si vous deviez absolument les croire. Pour moi, je vous l'avoue, il m'est impossible de croire si facilement. Un ancien Sage appelle l'incredulité, le nerf de la prudence. Comme je suis persuadé qu'il veut parler d'une incredulité raisonnable, & non pas d'une incredulité qui n'a point d'autre motif que l'obstination, je reconnois qu'il est de la prudence d'être fort circonspect, & qu'il ne faut pas se presser, quand il s'agit de croire. Car enfin croire,

c'eſt donner ſon conſentement ; c'eſt, pour ainſi dire, ſoumettre ſon eſprit, abandonner ſes lumieres ; ſe rendre entierement à ce qu'on entend dire ; ou à ce qu'on lit. Hé ! de bonne foi, eſt-on raiſonnable de ſoûmettre ainſi ſon eſprit, d'abandonner ainſi ſes lumieres & de ſe rendre entierement, ſi l'on n'a pas des raiſons évidentes & inconteſtables de le faire ? Ce que je vous dis, vous paroîtra fort étrange, pour ne pas dire, outré, autant que j'en puis juger par votre conduite ; car il me ſemble que juſques-à-preſent, il ne vous eſt point du tout venu dans l'eſprit de vous ſervir, ni d'évidence ni de raiſons inconteſtables, pour autoriſer vos crédulitez. Tout ce qu'on vous dit, ou qu'on vous écrit de favorable aux ſuperſtitions, vous tient lieu d'article de foy, tant vous le croyez fermement : & cette fermeté de créance n'eſt fondée que ſur la confiance, que vous avez en ceux qui écrivent. Mettez, mon frere, mettez plus de difference, quand il s'agit de croire ces ſortes de choſes & les veritez de la Religion. Je conſens que vous n'examiniez pas avec exactitude, pour voir ſi vous avez raiſon d'ajoûter foy à ce qu'on vous propoſe par rapport à celle-ci. Des Saints, des Sçavans & de Grands-Hommes l'ont examiné avant vous ; & l'Egliſe vous le donne à croire. Soûmettez-vous ; c'eſt votre devoir. Je voudrois pourtant que vous puſſiez obtenir de vous-méme aſſez d'attention pour examiner ce que cette même ſeule ſainte & veritable Religion veut que vous croyiez des Diables ; vous apprendriez leur chûte dans le Chapitre 4. du Prophete Iſaye ; l'envie qu'ils portent aux hommes dans le 3e. Chapitre de la Geneſe, & dans le ſecond de la Sageſſe ; les maux qu'ils peuvent faire, en liſant l'hiſtoire de Job, de Tobie, des Poſſedez delivrez par la puiſſance de J. C. & les avis que nous donnent deux grands Apôtres, Epheſ. 6. 11. 2. Cor. 11. 14. 1. Petr. 5. 8. pour nous engager à nous précautionner contre les embûches de ces malins eſprits. Enfin vous trouveriez dans les Livres ſacrez un nombre prodigieux d'endroits qui autoriſeroient cette Foy à

cet

cet égard ; & ſi l'on vous exempte de cet examen, c'eſt que les veritez qu'on exige que vous croyiez , ſont ſi inconteſtables, & ſi bien établies, que vous ne riſquez rien d'y ajoûter foy Mais en fait de ſuperſtitions , de prodiges, croire tout ce qu'on vous en dit, ou tout ce qu'on vous en écrit, avec la même ſoumiſſion, ſeulement parce que vous l'avez entendu dire, parce que vous l'avez lû ; c'eſt le comble de la foibleſſe, de l'aveuglement, pour ne pas dire, de l'extravagance. Je ſuis fâché de me ſervir pour vous de ce dernier terme; j'eſpere cependant, que vous ne m'en ſçaurez pas mauvais gré, quand vous aurez lû ce que je vais vous dire, puiſque vous ſerez ſans doute forcé à reconnoître qu'on ne peut prendre trop de précautions, quand il s'agit d'être crédule.

Voici donc comment je commence mon Diſcours pour ſervir de réponſe au votre. Mettez, je vous prie, à part vos préventions, pendant que vous en ferez la lecture ; car ſi vous le liſez avec elles, ç'en eſt fait je ne vous paroîtrai que fort déraiſonnable, quoique je vous parle avec de judicieuſes raiſons ; il vous ſera impoſſible de trouver bon ce que vous lirez, parce que vous aurez reſolu de le trouver abſolument mauvais. Quoiqu'il en ſoit, je commence.

Rien n'eſt plus aiſé que de faire croire tout ce qu'on veut à ceux qui ſont d'une facile credulité ; (*a*) particulierement, quand ce qu'on leur propoſe, eſt conforme à leur prévention ; vous êtes beaucoup dans ce cas ; cela eſt ſi vrai, que ſi quelqu'un venoit vous dire par divertiſſement, qu'il a vû, par exemple, un Diable d'une telle figure, & ſi enſuite, par ſcrupule, parce qu'il auroit menti, il retournoit pour vous aſſûrer que ſon hiſtoire eſt fauſſe, vous ne croiriez point du tout ſa derniere dépoſition, vous n'ajoûteriez foy qu'à la premiere ; (*b*) parce que vous voulez croire à quel-

(*a*) Il eſt aiſé de perſuader tout à ceux qui veulent tout croire. Petrarque. t. 1. entret. 32.

(*b*) On lit dans le chapitre neuviéme du ſecond livre de Jean

que prix que ce soit & quelque chose qu'on dise, q[ue] les Diables apparoissent autant de fois qu'on le dit. E[n] vain le conteur vous protesteroit qu'il n'a voulu q[ue] plaisanter, sa plaisanterie seroit toûjours pour vous un[e] histoire sérieuse, vous vous tourmenteriez vous-mêm[e] pour trouver des raisons, afin de vous convaincre qu'elle e[st] vraye; (c) vous avez entendu dans votre enfance ta[nt] d'histoires de Diables, sans qu'il vous vint le moins d[u] monde dans l'esprit d'en douter, que continuant toû-jours à conserver la même impression, sans travailler [à] l'effacer & à la détruire, il n'est pas surprenant qu'el-le vous reste encore; car malheureusement pour ceux qui ont ces idées, on trouve dans le commerce du mon-de de tous côtez des gens, mêmes entre ceux qu'on a pour maîtres, qui les entretiennent par je ne sçay com-bien de fables qu'ils inventent, ou qui après les avoir reçûës pour des veritez, les transmettent à d'autres auss[i] credules qu'eux. Mais, me direz-vous, entre mille très-peu en doutent. Quoi! parce que plusieurs croyent, il faut absolument croire! Quoi! si je me trouve chez les Caffres, chez les Margajats ou les Toupinambouls, ce sera pour moi une raison de croire tout ce qu'ils s'imaginent sur la Divinité, sur la Religion, sur les ef-fets

Jean Christien Frommann. *De fascinatione. p.* 432. *Edit. Norimberg.* 1675. qu'Hemmingius Theologien fort celebre, cita deux vers barbares dans une de ses leçons; & ajoûta, pour se divertir, qu'ils pouvoient chasser la fievre. L'un de ses auditeurs en fit l'essay sur son valet, & le guerit; peu après on fit courir le Remede, & il arriva que plusieurs Fe-bricitans s'en trouverent bien. Hemmingius, après cela, se crut obligé de dire, qu'il n'avoit parlé de la sorte, qu'en badinant, & que ce n'étoit qu'un jeu d'esprit. Dès-lors le Remede tomba. Mais qu'il y en eut pourtant qui ne vou-lurent point se dédire de la foy qu'ils y avoient ajoûtée!

(*c*) Ils sont persuadez, avant que de consulter l'Histoire, qu'il y a des mois & des nombres affectez aux grands évene-mens. Là-dessus, ils ne consultent pas tant l'histoire, pour sça-voir si leur persuasion est veritable, que pour trouver qu'elle est veritable. Pensées diverses sur la Comete. t. 1. p. 64.

(*d*) On

fets de la nature, parce que je verrai que c'est l'opinion generale du Pays! (*d*) He, mon Dieu! où en serions-nous reduits, si nous étions obligez d'admettre pour vrai ce que le plus de gens admettent pour tel? Comme il y en a bien plus d'incapables de distinguer la verité d'avec le mensonge, que d'assez éclairez pour sçavoir faire cette distinction, l'erreur regneroit absolument par tout, puisque les plus habiles seroient obligez de suivre les opinions des plus ignorans. (*e*) J'ajoûterai foi au grand nombre, quand je serai assuré que ceux qui le composent, n'étant point esclaves de la prevention, ont discuté, examiné avec attention, & qu'ils sont capables de faire une exacte discution & un judicieux examen.

Voici comment cette multitude, dont on veut tant faire valoir l'autorité, reçoit d'ordinaire les erreurs. Deux, trois ou quatre personnes qui passent publiquement pour habiles & éclairées, avancent une opinion, ou racontent une histoire; aussi-tôt ceux qui sont prévenus en leur faveur, reçoivent ou l'histoire ou l'opinion, sans autre examen, que de s'informer tout au plus si ces personnes en sont les auteurs. Il en coûteroit trop de peine, pour examiner si ces habiles gens ont opiné juste ou raconté vrai. (*f*) Toutefois il arrive souvent que ceux-cy qui donnent à croire, n'ont pas plus examiné

(*d*) On ne prescrit pas contre la verité par la tradition generale, & par le consentement unanime des hommes; autrement il faudroit admettre toutes les superstitions Romaines. Id. 1. 117.

(*e*) L'Aphorisme, *vox populi, vox Dei*. autoriseroit les pensées les plus ridicules, si on le suivoit. Il n'y a pas d'apparence de faire cas, dit Ciceron, *Tuscul. quæst.* 5. d'un jugement rendu par une multitude de personnes, dont chacune prise à part, est si peu capable de connoître la chose, que son sentiment n'est d'aucune consideration.

Argumentum pessimi turba est.

(*f*) *Unusquisque mavult credere, quàm judicare.* Seneq. *de vita beata. c.* 1.

(g) La

miné que ceux qui les croyent. C'est ainsi que vous ajoûtez foi à tout ce que vous lisez dans vos livres, sans tâcher de connoître si ceux qui les ont composez, apportent des raisons assez fortes pour qu'on doive s'en rapporter à ce qu'ils disent. Faites-bien reflexion sur tout ceci ; mon frere ; car vous en avez très-grand besoin. Vous ne seriez pas credule, si vous suiviez cet avis. Vous n'eussiez pas même, je croi, pris la peine de composer votre Discours ; & si mon neveu l'Abbé Doudou joignoit à son grec & à son latin d'aussi sérieuses reflexions, quand il lit & quand il compose, il travailleroit avec vous beaucoup plus utilement.

Autre raison qui m'engage encore à me défier de ce que disent ces gens qui passent pour étre si habiles, que le vulgaire n'oseroit leur refuser sa credulité ; c'est que j'ai remarqué qu'il est fort ordinaire de les voir faire des dissertations sur la maniere avec laquelle une chose prodigieuse s'est faite, sans examiner s'il est vrai en effet qu'elle soit arrivée, comme on le dit ; (*g*) quand on

(*g*) La plupart des gens courent naturellement à la cause, & passent par-dessus la verité du fait. Hist. des Oracles, par M. de Fontenelle. p. 32.

Les Medecins se donnoient bien de la peine, pour trouver la raison, qui faisoit qu'il ne se forme point de cal aux fractures de la tête. ,, Vous êtes bien de loisir, leur dit Galien, l. 6. μέθοδι θέραπ, & bien ridicules de rendre raison d'une chose qui n'arrive pas! Car il est faux que ces fractures ne se reprennent, & ne se rendurcissent point.

En 1593. le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silesie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Medecine dans l'Université d'Helmstad, écrivit en 1595. l'histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligez par les Turcs. Figurez vous quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire, deux ans aprés; Ingolsterus, autre Sçavant, écrit contre

on voit que de telles gens font de sçavans & serieux Ouvrages sur des faits; on ne doute plus de ces faits, à moins qu'on ne voye le contraire de ses propres yeux, encore est-ce avec bien de la peine qu'on se resout à faire cette injure à l'habileté. Je vous en rapporterois bien des exemples, si j'étois d'humeur à faire ici grande dépense de ce que j'ai appris aussi par mes Lectures.

Autre remarque, c'est que l'Histoire des faits, & les Dissertations sur les manieres de ces faits, sont bien plus universellement répanduës, que ce qu'on en a dit ou écrit, pour en montrer le faux & le ridicule; & ainsi insensiblement l'erreur reste & la verité disparoît. Rien ne s'établit plus facilement que la créance des choses prodigieuses & extraordinaires, parce qu'il y a beaucoup plus d'esprits foibles que d'esprits forts, & qu'entre ceux cy, la plupart se font un plaisir de se jouer de ceux-là, (*h*) en leur faisant des recits conformes à leur goût

tre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi tôt une docte & sçavante replique. Un autre Grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent, & y ajoûte son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfevre l'eut examinée, il se trouve que c'étoit une feuille d'or, appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse. Mais on commença à faire des livres, & puis on consulta l'Orfevre. Hist. des Oracles, par M. de Fontenelle. p. 34.

(*h*) Il y eut à Rome, dit Tite-Live, l. 1. Dec. 3. & aux environs de Rome plusieurs prodiges pendant cet hyver, ou du moins l'on en rapporta, & l'on en crut beaucoup fort legerement, comme c'est la coutume, quand une fois les esprits ont tourné les choses du côté de la Religion.... Plus on trouvoit des gens simples & devots, qui y ajoûtoient foy, plus aussi on en publioit. *Quò magis credebant simplices ac religiosi homines, eo etiam plura nuntiabantur.*

Claudien dit, *l. 2. in Eutrop.* qu'aussi-tôt que quelques prodiges ont pû éclore, tous les autres s'empressent de naître, pour ne pas laisser échaper leur saison.

Utque semel patuit monstris iter, omnia tempus
Nacta suum properant nasci...

(*i*) On

goût & à leur inclination pour le merveilleux. Les prodiges leur tiennent lieu des meilleures raisons ; (*i*) Ce sont des preuves incontestables pour eux ; & des retranchemens pour se mettre à couvert contre le mépris, quand il n'ont pas assez d'habileté (*k*) pour comprendre les causes des effets qui les surprennent.

Mais parlons un peu plus particulierement des livres, ausquels vous prétendez qu'on doit avoir tant de confiance, qu'il ne soit pas permis de douter de ce qu'ils rapportent, je veux dire, des Historiens ; dont je voudrois que vous voulussiez beaucoup plus vous défier, que vous ne faites ; car j'ai remarqué que

rien

(*i*) On seroit fâché d'être détrompé, & ce sera éternellement un miracle ; & comme tel, il sera porté dans les Provinces les plus reculées ; car de toutes les œuvres de Dieu, il n'y a que les miraculeuses qui soient du goût du peuple, & qui prouvent bien l'existence & la puissance d'un premier Etre. D'un grain de bled pourri en faire naître cent autres, ce n'est rien en comparaison de suspendre une figure en l'air. Cette suspension, selon eux, prouve évidemment la divinité ; & suspendre en l'air depuis tant de siecles, Saturne, Jupiter & tant d'autres corps, plusieurs fois plus grands & plus pesans que toute la terre ; & regler leurs mouvements d'une maniere si constante, si uniforme & si proportionnée à nos besoins, ne prouve rien. A ne voir que cela, & cent autres choses pareilles, on meurt athée, comme si l'on ne voyoit rien. Conjectures physiques sur les plus extraordinaires effets du Tonnerre, par le R. P. Lamy, de la Congreg. de saint Maur. p. 187. 188.

(*k*) Il est peu de gens qui ne veuïllent paroître sçavoir tout ce qui se peut counoître naturellement ; & ainsi, lorsqu'il se presente quelque effet, dont il est mal aisé de rendre raison, parce que les causes n'en sont pas sensibles, on est tout porté à le croire surnaturel. On auroit ou trop de confusion d'avoüer son ignorance, ou trop de peine à s'engager dans la recherche de ces causes ; c'est une voye bien plus courte & bien plus sûre, soit pour la réputation, ou pour son propre repos, de crier tout d'un coup, au miracle ! On se délivre par là de bien des maux ; & le pretexte specieux de la Religion s'en mêlant, on prétend même par cette conduite, rendre un grand service à Dieu, en lui conservant une gloire qu'on lui voudroit ôter. Id. p. 136. 137.

(*l*) On

rien ne vous persuade plus que le recit d'un fait surprenant & extraordinaire: & moi je soûtiens que bien-loin de croire aveuglement tous les prodiges que les Historiens rapportent, il faut même n'abandonner pas legerement sa créance à ce qu'ils disent d'ordinaire & de commun. Quand je serai persuadé qu'un Auteur écrit sans passion, sans prévention, sans trop de credulité; qu'il n'a point negligé de s'instruire parfaitement de la verité des choses qu'il raconte, (*l*) alors je respecterai ses écrits; & je me tiendrai dans l'obligation de ne leur pas refuser ma crédulité. Mais je me donnerai bien de garde de recevoir comme des oracles infaillibles tout ce que je trouverai dans les livres, sans avoir d'autre raison, que parce que je l'aurai trouvé. Je ne croirai pas, par exemple, qu'il y a un pays où l'on est mort pendant tout l'hyver, & où l'on ressuscite aussi-tôt que le printemps commence de paroître; (*m*) qu'un grand Capitaine rendit la vie à un homme aussi facilement qu'on la lui avoit ôtée; (*n*) qu'un Coc-d'Inde parla, (*o*) & se fit parfaitement entendre de ceux qui voulurent l'écouter; qu'une statuë d'Apollon que des Prêtres portoient sur leurs épaules, se transporta elle-même dans les airs; (*p*) que la Chapelle

(*l*) On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens; mais ces Historiens n'ont-ils été ni passionnez, ni credules, ni mal-instruits, ni négligens? Il en faudroit trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifferent & appliqué. Histoire des Oracles, par M. de Fontenelle. p. 35.

(*m*) Gaguin dit dans sa Description de Moscovie, qu'en Lucomorie, region de Russie, le 27. Novembre, les peuples meurent à cause du grand froid, & ressuscitent le 24. Avril.

(*n*) Pline dit, l. 7. qu'Alcibiades ressuscita un mort avec du vin.

(*o*) Du temps du Consulat de Caïus Lepidus, & de Quintus Catullus, en la ville de Galene, un Coc-d'Inde parla. L'Incred. Sçav. p. 100.

(*p*) Lucien, dans le Traité de la Déesse de Syrie, dit qu'il a vû un Apollon, qui étant porté sur les épaules de ses

pelle d'un faux Dieu s'avisa, je ne sçai par quelle inquiétude, de changer de place, alla faire un petit voyage, & ensuite retourna au lieu d'ou elle étoit partie; (*q*) qu'il s'est trouvé bien des gens qui pendant leur sommeil ont parlé des langues qu'ils n'avoient jamais apprises; (*r*) que des trepieds cheminoient d'eux-mêmes, & se promenoient; (*s*) que pour peu qu'on touche un certain rocher, on excite des vents & des tempêtes effroyables; (*t*) qu'aussi-tôt qu'on a aussi touché certaines pierres, la grêle & la pluye tombent, & le tonnerre se fait entendre; (*u*) que la même chose arrive, si l'on puise avec une corne de bœuf, de l'eau d'une certaine fontaine; (*x*) que si l'on n'avoit [illegible]

[illegible] bien

ses Prêtres, s'avisa de les laisser-là, & de se promener dans les airs: & cela, aux yeux d'un homme tel que Lucien; ce qui est considerable. Hist. des Oracles, par M. de Fontenelle, p. 212.

(*q*) Eusebe au deuxiéme livre de sa Préparation Evangelique, rapporte sur la bonne foy de Diodore, qu'une Chapelle de Jupiter, fut portée sur le Nil.

(*r*) Un nommé Lefevre de la ville de Roüen, parloit en dormant toutes sortes de Langues, qu'il n'avoit point apdrises. M. L. V. t. 11. p. 2. &c.

Pomponace dit lib. de Incant. c. 10. que la femme d'un Savetier de Mantouë, fut guerie par un Medecin, d'une maladie melancholique, qui la faisoit parler diverses sortes de langues. On en dit autant d'un Page de Henry II.

(*s*) Les Trepieds, consacrez à Vulcain, se mouvoient & cheminoient d'eux mêmes. Le Loyer, p. 56.

(*t*) Près de Corena en Lybie, il y avoit une roche, consacrée au vent de midy, laquelle si un homme touchoit, à l'instant il en sortoit un vent qui rouloit & bouleversoit le sable à grands monceaux. Id. p. 55.

(*u*) Au païs de Cominge en Languedoc, se voit une Colline, où sont quelques pierres levées en forme de tombe, desquelles si vous en touchez l'une des doigts seulement, tout aussi-tôt s'excitent tonnerres, grêles & pluyes. Id. Ibid.

(*x*) Jacques de Vitry, François, *in Historia Orientali & Occidentali*, & Sylvestre Girault, *in Typograph. Ibernia*, c. 9. disent qu'il y a une fontaine en la petite Bretagne, de laquelle, si on puise de l'eau avec une corne de bœuf; & si

on

bien lié la statuë de Bacchus, elle seroit allée courir çà & là; (*y*) sans qu'on l'eût pû attraper; qu'une autre statuë fit un signe de tête, pour montrer qu'elle ne se trouvoit pas bien là où elle étoit, & qu'elle souhaitoit fort qu'on eût la bonté de la changer de place: (*z*) qu'une autre encore se prit à rire comme une folle, (*a*) sans qu'on pût sçavoir pourquoi elle étoit si gaillarde; qu'une quatriéme se baignoit, après avoir chanté long-tems, & s'être beaucoup promenée; (*b*) qu'un homme étant mort, un figuier qui sembloit avoir pris une affection reciproque pour lui, se fendit, (*c*) apparemment de douleur.

Que d'autres prodiges je pourrois vous rapporter ici, qu'on ne doit point croire sans précaution, & que cependant les peuples croyoient si veritables, qu'ils n'au- roient

on la répand sur une pierre qui est proche, on entendra le tonnerre, & il pleuvra aussi-tôt. J'ai autrefois frequenté beaucoup de Villes de Bretagne, & toutefois je n'ai trouvé aucun qui m'ait assuré, que telle chose s'y voyoit, dit Le Loyer, p. 55.

(*y*) Ceux de Chio avoient leur Idole de Bachus, qu'ils lioient de chaines de fer, de peur qu'elle n'errât & s'absentât. Id. 56.

(*z*) Tite-Live, Sect. 1. l. 5. Jules obsequens & autres disent, que l'Image de Junon, interrogée par un soldat, si elle vouloit être transportée du Temple de Veïes où elle étoit, en la ville de Rome, fit signe de la tête, pour marquer qu'elle le vouloit.

(*a*) L'Empereur Caligula ayant commandé que le Simulacre de Jupiter érigé en Elide de la Morée, fût transporté à Rome; comme les Architectes appliquoient leurs machines, pour enlever l'Idole de son lieu; cette Idole, dit Suetone *in vita Calig.* s'éclata de rire, de telle sorte, qu'ils s'enfuirent fort effrayez.

(*b*) La Statuë de Pelichus, descendoit, dit Lucien, la nuit de son pied d'estal, se promenoit par la maison, se baignoit, chantoit & s'ébatoit.

(*c*) Jean Tretzes dit, *Historiar. Chilid.* 4. qu'un Chancelier de l'Empereur étant mort, les feuïlles d'un figuier qu'il aimoit extremement, tomberent, il demeura sec, & le lendemain, il se fendit en deux.

(*d*) La

roient osé en douter ! Pour voir à quel excès, à cet égard, se sont portez les Historiens, les naturalistes & les voyageurs, il n'y a qu'à lire *Les Avantures de Mital* : c'est-là, où l'on se jouë agréablement de la hardiesse à débiter des mensonges, & de la facilité à les recevoir pour des veritez.

Une raison encore qui donne cours à un nombre prodigeux de fables, c'est cette confiance aveugle qu'on a pour les Anciens, chez qui on les trouve. Qu'on ait du respect pour l'antiquité ; à la bonne heure, c'est l'usage ; mais pour la credulité, il faut plus que l'usage pour engager à la donner. Il faut des preuves, & c'est ce que les Anciens ne fournissent pas toûjours. Ils ont raconté comme les modernes racontent ; ils ont raporté des oui-dires, ou ont donné du prodigieux, pour se faire lire plus volontiers, en rendant leurs écrits plus agréables, (*d*) ou ils ont cru souvent sans avoir bien examiné s'ils avoient sujet de croire. Cependant malheureusement pour la verité, & pour ceux qui sont prévenus en leur faveur, l'autorité seule de ces venerables Anciens tient lieu de toute raison. (*e*) Mais dira-t-on, plusieurs disent la même chose. On peut répondre que ces plusieurs sont des Copistes successifs les uns des autres. Et cela étant, si le premier a parlé faux, jugez de ce que l'on doit croire des rapports (*f*) de ceux qui l'ont suivi & imité ? Mais on cite des

(*d*) La plupart des Historiens ont une si grande envie de rapporter tous les miracles & toutes les visions, que la credulité des peuples a autorisées, qu'il ne seroit pas de la prudence de croire tout ce qu'ils nous debitent en ce genre-là. Pensées diverses sur la Comete. t. 1. p. 7.

(*e*) Tout ce qu'ont dit les Anciens soit bon, soit mauvais, est sujet à être bien repeté ; & ce qu'ils n'ont pû eux-mêmes prouver par des raisons suffisantes, se prouve à present par leur autorité seule. Hist. des Oracles, par M. de Fontenelle, p. 10.

Ut autoritatem videlicet sumat ab homine, quæ non habet ex veritate. Quintil. Declam. 13. *in libanii, &c.*

(*f*) On ne doit point se récrier sur la multiplicité des témoins,

des témoins ; mais combien de gens qui se donnent pour témoins, quoiqu'ils sçachent qu'ils n'ont pas vû, ou qui ont cru voir, sans qu'ils ayent vû en effet ? (g) Nous avons tous les jours des exemples de ces faux témoignages. Combien d'histoires ne nous raconte-t-on pas, attestées, ce semble, authentiquement ? & quand on les approfondit, on découvre que ces Histoires sont fausses, & par consequent les témoins, des menteurs. Mais comme il se trouve peu de gens, qui prennent la peine d'approfondir, les Histoires passent de siecle en siecle, & l'on n'en doute plus.

Voilà, ce me semble, assez discourir de la trop facile crédulité & sur les précautions qu'il faut prendre avant que de croire. Parlons à present un peu en détail des Diables ; car c'est particulierement de ces mauvais Esprits, qu'il s'agit dans votre Discours.

témoins, ni des témoignages ; parce que souvent un Auteur écrit après un autre, sans autre discussion. Le Monde ench. t. 4. p. 237.

(g) Pline dit, qu'il n'y a mensonge, pour grossier qu'il soit, qui ait faute de témoins.

CHAPITRE IV.

Suite du discours de Noncrede sur les Diables.

LE peuple attribuë aux Diables un nombre prodigieux de faits, qu'il ne leur attribuëroit assurement pas, s'il connoissoit mieux ce que peut faire la nature ; s'il se tenoit plus en garde contre les fourberies & les artifices ; si l'on n'avoit pas commencé d'abord à lui faire mille contes, qui lui ont donné des impressions, que non-seulement les ignorans, mais même les Sçavans entretiennent dans la suite, & rendent encore plus profondes. Les nourrices, les grand-meres, les mies ne cornent autres choses aux oreilles des

des enfans, que des histoires ou des menaces d'appa-ritions de Diables, pour les faire taire, quand ils les importunent par leurs cris, ou que par une obstina-tion assez ordinaire aux enfans, ils ne veulent point faire ce qu'on leur commande. Ces commencemens d'éducation sont presque toûjours la source de nos er-reurs, des travers de nos jugemens & des faux raison-nemens que nous faisons. (*a*)

Dieu

(*a*) Les premiers préjugez de l'homme, sont aussi an-ciens que sa connoissance; & commencent dès sa plus ten-dre jeunesse en deux manieres. Lors que, pour appaiser ses cris, ou faire cesser ses malices, on le menace du Loup-garou, soit par des paroles, soit par des effets, en faisant quelque bruit extraordinaire, ou en lui presentant quelques objets plus étranges, que ceux qu'il a accoûtumez de voir. Il y a dêja long temps, qu'on a experimenté que ces pre-mieres impressions sont celles, qui font les traces les plus profondes, & qui penetrent le plus avant, ne pouvant en-suite être arrachées qu'avec beaucoup de peine. Lors que les enfans sont un peu plus avancez en âge, qu'ils se joüent dans les ruës, & qu'ils commencent à discourir avec leurs voisins, ils entendent à chaque moment prononcer le nom du Diable, qui est comme une espece d'ornement du dis-cours. Ils en entendent conter des fables, qui se débitent sous le titre d'histoires; on leur fait mille recits de Lutins, de Phantômes & de Sorcelleries. Leurs parens mêmes, & quelques-uns de leurs Maîtres, par un abus qu'on ne sçau-roit trop déplorer, ne reprennent ni ne grondent jamais leurs enfans dans leurs maisons, leurs disciples dans les éco-les, & leurs apprentifs dans leurs boutiques, que le nom de Diable n'entre dans leurs censures, & ne leur serve à faire valoir leurs corrections. Lors que les jeunes gens sont mis dans les écoles, ils ne lisent presqu'autre chose dans les livres grecs & latins, que ce qui regarde les Demons & leurs effets, de la maniere que les Payens les representent: Pluton, Vulcain, Proserpine, &c. Il est par tout fait men-tion de la vertu des songes, des apparitions, des spectres sortans des lieux souterrains, ou descendans des lieux éle-vez, comme de l'air, &c. Le Monde ench. t. 1. p. 363. &c.

Nous croyons plusieurs choses du Diable; parce que nous avons succé ces opinions dans notre jeunesse; & comme nous sommes persuadez par avance, que la chose est, nous avons une grande disposition à tourner notre raison, & le

expres

Dieu peut permettre aux Diables de faire bien du mal aux hommes ; j'en conviens avec vous : mais je ne sçaurois si aisément convenir qu'ils soient en effet les Auteurs de tous les desordres qu'on met sur leur compte, qu'ils soient les Acteurs de tous les rolles comiques qu'on leur fait jouer, (*b*) & possesseurs des grands pouvoirs qu'on prétend qu'ils ont, quand je fais réflexion que depuis que leur Dieu & le nôtre est venu dans ce monde, qu'il a détruit leur empire, & qu'il les a, pour ainsi dire, renfermez dans des cachots pour y souffrir éternellement les peines duës à leur malignité, & d'où assurément ils ne peuvent sortir, sans que la Providence ait des raisons que nous ne pouvons pas

expressions de l'Ecriture de ce côté-là, & à nous imaginer, que le penchant que nous avons à cet égard, vient de la raison & de l'Ecriture même, qui nous y conduisent. De plus, on reçoit les premieres interpretations & les commentaires sur l'Ecriture, d'anciens Docteurs prevenus. Id. t. 1. abr. du 1. liv.

Si l'on croit des choses si grandes & si merveilleuses du Diable, ce n'est pas, parce qu'elles sont contenuës dans l'Ecriture. On n'attend pas à former son jugement, apres l'avoir consultée ; mais on se persuade par avance, qu'elle doit être expliquée & entenduë selon le jugement qu'on a déja formé ; parce qu'il y a des expressions qui semblent favoriser la commune créance, que presque tous les hommes en general ont déja touchant le Diable. Id. t. 1. p. 363.

(*b*) On croit que Dieu permet tous les jours à ce chien infernal de rompre sa chaîne pour une bagatelle, pour faire mille cabriolles de nulle valeur icy bas sur la terre, c'est à dire, pour faire remuer de sa place un pot ou un verre, sans y toucher de la main ; pour fermer avec bruit le couvercle d'un pot à biere ou à vin ; pour clouer une chasse en la même maniere que le meilleur Charpentier pourroit faire, sans pourtant qu'on voye personne ; pour faire rouller une boule sur un grenier avec beaucoup d'impetuosité ; pour être en sentinelle à une porte, ou à quelque coin de ruë, sans rien dire ou faire ; pour vuider une boutique, où on loue les choses necessaires pour les enterremens, &c. Et tout cela pour l'amour de quelque pauvre vieille, &c. Id t. 2. p. 600. 601.

pas pénétrer, pour leur donner la liberté de venir fai-re du mal aux hommes. (*c*) Aussi prétend-on que ce oracles qui leur servoient d'organes, ont cessé aussi-tô que Dieu a eu terrassé ces mauvais Esprits, & que nous avons autant de sujet de nous jouer d'eux, (*d*) que d les craindre.

Il est aisé de dire que le Diable fait telle & telle cho-se; mais on ne nous apprend point comment il peu faire cette telle & telle chose. (*e*) Je n'ose pas pour-tant absolument douter qu'il ne la fasse, à cause qu je ne le comprens pas; & je voudrois que ceux qu nous donnent tant d'histoires de son pouvoir, de so adresse, de sa force (*f*) & de ses intrigues, montrant se...

(*c*) Aprenez des Sages à ne donner aux Démons aucun puissance dans la nature, depuis que la Pierre fatale les renfermez dans le puits de l'abisme. Gabalis. p. 102.

O Dieu! ne sçaura-t-on jamais dans le monde, que vo avez dès la naissance des siecles, précipité vos ennemis so l'escabelle de vos pieds, & que vous tenez les Demons pri sonniers sous la terre dans le tourbillon des tenebres? Id. p. 4...

Et vidi Angelum descendentem de cœlo, habentem clave abyssi, & catenam magnam in manu sua, & apprehendit dr conem, serpentem antiquum, qui est Diabolus, & Satana & ligavit eum. Apoc. ch. 20. v. 1.

(*d*) *Draco iste, quem formasti, ad illudendum ei. Ps.* 10... *v.* 26.

(*e*) Il n'y a point d'esprit qui agisse autrement, que d sa propre volonté; & sa volonté ne consiste qu'en sa seul pensée. Or dites-moi maintenant comment votre prop esprit, c'est à dire votre ame, fait la moindre chose à vot propre corps, s'il est vrai que cela se fasse par la pensée. c'est votre volonté, le pied & la main se remuënt, & ce en la maniere que vous voulez; mais faites-le un peu quelqu'autre corps qui n'est pas à vous, sans l'entremise d vôtre propre. Faites un peu un corps par la seule pensée ou bien une ressemblance ou une ombre de corps icy b sur la terre, en quelque lieu que ce puisse être, ou bien d l'air. Comment est-ce que le Diable fera cela, lui qui n point de corps en propre? Le Monde ench. t. 2. p. 603.

(*f*) Croyons-nous que le grand Juge de l'Univers, apr avoir relâché de sa Prison ce maudit ennemi du genre h main, lui accorde outre cela tout ce qu'il lui demand

sent la possibilité de ses faits, en même-tems qu'ils les racontent. Si vous le sçavez bien, mon frere, faites m'en part, je vous prie, afin du moins que je croye avec connoissance de cause.

Les Démonographes poussent l'habileté du Diable jusques dans l'avenir; ils le font prévoir les choses futures. On diroit, à les entendre, qu'il n'y a presque rien qui lui soit caché. He! qu'on me dise donc d'où vient que Dieu, dont il est un ennemi irréconciliable veut bien lui apprendre ce qui doit arriver aux hommes, pendant qu'il refuse à ceux-ci cette connoissance? Est-ce pour la propre satisfaction de ce mauvais Esprit? Est ce pour le propre interêt des hommes? Si c'est pour sa propre satisfaction, il a donc quelque plaisir; il n'est donc pas tout-à-fait malheureux, puisque Dieu veut bien lui donner ce contentement. Si c'est pour l'interêt des hommes, ceux-ci lui voyant tant de bonté & de pouvoir ne coûrroient-ils point risque d'être tentez d'avoir de la confiance en lui? Poussez ces réflexions plus loin que je ne fais; car il s'en faut beaucoup que je ne les étende jusques-là où elles pourroient aller.

Que je suis encore embarrassé, quand on me dit que Dieu permet au Diable de faire des prodiges & des miracles pour tenter les hommes, & tâcher de les séduire! Helas! N'est-ce pas trop pour eux que des miracles, pendant qu'ils ont déja tant de penchant à faire mal & à se tromper eux-mêmes? C'est ce malheureux penchant que nous devons beaucoup plus craindre que les Diables; (*g*) c'est lui qui nous tente le

C 2 plus

afin de ne faire que des miracles à son plaisir, en créant à tout moment quelque chose de nouveau, & faisant quelques niaiseries, qui ne meritent pas qu'on en parle, dont même il abusera au des-honneur du Créateur & de ses plus cheres créatures? Le Monde Ench. t. 2. p. 603.

(*g*) Mais, sans que le Diable s'en mêle,
Il s'en fait assez aujourd'hui,
Et quoiqu'on jette tout sur lui,
Ce n'est pas toûjours lui qui grêle.

Nous

plus fortement, & qui nous fait le plus facilemen[t] tomber. C'est le plus dangereux ennemi que no[us] ayions; parce qu'il ne nous abandonne point, & q[ui] nou[s]

Nous avons au dedans de nous,
Un ennemi bien plus à craindre;
Il porte les plus rudes coups,
Et personne n'ose s'en plaindre.
Chacun l'excuse & le cherit;
Et s'il arrive quelque histoire,
On s'en prend au malin Esprit,
A qui l'on en fait bien accroire.
Il a tout fait, il a tout dit,
On compte fort sur son credit;
C'est lui qui fait qu'on fuit la peine,
Et que l'on cherche le plaisir:
C'est lui qui par la main nous mene,
Où nous porte notre desir;
C'est lui qui fait la médisance,
C'est lui qui dicte la vengeance;
C'est lui, dont l'ascendant certain
Rend le Soldat dur & barbare,
Rend le noble fier & hautain,
Et le Sexagénaire avare.
Le fourbe dans ses trahisons,
Et le Saint dans ses Oraisons
Imputent tout à sa malice:
De tous les maux que nous faisons,
Il est l'auteur ou le complice.
Hé! laissons-le pour ce qu'il est,
Pourquoi faut-il qu'on s'imagine,
Qu'il fait jouer, comme il lui plait,
Les ressorts de notre machine?
On l'accuse de maint forfait;
Mais à bien juger de l'affaire,
Souvent ce n'est pas lui qui fait,
Il ne fait que nous laisser faire.
On se livre à la volupté,
Parce qu'elle flate & qu'on l'aime;
Et si du Diable on est tenté,
Il faut dire la verité,
Chacun est son Diable à soi-même.

Le nouv. Merc. de Trev. Mars & Avril
1708. p. 22. 23. 24.

C

nous ne pouvons lui livrer des combats, qu'en nous faisant la guerre à nous-mêmes: combats d'autant plus difficiles à entreprendre & à soutenir, que nous aimons ce penchant, que nous nous y plaisons, & que nous ne pouvons nous en défaire, qu'en nous faisant d'extrêmes violences. N'accusons donc pas le Diable de tout le mal que nous faisons; il y a une espece d'orgueil dans cette accusation, parce qu'elle marque que nous ne nous croyons pas si corrompus que nous le sommes en effet; & il est d'autant plus dangereux de vouloir rendre d'autres responsables des choses qu'on fait; qu'on peut se persuader par cette conduite être dans l'impossibilité de ne les plus commettre.

Qu'on m'explique encore comment le Diable connoît que nous pensons une telle chose, que nous prenons un tel dessein. (*h*) J'ai besoin, je l'avouë, de ces explications, pour croire aussi fermement que vous croyez; & il me semble que vous ne devez pas trouver mauvais de me voir si attentif à me précautionner, quand il s'agit de donner ma crédulité aux choses que je lis ou que j'entens dire. Si l'on me fournit des raisons que je doive absolument recevoir pour être aussi judicieuses & aussi convaincantes que le bon sens l'exige, alors vous me verrez aussi crédule que vous, & peut-être même davantage, puisque je croirai par raison. J'ai tant de fois remarqué que des gens prévenus pour tout ce qu'on leur avoit dit des tromperies, forfanteries & espiegleries des Diables, leur attribuoient des intrigues, des adresses, des stratagêmes, (*i*) aus-

 quels

(*h*) Dieu seul connoît les pensées. Qui est-ce des hommes, qui sçache les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? 1 *Cor.* 2: 11. c'est-à-dire, l'ame même sçait ce qu'elle pense. Un autre homme ne peut pas connoître la pensée d'un autre homme. Le Diable la peut encore moins connoître, parce que sa nature n'en est pas si approchante, que celle d'un homme à un autre qui est de la même espece.

(*i*) Jerôme Cardan dit dnns son dix-huitiéme Livre de la

quels ces mauvais Esprits n'avoient point du tout so[...] gé, que je suis continuellement dans la défiance su[r] toutes les histoires qu'on m'en fait.

C'est pour cette même raison que je ne donne pa[s] aisément dans tout ce qu'on me raconte de ces person[-] nes qui se disent possedées. Que de tromperies on [a] découvert sous ces prétenduës possessions! (*k*) On a re[-] marqu[é]

la Subtilité, qu'un Conseiller du Prince se trouvant une nu[it] seul dans un sentier le long d'une Riviere, & ne sçachan[t] pas où étoit le gué pour la passer, il s'écria: *Ho!* Aussi-tô[t] il entendit la même chose de l'autre côté de l'eau, & se per[-] suadant que c'étoit un homme, il lui demande en Italien, qui est la langue du Pays, *Unde devo passar?* Par où faut-[il] que je passe? & l'écho lui dit, *passar*, c'est-à-dire, passe[z]. Sur quoi ayant demandé *qui?* ici? & l'écho ayant répondu l[a] même chose, il vid que c'étoit un gouffre, où l'eau en tou[r]nant faisoit un grand bruit. Ce bruit l'ayant épouvanté, [il] s'écria encore une fois: *devo passar quoi?* faut-il que je passe pa[r] ici? l'écho répondit, *passar quoi*, passer par ici. Il ne pass[a] pourtant pas à cause de la nuit & du grand bruit que l'ea[u] faisoit. Il retourna sur ses pas, & crut que c'étoit le Diabl[e] qui vouloit le faire perir; ce qu'il raconta à Cardan.

Un Ministre avoit acheté un cheval, sur lequel il mont[a] pour s'en retourner à sa maison. Ce nouveau Cavalier [se] voyant regardé de tous les Paysans des lieux par où il pa[s]soit, entendit que l'un disoit à l'autre, qu'il n'y auroit rie[n] à redire à ce cheval, s'il n'avoit pas la gourme, (*Droes* est u[n] mot Allemand, qui signifie Diable & gourme,) oui, d[it] un autre, & une très-méchante gourme. Cet homme s'i[-] maginant que le mot de *Droes*, dont ces gens se servoien[t] pour exprimer ce défaut, signifioit le Diable, se persuad[a] que ce cheval étoit possedé du Diable; ce qui lui causa un[e] extrême frayeur, sur tout quand sur la fin du jour il se vi[t] dans un pays creux, dont les chemins étoient entrecoupe[z] de canaux, & qu'il falloit passer sur le bord de ces canaux, où il craignoit qu'il ne le jettât. Il ne lui arriva pourtan[t] aucun accident; s'il lui en fût arrivé, il n'auroit pas man[-] qué de croire que le Diable ou quelque sorcier lui auroi[t] joué ce tour. Le Monde Ench. t. 4. p. 10.

Dans une maison on croyoit entendre un Esprit, & c'é[-] toit le bruit que faisoit un Boulanger voisin, en blutant [sa] farine. Id. p. 86.

(*k*) Des Démoniaques de Rome, dit Louis Guyon dan[s] [...]

marqué même qu'il se trouve parmi ceux qui travaillent à chasser le Diable du corps des Démoniaques, des gens qui croyent par foiblesse ou par ignorance, qu'il les possede, ou paroissent seulement le croire par interêt, par consideration humaine, par instigation, ou par d'autres motifs que la discretion m'oblige de taire,

ses diverses Leçons t. 2. l. 3. c. 9. p. 485. couroient par les ruës presque toutes nuës, fort sales, & jettant des cris si horribles, qu'on les croyoit possedées. C'étoient des débauchées, caymandantes par les ruës, qui vouloient vivre sans rien faire, & on leur disoit que, si elles se faisoient baptiser, on leur donneroit au double; ce qu'elles firent. Quelques courtisans pour gagner de l'argent par le moyen de ces femmes, leur persuaderent de contrefaire les Maniacles, & de dire que c'étoient les Juifs qui les avoient fait posseder par de malins Esprits, & cela dans l'esperance d'avoir la confiscation de leurs biens. On découvrit la ruse.

Changez à ces possedées le style, elles n'y entendent plus rien. Prononcez à haute voix & ferme quelques paroles indifférentes, elles se débattront, parce qu'elles croyent par le ton de la voix, qu'elles sont formidables. Elles ne veulent rien faire en presence des habiles, parce qu'elles disent qu'ils sont incrédules, &c. Elles s'agitent, &c. Combien de gens en font autant sans être possedez! Cir.

Une fille faisant la possedée du tems de Henry III. l'Evêque d'Amiens découvrit la fourbe, en la faisant exorciser par un Laïque habillé en Prêtre, & qui lisoit les Epitres de Ciceron. Elle se tourmenta comme s'il avoit été veritablement Prêtre, & lisant le Livre Sacré. Chirurgie de Pierre Pigray l. 7. c. 10.

Marescot celebre Medecin, fut député par la faculté de Théologie pour examiner la prétenduë possedée, Marthe Brossier, qui faisoit tant de merveilles. Voici ses propres paroles, qui peuvent servir d'une réponse générale à toutes ces sortes d'avantures. *A natura multa, plura ficta, à Dæmone nulla :* c'est-à-dire, que le temperament de Marthe Brossier qui étoit apparemment fort mélancolique & hipocondre, contribuoit beaucoup à ses Enthousiasmes; qu'elle en feignoit encore plus, & que le Démon n'y avoit aucune part. Dissertation sur l'avanture arrivée à Saint Maur p. 17.

Beaucoup de femmes possedées très-peu d'hommes; c'est qu'elles sont plus crédules, plus legeres, plus surprenantes par leurs grimaces, leurs contorsions, leurs mots de latin.

taire, dans la crainte de faire croire que je veux confondre les Exorcistes qui sont de bonne foi, avec ceux qui ne songeant qu'à séduire les Spectateurs, mériteroient qu'on les raillât aussi agréablement (de differente maniere selon leurs intentions) que le fut autrefois par Lucien, un de cette profession. (*l*)

Prenez-moi une bonne poignée de verges, disoit un Auteur du dernier siecle ; & fouettez-moi cette possedée en ami. Le remede, à la verité, est violent & extraordinaire ; mais je croi qu'il gueriroit bien des Démoniaques de leurs possessions, s'il est vrai, comme on a lieu d'en être persuadé, qu'il y en a plusieurs qui ne sont tourmentez que par imagination, ou par stratagême pour faire parler d'eux, quelquefois pour causer du domage à d'autres, souvent pour s'attirer à soi-même quelque utilité.

Je quitte cette matiere pour venir à votre Discours, sur lequel je ferai en abregé, quelques remarques ; je dis en abregé ; parce que je n'ai pas jugé à propos de les étendre ; vous n'avez qu'à les joindre avec plusieurs choses que je vous ai dites ci-devant ; & elles auront toute l'étenduë qui leur est necessaire.

1. Je conviens que mon neveu l'Abbé Doudou a bien fait ses études, qu'il avoit les premieres places dans ses classes ; qu'on l'a vû presque toûjours Empe-

reur,

On croit que tout cela passe leur pouvoir. Si l'imposture est découverte, on les justifie par des suffocations de matrice, par leur foiblesse. Cir.

Quoique le Diable soit fort médisant, les Possedées ne médisent point les unes des autres ; elles se ménagent ; car sans cela quelqu'une pourroit découvrir le mystere. Id.

(*l*) Lucien dit avoir connu un Exorciste en la Palestine, qui par ses Exorcismes avoit le pouvoir de chasser des Démons ; c'est de lui qu'on lit *l. 2. Epigr. Græcor.* une Epigramme qu'on a ainsi traduite.

Un Exorciste ayant la bouche fort puante,
Vouloit d'un corps humain faire un Démon sortir,
Il le chasse, non tant de sa voix conjurante,
Que de la puanteur qu'il lui faisoit sentir.

reur, & souvent Dictateur; qu'il sortoit du college chargé de prix, quand on y en distribuoit. Je ne me crois pas pour cela obligé de m'en rapporter à lui sur tout ce qu'il dira des Diables, & de recevoir des histoires fort suspectes pour très-veritables, à cause qu'elles auront passé par sa bouche ou par sa plume.

2. Il est vrai que les Rabins assurent hardîment bien des choses; leur hardiesse ne m'impose point du tout. Ils ont imaginé trop de fadaises contraires au bon sens & à la verité, pour que je regle ma crédulité sur ce qu'ils disent; & que, comme vous, *je n'ose leur donner un démenti, à cause qu'ils décident avec assurance, & qu'ils débitent des choses extraordinaires qui font plaisir.* J'admirerai, si vous voulez, les choses admirables; mais de les recevoir pour absolûment croyables, c'est ce que je ne ferai qu'après les avoir bien examinées, sans compter en aucune maniere sur la hardiesse de ceux qui les débitent.

3. Vous voulez croire, du moins il me paroît ainsi, que les Diables sont composez des quatre Elemens, parce qu'il y a quelques Philosophes qui le soutiennent. Mais un plus grand nombre soutient le contraire; la raison & la Religion les font spirituels: Est-ce que je quitterai la raison & la Religion pour me ranger du côté de vos Philosophes? Vous concluez que les Diables ont de grands pouvoirs sur les Elemens, parce qu'ils en sont composez. Vous & moi qui en sommes aussi composez, aurons donc autant de pouvoir qu'eux.

4. Pour prouver que les Diables peuvent entrer & s'insinuer par tout, vous les representez avec des corps extrêmement déliez; vous le prouveriez bien mieux, si vous disiez, comme il est vrai, que ce sont des Esprits.

5. Vous prétendez, parce que vous l'avez lû, que les ames des méchans deviennent des Diables; je serai de votre avis, si vous voulez dire qu'elles souffrent comme les Diables, qu'elles ont la malignité des Dia-

bles ; voilà ce qu'il faut entendre par votre *diabolisement*, pour raisonner juste. C'est ainsi qu'il faut interpreter cette métamorphose.

6. Des Diables bons, des Diables blancs. Imaginations que tout cela. Les Africains qui sont noirs, les representent blancs, parce que cette couleur est vilaine, hideuse & horrible à leur égard.

7. Rien n'est si comique que de s'imaginer que par l'aspiration on attire des Diables dans son corps. Je serois bien fâché d'employer un moment, pour montrer le ridicule de cette opinion ; elle mérite beaucoup plus d'être sifflée, que d'être serieusement combattuë.

8. Entreprendre de compter le nombre des Diables, est le plus temeraire & le plus impertinent projet que l'on puisse se mettre dans l'esprit. Diriez-vous bien comment Jean Wier a fait pour les remarquer tous & les compter jusques-à plus de sept millions ? Mais de l'humeur que je vous connois, vous êtes trop pressée de croire, pour vous donner le tems de faire un tel examen.

9. Il faut que l'air, le feu, la terre & l'eau ayent bien du discernement, pour reconnoître les Diables, quand ils se trouvent chez eux, & qu'ils soient bien mal endurans pour les balotter comme vous dites. Il faut aussi que les influences des astres, qui sans doute ont quelque chose de ces Elemens, soient bien ignorantes, ou bien patientes pour les souffrir se mêler avec elles. Vous allez dire que je me mocque ; cela est vrai ; car le sujet le mérite.

10. Comment ces Etoiles s'y prennent-elles pour empêcher les Diables de monter jusques-aux Cieux ? Est ce à coups de rayons qu'elles leur dardent ? ou bien est-ce en changeant de place, & se joignant les unes aux autres, afin de leur barrer le passage ? Si cela est, quand un Diable veut monter ; il y a des mouvemens bien étranges dans ces corps celestes ! certes les Astrologues n'y connoissent plus rien.

11. Vous voulez que je lise tous vos livres avec ref-

pect

pect & avec confiance. Quant au respect, je l'accorderai, si vous le souhaittez absolûment ; car je me persuade qu'il ne tirera à aucune consequence pour la raison & pour la verité. Quant à la confiance, je ne l'accorderai jamais, qu'autant que je serai certain qu'en l'accordant, je ne risquerai point les interêts de cette verité & de cette raison. C'est ce que je vous ai dit bien des fois dans ce Discours, & je vous le repete ici pour servir de réponse générale à tout le détail d'apparitions de Diables que vous faites dans le vôtre.

12. Apparemment, si les Diables attendent un vent favorable pour former leur corps, comme vous le dites, c'est afin de manier plus à leur aise l'air dont ils se servent pour cela. Il faut conclure de là que ce corps étant formé, si un vent contraire souffle, adieu le corps aërien. Selon ce principe, il n'y a point d'apparitions de Diables, quand il fait grand vent. Ce sont donc de grands menteurs, que ceux qui disent que les Diables se mêlent dans les orages & dans les tempêtes.

13. Toutes les formes bizarres que prennent les Diables selon vous, pour venir ici se montrer aux hommes, me divertissent extrêmement par la representation que je me fais à moi-même de toutes ces figures, que je m'imagine être peintes dans un tableau. C'est ainsi que les Peintres se sont fait un plaisir de representer les tentations d'un des plus saints Anachorettes que les Diables ayent tourmentez.

14. Je vous admire, quand vous dites que ce seroit une injustice que de vous porter à changer d'opinion, après vous y être confirmé pendant tant d'années que vous avez emploïées à lire des livres qui la contiennent, & où vous l'avez puisée. Quoi ! à cause qu'il y a long tems que vous êtes dans l'erreur, vous croyez avoir droit d'y rester ? Ah ! que je reconnois bien en cela le veritable effet de la prévention !

15. Je ne vous admire pas moins, quand vous assurez que vous ne pouvez vous persuader qu'il ne soit

possible, de vous apporter des raisons assez fortes pour vous prouver que votre crédulité est mal-fondée, & cela, parce que je ne suis pas Auteur, parce que je n'ai jamais fait imprimer aucun Ouvrage de ma façon. Ce n'est pas toûjours ceux qui font des livres, qui pensent le plus juste, qui raisonnent le mieux, qui recherchent avec le plus d'exactitude la verité, & qui la suivent le plus fidelement, quand ils l'ont trouvée. Plusieurs ont principalement en vûë dans les Ouvrages de leur façon qu'ils donnent au public, de faire parler d'eux à quelque prix que ce soit, ou d'amuser & de divertir, ou de gagner de quoi vivre, parce qu'ils ne sçavent point faire autre chose. Il leur importe peu comment ils travaillent; ils se soucient peu de parler vrai, pourvû qu'ils arrivent à leur but; & comme il se trouve bien des Lecteurs de votre goût, bien des Auteurs aussi réüssissent si heureusement dans leurs desseins, qu'ils sont eux-mêmes surpris de leurs succez.

16. Le Diable aime beaucoup le crime; donc il aime mieux abuser d'une femme mariée, que d'une fille; donc encore les histoires des Incubes & Succubes, que nous rapportent les Démonographes, sont vrayes. C'est ainsi que vous raisonnez. Il n'y a si petit écolier de Logique, qui ne connoisse le faux de ce raisonnement. Ce que vous avez dit de meilleur sur cette matiere; c'est quand vous avez témoigné que, pour ne point blesser la pudeur, vous ne vouliez pas en beaucoup dire; & c'est pour la même raison que je me donnerai bien de garde aussi de discourir sur cette matiere, pour vous desabuser de quantité de choses que vous avez rapportées. Ce sont des ordures qu'il ne convient point du tout de remuer. Il seroit à souhaiter que vos livres eussent eu plus de discretion, qu'ils n'en montrent, quand ils traitent de ces vilenies.

17. Plus les histoires sont circonstanciées, plus elles sont persuasives, dites-vous; & moi je répons que ces circonstances sont souvent des leurres, pour mieux

attirer la crédulité. Les conteurs reſſemblent d'ordinaire à certains comptables, qui enflant leurs comptes, & les groſſiſſant plus que la juſtice ne le permet, affectent pour leur donner un air de verité & d'exactitude, de mêler dans des millions de livres quelques ſols & quelques deniers.

18. Que vous êtes bon, quand vous pouſſez le ſcrupule juſqu'à vous imaginer que ce ſeroit le comble d'ingratitude, de payer d'incrédulité des gens qui ont pris la peine de recueillir & de nous faire part de tant d'hiſtoires de Diableries ! C'eſt pouſſer la reconnoiſſance à un excès condamnable, que de lui ſacrifier les interêts de la verité.

19. Vos Eſprits folets bien-faiſans, vous ſont bien obligez, de ce que vous les voulez faire paſſer pour de bons Diables : car juſques-à-preſent on avoit cru que les Demons ne ſongeoient qu'à faire du mal.

Je finis ici mes remarques ſur votre Diſcours; j'en aurois bien d'autres à faire, ſi je voulois en parcourir tous les articles. Mais comme il me ſeroit difficile de continuer, ſans tomber dans un détail, qui y faiſant découvrir beaucoup de ridiculitez, pourroit vous fâcher contre moi, j'aime mieux vous prier de reflechir ſérieuſement ſur de certains principes géneraux, que j'ai établis pour lire utilement, & pour ne pas croire trop facilement. Quand vous vous ſerez mis dans l'eſprit de n'être pas trop crédule, vous ſerez le premier à vous moquer de vous-même, d'avoir pris, comme vous avez fait, mille fables pour autant de veritez.

CHAPITRE V.

Extravagantes Imaginations de M. Oufle qui se persuadoit, que les Diables le suivoient par tout, & qu'ils lui apparoissoient sous les figures de Chiens, de Pourceaux, de Mouches, de Papillons, &c.

MOnsieur Oufle ayant reçû le discours de Noncrede, fit aussi-tôt appeller l'Abbé Doudou, le confident de ses superstitieuses pratiques, pour le lui communiquer. Ils le lûrent ensemble. Mais quelles mines méprisantes ne firent-ils pas en le lisant ? A chaque article, ils levoient les épaules, pour marquer le peu de cas qu'ils faisoient de cet écrit, & le peu de disposition qu'ils avoient à se rendre aux sentimens judicieux qu'il leur presentoit. Comme il ne se trouvoit-là personne, pour leur demander les raisons de leur mépris, & de leur indignation (à quoi assûrément ils n'auroient pû raisonnablement répondre) ils condamnoient tout, sans restriction, & en même-temps, sans sçavoir pourquoi, s'applaudissant de leur fermeté à tenir bon dans leurs opinions, & se promettant l'un à l'autre de ne les jamais abandonner. Ils se séparerent avec ces beaux sentimens, remportant chacun chez soy sa prévention.

Mais Monsieur Oufle, qui pendant plusieurs jours s'étoit rempli l'esprit de Diables & de Diableries, tant par les lectures qu'il avoit faites, avant que de travailler à son discours, que par son application à le composer, & à l'entretien qu'il venoit d'avoir sur celui de son frere, tomba dans des visions qui lui firent faire & dire bien des extravagances. Il s'alla imaginer, que les Diables le suivoient par tout, qu'ils lui apparoissoient sous je ne sçai combien de formes differentes ;

c'est

c'est à dire, ces formes, dont il avoit lû des exemples dans les livres; car sa folie (qu'on me pardonne ce terme, quelque injurieux qu'il soit: car je croi que je ne lui fais point d'injustice de le lui attribuer; ce que j'ai rapporté jusqu'à present, & ce que je rapporterai dans la suite, doivent faire avoüer, qu'en fait de superstition & de credulité, il pouvoit passer pour un veritable fou.) Sa folie, dis-je, avoit pris sa source dans ses lectures, & couloit toûjours dans le même canal; il ne s'en écartoit point. S'il croyoit une fable, comme une histoire veritable, c'étoit parce qu'il avoit lû quelque chose de semblable, qui autorisoit sa croyance; mais cependant toûjours par rapport à sa prévention. Car en vain trouvoit-il, comme on vient de voir, dans les livres, des raisonnemens capables de le détromper. Il tenoit toûjours si ferme, pour ce qu'il avoit crû d'abord, que tout ce qui lui étoit contraire, passoit dans son esprit, pour faux, ridicule & insupportable. Il ne faut pas, cela étant, être surpris si le discours de Noncrede lui parut pitoyable & indigne de son approbation.

Pour revenir donc à ce pauvre visionnaire, je vais le representer tel qu'il étoit, quand il s'imagina être obsedé des Diables, ce qu'il dit, & ce qu'il fit pendant ces étranges imaginations. On sera, sans doute, étonné du récit que je vais faire des extravagances de cet homme; peut-être même ne pourra-t on se résoudre à les croire, tant elles paroîtront outrées. Je ne ferai ni protestation ni sermens, je ne citerai point de témoins, pour prouver qu'elles sont veritables; car il me seroit bien difficile de les produire, & de les faire entendre. Ne me suffit-il pas de faire ressouvenir les Lecteurs de ce que je leur ai dit au commencement de cette histoire, du caractere de M. Oufle; quand je les ai avertis, que c'étoit un homme d'un esprit foible, credule, prévenu & amateur passionné de tout ce qui étoit surprenant, prodigieux & extraordinaire; & qu'il s'étoit en quelque maniere nourri dans cette passion,

passion, dans cette prévention, dans cette crédulité & dans cette foiblesse ? Ne doit-on pas après cela s'attendre, qu'un tel homme sera capable de se remplir des plus folles visions, & de se conduire extravagamment ? Mais venons à ses prétenduës apparitions des Diables.

Monsieur Oufle ayant pris dessein de faire faire des tablettes magnifiques, pour y placer dignement ces livres qui lui étoient si chers, & dont la lecture faisoit sa principale & sa plus agréable occupation, envoya querir un Menuisier des plus habiles de sa profession, pour lui exposer son dessein, & le lui faire executer; cet homme vint le trouver sur le champ; il étoit suivi d'un gros chien barbet; ce qui n'est pas extraordinaire; car la plûpart des Artisans se font une coûtume de nourrir des chiens pour leur amusement, comme les Gentilshommes de campagne pour leur utilité. Le Menuisier étant entré dans le cabinet de Monsieur Oufle, celui-ci jettant plûtôt la vûë sur le chien que sur le maître, parut d'abord tout stupefié & comme immobile. Il fut long-tems sans parler, mais ayant toûjours la vûe attachée sur le chien. L'artisan ne sçavoit que penser du silence profond, de l'étonnement & de l'immobilité de celui qui l'avoit envoyé querir avec tant d'empressement, qu'il sembloit que difficilement pouvoit-il arriver assez-tôt pour sa satisfaction. Il lui demanda enfin ce qu'il souhaitoit de son service. Point de réponse; on ne parloit que des yeux, encore n'étoit-ce qu'au chien. Le Menuisier s'impatientant enfin de voir une taciturnité si obstinée : „ Est-ce, „ lui dit-il, Monsieur, que vous m'avez fait venir „ seulement pour regarder mon chien ? Vous n'aviez „ qu'à me le mander, je n'aurois pas pris la peine de „ venir ; je vous l'aurois envoyé avec la liberté de le „ regarder à votre aise, tant que vous auriez voulu, „ sans qu'il vous en eût coûté un sol. Notre visionnaire qui n'avoit regardé avec tant d'attention ce chien, que parce qu'il lui étoit venu dans l'esprit, par le ressouvenir





ſouvenir de ſes lectures, (a) que ce pauvre animal étoit un Diable, & qu'il ſe croyoit auſſi en quelque maniere inſulté par cet artiſan, rompit enfin le ſilence, en élevant la voix avec fureur, pour lui dire que c'étoit un magicien qui lui amenoit un Demon pour le tourmenter, & mettre le trouble & le deſordre chez lui. Jamais ſurpriſe ne fut pareille à celle du Menuiſier. Comme il ne connoiſſoit pas la foibleſſe, ou plutôt la folie de ce pauvre homme, il repouſſa ce reproche par un ton de voix qui n'étoit pas moins élevé que celui dont on venoit de ſe ſervir, pour lui marquer l'injurieux ſoupçon qu'on avoit de ſa viſite. Monſieur Oufle repliqua avec le même emportement; mais cependant n'ôtant point du tout ſa vûë de deſſus le chien, tant il craignoit qu'il ne l'attaquât & le mît en pieces; car il étoit bien éloigné de le croire du nombre de ces certains bons Diables, dont il avoit parlé dans ce fameux Diſcours qu'on a rapporté ci-devant. Le chien de ſon côté, qui ſembloit y entendre fineſſe, & connoître ce qu'on s'imaginoit de lui, ſe tenant à côté de ſon maître, la tête alerte & élevée, regardoit Monſieur Oufle avec autant d'attention qu'il en étoit regardé. On auroit dit à le voir, qu'il étoit émerveillé de l'extravagance qu'on faiſoit paroître à ſon occaſion. Ces deux hommes cependant s'animoient ſi fort l'un contre l'autre, qu'ils ſembloient entrer dans une

(a) Leon Evêque de Cypre, écrit que le Diable ſortit du corps d'un Demoniaque, en forme de chien noir. Le Loyer, p. 318.

Zoroaſtre, par forme d'Enigme, diſoit, que les chiens ſe montrent ſouvent à ceux qui ſe dépouillent de la mortalité; c'eſt à dire, les Diables, à ceux qui ſont prêts de mourir, ou aux gens de bien, qui abandonnant le monde, ſe retirent dans la ſolitude. Id. 183.

On a vû un chien, qu'on appelloit un Demon, qui levoit les robes des Religieuſes, pour en abuſer. Bodin. p. 308.

Par le nom de chien, les Demons étoient quelquefois déſignez, & même en la magie de Zoroaſtre, ils ſont appellez chiens terreſtres. Le Loyer. p. 25.

une prochaine disposition de ne s'en pas tenir à d[…] paroles, pour marquer leur ressentiment. En eff[…] Monsieur Oufle s'approcha du Menuisier, & le pous[…] rudement pour le chasser de chez lui. Le barbet alor[…] se mit à aboyer d'une grande force, témoignant ain[…] à son maître qu'il étoit tout prêt à le bien défendre[…] de sorte que Monsieur Oufle ménaçant avec fureur l[…] Menuisier, le Menuisier répondant aux ménaces su[…] le même ton, & le chien aboyant sans relâche, il s[…] faisoit un vacarme épouvantable dans cette chambre[…] Camele qui entendit tous ces differens cris, vint à l[…] porte pour mieux connoître ce qui s'y passoit; mai[…] croïant qu'on égorgeoit son pere, & n'ayant pas asse[…] de hardiesse pour entrer, elle appelle au secours s[…] sœur Ruzine & Mornand, parce qu'ils étoient plus [à] portée que les autres, pour l'entendre. Ils montem[…] avec précipitation; ils la trouvent presque évanoüie d[…] frayeur; & comme ils entendent le même bruit qu[…] l'avoit si fort épouvantée, ils ouvrent la porte ave[…] une telle violence, que les trois combattans en furen[…] eux-mêmes effrayez. Monsieur Oufle leur crie aussi[-]tôt, en montrant le chien, qu'ils se donnassent bie[…] de garde de l'approcher, parce que c'étoit un Diable[…] L'Artisan se tourmente, pour leur prouver que ce n'é[-]toit point un Diable, mais un chien, un chien verita[-]ble, un chien fait comme les autres, qu'il l'a élevé[…] fort petit, & qu'il y a plus de trois ans qu'il mange[…] de son pain, sans qu'il ait paru qu'il y eût la moin[-]dre Diablerie dans sa conduite. Le chien n'aboyoi[…] plus, il ne disoit pas un mot, comme s'il eût voul[…] donner à son maître tout le tems qui lui étoit neces[-]saire, pour détruire l'atroce médisance qu'on faisoit de[…] lui, & pour bien étendre un éloge qu'il croyoit méri[-]ter. Mais Monsieur Oufle soutenoit toûjours, sans en vouloir démordre, que c'étoit un vrai Diable, qu[…] avoit pris la forme d'un chien. Mornand qui se dou[-]ta bien que c'étoit quelque vision qui avoit passé par l'esprit de son maître, fit semblant de le croire, pen[-]

dan[…]

dant que Ruzine qui se doutoit de la même chose, fit signe au Menuisier de se taire, lui dit tout-bas que son pere hayssoit tant les chiens, qu'il ne les pouvoit pas plus souffrir, que des Demons; & enfin l'engagea à se retirer sans bruit avec son chien. La bonne Camele, qui crut que ce chien étoit veritablement un Diable, parce que son pere l'avoit dit, & que Mornand avoit parû le croire, alla toute effarée trouver sa mere, & l'assurer qu'un Magicien, deguisé en Menuisier, avoit amené chez son pere un Diable sous la forme d'un chien, d'une laideur effroyable, & qui faisoit des cris horribles. Madame Oufle, au lieu d'avoir peur, (car elle se défioit fort des prodiges qu'on racontoit être arrivez dans l'appartement de son mari; elle le connoissoit trop bien, pour y adjoûter foy sans d'exactes informations) jugea bien que cette histoire n'étoit fondée que sur quelqu'une de ses imaginations ordinaires. Elle se la fit conter par Ruzine & Mornand; & ils ne manquerent pas de la confirmer dans le jugement qu'elle avoit fait. On laissa Monsieur Oufle en repos, quelque envie qu'on eût de raisonner avec lui, pour le tirer de son erreur: Mais comme on avoit souvent experimenté qu'on ne gagnoit rien sur son esprit, quelques efforts qu'on fît, & quelques raisons qu'on apportât, pour lui ôter ses visions de la tête, on aima mieux ne lui en point parler, que de risquer de les entretenir en quelque maniere, en l'échauffant, & en lui donnant occasion de s'y fortifier par les faux raisonnemens qu'il n'auroit pas manqué de faire pour prouver qu'il avoit raison. Camele de son côté, après que sa mere lui eut parlé, ne crut plus que ce chien étoit un Diable; car la bonne fille croyoit & décroyoit avec une égale facilité, comme je l'ai fait remarquer, quand j'ai parlé du caractere de son esprit.

Le Menuisier ne manqua pas de raconter à bien des gens cette bizarre avanture; elle devint si publique que presque tout le monde en parloit dans la Ville. Au reste, toute extravagante que fût la vision de Monsieur Oufle,

Oufle, elle ne laissa pas de faire je ne sçai qu'elle impression sur de certains esprits, en leur donnant une idée des chiens, particulierement des barbets, differente de celle qu'on en avoit euë jusqu'àlors. Pour peu qu'on en vît quelqu'un qui eût une mauvaise phisionomie, on s'imaginoit y trouver quelques traits des malins Esprits; (car le vulgaire a de la peine à se persuader que les Diables n'ayent pas des corps visibles, & sensibles en différentes manieres; on a fait tant de contes, qui les representoient avec des corps, qu'on ne doute pas qu''ils ne soient aussi materiels que nous;) & cela est si vrai, qu'il y eut bien des femmes qui ne souffroient plus qu'avec peine & avec une certaine répugnance, des chiens qu'elles avoient tendrement aimez. Si un chien s'avisoit d'hurler la nuit, c'étoit pour elles un veritable Loup-garou, un Demon que quelque Magicien envoyoit courir les ruës, pour maltraiter les passans, ou pour tordre le cou à ceux qui seroient assez imprudens pour regarder par la fenêtre. On dit même qu'à present il y a encore bien des gens dans cette Ville, qui ont cette ridicule opinion. Il y en eut plusieurs qui n'approchoient du chien du Menuisier qu'avec crainte, & qui prenoient autant de précautions en le voyant, que s'ils avoient vû le Diable.

Monsieur Oufle se persuada encore, parce qu'il l'avoit lû, *(b)* que parmi les Pourceaux, il y en avoit beaucoup qui étoient de vrais Diables. Quand il en voyoit un, il fremissoit d'horreur. Pendant tout le temps que durerent ces imaginations, il ne voulut point manger de la chair de ces animaux, quoiqu'auparavant elle fût fort de son goût. „ Leur épouvantable „ figure, disoit-il, n'est-elle pas veritablement Diabo- „ bolique ? Leurs cris sont-ils moins effroyables que „ ceux des Diables qui tourmentent les damnez dans

„ les

(*b*) Selon saint Jean Chrysostome, *De providentia ad Stagirum Monachum*, le Diable qui occupoit par intervalles le corps du Religieux Stagirus, paroissoit sous la forme d'un pourceau couvert d'ordures.

„ les enfers ? N'avons-nous pas vû souvent dans des „ spectacles, les Diables armez de vessies de cochon „ tenduës & enfiées, dont ils se servoient pour battre „ & pour faire peur ? le plaisir que ces animaux pren- „ nent à se plonger dans l'ordure, n'est ce pas parce „ que le Diable n'aime rien tant que la vilenie & l'im- „ pureté ? C'est par ces ridicules raisonnemens, ou par d'autres semblables, que ce pauvre homme se fortifioit & s'entretenoit dans les étranges visions que lui donnoient ses lectures mal entenduës. Passons à d'autres, qui ne sont pas moins dignes d'étonnement, que celles qu'on vient de lire.

Toute puanteur (*c*) étoit pour lui une preuve de la présence de quelque Demon. Je ne tomberai pas dans le détail de tout ce que cette persuasion lui fit faire d'extravagant. Tout ce que je puis dire, c'est que quand il satisfaisoit à ses necessités naturelles, il étoit dans de continuelles allarmes, tant il craignoit que quelque Diable, habitant selon lui, du lieu où il étoit, ne profitât de sa situation pour le tourmenter. Aussi n'y restoit il que le moins de temps qu'il pouvoit, & n'y alloit que quand il ne lui étoit plus possible de s'en defendre. Qu'on juge du reste; car je n'en dirai pas davantage.

J'aime mieux parler d'un autre vision qui n'est pas de si mauvaise odeur; c'est de la frayeur qu'il avoit des mouches; car il prétendoit encore que le Diable apparoissoit souvent sous la forme de ces insectes. (*d*) Il ne

(*c*) Cardan dit, que les Esprits malins sont puants, & le lieu puant où ils frequentent, & croit que de là vient que les Anciens ont appellé les Sorciers, *fœtentes*. Bodin. p. 25.

(*d*) Selon Paul Diacre, *l. 6. c. 6. histor. Longobar.* Kunibert, Roy des Lombards, s'entretenant en presence de son grand Ecuyer, du dessein qu'il avoit de faire mourir deux Seigneurs Lombards, nommez Aldon & Granson, & une grosse mouche importunant ce Prince à plusieurs reprises, le Roy prit un coûteau pour la tuer, & lui coupa seulement une jambe. Ensuite un homme apparoît à Aldon & à Granson

ne vouloit souffrir aucun fruit sur sa table, de pe[illegible] qu'il ne les attirât. Quelqu'un lui en ayant fait co[illegible]siderer une dans un microscope, quand il vit ses c[illegible]nes, sa trompe, ses yeux de couleur de pourpre, [illegible] jambes veluës, les pinces de ses pieds, enfin tout s[illegible] corps ensemble, representant une figure qui lui paro[illegible]soit d'autant plus hideuse, qu'il ne s'étoit jamais pe[illegible]suadé qu'elle fût telle qu'il la voyoit; il la trouva trè[illegible] propre pour devenir la demeure d'un Diable. Il av[illegible] la même opinion des papillons; & ainsi malheur[illegible] ceux qui se trouvoient à sa portée, car il ne les épa[illegible]gnoit pas.

Il se défioit encore beaucoup des enfans que po[illegible]toient les gueux, pour exciter à leur faire des aum[illegible]nes. Une histoire rapportée dans un de ses livres, ([illegible] où l'on veut persuader que le Diable étoit un jour so[illegible] la figure d'un de ces enfans, lui donnoit cette défia[illegible]ce. C'est pour la même raison (*f*) qu'il étoit fo[illegible]

[illegible] circon[illegible]

Granson avec une jambe de bois, & les avertit du dessei[illegible] que le Roy avoit pris contre eux; ce qui fit croire que cet[illegible] mouche étoit un Diable.

On appelle le Soleil Bahal, c'est-à-dire, en hebreu, Se[illegible]gneur; d'où est venu Balhalzebuth, qui veut dire Maîtr[illegible] mouche, parce qu'il n'y avoit pas une mouche en son tem[illegible]ple. Bodin. p. 52.

Les Cyrenaïques, après avoir sacrifié au Dieu Acaron[illegible] Dieu des mouches, & les Grecs à Jupiter, surnommé Myi[illegible]des, c'est à dire, Mouchard, toutes les mouches, s'envo[illegible]loient en une nuée, comme nous lisons en Pausanias, *I[illegible] Arcadicis*, & en Pline, *l. 29. c. 6.*

On dit de la Demoniaque de Laon, que le Diable (Beel[illegible]zebuth) sortoit de sa bouche en forme de mouche, & [illegible] rentroit. Le Loyer. p. 509.

Le Diable apparoît quelquefois en forme de grosse mou[illegible]che, ou en papillon, dit de Lancre dans son livre de l'In[illegible]constance des Demons. p. 506.

(*e*) On trouve cette histoire dans le livre de l'Inconstanc[illegible] des Demons, par de Lancre. p. 233.

(*f*) Vers le Septentrion, il y a des Démons, qu'on ap[illegible]pelle *Guttet*, qui pansent les chevaux & autres bêtes. Il [illegible] en a aussi qu'on appelle *Trollen*, qui se loüent en habit d[illegible]

femm[illegible]

circonspect, quand il prenoit un valet ou une servante à son service. Il en faisoit auparavant plusieurs exactes informations, afin qu'étant bien instruit de leur conduite, il ne se mît point en danger de se faire servir par quelque Démon.

Si quelqu'un qui ne le connoissoit point, l'appelloit par son nom, un soupçon de Diablerie s'emparoit aussi-tôt de son esprit; car il prétendoit encore être autorisé en cela par des exemples. (g)

Il se lassa enfin de ces prétenduës persecutions. Ses livres vinrent à son secours, pour le garantir des tourmens qu'il craignoit du pouvoir & des artifices de ces mauvais Esprits. Nous parlerons de ces secours imaginaires dans le Chapitre suivant.

femme ou d'homme aux services les plus honnêtes de la maison. Des Spectres, par le Loyer. p. 496.

(g) Dans la Tartarie, des Demons appellent par leur nom les gens, pour les faire fourvoyer de leur chemin, & perir de faim. Id. 333.

CHAPITRE VI.

Ce que fit Monsieur Oufle pour se délivrer & se garantir des prétenduës apparitions des Diables, qui lui causoient des troubles, & lui donnoient des inquiétudes continuelles, par la crainte où il étoit d'en recevoir quelque dommage.

MOnsieur Oufle croyoit toûjours pouvoir, avec ses superstitieuses pratiques, trouver remede à tout; aussi étoient-elles sa premiere & principale ressource dans toutes ses peines, ses inquiétudes & ses chagrins; c'est-là où il se proposa de chercher des

moyens de se mettre à couvert contre tous ces Diables, dont il s'imaginoit être continuellement obsedé. Helas ! le pauvre homme n'avoit qu'à donner un autre tour à son imagination, pour obtenir ce qu'il demandoit ; il n'avoit qu'à se persuader que ses craintes n'étoient fondées que sur des visions ; mais c'étoit trop exiger de lui : car un visionnaire ne convient jamais qu'il ait des visions. Suivons-le donc, & voyons ce qu'il va executer, pour chasser des Diables qui ne songent point à lui. Nous n'aurons pas beaucoup de chemin à faire ; nous n'avons qu'à l'accompagner jusques dans sa bibliotheque, c'est dans ses livres qu'il va puiser des secrets admirables, pour se guerir des maux qu'il n'a pas. Mais quels sont les maux, tels seront les remedes ; c'est à dire, que les uns & les autres sont également imaginaires. Comme ce n'étoit que par imagination qu'il voyoit des Diables, ce sera aussi par imagination, que les secrets que lui enseigneront ses livres, l'empêcheront d'en voir davantage. Rapportons donc ces merveilleux, ou plutôt ces impertinens secrets.

Le premier, dont il s'avisa, c'est celui qu'on attribuë à la racine Baaras, qu'on a osé assûrer avoir la vertu de chasser les mauvais Esprits. (a) Il ne la mit pourtant pas en usage ; car il lui fut impossible de la trou-

(a) La Ville de Macherus, a au Septentrion une certaine vallée, qu'on appelle Baaras, où il croît une racine de même nom, de couleur rouge, qui rend un éclat de soy-même, vers le soir. Que si quelqu'un passe par là, elle ne se laisse pas facilement arracher ; au contraire, elle lui échape toûjours, se retire, & ne s'arrête point, que l'on n'ait jetté dessus de l'urine d'une femme, ou de ses fleurs. Mais il faut que celui qui la touche, meure, à moins qu'il ne tienne de cette même racine dans sa main. On la peut arracher de cette maniere, sans courir aucun risque. Ils l'arrachent toute entiere, & n'en laissent dans la terre qu'un petit bout, auquel ils attachent un chien, & puis s'en vont. Le chien, qui veut les suivre, tire facilement la racine après soi ; mais il faut qu'il meure sur l'heure. Joseph a rapporté cette

trouver. Les herboristes, bien-loin de la lui fournir, ne la connoissoient point du tout, & n'en sçavoient pas même le nom. C'est peut-être qu'elle n'a point eû d'autre existence que dans les livres qui en ont parlé; aussi bien qu'une certaine pierre qui se trouve, dit-on, dans le Nil; (*b*) & qu'il souhaitoit extrêmement avoir pour le même sujet. Quoiqu'il en soit, il s'en consola d'autant plus aisément, qu'il avoit, disoit-il en lui-même, des ressources qui ne lui pouvoient pas manquer, pour arriver à ses fins.

La premiere, c'étoit de se servir d'une épée, ses lectures lui ayant appris, qu'il n'y a rien, que les Diables craignent tant, que des épées dégaînées & mises en mouvement. (*c*) Non content de celle qu'il avoit, parce que ce n'étoit que ce qu'on appelle un petit coûteau; il en acheta de longues, larges, & de la meilleure trempe. De temps en temps il en faisoit dans sa maison un exercice qui donnoit assûrément plus de sujet de rire à ceux qui le rencontroient dans ce manege, qu'il ne faisoit de peur aux Diables. Et afin d'être plus sur de remporter de si belles victoires, il mettoit à son doigt un gros diamant, avant que d'armer sa main d'une épée. La raison de cette précaution, c'est qu'un de ses auteurs (*d*) l'avoir assûré que les

cette histoire sur un oüi-dire. On dit que par le moyen de cette racine, on peut chasser sur l'heure les Demons, Le Monde ench. t. 4. p. 281.

(*b*) Thrasillus, payen, allegué par Stobée, écrit qu'au Nil il se trouvoit une pierre semblable à une feve, qui étoit bonne pour guerir ceux qui étoient vexez par les Demons; car aussi-tôt qu'on la leur mettoit au nez, le Diable sortoit.

(*c*) Platon & plusieurs autres Academiciens tenoient, que les Diables craignent fort les tranchans d'épées & glaives. Bodin. p. 301.

Un Stoïcien parlant des céremonies des Magiciens, dit qu'ils étoient contraints de tenir des épées nuës, pour épouvanter les Demons. L'Incred. Sçav. p. 77.

(*d*) Le diamant est bon contre les esprits folets. Les admir. Secr. d'Alb. le Gr. l. 2. p. 93.

(*e*) Les

les Démons trouvent les diamans insupportables. Il ajoûta aux épées & au diamant, toûjours par le conseil de ses livres, (*e*) plusieurs cocqs qu'il fit élever & nourrir dans sa maison, sans dire à personne pourquoi il s'étoit avisé de faire une telle ménagerie. Mais sa femme voyant chez elle tant de cocqs inutiles, s'avisa aussi de son côté, comme une bonne ménagere, de leur donner plusieurs poules, afin de se dédommager du bruit que faisoient les cocqs, par l'utilité qu'elle pourroit tirer des poules. Ce mélange que Monsieur Oufle voulut bien souffrir, parce qu'il ne pouvoit l'empêcher, sans donner par sa résistance, occasion à quelques troubles dans sa famille, l'inquieta beaucoup, en ce qu'il s'alla mettre dans l'esprit, que les Diables voyant que ces cocqs s'amuseroient presque toûjours avec les poules, ils n'auroient pas tant sujet de les craindre; & qu'ainsi, ils ne s'enfuiroient pas aussi promptement qu'il l'avoit esperé. Il s'applaudissoit à lui-même dans ce beau raisonnement, & il étoit ravi d'avoir sujet de le faire, afin de se trouver en quelque maniere dans l'obligation de recourir à d'autres superstitieuses pratiques. Il poussa son extravagance jusqu'à croire, qu'à cause qu'il ne s'étoit pas servi des cocqs seuls, comme il devoit, sans les mêler avec des poules, ce défaut détruiroit la force & la vertu des épées & du diamant. Voilà comment les superstitieux se creusent à eux-mêmes des difficultez, afin de passer de superstition en superstition; parce que ne faisant rien par aucun principe raisonnable, ils se donnent en proye à toutes sortes de mensonges, de fourberies & d'erreurs.

Afin donc qu'il n'eût point sujet de se reprocher d'avoir rien négligé des instructions que lui donnoit sa biblio-

(*e*) Les Démons fuyent la voix du cocq, selon Psellus. Le Loyer. p. 21.

Il s'est vû des Démons qui avoient pris la forme de Lion, lesquels disparoissoient aussi-tôt qu'on leur mettoit un Cocq au-devant. Tableau de l'Inconstance des Demons, par de Lancre. p. 156.

bibliotheque, pour empêcher les Démons de le tourmenter & de lui apparoître, il mit en usage tout ce qu'il put apprendre. Il porta sur lui de l'herbe qu'on appelle armoise. (*f*) Il se servit de celle que l'on nomme verveine; (*g*) il chercha deux cœurs de vautour, qu'il porta sur soy, l'un lié avec un poil de lion: l'autre, avec un poil de loup. (*h*) Il fit faire une image qui representoit deux têtes; l'une d'un homme qui regardoit en dedans; & l'autre, d'une femme qui regardoit en dehors. (*i*) Il se tint le plus gay qu'il put, afin que la mélancholie ne donnât aucune entrée aux Demons; (*k*) comme on en menace ceux qui s'abandonnent à la tristesse, & pour surcroît, ou plutôt selon lui, pour consommation & perfection de remedes à ses inquiétudes, le tonnerre étant tombé dans la cour de sa maison, il se ressouvint d'une opinion bizarre de certains peuples, & crut avec eux (*l*) que le Ciel avoit banni

(*f*) Celui qui a soin d'avoir toûjours sur lui de l'herbe qu'on appelle armoise, ne craint point les mauvais esprits, ni le poison, ni l'eau, ni le feu, & rien ne lui peut nuire. Les adm. Secr. d'Alb. le Gr. l. 3. p. 168. 169.

(*g*) La verveine chasse les mauvais Esprits & les Demons. l. 2. p. 8.

(*h*) Le cœur d'un vautour, lié avec un poil de lion, ou de loup, chasse les Diables. Id. l. 3. p. 168.

(*i*) Les Prêtres d'Egypte, (au rapport d'Orus) se persuaderent à eux-mêmes, & persuaderent aux autres, qu'une Image de deux têtes, l'une d'homme, regardant en dedans; l'autre, de femme, regardant en dehors, étoit un seur préservatif & remede contre les Demons. Medit. Histor. de Camerarius. t. 1. l. 4. c. 12.

(*k*) Les Anciens disoient, que la mélancholie étoit le bain du Diable. Aristote Probl. Sect. 30. quæst. 1.

Quelques-uns ont crû, que les choses qui servoient à chasser l'humeur melancholique, soûlageoient les Demoniaques, comme la Musique à Saul; les feuilles de ruë, la fumée de frêne, & des cornes d'une chevre, comme la melancholie étant le siege du Demon. De Lancre. p. 284.

Pomponace dit que les Anciens purgeoient avec l'Ellebore les Demoniaques. Le Loyer p. 150.

(*l*) Les Lapons croyent que le tonnerre tuë les mauvais Demons,

banni pour toûjours les Diables de chez lui. C'est ainsi que ce pauvre homme ne chassoit de son esprit une erreur ridicule, que par le secours d'une autre erreur aussi impertinente.

Enfin il se trouva par la force de son imagination qui se confioit à ces fadaises, délivré de la crainte des apparitions des mauvais Esprits. Les chiens, les pourceaux, les mouches, les papillons, les lieux puants, &c. ne furent plus pour lui des sujets de troubles, d'agitations & d'inquiétudes. Mais il n'en fut pas pour cela plus tranquile; car de ces visions, il passa à d'autres qui n'étoient pas moins déraisonnables. Je les rapporterai, après que j'aurai parlé de quelques extravagances de Sansugue, qui, quoiqu'il ne fût pas aussi fou que son pere, ne laissa pas de faire de très-folles démarches, par l'avidité qu'il avoit d'acquerir de grandes richesses.

Demons, se servant de l'arc-en-ciel, pour lancer ses foudres. Le Monde ench. t. 1. p. 63.

CHAPITRE VII.

Sansugue extrêmement avide d'aquerir des grandes richesses, s'informe, après avoir lû le Discours de Monsieur Oufle sur les Diables, des moyens superstitieux, qui promettent de faire devenir riche, & les met en pratique.

SAnsugue ayant entendu parler du discours que son pere avoit fait sur les Diables, eut je ne sçai par quelle raison, la curiosité de le lire. Il l'alla prier de vouloir bien le lui communiquer, lui disant pour l'y engager, que c'est qu'il avoit appris que c'étoit un si excellent ouvrage, qu'il se feroit un grand plaisir de

le voir. Comme c'étoit prendre Monsieur Oufle par un endroit fort sensible, que de l'applaudir sur ce qu'il faisoit par rapport à ses visions, il le lui donna sans differer, l'assurant qu'il y trouveroit de grandes veritez, dont tout le monde n'est pas capable. „ Lisez, lui „ ajoûta-t-il, cet Ouvrage avec confiance; vous y trou-„ verez du merveilleux, qui vous surprendra. Mais „ ressouvenez-vous que de Grands hommes y parlent „ avec moi, & que je n'y avance rien, qui ne soit „ approuvé & imprimé; c'est tout dire. Sansugue parut écouter cet avis, comme s'il étoit sorti de la bouche d'un Prophete. Il l'alla donc lire sur le champ. Ce qu'il y trouva de meilleur, c'est l'endroit de la seconde partie; où il est parlé d'un Demon qui apprend à faire la pierre philosophale, & que la notte appelle *le Demon barbu*. L'eau lui en vint extrêmement à la bouche; car sa passion dominante, c'étoit d'acquerir de grandes richesses; il étoit continuellement occupé de ce desir & de l'attention à chercher des moyens d'y satisfaire. Il avoit autrefois pendant long-tems, consulté ces gens qui font profession de chercher cette précieuse pierre, cette Poudre de projection, cette eau du soleil, enfin qui travaillent à ce qui s'appelle le Grand œuvre. Il avoit lû tout ce qu'on a écrit de plus considerable pour & contre cette recherche; & comme il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il ne croyoit qu'avec précaution, il étoit persuadé que toutes ces peines sont vaines, inutiles & trompeuses, & plus propres à faire devenir pauvre, qu'à enrichir. En effet, l'experience apprend que toutes ses opérations alchimistes ne se terminent qu'à tromper les autres, ou à se tromper soi-même. Il est vrai qu'on établit de grands principes, pour montrer qu'il n'est pas impossible de trouver la pierre Philosophale, qu'on enseigne des moyens (*a*) pour

(*a*) Pour faire le Grand œuvre, il faut de l'or, il faut du plomb, du fer, de l'antimoine, du vitriol, du sublimé, de l'arsenic, du tartre, du mercure, de l'eau, de la terre & de

pour la faire, qui frappent de certains esprits, & qu
entraînent leur consentement; mais il est vrai aussi qu
la pratique n'a pû jusques-à-present en autoriser la thé
rie. C'est un secret que l'on cherche depuis quelqu
siecles, (je dis depuis quelques siecles) car les Ancie
n'y songeoient pas tant que les modernes (*b*)) av
tou

de l'air ; il faut un œuf de cocq, du crachat, de l'urin
avec de l'excrement humain. Oh ! que ce n'est pas san
raison qu'un des vieux Philosophes a dit dans ses écrits; qu
notre pierre étoit une salade, qu'il y falloit du sel, de l'hui
le & du vinaigre! Dans les meilleures salades l'on met tou
tes sortes d'herbages; aussi dans notre pierre, il faut sçavoi
mêler tout ce que dessus. Je sçai bien que nous trouverons
écrit, qu'il ne faut pas beaucoup de choses pour le magiste
re ; cela s'est fait pour nous tromper. Sont-ils pas tou
d'accord que chaque chose engendre son semblable? l'or &
l'argent y sont donc nécessaires? Disent-ils pas encore, que
notre pierre est engendrée de sept? Voila tous les métaux
Disent-ils pas que la vertu minerale doit être dans notr
matiere ? donc tous les mineraux nous seront de besoin
puisque la vertu minerale est éparse par tout, & non pa
dans un seul. Disent-ils pas que les principes de notre ar
sont les mêmes que ceux de la nature? voila la terre, l'ea
& l'air. Disent ils pas qu'il faut un œuf philosophique
voilà notre œuf de cocq. Disent-ils pas, que la matier
doit être calcinée philosophiquement par la voix de la natu
re, qu'il faut partant quelque sel de nature. Il faut don
du crachat, qui réduit tous les métaux en chaux, & san
brûler les fleurs ; & c'est dans ce crachat qu'est ce sel de na
ture. Disent-ils pas qu'il faut un dissolvant, qui ne soit pa
corrosif? Il faut donc de l'urine; il n'y en a point qui soi
plus naturel ; ils disent pareillement qu'il faut une terr
puante, prenons donc de l'excrement humain. Les avantu
res du Philosophe inconnu en la recherche & en l'invention
de la Pierre philosophale. p. 120. 121.

(*b*) Hypocrate, Platon, Aristote ni Galien, qui ont e
tant de sujet d'en parler, n'ont pas seulement témoign
qu'ils en connussent le nom. Et Pline, entre les Latins
qui a cité tant d'Auteurs, & parlé dans son Histoire natu
relle de toutes sortes de professions, ne se fût apparemmen
pas tû de ce côté-là, si de son âge elle eût eû quelque rang
parmi les autres, ou s'il en eût lû quelque chose dans le
bons livres. Je sçai bien qu'il en court sous le nom d'Her
me

toute la dépense, toute l'exactitude & toute l'application possible, sans que cependant on l'ait pu trouver. (*c*) Des Princes y ont risqué (*d*) des sommes immenses, & le produit de toutes ces sommes s'est réduit à quelques petites gouttes d'or qui n'étoient pas assûrement capables d'étancher la soif qui les avoit excitez à cette dépense. Des Peuples entiers se sont revoltez (*e*) dans une presomptueuse assûrance, qu'ils alloient trouver

cette

mes Trismegiste, de Democrite commenté par Synesius, d'Orus, d'Olympiodore, & de quelques-uns encore de ces Grands genies de l'antiquité. Mais je suis sur aussi, que la seule lecture de la plupart, & l'idiome quasi de tous, en découvrent manifestement la supposition. Ceux, par exemple, qui sçauront comme on parloit grec du temps de Démocrite, & long-temps après, reconnoîtront facilement, que le traité qu'on lui attribuë, ne peut être de lui, & ils s'appercevront même par beaucoup de dictions, que son veritable auteur a eû connoissance du Christianisme. M. L. V. t. 1. p. 300. 301.

(*c*) Ne se lassera-t-on point enfin de chercher cette Pierre Philosophale, après tant d'exemples de gens qui ont perdu leur temps, leurs peines & leurs biens dans sa recherche? S'il est vrai, comme on le dit, que le Soleil produit l'or, est-ce que les chercheurs de cette précieuse Pierre se flattent d'acquerir par leur science la force de cet astre? Avant que de se promettre d'arriver au but qu'ils se proposent, que ne tâchent-ils de produire le moindre brin d'herbe semblable à celle de nos prairies? Je les défie d'y réussir; par cet essai, qui seroit sans succès, ils jugeroient de leur incapacité pour faire si peu de chose, combien ils sont temeraires d'en entreprendre une si grande. La Langue t. 2. p. 163. 164.

(*d*) L'Empereur Rodolphe dernier, n'avoit rien de plus à cœur, que cette inutile recherche. Cabrera confesse, l. 12. c. 23. que Philippe II. employa de grandes sommes d'argent à faire travailler les Chymistes aux conversions des métaux, qui lui fixerent & congelerent enfin du mercure transmuable en argent, à ce qu'il dit, quoiqu'avec si peu de profit, que l'invention en fut méprisée. M. L. V. t. 1. p. 291.

(*e*) Diocletien punit les émotions ordinaires des Egyptiens, en faisant brûler tout ce qu'ils avoient de livres, qui traitoient de cette pretenduë science, afin qu'ils n'eussent plus la hardiesse de se rebeller, fondée, comme il présumoit, sur l'abondance d'or & d'argent, qu'ils se promet-

 toient

cette pierre, & que par son secours, ils seroient e[n] état de se soutenir contre toutes les Puissances, & il n[e] leur est resté que le repentir de leur rebellion, & [la] crainte d'en subir le châtiment. On cite des histoir[es] de gens qui la possedoient. Mais qui les a empêche[z] de s'en servir, ou du moins de la laisser en mourant à leurs enfans, (*f*) ou à leurs amis, s'ils n'osoient pa[s]

pou

toient de pouvoir tirer de leurs fourneaux chymiques; [c]e qui se lit dans les Extraits de Constantin, comme ayant été écrit par Jean d'Antioche, & dans Suidas, quand il expli[-]que le mot de Chymie.

(*f*) On ne sçauroit douter, que si la Pierre philosophal[e] pouvoit être trouvée, elle ne l'eût deja été plusieurs fois, depuis un si long-temps que tant d'hommes de toutes con[-]ditions soufflent les charbons, travaillent nuit & jour pou[r] cela; & il semble qu'on peut dire fort raisonnablement que, s'ils se sont peinez jusqu'ici vain, ce n'est pas faire un[e] action de prudence, que d'entreprendre une chose qui n'a ja[-]mais réussi à personne, quoique beaucoup en ayent tenté l[e] succés. Or si cette bonne fortune étoit arrivée à quelque[s-] uns, & qu'ils eussent possedé enfin ce prix inestimable d[e] leurs travaux, il est encore, à mon avis, plus vrai-sembla[-]ble, & d'une consequence plus nécessaire, qu'ils auroien[t] laissé des témoignages de leur felicité, tels que toutes le[s] histoires en parleroient, & que personne n'en pourroit dou[-]ter. Car, soit du côté des richesses incomprehensibles qu[e] donne la moindre poudre de projection, soit de la part d[u] long âge, & de l'exemption de toutes sortes de maladie[s] que cause cet élixir de vie, & cette medecine universelle, comme en parlent quelquefois ceux de la cabale (témoi[n] Artephius) qui osent même coucher ici d'une espece d'im[-]mortalité, il est certain, qu'avec un tel avantage, & un [si] miraculeux present du Ciel, ils seroient comme des Dieu[x] en terre, qui ne trouveroient rien qui leur pût résister, n[i] qui les empêchât de faire universellement tout ce que bo[n] leur sembleroit. C'est ce qui fit dire gentiment à un Chiaou[x] du Grand Seigneur, qui entendoit parler à Venise, il n'y [a] pas fort long-temps, d'un certain Mamugna, comme d'un homme qui sçavoit l'art de faire de l'or; „ si cel est, mon „ maître ne peut éviter qu'il ne devienne son valet. M. L. V. I. p. 309. 310. Vie du P. Paul.

Ils assûrent que dès l'heure qu'on en est entré en posses[-]sion, on perd tout autre dessein, pour vaquer à celui-là

feu

par je ne sçai qu'elle crainte mal-fondée, & qu'il leur étoit aisé de détruire, la mettre eux-mêmes en usage? Ils l'ont cherchée; je n'en doute pas; ils ont cru même la tenir, mais elle leur est échapée, (*g*) sans qu'ils ayent pu en être les possesseurs. Le langage ordinaire de ces sortes de Chymistes, c'est qu'il ne leur faut plus qu'un certain degré de chaleur. Hier ils y étoient presque parvenus; & se croyant si près d'y arriver, aujour-

seul de se tenir couvert, & d'assûrer sa felicité par le secret, n'y ayant point d'autre moyen de se garentir de la violence des plus puissans, qui useroient des forces qu'ils ont en main, pour se rendre maîtres de la vie & de la liberté d'une personne qu'ils croiroient capable de satisfaire à toutes leurs convoitises. Mais outre beaucoup de repliques que reçoit ce discours, & qu'on peut bien juger qu'en celant pour un temps une chose de si grande consequence, il seroit aisé de se mettre enfin hors des termes de pouvoir être forcé, est-il possible d'ailleurs, que tous ceux qu'on dit, qui ont enfin trouvé la Pierre philosophale, ayent été de même humeur, & tous également dans la crainte? Ne s'en est-il rencontré pas un qui eût un ami qu'il voulût faire participant de sa science, avant que de mourir? Et n'y en a-t-il eû aucun qui fût pere, & par-là, touché du desir de rendre hereditaire dans sa famille un art suffisant pour la laisser la plus glorieuse, la plus puissante, & la plus heureuse de toutes celles qui sont sur la terre? En verité, il est très-difficile de se persuader une telle inhumanité; & je tiens bien plus vrai-semblable de dire, que pas un n'ait donné jusques à ce but, que de croire que ceux qui y sont arrivez, ayent aussi-tôt perdu toutes sortes de sentimens naturels, comme s'ils avoient été eux-mêmes métamorphosez en ce qu'ils cherchoient; & comme si cette Pierre philosophale étoit une Meduse qui pétrifiât tous ceux qui osent l'envisager. M. L. V. t. p. 311.

(*g*) Leur pierre imaginaire seroit mieux nommée fuyarde, que Philosophique, puisque celle qui servit d'ancre aux Argonautes, s'appelloit ainsi, *Lapis fugitivus.* Il y a cette difference, que ceux de Cizyque, aujourd'hui Spiga de Natolie, tenoient celle-cy attachée & chargée de plomb dans leur Ville, pour l'empêcher de s'en aller, comme elle avoit fait plus d'une fois; & l'autre ne fut jamais que dans la phantaisie de ceux qui se plaignent toûjours, qu'elle disparoit, quand ils pensent la tenir. Id. 12. 63.

jourd'hui ils recommencent ; demain ils continuëront ; & ainsi ils espereront toûjours la trouver, & ne la trouveront point. Salomon, (*h*) dit-on, l'a pourtant trouvée. La plupart des fables de la Mythologie payenne sont, dit-on encore, comme autant de voiles qui cachent l'invention de cette admirable & charmante pierre : (*i*) cela est bien-tôt dit ; mais quelle preuve en donne-t-on

(*h*) Plusieurs ont pensé que Salomon n'envoyoit à Tarsis, que pour ne pas donner à connoître ce qu'il vouloit tenir secret, & pour en rapporter quelques raretez seulement, parce qu'en effet toutes ses magnificences étoient fondées sur la Pierre philosophale qu'il possedoit, & dont ils veulent qu'il ait parlé au septiéme chapitre de sa Sagesse. Quand Salomon dans ce chapitre, prefere la sagesse à l'or, à l'argent, & à toute sorte de pierre precieuse, il n'y a pas plus d'apparence de prendre cela à l'avantage de la Chymie, que de s'imaginer avec quelque réveurs de Rabins, qu'il bâtit ce renommé temple, son trône si superbe, & ses magnifiques palais, par le moyen de la Pierre philosophale. Mais ne lui a-t-on pas même attribué des livres qui en traitent expressément, avec la même impudence, dont on le fait auteur de je ne sçai quels autres qui parlent de l'invocation des Démons, comme est celui qui a pour titre, La Clavicule de Salomon. Id. I. 295. 299.

(*i*) C'est une chose certaine, à leur dire, que la plupart des fables anciennes ne couvrent point d'autre mystere : que tout ce que les premiers Poëtes, qui étoient les Philosophes de leur temps, ont dit de Vulcain, de Prothée, de la Toison d'or, du Phenix renaissant, de la Boete de Pandore, des Pommes d'or d'Atalante, ou des Hesperides, de la descente même d'Orphée, l'un d'entr'eux aux Enfers ne peut-être mieux interpreté, que des operations de la Chymie. Aussi y a-t-il des Livres de Mythologie faits exprès, pour montrer, que quasi toutes les Metamorphoses du Paganisme enseignent celles des metaux, & se peuvent pratiquer dans les fourneaux des Chimistes. Suidas veut que le voyage des Argonautes n'ait été fait, que pour avoir un livre de peau de mouton, qui enseignoit à faire de l'or, par la conversion des autres metaux. La conjecture de Strabon *l.* 11. *Geogr.* sera trouvée bien plus vrai-semblable, lorsqu'on remarque de quelle façon les peuples du pais de Colchos ont accoûtumé de recueillir l'or des torrens avec des peaux de mouton, d'où il juge qu'est venu le conte de cette Toison d'o

ne-t-on ? Rien autre chose, que des marques de grands efforts d'esprit qu'on fait, pour trouver absolument des mysteres, où il n'y en a point. Combien d'exemples n'avons-nous pas de gens qui avec des explications de l'Ecriture Sainte, tirées par une espece de torture qu'ils ont donnée à leur esprit, ont prétendu soutenir les plus étranges erreurs & les opinions les plus bizarres ? Un homme cherche avec passion la pierre philosophale ? il s'accroche à tout ce qu'il peut, pour se prouver à lui-même qu'il a raison de la chercher ; c'est ce qui fait que je ne sçai combien de miserables, (*k*) qui manquent de tout, trouvent cependant un facile

d'or, en quoi il a été depuis peu suïvi par Belon, qui a eû tort de ne pas nommer Strabon pour auteur de cette opinion. Le même Geographe ajoûte, que la quantité de métaux qui se trouve dans la Colchide, a peut-être donné lieu à cette galanterie des Poëtes. Qui m'empêchera de soutenir au sujet de Vulcain, dont les Chymistes s'attribuënt réciproquement toutes les actions, que, quand les Poëtes ont écrit qu'il voulut forcer Minerve, & que d'un tel attentat naquit ce monstre d'Erichthonius, ils ont voulu signifier que les chercheurs de Pierre philosophale présument mal à propos de forcer la nature avec le feu de leurs fourneaux ; parce qu'il n'en sortira jamais que des productions imparfaites, & au lieu d'or & d'argent de bon alloy, une matiere propre seulement à faire de la fausse monnoye ? Que peut-on alleguer de plus précis pour l'expression de leur vaine recherche, que la fable de ce Sisyphe, qui roule incessamment un rocher, tombant autant de fois qu'il pense l'avoir élevé au lieu de son repos ? N'est-ce pas une figure naïve de ces miserables enfumez, soit quand ils promenent incessamment dans leur esprit le dessein de cette pierre phantastique ; soit lorsqu'aprés mille travaux, ils sont contraints de recommencer leurs opérations, qui se trouvent toûjours fausses, au point de leurs plus grandes esperances ? M. L. V. t. 1. p. 296. 302. 303. 304.

(*k*) Tous ceux qui se presentent tant aux Princes qu'aux particuliers, pour l'enseigner, ou pour les rendre riches en la faisant, sont toûjours dans la necessité, n'y ayant peut-être rien de plus ridicule, que d'écouter ces imposteurs qui ont l'effronterie de promettre des monts-joyes de biens à ceux de qui ils veulent tirer une piece d'argent. Ennius se mocquoit de quelques devins de son temps, qui demandoient une

cile accez auprès de ce bon-homme crédule, en promettant de travailler avec lui si heureusement au Grand œuvre, qu'il ne pourra jamais manquer de rien. C'est cet entêtement qui le rend incapable de connoître les fourberies; (l) dont ces fripons se servent pour le séduire & em

une drachme pour enseigner des tresors cachez, leur disant qu'il la leur donnoit de bon cœur, à prendre sur ce qui se trouveroit par leur moyen. Il faut renvoyer de même ces impudens souffleurs, quand ils se presentent. Id. p. 312. 313. Cic. l. 1. De Div.

Il y a des Chymistes qui pour chercher la pierre Philosophale, n'en deviennent pas plus riches; cela est vrai: mais il est vrai aussi qu'il y en a qui n'en deviennent pas plus pauvres. Ce sont ceux qui n'ayant pas de quoi subsister, vont en chercher chez les riches, en leur promettant de les enrichir encore d'avantage. Mais ces promesses ne se font pas sans mystere. Ils demandent sur tout le secret & de grandes circonspections. On travaille ensuite dans les lieux les plus retirez: on se cache autant qu'on peut, & l'on a en effet bien sujet de se cacher, car souvent on ne fait que de faux or, au lieu d'en faire de veritable; & enfin toutes les peines de celui qui propose l'ouvrage, & toutes les richesses du riche employées pour l'executer, se réduisent en fumee, en cendres & en charbons; de sorte que l'un & l'autre sont également réduits dans une miserable indigence, & quelquefois deviennent encore plus malheureux, par le dangereux usage qu'ils font de ce qu'ils ont trouvé. La Langue t. 2. p. 164. 165. *ars sine arte, cujus principium mentiri, medium laborare, & finis mendicare.*

(l) Ceux qui se mêlent de ce mêtier, après avoir été trompez par d'autres, prennent ordinairement plaisir à faire les mêmes fourberies qu'ils ont souffertes, & tâchent bien souvent à se récompenser par là. Tantôt ils ont de faux & doubles creusets; une autre fois le charbon, dont ils les couvrent, est plein de poudre d'or, & le plus ordinairement ils imitent le trait de Brutus, qui porta de l'or au Dieu de Delphes dans un bâton qui le cachoit. On tient que Bragadin avoit une verge de fer pareille, au bout de laquelle un peu de cire arrêtoit de la limaille d'or, qui tomba dans le creuset, aussi tôt qu'il eut feint de remuer ce qui étoit dedans. Arnauld de Villeneuve se servit sans doute de quelque tour de passe-passe semblable, si tant est qu'il ait fait dans Rome ce qu'on lui attribuë. Mais la plus grande partie de

ce

& enfin il eſt à craindre que, pour ſe dédommager des tromperies que lui a faites un particulier, il ne s'en vange ſur le public, (*m*) s'il veut abſolument ſe tirer de la miſere, (*n*) où la recherche de la Pierre Philoſophale l'a réduit.

Mais je laiſſe au Lecteur à étendre ces réflexions, pour venir à Sanſugue dont je me propoſe de parler dans ce Chapitre. Il ne comptoit donc point du tout ſur l'adreſſe, ſur la ſcience, ſur l'habileté des hommes, pour trouver la pierre Philoſophale. Il avoit trop de raiſons qui l'empêchoient de s'y fier. Mais comme

ce qu'on veut faire paſſer pour hiſtorique ſur ce ſujet, n'eſt rien qu'impoſture, & une pure invention d'hommes, qui ne ſont jamais ſi ingenieux, que, quand il eſt queſtion de s'entr'abuſer. Cet Arnauld de Villeneuve, par exemple, étoit un des plus renommez Medecins de ſon temps, qui ſe ſervoit des remedes chymiques fort heureuſement; & parce qu'il acquit par là de grands moyens auprès des Papes & des Rois de Sicile, il a laiſſé des meilleures Maiſons de Provence qui portent ſon nom; ce qui a donné lieu à la créance commune, qu'il ſçavoit faire la Pierre philoſophale. Tout ce qu'on a écrit de Remond-Lulle, de Jacques-Cœur, de Nicolas-Flamel, & d'autant qu'il y en a qu'on cite, pour prouver que ce n'eſt pas en vain qu'on la cherche, puiſque ceux là l'ont eûë, & en ont fait des merveilles, peut-être interpreté de même; pluſieurs qui ſe ſont donnez la peine d'examiner l'hiſtoire de leur vie, ayant trouvé de meilleures cauſes de leurs richeſſes prodigieuſes, & de toutes leurs grandes actions, que ce qu'on allegue de cette pierre imaginaire. M. L. V. t. 1. p. 306. 307.

(*m*) Leon d'Afrique dit qu'une partie des Arabes s'occupe à la recherche de l'élixir, & que le reſte travaille à la multiplication des métaux; mais que la fin ordinaire de tous, eſt de falſifier la monnoye; ce qui fait qu'on voit un grand nombre de ces ſouffleurs dans la ville de Fez, qui n'ont point de poing, par e que c'eſt la peine dont on châtie les faux monnoyeurs. Id. p. 305.

(*n*) *Pro Theſauro Carbones*, dit le proverbe. Id. 304. Laiſſe-moi donc les herbes aux Jardiniers, pour faire des ſalades aux pauvres Alchymiſtes. Les avantures du Philoſophe inconnu en la recherche & en l'invention de la Pierre philoſophale, p. 120. 121.

comme il avoit entendu dire ſouvent que les Diabl[es] avoient des pouvoirs bien plus étendus que tous l[es] hommes enſemble, il crut que peut-être *le Démon barbu* pourroit enfin lui enſeigner le ſecret charmant qu[i] étoit ſi fort ſelon ſon goût. Sa croyance à cet égar[d] n'étoit pas pourtant bien ferme; il ne croyoit, qu[e] parce qu'il ſouhaittoit beaucoup. Mais comment obte[-]nir de ce *Demon barbu* le moyen de parvenir à cett[e] grande opération? Comment avoir commerce avec lui; comment recevoir ſes inſtructions, s'il en pouvoit en effet donner pour travailler efficacement au Grand œu[-]vre? c'eſt ce qui l'embarraſſoit extrêmement. Comme il croyoit qu'il ſe pouvoit faire que ſon pere fût bien plus expert que lui au fait des Diableries, puiſqu'il s'étoit appliqué ſi long temps à lire les livres qui en traitent; il jugea à propos de le conſulter là-deſſus, mais adroi[-]tement, c'eſt-à-dire, ſans lui faire connoître qu'il eût aucune intention de ſe ſervir des ſecours de ces mau[-]vais Eſprits. Il le va trouver, lui fait l'éloge de ſon admirable Diſcours, le parcourt en ſa preſence, en l'engageant à raiſonner ſur differens articles, afin de le faire venir inſenſiblement à s'expliquer ſur ce qu'il croyoit & ſçavoit de ce *Demon barbu*, de ce Diable Chymiſte, qui apprenoit à faire la pierre Philoſopha[-]le. Le bon-homme ne lui donna pas de grands éclair[-]ciſſemens là-deſſus; il ſe contenta, (& crut faire beau[-]coup) de dire en général que les Diables avoient des grandes connoiſſances & de grands pouvoirs. Mais, lui dit Sanſugue, ſans faire paroître aucune affectation qui marquât qu'il eût bien voulu faire une épreuve de ces grands pouvoirs & de ces grandes connoiſſances, „ il faut pour cela connoître ce Diable, s'entretenir „ avec lui, & il me ſemble qu'il eſt bien difficile, ou „ plutôt impoſſible de lier ce commerce; car comment „ s'y prendre? Monſieur Ouſle qui n'en ſçavoit là-deſſus pas plus que lui, parce qu'il ſe contentoit de croire la poſſibilité des choſes, ſans examiner les preu[-]ves & les raiſons de cette poſſibilité, & ſans s'infor[-]

mer

mer même s'il y en avoit, se retrancha pour ne pas découvrir son ignorance, sur le scrupule qu'il se feroit d'apprendre à qui que ce soit ce qu'il faut faire pour former & entretenir ce commerce ; il aima mieux avoir recours à des pratiques superstitieuses, où il n'est fait précisement aucune mention de Diables, ni de Diableries. Il dit donc à son fils qu'il sçavoit des secrets immanquables, pour faire la pierre philosophale, pour trouver des tresors, pour acquerir de grandes richesses, sans que le Diable s'en mêle. ,, Heureux ,, ceux, lui ajoûta-t-il, qui sont nez sous certaines ,, constellations favorables (*o*) pour cela ! car ils n'ont ,, pas besoin de se tourmenter beaucoup pour s'enrichir. Les influences qui sont tombées sur eux, ,, quand ils naissoient, suppléent à toutes les peines ,, que les autres sont obligez de prendre pour acquerir de grands biens. Si enfin on n'est pas né si heureusement, & qu'on veuille absolument devenir riche, on n'a qu'à mettre en usage ce que de Grands ,, hommes apprennent pour cela dans des ouvrages approuvez & imprimez. On trouve selon eux des tresorts ; on acquiert autant de richesses qu'on en souhaite avec une figure qui represente un homme barbu, ou qui porte une tête de bouc, ou un bouc, ,, ou un cerf & le reste ; (*p*) (car je ne vous ferai pas ,, ici

(*o*) Les enfans qui naîtront le 18. jour de la Lune seront laborieux, & deviendront fort riches. Les adm. Secr. d'Alb. le Gr. l. 4. p. 273.

Julius Firmicus assûre que la Lune placée avec Saturne dans la neuviéme maison de l'horoscope d'une geniture nocturne, donne le temperament propre pour la science de l'Alchimie. M. L. V. 1. p. 308.

(*p*) *Si hominis figuram habueris, cum hircino capite loco sui, scias valere ad acquirendum divitias. Trinum magicum.* p. 287.

Cervi vel hirci figura in Chalcedonio reperta sculpta, virtutem dat augendi divitias, si in capsula pecuniaria reservetur. Id. p. 284.

Viri barbati habentis longum vultum & curvata supercilia, seden-

„ ici le détail de toutes les circonstances que dema
„ dent les opérations qu'ils conseillent,) ou avec u
„ chandelle composée de suif humain, (*q*) ou av
„ des cocqs, (*r*) que l'on conduit comme les Cha
„ seurs menent les chiens pour découvrir le gibier,
„ avec la main de gloire, (*s*) ouvrage dont on
„ pe

sedentis super aratrum inter duos tauros, figuram si sculpta in aliquo lapide inveneris, ad plantationes & ad omnem cu turam valet, ad inveniendos thesauros & bellandum, conver inimicos in amicos, & in multis infirmitatibus valet; & quis eam portaverit, fugient serpentes à facie ejus. Id. p. 27 278.

(*q*) Cardan donne ce ridicule secret, pour connoître s y a un tresor dans le lieu où l'on creuse. Avoir une gran chandele, composée de suif humain, enclavée dans un mo ceau de bois de coudrier en cette maniere. Y. Si la chan dele étant allumée dans le lieu souterrain, fait beaucoup bruit en petillant avec éclat, c'est une marque qu'il y a u tresor; & plus on en approchera, plus la chandelle petill ta; & enfin elle s'éteindra, quand on sera tout à fait pr che. Le solide Tres. du petit Alb. p. 73. 74.

(*r*) Les Reistres, quand ils vont aux champs, meine avec eux des cocqs, qui devinent, & leur font connoît où leurs hôtes tiennent leur argent caché. De Lancre. 165.

(*s*) De la superstition, appellée *la main de gloire*, don on prétend que se servent les scelerats pour entrer dans l maisons. L'usage prétendu de cette main de gloire, est d stupefier & rendre immobiles ceux à qui on la presente, e sorte qu'ils ne peuvent non plus branler, que s'ils étoie morts. Cette *main de gloire* est la main d'un pendu, qu'o prépare en cette maniere. On l'enveloppe dans un morcea de drap mortuaire, dans lequel on la presse bien, pour l faire rendre le peu de sang qui pourroit être resté, puis o la met dans un vase de terre avec du zimat, du salpêtre du sel & du poivre long, le tout bien pulverisé, on la laiss durant quinze jours dans ce pot, puis l'ayant tirée, on l'e pose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle so devenuë bien seiche; & si le soleil ne suffit pas, on la m dans un four qui soit chauffé avec de la fougere & de la ve veine; puis l'on compose une espece de chandelle avec de l graisse de pendu, de la cire vierge, & du sisame de Lap nie, & l'on se sert de cette *main de gloire*, comme d'u
cha

„ peut assez admirer l'invention, la vertu & le pou-
„ voir, ou avec une chauve souris (t) conservée avec
„ art, & interrogée par celui qui s'en veut servir, ou
„ par de certains bignets (u) faits dans un certain
„ temps, qu'ils ont fort soigneusement marqué. Voi-
„ là comme vous voyez, bien des moyens de devenir
„ puissamment riche. Si vous sçaviez plus en détail
„ l'ope-

chandelier; pour y tenir cette chandelle allumée; & dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont, demeurent immobiles. On prétend encore, que les voleurs se servent inutilement de cette main de gloire, si l'on frotte le seuil de la porte de la maison, ou les autres endroits par où ils peuvent entrer, avec un onguent, composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche, & du sang de choüette, & qu'il faut que cette confection soit faite dans le temps de la canicule. Le solide Tres. du petit Alb. p. 84.

Delrio rapporte à ce propos de la *main de gloire* cette Histoire dans ses recherches magiques p. 359. Deux Magiciens, dit-il, étant venus loger dans un Cabaret pour y voler, demanderent à coucher auprès du feu dans la cuisine, ce qu'ils obtinrent. La servante qui se défioit d'eux, tout le monde étant couché, alla regarder par un trou de la porte, pour voir ce que ces deux hommes faisoient. Elle vit qu'ils arrachoient d'un sac la main d'un corps mort, qu'ils en oignirent les doigts, & les allumerent, excepté un qu'ils ne purent allumer, quelques efforts qu'ils fissent; & cela, parce que, comme elle le comprit, il n'y avoit qu'elle des gens dans la maison qui ne dormît pas; car les autres doigts étoient allumez, pour plonger dans un profond sommeil ceux qui étoient déja endormis. Elle alla aussi-tôt à son maître pour l'éveiller, mais elle n'en put venir à bout, ni aux autres, qu'après avoir éteint les doigts allumez, pendant que les deux voleurs étoient allez dans une chambre pour commencer à faire leur coup, &c.

(t) Des gens croyent qu'ils auront des richesses en abondance, si après avoir coupé la tête à une Chauve-Souris, avec une piece d'argent, ils la mettent dans un trou bien bouché, l'y tiennent pendant trois mois, & au bout de ce tems là, lui demandent ce qu'ils veulent. Superst. de M. Thiers. t. 1. p. 270.

(u) Faire ce qu'on appelle des crêpes ou bignets avec des œufs, de l'eau & de la farine pendant la messe de la Fête de

„ l'operation & la pratique de ces moyens, vous
„ riez émerveillé comme moi, de voir l'adresse & l'
„ bileté de ceux qui les ont trouvez.

Je me ferois un grand plaisir, (répondit Sansug
qui étoit ravi de voir que son pere se conduisoit
lui-même, où il souhaittoit le mener; c'est-à-dir
qu'il lui donnoit occasion de lui demander le détail c
constancié de ces merveilleux secrets,) d'être instr
„ parfaitement de ce que vous sçavez là-dessus; car
„ suis persuadé que ces Auteurs n'ont pas negligé
„ prouver la possibilité des effets qu'ils promettent..
„ n'y a, repliqua Monsieur Oufle, qu'à lire la jud
„ cieuse construction de ces secrets pour les croire.
„ veux, pour vous en faire part, vous la donner p
„ écrit, afin de vous en instruire avec plus d'étendu
„ & de contenter votre curiosité. Ce qu'il écrivit, n'
toit autre chose que ce qu'on vient de lire dans les m
tres *o*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t* & *u* de ce Chapitre.

Sansugue lut ce repertoire de Secrets avec toute l'a
tention que demandoit l'avidité qu'il avoit d'acquer
d'immenses richesses. Il tâcha de croire que ces secre
pourroient produire leur effet. Je dis qu'il tâcha; c
il fut lui rendre justice, & avouer de bonne foy, qu
s'en falloit bien qu'il fût aussi crédule & aussi superst
tieux que son pere. Quoiqu'il en soit, il voulut fai
des épreuves, mais secretement, de peur qu'on
mocquât de lui, s'il ne réussissoit point; ce qui ma
que qu'il ne comptoit pas beaucoup sur ces pratique

Il commença par s'informer du moment de
naissance, pour voir s'il avoit eu le bonheur de rec
voir ces bénignes, heureuses & favorables influence
dont Monsieur Oufle lui avoit parlé, & qui étoien
marquées dans son écrit, avec le tems auquel ell
tomboient des astres sur celui qui naissoit: mais il s'e
trouva très éloigné; & ainsi il projetta de se servir

tout

de la Purification, en sorte qu'on en ait de faits après
messe, afin de ne point manquer d'argent pendant tou
l'année. Superst. de M. Thiers. t. 1. p. 376. 377.

tout hazard de ces admirables secrets. Comme je craindrois d'ennuyer le lecteur, si je racontois de suite ces usages, je me contenterai de dire qu'aucun ne lui réüssit : au contraire pendant cet impertinent manege, il perdit un procès assez considerable, qu'il croïoit, comme c'est l'ordinaire des plaideurs, ne pouvoir perdre; sans qu'on lui fît la plus grande & la plus criante injustice du monde. Qu'il se mocqua de fois de lui-même, d'avoir donné dans ces fadaises ! Il en avoit tant de honte, qu'il jetta au feu l'écrit de son pere, afin d'oublier tout-à-fait d'avoir été assez simple, assez fou, assez extravagant, pour s'attendre de devenir riche avec de si grandes pauvretez. Ce qu'il fit dans la suite, fut certes bien plus sur & bien plus efficace pour s'enrichir. Il commença d'abord par s'intriguer, afin d'avoir la conduite de la caisse, (x) d'une Ferme considerable, & l'obtint. Etant dans cet exercice ; à force de manier de l'argent des autres, il en amassa assez à son profit, pour se faire Fermier lui-même. Il se mit ensuite dans plusieurs Partis, dont les seuls droits de presence entretenoient sa cuisine & ses équipages : car aussi-tôt qu'il se vid dans les grands gains, il se mit en ménage, prit comme ceux de sa profession, des airs de grand Seigneur, se jetta dans la magnificence, & acheta grand nombre de superfluitez. Il n'en auroit assûrement jamais tant fait avec toutes les pratiques superstitieuses de son pere.

(x) C'est une plaisanterie, que de dire qu'il n'y a si petite caisse, qui ne renferme une pierre Philosophale: mais cette plaisanterie ne laisse pas d'être fondée sur une verité. En effet on ne voit gueres de gens qui ayant la direction & la disposition d'une caisse, ne deviennent enfin avec ce qu'on appelle le sçavoir faire, en état de donner aussi leur caisse à gouverner à d'autres. Ils ressemblent aux Chymistes en une chose; c'est que, comme eux, ils font secretement leurs affaires, & ne demandent pas de témoins; mais leur sort est bien different; car les riches deviennent pauvres, en se faisantchymistes ; & les pauvres deviennent riches, en ce faisant caissiers. Si ce n'est pas toûjours, c'est du moins très-souvent. La Langue t. 2. p. 165.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sus les Magiciens. les Sorciers, l Enchantemens, les Sortileges & les Malefices.

ON Juge bien que Monsieur Oufle étant aussi per suadé qu'il l'étoit du pouvoir des Diables, com me on l'a pu connoître par les Discours qu'il avo composé avec l'Abbé Doudou, & par les apparitio Diaboliques, dont il prétendoit être continuelleme obsedé ; on juge bien, dis-je, qu'il ajoûtoit foy, sa hesiter ; à toutes les histoires qu'on lui faisoit des M giciens, des Sorciers, des enchantemens, des sortili ges, des malefices, du grimoire, du sabbat, &c. A vant que de raconter ce qu'il pensa, ce qu'il dit, c qu'il fit par rapport à ces étranges matieres, le Lecte voudra bien me permettre de dire ce que j'en pen moi-même ; j'entens après ce que de plus habiles qu moi en ont pensé. J'espere donc qu'on ne rejettera pa mes réflexions, puisqu'elles seront très-bien autorisée comme on le verra par les nottes, & je puis le di sans présomption, très-conformes à la raison & au bo sens.

PREMIERE REFLEXION. On a admis de tout tem c'est-à-dire, depuis qu'on parle de Magiciens & d Sorciers, deux sortes de Magie ; la Magie blanche & la Magie noire. Par la Magie blanche, (*a*) on entendu les opérations surprenantes des Anges, ou d quelques hommes qui par adresse ont paru faire de prodiges au dessus de la puissance humaine. Par l Magi

(*a*) Magie blanche est un art qui fait des effets par l'évo cation des bons Anges, ou simplement par adresse & san aucune évocation. Dict. Trev.

(*b*) Ma

Magie noire, (*b*) qui est celle dont il s'agit ici, il faut entendre ce que les hommes executent par le secours des Diables, après avoir fait un pacte avec eux, afin d'obtenir ce secours. De cette sorte de Magie, on en tire une particuliere qu'on appelle Necromancie, (*c*) qu'on fait consister dans l'évocation des morts.

II. Vouloir soutenir qu'il n'y a ni Magiciens, ni Sorciers, ce seroit entreprendre de démentir un sentiment qui subsiste depuis tant de siecles, qu'il y auroit de la témerité à ne le pas recevoir, puisqu'on prétend que Cham (*d*) a été l'inventeur de la Magie; que Salomon (*e*) en avoit la connoissance; que Numa en avoit fait

(*b*) Magie noire est un art détestable, qui apprend à invoquer les Demons en consequence d'un pacte avec eux, & à se servir de leur ministere, pour faire des choses au-dessus de la nature. Id.

(*c*) Necromancie est une divination par les corps morts, qui se fait lorsqu'on voit quelque chose sur un cadavre. On l'a appellée la magie noire, la faisant venir du latin *niger*, noir; mais elle vient du mot grec νέκρος, qui signifie mort. Le Monde Ench. t. 1. p. 40. Alonso d'Arragon disoit de soi-même qu'il étoit un grand Negromancien, parce qu'il avoit accoûtumé de prendre conseil des morts. Ces morts étoient ses livres. Div. Cur. 6. 341.

(*d*) On dit que Dieu envoya le déluge, pour nettoyer la terre immonde & souillée de tant de Magiciens & Sorciers, ne laissant que Noé & trois de ses enfans & leurs femmes, dont l'un nommé Cham, enseigna cette magie & sorcellerie à un sien fils, nommé Misraim, qui pour les grandes merveilles qu'il faisoit, fut appellé Zoroastre, & lequel, dit-on, composa sur ce malheureux sujet cent mille vers, & enfin il fut emporté par le Diable en presence de ses disciples, & ne fut jamais plus vû, comme a remarqué Suidas. De Lancre p. 410.

Il y en a qui prétendent chez Bochart *Geog. Sacr. l.* 4. que Cham est l'inventeur de la magie, & que par le moyen des charmes magiques, dont il sçavoit l'usage & le pouvoir, il rendit Noé impuissant, s'étant fâché, à ce que disent ces visionnaires, contre son pere de ce qu'il aimoit plus ses enfans qui étoient nez après le déluge, que ceux qu'il avoit eûs auparavant. Mille quest. Janv. 18. 69.

(*e*) Joseph l. 8. c. 2. antiq. Jud. fait remonter l'ancienne-

té

fait des livres ; (*f*) qu'il y avoit en Espagne des écc publiques, (*g*) oû l'on en enseignoit la pratique l'usage ; qu'on donne même un Pape pour auteur d' livre, (*h*) qu'on prétend en comprendre plusier mysterieux secrets, & que ce seroit revolter contre tous les peuples, que de paroître en douter. A Di ne plaise, que je prétende dire ici que je ne crois Sorciers ni Magiciens. Je croi qu'il y en peut avoi & qu'il y en a eu, non pas à cause de l'invention qu'i en attribuë à Cham, & des livres, dont on fait A teurs Salomon, Numa & d'autres ; car rien ne m'ob gee

té de la magie jusqu'à Salomon. Elle consistoit selon dans l'usage d'une certaine racine qu'on enfermoit dans u cachet, & qu'on mettoit sous le nez du possedé. On pr feroit en même tems le nom de Salomon, avec les parol des conjurations qu'il avoit introduites, & alors le Demo étoit forcé à se retirer. Il pretend même que c'est Dieu q avoit appris à ce Roy cet art si efficace contre les Démons & qu'il en a composé un Ouvrage. Le Monde Ench. t. p. 176. Nicetas parle *l.* 4. *Annal. in vita Manuel com* de la Clavicule de Salomon. Le Loyer p. 317.

(*f*) Numa Pompilius avoit écrit en sept livres latins grecs des maximes de l'Art Magique. Ces Ouvrages fure trouvez dans une pierre auprès de son tombeau, & publique ment brûlez. L'Incred. Sçav. p. 49.

Si l'on veut croire le Loyer & Delrio, les principaux A teurs qui maintiennent toutes les fables qu'on a contées Numa, sont Plutarque & Denis d'Halicarnasse, lesquels nous venons à lire & feuilleter, nous trouverons tout au co traire que ce sont eux qui les refutent, qui les sappent découvrent, & qui nous avertissent de n'y ajoûter aucun foi. Naudé Apol. p. 185.

(*g*) Il y avoit des Ecoles publiques de magie à Tolede à Sevilles & à Salamanque, dans une caverne profonde, do la Reine Isabelle, épouse de Ferdinand, fit murer l'entré L'Incred. Sçav. p. 45.

(*h*) On prétend que l'Histoire de la Chronique de Fran ce nous apprend que Charlemagne reçut d'un Pape un pe livret, qui n'étoit composé que de figures & de paroles my terieuses, dont ce Prince se servit fort heureusement da une infinité d'occasions ; & ce petit livret à pour titre : *En chiridion Leonis Papæ.* Le solide Tresor du petit Albert. p 4

(*i*) Se

ge à admettre cet Inventeur & ces Auteurs ; au contraire je rejetterois entierement cette opinion, si je n'avois pas d'autre raison de la suivre. La seule raison donc pourquoi je croi qu'il peut y avoir des Sorciers, c'est qu'il peut arriver que Dieu permette aux Demons, de donner occasion aux hommes, de faire connoître & de connoître eux-mêmes, leur force ou leur foiblesse ; leur force, afin de devenir encore plus forts par leur propre resistance ; leur foiblesse, afin de leur apprendre à se défier d'eux-mêmes, & à recourir à lui, ou si l'on veut, comme on l'a dit, afin de convaincre les libertins de l'existence des Esprits, (*i*) & par consequent de l'existence d'un Dieu. Il me paroît qu'il est bien plus raisonnable de penser ainsi du pouvoir des Diables, quand il s'agit de Sorciers & de Magiciens, que de s'aller imaginer, comme un ancien Philosophe, que quand l'ame est bien disposée, elle peut par elle-même faire tout ce qu'on appelle sortilege & enchantemens. (*k*) Je crois donc, (& je le repete d'autant plus volontiers, que je ne veux pas qu'on m'attribuë à cet égard une incredulité, que trop de gens trouveroient fort condamnable.) Je crois donc, dis-je, qu'il peut y avoir des Sorciers & des Magiciens ; mais il s'en faut bien que je croye, & que les gens raisonnables doivent croire aussi fermement toutes les histoires qu'on en

(*i*) Selon l'opinion de quelques Scholastiques, Dieu permet exprès qu'il y ait des Magiciens, afin que les libertins, qui ne veulent point connoître d'autre Dieu que la nature, soient contraints d'avoüer qu'il y a des substances autres que materielles. M. L. V. t. 1. p. 315.

Vasquez dit que les livres de magie sont necessaires, & les Magiciens permis de Dieu, afin que les irreligieux & libertins soient retirez de l'Athéïsme, en reconnoissant par le moyen d'iceux, qu'il y a d'autres substances, que celles desquelles on peut juger au doigt & à l'œil. Naudé. Apol. p. 381.

(*k*) Avicenne, pour prouver les enchantemens, dit que toutes les choses materielles obéïssent à l'ame humaine, bien disposée & élevée au dessus de la matiere. Dict. cur. p. 144.

en fait. Pour peu qu'on examine ces histoires, & qu'on fasse bien réflexion que les avantures qu'elles comprennent, ne peuvent être arrivées sans une permission particuliere de la divine Providence, en ce qu'elles ne suivent pas le cours naturel & ordinaire des choses; on y trouvera tant de circonstances indignes de la grandeur & de la sagesse de Dieu, qu'on craindra de la blesser en les admettant pour veritables. Les Chapitres suivans feront connoître parfaitement cette indignité. Que l'on se ressouvienne donc que tout ce que je dirai dans la suite des Sorciers, Magiciens, enchantemens, sortileges, n'est que pour montrer les ridiculitez d'une infinité de contes sur cette matiere, qui n'ont point d'autres fondemens que l'imposture de ceux qui les inventent, & la trop facile crédulité de ceux qui les reçoivent, comme je l'ai déja fait remarquer à propos d'autres fables & erreurs.

III. Quelle impertinence, par exemple, que de dire ou de croire à la lettre, qu'en même-tems qu'il naît un homme qui doit être Sorcier, un animal naît avec lui, (*l*) qui l'accompagne continuellement! Si l'on est capable d'ajoûter foy à une ridiculité qui a si peu d'apparence de raison, que ne croira-t-on pas après cela? Qu'elle preuve a-t-on de la naissance de cet animal? Qui est-ce qui le fait naître? De quoi est-il produit? Où est-il? Que devient-il? Le voit-on? L'entend on? Quelle est sa figure? A quoi peut-il servir? Mais quoique Monsieur Oufle & ses semblables ne puissent raisonnablement répondre à ces questions, ils ne laissent pas de croire. Pourquoi? C'est parce qu'ils l'ont lû, ou qu'ils l'ont entendu dire. Il ne leur faut pas demander d'autres raisons de leur crédulité. Est-ce que les gens déraisonnables sont d'humeur à chercher de bonnes

(*l*) Les Pythagoriciens croyoient que lorsque les hommes naissoient, je dis les hommes qui devoient être Sorciers, un certain animal naissoit avec eux, lequel ils appelloient une bête à plusieurs têtes, ores la discorde, ores l'inconstance & mutabilité. De Lancre. p. 18.

bonnes raisons, & à s'y rendre, quand on les leur montre ?

IV. Autres grands motifs de créance pour les Oufles. Cet homme accusé de sortileges, a, dit-on, une marque sur son corps ; (*m*) il n'a point pleuré, ou il n'a versé que trois l'armes de l'œil droit ; (*n*) il a appellé

(*m*) Voici comment on procede à la recherche des coupables de sortilege, & particulierement en Allemagne. C'est assez que d'avoir seulement le bruit d'être Sorcier ; on est aussi tôt emprisonné ; on est interrogé. Si l'on nie, on est appliqué à la question jusques à deux & trois fois ; si l'on avouë, c'est sa propre condamnation qu'on prononce. Il y a long-tems que l'on prend pour une marque de conviction, lorsque l'accusé étant entre les mains de la Justice, ne peut pleurer ; laquelle preuve s'est trouvée dans le procez d'un Curé qu'on fit brûler à Loudun ; car l'Exorciste lui dit : *Præcipio tibi ut, si sis innocens, effundas lachrymas :* Je te commande de verser des larmes, si tu es innocent : ce que n'ayant pas fait, on rapporte pour preuve de son crime, qu'il ne répandit aucunes larmes, en souffrant la question, ni après l'avoir soufferte, lors même qu'il fut exorcisé de l'Exorcisme des Magiciens. Mais parce qu'on croit que le Diable veut servir ses sujets & ses confidens avec toute l'adresse & toute la puissance dont il est capable, on prend beaucoup de soin de ne laisser rien sur les criminels, de crainte qu'il ne restât sur eux quelque sort caché, par le moyen duquel ils pourroient se délivrer eux-mêmes. Par cette raison on leur ôte tous leurs vêtemens, & l'on examine en même tems s'il n'ont point les marques du Diable. Ainsi les hommes & les femmes sont dépouillez tous nuds ; & tout le poil est rasé de leur corps. C'est de cette maniere qu'on en a usé en la personne du Curé de Loudun ; car contre le secours qu'il pouvoit esperer des Diables, un Capucin exorcisa l'air, la terre & les autres elemens, les coins, les bois & les marteaux de la question. On lui ôta ses habits, & on lui en donna d'autres. Il fut rasé par tout, & visité pour reconnoître les marques du Diable sur son corps. Histoire des Diables de Loudun, p. 201. 207. 205. 130.

(*n*) Les Sorciers ne sçauroient jetter une seule larme, quelque douleur qu'on leur fasse, ce qui est chez les Juges d'Allemagne une présomption très-violente, que la femme est sorciere. Bodin. p. 271. Le même Auteur dit p. 363, que les Sorciers ne peuvent verser que trois larmes de l'œil droit.

 (*o*) Quand

pellé le Diable Barrabam ; (*o*) il n'a pu faire aucun mal aux Officiers de la Justice, (*p*) donc il est Sorcier. Quelle consequence ! Est-il possible que des Magistrats sages, éclairez, équitables, pénetrans, soient capables de compter sur des choses si foibles, si équivoques, sur de telles bagatelles, pour porter leur jugement ? N'est ce pas donner sujet de douter de l'existence des Sorciers, que de produire de telles preuves pour montrer qu'il y en a ?

On a vu, dit-on encore, cet autre revêtu d'une grande robe noire, tenant une baguette à la main, dont il faisoit plusieurs cercles ; (*q*) il marchoit à reculons, il prononçoit de certains mots étranges, que personne ne comprenoit, (on pouvoit ajoûter & qu'il ne comprenoit pas lui-même.) Il portoit avec lui des Chauve-Souris, des Hiboux, des Chats-huans, &c. donc c'étoit un Magicien. Et moi je concluds que c'étoit ou un fou qui s'abusoit lui-même, ou un charlatan qui vouloit abuser les autres. De quelle efficacité peuvent être ces mommeries pour produire des prodiges ? Le Diable en a-t-il besoin ? Ces cercles, ces chauve-souris, ces hiboux, ces chats-huans, cette baguette, cette robe noire ont-elles par elles-mêmes la vertu de faire les merveilles qu'on leur attribuë ? Pourquoi ne nous mocquerons-nous pas de toutes ces extravagances ;

(*o*) Quand les Sorcieres sont entre les mains de la Justice, & qu'elles font semblant d'avoir le Diable en horreur, elles l'appellent Barrabam. De Lancre p. 142.

(*p*) Les Sorciers ne peuvent nuire aux Officiers de la Justice, dit Bodin p. 270

(*q*) Il avoit sur sa tête un chapeau de Verveine, une Chauve-Souris à demi-morte, attachée sur sa robe à l'endroit du cœur, au tour du cou un carcan, chargé de sept differentes pierres précieuses, dont chacune portoit le caractere de la Planette qui la dominoit, il portoit à sa main gauche un vase fait en triangle, plein de rosée, & à la droite une houssine de Sureau en séve, aborde le couvert d'un vieux chêne à reculons, fait trois cercles l'un dans l'autre, un gand de parchemin vierge à sa main. Cir.

(*r*) L...

ces, puisque le fameux Agrippa, après avoir traité de la magie bien plus serieusement dans sa Philosophie occulte, a cependant avoué dans son livre de la vanité des sciences, (*r*) qu'on ne devoit ajoûter aucune foi (*s*) à tout ce qu'il avoit dit en faveur de toutes ces superstitieuses pratiques, & cela après avoir épuisé, pour ainsi dire, la matiere, avec la plus profonde érudition, & les plus curieuses recherches dont un habile homme peut être capable?

V. Ce qui me fait douter de la plupart des histoires qui se trouvent dans les livres touchant les Sorciers & les Magiciens, c'est ce que j'entends raconter tous les jours de sorts jettez, de malefices donnez, quoiqu'il n'y ait ni malefice ni sort, mais seulement quelque évenement extraordinaire, & qu'on ne comprend pas; (*t*) un orage ravage-t-il les biens de la terre? Les

(*r*) Le Livre de la vanité des sciences attira à Agrippa beaucoup d'affaires, & lui fit grand nombre d'ennemis. Naudé Apol. p. 306.

(*s*) Agrippa dit, parlant de lui-même dans son livre de la vanité des sciences, chapitre 48. „ Je confesse qu'étant encore jeune, je me suis mis à écrire trois livres d'assez grand „ volume de la Magie, que j'ai intitulez *de l'occulte Philosophie*; où tout ce que je puis avoir fait de mal, par curiosité de jeunesse, je le veux bien détruire ici par cette retractation. Car à la verité j'ai autrefois employé beaucoup „ de tems dans ces vanitez. Cependant j'y ai du moins assez profité pour sçavoir dissuader les autres à s'en faire une „ étude. Je dis donc que quiconque prétend deviner, non „ par la vertu & selon la verité de Dieu, mais par abus Diaboliques & opérations des Esprits malins; que ceux qui „ se vantent de faire des miracles par vanité de magie, éxorcismes, enchantemens, compositions amoureuses, & autres artifices Diaboliques, & en exerçant idolatries frauduleuses, éblouissent les yeux, & font apparoître des fantômes, qui bien-tôt aprés s'évanouissent. Ceux-là, dis-je, „ avec Jannes, Mambres, & Simon le Magicien, seront „ destinez à souffrir éternellement les feux de l'Enfer.

(*t*) La plupart des hommes attribuënt à magie tout ce qu'ils voyent faire d'extraordinaire, & dont ils ne peuvent pas bien comprendre la cause: ainsi il n'y a gueres de grands Qu-

Les simples rappellent aussi-tôt dans leur memoire le contes qu'on leur a faits de Magiciens ; à propos d semblables désastres, & là-dessus, on forme des soup çons ; on croit trouver des marques de sorts jettez. O a vû, par exemple, pendant l'orage un Paysan qu étant dans un champ, prononçoit quelques paroles, & faisoit des gestes qui montroient qu'il n'étoit là que pou un trés mauvais dessein ; & la verité, c'est que ce mal heureux gémissoit de voir le dommage que cet orag apportoit aux autres & à lui-même. On amasse de l' grêle ; on en fait la dissection, on y trouve quelqu cheveu : nouvelles exclamations, qui expriment l'assu rance où l'on est, que tout ce qui vient d'arriver es l'ouvrage des Sorciers. Et cependant n'est-il pas for naturel que des cheveux volans dans l'air, se mélent par mi les métheores qui y passent, & qui en tombent Quels contes n'entend-on pas faire tous les jours su les sorts, dont on pretend qu'on s'est servi pour f fair

Ouvrages d'Architecture, qui n'ayent été achevez en un in stant par les Demons, si on en croit le peuple. Celui d Provence l'assûroit autrefois du pont d'Avignon, dont Ba ronius même fait un veritable miracle ; & les Napolitain sont persuadez que la montagne de Pausilippe fut creusée pa les conjurations magiques de Virgile, quoiqu'on leur puiss dire, que des Auteurs autant ou plus anciens que ce Poëte & Strabon entr'autres, qui vivoit sous Auguste comme lui en ont parlé comme d'un chemin fait long-temps aupara vant qu'ils écrivissent. Baronius ad ann. 1177. Naudé. ch 21. M. L. V. t. 1. p. 316. 317.

S'il s'éleve une tempête subite, & qu'il y ait quelqu'un qu ne soit pas trop de nos amis, & qui ait un peu le bruit d'êtr sorcier, nous ne manquons pas de lui imputer ce desordre. Si quelqu'un donne un petit gâteau, une dragée, une pomm ou un autre fruit à un enfant, qui vienne à tomber bien tôt après dans une langueur de longue durée, celui par qu le present a été fait, est aussi-tôt soupçonné d'avoir ensorce lé l'enfant, & l'on se sert des moyens en usage contre le Sorciers, comme d'une épreuve pour en découvrir la verité de sorte que si la santé de l'enfant se rétablit promtemen après l'épreuve, on ne doute plus du sort. Le Monde Ench t. 1. p. 327.

(*u*) Ga

faire aimer ! pendant que les personnes sages, judicieuses, & attentives à bien examiner les causes de tout ce qui se passe, ont connu que l'adresse, la constance, l'étude du foible de ceux dont on veut gagner le cœur, & l'application à s'emparer de ce foible, ont été toutes les magies, dont on s'est servi pour se rendre aimable, & se faire aimer ! Réussissez-vous d'une maniere inconnuë & inopinée dans votre profession ? (*u*) Augmentez-vous vos biens considerablement, (x) sans qu'on sçache les moyens dont vous vous êtes servi ? Faites-vous par une connoissance fort naturelle, mais pourtant inconnuë aux autres, une prediction (*y*) qui réussit ? Montrez-vous un ouvrage, (*z*) qui soit tel, qu'on n'en ait jamais vu de pareil, & dans lequel l'on remar-

(*u*) Galien fut soupçonné de magie à Rome, pour avoir détourné en moins de deux jours, une fluxion par le moyen d'une saignée. Naudé. Apol. 44.

L. Lamy ancien Docteur, dans la Lettre 4. au devant de ses Discours anatomiques imprimez à Rouen en 1675. dit de M. Blondel Medecin de Paris, qu'un écolier de Medecine l'a assuré que le dit Sieur Blondel avoit dit une fois dans les Ecoles, que ceux qui employent le Kinkina, péchent mortellement, & qu'ils font un pacte implicite avec le Diable : & pour montrer que la guerison qu'on obtient par ce remede est magique, c'est, disoit-il, qu'il agit sur toutes sortes de temperamens ; & qu'après un certain tems, la maladie revient ; ce qui a été reconnu de tous ceux qui ont écrit contre les Magiciens, pour le veritable caractere d'une guérison Diabolique. Dict. Crit. t. 1. p. 605.

(*x*) Le Paysan Furius Cresinius, accusé par devant le peuple Romain de Scopelisme ou Sortilege, à cause que sa terre, quoique petite, raportoit beaucoup plus que les plus grandes, ne produisit pour sa justification que ses instrumens de labourage. Naudé. Apol. p. 41.

(*y*) J'ai oüi dire qu'un Gentil-homme de Normandie ayant connu par le baromettre qu'il pleuvroit bien-tôt, fit serrer son foin pendant qu'il faisoit un très-beau-tems ; cela fit dire aux Villageois d'alentour, qu'il avoit commerce avec le Diable. Dict. Crit. t. 2. p. 951.

(*z*) Ceux du nouveau monde prenoient d'abord les navires & les voiles pour des ouvrages de magie, & les Espa-

 gnols

remarque des mouvemens, dont on ignore la cause? Rendez-vous publique une découverte (*a*) dans les sciences, qui est telle, qu'elle ait un air mysterieux; & qu'on ne la puisse comprendre, sans sçavoir les principes & les regles qui vous l'ont fait découvrir? Si cela est; donnez vous bien de garde qu'on ne crie après vous, au Sorcier, au Magicien! & que si l'envie, la vengeance, la malignité, (*b*) ou la force se mêlent avec l'ignorance, on ne vous fasse un trés-mauvais parti. Il n'y a que trop d'exemples de gens qui ont été à cet égard les victimes de ces sortes de passions; aussi ces exemples sont-ils des raisons qui doivent engager à ne pas croire facilement tous les recits qu'on trouve des faits de magie & de sortileges.

VI. Que de gens qui se croyent Sorciers! Que de gens qui se croyent ensorcellez! & qui cependant ne sont ensorcellez (*c*) & sorciers, (*d*) que par imagination.

gnols pour des Diables qui les venoient détruire avec les foudres & les tonnerres de leurs arquebuses & pistolets. Naudé. Apol. p. 53.

(*a*) Nous avons vû accuser de magie dans Paris le sieur de Vatan sur la fin de l'année 1611. un peu avant sa disgrace, à cause qu'il faisoit imprimer son commentaire sur le dixiéme livre des Elémens d'Euclide; ce qui épouvanta si fort un nommé Genest, qu'il avoit laissé pour avoir l'œil sur cette impression, qu'outre sa fuite, il en mourut bientôt après. M. L. V. t. 1. p. 321.

(*b*) Curion Orateur, haranguant en plein Senat, selon Ciceron, *Declar. Orat.* & demeurant tout court, parce que la mémoire lui manquoit, imputoit à Titinnia sa Partie adverse, que par ses charmes & sortileges, elle lui avoit fait perdre son esprit & sa memoire.

(*c*) Avicenne croit que les enchantemens n'ont pouvoir de changer la santé de l'homme & sa bonne habitude, & que ceux qui croyent être ensorcellez, s'ensorcellent eux-mêmes de leur imagination vehemente. Il se vante de n'avoir jamais vû aucun qui se dit être ensorcellé, qu'il n'eût gueri en lui ôtant de la tête la créance de l'être. Le Loyer. 152.

(*d*) Il y a une autre espece de magie que les hommes pratiquent sur eux-mêmes. Elle consiste à se frotter d'onguent

tion. Ces onguens que des imposteurs ont imaginez, & dont ils font part à ceux qui ont assez de foiblesse, pour croire qu'ils les feront aller au Sabbat, qu'ils les changeront en des figures étranges; ces onguens, dis-je, sont d'ordinaire composez de drogues, qui troublent le cerveau, qui assoupissent & qui donnent en même temps à ces miserables, des visions qu'ils croyent réelles, quoi qu'elles ne soient que des effets produits par leur imagination dereglée. Il faudroit plutôt les traiter comme des foux (e) & des visionnaires, que comme des Sorciers & des Magiciens. Ils auroient plus besoin des secours de la Medecine, que des moyens dont on se sert d'ordinaire pour leur arracher ces prétenduës possessions Diaboliques, dont on fait tant de bruit. Ils sont à cet égard plus simples que méchans,

guent magique, ainsi nommé, parce qu'il est composé de choses qui naturellement ont la vertu de troubler le cerveau des hommes & des bêtes. Alors l'imagination travaille; on croit être Loup, Ours, ou Chat &c. Le Monde Ench. t. 3. p. 368.

Acosta remarque l. 5. ch. 26. Hist. des Indes Occid. qu'il y avoit des Prêtres dans la Ville de Mexico, qui se vantoient de conferer souvent avec leurs Dieux; mais que ce n'étoit jamais qu'après s'être frottez d'un certain onguent abominable qu'il décrit, & qui étoit si infect, qu'alors les bêtes mêmes les fuyoient, il les rendoit sans peur, fort cruels, & apparemment leur donnoit des visions de leurs faux-Dieux.

(e) Il y a quelques années, dit Montagne l. 1. p. 374. 375. que je passai par les terres d'un Prince souverain, lequel en ma faveur, & pour rabattre mon incredulité, me fit cette grace de me faire voir dix ou douze prisonniers de ce genre (Sorciers) & une vieille entr'autres, vrayement bien Sorciere en laideur & difformité, très-fameuse de longuemain en cette profession. Je vis & preuves, & libres confessions, & je ne sçai quelle marque insensible sur cette miserable vieille; & m'enquis & parlai tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que je pusse; & ne suis pas homme qui me laisse gueres garotter le jugement par une préoccupation. Enfin & en conscience, je leur eusse plutôt ordonné de l'Ellebore que de la ciguë. *Captisque res magis mentibus quàm consceleratis similis visa.* T. Liv. 6.

 (f) Ti-

chans, plus foibles que criminels; ou s'ils sont criminels & méchans, c'est bien plus par la mauvaise disposition de leur esprit & de leur cœur, que par tous ces stratagêmes Diaboliques, qui sont bien plus rarement pratiquez, que racontez & décrits.

VII. S'il y a eu des simples qui ont cru être Sorciers, il y a eu d'habiles gens qui ont affecté de se donner cette réputation. Ils ne se disoient pas Sorciers & Magiciens; cela est vrai: car ces noms sont trop odieux, pour oser les prendre; mais, ce qui est à peuprès la même chose, ils tâchoient de persuader qu'ils avoient un grand commerce (*f*) avec les esprits; en tiroient plusieurs instructions; qu'ils sçavoient par leur moyen l'avenir; & que par leur secours ils pouvoient infailliblement réussir dans leurs projets. La politique (*g*) trouvoit son compte

(*f*) Tite-Live semble nous donner quelque ouverture pour découvrir la premiere cause, pour laquelle de grands personnages ont été soupçonnez de magie, sans toutesfois qu'aucun d'iceux l'eût jamais pratiquée, quand il nous avertit dans son Histoire l. 4. Decad. 1. que, *datur hæc venia antiquitati, ut miscendo humana divinis primordia urbium augustiora faciat.* D'où nous pouvons conjecturer que les plus fins & rusez Legislateurs, n'ignorant pas que le plus suffisant moyen pour s'acquerir autorité envers leurs peuples, & se maintenir en icelle, étoit de leur persuader qu'ils n'étoient que l'organe de quelque Déïté suprême qui les vouloit favoriser de son assistance, & recevoir en sa protection, se sont servis fort à propos de ces déïtez feintes, de ces colloques supposez, de ces apparitions mensongeres, & en un mot, de cette magie des Anciens, pour mieux pallier leur ambition, & fonder plus assûrément le premier dessein de leurs Empires. Comme en effet nous voyons que Trismegiste disoit avoir reçû les loix de Mercure; Zamolxis, de Vesta; Charondas, de Saturne; Minos, de Jupiter; Draco & Solon, de Minerve; Numa, de la Nymphe Egerie; & Mahomet, de l'Ange Gabriel, lequel lui venoit souvent chucheter à l'oreille sous la figure d'un Pigeon, aussi bien dressé à ce stratagême, que l'aigle de Pythagore, & la biche de Sertorius. Naudé Apol. p. 36. 37.

(*g*) Les anciens Sçavans ont admis des Sorciers pour se conformer aux Loix, à la Religion, à la politique & à l'interêt du pays. Cir.

(*h*) On

te dans cet artifice ; la Religion même en recevoit quelqu'avantage ; & enfin rien ne convenoit mieux à leurs interêts, puisque les peuples étant prêvenus de ce pretendu commerce, & y ajoûtant foy, les regardoient avec respect, leur obéissoient sans resistance & secondoient d'autant plus volontiers leurs entreprises, qu'ils s'attendoient qu'étant si bien secourus, rien ne pourroit leur resister. C'est ainsi qu'avec une habileté bien concertée, on tire de grands avantages des esprits foibles, credules & passionnez pour les choses extraordinaires.

VIII. Dans tout ce qu'on attribuë aux Sorciers, par les histoires qu'on en fait, je trouve qu'on leur donne des pouvoirs qui me paroissent fort suspects ; car enfin on les rend en quelque maniere maîtres de disposer, comme ils veulent, des élemens (*h*) de renverser, pour ainsi dire, l'ordre & le cours ordinaire de la nature. Le temps est-il serain ils n'ont qu'à prononcer quelques paroles, (*i*) à mettre en usage quelques ridicules

(*h*) On prétend que les Magiciens exercent une espece de commandement sur les Démons qu'ils évoquent, & qu'ils peuvent forcer toute la nature à leur obéir. Lucain en parle sur ce pied. Brebeuf lui fait dire qu'ils

Sçavent mieux nos destins, que les Dieux qui les font ;
L'Univers les redoute, & leur force inconnuë,
S'éleve impudemment au dessus de la nuë,
La nature obéit à leurs impressions ;
Le Soleil étonné sent mourir ses rayons :
Sans l'ordre de ce Dieu qui porte le tonnerre,
Le Ciel armé d'éclairs tonne contre la terre,
L'hyver le plus farouche est fertile en moissons,
Les fleuves de l'été produisent des glaçons,
Et la Lune arrachée à son trône superbe,
Tremblante & sans couleur, vient écumer sur l'herbe.
Quel soin aux immortels, quels pénibles devoirs
D'asservir leur concours aux forfaits les plus noirs !

(*i*) Je ne croy pas que les vingt-quatre Lettres de l'Alphabet couvent dans la Grammaire la malignité occulte d'un venin si present, ni que d'ouvrir la bouche, serrer les dents, appuyer la langue au palais, de telle & telle façon, ait la force

cules & impertinentes ceremonies, qui ne signifient rien; aussi-tôt, si l'on en croit leurs Historiens, le Ciel se couvre, les nuées s'épaississent, les éclairs brillent, les foudres se mêlent avec la grêle & la pluye, & tout cela, pour remplir de terreur les hommes qui en sont les spectateurs, pour abattre les maisons, pour ruiner les fruits, pour ravager les campagnes, & porter la désolation par tout. Ne dit-on pas même que ces Sorciers commandent aux Diables, dont on pretend pourtant qu'ils dépendent, & les forcent d'executer leurs cruels desseins, & de les aider à faire tous les maus qu'ils ont entrepris de répandre, ou par vengeance, ou par divertissement? Plus je fais attention sur ces étranges pouvoirs, plus je me sens porté à me défier extrêmement de tout ce qu'on me dit des Magiciens & des Sorciers. Quoi! irai-je croire aveuglement & sans bien examiner la possibilité des faits qu'on me raconte sur ce sujet; irai-je, dis-je, croire, par exemple, que cette miserable vieille, qu'on appelle par tout dans son quartier Sorciere & Magicienne, qui est toute stupide, tant par la foiblesse de son esprit, que par la pesanteur de son âge, qui a à peine de quoi se couvrir, qui manque non seulement des commoditez de la vie, mais qui peut à peine trouver de quoi vivre; que cette vieille toutefois n'a qu'à se mettre au coin de son feu, & là prononcer je ne sçai quelles paroles, pour troubler l'air, allumer le feu du Ciel, exciter sur l'eau des tempêtes, déraciner les plus gros arbres; & cela, parce qu'elle le veut; (*k*) que parce qu'elle le veut,

force d'empester les moutons, ou de les guerir. Si vous dites que c'est à cause du pacte; je ne connois point de temps, auquel le Diable soit convenu avec le genre humain, que quand on articuleroit certains mots, il tuëroit, &c. Cir.

(*k*) Quelle apparence, qu'autant de fois qu'une vieille voudra marmoter deux ou trois mots du grimoire, & mettre un balai entre ses jambes, Satan soit tenu de la transporter par la cheminée où elle voudra? Que Dieu, dont la toute puissance n'outrepasse que rarement les loix de la nature, trouve

veut, le Diable le veut, & que Dieu le permet à ce Diable & à cette miserable vieille? ô mon Dieu, aprenez-moi, je vous supplie, comment il faut faire pour accorder cette permission avec la grandeur de votre Majesté & la sagesse de votre Providence. Vous aimez les hommes, vous ne souhaitez pas leur perte; vous voulez qu'ils ne reconnoissent que vous pour le souverain maître de la nature. Revelez-moi donc, je vous prie humblement, ô mon Dieu, si vous donnez tant de puissance au Diable & à cette vieille, en quoi cette puissance peut servir, pour marquer aux hommes l'amour que vous leur portez, le desir que vous avez de les rendre éternellement heureux, & l'obligation où ils sont de reconnoître votre puissance infinie!

IX. On nous dit que la plupart de ceux qu'on accuse d'être Sorciers avoüent enfin qu'ils le sont. Pour cela sommes-nous toûjours obligez de les croire? Peut-être le croyent-ils en effet; mais entre croire une chose, & être certain que cette chose est veritable, il y a bien souvent de la difference. Est-ce que ces gens-là, qui sont d'ordinaire des stupides, des grossiers, des idiots, ne sont pas très-propres à prendre leurs imaginations pour des veritez? (*l*) Ne peut-il pas encore arriver, s'ils ne sont

trouve bon que cet ennemi de sa gloire les viole tous les jours; & qu'il souffre qu'un Demon fasse pour un miserable Sorcier le même miracle que nous lisons avec admiration dans l'Histoire des plus grands Prophetes, lorsqu'ils ont été enlevez par des Anges, & dont Herodote même se mocque l. 4. en la personne d'Abaris, que la crédulité payenne faisoit voler par l'air, ayant au lieu du Cheval Pegase une fleche entre les jambes, de laquelle il fit present à Pithagore, si on s'en rapporte à Jamblique. *c. 19. de vita Pyth* M. L. V. t. 1. p. 320.

(*l*) Qui est-ce qui raconte des Histoires de Sorciers? Un Paysan, un Idiot, une vieille & pauvre: pauvre, pour avoir de l'argent; vieille, de raison foible & babillarde; sa vûë étoit affoiblie; elle a pris un lievre pour un chat; l'âge l'a renduë timide, elle en a cru voir cinquante, au lieu d'un. Cir.

 (*m*) Tou-

sont pas stupides, qu'ils inventent exprès à cet égard des mensonges, (m) ou par une vanité mal-entenduë, pour se distinguer, ou par malice, pour se faire craindre : s'ils sont entre les mains de la Justice, & qu'ils avoüent les malefices, dont ils sont accusez, c'est peut-être par la violence des tourmens, afin de s'en délivrer ; ou parce qu'ils n'ont pas l'adresse de se justifier ; ou parce que, comme ils menent d'ordinaire une vie fort miserable, (n) il ne demandent qu'à en étre delivrez. Souvent

(m) Toutefois en cela même, on dit qu'il ne faut pas toûjours s'arrêter à la propre confession de ces gens-cy (Sorciers,) car on les a vûs par fois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvoit saines & vivantes. En ces autres accusations je dirois volontiers que c'est bien assez, qu'un homme, quelque recommendation qu'il ait, soit cru de ce qui est humain, de ce qui est de sa conception ; & d'un effet surnaturel, il en doit être cru, lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a autorisé. Ce privilege qu'il a plu à Dieu donner à aucuns de nos témoignages, ne doit pas être avili & communiqué legerement. J'ai les oreilles battuës de mille tels contes. Trois le virent un tel jour en Levant; trois le virent le lendemain en Occident, à telle heure, tel lieu, ainsi vêtu. Certes je ne m'en croirois pas moi-même. Combien trouvai-je plus naturel & plus vrai-semblable que deux hommes mentent, que je ne fais, qu'un homme en douze heures passe quant & les vents d'Orient en Occident ? Combien plus naturel, que notre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de notre esprit détraqué, que cela, qu'un de nous soit enlevé sur un balai, au long du tuyau de sa cheminée, en chair & en os par un Esprit étrange? Montagne l. 1. p. 373. 374.

(n) Le Jurisconsulte Erault, considerant qu'il n'y a aujourd'hui que des pauvres miserables qui se mêlent de divinations & de sortileges, a pris sujet de dire que ce métier n'est plus que celui des pauvres coquins & ignorans. *Non amplius Philosophorum, sed rusticorum & Idiotarum.* 5. Rer. Judic.

Les Sorciers sont gueux. Quel profit ont-ils donc à servir le Diable ? Quoi ! manquer de tout, mourir de faim, & être dans une continuelle crainte d'être grillé, & cependant, &c. Si le Demon leur donnoit beaucoup d'argent pour acheter de grandes charges, ils pourroient faire des maux, &c. Cir.

(o) D'où

vent ces malheureux sont alors fort embarrassez. S'ils se deffendent mal, les voila convaincus; s'ils parlent plus pertinemment qu'on n'avoit lieu de l'attendre de gens qui paroissent si grossiers, autre conviction contre eux, parce qu'on peut s'imaginer que c'est le Diable qui les instruit. Et à propos du Diable, d'où vient qu'il les abandonne toûjours, quand ils sont pris? (*o*) S'il les délivroit, il y trouveroit mieux son compte, puisqu'ayant la liberté, ils continueroient de faire des maux, de commettre des crimes, au lieu que restant dans les prisons, ils reviennent d'ordinaire à eux mêmes; ils l'abandonnent; ils le detestent; ils renoncent à son culte; ils retractent leur promesse, & se tirent enfin de ses mains. Pourquoi encore s'adresse-t-il presque toûjours à des ignorans & à des gueux? S'il se servoit de gens habiles, spirituels, adroits, artificieux, leur exemple en attireroit d'autres dans son parti; leur adresse augmenteroit son empire. S'ils étoient riches, ils corromproient bien mieux par leurs richesses, par la magnificence qu'ils montreroient, par l'éclat qui les environneroit, par le plaisir qu'on leur verroit prendre. Tous ces avantages seroient comme autant d'amorces, dont bien des gens auroient beaucoup de peine à se défendre; & certes alors le nombre des Sorciers & des Magiciens seroit encore bien plus considerable qu'on ne le fait. (*p*)

C'est

(*o*) D'où vient que le Diablé ne change pas ce Sorcier en mouche, pour le délivrer de la Justice, lui qui l'a changé en chat? Mais, dit on, les Sorciers n'ont aucune puissance, quand ils sont entre les mains de la Justice. Que cela est mal-trouvé! Quoi! ce Juge (s'il est mauvais) aura droit sur les Diables, à cause de la charge qu'il a achetée (peut-être d'un argent volé!) du moins le Diable devoit éloigner ce miserable, son serviteur, avant qu'il fût pris. Car qui le servira dans la suite, s'il abandonne ainsi les siens? Pour avoir tant d'esprit, il fait de grandes fautes! Cir.

(*p*) Nous ne sommes pas obligez de croire, qu'il y eût dès le temps de Charles IX. jusqu'à trente mille Magiciens dans Paris, parce qu'on à écrit qu'un qui passoit pour leur Chef,

C'est à force de s'occuper de ces Réflexions & d'autres semblables, qu'on peut se mettre en garde, pour ne pas donner trop legerement sa crédulité à tous les contes qu'on entend dire, ou qu'on lit sur cette matiere; contes, qu'on appelle fort agréablement la Gazette des sots, ou le *Credo* de ceux qui ont trop de foi.

Mais il y a long-tems que nous perdons de vûë Monsieur Oufle; retournons à lui; ses extravagances ne contribueront pas peu à fortifier ces Reflexions, & donneront même occasion de les étendre, & d'en faire de nouvelles, pour connoître & montrer le ridicule & le faux des superstitieuses pratiques.

Chef, l'avoit déclaré. Si cela étoit vrai, nous n'y en verrions gueres moins, que d'autres hommes, selon que le mal se multiplie, & que nous allons en empirant. Journal de Henry 3. M. L. V. t. 1. p. 321.

Grand Sorcier Napolitain, appellé le Conservateur; autre appellé Trois-Echelles, Manceau, ayant eû sa grace, après avoir été condamné à mort, à condition qu'il dénonceroit ses complices, il dit qu'il y en avoit plus de cent mille dans le Royaume. Bodin. p. 7.

Aux Pays, tels que la Lorraine, où les Seigneurs de Fief confisquoient le corps & les biens de ceux qui étoient condamnez pour sortilege; on y voyoit plus de sorciers, il n'y a gueres, qu'en tout le reste de l'Europe. M. L. V. t. 1. p. 317. 318.

CHA-

CHAPITRE IX.

Où l'on voit avec quelle facilité Monsieur Oufle soupçonnoit ceux qui l'approchoient d'etre Sorciers; les frayeurs que lui donnoient ces soupçons; les extravagances que ces frayeurs lui firent faire, & plusieurs reflexions fort curieuses sur cette matiere.

JAmais homme n'a crû si fermement, que Monsieur Oufle, toutes les histoires qu'on fait des Sorciers, des Magiciens, & de tout ce qui est du ressort des Sortileges & des Enchantemens. Il ne doutoit de rien sur cette matiere; & c'est pour cela qu'il fut long temps dans des inquietudes qui l'allarmoient sans cesse, & qui ne lui laissoient pas un moment de repos; car il s'imaginoit qu'il pouvoit être continuellement ensorcellé. Il avoit lû tant de contes sur un nombre prodigieux de moyens, dont les Sorciers se servent pour enchanter, pour maleficier, pour tourmenter ceux à qui ils en veulent, qu'il ne se croyoit point du tout en sûreté à cet égard. Ses meilleurs amis l'inquiétoient; les personnes qu'il n'avoit pas accoûtumé de voir, & qui avoient un exterieur extraordinaire, ou qui montroient quelque difformité étrange; le jettoient dans de si grandes défiances, qu'il se tenoit en garde avec autant de circonspection, que s'il avoit eû à soutenir un violent combat contre ses plus cruels ennemis. Si on le heurtoit par hazard, si on lui frappoit sur l'épaule, il rendoit sur le champ la pareille, sans ménager aucune bienseance. Si on le ragardoit fixement, il fuyoit avec autant de vîtesse, que si des dards avoient dû partir des yeux qui étoient fixez sur lui. Malheur à ceux qui lui faisoient quelque grimace; car ils risquoient d'être aussi séverement traitez,

que

que s'ils avoient voulu lui arracher la vie. Lui envoyer un present, c'étoit lui donner un sujet d'inquiétude, tant il craignoit qu'il ne fût accompagné de quelque sortilege. Enfin, comme il avoit lû une infinité de manieres de jetter des sorts, de pratiquer des enchantemens, de répandre des malefices ; tout ce qui avoit quelque ressemblance, quelque rapport à ces manieres, lui étoit suspect, lui donnoit des soupçons, l'effrayoit, le jettoit dans des raisonnemens ridicules, qui étoient suivis d'actions veritablement extravagantes ; & c'est le détail de ces soupçons, de ces frayeurs, de ces raisonnemens & de ces actions, que je me propose de donner ici, ne doutant point qu'il ne fasse plaisir aux Lecteurs. Je crains cependant qu'on n'ait de la peine à se persuader, que ce pauvre homme ait poussé l'extravagance jusqu'à cet excez. Mais continuëra-t-on d'en douter, si l'on se ressouvient de ce que j'ai dit tant de fois de sa passion pour les choses extraordinaires, de sa facilité à les croire, de sa prévention tenace, quand il les avoit une fois cruës, enfin des lectures continuelles qu'il avoit faites dans l'esprit de sa prévention, & par consequent avec les accompagnemens les plus efficaces pour la fortifier ? J'avouë de bonne foy, que ce qu'on va lire, paroîtra bien étrange ; mais qu'on ne refuse pas d'avoüer encore avec moi, que Monsieur Oufle étoit un homme aussi bien étrange ; & ainsi y a-t-il lieu de s'étonner de le voir raisonner étrangement, & de faire d'étranges actions ? En fait de superstitieuses pratiques, j'ai vû des gens aussi foux que lui. Si l'on avoit pris soin de ramasser toutes leurs extravagances, comme je fais celles de Monsieur Oufle, ils ne paroîtroient peut-être pas moins ridicules que lui. J'ai vû des femmes arracher des mains de leurs enfans quelques fruits, des dragées, & autres friandises, dans la crainte où elles étoient qu'elles ne fussent ensorcellées par ceux de qui ils les avoient reçûës. J'en ai vû d'autres fort inquietes, à cause qu'un homme inconnu les avoit regardées fixement. Tout ce-

la fait pitié, il est vrai ; mais cependant tout cela est comme je le dis. Il n'est pas necessaire, je croi, que, pour en convaincre, j'assûre que je l'ai vû ; car ceux qui liront cette histoire, l'auront sans doute vû aussi-bien que moi ; ou s'ils n'ont pas vû les mêmes maneges, ils auront été témoins de plusieurs autres qui ne sont pas moins extravagans. Peut-on avec justice révoquer en doute tout ceci, pendant qu'on remarque tous les jours tant d'erreurs populaires, embrassées, suivies, pratiquées, sans que ceux qui les embrassent, qui les suivent, qui les pratiquent, ayent d'autre raison, que de les avoir vûës pratiquées, suivies, embrassées par d'autres ? C'est ainsi que les superstitions s'introduisent, se communiquent, se perpetuent, & se fortifient même par je ne sçai combien d'augmentations que chaque particulier y met selon sa phantaisie, selon les tours qu'il s'avise de donner à son imagination. C'est ce qu'on remarque parfaitement dans la conduite de M. Oufle, & ce que je vais commencer de faire voir.

Il avoit lû, par exemple, qu'un Sorcier avoit maleficié le pain (*a*) qu'un Boulanger mettoit dans son four ; il se mit donc dans l'esprit, que tout le pain, qui n'étoit pas très-blanc, pouvoit avoir été sujet au „ même inconvenient ; car, disoit-il, le noir est la „ couleur favorite des Sorciers ; c'est avec des robes noi- „ res que les Magiciens paroissent ; les Diables sont „ toûjours répresantez noirs.

S'il entendoit prononcer par quelqu'un, ce mot, *frappe*, *frappe*, son imagination lui disoit, que dans ce moment, quelqu'homme mouroit de mort violente, ou qu'il arrivoit alors quelque avanture tragique ; & cela,

(*a*) Un Boulanger de Limoges voulant faire du pain blanc à l'accoûtumée, sa pâte fut tellement charmée & droguée par l'infusion qu'y fit dedans une Sorciere, qu'elle fit du pain si noir, si insipide & si infect, qu'il faisoit horreur. De Lancre. p. 197.

cela, parce qu'il avoit appris dans ses livres, (*b*) qu'Apollonius de Thiane avoit parlé de la sorte, quand on poignardoit Domitien, quoiqu'il en fût fort éloigné.

Un Cirier de ses voisins, étoit passionnément aimé d'une très-belle fille, beaucoup plus jeune que lui, & dont la famille étoit des plus considerables de tout le païs. Quand il apprit cette nouvelle, il ne manqua pas de conclure, que cet homme s'étoit servi d'un moyen magique, pour s'attirer cet amour. On verra dans la notte ci-dessous, (*c*) la raison de cette ridicule créance.

Il trouva dans la chambre de son valet plusieurs anneaux enfilez ensemble, qui étoient destinez pour être attachez à un rideau ; notre visionnaire crut que Mornand les gardoit pour un usage bien different ; il avoit ses raisons (*d*) pour le croire ainsi ; & l'on eut toutes les peines du monde pour lui faire changer de sentiment.

La

(*b*) On dit que lorsque l'Empereur Domitien fut tué à Rome par Stephanus, Apollonius de Thyanée, faisant sa leçon en public dans la Ville d'Ephese, il resta quelque-tems tout interdit & sans dire mot ; puis tout d'un coup il s'écria, courage Stephanus, frappe le méchant ; tu l'as frappé, tu l'as blessé, tu l'as tué. Medit. Hist. De Camerarius. t. 1. l. 4. c. 11.

(*c*) Daubigné fait parler ainsi son Baron de Fœneste p. 79. Cayer m'a montré des libres de magie, compousez par lui de dus pieds de haut : il m'a fait boire dans une couque-d'uf, où il faisoit lou petit homme abec des germes, des mandragores, de la soyé cramausie, & un fu lent, pour parbenir à des choses que je ne bus pas dire. Il m'a montrai les images de cire, qu'il faisoit fondre tout vellement, pour échaufer le qur de la galande, & celles qu'il vlessoit d'une petite fléche, pour faire perir un Prince à cent lieuës de-là.

(*d*) Les anneaux du Tyran Excestus par le bruit qu'ils faisoient, l'avertissoient de ce qu'il avoit à faire. Clem. Alex. l. 1. Stro.

Aristote a écrit qu'Excestus Tyran des Phocenses, portoit deux anneaux en ses mains, lesquels par collision & son qu'ils

La Flute étoit dans ſon opinion, un inſtrument veritablement magique. Une hiſtoire fameuſe, (*e*) racontée très-ſerieuſement en pluſieurs endroits, lui en avoit

qu'ils faiſoient l'un à l'autre, lui prédiſoient les choſes à venir, ou lui conſeilloient ce qu'il devoit faire. Il fut toutefois tué en trahiſon, quoique ces anneaux enchantez le lui euſſent predit auparavant. Le Loyer p. 319.

(*e*) Schokius parle ainſi dans ſon petit livre latin intitulé, *Fabula Hamelenſis*, après Wierus & Erichius. Il eſt arrivé une avanture étonnante, au de-là du prodige à Hamelen ſur le Weſer, dans la baſſe Saxe, dont voici l'hiſtoire.

Les Habitans de cette Ville étant en l'année 1284. tourmentez d'une quantité ſurprenante de Rats & de Souris, juſques là, qu'il ne leur reſtoit pas un grain qui ne fût endommagé; & pluſieurs d'entre eux ſongeant aux moyens de ſe delivrer de ce fleau, il apparut tout d'un coup un homme étranger d'une grandeur extraordinaire & effroyable, lequel entreprit, moyennant une ſomme d'argent, dont on convint, de chaſſer ſur l'heure toutes les ſouris hors du territoire de cette Ville: ainſi fut dit, ainſi fut fait. L'homme dont il eſt queſtion, après avoir fait le marché, tira de ſa gibeciere qu'il avoit à ſon côté, une flute, dont ayant commencé à jouer, tous les rats qui ſe trouverent dans tous les coins des maiſons, ſous les toits, ſur les auvans, & dans les planchers, ſortirent par bandes en plein jour, & ſuivirent ce joueur de flute juſqu'au Weſer, où ayant relevé ſes habits, il entra dans la riviere, & les ſouris qui voulurent l'imiter, ſe noyerent. Ayant donc executé de cette maniere la promeſſe qu'il avoit faite, il vint demander l'argent dont on étoit convenu avec lui; mais il trouva que les Bourgeois n'étoient plus dans la diſpoſition de le lui compter. Voyant ce refus, il les menaça de leur faire payer bien plus cherement que ce qu'il avoit demandé, s'ils ne lui donnoient pas ce qu'ils lui avoient promis. Ils ſe mocquerent de lui & de ſes menaces. Le lendemain leur étant apparu avec une mine effrayante ſous la figure d'un chaſſeur, avec un chapeau de pourpre ſur la tête, il joua d'une autre flûte, tout-à-fait differente de la premiere; & alors tous les enfans de la ville depuis quatre ans juſqu'à douze, le ſuivirent ſur le champ; & il les mena dans une caverne ſous une montagne hors de la ville, ſans que depuis ce temps-là on en ait jamais revû un ſeul, ni appris ce que tous ces enfans étoient devenus. Depuis cette ſurprenante avanture, on a pris dans la ville la coûtume de marquer les années par ces mots, *Depuis la ſortie*

avoit donné une si grande horreur, qu'aussi-tôt qu'il
en entendoit joüer, on le voyoit aussi émû, que si l'on
avoit voulu l'arracher du lieu où il étoit, pour le transi
porte:

sortie de nos enfans, en mémoire de ceux qui furent perdus de cette maniere. Les Annales de Transilvanie disent qu'environ ce temps-là, il y arriva quelques enfans, dont on n'entendoit pas la langue, & que ces enfans s'y étant établis, ils y ont aussi perpetué leur langage, tellement qu'encore aujourd'hui on n'y parle pas d'autre langue qu'en Allemand Saxon.

Toute la preuve de cette Histoire consiste dans la vitree d'une Eglise de cette Ville, sur laquelle elle est peinte, avec quelques lettres que le tems n'a pas encore effacées. La seconde preuve est sur la porte appellée la neuve, quoiqu'il y ait plus de cent ans qu'elle soit sur pied, selon Erich, où l'on voit encore ces vers,

Centum terdenos cum Magus ab urbe puellos
Duxerat ante annos CCLXXII. condita porta fuit.

C'est-à dire.

Quand cette porte fut bâtie,
Il y avoit deux-cens & septante & deux ans,
Qu'un Magicien par tromperie,
Nous enleva cent trente enfans.

La troisiéme preuve sont ces vers:

Post duo CC. mille post octuaginta quaterque,
Annus hic est ille, quo languet sexus uterque,
Orbantis pueros centum triginta Johannis
Et Pauli charos Hamelenses, non sine damnis.
Fatur ut omnis, eos vivos calvaria sorpsit.
Christe, tuêre tuos, ne tam mala res quibus obsit.

C'est-à-dire;

Il y a douze-cens quatre-vingt-quatre ans,
Qu'au jour de saint Jean, saint Paul, ainsi qu'on le raconte,
Les Habitans d'Hamel perdirent leurs enfans,
Au nombre de cent trente en compte.
Dans le Mont Koppenberg ils furent engloutis.
Seigneur, garde les tiens d'un semblable débris.

Ces inscriptions ne prouvent pas que cette histoire soit vraye, mais seulement qu'on la croyoit ainsi. Aucun Historien de ce tems-là n'en a parlé, quoiqu'il y en ait plusieurs qui ayent écrit dans ce temps & après de ces Pays-là. Comment les peres les laisserent-ils aller? S'ils craignoient le flûteur, que ne lui donnoient-ils donc son argent, plutôt que de risquer ainsi leurs enfans, puisqu'il les avoit menacez?

Com-

porter à mille lieuës de-là, & le faire entierement disparoître.

Si un homme portoit une écharpe, il jugeoit d'abord, que c'étoit dans le dessein de s'en servir, au lieu de navire pour passer les mers. (*f*)

Quand on lui montroit dans quelques relations de voyageurs, des estampes qui répresentoient les Sauvages avec un arc & des fléches, il se sourioit, s'applaudissant à lui-même de son imagination; car, au lieu qu'il voïoit que les autres croïoient que ces fleches servoient pour chasser aux bêtes, ou pour combattre contre les hommes; lui, par un rafinement, qui étoit une production de ses lectures, devinoit que l'usage de ces fleches, c'étoit, pour s'élever dans l'air; (*g*) & se porter par tout où ils voudroient, ou pour envoyer des maux à leurs ennemis, (*h*) ou pour faire paroître des fleuves, (*i*) quand ils se verroient en danger d'en être surpris & vaincus.

Il

Comment firent-ils deux-cens lieuës sous terre, pour aller en Transylvanie? D'où vient qu'on n'a pu encore découvrir ce chemin couvert? Si le Diable les a transporté en l'air, d'où vient que personne ne les a vus? Il se peut faire que quelqu'un assez credule ait écrit en dattant de cette sorte; mais cela ne fait pas une coutume. Le Monde Ench. t. 1. p. 364, &c.

(*f*) Selon le Juif Benjamin en ses voyages d'Orient, un Juif Magicien, nommé David Alruy, se rendoit invisible, & parloit cependant, passa la mer sur une écharpe, pour fuir ceux qui le poursuivoient.

(*g*) Suidas dit qu'Apollon donna à Abaris Scythe de nation, une fleche d'or, avec laquelle il vola de Grece, jusqu'au pays des Scythes Hyperboréens.

(*h*) Les Lapons font de petits dards magiques avec du plomb, longs d'un doigt; ils les lancent vers les lieux les plus éloignez contre leurs ennemis, & leur envoyent par ce moyen des maladies & des douleurs violentes. Le Monde Ench. t. 1. p. 69.

(*i*) Un Magicien, par le moyen d'un certain arc & d'une certaine corde tenduë à cet arc, tiroit une fleche, faite d'un certain bois, & faisoit tout d'un coup paroître un fleuve aussi large que le jet de cette fleche. Delrio, disquis. mag. p. 121.

(*k*) On

Il ne voulut jamais permettre qu'on fît son portrai[t] de crainte qu'on ne s'en servît pour tourmenter, [&] faire mourir l'original. (*k*)

Rien n'est plus bizarre que la frayeur qu'il eut u[n] jour dans une ruë, se trouvant au passage d'un hom[me] qui bâilla de toute l'étenduë de sa bouche, q[ui] étoit fort grande. Je ne sçai point si ce grand bâill[e] venoit d'ennuy, ou d'envie de dormir, ou de dessein[;] car on ne me l'a point appris dans les memoires, dom[t] je me suis servi pour composer cette histoire. Quo[i] qu'il en soit, Monsieur Oufle se recula plus de tro[is] pas en arriere, voyant cet étrange bailleur; il crut qu[e] c'étoit un Sorcier qui l'alloit avaller tout vif en un coup[.] Qu'on ne s'étonne point de cette imagination; car en[-]fin, il faut que je dise pour la justification de ce bon[-]

hommee

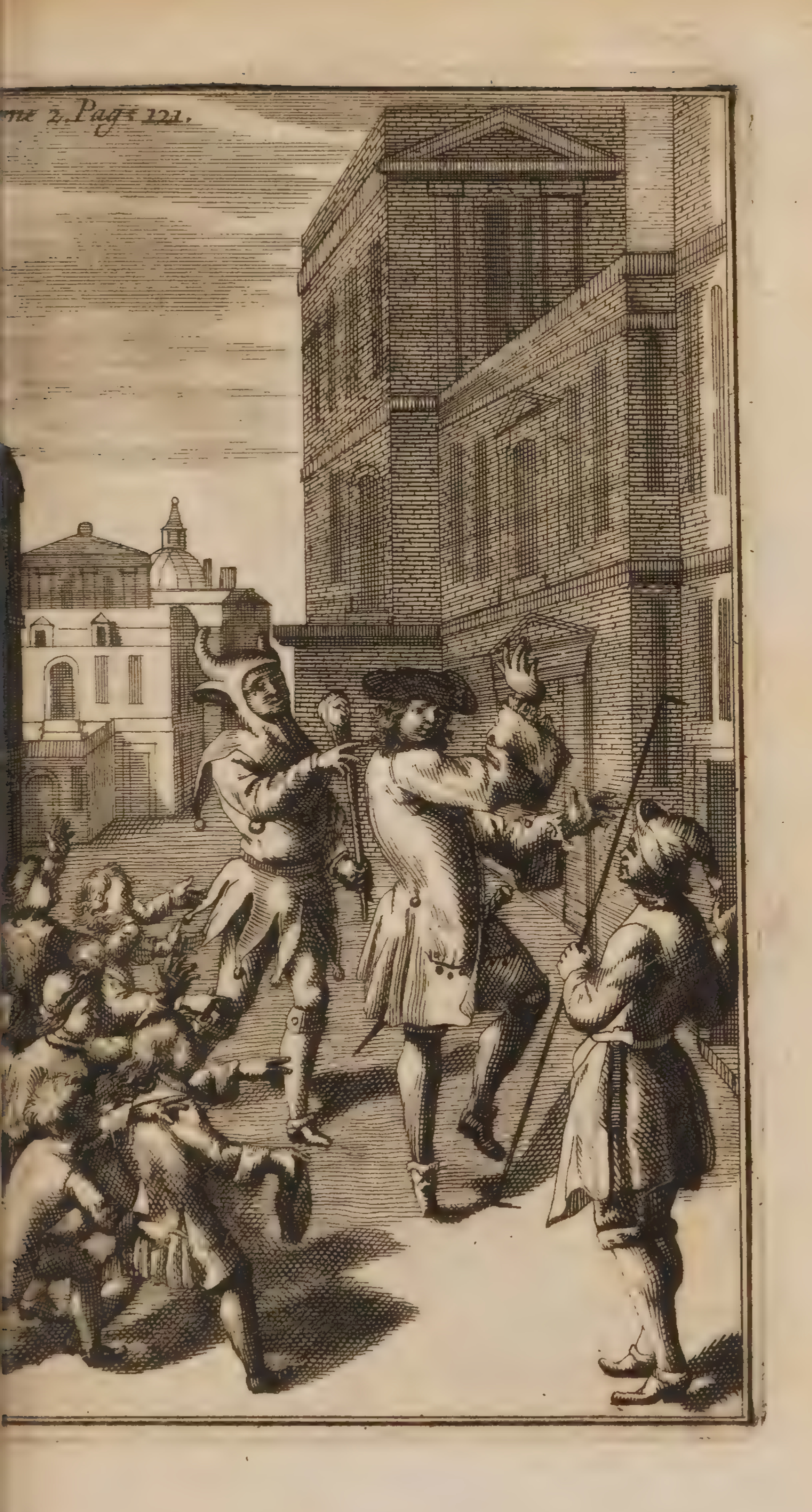
(*k*) On lit ceci dans le Journal d'Henry III. Furent fai[-]tes à Paris force images de cire qu'ils tenoient sur l'Autel[,] & les piquoient à chacune des quarante messes qu'ils fai[-]soient dire durant les quarante heures en plusieurs paroisse[s] de Paris, & à la quarantiéme ils piquoient l'image à l'en[-]droit du cœur, disans à chaque piqueure quelque parole d[e] magie, pour essayer à faire mourir le Roi. Aux Processions[,] pareillement, & pour le même effet, ils portoient certain[s] cierges magiques, qu'ils appelloient par mocquerie cierges be[-]nits, qu'ils faisoient éteindre au lieu où ils alloient, renver[-]sans la lumiere contre bas, disans je ne sçai quelles parole[s] que des Sorciers leur avoient apprises. Tout cela ne fit au[-]cun mal à ce Monarque; & nous pouvons sûrement con[-]clure que ce sont des choses qui en elles-mêmes n'ont poin[t] de vertu; mais elles en peuvent avoir beaucoup sur ceux qu[i] les craignent. Reponse aux Quest. d'un Provincial. t. 2. p. 94. 95.

Le procès d'Enguerrand de Marigny étoit principalemen[t] fondé sur les images de cire conjurée, par le moyen desquel[-]les il étoit accusé d'avoir voulu tuer le Roy. Demonom. de Bodin p. 16.

Boëte raconte en son Histoire d'Ecosse, que le Roi Dufu[s] perissoit petit-à-petit par le malefice d'une Sorciere, qui ayan[t] la figure de ce Prince en cire, la fondoit petit à-petit.

Un Magicien, nommé Jean, fit mourir Simeon de Bul[-]garie, en faisant abbatre la tête de sa statuë. Cedrenus.

(*l*) Win[...]


me 2. Pag: 121.



homme, qu'elle étoit fondée sur des exemples (*l*) qui lui étoient parfaitement connus. Et ainsi, s'il arrive que les Lecteurs se moquent de sa ridicule credulité, en quoi ils n'auroient point du tout de tort, qu'ils se moquent donc aussi des auteurs qui lui ont donné occasion, & fourni matiere d'être si ridiculement credule.

Mais je ne lui pardonnerai point du tout une autre credulité, quoiqu'elle soit encore fondée sur une histoire tirée de ses livres; c'est qu'après cette frayeur qu'il avoit euë, trouvant le même jour en son chemin un Serrurier, qui tenoit à la main une grande verge ou tringue de fer, qu'il alloit, à ce qu'on dit, porter dans une maison pour y surprendre un rideau, il se mit à danser (*m*) publiquement differentes sortes de danses, & à faire mille cabriolles; de sorte qu'une infinité d'enfans & de polissons s'étant assemblez autour de lui, & le regardant comme un fou, ils l'accompagnerent jusqu'à

(*l*) Winceslas, fils de l'Empereur Charles IV. faisant ses nopces avec Sophie, fille du Duc de Baviere, le beau-pere conoissant que son gendre prenoit plaisir à des spectacles ridicules & à des enchantemens, fit amener de Prague une charetée de Magiciens. Le Magicien de Winceslas nommé Zito, feignant être en la troupe pour regarder comme les autres, se presente, ayant, ce semble, la bouche fenduë de part & d'autre jusqu'aux oreilles; il l'ouvre, & devore tout d'un coup le maître Gonin du Duc, avec tout son équipage, excepté ses souliers, parce qu'ils étoient trop sales, & qu'il cracha bien loin de lui. Ensuite ne pouvant digerer telle viande, il va se decharger dans une grande cuve, pleine d'eau, & vuide par le bas son homme. Medit. histo. de Cemerarius. t. 1 l. 4. ch. 10.

Jean Tritheme rapporte qu'un Medecin Juif, appellé Sedechias, sembloit devorer les hommes, une charette chargée de foin, couper des têtes, puis remettre le tout dans son état. Delrio disquis. mag. p. 33.

(*m*) Une jeune fille sorciere qui demeuroit à Geneve, faisoit danser & sauter toutes les personnes qu'elle touchoit avec une verge de fer que le Diable lui avoit donnée. Demonom. de Bodin p. 179.

qu'à sa maison, avec des huées qui furent extrêmement mortifiantes pour sa famille; car sa femme & ses enfans entendant un si grand bruit, mirent la tête aux fenêtres, & furent témoins & spectateurs de son extravagance. Madame Oufle, outrée de douleur & de confusion, lui demanda de quoi il s'avisoit de joüer ainsi publiquement le rôlle d'un baladin, & de donner
„ la Comedie à toute la canaille de la Ville? Si vous
„ eussiez été en ma place, il vous auroit été impossi-
„ ble de n'en pas faire autant que moi, lui répondit-
„ il, est-ce que je pouvois resister à un diable de Sor-
„ cier qui tenoit en sa main une verge enchantée, faite
„ exprès, pour faire danser ceux qui se trouveroient
„ devant lui? si vous sçaviez comme moi, ma femme
„ la puissance des Magiciens, certes, vous changeriez
„ bien de discours; ces gens-là n'ont qu'à vouloir, le
„ Diable vient aussi-tôt à leur secours pour leur faire
„ executer immanquablement tout ce qu'ils veulent.
„ Vous sçavez, lui ajoûta-t il, que *Tirtave* me pria,
„ il y a quelques jours, d'un grand festin qu'il don-
„ noit à ses amis. Je n'y voulus point aller, quelques
„ instances que vous me fissiez, pour m'exciter à pren-
„ dre part à ce regal. Je ne vous dis point alors la rai-
„ son qui m'en empêchoit. Hé bien, je vais vous la
„ dire à present cette raison. Sçachez donc, que cet
„ homme à toujours passé dans mon esprit pour un
„ Magicien, par plusieurs preuves qui vous en con-
„ vainqueroient, si j'étois à present assez tranquile pour
„ les rappeller dans ma memoire, afin de vous les rap-
„ porter. Ce sera pour une autre fois. Comptez donc,
„ que quand il me pria de son festin, il avoit assuré-
„ ment intention de me joüer un mauvais tour. En-
„ fin, en un mot, c'est que si j'y étois allé, j'aurois
„ couru risque d'en revenir sans nez. (*n*) Eussiez-vous
„ été

(*n*) Jean Faustus de Cundligen, Allemand, étrange Enchanteur & Magicien, se rencontra un jour à table avec quelques-uns qui avoient beaucoup entendu parler de ses presti-

„ été bien aise, ma femme, de voir votre mary sans
„ nez? Je ne vous croi pas d'assez mauvais gout, pour
„ prendre plaisir à une telle difformité. Vous écou-
„ tez, sans doute, avec pitié, ce que je vous dis;
„ car vous êtez si peu instruite sur cette matiere, que
„ vous n'y comprenez rien, & c'est assez pour vous
„ que de ne pas comprendre une chose, pour la croi-
„ re absolument impossible. Vous en croirez tout ce
„ qu'il vous plaira; je ne serai pas assez fou, pour
„ risquer de perdre mon nez, afin de vous en convain-
„ cre. Une complaisance de cette sorte, pour vous &
„ pour la verité, seroit trop violente & trop déraison-
„ nable.

prestiges & tours de passe-passe, ils le prierent de leur en faire voir quelque chose. Il se fit fort presser. Enfin par l'importunité de ces banqueteurs, qui avoient la téte échauffée, il promit de leur montrer ce qu'ils voudroient. D'un commun consentement ils demanderent qu'il leur fit voir une vigne, chargêe de raisins murs, & prêts à cueillir. Ils croyoient, que, comme on étoit alors dans le mois de Decembre, il ne pourroit faire ce prodige. Il consentit à leur demande, & promit que tout-à l'heure, sans sortir de table, ils verroient une vigne telle qu'ils souhaittoient; mais à condition que tous tant qu'ils étoiet, ils resteroient dans leurs places, & attendroient qu'il leur commandât de couper & cueillir les grappes de raisins: les assûrant que quiconque desobëiroit, courroit risque de sa vie. Tous ayant promis de lui obéir exactement, tout d'un coup Faustus par ses enchantemens charma de télle sorte les yeux & la fantaisie de ces conviez qui étoient yvres, qu'il leur sembloit voir une très-belle vigne, chargée d'autant de longues & grosses grapes de raisin, qu'ils étoient pour lors d'hommes assis à table. Ces gens excitez par la vûë de ces beaux & gros raisins, prennent leurs couteaux, attendant que Faustus leur commandât de couper les grappes. Il se fit un plaisir de les tenir quelque temps dans cette posture: puis tout d'un coup il fait disparoître la vigne & les raisins; & chacun de ces bûveurs pensant avoir en main sa grappe pour la couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, & de l'autre, un coûteau pour le couper. De sorte que s'ils eussent coupé ces grappes, sans attendre l'ordre de Faustus, ils se seroient coupé le nez les uns aux autres. Medit. Histor. de Camerarius. t. 1. l. 4. c. 10.

„ nable. J'aurois souhaitté de tout mon cœur, que
„ vous vous fussiez rencontrée aujourd'hui dans le che-
„ min de ce miserable Sorcier qui portoit la verge
„ dont je me plains; vous eussiez certes dansé, quand
„ même vous n'en auriez pas eû envie. Vous ne me
„ feriez pas à present des remontrances. Quel plaisir
„ j'aurois eû de vous voir sauter! autant de sauts
„ que vous eussiez fait, auroient été autant de preu-
„ ves des grands pouvoirs magiques, ausquels vous
„ affectez de ne pas ajoûter foi. La pauvre Madame Oufle écoutoit son mary avec confusion, tant ses raisonnemens lui faisoient de pitié. Elle ne voulut point les combattre; car elle connoissoit trop sa foiblesse & son entêtement, pour esperer de le faire rentrer en raison. Elle se contenta de baisser les yeux, de lever les épaules; & quoique le discours qu'elle venoit d'entendre fût veritablement risible par sa ridiculité & par son impertinence, elle se retira, ayant beaucoup plus d'envie de pleurer que de rire.

On sçait (& je ne doute pas que le lecteur ne l'ait quelquefois éprouvé) qu'il y a des gens qui en parlant éclaboussent souvent de leur salive ceux qui les écoutent, s'approchant d'eux le plus après qu'ils peuvent. C'est une impolitesse des plus incommodes & des plus condamnables; c'est une malpropreté fort dégoutante. Monsieur Oufle évitoit autant qu'il pouvoit ces maussades; mais c'étoit bien moins par dégoût pour leur bave, & par aversion pour leur importunité, que parce qu'il se croyoit averti par ses lectures qu'ils pouvoient être des Sorciers, & Sorciers, d'autant plus dangereux, qu'il étoit à craindre, comme il pensoit, qu'ils ne fissent mourir leurs auditeurs, en leur crachant ainsi au visage. (*o*) Cette opinion est, à la verité des plus impertinentes; cependant je croi, qu'elle seroit des moins

(*o*) Paapis dans l'Isle de Thule ou Tilemark, si nous en croyons Antoine Diogene, rapporté par Photius dans sa Biblio-

moins condamnables, si elle passoit pour être veritable & bien fondée, en ce que ces vilains éclabousseurs, de peur de passer pour Sorciers, ne baveroient peut-être plus au nez des gens.

Monsieur Oufle étant allé un soir chez un Tisseran avec sa fille Camele, pour quelque ouvrage qu'il avoit dessein de faire faire, il ne voulut jamais entrer dans le lieu, où cet ouvrier travailloit à cause qu'il y avoit une lampe allumée. Il sortit même, sans lui parler de son dessein; & sur ce que sa fille lui demandoit la raison d'une retraite si prompte & si précipitée; il lui „ dit brusquement; est-ce que vous voudriez, ma fil- „ le paroître devant cet homme de la même maniere „ que vous étiez, quand vous sortîtes du ventre de „ votre mere? La pauvre fille qui étoit bien éloignée de penser ce qu'il pensoit, lui demanda l'explication „ de cette énigme. Il ne faut pas que vous en sçachiez „ davantage, lui répliqua-t-il; la modestie me ferme „ la bouche; servez-vous en aussi, pour fermer la vo- „ tre. Elle fut encore plus embarrassée qu'elle n'étoit; & je croi que le lecteur ne l'est pas moins; la notte ci-dessous, (*p*) le tirera de cet embarras.

Folie des plus folles! extravagance des plus extravagantes! il faisoit bâtir un cabinet au bout de son jardin; un voiturier y ayant fait conduire les pierres nécessaires pour ce bâtiment, il le fait venir, lui demande ce qu'il lui faut pour ces pierres, & sur ce qu'il croyoit qu'elles devoient coûter plus que ce voiturier en vouloit avoir, il se va imaginer qu'il les donne à bon marché, parce qu'il sçavoit changer en pain celles

blioteque c. 166. en crachant publiquement au visage des gens, les faisoit mourir le jour, & la nuit leur donnoit la vie.

(*p*) Un Magicien, par le moyen d'une lampe allumée, excitoit toutes les femmes qui étoient dans la chambre, à se mettre toutes nuës & à danser en cet état. Delrio Disquis. mag. p. 112.

(*q*) Gly-

les qui lui restoient, (*q*) & qu'ainsi il pouvoit livrer à vil prix les autres. Il poussa son extravagance jusqu'à craindre, que, s'il ne le payoit pourtant pas très-largement, il ne changeât dans la suite en pains, les pierres qu'il achetoit, & que cela étant, la pluie venant à tomber, son bâtiment ne devint un veritable potage. Je m'attends bien qu'on trouvera fort étrange, de ce que je rapporte une folie qui ne paroît point du tout vraisemblable, tant il est difficile de se persuader qu'une telle pensée soit venuë dans l'esprit de ce qu'on appelle un homme. J'avouë que j'ai deliberé long-temps, avant que de la rapporter; mais enfin un historien doit être sincere; & de plus, tout ce qui a précedé, ne doit-il pas avoir préparé à ce que je viens de dire, & à ce qui suivra? Outre la sincerité, dont je dois faire profession, & que je dois mettre ici en pratique, une autre raison m'engage à ne rien taire; c'est qu'il me paroît, que le détail de tant d'extravagances pourra servir à ceux qui les liront, de preservatif contre tant de contes & de fausses histoires qu'on trouve dans les livres, afin de se garder de les croire imprudemment, & de ne point du tout compter sur les exemples qu'elles présentent. Comme la crédulité de la plupart de ceux qui lisent, suit d'ordinaire la crédulité de ceux qui écrivent; qu'il est donc extrêmement à souhaiter, que ceux-ci ne croyent rien, sans l'avoir bien examiné, sans prendre l'évidence pour guide, puisqu'ils ont lieu de s'attendre qu'on croira comme eux, & qu'on s'en rapportera sans appel, à ce qu'ils auront écrit! Parmi les Demonographes & ceux qui traitent des superstitieuses pratiques, il y en a qui sont de bonne foy, j'en conviens, qui se confient bonnement à ce qu'on leur dit, qui ne peuvent pas s'imaginer qu'on les veüille tromper, parce qu'eux-mêmes ne sont pas trompeurs; qui débitent d'autant plus volontiers

(*q*) Glycas dit part. 2. que Simon le Magicien changeoit les pierres en pain. Id. p. 124.

lontiers des choses extraordinaires pour veritables, qu'ils aiment à croire qu'elles le soient. Cela étant, est-on obligé de s'en rapporter à ce qu'on lit dans ces Auteurs, sans plus grande information, particulierement sur des sujets de cette sorte, qui sont prodigieux qui violentent, pour ainsi dire, la nature, qui n'en suivent pas le cours, enfin qui révoltent la raison, & que l'esprit ne peut comprendre? Entre tous ces Auteurs, s'il y en a d'ignorans, mais pourtant de bonne foi, combien y en a-t-il d'autres qui mentent expressément, ou pour se divertir, dans l'esperance de divertir ceux qui les liront (car ils n'ignorent pas qu'il y en a beaucoup qui n'aiment rien tant, que ce qui a l'air de prodige & de merveille) ou pour donner plus de cours à leurs ouvrages, afin de satisfaire à un certain esprit d'interêt, qui les a excitez à écrire? Est-on encore absolument obligé d'ajoûter foy à ceux-ci? mais je me jette insensiblement dans une matiere qui me meneroit bien loin; car, quand il s'agit de la défiance où l'on doit être dans les lectures, qu'on fait, on a bien du chemin à faire. Revenons à Monsieur Ousle.

Un homme à larges manches, l'étant venu voir pour une affaire importante, & sur laquelle on avoit fait depuis plusieurs jours de grands mouvemens, fut obligé de le quitter, sans avoir pû le faire discourir raisonnablement sur ce dont il s'agissoit; en voici la raison. Notre visionnaire parla très-peu, & le peu qu'il dit, fut très-mal-à-propos; & cela, parce qu'il fut dans une distraction continuelle pendant tout le temps que dura la conversation. Il eut sans cesse les yeux attachez sur les manches de cet homme, pour voir s'il n'en sortiroit point du feu, & s'il n'y entendroit point gronder le tonnerre. (*r*) Il n'en sortit pourtant autre chose, que deux bras nuds, fort potelez, qui

(*r*) On a dit que Gregoire VII. avoit si-bien appris la magie de Théophilacte & Laurens, Disciples de Sylvestre, qu'il faisoit sortir du feu en secouant ses bras, & petiller des tonneres de sa manche. Naudé. p. 400.

gesticuloient selon les attitudes que demandoit le discours de celui qui parloit. Voici une autre vision qui n'est pas moins bizarre.

Un chien qui tenoit un grand os dans sa gueule, passoit devant sa maison dans le temps qu'il en sortoit; il le regarde & le suit, redoublant ses pas de toute sa force, & courant même quelquefois, afin de ne le pas perdre de vûë. Le chien, qui se voyoit ainsi suivi, se retournoit de temps en temps, grondant comme il auroit fait, si un autre chien avoit paru vouloir lui arracher sa proye, ou du moins en avoir sa part. Monsieur Oufle s'arrêtoit quand le chien s'arrêtoit; & celui-ci, à chaque pas qu'il faisoit, regardoit son persecuteur du coin de l'œil, dans la crainte où il étoit d'en recevoir quelque supercherie. Enfin il entra chez son maître; & notre homme, après avoir resté près d'une heure à la porte, pour voir s'il n'en sortiroit point; comme il ne le vit plus paroître, il jugea qu'il appartenoit à quelqu'un de cette maison. On a, sans doute, à present qu'on lit ceci, une grande curiosité de sçavoir le sujet de tout ce manege. J'en juge par moi-même; car quand je lus cet endroit des visions de cet homme extraordinaire, j'avois un grand empressement d'en sçavoir la conclusion. Je m'arrêtai pourtant quelque temps, malgré mon empressement, pour tâcher de la diviner; mais il ne me vint rien dans l'esprit, qui me contentât, & ainsi j'eus recours à la suite, & voici ce qu'elle m'apprit.

Après que Monsieur Oufle eut attendu, comme je l'ai dit, sans que le chien sortît, il s'informa du voisinage, pour sçavoir à qui il appartenoit. Il sçut, que c'étoit le chien d'un sçavant logé dans une quatriéme chambre sur le derriere, qui avoit donné plusieurs ouvrages au public, & que presque tous les jours cet animal alloit par la Ville, & revenoit d'ordinaire la gueule pleine de quelque os, ou de quelques bribes, dont „ il se nourrissoit; car, ajoûta-t-on, par une maligne „ raillerie, cet habile homme a trouvé par sa science

„ & ses

„ & ses connoissances sublimes, l'art de nourrir un „ chien; sans lui donner à manger. Monsieur Oufle secoüa la tête, marquant par ce geste, qu'il entendoit bien un autre mystere. Enfin, pour abreger, il crut que le Sçavant étoit un Magicien, & qu'il se servoit des os que son chien alloit chercher, pour lui servir de voiture, quand il auroit des voyages à faire sur mer. (*s*) On dira, j'en suis persuadé, que je décris bien des pauvretez; je répons, que je ne les décrirois pas, si Monsieur Oufle ne m'en donnoit occasion, & que Monsieur Oufle ne m'en donneroit pas occasion, si ses Auteurs n'avoient aussi décrit bien des pauvretez. Ce pauvre homme étoit bien ridicule par ses visions; je le donne tel qu'il étoit, & afin qu'on ne risque pas par les lectures de l'être comme lui. Ce n'est pas, ce me semble, une mauvaise maniere, pour combattre des opinions qui ne sont pas recevables, que d'en montrer les ridiculitez. Quant à moi, lorsqu'il s'agit de Sorciers, la seule exposition des contes qu'on en fait, & des descriptions que l'on donne de leurs dits & faits, suffit pour m'empêcher de les croire, tant j'y vois peu d'apparence de verité.

Quoi! je croirai, par exemple, seulement, parce qu'on l'a dit, qu'un Magicien promenoit le cadavre (*t*) d'une fille par tout où il vouloit; que jamais on n'a pû toucher certaines pommes d'or enchantées, qui étoient placées sur les tours d'un Palais; (*u*) que des gens

E 5 sont

(*s*) Ollerus, avec un os enchanté, passoit de vastes mers, comme s'il avoit été dans un vaisseau. Delrio. Disquis. mag. 124.

(*t*) Un Magicien promenoit où il vouloit le cadavre de la celebre joueuse de harpe de Boulogne, par le moyen d'un charme qu'il avoit attaché sous une des aisselles de ce cadavre, & le faisoit jouer de la harpe, comme si c'eût été un corps vivant & animé. Un autre Magicien ôta ce charme, & le cadavre tomba aussi-tôt par terre, & demeura sans mouvement. Peucer p. 11. Superst. de Thiers. t. 1. p. 130.

(*u*) Jean Leon Africain dit qu'au haut des Tours de Maroc,

sont retenus pendant plusieurs siecles dans des cavernes, (x) par des Magiciens impitoyables, comme si ces miserables Sorciers avoient une puissance suprême, pour disposer des hommes à leur volonté; que, quand un gueux, un miserable vaurien fait pacte avec le Diable, pour s'enroller à son service, (y) les tempêtes s'elevent, tout l'air est en mouvement, toute la sphere du feu est en agitation, toute la mer se trouble & éleve ses flots, comme si ces élemens vouloient marquer la part qu'ils prennent dans l'enrollement de ce faquin; que les fleuves vont ôter leur chapeau, ou, pour mieux parler, vont saluer un Sorcier, afin de lui témoigner leur veneration & leur respect, & que

Maroc, il y a trois pommes d'or d'un prix inestimable, qui sont si-bien gardées par enchantemens, que les Rois de Fez n'y ont jamais pu toucher, quelques efforts qu'ils ayent fait.

(x) Olaus Magnus dit ch. 19. qu'il y a dans la Gottie Orientale un grand lac d'eau douce, que l'on appelle *Veten*, au milieu duquel il y a une Isle agréable & spacieuse, & deux Eglises, sous l'une desquelles est une caverne, dans laquelle on ne peut entrer que par une longue allée basse & courbée, d'une profondeur incroyable. On y entre avec des lanternes allumées & un peloton de fil, afin de pouvoir retrouver le chemin par où on est entré. On y va pour y voir un Magicien qui s'appelle Gilbert, & qui y est retenu depuis un grand nombre d'années par art magique pour son malheur, par Catyllus son propre Precepteur, qui l'y condamna, lorsqu'il voulut se rebeller contre lui & s'ériger en maître. Cet ensorcellement s'est fait par le moien d'un petit bâton, sur lequel étoient gravées quelques Lettres Russiennes & Gotiques, que son maître lui jetta, & que ce Gilbert ramassa; & aussi-tôt il devint immobile, en sorte qu'il ne put se défaire ce petit bâton, où il demeura collé. On n'en ose approcher, à cause des vapeurs malignes. Cependant on y va souvent, on en continuë ces contes, sans l'avoir vû.

(y) Palingenius témoigne qu'il s'eleve ordinairement une tempête, qui ruine les vignes & les moissons, quand les Magiciens s'enrôlent, ou qu'ils consacrent un livre, ou qu'ils s'emparent d'un tresor caché.

(z) On

que dans le méme temps que ce Sorcier reçoit cet hommage, il est encore à mille lieuës delà où il arrête avec une autorité absoluë les aigles qui osent passer sur sa tête; (z) qu'avec une je ne sçai quel pierre, ou après avoir avallé de certains billets, on ne peut-être, ni blessé, ni décapité, ni brûlé; (a) que, quand on lit le Grimoire

(z) On dit que Pythagore parut avec une cuisse d'or aux Jéux Olympiques, qu'il se fit saluer par le Fleuve Nessus, qu'il arrêta le vol d'un aigle, qu'il apprivoisa une Ourse, qu'il fit mourir un serpent, qu'il chassa un bœuf qui gâtoit un champ de feves, par la seule vertu de certaines paroles; qu'il se fit voir au même jour & à la même heure en la ville de Crotone & en celle de Metapont, & qu'il prédisoit les choses futures avec telle assurance, que beaucoup tiennent qu'il fut nommé Pythagore, parce qu'il donnoit des réponses non moins certaines & veritables, que celles d'Apollon Pythien. Naudé p. 157. *Porphyr. in ejus vita.* Les Auteurs qui ont parlé de Pythagore, comme d'un Enchanteur, ont raporté, non l'opinion qu'ils avoient de lui, mais les faux bruits qui avoient été de tout tems semez entre le peuple par la malice de Timon Lephlyrsien & ses autres ennemis. Naudé p. 160.

(*a*) Marc Polo assûre l. 3. c. 2. que huit Insulaires di Zipangu ne pûrent jamais être décapitez par les Tartares, à cause qu'ils portoient au bras droit entre cuir & chair une pierre enchantée, de sorte qu'il fallut les assommer, pour les faire mourir.

Odoardo Barbosa dit que ceux de la grande Java fabriquent des armes fées, qui rendent ceux qui les portent invulnerables; ce qu'ils font avec tant d'art, qu'ils employent souvent huit & dix ans à achever une paire de ces armes, attendant l'heure d'une favorable constellation, pour y travailler, ou le moment d'une bonne élection, pour y mettre la derniere main.

Un voyage de Lybie dit c. 17. que les Marabouts de Senega donnent aux Negres de certains billets, qu'ils appellent *grisgris*, & qui contiennent quelques mots Arabes, par la vertu desquels ils prétendent être preservez de beaucoup d'inconveniens, & sur tout des coups de leurs Zagayes, faisant même porter de ces *grisgris* à leurs chevaux.

On parle dans un volume du Mercure François, de l'enchantement du corps de garde de Philisbourg, que les Suedois ne purent jamais brûler.

Grimoire & autres livres de conjurations, le Diable vient, puis étouffe ou étrangle celui qui l'a fait venir, s'il ne lui donne rien pour le payer de ses peines; (b) quand on ne lui donneroit, dit-on, qu'une savatte ou une noix, il ne fait aucun mal, & s'en revient fort content. Quelle fadaises! quelles impertinences! cependant, non-seulement Monsieur Oufle, mais encore une infinité de gens croyent tous ces contes; c'est sur eux qu'on bâtit je ne sçai combien d'histoires, qu'on assure aussi fermement, quesi l'on en avoit été témoin oculaire. Tous ces conteurs n'ont pourtant rien vû de ce qu'ils racontent; ils l'ont seulement lû ou entendu dire; & ainsi si l'on pouvoit remonter de conteur à conteur, pour trouver la source, on connoîtroit que le premier est ou trompeur ou trompé.

On met, pour ainsi dire, les enchantemens, les sortileges à toutes saulces. Si l'on en croit les Démonographes, on ne manque de rien, on vient à bout de tout, pourvû qu'on ait un Sorcier à sa disposition, pourvû qu'on sçache les pouvoirs de la magie, & qu'on en veüille faire usage. Un valet a-t-il pris la fuite après vous avoir volé? la magie fera paroître des lions, des dragons, des mers, pour arrêter sa course, (c) & le forcera de retourner chez vous.

Sou-

Sennertus dit que les Soldats armez portent sur eux de petites images penduës à leur cou, pour se rendre invulnerables. D'autres avalent des billets. Le Monde Ench. t. 4. p. 355.

(b) Le Diable tord le cou à ceux qui lisant le grimoire, le font venir, sans lui rien donner, pas même une savatte, un cheveu ou une paille. Cir.

Delri dit l. 2. quæst. 19. qu'Agrippa étant à Louvain, & un Diable ayant étranglé un de ses pensionnaires (qui lisoit un livre de conjuration,) il commanda à ce Diable d'entrer dans le corps de ce pensionnaire, de le faire marcher sept ou huit jours devant la place publique, avant que de le quitter, afin qu'il ne fût point soupçonné d'être l'auteur de sa mort, quand tout le peuple l'auroit jugée subite & naturelle.

(c) Barthelemy Giorgevitz, qui a été long-tems esclave chez les Turcs, dit dans son livre, *de moribus Turcarum*, que

Souhaitez-vous sçavoir ce que disent les oyseaux (d) entr'eux, quand ils font ce qu'on appelle leur ramage? Elle vous l'apprendra si bien, si l'on en veut croire ses promesses, que vous serez instruit de tous leurs desseins, de tous leurs projets & de toutes leur intentions.

Une Dame souhaite-t-elle, quand elle se regarde dans son miroir, apprendre autre chose, que comment elle est faite? elle trouvera des Magiciens qui lui en feront un, (e) où elle connoîtra si on lui fait des infidélitez, si on la trouve aussi belle qu'elle croit l'être, ce qu'on dit de sa taille, ce qu'on pense de sa coëffure, de sa chaussure, de ses habits.

Si on veut se venger, faire bien des maux, causer bien des dommages; la magie a mille moyens pour y réüssir; elle apprendra à mettre en pieces tout ce qui se trouvera dans le magazin d'un Pottier, (f) d'un Fayan-

que quand un esclave a pris la fuite, son maître écrit sur du parchemin ou du papier le nom de cet esclave, l'attache dans sa chambre, & puis avec conjurations le menace de la perte de sa vie, s'il ne revient. Alors celui-ci s'imagine voir des Lions, des Dragons dans son chemin, ou que la mer l'engloutit, de sorte qu'il est obligé de retourner.

(d) On prétend que l'Archevêque Laurens expliquoit le chant des oiseaux, comme il en fit un jour l'experience, étant à Rome, devant quelques Prelats, sur la rencontre fortuite d'un petit moineau, lequel avertissoit les autres par son chant, qu'il y avoit un chariot de bled qui étoit versé à la Porte Majeure, & qu'ils avoient moyen de bien faire leur profit. Naudé Apol. p. 414.

(e) Fernel dit *l. 1. cap. 11. de abditis rerum causis*, avoir vû un homme qui par la force des charmes & paroles, faisoit venir des spectres & images dans un miroir, lesquels par son commandement exprimoient en la glace du miroir, par écrit ou par figures tout ce qu'il vouloit sçavoir.

(f) Nicetas parle d'un Magicien, nommé Michel Sicidites, qui fit paroître en présence d'un Empereur, dans un endroit où demeuroit un Pottier, un grand Serpent à crête rouge & furieux au tour des pots de ce pauvre homme, de sorte que celui-ci devenant extravagant, cassa tous ses pots, & le serpent disparut ensuite.

Fayancier, d'un Verrier; elle donnera des poudres pour faire naître des insectes, (g) qui ravageront tous les biens de la terre; elle enseignera des paroles, des poisons, des sorts, pour détruire les bleds, (h) & faire d'autres dommages; pour ensorceller l'un par son cha-

(g) Remy dit que les Magiciens, après avoir reçû du Demon une poussiere fort déliée, la répandent, & en produisent une infinité d'insectes, qui ravagent les biens de la terre. Delrio Disquis. Mag. p. 141.

Kivasseau disoit que les poudres des Sorciers se faisoient avec un chat écorché, un crapaud, un lezard & un aspic, qu'on mettoit tout cela sur le foyer, sous de bonne braise, jusqu'à ce qu'il fut devenu en poudre. De Lancre p. 139.

Les Sorcieres font un poison liquide, qu'elles mettent dans un petit vase de terre, troué en plusieurs endroits par le bout, en forme d'arrosoir, jettent & font sortir cet onguent par ces trous, & l'épandent le plus qu'elles peuvent sur les fruits, & aussi-tôt qu'il est jetté, il se fait une nuée noire, qui se convertit en brouée. De Lancre p. 171.

(h) *Carmine læsa Ceres sterilem vanescit in herbam.*

Ovide.

Un Sorcier donnoit du mal, en disant ces mots inconnus, *Vach*, *Vech*, *Stest*, *Sty*, *Stu*. De Lancre p. 507.

Eunapius semble à bon droit reprendre Constantin le Grand, d'avoir si legerement reçu la délation contre Sopater Philosophe, l'un de ses amis & familiers, qu'en un tems de grande famine, il avoit lié les vents par ses arts magiques. Le Loyer p. 160.

Je trouve dans un Traité d'Agobard Evêque de Lion, composé l'an 833. un passage qui m'est si favorable, que je ne sçaurois m'empêcher de le raporter, dit l'Auteur des pensées diverses sur la Comete t. 1. p. 290. Ce sçavant Prélat composa ce livre pour désabuser une infinité de gens de la fausse imagination qu'ils avoient conçûë, qu'en ce temps là il y avoit des enchanteurs, dont le pouvoir s'étendoit jusqu'à exciter la grêle, la foudre & la tempête, toutes les fois qu'ils trouvoient bon de ruïner les biens de la terre, & qui faisoient trafic de cet art avec les habitans d'un certain pays appellé, *Magonit*, qui venoient tous les ans sur des Navires par le milieu de l'air, pour charger tous les grains qui avoient été gâtez par la tempête, desquels ils payoient le prix aux Enchanteurs. On doutoit si peu de cela, qu'il fallut un jour que cet Evêque se donnât beaucoup de fatigue, pour

chapeau ; (*i* l'autre par ses souliers , ou ses sabbots, ou par le loquet de sa porte ; (*k*) pour changer l'argent de celui-ci en charbon, ou en fumier, ou en pieces de corne ; (*l*) pour dévorer le cœur de celui-là ; (*m*) pour faire disparoître aux hommes ce qui marque leur sexe ; (*n*) pour ôter le jeu sûr à ceux qui l'ont (*o*) pour faire des chagrins cruels, & causer des douleurs cuisantes aux femmes par qui on a été trompé ; (*p*) pour mettre la désolation dans une bergerie ;

pour délivrer trois hommes & une femme des mains de la populace, qui les vouloit lapider, comme étant tombez de ces Navires.

(*i*) Un jeune enfant donnant la paix dans l'Eglise de Mendiondo en Labourt, son chapeau étant tombé à terre, une Sorciere le lui releva, sous prétexte de lui faire un bon office. L'enfant se trouva trés-mal aussi-tôt qu'il l'eût mis sur sa tête, & mourut aprés quelques jours. De Lancre. p. 138.

(*k*) Un pauvre jeune homme ayant laissé ses sabots, pour monter à une échelle, une Sorciere y mit quelque poison dedans, de sorte qu'il fut boiteux toute sa vie. Ibid.

Les Sorciers graissent les loquets des portes, pour faire mourir les personnes ; ce qui arriva à Geneve en 1563. Ibid.

(*l*) Un homme ayant reçu du Demon de l'argent, ne trouva ensuite que des charbons ou du fumier. Delrio. Disquis. Mag. p. 148. 149.

Fauste & Agrippa, en voyageant, payoient leurs hotès d'une monnoye qui étoit bonne en apparence ; mais quelques jours aprés, elle se trouvoit changée en pieces de corne. L'Incred. Sçav. p. 113.

(*m*) Pietro Della Valle parle Letrre dix-septiéme, de certaines Sorcieres, qui en regardant seulement, mangent le cœur des hommes, & quelquefois le dedans des Concombres.

(*n*) En Allemagne il y a des Sorciers, qui font cacher & retirer au ventre les parties honteuses. Demonomanie de Bodin. p. 129.

(*o*) Un certain Cæsarius Maltesius changeoit de figure les cartes entre les mains des joueurs. Delrio. Disquis. Mag. p. 34.

(*p*) On dit qu'une certaine courtisane Romaine, ayant suspendu Virgile a my-étage d'une Tour dans une corbeille, il fit eteindre, pour s'en venger, tout le feu qui étoit à Rome,

rie ; (q) pour faire paroître hypocrites, ceux qui ne le sont pas, (r) pour se faire aimer des femmes & les suborner ; (s) pour infecter les provisions des Navire ; (t) pour faire mourir les hommes & les arbres. (u)

Veut-on faire des tours de passe-passe, des mieveries, des espiegleries, des merveilles, pour donner des spectacles & des divertissemens au peuple ? les Diables, si l'on en croit Demonographes, sont toûjours prêts à fournir ces plaisanteries ; il semble, à les entendre parler,

Rome, sans qu'il fût possible de le rallumer, si l'on ne l'alloit prendre aux Parties secrettes de cette mocqueuse, & de telle sorte encore que ce feu ne pouvant se communiquer, chacun étoit tenu de l'aller voir & visiter. Naudé. p. 447.

(q) Les Diables instruisent les Sorciers à mettre sous le feuil de la bergerie qu'ils veulent ruiner, une toupe de cheveux, ou un crapaud, avec trois maudissons, pour faire mourir étiques les moutons qui passent dessus. Cir.

(r) Trois-Echelles changea le breviaire d'un Curé, en un jeu de cartes. Bodin. d. 266.

(s) Louis Gaufredy lisant un Livre de Magie, le Diable, dit-on, lui apparut ; ils entrerent en conversation. Le Prêtre se donna à lui, à la charge que le Diable lui donneroit moyen de suborner tant de femmes & de filles qu'il voudroit, en leur soufflant simplement au nez. De Lancre. p. 177.

A la suite de l'Empereur Manuel, il y avoit un Magicien nommé Sethus, qui rendit une fille éperdûment amoureuse de lui, par le moyen d'une pêche, aussi-tôt qu'elle l'eut mise dans son sein. *Nicetas l. 4. Histor.*

(t) Des Sorcieres se perchoient sur le haut du mâts d'un Navire, & de-là jettoient des poudres qui infectoient de poison tout ce que les pauvres mariniers avoit mis secher au bord de la mer. De Lancre. p. 64.

(u) Pline dit *Hist. l. 7* qu'il y a en Afrique des familles d'hommes qui font mourir les arbres, les enfans, les chevaux, les troupeaux à force de les louer.

Aulugelle dit en ses nuits Attiques, qu'en Afrique se trouvoient des familles qui ensorcelloient par la langue, & en louant, faisoient mourir les arbres, les animaux & les enfans.

(x) Une

ler, que ces malheureux esprits sont ègalement disposez à divertir & à tourmenter, qu'ils en ont le pouvoir, qu'ils n'ont qu'à vouloir, & qu'ils font ce qu'ils veulent; enfin, que le Souverain de tous les êtres leur donne la liberte & la puissance de joüer des rôles Comiques ou Tragiques, selon qu'il leur plaît. Nous avons parlé des maux qu'ils peuvent faire (selon leurs historiens s'entend.) Disons à present quelque chose des plaisirs, des joyes, des divertissemens qu'ils peuvent donner, & qu'ils ont en effet donnez, (encore selon ces historiens.)

Y a-t-il rien plus plaisant, que de voir une Sorciere qui danse, & qui saute du haut d'une montagne jusqu'à deux lieuës de là? (x) on trouve, dit-on, de telles sauteuses. Si vous allez à la chasse, vous arrêterez les bêtes les plus farouches, & vous les tuërez à discretion, pourvû que vous appelliez quelque enchantement à votre secours; (y) du moins on le promet ainsi; car, à Dieu ne plaise, que je me rende garant du succez de cette chasse.

La jolie chose qu'un Diable qui voyant un Sorcier fort intrigué de ce qu'il ne peut entrer dans un endroit, se change en souris ou en quelqu'autre bête aussi petite, entre par un trou; (z) puis ouvre en dedans la porte à son amy? mais de quoi s'avise t-il d'user de cette métamorphose? puisqu'il a le pouvoir de prendre une telle

(x) Une Sorciere sauta du haut d'une montagne, jusqu'à un lieu éloigné de près de deux lieuës. De Lancre p. 210.

(y) Philostrate dit que les Egyptiens font cheminer des Dragons, qu'ils les enchantent avec de certains mots, pour leur couper la tête avec plus de sureté, & que souvent ils se servent de quelques pierres qui les rendent invisibles, comme Gyges.

Wier assure avoir vû un homme arrêter des bêtes sauvages d'une parole, jusqu'à ce qu'il les eût tirees.

(z) Si l'on veut entrer dans des lieux fort étroits, le Diable paroît comme une belette, ou comme une souris, & ouvre ensuite secretement la porte au Sorcier. L'Incred. Sçav. p. 96.

(a) Si-

telle forme, apparemment il l'a aussi d'entrer sans elle dans la serrure, & de l'ouvrir à sa volonté. Mais quand il s'agit de diableries, de sortileges & d'enchantemens, il ne faut point faire tant de questions; elles embarasseroient trop les Enchanteurs, les Sorciers & les Diables.

Avez-vous beaucoup de bled sur pied & prêt à être fauché? ne cherchez point de Moissonneurs, un Sorcier vous épargnera cette dépense. Achetez seulement une faulx; il lui fera faire à elle seule autant d'ouvrages, que le plus habile faucheur en pourroit faire. Vous la verrez voler d'un bout de votre champ à l'autre, sans qu'aucune main la tienne, & ensuite tout votre bled à bas. Du moins on le fait esperer ainsi, & on en produit une exemple; (a) voyez s'il est raisonnable d'y compter.

Que vous seriez surpris, si pendant un des plus beaux & des plus clairs jours de l'été, à l'heure de midy, vous voïiez tout d'un coup le soleil obscurci, & les ténebres se répandre sur la terre! un Magicien peut pourtant, dit-on, donner ce spectacle. (b)

Pour que ces cranes de têtes de morts qui se trouvent dans les cimetieres, ne vous fassent point tant d'horreur, apprenez des Demonographes, qu'il dépend de vous de vous en servir pour prononcer des oracles, (c) & donner de justes réponses sur toutes les questions qu'on vous pourra faire. Comme vous voyez, la magie fait usage de tout, rien n'est inutile chez-elle.

Si

(a) Simon le Magicien commandoit à une faux de faucher d'elle-meme; & elle faisoit autant d'ouvrage, que l'ouvrier le plus habile. L'Incred. Sçav. p. 40.

(b) Marc Venitien dit dans son voyage de l'Asie que les Tartares produisent des tenebres quand & où ils veulent.

(c) François Pic de la Myrande dit *l. 7. c. 10. de pra. rer.* que de son tems il y avoit un Magicien fameux en Italie, qui avoit un crâne de mort, dans lequel les Démons donnoient réponse, lorsqu'on l'opposoit au Soleil. Le Loyer p. 413.

Mel-

Si l'on craint les serpens ; elle les rendra si peu malfaisans & si dociles, qu'on pourra s'en divertir & les faire danser. (*d*) Cette danse-là ne seroit-elle pas bien réjoüissante ? l'agréable bal, que celui qui seroit composé de quatre ou cinq cens serpens, qui danseroient des menuets, des gavottes, des sissonnes & des sarabandes sur la pointe de leurs queuës, & qui s'éleveroient de temps dans l'air, pour faire de belles cabriolles !

Mais voici un spectacle qui seroit bien plus admirable que celui de la danse des serpens. Imaginez-vous un homme sur un Theatre, qui en jette un autre en l'air, qui le déchire & le met en pieces ; qui prend ensuite un enfant, & qui le coupe en deux par le milieu du corps, puis qui tranche la tête à un troisiéme. Ceci est veritablement un spectacle d'horreur ; ne fremissez plus ; le Magicien va rétablir l'homme, l'enfant, & remettre la tête tranchée en sa place ; ces gens déchirez & mis en pieces, seront aussi sains & aussi entiers, qu'ils l'étoient avant cette effroyable operation. (*e*) Si vous ne voulez pas me croire, informez-vous en

Melkior Flavin, Cordelier de Toulouse, dit *l. de l'état après le trepas des ames*, avoir connu un Sorcier à Rome, qui faisoit parler un Demon dans le crâne d'un mort. Id. p. 413. 414.

(*d*) Les Habitans de la côte de Coromandel, & quelques-uns des Cingalois & des Malabares sçavent enchanter les serpens, de sorte qu'en chantant ils les font danser. Lorsqu'ils font jurer quelqu'un, ils lui font mettre la main dans un pot, où il y a un serpent ; s'il n'en reçoit aucune atteinte, on tient que son serment est veritable ; mais s'il en est piqué, on le tient pour un parjure. Ils conjurent les plus grands & les plus petits serpens, afin de n'en recevoir aucun dommage. Baldeus Pirard.

(*e*) Un Juif appellé Zedechias, jettoit un homme en l'air, le mettoit en pieces, puis le retablissoit en son premier état. Delrio. Disquis. Mag. p. 121.

Un Magicien coupa la tête d'un valet en presence de plusieurs personnes, pour les divertir, & dans le dessein de la remettre ; mais dans le tems qu'il se mettoit en état de retablir

en chez les historiens des Sorciers, ils vous en fourniront des exemples. A dire vrai, j'aime mieux qu'ils vous en assurent que moi.

Voulez-vous un festin magnifique, fait par enchantement? les Demonographes vont vous le donner, préparez-vous à voir des choses bien étranges. Imaginez-vous pour cela, & afin que le tout soit plus prodigieux, que ce festin se doit faire dans un champ, au bas de quelques rochers, arrosé d'un fleuve qui passe par le milieu, & que plusieurs vaches & taureaux paissent dans ce champ. Comme ce fleuveve, ces taureaux & ces vaches pourroient incommoder, le Magicien détournera le fleuve, (*f*) pour lui donner un autre cours; fera retirer les vaches, (*g*) & même les taureaux, quelques furieux qu'ils soient. (*h*) Ensuite la place étant

blir cette tête, il vit un autre Magicien qui l'en empêchoit; & voyant que quelques prieres qu'il lui fit, il s'obstinoit à vouloir l'en empêcher, il fit naître tout d'un coup un lys sur une table, & ensuite en ayant coupé la tête, son ennemi tomba par terre, sans tête; puis il retablit celle du valet & s'enfuit. *C. Germain l. 1. de Lamiis. c. 3. n. 19.*

Simon le Magicien s'offroit à avoir la tête tranchée, avec promesse de ressusciter dans trois jours. L'Empereur le fit executer, & par ses prestiges, il supposa la tête d'un mouton, au lieu de la sienne, & trois jours après se vint montrer. *Clemens l. 2. recognit. & in Histor. S. Petr.*

Les Durmissals de Turquie, qui sont certains Religieux Mahometans, Enchanteurs & Magiciens vagabonds, coupent des enfans de sept à huit ans par le milieu, puis les rejoignent, sans qu'on y puisse remarquer aucune cicatrice. De Lancre. p. 342.

(*f*) Une Sorciere détournoit le cours d'un fleuve.

Fluminis hæc rapidi carmine vertit iter.

Tibulle Eleg. 2.

(*g*) Pythagore voyant un jour à Tarente un bœuf qui broutoit un champ de féves, lui dit quelques paroles à l'oreille; ce qui le fit cesser pour toûjours de manger ces féves. On n'appelloit plus ce bœuf, que le bœuf sacré, & en sa vieillesse, il ne se nourrissoit que de ce que les passans lui donnoient proche de Temple de Junon. *Porphyr. in ejus vita.*

(*h*) Grilland dit que du temps d'Adrien VI. un Magicien

étant nette, il fera paroître en un instant un jardin, entouré d'arbres, chargez de fruits, & sur ces arbres, des oiseaux, pour vous divertir, par une melodieuse symphonie. (*i*) Il condensera & épaissira l'air, & en fera une muraille (*k*) pour l'entourer, de sorte que vous ne serez importuné de la vûë d'aucun passant. Après toutes ces précautions, une tabls chargée de mets les plus délicats paroîtra à vos yeux. (*l*) La somptuosité y sera telle que vous l'aurez souhaitée. Car Messieurs les Magiciens sont des gens, si l'on en veut croire les histoires qu'on en débite, qui disposent si absolument des êtres créez, qu'ils les mettent à tel usage qu'il leur plaît. Apparemment vous voudrez boire frais : vous n'aurez qu'a dire, il tombera tant de neiges, (*m*) que vous en demanderez pour satisfaire à votre délicatesse. Mais qui est ce qui vous servira? qui rincera vos verres? qui changera vos assiettes? qui vous donnera à boire? si vous ne voulez point voir ceux qui s'acquiteront de ces fonctions, on vous fera venir des esprits invisibles, (*n*) si vous les voulez voir, deux ou

cien rendit par ses charmes un taureau furieux, aussi-doux qu'un mouton.

(*i*) Un Medecin Juif, appellé Sedechias, faisoit paroître en plein hyver un jardin remply d'arbres, d'herbes, de fleurs, & d'oiseaux qui chantoient. Delrio p. 33. & 112.

(*k*) Neckam dit que Virgile avoit entouré sa demeure & son jardin, dans lequel il ne pleuvoit point, d'un air immobile; qui lui servoit comme d'un mur. Naudé p. 446.

(*l*) Nous lisons d'un certain imposteur, nommé Pasete, qu'il faisoit paroître un banquet somptueux & ensuite disparoître, aussi-tôt qu'on s'étoit mis à table. Agrippa, de la Vanité des Sciences. ch. 48.

(*m*) Une Sorciere dissipoit les nuages, pour rendre le ciel serain, & produisoit des neiges en Eté.

Cùm libet, hæc tristi depellit nubila cælo :
Cùm libet, æstivo provocat orbe nives.
Tibulle. Eleg. 2.

(*n*) A la table du grand Cham de Tartarie, les Magiciens le font quelquefois servir par des Esprits invisibles. Le Loyer p. 334.

(*o*) Pan-

ou trois manches à balay, troteront, iront, viendront, (o) & vous presenteront exactement & promptement, tout ce qui vous sera nécessaire. Pendant votre repas, pour vous égayer la vûë, on fera danser les rochers, (p) dont j'ai parlé, & alors ils feront des sauts aussi legerement, que s'ils étoient devenus des marionnettes. Pour peu que vous, en faveur de qui je suppose que la fête sera faite, pour peu, dis-je, que vous ayez dessein de vous divertir des conviez, & de leur joüer quelque tour, vous n'aurez qu'à le témoigner à votre Magicien, il changera leurs mains en pieds de bœuf, (q) dans le temps qu'ils voudront les mettre aux plats, pour en tirer de quoi manger; ou il vous donnera le pouvoir d'attirer à vous leurs assiettes, leurs cueilleres, leurs verres, (r) & autres utensiles de table, à mesure qu'ils voudront s'en servir. Enfin, quand vous le souhaiterez, tout disparoîtra, & si vous êtes éloigné de chez vous, ne vous inquietez pas pour chercher quelque voiture qui vous y puisse porter; le même manche de balay (s) qui vous aura donné à boire, vous servira de cheval, & vous transportera legere-

(o) Pancrate coëffoit en Egypte un bâton, ou quelque manche de balay, qu'il habilloit en homme; & apres avoir prononcé quelques paroles, on voyoit trotter ce bâton par le logis, & faire ce qu'il falloit; & quand tout étoit fait, il lui rendoit sa premiere forme. L'Incred. Sçav. p. 184.

(p) Galfridus Monumetensis represente l. 5. c. 5. la danse des Geans ou des grands rochers & cailloux, que Merlin fit transporter en Angleterre, pour dresser un trophée, joignant la Ville d'Ambrosiopolis. Naudé. p. 321.

(q) Ziton Bohémien changeoit quelquefois dans des festins, les mains des conviez en pieds de bœuf, afin qu'ils ne pussent rien prendre des mets qu'on leur servoit. Delrio p. 112.

(r) Cæsarius Maltesius, en remuant un morceau de verre, attiroit à lui les vases qui étoient à l'autre bout d'une table. Id. p. 34.

(s) Monstrelet fait mention d'un Docteur en Théologie, nommé Andelin, qui pour jouir de ses plaisirs, s'asservit à Satan, lui rendit hommage, & l'alloit trouver à cheval sur un bâton.

(t) Les

gerement & sans fatigue, par tout où vous aurez dessein d'aller.

Autre merveille; c'est la chemise de necessité; (*t*) charmante & commode invention! car on prétend que quand on la porte, on est preservé de bien des maux. La bonne marchandise pour une lingere, & qu'elle devroit en avoir de débit! d'où vient qu'on ne la voit point en usage? une chose si utile, devroit, ce me semble, être très-commune; cependant on n'en dit mot, on ne la connoît que dans quelques livres. Ah! apparement c'est qu'on ne trouveroit pas son compte dans cette manufacture.

On se plaint tous les jours que l'argent est rare; on ne sçait, dit-on, où en prendre; il n'en paroît presque plus dans le commerce. Comment les Magiciens n'apportent-ils pas remede à une si grande disette? que ne mettent-ils par tout dans leur païs une abondance de ce précieux métail, eux qui en peuvent produire si facilement? ils n'ont, comme on le veut faire croire, qu'à tirer des poils (*u*) de leurs habits, & ce seront autant de pieces de monnoye qui auront cours; & ainsi une aulne d'étoffe pourroit enrichir plusieurs de ceux qui font tous les jours tant d'exclamations plaintives sur les miseres du temps; il leur suffiroit encore de donner certains papiers, (*x*) qu'on n'auroit qu'à secoüer, pour en faire tomber des pistoles. N'est-ce

(*t*) Les Allemands portent la chemise de necessité, faite d'une façon détestable, & force croix par tout, pour être garentis de tous maux. Bodin p. 57.

(*u*) Quand une certaine fille du Marquisat de Brandebourg arrachoit des poils du vétement de quelque personne que ce fût, ces poils étoient aussi-tôt changez en pieces de monnoye du pays. P. Melanchton, en une de ses Epîtres.

(*x*) On lit au Livre huitiéme du mélange des recits de Gilbert cousin de Nozereth, qu'un papier fut donné par un inconnu à un jeune homme de quinze ans, d'où devoient sortir des pieces d'or, autant qu'il en voudroit, à condition qu'il n'ouvriroit point ce papier qui étoit plié. Il en sortit quel-

ce point que ces fripons de Sorciers, n'ayant de l'attachement que pour leur propre utilité, ils se contentent de porter sur eux certains louis d'or ou autres pieces, dont ils achetent ce qui leur est necessaire pour vivre à leur aise, & qui ensuite, par une circulation perpetuelle, reviennent toûjours dans leur bourse? (yy) J'ai pourtant de la peine à porter d'eux ce jugement; parce qu'ils ne sont d'ordinaire que des miserables qui manquent eux-mêmes de tout.

Faire sortir les ames des lieux où elles sont après leur mort; (z) les faire marcher devant soi sous la figure d'ombres, (a) comme autant de Satellites, pour donner passage au Sorcier; tout cela n'est point prodige pour la magie; ce n'est, ce semble, qu'un jeu pour elle, un petit essai de ses pouvoirs. Ne diroit-on pas

ern

quelques écus; il l'ouvrit ensuite par curiosité; il y vit des figures horribles, & le jetta au feu, où il fut une demie heure, sans pouvoir être consumé.

(y) Un Sorcier, quand il achetoit quelque chose, & qu'il en bailloit de bon argent, il payoit, *refuga pecunia*; les deniers qu'il en donnoit, retournoient aussi-tôt à lui. De Lancre. p. 194.

Pasetes, fameux Magicien, achetoit les choses à bon marché; puis par l'artifice du Demon, l'argent retournoit toûjours dans la bourse. Guill. de Paris.

Des Sorciers & Sorcieres ont déposé que le Diable leur donnoit certaine monnoye, qui s'évanouissoit de leur bourse, s'ils ne l'employoient dans 24. heures. De Lancre. p. 396.

(z) Un Auteur celebre dit que l'Empereur Heliogabale étoit si sçavant dans la Magie, que par ses sortileges & enchantemens, il faisoit sortir des enfers les ames de Severe & de Commode, avec lesquelles il traitoit, pour apprendre les choses à venir. Dion. Xiphilin.

Une Sorciere ouvroit la terre par son chant, & tiroit les manes des sepulchres.

Hæc cantu finditque solum, manesque sepulchris
Elicit. Tibulle. Eleg. 2.

(a) Anastase de Nice dit que Simon le Magicien se faisoit préceder, en marchant, de plusieurs ombres, qu'il disoit être les ames des défunts.

(b) Ro-

en considerant ces prétendus pouvoirs, que les ames des defunts n'ont aucunne place assurée & fixe dans l'autre monde ; puisqu'il ne dépend que d'un miserable Magicien, de les retirer des endroits qu'elles habitent, pour les faire venir où il veut ? Si les Sorciers ont tant de pouvoir sur les choses de l'autre monde, doit-on être surpris de celui qu'on leur attribuë sur celles de celui-ci ; comme, par exemple, de produire des nuées & des orages, (*b*) quand il leur plaît ; de bâtir des Palais, des tours étranges, de les remplir de merveilles, & de les faire disparoître. (*c*) De donner

(*b*) Roger Bacon promettoit de produire artificiellement des nuës, y faire gronder le tonnerre, y exciter l'eclair, & ensuite le faire resoudre en pluyes. Gaffarel. p. 365. Le peuple en croit du moins autant des Magiciens.

(*c*) D. Rodrigue, usurpateur du Royaume d'Espagne n'ayant point d'argent pour mettre promprement une armée sur pied, qu'il pût opposer à ses ennemis, resolut de faire ouvrir un lieu qu'on nommoit *la Tour enchantée*, près de Tolede, où l'on disoit qu'il y avoit un tresor, que personne avant lui n'avoit osé rechercher. Cette Tour etoit entre deux rochers escarpez à demie-lieuë, au Levant de Tolede ; & au dessus de rez de chaussée, on voyoit une cave fort profonde, séparée en 4 differentes voûtes, au travers d'une ouverture fort étroite, entaillée dans le roc, qui étoit fermée par une porte de fer, qui avoit, dit-on, mille serrures, & autant de verroux. Sur cette porte il y avoit quelques caracteres grecs, qui souffroient plusieurs significations, mais la plus forte opinion veut que c'étoit une prédiction de malheur à celui qui l'ouvriroit. Rodrigue fit faire de certains flambeaux que l'air de la cave ne pourroit éteindre ; & ayant forcé cette porte, y entra lui-même, suivi de beaucoup de personnes. A peine eut il fait quelque pas, qu'il se trouva dans une fort belle salle, enrichie de sculptures, au milieu de laquelle il y avoit une statue de bronze, qui representoit le tems sur un pied d'estal de trois coudées de haut, qui tenoit de la main droite une masse d'armes, avec laquelle elle frappoit de tems en tems la terre, dont les coups retentissans dans cette cave, faisoient un bruit épouvantable. Rodrigue, bien-loin de s'effrayer, assura ce phantôme, qu'il ne venoit pas pour faire aucun desordre dans ce lieu de sa demeure, & lui pro-

ner à des femmes des charmes insurmontables, pour dompter les cœurs des hommes, même des plus grands Princes, & s'en faire suivre par tout; (*d*) de faire par-

ler

mit d'en sortir, dès qu'il auroit vû toutes les merveilles de ce lieu-là; & alors la statuë cessa de battre la terre. Le Roi donnant courage aux siens par son exemple, fit une visite exacte de cette sale, à l'entrée de laquelle il y avoit une cave ronde; dont il sortit une espece de jet d'eau, qui faisoit un murmure affreux. Sur l'estomac de la statuë, étoit écrit en Arabe, *Je fais mon devoir*; & sur le dos, *à mon secours* Au côté gauche, contre la muraille on lisoit; *Malheureux Prince, ton mauvais destin t'a mené ici.* Et au côté droit: *Tu seras deposé par des Nations étrangeres, & tes sujets seront châtiez aussibien que toi de tous leurs crimes.* Rodrigue ayant contenté sa curiosité, il s'en rétourna; & à peine eut-il tourné le dos, que la statue recommença ses coups: Ce Prince fit refermer la porte, & boucher même l'endroit avec de la terre, afin que personne n'y pût entrer à l'avenir. Mais la même nuit, on entendit de ce côte-là de grands cris qui précederent un éclat épouvantable, semblable à un grand coup de tonnerre; & le lendemain on ne trouva plus la Tour, ni presque aucun vestige de ce qui avoit rendu cet endroit remarquable. Abulcacim Taristabentariq, qui a écrit en Arabe l'Histoire des Conquêtes d'Espagne par les Maures, depuis peu traduites en françois. Voyages Historiques de l'Europe, par Monsieur Jordan.

(*d*) Une Magicienne, pour se faire aimer d'un jeune homme, mit sous son lit un crapaud dans un pot, les yeux fermez, de sorte que ce jeune homme quitta sa femme & ses enfans, sans se ressouvenir d'eux. Sa femme trouva le sort, le fit brûler, & son mari revint. Delrio. p. 422.

François Petrarque, parlant dans une Epître de son voyage de France & d'Allemagne, dit qu'un Prêtre lui raconta dans la Ville d'Aix cette histoire. Charlemagne, après avoir conquis plusieurs pays, devint si éperduëment amoureux d'une simple femme, qu'il en negligea non seulement les affaires de son Royaume, mais même le soin de sa propre personne. Cette femme étant morte, sa passion ne s'éteignit point; de sorte qu'il continua d'aimer son cadavre, de l'entretenir, de le caresser, comme il avoit fait auparavant. L'Archevêque Turpin ayant appris la durée de cette effroyable passion, alla un jour pendant l'absence du Prince dans la chambre où étoit ce cadavre, afin de le visiter, pour voir s'il n'y trouvéroit point quelque sort, qui fût la cause de ce

dére-

ler & discourir également des animaux vivans, (*e*) & leur figure; (*f*) de tuer des hommes en abattant des statuës; (*g*) de faire mysterieusement subsister des mons-

déreglement. Il trouva en effet dans sa bouche sous sa langue un anneau, & l'emporta. Le même jour Charlemagne étant retourné dans son Palais, fut fort étonné d'y trouver une carcasse si puante; & se reveillant comme d'un profond sommeil, il la fit ensevelir promptement. Mais la même passion qu'il avoit eüë pour ce cadavre, il l'eut pour l'Archevêque qui portoit cet anneau. Il le suivoit par tout, & ne pouvoit se séparer de lui. Ce Prelat voyant cette fureur, jetta dans un lac l'anneau, afin que personne n'en pût plus faire aucun usage. Enfin Charlemagne demeura toujours si passionné pour ce lieu, qu'il ne sortit point de la Ville d'Aix. Il y bâtit un Palais & un Monastere, où il acheva le reste de ces jours, & voulut y être enseveli; ordonnant, dit-on, par son testament que tous les Empereurs de Rome se feroient sacrer premierement en ce lieu. Recherches de Pasquier. l. 5, c. 31. La Justice criminelle de la France, signalée des exemples les plus notables, depuis l'établissement de cette Monarchie jusques-à-present (1622.) par Maître Laurent Bouchel, Avocat en la Cour de Parlement. Titre 15. chap. 7. p. 553. 554.

(*e*) Paul Grilland écrit *l. de Sortileg. Sect. 7. num.* 24. avoir vû brûler une Sorciere à Rome, qui s'appelloit Francisque de Sienne, qui faisoit parler un chien devant tout le monde.

Cedrenus rapporte sous la foy de certains faux Actes de saint Pierre, qui couroient encore de son temps, que Simon le Magicien avoit à sa porte un gros dogue, qui devoroit ceux que son maitre ne vouloit pas laisser entrer; que saint Pierre voulant parler à Simon, ordonna à ce chien de lui aller dire en langage humain, que Pierre serviteur de Dieu le demandoit; que le chien s'acquitta de cet ordre au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon; mais que Simon, pour leur faire voir qu'il n'en sçavoit pas moins que saint Pierre, ordonna au chien à son tour d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut executé aussi-tôt.

(*f*) Les quatre oiseaux d'or, que les Magiciens de Babylone appelloient les langues des Dieux, faisoient des discours achevez, pour persuader au peuple la fidelité & l'amour qu'ils devoient à leur Prince. L'Incred. Sçav. p. 99 & 28.

(*g*) Théophile, Empereur Grec, se voyant obligé de mettre à la raison une de ses nations, qui s'étoit revoltée

monstres furieux dans l'eau, sous des bâtimens; (h) de rendre victorieux dans toutes sortes de disputes; (i) d'assembler tous les serpens d'une contrée dans un lieu; (k) des

sous la conduite de trois Capitaines, consulta le Patriarche Jean, grand Magicien. Celuici lui conseilla de faire faire trois gros marteaux d'airain, & de les mettre entre les mains de trois hommes robustes; ce qui fut fait. Ensuite Jean mena ces trois hommes vers une statuë d'airain à trois têtes en l'Euripe du Cirque, où ils abattirent deux de ces trois têtes avec ces marteaux, & firent seulement pencher le cou à la troisiéme, sans l'abattre, dans la suite une bataille se donna entre les Lieutenans de Theophile & les rebelles. Deux Capitaines furent tuez, le troisieme fut blessé, & mis hors d'état de combattre. Zonare t. 3. de ses Annales.

(h) Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus éloigné de la possibilité des choses, que la rencontre sur laquelle Merlin prit sujet de déclamer ses belles Propheties; sçavoir que le Roi Wortigernus fut conseillé par ses Magiciens de faire bâtir une tour inexpugnable en quelque endroit de son Royaume, où il pût demeurer en sûreté contre les Saxons, qu'il avoit fait venir d'Allemagne, & que, comme il la voulut faire bâtir, à peine avoit-on jetté les fondemens, que la terre lés engloutissoit en une nuit, & n'en laissoit aucun vestige; d'où les Magiciens lui persuaderent qu'il les falloit détremper pour les affermir & rendre stables, avec le sang d'un petit enfant qui fut né sans pere, tel que Merlin se rencontra étre, aprés une longue recherche; lequel étant amené devant le Roy, disputa premierement contre ses Magiciens, & leur enseigna que dessous les fondemens de cette Tour il y avoit un grand lac, & que dessous ce lac, il y avoit deux grands & furieux Dragons, l'un rouge, qui signifioit le peuple de Bretagne ou d'Angleterre; & l'autre blanc, qui representoit les Saxons, lesquels ne furent pas plûtôt déterrez, qu'ils commencerent un furieux combat, sur le sujet duquel le Prophete Merlin commença à pleurer comme une femme, & à chanter ses prédictions sur l'état d'Angleterre Naudé. Apol. 320. 321.

(i) Theodore Tronchin, Professeur en Théologie à Geneve, prétend que Cayet contracta avec Satan sous le nom de Terrier, Prince des Esprits souterrains, à condition qu'il seroit heureux dans les disputes contre ceux de la Religion, & qu'il seroit accompli dans la connoissance des Lettres. Dict. Crit. t. 2. p. 713.

(k) Un

(*k*) de se changer en papilllon, quand on est poursuivi; (*l*) de donner le talent de réüssir dans la poësie; (*m*) de rendre tel, qu'on ne puisse jamais enfoncer dans l'eau; (*n*) quoi qu'on ne sçache point nager; de n'avoir qu'à tourner son chapeau; (*o*) du côté du païs où l'on souhaite aller, pour s'y transporter aussitôt; de grossir épouventablement une personne, à qui l'on en veut, & de faire une basse-court de son ventre; (*p*) de voler dans l'air & de se transporter dans un charoit de feu; (*q*) d'obliger des arbres à saluer & à faire

(*k*) Un Magicien, aprés avoir contraint par ses enchantemens un nombre prodigieux de serpens de se retirer dans une fosse, fut enfin tué par un d'entr'eux, qui étoit vieux & d'une grandeur prodigieuse. Delrio p. 153.

(*l*) Une Sorciere se changeoit en Papillon, pour éviter celui qui la poursuivoit. De Lancre. p. 313.

(*m*) Il y a des enfans qui se donnent au Diable, pour bien faire des vers, & ils les font. Id. 176.

(*n*) Les Thebiens, Sorciers, tuoient les hommes de leur souffle, & ne pouvoient enfoncer dans l'eau. Le Loyer p. 326. Les Demons étant dans le corps des Sorciers, ils les empêchent d'enfoncer. De Lancre. p. 11.

(*o*) Le Roy Eric se transportoit du côté où il tournoit son chapeau. Delrio p. 175.

(*p*) Une femme ensorcellée devint si grasse, que son ventre lui couvroit le visage. On y entendoit le même bruit que font les Poules, les Cocqs, les Canards, les Chiens, les Moutons, les Bœufs, les Cochons & les Chevaux. Delrio. p. 193.

(*q*) Wier dit, *lib de Præstigiis*, avoir vû en Allemagne un Bâteleur Sorcier, qui montoit au Ciel devant le peuple en plein jour; & comme sa femme le prit par les jambes, elle fut aussi enlevée, & la chambriere suivit sa maitresse, & demeurerent assez long-tems en l'air de cette sorte. Bodin p. 431. 432.

On vit à Rome, sous le Regne de l'Empereur Claude, Simon ce fameux Magicien de la Ville de Gytta, transporté sur un chariot de feu, & voler comme un oiseau au milieu de l'air. L'Incred. Sçav. p. 28. On ajoûte que saint Pierre le fit tomber par ses prieres, de sorte qu'il se cassa les jambes. Saint Clem. l. 6. constit. ch. 9. Arnobe *adversus gentes*. Id. 41.

 (*r*) Tes-

à faire un compliment, quand on passe devant eux, (r) de faire sortir des enfans d'une fontaine, sans qu'on les y ait mis, & sans qu'ils y soient entrez; (s) de produire des montagnes & des fleuves, en jettant des pierres & de l'eau derriere soi; (t) de rendre invisible; (u) de paroître avec deux visages; (x) de tirer des personnages d'une tapisserie, & de les faire combattre; (y) d'attirer chez soi le bled, ou le laict, ou les arbres de ses voisins; (z) d'élever sur la tête d'un

(r) Tespesion, Prince Gymnosophiste; pour montrer qu'il pouvoit enchanter les arbres, commanda à un grand orme de saluer Apollonius, ce qu'il fit, mais par une voix grêle & effeminée. L'Incred. Sçav. p. 995.

(s) Un jour Jamblique se baignant dans les bains de la Syrie, il fit sortir, en frappant l'eau de sa main, & en prononçant secretement quelques paroles, des deux fontaines, deux jeunes enfans qui le vinrent embrasser: puis il les fit retirer dans leurs fontaines. L'Incred. Sçav. p. 1060.

(t) Des Magiciens jettant des pierres derriere eux, formoient des montagnes; & en jettant de l'eau, ils produisoient des fleuves. Le Loyer 329.

(u) L'Anneau de Giges le déroboit aux yeux des hommes, quand il en tournoit le chaton du côté de la main, & le faisoit voir, lorsqu'il le tournoit en dehors. Herod. l. 1. Cic. l. 3. Offic. Saint Greg. de Naz. Hym. 11. Thiers. t. 1. p. 361.

Simon le Magicien se rendoit invisible, quand il vouloit. S. Clem. recognit. & l. 2. constit. Apostol. On dit encore qu'il formoit des hommes de l'air en un moment, qu'il faisoit mouvoir des statuës de bronze & de marbre, qu'il passoit à travers les flâmes sans se brûler, qu'il voloit au milieu des airs. L Incred. Sçav. 40.

(x) Simon le Magicien paroissoit quelquefois avec deux visages. Id. Ibid. Delrio p. 124.

(y) Un Magicien faisoit sortir d'une tapisserie les neuf preux, & les faisoit combattre. Le Loyer p. 471. 472.

(z) Des Magiciens font venir dans leurs greniers le bled de leurs voisins. Turnebus. Delrio p. 141.

Une Magicienne faisoit tirer par le Diable le lait des vaches de ses voisines, & apporter chez elle. Ib.

Un Heretique de Chizicho, de la Secte des Pneumatomaches, par son art, selon Anastase de Nice, *Quæstionib. in sacr.*

d'un homme des cornes fort embarrassantes; (*a*) d'affliger les nouveaux mariez, d'un malefice des plus dangereux; (*b*) & de faire grêler (*c*) en même temps qu'on ôte l'effet de cette cruelle operation; malefice contre lequel la même magie & d'autres superstitieuses pratiques, enseignent des préservatifs & des remedes, (*d*) pendant

sacr. Script. attira un Olivier du champ de son voisin auprès de sa maison, pour faire ombrage à sa fenêtre, afin que ses écoliers ne fussent point incommodez du Soleil.

(*a*) Ziton Bohemien, voyant des gens à des fenêtres, attentifs à regarder quelque spectacle qui contentoit leur curiosité, il leur fit venir au front de hautes cornes de Cerf, afin de les empêcher de se retirer de ces fenêtres, quand ils le voudroient. Delrio. p. 112.

(*b*) Un Roy d'Egypte eut pour quelque tems l'éguillette nouée. Herod. l. 2. Eulalius fut aussi charmé & noué par ses concubines. Grec. Turon. l. 10. c. 8. Brunichilde empêcha par sortilege la consommation du mariage de la fille d'Espagne avec le Roi Theodoric. Aimonius l. 3. c. 94. Un Juif mit le divorce entre le Roy Pierre de Castille & la Reine son épouse. *Roderic. Sanctius Histor. Hispan. part. 4. c. 14.*

Dans la Chronique *d'Albertus Argentinensis*, il est dit que Marguerite, qui avoit épousé le Comte Jean de Bohéme, ayant demeuré plus de trois ans avec lui sans se pouvoir joindre, le mariage fut resolu.

La Loy de Charlemagne dit, *Si vir & mulier conjunxerint se in matrimonium, & postea dixerit mulier de viro, non posse nubere eum eo; si potest probare quod verum sit, accipiat alium. Capitul. l. 6. c. 55.*

(*c*) Une tradition dit qu'il grêle, toutes les fois qu'on dénouë l'éguillete à quelqu'un. Réponse aux Quest. d'un Provincial. t. 1. p. 297.

(*d*) Pour empêcher le nouëment d'éguillette, porter un anneau, dans lequel soit enchassé l'œil droit d'une belette. Le Solide Tresor du petit Albert p. 14.

Si quis die aliquo, cùm radiosus sese sol superat ex mari, &c. ter pronunciet Yomon; res maritalis prius maleficio funerata, revivescet. (Autor ridet.) De Idololatria Magica. Dissertatio Johannis Filesaci Theologi Parisiensis. p. 28.

Manger de la Joubarbe ou Jonbarde, afin de rompre le nouëment d'éguillette, dont on est affligé. M. Thiers. t. 1. p. 170.

Pour délivrer ceux qui ont l'éguillete nouée, & rompre ce

pendant que le plus sûr seroit de travailler à guerir l'imagination ? (*e*)

Des

ce charme, il faut que l'époux pisse à travers la bague nuptiale, ou bien que l'on fasse chier l'épousée dans le soulier de son époux ; s'il en ressent l'odeur puante, il guerira de son infirmité. Joseph. l. 1. contre Appian Alex. Cardan *l. 16. de rer. variet. c. 89.*

Pour être gueri du nouëment d'éguillette, il faut, dit-on, faire pisser la femme par dedans un anneau. Rep. aux Quest. d'un Prov. t. 1. p. 297.

Les Anciens faisoient chanter certains vers dans les solemnitez des nopces, pour empêcher le nouëment d'éguillette. *Versus canebantur in nuptiis, quia fascinum putabantur arcere. Festus.*

Pline dit l. 28. c. 19. que si l'on oint de graisse de loup le seüil & les potteaux des portes, quand les nouveaux mariez vont coucher ensemble, ils ne seront point charmez.

(*e*) Un Comte de très-bon lieu, dit Montagne, l. 1. p. 105. 106. de qui j'étois fort privé, se mariant avec une belle dame qui avoit été poursuivie d'un tel, qui assistoit à la fête, mettoit en grande peine ses amis, & nommément une vieille dame sa parente, qui présidoit à ses nopces, & les faisoit chez elle, craintive de ces sorcelleries ; ce qu'elle me fit entendre. Je l'a priai de s'en réposer sur moi. J'avois de fortune en mes coffres certaine petite piece d'or, platte, où étoient gravées quelques figures celestes, contre le coup du Soleil, & pour ôter la douleur de tête, la logeant à point sur la coûture du test ; & pour l'y tenir, elle étoit consuë à un ruban propre à rattacher sous le menton. Resverie germaine à celle de quoi nous parlons. Jacques Pelletier, vivant chez moi, m'avoit fait ce present singulier. J'avisai d'en tirer quelque usage, & dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prêter une ; mais que hardiment il s'allât coucher ; que je lui ferois un tour d'ami, & n'épargnerois à son besoin un miracle qui étoit en ma puissance, pourvû que sur son honneur il me promit de le tenir très fidelement secret. Seulement, comme sur la nuit on iroit lui porter le reveillon, s'il lui étoit mal allé, il me fit un tel signe. Il auoit eu l'ame & les oreilles si battuës, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, & me fit son signe à l'heure susdite. Je lui dis lors à l'oreille qu'il se levât, sous couleur de nous chasser, & prit en se jouant la robe de nuit que j'avois sur moi, (nous étions de taille fort

voisine,

De bonne foi, après avoir lû tout ce détail, n'est-il pas naturel de conclure, que la magie en dit trop, pour qu'on soit obligé de la croire ? Je m'arrête icy ; car je ne finirois point, si je voulois continuer ce détail, & le faire aussi long que les livres le font ; si je voulois dis-je, parler de certains mots (*f*) ausquels on donne la vertu d'invoquer les Demons ; de l'usage de peser les hommes, pour connoître s'ils sont Sorciers ; (*g*) de ce que doit faire un Sorcier, pour ôter le malefice qu'il a donné ; (*h*) de l'effet que produit le soupçon sur un malefice ; (*i*) de l'usage que les Magiciens

voisine,) & s'en vêtit, tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui fut, quand nous serions sortis, qu'il se retirât à tomber de l'eau, dit trois fois telles paroles, &c. qu'à chacune de ces trois fois il ceignit le ruban que je lui mettrois en main, &c. Cela fait, ayant à la troisiéme fois bien étreint ce ruban, pour qu'il ne se pût ni denoüer, ni mouvoir de sa place, qu'en toute assurance il s'en retournât, &c. Ces singeries sont le principal de l'effet, notre pensée ne pouvant se demêler, que moyens si étranges ne viennent de quelque obstruse science. Somme Il fut certain que mes caracteres se trouverent plus veneriens que solaires.

(*f*) Agrippa dit que les paroles magiques, dont ceux qui ont fait pacte avec le Demon, se servent pour l'invoquer, & pour reussir dans ce qu'ils entreprennent, sont *Dies, Mies, Jesquet, Benedo Efet, Douvema Enitemaus* Dict. Trev.

(*g*) En Hollande on pese ceux qui sont accusez de sortilege, de sorte que ceux qui pesent moins que le poids qu'on met, (tel qu'il est arbitré) pour les peser, dans l'autre côté de la balance, sont reconnus pour Sorciers. Il n'y a point de poids fixe pour peser les gens ; on regarde seulement leur corpulence, & à la vûë, on y proportionne le poids. C'est dans la ville d'Oudewater. On pese seulement les étrangers. Le Monde Ench. t. 1. p. 319. 320.

(*h*) Les Sorciers en ôtant un sort, sont obligez de le donner à quelque chose de plus considerable, que celui à qui ils l'ôtent ; sinon le sort retombe sur eux. Bodin. p. 251. 252.

(*i*) C'étoit l'ancien usage des Magiciennes & des Empoisonneuses, de marmoter sur les poisons. L'effet du venin etoit plus certain, lorsque le malade soupçonnoit quelque sortilege. Rép. aux Quest. d'un Provinc. t. 2. p. 74.

giciens font des crapaux ; (*k*) de certaines circonstances qui regardent les Sorciers, quand ils sont entre les mains de la Justice ; (*l*) des jours, ausquels ils ne peuvent deviner ; (*m*) de ce qu'ils ont imaginé sur les ongles ; (*n*) des chiens d'Agrippa ; (*o*) des visions qu'ont

(*k*) Les Sorcieres sont ordinairement trouvées saisies de crapaux qu'elles nourrissent & acoûtrent de livrées, & les appellent au pays valois Mirmilots. Bodin p. 223.

Est notable ce qui est advenu à une lieuë ou environ près de la ville de Bazas, au mois de Septembre 1610. Comme un honnête homme se promenoit parmi les champs, il vit un chien se tourmenter auprès & és environs d'un trou, comme s'il y fût entré quelque lievre. Cela donna sujet de rechercher pourquoi ce chien se tourmentoit si fort. On ouvre ce trou ; il se trouva dedans deux grands pots, liez & étoupez, bouche à bouche ; le chien ne se voulant appaiser pour cela, on les ouvre, ils se trouverent pleins de son, & dedans, un gros crapaud, vêtu de taffetas verd. Un homme dit que c'étoit lui qui l'avoit mis, afin qu'étant consommé, il pût tirer de sa tête une certaine pierre qu'on appelle Crapaudine. Cependant ce taffetas verd fit soupçonner qu'il y avoit un autre dessein. De Lancre p. 133. 134.

(*l*) Spranger Inquisiteur a remarqué que la Sorciere, bien qu'elle soit prisonniere, peut encliner les Juges à pitié, si elle peut jetter les yeux sur eux la premiere. Bodin p. 371.

On croit qu'un Sorcier ne peut ôter le malefice, qu'il a donné, tant qu'il demeurera entre les mains de la Justice. M. Thiers t. 1. p. 273.

(*m*) Les Magiciens & Divinateurs & autres telles sortes de gens, ne peuvent rien deviner le Vendredi ni le Dimanche. Le Diable ne fait pas si ordinairement ses orgies & assemblées en ces jours-là, qu'aux autres jours de la semaine. De Lancre p. 112.

(*n*) Pythagore, que quelques-uns disent avoir été Magicien, logeoit quelque point de sorcèlierie & secret aux ongles par ce precepte ; *Præsegmina unguium criniumque ne commingito :* & Pline dit que des rognures des ongles des pieds & des mains, incorporez en cire, les Sorciers font certain remede & charme contre les fievres. Il ajoûte qu'ils enseignent de mettre des rognures des ongles à l'entrée du pertuis des fourmis, & que la premiere qui en prendra, étant mise au cou, guerira de la fievre. De Lancre p. 301.

Le Diable défendit à un Sorcier de rogner jamais l'ongle du

qu'ont les Sorciers pendant leur sommeil. (*p*) Je le dis encore une fois ; je ne finirois point si je prétendois m'étendre sur cette matiere, autant que les lectures que j'ai faites m'en fournissent de sujets. Mais il me paroît que tout ce que je viens de rapporter, doit suffire pour donner une ample idée de ce qu'on appelle sortilege & enchantement, & pour apprende ce qu'on en doit juger. Reprenons Monsieur Oufle; ce qu'il va faire & ce qui lui va arriver merite bien que nous y fassions attention.

du poulce de la main gauche. Id. p. 263.

M. P. prétend que si l'on rogne ses ongles aux jours de la semaine qui ont un R, comme au mardi, mercredi, ou vendredi, il viendra des envies aux doigts.

(*o*) Paul Joue dit en ses éloges qu'Agrippa mourut fort pauvre & abandonné de tout le monde dans la ville de Lyon, & que touché de repentance, il donna congé à un chien noir qui l'avoit suivi tout le temps de sa vie, lui ôtant un collier, plein d'images & de figures magiques, en lui disant tout en colere, *Abi, perdita bestia, quæ me totum perdidisti.* Ensuite de quoi, ledit chien s'alla précipiter dans la Saone, & ne fut depuis ni vû ni rencontré. Naudé p. 305.

Pour ce qui est de l'Histoire du chien d'Agrippa, dont on vient de parler, qui nous est representée avec plus d'éloquence que de verité par Paul Jove,

Venalis cui penna fuit, cui gloria Flocci.

c'est qu'il nourrissoit plusieurs chiens qu'il aimoit, comme Alexandre le Grand aimoit son Bucephale; l'Empereur Auguste, un Perroquet; Neron, un Etourneau; Virgile, un Papillon; Commode, un Singe; Honorius, une Poulle; Heliogabale, un Moineau. Agrippa parle de ses chiens. Ep. 72. 74. 76. 77. Wierus, qui avoit été son serviteur, dit pourtant qu'il n'en avoit que deux, qui étoient perpetuellement avec lui dans son étude, l'un desquels se nommoit Monsieur, & l'autre Mademoiselle. Id. p. 309.

(*p*) Nous avons vû des Sorcieres à Bayonne, qui après avoir sommeillé dans les tourmens, comme dans quelque douceur & delice, disoient qu'elles venoient de leur Paradis, & qu'elles avoient parlé à leur Monsieur. De Lancre. p. 57.

CHAPITRE X.

Chagrins que causa à la femme & aux enfans de Monsieur Oufle, une avanture très-honteuse qui lui étoit arrivée, sur ce qu'il s'avisa de s'imaginer qu'une femme avoit ensorcellé un de ses chevaux ; les précautions qu'il prit, pour faire ôter ce prétendu sort, & pour s'en préserver lui-même.

NOus avons vû combien Monsieur Oufle étoit persuadé de la puissance des Sorciers, & la crainte continuelle qu'il en avoit. Voici une avanture fort chagrinante qui lui arriva, à l'occasion de cette persuasion & de cette crainte. On admirera sans doute ici plus que jamais la ridicule prévention de ce pauvre homme ; & je ne doute point aussi qu'on ne le plaigne, lui voyant tant de foiblesse, & lui trouvant tant de disposition à se faire soi-même, par sa credulité, la malheureuse victime de tant d'imaginations extravagantes. Je l'ai déja dit bien des fois, & je ne sçaurois me lasser de le répeter, tant je croi mes répétitions à cet égard, utiles pour ceux qui liront cette histoire ; je le répete donc, dis-je encore une fois ; on ne peut trop donner d'avis à ceux qui s'abandonnent à la lecture des livres qui traittent de merveilles, de choses extraordinaires, de superstitieuses pratiques, de je ne sçai combien d'histoires qu'on débite, sur ce qu'on appelle Sorciers, Magiciens, Enchanteurs, Esprits folets, Devins & autres sujets semblables, qui se répandent par tout comme des veritez incontestables, que les esprits foibles aiment extrêmement à croire, & que les esprits veritablement forts, rejettent avec raison, quand elles n'ont rien que le débit qu'on en fait, qui les

les puisse autoriser. A la verité, il y en a peu qui osent les rejetter publiquement, tant il se persuadent avoir sujet de craindre, qu'on ne reçoive le refus qu'ils font de les admettre comme une incredulité condamnable, & capable de les rendre universellement odieux. Je dis universellement, parce qu'il y a beaucoup plus de gens propres à recevoir des erreurs qu'il n'y en a d'assez intelligens, pour les reconnoitre comme erreurs; & d'assez fermes pour montrer autant de constance & de courage qu'il est necessaire, afin de ne les point admettre. Nous le voyons tous les jours. Des hommes habiles ne parlent qu'avec timidité & en tremblant, pour ainsi dire, quand ils combattent les histoires, que de certaines femmes qu'ils ont interêt de ménager, leur rapportent sur des sortileges & des apparitions; parce qu'ils s'attendent, qu'elles ne manqueront pas de dire, ou du moins de conclure elles mêmes, que ces habiles ne croyent point qu'il y a un Dieu, quand ils doutent qu'un esprit folet ait badiné comme un enfant, ou qu'un Sorcier puisse faire tonner, grêler & foudroyer à sa phantaisie, ou qu'enfin les Diables ayent le pouvoir de disposer des élemens, avec autant d'empire, que le souverain de tous les êtres, qui les a créez. Rien n'est plus ordinaire que ce jugement que les ignorans portent de ceux qui voulant absolûment bien connoître ce qu'on propose à leur credulité, pour en attirer le consentement, ne sont pas assez faciles, pour croire, comme eux, aveuglément tout ce qu'on leur dit, ou tout ce qu'ils lisent. On va peut-être dire que mon préambule est trop long, en ce qu'il fait trop attendre l'avanture dont j'ai promis de parler dans ce Chapitre. Je le finis ce préambule, quelque desir que j'aye de l'allonger; & je ne le finis, que dans l'esperance que le lecteur voudra bien suppléer par ses réflexions, à ce que j'aurois encore pû dire pour son édification, j'entends, pour l'exciter à peser les opinions vulgaires au poids de la raison & de l'évidence. Voici donc l'avanture dont il s'agit.

Monsieur Oufle avoit un cheval de selle, des plus beaux & des plus parfaits, non-seulement de sa contrée, mais même de tout le Royaume. Il étoit très-fort, très-vigoureux, très-vif, très-agile & très-bienfaisant. On le trouvoit dans la Province d'un si bel exterieur, que plusieurs fameux Peintres s'étoient égayez à en faire des portraits, dont ils avoient un fort bon débit. Aussi assure-t-on qu'il avoit coûté deux cens pistoles, & qu'on en auroit tiré un prix bien plus considerable, si on l'avoit voulu revendre.

Notre superstitieux Visionnaire étant allé le matin à une lieuë de la ville, monté sur ce précieux cheval, pour se promener, & peut-être pour se donner en spectacle sur une si belle monture, il retourna dîner chez lui. S'en retournant, il remarqua une Fame qui étoit debout sur sa porte. Ce qui lui fit remarquer cette Dame, c'est qu'elle eut toûjours les yeux attachez sur son cheval, tant qu'il fut à la portée de sa vûë. C'étoit une femme très-grande, un peu vieille, plus laide que belle, & vêtuë d'une robe de chambre abbatuë, noire, dont les manches descendoient jusqu'au poignet, comme les porteroit une veuve, ou une devote de profession; on dit qu'elle étoit l'une & l'autre. Cet habillement lugubre, cette laideur, cette vieillesse, cette haute taille, ces regards fixes & attachez; tout cela embarassa Monsieur Oufle, & lui donna occasion de faire quelques réflexions qui n'étoient pas favorables pour la Dame, & qui lui firent même craindre en general, qu'elle n'eût quelque mauvais dessein sur lui; je dis, en general; car alors son jugement ne tomba sur rien de particulier. Il continua cependant son chemin, & alla dîner dans sa maison. L'après dînée, son fils Sansugue s'avisa aussi d'aller sur le même cheval, (mais à l'inçû de son pere, & après avoir pris ses précautions, afin qu'il n'en fût pas instruit) à une maison de campagne d'un de ses amis, qui donnoit un cadeau à quelques Dames, & qui l'avoit convié avec toutes les instances possibles de se trouver à ce regal. Le tout se

passa

passa aussi agréablement, que des personnes de l'un & de l'autre sexe, assemblées pour se divertir, le pouvoient souhaiter. Je ne donne pas le détail de cette partie de plaisir; car il seroit fort inutile pour l'avanture dont j'ai à parler. Mais il est nécessaire pour l'intelligence de la meme auanture, d'ajoûter que Sansugue revint le soir, monté lui deuxiéme sur le beau cheval de son pere, c'est-à-dire, avec une jeune Dame qu'on appelloit sa Maîtresse, & qui étoit, aussi-bien que lui, plus pressée que les autres de s'en retourner. La double charge que portoit ce cheval, & la violence qu'on lui fit pour le presser d'arriver aussi-tôt qu'on le souhaitoit, le mirent dans un tel état, que le lendemain, il parut dans un accablement si grand, qu'à peine pouvoit-il marcher. Mornand, qui étoit du secret de Sansugue, lui en donna avis; ils convinrent ensemble de ne rien dire du tout de cette malheureuse partie; mais seulement d'avertir Monsieur Oufle du mauvais état où se trouvoit ce pauvre animal. Mornand se chargea d'annoncer cette mauvaise nouvelle, ce qu'il fit sans difficulté; parce qu'il s'attendoit bien que son maître ne mettroit rien a cet égard sur son compte. Il ne se trompoit pas; car aussi-tôt que Monsieur Oufle l'eut apprise, & après avoir vû son cheval, bien éloigné de s'aller imaginer que Sansugue & Mornand y eussent quelque part, il rappella dans l'instant l'idée de la Dame, grande, vieille, laide & habillée de noir, qu'il avoit remarquée la vieille, autant qu'il en avoit été remarqué lui-même. En un mot, il crut que c'étoit une Sorciere, qu'elle avoit ensorcellé son cheval par ses regards fixes, jugeant qu'il étoit impossible que le petit voyage qu'il avoit fait le jour précedent, eût été capable de le réduire dans cette extrêmité, & que cet accident n'avoit pû être si promptement produit, que par quelque malefice des plus prompts & des plus violens. De ce jugement il passa d'abord a la résolution d'en découvrir la verité, par un moyen aussi des plus violens; c'est celui qu'on apprendra dans

la

la notte ci-dessous. (*a*) Il se ravisa pourtant, & pensa qu'il étoit plus à propos d'aller auparavant trouver la Dame, & de l'engager par raison, par douceur, par prieres, ou bien par menaces à ôter le prétendu sort. Il prit donc ce dessein ; mais il ne se mit en état de l'executer, quaprès s'être précautionné selon ses lectures, pour ne s'exposer pas en danger d'être lui-même ensorcellé. Il ne se contenta pas d'un preservatif ; il s'arma de tous ceux qu'il put trouver dans sa Bibliotheque. Ces préservatifs paroîtront assurémment pitoyables aux lecteurs judicieux ; mais ces mêmes lecteurs auroient paru aussi-bien pitoyables à Monsieur Oufle, s'ils lui avoient marqué n'y avoir point de confiance. C'est ainsi que les hommes estiment ou méprisent, selon les tours qu'ils donnent à leur imagination, quand ils se trouvent dans des esprits qui, comme Monsieur Oufle, croyent sans raisonner ou ne raisonnent que pour appuyer & autoriser ce qu'ils croyent sans raison.

Venons à ces preservatifs ; il mit dans ses poches du sel ; (*b*) & quelques oignons ; (*c*) il cracha sur son [illegible] urine ;

(*a*) Quand on veut sçavoir en Allemagne qui est la Sorciere qui a rendu un cheval impotent & maleficié, on va querir les boyaux d'un autre cheval mort, en les traînant jusques à quelque logis, sans entrer par la porte commune, mais par la cave ou par dessous terre, & là font brûlet les boyaux du cheval. Alors la Sorciere qui a jette le sort, sent en ses boyaux une douleur colique, & s'en va droit à la maison où l'on brûle les boyaux, pour prendre un charbon ardent, & soudain la douleur cesse: & si on ne lui ouvre la porte, la maison s'obscurcit de tenebres avec un tonnerre effroyable, & menace de ruine, si ceux qui sont dedans, ne lui ouvrent. Bodin 280.

(*b*) Il y en a qui portent sur eux du sel, ou un noyau de datte poli, afin de chasser les malins Esprits. M. Thiers 172.

(*c*) La Dame de Chantocorena ayant jetté des poudres sur un jardin & sur un pré, elle infecta tout, excepté les oignon, parce que les Anciens le tenoient aussi grand Dieu que lui. De Lancre p. 340.

(*d*) Se-

urine; (d) & s'en lava ensuite les mains & les pieds; (e) il cracha encore sur le soulier de son pied droit; (f) sur ses cheveux; (g) & trois fois dans son sein; (h) il casse un miroir exprès, pour en mettre plusieurs morceaux sur ses épaules; (i) de deux cannes, il en fait faire une; mais de telle sorte, qu'elle puisse contenir de l'argent vif; (k) sans qu'il courre risque de s'en échaper; il graisse lui-même ses souliers d'oing de pourceau; (l) il envoye acheter un petit balay;

(d) Selon Pline, pour se garantir des enchantemens, il faut cracher sur l'urine recente, ou sur le soulier droit. Le Loyer 830.

(e) Ostancs Mage disoit que contre les sortileges il faut mouiller le matin ses pieds d'urine humaine. Ibid.

Laver les mains le matin avec de l'urine, pour détourner les malefices, ou pour en empêcher l'effet. C'est pour cela que le Juge Paschase fit arroser d'urine sainte Luce, parce qu'il s'imaginoit, qu'elle étoit Sorciere, & que par ce moyen, elle ne pourroit éluder la force des tourmens qu'il lui préparoit. *Apud Surium.* M. Thiers t. 1. p. 171.

(f) Cracher sur le soulier du pied droit, avant que le chausser, afin de se preserver de malefices. M. Thiers. t. 1. p. 170.

(g) Cracher trois fois sur les cheveux qu'on s'arrache en se peignant, avant que de les jetter à terre, pour se preserver de malefices. Id. p. 171.

(h) Cracher une ou trois fois dans son sein, afin de n'être point charmé. Id. Ibid.

Tibulle dit l. 1. Eleg. 2.

Despuit in molles & sibi quisque sinus.

(i) Certaines femmes superstitieuses attachoient aux épaules de leurs enfans des morceaux de miroirs cassez, ou des pieces de cuir de Renard ou de Brebis, afin de les garentir de la vûë empoisonnée des Sorciers. Martin de Arles. *Tract. de Superstit.* M. Thiers t. 1. 366. 367.

(k) Qui pourra se persuader que l'argent vif renfermé entre deux cannes, empêche toutes sortes de charmes & de sortileges? L'Incred. Sçav. p. 964.

On dit que l'argent vif, mis entre deux cannes, empêche les enchantemens. Delrio. p. 9.

(l) Bodin dit l. 4. c. 4. que les Magistrats ou Juges en Allemagne font prendre à de jeunes enfans des souliers neufs graissez.

lay; (*m*) pour l'emporter chez la Dame, & s'en servir conformement aux avis que lui donnoient ses lectures; il emporte aussi une espece d'échaudé, pour le donner au premier pauvre qu'il trouveroit en son chemin. (*n*) Voilà certes des précautions bien bizarres. Je ne pense pas qu'on y remarque, (du moins j'en ose juger ainsi par moi-même) aucune proportion entre leurs proprietez, & les prétendus sortileges qu'on se propose de combattre par leur secours. Mais en fait de superstitions, il ne faut pas raisonner à la rigueur; car elles n'y trouveroient point du tout leur compte. Que dis-je, raisonner à la rigueur? il ne faut point du tout raisonner, pour y trouver de la raison; car ce seroit temps mal employé & peine perduë. Est-ce que si dans cette matiere, on ne se vouloit laisser conduire que par de judicieux raisonnemens, on se trouveroit dans la necessité de combattre ces ridicules précautions qu'on prend contre les malefices? Non certes, on ne seroit point dans cette necessité, puisqu'on n'admettroit point du tout ces malefices pour aussi efficaces, & aussi formidables qu'on les fait, par les histoires qu'on en raconte, & qu'ainsi ne reconnoissant point leur vertu & leur puissance, on n'auroit point sujet de les craindre, ni par consequent sujet de se précautionner pour s'en défendre. Monsieur Oufle sçavoit encore d'autres prétendus préservatifs; mais comme il étoit pressé, il ne put les mettre en usage; parce qu'il ne lui étoit pas ai-sé

graissez d'oing de pourceau, & les envoyent à l'Eglise avec cette chaussure, laquelle a une telle vertu que, s'il y a des Sorcieres dans l'Eglise, elles n'en peuvent jamais sortir, s'il ne plaît à ceux qui ont aux pieds cette sorte de souliers.

(*m*) Pour empêcher qu'un Sorcier ne sorte du logis où il est, mettre des balais à la porte de ce logis. M. Thiers t. 1. p. 389.

(*n*) On enseigne, pour rompre le sort d'une personne charmée, à faire paitrir un gâteau triangulaire de saint Loup, & le donner par aumône au premier pauvre qu'on trouvera. Cit. [illegible]

(*o*) Les

sé de les trouver promptement ; ce sont ceux-ci. Avoir des os de ses parens ; (o) du cuir pris sur le front d'une hyene ; (p) de certains excremens ; (q) qu'on n'a pas aussi facilement, qu'on le souhaiteroit ; un saphir blanc gravé (r) d'une maniere Talismanique, & une certaine fleur qu'on appelle gans de Notre Dame. (s)

Il part donc de chez lui avec toute cette munition extraordinaire & antimagique, dont je viens de faire le recit. Il tenoit à la main sa mysterieuse canne. Il donna au premier pauvre qu'il rencontra, son gâteau triangulaire. Etant arrivé chez la Dame, il met son petit balay derriere la premiere porte, sans que personne s'en apperçût, & entre en suite chez elle assez brusquement. Elle sortoit de table, & lavoit ses mains. La premiere pensée qui lui vint ; ce fut de boire l'eau dont elle s'étoit lavée, & pour cause, comme on le verra

(o) Les Caraïbes, pour se garentir des sortileges, mettent dans une calebace les cheveux ou quelques os de leurs parens défunts, disans que l'esprit du mort parle là-dedans, & les avertit du dessein de leurs ennemis. De la Borde. Le Monde Ench. t. 1. p. 128.

(p) Selon Pline l. 22 c. 3. on arrachoit le cuir du front de la Hyene, & on le portoit sur soi contre les enchantemens.

(q) Il y en a qui oignent le dehors & le dedans de leurs navires d'excremens de jeunes pucelles, pour se preserver des malins Esprits. Selon Damien Goés de Portugal *de Lappiorum regione.*

Le sang m.... de la femme attaché contre les poteaux d'une maison détruit les malefices. Le Loyer p. 830.

(r) Pline dit l. 37. c. 9. que le Saphir blanc, où le nom du Soleil & de la Lune soit gravé & pendu au cou avec du poil de Cynocephales, sert contre tous charmes, & donne la faveur des Rois. Mais il faut trouver les Cynocephales, qui ne furent onques. Demonomanie de Bodin p. 282.

(s) Chez les Anciens il y en avoit qui portoient sur leur front en forme de couronne, la fleur qu'on appelle *les gans Notre-Dame*, & en latin *Bacchar*, de peur qu'une mauvaise langue ne les charmât ; ce que dit Virgile en ces terme, :

Bacchare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Le Loyer p. 256.

(t) Le

ra dans la notte. (*t*) Il se retint pourtant, & ne poussa pas son extravagance superstitieuse jusqu'à un excez si sordide, si dégoûtant, si vilain. Dans le temps qu'il entra, elle étoit avec une jeune fille qui la servoit; & sur ce qu'il commença son compliment, par lui dire qu'il sonhaitoit lui parler en particulier, elle fit retirer la petite fille dans une chambre prochaine. Celle-ci, en se retirant dans cette chambre, en laissa la porte entr'ouverte? parce que la curiosité la tenta de voir ce que cet homme vouloit à sa maîtresse. Il fut quelque temps sans parler; & cela, parce que regardant fixement cette femme, il remarqua, qu'elle avoit beaucoup de rousseurs sur le visage, & qu'il se ressouvint alors, que quelqu'un de ses Auteurs avoit dit, (*u*) que c'étoit une marque, qu'on ne pouvoit évoquer le Diable, ni avoir aucun commerce avec lui. Cependant, comme il s'avisa de s'imaginer qu'il pouvoit se méprendre, en rappellant dans sa memoire le texte de cet auteur, il ne s'arrêta point dans l'execution du dessein qu'il avoit formé pour cette visite. Je ne rapporterai point toutes les circonstances de cette conversation; il suffit de dire, qu'elle fût très-vive de part & d'autre; ce qu'on croira facilement, puisqu'elle roula toute sur une accusation fort injurieuse, & en même-tems très-injuste. Les emportemens furent reciproques; & enfin le tout se termina par une action très honteuse que fit Monsieur Oufle. L'action étoit très-honteuse par elle-même; mais il faut rendre justice à ce bon-homme, en reconnoissant que l'intention ne l'étoit point. Elle étoit seulement impertinente & ridicule. Il avoit lû, que

(*t*) Le Lave-main, dont usent les Sorcieres de Labourt, se fait ainsi. On fait venir la Sorciere qui ést soupçonnée d'avoir donné un malefice à quelqu'un, & lui ayant fait laver les mains dans quelque bassin, on fait boire les ordures qui restent à la personne ensorcellée. De Lancre p. 357.

(*u*) Les Magiciens disent que ceux qui ont des rousseurs au visage, ne peuvent faire venir les Demons, quoiqu'ils les évoquent. Le Loyér p. 830.

(*x*) Em-

que si l'on déroboit (x) quelque chose aux gens qu'on soupçonne d'être Sorciers, on se garentissoit de tous leurs malefices. C'est à cause de cette lecture qu'il mit en cachette dans sa poche en sortant une montre assez riche, qui étoit sur une table. Il ne fit pourtant pas si secretement ce vol, qu'il ne fût connu par la petite servante, qui, par la porte entrouverte de la chambre où elle étoit, voyoit & examinoit tout ce qui se passoit dans l'autre. Aussi-tôt qu'il fut sorti, elle en avertit sa maîtresse. Celle-ci sur le champ, court après lui, & enfin ne l'atteignit, que, dans le temps qu'il entroit dans sa maison; elle monta, criant au voleur, & faisant un vacarme épouvantable dans ce logis. Madame Oufle, ses enfans, & Mornand accoururent à ce bruit, pour voir ce qui en étoit la cause. La Dame demande justice, accuse Monsieur Oufle d'avoir volé sa montre, & se jette sur lui, pour le foüiller; Madame Oufle & ses enfans se jettent aussi sur elle, & commençoient à faire mains basses sur ses épaules, lorsque notre voleur arrête toutes ces violences par ces paroles prononcées à haute voix, & d'un ton d'oracle; patien-
„ ce ma femme; patience, mes enfans; patience,
„ Mornand; patience, vous, Madame, qui m'accu-
„ sez. Ce mot de patience si souvent répeté, arrêta en effet les combattans. Il tira ensuite la montre de sa poche, & en même-temps un livre de sa bibliotheque, où il montra la beau texte qui l'avoit engagé à commettre ce larcin. La Dame se saisit de la montre; puis lui laisse dire ce qu'il veut. Il raconte en sa presence, à sa famille, son soupçon, & la conversation qu'il venoit d'avoir. Le fruit de toute cette narration, ce fut qu'on renconnut generalement, que Monsieur Oufle étoit le fou le plus superstitieux qu'on eût jamais vû. La Dame considerant ce qui s'étoit passé chez elle & ce

(x) Emprunter quelque chose d'un Sorcier ou d'une Sorciere, ou leur dérober quelque chose, pour se garentir contre leurs malefices. M. Thiers. t. 1. p. 172.

ce qui se passoit alors dans le lieu où elle étoit, rendit justice à ce pauvre homme, en ce qu'elle ne le crut point veritablement voleur; mais seulement veritablement fou. Madame Oufle & ses enfans lui marquerent tous les chagrins possibles, de ce qu'on s'étoit servi à son égard de manieres un peu trop violentes; elle reçût parfaitement bien ces demonstrations de repentir; elle témoigna qu'elle n'en conserveroit aucun ressentiment contre eux; mais plutôt, qu'elle étoit émuë de compassion, à cause des peines que cet homme pouvoit leur faire, par l'extravagance de ses imaginations. Sansugue, qui remarquoit que son pere la soupçonnoit encore de magie; pour lui ôter cette ridicule idée de l'esprit, avoüa de bonne foy son voyage, avec toutes ses circonstances; & ainsi lui fit connoitre, qu'il étoit le seul Magicien qui avoit maleficié son cheval. Monsieur Oufle, qui vouloit absolûment, comme tous ceux de son caractere, avoir eu raison dans tout ce qu'il avoit fait, marqua qu'il ne croyoit rien de ce que son fils lui disoit. Il commençoit pourtant interieurement à le croire, & il en fut entierement convaincu dans la suite; car on lui donna tant de preuves de cette malheureuse partie de plaisir, qui avoit causé le mauvais état où étoit son cheval, qu'il ne lui fut pas possibles d'en douter. La Dame se retira fort contente; elle lia même pour toûjours une étroite amitié avec Madame Oufle; & dans ce commerce, elle montra qu'elle n'étoit assurement point du tout Sorciere. Le cheval, après quelques jours de repos, reprit sa premiere vigueur; & Monsieur Oufle ne cessa point d'être superstitieux & visionnaire.

CHA-

CHAPITRE XI.

Description de l'Assemblée des Sorciers qu'on appelle Sabbat.

NOns auons vû combien Monsieur Oufle étoit persuadé de la puissance qu'on attribuë aux Sorciers; sa facilité à croire toutes les histoires qu'il en lisoit, ou qu'il en entendoit dire; & les frayeurs que lui causoient ces histoires. On doit juger de ces frayeurs, de cette credulité, de cette persuasion, qu'il ne doutoit d'aucun de tous les contes qu'on fait de leurs assemblées qu'on appelle Sabbat. En effet, il avoit étudié cette matiere à fond; il sçavoit parfaitement tout ce que les auteurs en ont écrit; les moindres circonstances lui en étoient connuës; & comme il avoit appris par ses lectures, que tout étoit surprenant, prodigieux, merveilleuz dans ces assemblées diaboliques, il ne souhaitoit rien tant, que d'assister à quelqu'une, comme spectateur, & non pas comme Acteur; car, quelque superstitieux qu'il fût, il n'étoit pas homme à vouloir se donner au Diable, faire un pacte avec lui, devenir Sorcier. Il souhaitoit seulement voir une fois le Sabbat, afin de remarquer si tout ce qu'il en avoit lû, & qu'on lui en avoit dit, étoit veritable. Lui & l'Abbé Doudon s'étoient amusez à faire un recuëil de tout ce que les Demonographes en rapportoient; & ainsi ils étoient parfaitement instruit de tout ce qui s'y passe. C'est sur ce recueil que j'ai composé la description qu'on va lire. On verra si ce pauvre visionnaire avoit raison d'être à cet égard, aussi credule qu'il l'étoit. Pour moi, je l'avouë, il m'y paroît si peu de vrai-semblance, & de possibilité, que j'aurois honte de moi-même, si j'avois ajoûté foi à de telles impertinences. Le Lecteur jugera si ma honte seroit bien fondée.

Description du Sabbat.

POur faire une juste description du Sabbat, & qui soit telle, qu'on en rapporte par ordre toutes les circonstances, il faut répresenter le lieu ou on le fait, le temps auquel on le fait, comment on connoît ce temps, de quelle maniere on s'y transporte, comment le Diable s'y comporte & s'y fait voir, & à quoi s'occupent les Sorciers & les Sorcieres qui y assistent. Examinons donc pié à pié, & avec toute l'exactitude possible, cette prétenduë diabolique assemblée. Elle sera, à la verité, effroyable, mais le ridicule qui l'accompagnera, pourra la rendre divertissante pour ceux qui ne la regarderont pas aussi serieusement, que seroient Monsieur Oufle & ses semblables.

Disons d'abord quelque chose de son origine & de son nom. Le Loyer soûtient l. 4. des Spectres, chap. 3. qu'Orphée institua la Confrairie des Orpheotelestes, parmi lesquels Bacchus tenoit anciennement pareil lieu que le Diable fait aujourd'hui en l'assemblée des Sorciers, qui ont tiré toutes leurs façons de faire & leurs superstitions de ces Orpheotelestes. Le même Loyer remarque, que ce que l'on chantoit aux orgies *saboé*, *evohé*, répond au cry & au mont-joye des Sorciers, *har*, *sabat*, *sabat*, & que Bacchus, qui n'étoit qu'un Diable déguisé, se nommoit *Sabasius*, à cause du Sabat de ces bacchanales, auquel, après qu'ils étoient initiez, ils avoient coûtume de dire: *J'ai bû du tabourin, & j'a mangé du cymbale, & suis fait profez.* Ce que le Loyer dit, qu'il faut expliquer de telle façon, que par le cymbale, on entende le chaudron & bassin, dont ils usoient, comme les Sorciers Modernes, pour cuire les petits enfans qu'ils mangeoient; & par le tabourin, la peau du bouc enflée, de laquelle ils tiroient le jus & comsommé pour boire, & être admis par ce moyen, aux ceremonies de Bacchus. Voyez Naudé. apol. p. 129. 130. On a encore dit que le mot

Sab-

Sabbat, est donné à l'assemblée des Sorciers, à cause qu'ils s'assemblent d'ordinaire le Samedy.

Quand le Diable a résolu de faire le Sabbat, il choisit d'ordinaire un carrefour (*a*) ou quelque place qui soit auprès d'un lac, ou d'une mare; le carrefour apparemment, afin que le lieu de cette sorciere d'assemblée soit à la portée de ceux qui y doivent venir, ensorte qu'ils ne soient point obligez de prendre de longs détours, pour s'y rendre. Il pourroit pourtant y avoir quelque défaut dans cette raison, à considerer quelques-unes des manieres avec lesquelles on s'y transporte, comme nous le verrons dans la suite. Mais, quand cette raison ne seroit pas tout-à-fait raisonnable, cela ne devroit pas paroître ici fort étrange, puisque tout ce qu'on dira de cette assemblée, ne le sera pas plus. Quant à la mare ou au lac, les Sorciers assurent que ce qui engage à faire ce choix, c'est que l'on en bat l'eau, & que par ce battement on excite (*b*) de furieux orages. Car le Diable & ses Disciples ne songent qu'à faire du mal, ou du moins, à donner de la crainte & de la frayeur. Il ne croît, (*c*) rien, dit on, dans le

(*a*) Le Lieu ordinaire du Sabbat est aux Carrefours, comme disoit Isaac de Queyran, ou aux places des Paroisses au devant des Eglises, ou en quelque lieu desert & sauvage. De Lancre. p. 68. 69.

(*b*) L'adoration faite dans le Sabbat au Diable, on mene les enfans qu'on lui a presentez prés d'autres enfans le long d'un ruisseau; car le sabbat ne se fait gueres, que ce ne soit près d'un lac, ou d'un ruisseau, ou de quelque mare, afin de battre l'eau, pour faire la grêle & exciter des orages; & là on leur baille une gaule blanche, & des crapaux à garder; puis ayant demeuré quelques années en cet état selon leur âge, on les met à un degré plus haut, & on les admet à la danse. De Lancre. p. 75. 76.

(*c*) Le Lieu ou les Sorciers dansent, reçoit une telle malediction, qu'il n'y peut croître ni herbe ni autre chose. Strozzi, Auteur Italien dit l. 4. c. 4. *Del palagio degli incanti*: avoir vû dans un champ à Castelnovo près de Vicense, un cercle en rond à l'entour d'un chataigner, où les

le lieu où se fait le Sabbat. Cela n'est pas difficile à croire, puisqu'ayant été foulé par tant de Diables qui ont les pieds extrêmement chauds, il faut nécessairement qu'il soit brûlé, & que, par consequent, il devienne fort sterile.

C'est ordinairement pendant la nuit que s'execute cette bacchanale demoniaque. On prétend, que toutes sorte de nuits ne lui conviennent pas; mais seulement celles du Mercredy au Jeudy, ou du Vendredy au Samedy. (*d*) Quelques-un veulent que l'heure de midy (*e*) n'en soit pas exempte. Ces fripons de sorciers sont bien hardis de s'assembler ainsi, & de faire des choses si horribles & si épouventables en plein jour! Sans doute ce n'est que dans les plus retirez & les plus affreux deserts, qu'ils s'assemblent alors; ou bien le Diable prend de l'air & en épaissit autant qu'il en faut pour les cacher; & ainsi, quand il arrive que l'air est devenu subtal en un endroit, n'est-ce point parce qu'il s'est fait un Sabbat qui a été cause qu'on en a enlevé une partie? S'il s'en faisoit plusieurs en même temps de la même maniere, certes nous courerions risque de perdre enfin la respiration. On dira que je badine. Quoi! le sujet ne le merite-t-il pas bien? Dans peu je n'aurai pas tant de raison de badiner & de rire; je veux dire, quand je parlerai des choses abominables & execrables qu'on prétend qui s'y font, & que je tâcherai cependant d'enveloper de mon mieux; car, à Dieu ne plaise, que suivant l'exemple de quelques Demonographes, je ne ménage pas mieux qu'eux la religion & la pudeur.

Quand l'heure du Sabbat est venuë, les Sorciers ne s'en-

Sorciers étant au sabbat avoient accoutumé de danser, si foulé, que jamais herbe n'y pouvoit naître. Id. 209.

(*d*) Les jours ordinaires de la convocation du sabbat, ou pour mieux dire, les nuits, sont celles du Mercredi venant au Jeudi, ou du Vendredi venant au Samedi. Id. 66.

(*e*) Catherine de Naguille de la Paroisse d'Ustarits, agée d'onze ans, & sa compagne nous ont assûré qu'elles avoient été au sabbat en plein midy. Ibid.

(*f*) Il

s'endorment point, à cause d'une marque (*f*) qu'ils ont exprès, afin de les tenir éveillez pour ce temps. On dit cependant ailleurs, qu'il faut dormir alors, ou du moins avoir un œil fermé. (*g*) Comment accorder tout ceci ? voilà un beau sujet de dissertation pour ceux qui ont tant d'envie d'en faire ! Pour moi je ne prendrai point du tout cette peine. Je voudrois premierement être assuré du fait. Encore ne sçai je si en étant assuré, je le jugerois digne de m'en occuper. Que de temps qu'on ne perdroit point, que de peines on s'épargneroit, si on ne travailloit que sur des sujets vrais, utiles, & solides ! Il y auroit beaucoup moins d'auteurs, & par consequent, beaucoup moins de lecteurs de bagatelles. Il faut pourtant tout dire; c'est que ces bagatelles que je méprise, sont souvent ce qui réüssit le mieux, & qui est le plus agréablement reçû. Qu'on presente un livre qui contienne une morale judicieuse, ou qui combatte une erreur populaire, ou qui donne des instructions sages & prudentes pour la conduite, même des preuves incontestables pour montrer ce qu'on doit croire & pratiquer; comme on s'ennuie extrêmement du serieux de cet ouvrage, il reste dans l'obscurité de la boutique du Libraire, autant d'années, que l'auteur a employé de jours à le mettre en lumiere; au lieu qu'un autre plaisamment inventé, & seulement propre pour amuser & divertir, attire de tous côtez tant d'acheteurs, si empressez à l'avoir, qu'on est obligé de ne le vendre que broché, parce qu'on n'a pas le loisir de lui donner une veritable relieure. Notre temps en fournit grand nombre, dont plusieurs ont réüssi de cette maniere, sans que le Diable s'en soit

 mêlé;

(*f*) Il y en a qui ont dit que la marque des Sorciers se donne par Satan, afin que ceux qui l'ont, ne s'endorment jamais, & ne perdent l'heure du sabbat. Maiol. l. 3. t. 2.

(*g*) Une Sorciere dit qu'on n'alloit jamais au sabbat qu'on n'eût dormi, qu il suffisoit seulement d'avoir fermé un œil; car en cet instant on y est transporté. De Lancre p. 98.

mêlé; je dis, sans que le Diable s'en soit mêlé; parce qu'il y en a eû aussi, ausquels il a eû en un sens quelque part; & il faut dire la verité; ceux-ci avoient leur merite; mais qu'il n'en tire point de gloire, le méchant, le vilain qu'il est; car ceux qui l'ont fait parler, y avoient beaucoup plus de part que lui. Tout Ange qu'il est (j'entends mauvais Ange) pourroit-il se résoudre à parler si judicieusement & avec tant de sagesse..... Mais je m'égare insensiblement, il semble que je ne songe plus au Sabbat. J'y reviens.

Selon les Demonographes, quand il faut se trouver au Sabbat, & que l'heure en est venuë, une espece de mouton (*h*) paroît dans l'air. Un mouton dans l'air, pour assembler des Sorciers! quelle raison peut-on donner d'une apparition si peu proportionnée au sujet? Je ne la devine point. C'est au Diable à nous la faire connoître. Peut-être lui-même y seroit-il bien embarassé; peut-être encore n'a-t-il jamais eu cette idée d'apparition, ni encore moins le dessein de l'executer, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ne paroît point en brebis ni en agneau. Les deux derniers, *peut-être*, sont beaucoup de mon goût.

Quoiqu'il en soit, le lieu étant fixe, l'heure étant venuë, les avertissemens, tels qu'il soient, étant donnez, chacun songe à se trouver incessamment au rendez-vous; car il en coûte, (*i*) si l'on ne s'y trouve pas soi-même; mais encore, si l'on n'y fait pas trouver ceux qu'on a promis d'y conduire. (*k*) Le Diable veut abso-

(*h*) Quelquefois le Diable fait paroître comme un mouton dans une nuée, pour avertir les Sorciers de s'assembler. De Lancre p. 594.

(*i*) Nous avons ouî une infinité de Sorcieres & de témoins, qui disent avoir payé les defauts, quand on ne va pas au sabbat, tantôt un demi-quart d'ecu chaque fois, tantôt dix sous. Id. p. 91.

(*k*) Si une Sorciere avoit promis de mener au sabbat le fils d'un gueux son voisin dans huit jours, on lui baille quelque delai, dans lequel, si elle n'en peut venir à bout, il faut qu'elle

absolûment qu'on lui tienne parole, quoiqu'il ne soit rien moins qu'exact à tenir celles qu'il a données; on en voit une infinité d'exemples dans les histoires des Sorciers. On y apprend, que ce mauvais esprit trompe continuellement, ou par des équivoques, ou par des fascinations d'yeux, ou par je ne sçai combien d'autres supercheries, qu'il sçait & qu'il se fait un grand plaisir de mettre en pratique. Ce malheureux en sçait bien long, quand il s'agit de faire du mal; & il voudroit en pouvoir faire beaucoup plus qu'il n'en fait. Que nous serions à plaindre, si son pouvoir avoit autant d'étenduë que sa volonté!

Il s'agit donc à present de se transporter au Sabbat; les voitures ne manqueront pas; le Diable en fournira de plusieurs sortes. Aux uns il donnera ou un balay, ou un bouc, ou un âne, ou un cheval. (*l*) Il suffira aux autres de s'oindre d'un certain onguent, & de prononcer certaines paroles pendant cette onction. (*m*) Ces

qu'elle presente son propre fils, ou quelqu'autre d'aussi haut prix, ou plus; autrement elle est fort maltraitée. Id. 68.

(*l*) Le Diable les transporte au sabbat montez sur des bâtons, ou sur des balais, ou en forme de bouc, d'âne, de cheval ou autre animal. Ces bâtons sont oints de quelque onguent ou graisse, & cet onguent est composé de graisse d'enfant qu'ils ont meurtri. Id. 112.

Les Sorcieres de France, dit Bodin, croyent se mettant un balai entre les jambes, & disant quelques paroles, que cela suffit, alors elles sont transportées sans graisse ni onction. Au contraire celles d'Italie ont toûjours un bouc à la porte qui les attend, pour les transporter. Id. 113.

Jeanne Harvillier, native de Verbery près Compiegne, Sorciere, dit que sa mere l'avoit presentée au Diable dès l'âge de douze ans, grand homme noir, vêtu de drap noir; qu'elle eut copulation charnelle depuis ce temps-là avec lui, jusqu'à cinquante ans, ou environ, qu'elle fut prise; que le Diable se presentoit à elle, quand elle vouloit, éperonné, botté, une épée au côté, & son cheval à la porte, que personne ne voyoit qu'elle; qu'elle couchoit même avec lui & son mari, sans que celui-ci s'en apperçût. Bodin. Pref.

(*m*) Lorsque les Sorcieres s'oignent, elles disent & repetent

petent

Ces paroles ne sont pourtant pas toûjours nécessaires ; car tel s'est oinct de cet onguent, sans les prononcer, qui s'est trouvé au Sabbat, (*n*) aussi-bien que ceux qui les avoient prononcées. Il y en d'autres qui font ce voyage sans onction & sans passer par les tuyaux des cheminées. (*o*) (il faut remarquer que les cheminées font des merveilles dans la sorcellerie, à cause de leur noirceur.) Je ne sçai point du tout qu'elle est la voiture de ceux-ci ; je n'ai trouvé aucun éclaircissement là-dessus. Ceux qui me l'ont appris, n'en sçavent apparemment pas plus que moi ; est-ce que, s'ils l'avoient sçû, ils ne nous en auroient pas instruits ? Ces auteurs aiment trop à dire des choses extraordinaires, pour taire la moindre de celles qui seroient venuës à leur connoissance. Laissons donc aller ces derniers Sorciers, comme il leur plaira ; c'est au Diable à prendre ce soin pour eux, aussi-bien que pour ceux qui sont renfermez dans les prisons ; car on prétend, que quelque resserrez & enchainez qu'ils soient, ils vont au Sabbat, comme ceux qui sont libres ; (*p*) & qu'ils y menent avec eux ceux qui veulent bien les suivre.

Je

petent ces mots : *Emen-Hetan*, *Emen-Hetan*, qui signifient, *ici-&-là*, *ici-&-là*. De Lancre p. 392.

(*n*) Un Charbonnier ayant été averti que sa femme alloit au sabbat, l'épia. Une nuit, faisant semblant de dormir profondement, elle se leva, se frotta d'une drogue, & disparut. Il en fit autant ensuite, & fut transporté par la cheminée dans la cave d'un Comte, homme de consideration dans le pays, & là il trouva sa femme. Celle-ci l'ayant apperçû, fit un signe, & il ne resta que le Charbonnier dans la cave, où étant pris pour un voleur, il avoua tout ce qui s'étoit passé à son égard, & ce qu'il avoit vû dans cette cave. Delrio. p. 177.

(*o*) Nous sommes certains, par la déposition de plus de vingt ou trente temoins de bon âge, que plusieurs Sorcieres vont au sabbat, sans être ointes, ni graissées de chose quelconque, & qu'elles ne sont tenuës de passer par les tuyaux des cheminées, non plus que par autre lieu. De Lancre p. 134.

(*p*) Les Sorcieres, bien qu'elles soient prisonnieres, ne laissent

Je ne ſçaurois m'empêcher de faire cette réflexion, & je croi que le Lecteur la fera comme moi. D'où vient que ces miſerables ayant la liberté de ſortir de priſon, ſont aſſez foux pour y retourner, & ainſi s'expoſer au danger preſqu'immanquable de ſouffrir les tourmens, dont on punit ceux de leur profeſſion? Si l'on dit que c'eſt le Diable qui les y force, qu'on m'explique donc comment il s'y prend pour les y forcer. Leur ôte-t-il abſolument la liberté de faire ce qu'ils veulent? comment a-t-il cette puiſſance? eſt-ce de lui-même? eſt ce de Dieu? Je ne penſe pas qu'on ſoit aſſez hardy, pour oſer aſſurer, qu'il a par lui-même le pouvoir de forcer les hommes à faire ce qu'il veut, ſans qu'ils puiſſent s'empêcher de lui obéir. Si on prétend qu'il tient ce pouvoir de Dieu, quelle preuve en a-t-on? quelque raiſonnement qu'on faſſe, pour chercher, pour donner cette preuve, pourra-t-elle convenir à la ſageſſe, à la bonté, à la grandeur de ce même Dieu? y trouvera-t-on une proportion entre un pouvoir ſi grand d'une très-méchante créature, & l'amour qu'il porte aux hommes, joint avec la connoiſſance qu'il a de leur foibleſſe, & par conſequent de la facilité de les ſurprendre & de les ſéduire? ſeroit-ce un moyen pour les ſouſtraire à l'Empire du Diable, que de lui donner tant de puiſſance ſur eux?

Comme il peut arriver qu'une perſonne ne puiſſe quitter ſa maiſon pour aller au Sabbat, parce que, ſi elle s'en abſentoit dans de certains temps, il lui en arriveroit quelque dommage; par exemple, ſi un mari ne trouvoit pas ſa femme; une mere, ſa fille; un pere, ſon fils; un maître, ſon domeſtique; le Diable fort attentif ſur ces conſequences, prend ſoin de former une figure, qui repreſente cette perſonne, afin qu'elle reſte à la maiſon, pendant que l'original eſt au

laiſſent pas de mener au ſabbat les enfans ou filles qu'elles ont enſorcellez ou gâtez, tout ainſi que ſi elles étoient en liberté. De Lancre p. 101.

Sabbat. (*q*) Sçavoir si cette figure parle, marche, agit, comme auroit fait la personne qu'elle répresente, c'est ce qu'on n'a pas dit. Il faut pourtant le croire ainsi pour l'honneur de l'invention. Je m'étonne de ce qu'on a oublié de le dire; car il n'en auroit pas plus coûté.

Imaginons-nous à present, que tous les Sorciers & Magiciens, toutes les Sorcieres & Magiciennes sont assemblez, & qu'ainsi le Sabbat commence. Considerons donc d'abord celui qui y preside, les figures qu'il y prend, & ce qu'il y fait.

Tout le monde sçait que le Diable passe pour en être le souverain Seigneur; c'est par son ordre & particulierement pour lui, que la fête se fait; il y commande avec une autorité absoluë; personne n'oseroit lui resister; son empire est alors tout-à-fait despotique; aussi ceux qui y assistent, se sont-ils entierement donnez à lui. La principale forme qu'il y prend, sa figure favorite, sa répresentation l'a bien aimée; c'est celle d'un grand bouc, avec trois ou quatre cornes; (*r*) ayant une longue queuë, sous laquelle on voit le visage d'un homme fort noir; (*s*) & ce gracieux & agréable visage est placé là exprès, afin de recevoir des baisers; (*t*) il ressemble alors à Janus; (*u*) avec cette

(*q*) Satan voulant tirer subtilement une fille d'auprès de sa mere, la faisoit enlever par une Sorciere, mettant sa figure en sa palce, afin que la mere ne la trouvât à dire. De Lancre p. 101.

(*r*) Au sabbat le Diable est selon d'autres, comme un grand bouc, aïant deux cornes devant & deux derriere, ou seulement trois. Il a une espece de lumiere dans celle du milieu, de laquelle il a accoûtumé d'eclairer. Le Lancre p. 73.

(*s*) Marie d'Aspilcouette dit qu'au sabbat le Diable étoit en forme de bouc, ayant une queuë, & au dessous un visage d'homme noir. De Lancre p. 128.

(*t*) Le cul du grand Maître avoit un visage derriere, & c'est le visage de derriere qu'on baisoit, & non le cul. Id. 76. On ajoûte que le Diable donne un pou d'argent à chacun de ceux qui lui ont baisé le derriere. Monstrelet t. 3. des Chroniques

te difference, que les deux visages de ce maître Diable n'ont pas la même situation, que ceux de ce faux Dieu.

Mais le faire paroître simplement en bouc effroyable, par sa figure & par sa grandeur, cela n'est pas assez merveilleux; il faudroit encore quelque chose qui sentît davantage le prodige; les auteurs y ont pourvû; & pour cela, ils le font sortir fort petit, d'une cruche, (*x*) & ensuite devenir de cette grandeur énorme dont je viens de parler. Et comme on ne sçauroit qu'en faire, s'il restoit après la ceremonie, dans cette forme & dans cette amplitude, il rentrera dans la cruche, afin qu'on n'en soit point embarrassé. Les gens qui ne sont pas d'une credulité facile, ne manqueront pas de dire, qu'il faudroit être bien cruche, pour écrire & pour croire de si étranges choses; pour moi je n'ai rien à leur répondre; je laisse ce soin à ceux qui écrivent ou qui croyent des choses si étranges; je souhaite pour leur honneur qu'ils répondent mieux que je ne pourrois faire.

La principale forme du Diable, souverain & grand maître du Sabbat, est comme je viens de le dire, celle d'un grand bouc; je l'appelle la principale; parce qu'il ne se renferme pas de telle sorte sous cette forme, qu'il n'en prenne de temps en temps quelques autres, selon que la phantaisie lui en vient, & que ses desseins l'exigent. Il se transforme quelquefois en un grand levrier noir; ou en un bœuf, (*y*) bien cornu; ou en un

niques fol. 84. Edit de Paris, 1572. in fol. Répons. aux Quest. d'un Provinc. t. 2. p. 56.

(*u*) Jeannette d'Abadie de Siboro, âgée de seize ans, dit que le Diable a un visage devant & un visage derriere la tête, comme on peint le Dieu Janus. De Lancre p. 72.

(*x*) Marie d'Aguerre âgée de treize ans, & quelques-autres déposoient qu'aux assemblées du sabbat, il y a une grande cruche au milieu, d'où sort le Diable en forme de bouc; qu'étant sorti, il devient si grand, qu'il se rend épouvantable, & que le sabbat fini, il rentre dans la cruche. Id. p. 71.

(*y*) J'ai vû quelque procedure, étant à la Tournelle qui

un tronc d'arbre ; (*z*) ou en oiseau noir comme (*a*) un corbeau, mais aussi gros qu'une oye ; ou en petits vers, (*b*) qui courent & serpentent de tous côtez ; ou en bouc blanc, ou en feu, ou enfin en cendres, (*c*) dit-on, qu'on a bien soin de recüeillir, parce qu'elles ont des proprietez admirables pour faire des malefices.

De toutes ces figures, la plus ordinaire, & celle qui impose le plus, & qui lui donne un air plus magistral, est la premiere, c'est-à-dire, celle d'un grand bouc, ayant trois cornes & deux visages. C'est sous cette forme ou sous celle d'homme qu'il se montre assis sur un trône, (*d*) fait à la diable, & par consequent des plus formidables.

Quel-

qui peignoit le Diable au sabbat, comme un grand levrier noir, par fois comme un grand bœuf d'airain couché à terre, comme un bœuf naturel qui se répose. Id. 72.

(*z*) La premiere fois que Marie de la Ralde alla au sabbat, elle y vit le Diable en forme de tronc d'arbre, sans pieds, qui sembloit être dans une chaire, avec quelque forme de face humaine, fort tenebreuse ; mais depuis elle l'a vû souvent en forme d'homme, tantôt rouge, tantôt noir ; elle l'a vû souvent approcher un fer chaud près des enfans qu'on lui presentoit ; mais elle ne sçait s'il les marquoit avec cela. Id. p. 126.

D'autres disent qu'au sabbat le Diable est comme un grand tronc d'arbre obscur, sans bras & sans pieds, assis dans une chaire, ayant quelque forme de visage d'homme grand & affreux. Id. 71.

(*a*) Le Diable apparoît quelquefois au sabbat en forme d'un oiseau noir ; de la grandeur d'un oye. Id. p. 150.

(*b*) Une Sorciere dit avoir vû le grand Maître du sabbat se reduire tout en menus vers. Id. 135.

(*c*) Il est bien verifié par les confessions des Sorcieres, que le Diable leur fait voir au sabbat un bouc blanc comme neige, qui aussi-tôt de soi-même devient tout en feu, & est réduit en cendres. Le Diable commande ensuite aux Sorciers & Sorcieres de recueillir ces cendres, pour ensorceller & faire mourir les hommes & les bêtes. Le Loyer p. 401.

(*d*) Le Diable au sabbat est assis dans une chaire noire ; avec une couronne de cornes noires, deux cornes au cou, une autre au front, avec laquelle il éclaire l'assemblée, des

cheveux

Quelquefois ce Diable en veut bien associer un autre à son Empire (*e*) cela est bien surprenant dans un Diable! & est d'autant plus digne d'admiration, qu'en general, les mauvais esprits se sont perdus par orgueil, en montrant qu'ils ne vouloient absolument ceder à personne.

Je ne me serois jamais imaginé, qu'il y eût dans l'assemblée du Sabbat un maître des ceremonies; car je me l'a suis toûjours répresentée pleine de désordre, & de dereglemens; aussi l'est-elle, comme on le verra. Cependant on assure qu'il y en a un, (*f*) tenant en sa main un bâton doré. Il faut le croire, si l'on est disposé à croire tout ce qu'on dit.

Le Diable commence l'exercice de son Sabbat, par visiter tout ceux & toutes celles qui y sont, pour voir si les uns & les autres lui appartiennent, je veux dire, s'ils

cheveux herissez, le visage pâle & troublé, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammez & hideux, une barbe de chevre, la forme du col & de tout le reste du corps mal taillée, le corps en forme d'homme & de bouc, les mains & les pieds comme une créature humaine, saufque les doigts sont tous égaux & aigus, s'appointans par les bouts, armez d'ongles, & ses mains courbées en forme d'oiseau de proye, & les pieds en forme d'oye, la queuë longue comme celle d'un âne, avec laquelle il couvre ses parties honteuses. Il a la voix effroyable & sans ton, tient une grande gravité & superbe, avec une contenance d'une personne mélancholique & ennuyée. De Lancre p. 389.

(*e*) Deux Demons notables présidoient és sabbats, le grand Negre qu'on appelloit maître Leonard, & un autre petit Diable, que maître Leonard subrogeoit quelquefois en sa place, qu'ils appellent maître Jean Mullin. Id. p. 126.

(*f*) En la procedure d'Ustarits, qui est le siege de la Justice de Labour; faisant le procès à Petri Daguerre âgé de 73. ans, lequel depuis a été executé à mort, comme insigne Sorcier, deux témoins lui soûtinrent qu'il étoit le maître des ceremonies & gouverneur du sabbat; que le Diable lui mettoit en main un bâton tout doré, avec lequel comme un Mestre de camp, il rangeoit & les personnes & toutes choses au sabbat, & qu'icelui fini, il rendoit ce bâton au grand Maître de l'Assemblée. De Lancre p. 125.

s'ils ont de certaines marques, par lesquelles il les a enrollez pour son service. Il imprime ces marques à ceux qui n'en ont point ; car puisqu'ils se sont trouvez dans ce lieu, c'est un témoignage du dessein qu'ils ont d'être des siens. Ils les marque, ou aux paupieres, ou au palais, ou aux fesses, (*g*) ou au fondement, ou à l'épaule, ou entre les levres, ou à la cuisse, ou sous l'aiselle, ou aux parties les plus secrettes (*h*) ou à l'œil gauche (*i*) Ces marques representent ou un lievre, ou une patte de crapaud, ou un chat, (*k*) ou un petit chien noir; (*l*) & sont toutes si insensibles que de quelque instrument qu'on les perce, le Sorcier n'en souffre aucune douleur. On leur attribuë encore un autre privilege ; c'est que tant qu'on les porte, on ne peut rien reveler de ce que les Juges souhaitent sçavoir ; (*m*) c'est pourquoi les Sorciers les prient de les démarquer, pour pouvoir se dénoncer eux-mêmes.

Outre

(*g*) Danæus dit dans son petit livre *de Sortiariis*, que le Diable pour s'assûrer de la personne du Magicien, lui imprime une marque, ou sous la paupiere, ou entre les fesses, ou au palais de la bouche, afin qu'elle ne soit pas apperçûë dans ces lieux-là. (C'est pour cela qu'on rase.)

(*h*) Les Sorciers sont marquez entre les levres, ou sur la paupiere, selon Daneau, ou au fondement, ou sur l'épaule droite; les femmes sur la cuisse, ou sous l'aisselle, ou aux parties. Bodin p. 164.

(*i*) La premiere fois que les jeunes filles & enfans vont au sabbat, le Diable après les avoir fait renoncer Dieu, la Vierge, les Saints, &c. les marque d'une de ses cornes dans l'œil gauche. De Lancre 143.

(*k*) Le Diable marque les Sorciers en un endroit qu'il rend insensible; & cette marque à quelquefois la figure d'un lievre, ou d'une patte de crapaud, ou d'un chat noir. Delrio. p. 199. Cir.

(*l*) Un Sorcier avoit au dos une marque qui ressembloit à un petit chien noir. De Lancre p. 184.

(*m*) On a vû plusieurs Sorcieres qui ont prié les Juges de faire raire les marques qu'elles portoient, disant qu'autrement il n'étoit pas possible de tirer d'elles aucune verité ni secret de leur métier. Id. 184.

(*n*) Le

Outre ces marques que le Diable imprime sur ceux qu'il enrôle dans sa milice, il leur donne encore à chacun un nom (*n*) de guerre, pour les distinguer.

Voilà donc tous les conviez du Sabbat, marquez & nommez. Que vont-ils faire à present ? ils vont chanter (*o*) pour témoigner leur joye, s'il y arrive de nouveaux compagnons. Ceux-ci renoncent à Dieu, pour se donner au Diable, (*p*) avec des ceremonies imitées avec autant d'impieté, que d'extravagance. Ceux-là mangent d'une pâte, (*q*) ou se font succer par le Diable, le sang du pied gauche ; (*r*) afin de ne rien reveler de ce qu'il leur commande de taire. Les uns font provision de poison (*s*) qu'on leur distribuë, quand il ne

(*n*) Le Diable donne aux Sorciers à chacun un nom. Bodin. p. 165.

(*o*) Quand il arrivoit de nouveaux Sorciers au sabbat, on chantoit en signe d'allegresse,

Alegremonos Alegremos

Que gente nue va tenemos. De Lancre p. 396.

(*p*) Le Diable pour les attirer plus aisement à renoncer à Dieu & à l'adorer, a accoûtumé de leur faire toucher un livre qui contient quelques écritures obscures ; puis il leur represente & fait voir un abîme & comme une grande mer d'eau noire, dans laquelle il fait semblant de les précipiter, si tout chaudement ils ne renoncent. Id. p. 75.

Quand on renonce à Dieu, pour se donner à Satan, il faut prendre un parrain nouveau & une marraine, autres que ceux du vrai baptême. De Lancre p. 74.

(*q*) Pour ne pas confesser jamais le secret de l'école, on fait au sabbat une pâte de millet noir avec de la poudre de foye de quelque enfant non baptisé, qu'on fait secher; puis melant cette poudre avec ladite pâte, elle a cette vertu de taciturnité, si bien que qui en mange, ne confesse jamais. Id. 130.

(*r*) Le Diable succe au sabbat le sang du pied gauche des Sorciers, afin de les rendre plus obstinez & plus fermes à ne rien reveler. Id. 191.

Une Sorciere dit avoir vû le Diable percer aux Sorciers le pied gauche avec un poinçon, tirer un peu de sang au dessous du petit doigt & le succer, afin qu'ils ne confessent rien de ce qui concerne le sortilege. Id 135.

(*s*) Une Sorciere dit avoir vû faire cent fois du poison, lequel

il ne leur en reste plus de celui qu'on leur a donné, Les autres s'occupent à passer la main sur le visage *(t)* des enfans, dans le dessein de les rendre si troublez & si étourdis, qu'ils puissent voir tant d'horreurs sans crainte & sans inquiétude. D'autres aprés avoir tué des enfans non-baptisez, font de leur chair l'onguent *(u)* dont ils se servent, pour leurs voyages & leurs transformations.

En voicy, que de petits Diables sans bras, *(x)* jettent dans un grand feu, & qui aprés quelque temps en font

lequel se distribuë au sabbat parmi les insignes Sorcieres, comme sont aussi les poudres; lequel poison se fait non és maisons particulieres, mais au sabbat. De Lancre p. 9495.

(t) Tous les enfans qui sont menez au sabbat par des Sorcieres, déposent simplement qu'elles leur ont passé la main par le visage ou sur la tête; mais elles ne disent pas qu'elles ayent les mains ointes ni graisseés; bien, disent-ils, que tout aussi-tôt qu'elles leur ont ainsi passé la main, qu'ils sont troublez & eperdus, ou bien quand elles leur ont baillé à manger quelque pomme ou quelque morceau de pain de millet noir, & que la nuit ensuivant elles ne faillent d'aller chez eux les enlever, encore qu'ils soient dans les bras de leus peres & meres, sans que personne se puisse éveiller. Id. p. 115.

(u) Satan pourroit bien faire ses transports sans onguent; mais il y ajoûte cette mechanceté superfluë, pour donner volonté & moyen aux Sorciers de tuer force enfans, leur persuadant que sans cet onguent, il n'est pas possible qu'elles se transportent au sabbat, & veut qu'il soit composé de chair d'enfans non baptisez, afin que ces enfans innocens, étant privez de vie par ces méchantes Sorcieres, ces pauvres petites ames demeurent privées de la gloire du Paradis. Id. 112.

(x) Une Sorciere dit avoir vû au sabbat plusieurs petits Demons sans bras, allumer un grand feu, y jetter des Sorcieres, & les retirer sans douleur. Id. 1;5.

Au sabbat le Diable persuade aux Sorciers que la crainte de l'enfer qu'on apprehende si fort, est une niaiserie, & leur donne à entendre que les peines éternelles ne les tourmenteront pas davantage, que certain feu artificiel, qu'il leur fait cauteleusement allumer, par lequel il les fait passer & repasser, sans souffrir aucun mal. Id. 127.

(y) Au

sont retirez, sans y avoir ressenti aucune douleur, & y avoir souffert aucun dommage; & cela, afin de leur faire croire, qu'ils n'ont aucun sujet de craindre les feux d'enfer; parce qu'on leur persuade, que ceux-ci n'ont pas plus de force, que ceux du Sabbat. On en voit plusieurs qui rendent un compte exacte des maux qu'ils ont fait; (*y*) plus ils ont été méchans, plus ils sont loüez, estimez & applaudis.

La jolie chose que de voir des crapaux danser! c'est ce qu'on voit (*z*) toûjours au Sabbat. Mais le beau & l'admirable, c'est que ces crapaux parlent & font des plaintes contre ceux qui n'ont pas pris soin de les bien engraisser & de les bien nourrir. Ces animaux sont fort considerez dans la magie; les enfans sont chargez de les garder, (*a*) de les conduire & de les mener paître. Quel troupeau! Passons outre; car il faut être Sorcier, pour prendre plaisir à rester long-temps sur de si vilains reptiles.

Un Sorcier veut-il mal à quelqu'un qui n'est pas enrôlé, comme lui, dans la milice du Diable? Etant au Sabbat, il prend sa figure; (*b*) afin qu'il y ait dans la suite

(*y*) Au sabbat les Sorciers sont obligez de rendre compte de tous les maux qu'ils ont faits; & s'ils n'en ont point fait, ou d'assez grands, le Diable ou quelque vieux Sorcier les châtie rigoureusement. Delrio. p. 173.

(*z*) Quelquefois les crapaux vont devant les Sorcieres dansant avec mille sortes de figures; & accusent leurs maîtres & maîtresses de ne les avoir pas bien nourris. De Lancre. p. 392.

(*a*) L'adoration faite dans le Sabbat, au Diable, on mene les enfans qu'on lui a presentez, près des autres enfans, le long d'un ruisseau; car le Sabbat ne se fait gueres, que ce ne soit près d'un lac ou d'un ruisseau, oü de quelque mare, afin de battre l'eau, pour faire la grêle & exciter des orages. Delà on leur baille une gaule blanche, & des crapaux à garder; puis ayant demeuré quelques années en cet état, selon leur âge, on les met à un degré plus haut, & on les admet à la Dance. De Lancre. 75. 76.

(*b*) Les Sorciers qui veulent mal à quelque personne, lorf-

suite des témoins qui assûrent l'y avoir vû, & qu'ainsi il puisse aussi passer pour Sorcier, & être, par consequent sujet à punition. Cela étant, selon ce pouvoir de se transformer, qu'on attribuë aux Sorciers, ils peuvent perdre les plus honnêtes gens. Est-il possible que Dieu le permette ?

Le festin suit ; mais quel festin ! les mets qu'on y sert, conviendroient mieux à des chiens, qu'à des hommes. (*c*) Que dis-je, à des chiens ? ces mets feroient même horreur à ces animaux. Les plats, les assiettes, les tasses & autres vases qu'on y met en usage, sont d'une matiere si extraordinaire, qu'il ne m'est pas possible de la faire connoître. (*d*)

Après

lorsquelles sont au Sabbat de nuit, ont pouvoir de representer la figure de celui auquel elles veulent mal. Mais la figure ne bouge point ; & le Diable fait & forme ladite figure, à la priere desdites Sorcieres, pour les faire accuser de sortilege. Id. 144.

(*c*) Au Sabbat, on se sied à table, selon sa qualité, ayant chacun son Demon assis auprès, & par fois vis-à-vis. Ils benissent leur table, invoquant Belzebuth. Quand ils ont mangé, chaque demon prend sa disciple par la main, & danse avec elle. D'autres fois ils ne se tiennent qu'avec une main ; car de l'autre elles tiennent la chandelle allumée, avec laquelle elles reviennent d'adorer le Diable, & après cela, chacun chante en l'honneur de son Demon, des chansons trés-impudiques. Aucunes de nos Sorcieres nous ont dit, qu'on dresse des tables au Sabbat, que la nappe semble dorée, & qu'on y sert de toutes sortes de bons vivres, avec pain, sel & vin. Mais le gros des Sorcieres mieux entenduës, disent, qu'on n'y sert que crapaux, chair de pendus, charognes qu'on arrache des cimetieres, fraichement mises sous terre, chair d'enfans non baptisez, ou bêtes mortes d'elles-mêmes ; que l'on n'y met jamais de sel. Le pain est fait de millet noir. De Lancre. p. 194. 195.

Une Sorciere dit avoir vû au Sabbat des tables dressées avec force vivres ; mais, que, quand on en vouloit prendre, on ne trouvoit rien sous la main, sauf quand on y avoit porté des enfans baptisez ou non baptisez ; car de ces deux, elle en avoit vû fort souvent servir & manger. Id. 135.

(*d*) Un Paisan s'étant trouvé la nuit dans un Sabbat, où l'on

Après le festin, il s'agit d'autres exercices. Quand les Sorciers ignorent ce qu'ils ont à faire, ils n'ont qu'à prononcer certains mots, (*e*) le Diable vient sur le champ à eux, pour les instruire de leurs devoirs. Mais quels devoirs ! devoirs execrables, abominables : devoirs, qui consistent principalement à rendre des hommages à cette détestable créature ; à l'adorer avec je ne sçai combien de postures differentes & odieuses, (*f*) à lui presenter des offrandes ; (*g*) à faire en son honneur des aspersions, (*h*) des signes ; (*i*) enfin à imiter (*k*) à sa gloire tout ce qu'on fait pour celle de notre Dieu. Permettez-moi, ô mon Dieu ! de douter que de

l'on faisoit un festin, on lui vint presenter un vase pour boire ; il jetta ce qui étoit dedans, s'enfuit & emporta le vase, qui étoit d'une matiere & d'une couleur inconnuës ; il fut donné à Henri le vieux, Roi d'Angleterre. *Trinum magicum.* 37. 38.

(*e*) Au Sabbat, on crie, *Tiran*, *Tiran*, *Beelzebuth*, pour faire venir le Diable, afin de sçavoir ce qu'il faut faire. De Lancre. p. 505.

(*f*) Par fois au Sabbat, on adore le Diable, le dos tourné contre lui ; par fois, les pieds contremont, ayant allumé quelque chandelle de poix fort noire, à la corne du milieu, & on lui baise le derriere ou le devant. Id. 75.

(*g*) On fait offrande au Sabbat, qu'on dit être destinée pour employer aux procez que les Sorciers ont contre ceux qui les poursuivent, pour les faire brûler. Id. 458.

(*h*) Au Sabbat le Diable urine le premier dans un trou, puis on en fait aspersion sur les assistans. p. 457. & 131.

(*i*) On fait le signe de la croix de la main gauche au Sabbat, en disant ; *in nomine patrica aragueaco petrica, agora, agora, valentia. jouando goure gaits goustia.* Ce qui veut dire en langue Latine, Espagnolle & Biscayenne ; *au nom de Patrique, Petrique, d'Arragon, à cette heure, à cette heure, valence, tout notre mal est passé.* Id. 457. 458.

(*k*) Dans le Sabbat, on baptise des crapaux, lesquels sont habillez de velours rouge, ou noir, avec une sonnette au col, & une autre aux pieds, un parrain qui tient la tête desdits crapaux, & une marraine qui les tient par les pieds. Id. p. 133.

Une femme, nommée Sansinena, disoit souvent la Messe au Sabbat. Id. 142.

(*l*) Jean-

de telles impietez & abominations se puissent executer, jusqu'à ce que je connoisse évidemment, que vous en donnez le pouvoir.

Après les impietez, suivent les ordures, les caresses immondes; (*l*) les prostitutions, les incestes; (*m*) les danses les plus dissoluës, (*n*) & les plus extravagantes,

(*l*) Jeanne de Hortilapits, âgée de quatorze ans, habitante de Sare, enquise si elle avoit adoré le Diable, & si en cette adoration, elle lui avoit baisé le derriere, dit que non, ains que le Diable les à tous baisez au cul.... Les grands le baisent au derriere; & lui au contraire, baise le derriere aux petits enfans. Id. p. 76.

(*m*) Au Sabbat, la femme se joüe en presence de son mary, sans soupçon ni jalousie, voire, il en est souvent le proxenete; le pere dépucelle sa fille sans vergogne; la mere arrache le pucelage du fils sans crainte; le frere de la sœur. Id. p. 137.

(*n*) Les Sorciers de Logny disoient en dansant; *har, har, diable, diable, saute ici, saute ici, saute là, joüe ici, joüe là*; & les autres disoient, *Sabbat, Sabbat*, en haussant les mains, garnies de balais. Id. p. 211. & Bodin. p. 178.

On adoroit au Sabbat, le Grand Maître, & après qu'on lui avoit baisé le derriere, ils étoient environ soixante qui dansoient sans habits, dos à dos, chacun un grand chat attaché à la queuë de sa chemise, puis ils dansoient en rond. Ce maître Leonard prenant la forme d'un renard noir, bourdonnoit au commencement une parole mal articulée, & aprés cela tout le monde étoit en silence. De Lancre. p. 126.

Les Sorcieres dansent au Sabbat quelquefois nuës, quelquefois en chemise, un gros chat attaché au derriere. Id. 204.

Jeannette d'Abadie dit avoir vû la Dame de Martia Baifarena, danser au Sabbat avec quatre crapaux, l'un vêtu de velours noir avec des sonnettes aux pieds, qu'elle portoit sur l'épaule gauche; & l'autre sans sonnette, sur l'épaule droite; & à chaque poing, un autre, comme un oyseau, ces trois derniers non revêtus, & en leur état naturel. Id. 210.

Les grandes Sorcieres sont ordinairement assistées de quelque Demon qui est toûjours sur leur épaule gauche en forme de crapaud, sans qu'il puisse être vû, que de ceux qui sont ou ont été Sorciers, & a ledit crapaud deux petites cornes en la tête. Id. 130.

(*o*) Une


Tome 2.

tes, aux chansons, & au son des instrumens (*o*) on y fait des culebutes; enfin on y met en usage tout ce qui se peut imaginer de plus fou, de plus horrible, de plus impudent, de plus infame & de plus impie; du moins c'est ainsi que nous en devons Juger, selon toutes les histoires qu'on en fait. Il s'agit de sçavoir si nous le devons croire. C'est ce que je laisse à décider à ceux qui s'appliquent à connoître autant qu'ils peuvent, les créatures & le Créateur; les créatures, c'est-à-dire, à cet égard, ce qu'elles peuvent par elles-mêmes; le Créateur, c'est-à-dire, le pouvoir qu'il lui convient de leur accorder. Il faudroit, ce me semble, se regler toûjours sur cette reflexion, quand il s'agit de Sorciers, de Magiciens, de Spectres, de Divinations, & de tout ce qu'on appelle pratiques superstitieuses.

C'est par cette même reflexion que je juge à propos de finir la description du Sabbat. Cependant, afin de la terminer conformement à ce que les Demonographes nous en apprennent; je dis qu'un coq a chanté; car selon eux, son chant (*q*) dissipe cette diabolique assemblée, & la fait disparoître.

(*o*) Une Sorciere dit avoir vû cent fois au Sabbat le petit aveugle de Siboro, sonner du tambour & de la flute. Id. 94.

(*p*) Une Sorciere dit que le Diable tient les Sabbats dans les maisons, où il porte en forme de bouc, une boiteuse, nommée Jeannette Biscar, laquelle ensuite fait la culebute devant lui. Id. p. 141.

(*q*) Aussi-tôt que le coq se fait entendre au Sabbat, tout disparoît. De Lancre p. 154. 60.

Pour que le coq ne chante pas, quand on fait le Sabbat, Satan a appris aux Sorciers, qu'il lui faut frotter la tête & le front d'huile d'olive, ou bien, comme dit Pline l. 29. c. 5. lui faire un collier de sermant de vigne. Id. p. 167.

F I N.


SOIT · QUI · MAL